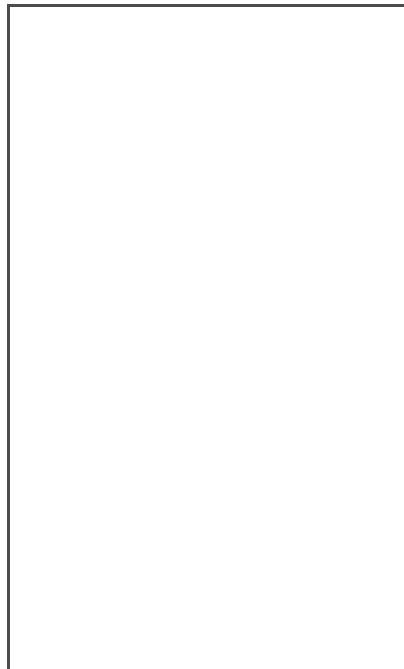


Bibliothèque Aldebaran: <http://lib.aldebaran.ru>

Lev Davidovich Trotsky Portraits de révolutionnaires



annotation

Le livre est basé sur la collection de croquis biographiques de Trotsky "Portraits" publiés en 1984 aux USA. Il comprend des essais sur Lénine, Staline, Boukharine, Lunacharsky, Zinoviev et Kamenev, Vorovsky, Gorky et d'autres. Une section spéciale contient des éléments du livre "Nous et eux", qui n'a pas été achevé par Trotsky. La collection est compilée à partir de documents conservés dans les archives Trotsky de la bibliothèque Hogton de l'Université Harvard.

Lev Davidovich Trotsky Portraits de révolutionnaires

Comment ont été créés les «Portraits de révolutionnaires»? (Laboratoire créatif de Léon Trotsky)

Parallèlement au «tekuchkoj» quotidien associé à la lutte avec Staline en Union soviétique (conspiratoire) et en Occident (plus ou moins ouvert), Léon Trotsky s'exile dans les années en essayant constamment de trouver le temps de travailler sur quoi - le «monumental» - comme il s'est exprimé dans une conversation avec l'écrivain français Henri Malraux. Au début, cela se résument à travailler sur des souvenirs. Ecrire les mémoires de Trotsky a été convaincu pour la première fois en 1927 ou 1928 par Yevgeny Preobrazhensky et Christian Rakovsky. La première étape du travail sur le manuscrit "Ma vie" a eu lieu à Alma -Lien athénien. Basés sur les croquis conservés à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, les souvenirs de Trotsky étaient à l'origine un cycle d'histoires autobiographiques. Dans cette version (surtout là où Trotsky n'a pas pu contourner ses contradictions avec Lénine), de nombreux «échecs» sont visibles.

En venant à "My Life", il a simplement repris et refait ses œuvres précédentes à caractère

plus ou moins "personnel". Mais après l'expulsion forcée de Trotsky vers la Turquie au début de 1929, des offres lui sont tombées dessus, les unes plus tentantes les unes que les autres: imprimer ses mémoires dans la presse mondiale, puis les publier dans un livre séparé. La version originale ne convenait plus à cela. Puis Trotsky a recommencé à réécrire ses mémoires et a complété les premiers chapitres du manuscrit «Ma vie» par un historique et des portraits de ses contemporains. Le texte a presque doublé. Le premier livre de mémoires, dont le cadre chronologique atteint 1917, était prêt à la fin de 1929.

Cependant, ils ont commencé à ajuster le timing. Ensuite, Trotsky a décidé de revenir à son idée originale - parler d'abord de lui-même, et reporter l'histoire de ses amis et opposants (surtout si un travail sur de vieux journaux et magazines était nécessaire). Par conséquent, certains chapitres de "Ma vie" sont comme un monologue prolongé. Cela manifesta la fascination de Trotsky pour l'introspection et brisa par sa modestie délibérée une évaluation extrêmement élevée de son propre rôle dans le processus historique. Pas des moindres, donc (et pas seulement - car les aspirations utilitaires terminent vite les mémoires) dans le "Ma vie" dominent les notes méticuleuses sur la petite enfance, le temps passé pour le pupitre, sur les singeries des camarades de classe, et les portraits de ses contemporains ne sont présents que par fragments. (Souvenir de souvenirs d'enfance ont été écrits par Trotsky au milieu - années 1920, à la demande du publiciste américain Max Eastman, qui travaillait alors sur un livre sur sa jeunesse.)

Rares sont les politiciens les plus éminents du XXe siècle qui ont laissé à Trotsky des mémoires aussi détaillées que sur ses professeurs d'Odessa. Non sans un peu de narcissisme, il a inclus dans "Ma vie" l'histoire de ses deux évasions de Sibérie (les ayant déjà publiées en russe et en allemand), ainsi qu'un récit autobiographique magnifiquement stylisé sur l'expulsion forcée de France et d'Espagne en 1916 ... (Novella, cela a été publié pour la première fois dans la foulée des événements de New - journal York « Nouveau Monde », puis dans les 20 - s sous forme transformée a été publiée dans la revue « Red Virgin sol. »)

* * *

La version finale de *My Life* nous semble plus lisible. Mais les mémoires se sont avérées être vraiment purement "personnelles". De nombreux secrets de la lutte politique de l'époque n'ont pas été résolus. Et au lieu d'une galerie de portraits de ses contemporains, Trotsky s'est limité cette fois à des croquis et des traits. Certes, même une version similaire et émasculée de «Ma vie» convainc le lecteur: Léon Trotsky aurait pu devenir un excellent psychologue ou un excellent écrivain, l'un des meilleurs écrivains de tous les jours de son époque, s'il n'avait pas choisi la voie épineuse du populisme à l'âge de dix-huit ans, et ne serait donc pas devenu un prosélyte Social - démocratie "internationale", transformée sur le sol russe en "bolchevisme - léninisme".

Travaillant 10 à 12 heures par jour sur "Ma vie" sur l'île de Prinkipo (près de Constantinople), Trotsky s'est vite rendu compte que même avec un rythme aussi tendu, il ferait échouer les éditeurs avec les délais. Par conséquent, il a attiré les personnes les plus proches de lui pour travailler sur le manuscrit - sa femme et son fils aîné. De plus, ils se souvenaient parfaitement de nombreux épisodes fatidiques de la vie de Trotsky. A en juger par les croquis de "Ma vie", Natalya Sedova et Lev Sedov, à la demande de Trotsky, ont décrit plusieurs événements intéressants qui leur sont arrivés tous en exil, pendant la guerre civile et en exil d' Alma - Ata. Certains passages de leurs mémoires Trotsky inclus dans le texte de «Ma vie», cependant, se référant presque toujours à la «source primaire». Ce genre de «créativité collective» ne devrait pas nous surprendre. Tant au sens politique qu'humain de ce mot, Trotsky et son entourage représentaient en 1929, pour ainsi dire, un tout. De plus, Lev Trotsky, tout en étant encore le Commissariat du peuple aux affaires militaires, le président du Conseil militaire révolutionnaire de la république, membre du Politburo, etc., était habitué à être aidé dans son travail créatif par un personnel établi d'assistants, de secrétaires et de sténographes. Mais au moment des travaux et des

jours à Prinkipo, Trotsky n'avait pas eu ses collègues habituels depuis plus d'un an. (À la dernière minute, l'OGPU n'a pas permis à ses secrétaires préférés Sermux et Poznansky de suivre Trotsky en exil.)

Par conséquent, Natalya Sedova et Lev Sedov ont dû apprendre d'urgence à faire des extraits de la littérature nécessaires à Trotsky. Bientôt, Lev Sedov s'est tellement impliqué dans ce travail qu'il semblait parfois que lui seul serait capable de remplacer les secrétaires de Trotsky qui s'étaient retrouvés dans les cellules des prisonniers politiques au lieu de la Turquie. Mais Trotsky, extrêmement exigeant, n'a pas permis à son fils de «se reposer sur ses lauriers». Lorsque Lev Sedov a déménagé à Berlin, il l'a «guidé» à distance. La preuve en est d'ailleurs une lettre - une instruction. Sa datation est décembre 1933 (cette lettre est publiée pour la première fois, comme toutes les autres citations des lettres de Léon Trotsky à son fils citées ci-dessous):

«Comment faire des extraits? En - Tout d'abord, toutes les citations sont soumises à correspondance, marquées les champs avec un crayon gris. Le cas échéant, le début et la fin de la citation sont marqués de petits traits dans le texte. En - Deuxièmement, il faut quitter le champ en trois - quatre centimètres. 3. Essayez de placer de grandes citations sur des feuilles séparées, si possible sans transférer sur une autre page. 4. Les petites citations peuvent être placées deux ou trois par page, mais laisser un espace de cinq ou six lignes entre elles. 5. Sous chaque citation autonome, indiquez le livre et la page. S'il y a plusieurs articles dans le livre, donnez le titre de cet article, ainsi que le titre du livre. Si l'extrait provient des archives judiciaires, il est nécessaire d'indiquer qui dit exactement ces mots. 6. Le texte écrit doit être lu attentivement afin d'éviter les erreurs. »

* * *

A en juger par les textes conservés dans les archives d'Amsterdam, Natalia Sedova a réimprimé presque tout le manuscrit de Ma vie. Seuls les derniers chapitres furent confiés par Trotsky à un dactylo, qui à ce moment-là s'était installé dans leur famille sur Prinkipo.

Dans un premier temps, le mémoire devait entrer, et une description détaillée de la lutte entre factions au sein du Parti bolchevique dans les 20 - s. Ce sont ces chapitres de mémoires qui promettent de paraître particulièrement sensationnels. Après tout, Trotsky a réussi à retirer une archive unique de l'Union soviétique, et il allait utiliser ces documents dans la lutte contre «l'école stalinienne de la falsification».

Cependant, si le premier volume de "Ma vie" est un manuscrit compact à la fois dans la forme et dans le contenu, alors la deuxième partie des mémoires de Léon Trotsky semble froissée. Elle laisse les lecteurs se demander: qu'est-ce qui les a fait interrompre les souvenirs? Par exemple, l'histoire de l'expulsion de Trotsky de l'Union soviétique est présentée presque heure après heure, mais d'après le texte, ce n'est toujours pas clair jusqu'à la fin - qu'est-ce qui a conduit à cette expulsion?

Apparemment, la même histoire s'est produite avec la dernière partie des mémoires comme avec les portraits inachevés de ses contemporains. Tout en travaillant sur la version finale de Ma vie, Léon Trotsky a simplement - simplement remis les chapitres qu'il avait commencé sur la lutte des factions pour des temps plus calmes. Bien entendu, les éditeurs (principalement le "Grani" basé à Berlin), les traducteurs et les éditeurs de journaux et de périodiques de magazines étaient pressés. Mais, surtout, en 1929, au plus profond de son âme, Léon Trotsky n'était manifestement pas encore prêt à se révéler complètement au public dans tout ce qui concernait son «passé de parti». Par conséquent, il y a tant de réserves, d'indices dans «Ma vie», surtout lorsqu'il s'agit de secrets de fête et d'État il y a cinq ou dix ans. Et enfin, dans la pensée de Trotsky, alors qu'il travaillait sur «Ma vie», l'idée d'un nouveau livre se formait déjà, plus d'un contenu historiographique et analytique qu'un mémoire.

Le travail sur le livre suivant, né pendant les années d'émigration, s'est achevé en un temps record, même pour Trotsky. Trotsky a apparemment commencé les esquisses des premiers chapitres de l'Histoire de la Révolution russe à la toute fin de 1929, et exactement un an et demi plus tard, l'énorme premier volume de cette épopée, montrant (non sans parti pris, bien sûr) les événements de la Révolution de février et les mois suivants, a été publié dans Berlin. Puis, un an plus tard, un deuxième volume parut, avec une exposition détaillée des rebondissements de la révolte de Kornilov, de l'automne pré-orageux de 1917 et du coup d'État d'octobre. Directement à cet ouvrage était censé se rattacher "L'histoire de la guerre civile en Russie soviétique", mais pour cela Trotsky, en raison de sa poursuite de la politique actuelle, n'avait ni la force ni le temps. Comme les «déchets» de «l'Histoire de la Révolution russe» dans des dossiers séparés - ainsi que pendant le travail sur ses mémoires - se sont formés en enregistrant les plus brillants, ou pour certains - cette raison, la plus intéressante pour les contemporains de Trotsky.

Mais il semblait que dans une villa sur les rives de la mer de Marmara, Trotsky, isolé des grandes bibliothèques du monde et ne caressant pas beaucoup d'espoir de sortir de Turquie (s'appelait à juste titre au début des années 30 - s "citoyen de la planète sans visa"), ne pourra pas divulguer l'histoire de la Russie révolution sous forme de recherche. En effet, au départ, seules quelques dizaines de livres sur ce sujet étaient conservés dans sa bibliothèque. Le reste des documents est resté à Moscou dans l'appartement de leur plus jeune fils, Sergei Sedov, et ils n'ont jamais été enlevés. Cependant, une aide inattendue est venue à Trotsky de Berlin. S'étant installé là-bas sur les affaires du «parti», Lev Sedov prit tellement à cœur l'isolement intellectuel - pas seulement politique - de Trotsky qu'il consacra une part importante de son énergie véritablement illimitée à la compilation de documents pour l'Histoire de la Révolution russe. Des lettres avec des extraits, des colis avec des coupures de journaux et des colis lourds avec des livres de bibliothèque étaient régulièrement envoyés de Berlin à Constantinople, et de là à Prinkipo. Trotsky a également été aidé par son éditeur berlinois Pfemfert et le propriétaire de nombreuses raretés sur l'histoire de la révolution russe, Thomas, l'une des figures les plus mystérieuses du Komintern, qui à ce moment-là avait rompu avec Staline. Enfin, Trotsky a accepté de l'aider dans son travail sur le manuscrit de Boris Nikolaev, historien reconnu de la social - démocratie internationale , émigration menchevik de premier plan.

* * *

La relation entre Trotsky et Nikolaevsky fait l'objet d'une étude distincte. Selon Boris Sapir, décédé récemment en Hollande, Nikolayevsky a rencontré Leo, le fils de Léon Trotsky, tout à fait par hasard à Berlin. Nikolayevsky a été soudoyé par la diligence de Sedov, son désir non seulement d'être le fils de son père, mais aussi de devenir un homme politique «indépendant», tout en comprenant l'histoire du mouvement révolutionnaire russe. C'est pourquoi Boris Nikolaevsky au milieu - années 1930 , deux fois agi comme intermédiaire entre Lev Sedov et l'Institut international d'histoire sociale. (Lev Sedov était alors prêt à entrer dans le seul - formé uniquement l'Institut d'Amsterdam dans le but visé de démonter le journal Trotsky's History of the Civil War.)

Quant aux opinions politiques, Sedov et Nikolaevsky, devenus amis, sont restés chacun à leur avis. Mais en même temps, malgré l'inimitié traditionnelle entre les bolcheviks et les mencheviks, tous deux se rendirent compte que pendant qu'ils étaient en exil, leur principal ennemi était le même: le propriétaire des palais du Kremlin. Par conséquent, souvent en se rencontrant ou en envoyant des SMS, Nikolaevsky et Sedov ont échangé des informations atteignant l'étranger (et devenant de plus en plus rares dans les années trente) sur la vie à l'Olympe soviétique, et parfois sur les activités de la clandestinité anti-stalinienne. Au milieu des - 30, lorsque les deux Nikolaevsky et Sedov ont été contraints de passer de Berlin, à la suite de la victoire de la « peste brune », à Paris, leur coopération politique est devenu encore plus proche: deux d'entre eux ont essayé de mettre en garde les uns des autres sur les activités des « Gepuurs »

essaimage, comme des moucherons autour des émigrants les plus actifs.

Avec tout cela, Lev Sedov a continué à se considérer comme un «bolchevik - léniniste» et a professé des opinions parfois encore plus radicales que Trotsky lui-même; à un moment donné il n'aurait pas été contre prêcher la terreur contre Staline et son entourage, mais, face à la résistance de Trotsky, il s'est éloigné de ces fantasmes. Boris Nikolaevsky, par contre, pendant les années d'exil n'était pas seulement un menchevik, mais était de l'aile droite du mouvement. C'est la raison pour laquelle il a continué à considérer Trotsky - en même temps que Lénine - le fossoyeur de la Révolution de Février, un adversaire ardent du multipartisme en Russie. Nikolayevsky ne pouvait pas pardonner à Trotsky et la persécution des mencheviks et des socialistes révolutionnaires de droite pendant la guerre civile et la NEP, l'a profondément condamné pour sa participation à la création d'un système de camps de concentration et d'armées de travail en Russie soviétique. Si ce qui concerne la lutte fractionnelle de 20 - s, que Boris Nicholas sympathisé plutôt (et encore relativement) bolcheviks droit, comme Rykov, Boukharine, Riazanov. Mais, n'étant pas seulement un homme politique, mais un intellectuel avec un instinct historique étonnamment subtil, Nikolayevsky a compris que sans le rôle de Trotsky, il est difficile de parler de l'histoire de la Russie au XXe siècle. C'est la raison pour laquelle il voulait tellement Trotsky de continuer à travailler sur ses mémoires, interrompues en 1929. Pour cela, Nikolayevsky était prêt à sélectionner tous les matériaux nécessaires au travail du fauteuil de son adversaire politique assermenté. Dans les archives de Boris Nikolayevsky, conservées pour la plupart à l'Institut Hoover (Stanford), il y a, par exemple, un document selon lequel Nikolayevsky a personnellement tapé sur une machine à écrire pour Trotsky le texte du testament politique de Lénine. Et tandis que Trotsky et Nikolaev, apparemment pas transcrits directement, pourtant à travers Léon Sedov "Hérodote social - démocratie" ont régulièrement transmis à Trotsky les premiers documents sur les événements de 1917, puis les sources liées aux travaux de Marx, Engels et Lénine (Trotsky a repris son travail sur leurs biographies de temps en temps).

Que pensait Léon Trotsky des contacts semi-conspirateurs établis avec Nikolayevsky et se poursuivant même après le meurtre des agents de Staline Lev Sedov? Au début, il a réagi très prudemment à l'offre de Sedov d'utiliser les services de Nikolayevsky. Trotsky n'avait pas tellement peur des sales tours de la part des mencheviks: il avait plutôt peur d'éventuelles accusations de la presse stalinienne, si elle découvrait une telle coopération par les organes de l'OGPU. Cependant, convaincu que Nikolayevsky n'était pas seulement une personne profondément décente, mais aussi un conspirateur né, Trotsky a commencé à lui envoyer certains de ses manuscrits pour examen. «Je profite de cette occasion pour remercier BI Nikolayevsky à travers votre médiation pour ses commentaires détaillés et sérieux. Certes, je ne peux pas être d'accord avec certains d'entre eux (sur la génération spontanée du marxisme, sur la position programmatique d'Alexandre Oulianov, sur les disputes de Samara sur la famine). En ce qui concerne les autres amendements, je dois consulter plus attentivement le texte et les sources afin de tirer une conclusion finale. En tout cas, les remarques de BN m'aideront sans aucun doute à clarifier le texte pour toutes les autres publications (biographies de Lénine, sur lesquelles Trotsky travaillait alors en exil. - M. K). Encore une fois, je le remercie », dit la lettre de Trotsky à Lev Sedov datée du 4 août 1934.

Et enfin, d'après les mots de Boris Sapir, nous notons: pour écrire un livre séparé, qui inclurait des mémoires sur les contemporains les plus en vue, Léon Trotsky a été poussé (par la médiation de Lev Sedov) par le même Boris Nikolaevsky. Il a même conseillé à Trotsky de ne pas commencer tout le livre dès le début, mais d'utiliser ses propres vieux articles sur Lénine, Krasin, Zhores, Liebknecht, etc., publiés en Union soviétique à un moment donné, ou plutôt «personnels» dans ces articles. Nous n'avons pas encore su quand ces conseils ont été donnés. Très probablement, cela s'est produit en 1934-1935. Après tout, auparavant, cela se résumait à une assistance «technique» à Trotsky de Nikolayevsky. Il est vrai que ni dans les archives de Trotsky à Harvard et à Amsterdam, ni dans les papiers de Sedov et Nikolayevsky à Stanford, nous n'avons

trouvé de preuves documentaires de l'époque où l'assistance de Nikolayevsky à Trotsky dans son travail sur une collection de portraits de ses contemporains était datée. La première mention connue de ce livre de Trotsky, qui aurait dû inclure des mémoires et des croquis politiques sur les personnages du XXe siècle, remonte au 20 janvier 1931. Une lettre au publiciste américain Max Eastman dit:

«... Je voudrais vous informer en quelques mots du nouveau livre que j'écris dans l'intervalle entre les deux volumes de l'Histoire de la Révolution. Le livre s'appellera peut-être «Eux et Nous» ou «Nous et Eux» et contiendra toute une série de portraits politiques: des représentants du conservatisme bourgeois et petit-bourgeois d'une part, et des révolutionnaires prolétariens d'autre part; décrit: Hoover, Wilson, des Américains; Clemenceau, Poincaré, Bartoux et quelques autres Français; l'affaire Ustrik Bank prendra un chapitre en rapport avec la caractérisation des moeurs politiques françaises. Les Britanniques comprendront Baldwin, Lloyd George, Churchill, MacDonald et les travaillistes en général. Des Italiens, je prendrai le comte Sforza, Giolitti et le vieux Cavour. Des révolutionnaires: Marke et Engels, Lénine, Luxemburg, Liebknecht, Vorovsky, Rakovsky et, probablement, Krasin, en tant que type de transition.

* * *

La longue liste de personnages listés par Trotsky dans la lettre n'indique pas du tout son intention de s'asseoir pour travailler sur des mémoires subjectives sur ses contemporains (un recueil similaire avait déjà été publié par Lunacharsky sous le titre "Silhouettes of Revolutionaries"), mais plutôt sur son désir de composer un livre similaire à l'œuvre connue à l'époque Karl Radek "Portraits et brochures". Au début, Léon Trotsky, apparemment, n'a pas interféré avec le fait qu'il ne connaissait pas personnellement la plupart de ses héros et anti-héros supposés, et par conséquent il devrait «s'égarer» dans le journalisme de temps en temps. Cependant, il est vite devenu clair qu'il n'y avait vraiment aucun moyen pour un travail aussi minutieux sur l'île de Prinkipo - l'auteur ne pouvait pas se renseigner au dépôt de livres du musée Rumyantsev ou à la bibliothèque de l'Académie communiste, comme cela se produisait dans l'ancien temps. Certes, Trotsky a essayé de ne pas abandonner dans de tels cas également. Dans une lettre à Max Eastman, il a déclaré: «Cette liste n'est pas encore définitive». Cependant, moins de quelques mois se sont écoulés et la liste des personnages présumés du livre «Nous et eux» a dû être considérablement réduite, se limitant à des portraits de personnages familiers du mouvement ouvrier russe.

Mais même ce «programme minimal» a été exécuté lentement en raison du manque de sources nécessaires. «Ce serait bien », écrit Trotsky à son fils, «si vous travailliez vous-même à travers les documents sur Vorovsky, en faisant les extraits nécessaires, du moins à partir de ces livres sur lesquels vous ne pouvez pas mettre la main. Ce dont j'ai besoin?

- a) L'attitude de Vorovsky envers Lénine - chaque petite chose est importante ici;
- b) l'attitude de Vorovsky envers la Pologne, la langue polonaise, le parti polonais, etc., l'attitude de Vorovsky à l'égard du catholicisme et de la religion en général (tout cela pour exposer le mensonge de Sforza selon lequel Vorovsky, en tant que Polonais, considérait la Russie comme un pays étranger);
- c) l'attitude de Vorovsky envers Moscou, envers la Russie, envers la littérature russe, envers la langue russe, etc.
- d) l'attitude de Vorovsky à l'égard de la révolution d'octobre et son rôle dans celle-ci;
- e) (sic!) la période de la maladie de Vorovsky et les soins de Lénine pour lui;
- f) la mort de Vorovsky. Puisque dans les mois à venir je serai pleinement occupé de mon "Histoire", vous pourriez faire le travail sur Vorovsky systématiquement et en détail, en notant les

extraits nécessaires et en les donnant à la correspondance. Il vaut mieux réécrire les choses inutiles que de rater l'essentiel. "

En réponse, les premiers colis de livres sont venus de Berlin et il s'est avéré que beaucoup de documents sur Vorovsky avaient été rassemblés.

La vieille connaissance de Vorovsky, Yakub Ganetsky, peu de temps après la tragique tentative d'assassinat à Genève, a commencé à collecter des articles littéraires - critiques et politiques et à les propager de toutes les manières possibles dans la presse. Ainsi, l'extrême subjectif dans d'autres cas, qui évaluait strictement ses contemporains, Trotsky, avait le désir de dire un mot gentil à propos de Wenceslas Vorovsky, de l'un des rares vieux bolcheviks qui le traitait bien, malgré les vieilles querelles. Pour Vorovsky, contrairement à Bonch - Bruevich, Krzhizhanovsky, Lyadov et la plupart des «vieillards» du cercle émigré de Lénine, Trotsky a cessé d'être bête noire^[1] du mouvement social - démocrate russe depuis l'été 1917 - le premier est allé aux rails du bolchevisme. Trotsky et Vorovsky étaient également unis par le fait qu'ils étaient tous les deux les gens les plus cultivés de leur cercle. Dans les motifs qui ont poussé Trotsky à peindre le portrait de Vorovsky, naturellement, le thème du «coup de Konradi» a également joué un rôle. Dans le calendrier du mouvement bolchevique, le nom du terroriste assassiné Vorovsky était écrit à côté des noms d'Uritsky, Volodarsky, Voikov, bien que chacun de ces politiciens ait suivi son propre chemin de vie, et en aucun cas sans ambiguïté. Certes, aux yeux des générations suivantes, obligées de mâcher de la gomme à mâcher agitprop, ces noms ont fusionné. Pour Trotsky, cependant, ils sont restés les mêmes contemporains bien connus.

C'est du point de vue psychologique que les réflexions de Trotsky sur l'attentat contre la vie de Vorovsky sont intéressantes. Le fait est que Léon Trotsky lui-même, exilé en Turquie en 1929 et bientôt privé de sa citoyenneté soviétique, a été presque immédiatement laissé sans protection. Le forçant, lui et sa famille, à quitter le consulat soviétique de Constantinople, l'OGPU condamna Trotsky, comme il le semblait alors, à une mort certaine. Cependant, Staline et ses complices, qui rêvaient que les terroristes du camp des «ennemis de classe» feraient le «truc mouillé» à leur place, ont profondément mal calculé. Parmi les jeunes partisans de Trotsky dans différents pays, il y avait toujours suffisamment de volontaires pour le protéger d'éventuelles tentatives d'assassinat. Et Trotsky lui-même, travaillant sur ses livres pendant de nombreuses heures par jour, tôt ou tard, mais a commencé à gagner suffisamment pour assurer la sécurité d'une petite colonie sur l'île de Prinkipo. Certes, des informations ont continué à lui parvenir selon lesquelles le général Turkul et d'autres officiers blancs de premier plan se préparaient à traiter avec lui. Tout cela a provoqué une dépression à Trotsky, un sentiment de persécution. Et à la vieille manie «abstraite» de la persécution, Léon Trotsky a mêlé une vraie peur - tomber aux mains de tueurs de béton. Tout cela, pris dans son ensemble, a donné au politicien exilé une raison de réfléchir au sort de Vorovsky.

Et enfin, un motif personnel, apparemment inconnu, dans l'écriture de ces mémoires. Après le meurtre de Vatslav Vorovsky, Trotsky et sa femme sont devenus, pour ainsi dire, les gardiens de la fille de Vorovsky, Nina, gravement atteinte de tuberculose. La fille, en tant que membre de la famille, leur venait presque tous les jours dans le corps de cavalerie du Kremlin. Entre Lev Sedov et la talentueuse, mais très exaltée Nina Vorovskaya, une romance orageuse a commencé. Même après la rupture entre eux, les bonnes relations entre les deux familles ne se sont pas rompues. De plus, l'amitié a également acquis une connotation politique. Dans la seconde moitié des années 20, Nina Thieves a rejoint l'opposition «unie», dirigée par Trotsky, Zinoviev et Kamenev. Après la scission dans les rangs de l'opposition qui a suivi le 15e Congrès du Parti, Nina a continué à se considérer comme une trotskyste. Elle ne pouvait pas effectuer de travaux souterrains sérieux pour des raisons de santé. Cependant, dès les premiers jours de l'existence de la Croix-Rouge, les bolcheviks - leninistes se sont joints à ses activités. Nous lisons à son sujet dans le Bulletin de l'opposition en mars 1931:

« Voleurs Nina est morte, 23 - ans, brûlé dans la tuberculose incendie. Fille VV

Vorovskogo vieux révolutionnaire - Bolcheviks tués dans le terroriste blanc suisse, Nina avait hérité de son père une nature indépendante et tête de l'entrepôt, le talent de la nature générale, un scintillement ironique dans ses yeux, mais - hélas! - aussi une maladie grave. "

Selon toute vraisemblance, l'auteur de la nécrologie est Léon Trotsky lui-même. Il continue ainsi:

«Même ce qui a été dit sur la composition psychologique de Nina explique assez comment et pourquoi elle a rejoint l'opposition à un très jeune âge. Ayant rejoint, elle ne connaissait plus aucun doute ni aucune hésitation. Sa chambre à Moscou était l'un des centres du Komsomol et de l'opposition du parti. Nina a rompu avec ses amis à l'heure où ils ont rompu avec l'opposition. Vorovskaya a été expulsé du Komsomol, il ne pouvait être question d'admission au parti.

Nina a hérité de ses compétences artistiques de son père - il semble, également de sa mère - elle était un dessinateur original. [...] A l'étranger (à Berlin. - M. K.) elle a subi une opération grave (thoraxoplastie). Avant que Nina puisse récupérer, elle a été convoquée d'urgence à Moscou par l'ambassade. Semi-officiel, le défi soudain lui a été expliqué par des considérations monétaires. En réalité, les autorités ont sans aucun doute établi les liens de Nina avec nous et avec des opposants étrangers et ont décidé d'interrompre immédiatement son séjour à l'étranger ... Le destin n'a pas permis à Nina de développer sa personnalité. Mais tous ceux qui l'ont connue conserveront cette image belle et tragique dans leur mémoire. "

Après la mort de Nina, l'attitude bienveillante de Trotsky à son égard, pour ainsi dire, a été re-projetée sur Vatslav Vorovsky. Et selon le trotskyste bien connu Viktor Dalin, qui connaissait le vol de Nina, comme Lev Sedov - alors il a donné à une fille très malade à Moscou une opportunité commode: "Le vieil homme travaille sur une biographie de votre père."

* * *

Mentionnons une autre impulsion (quoique secondaire) qui a poussé Trotsky à écrire sur Vorovsky. Parmi les papiers de Léon Trotsky, qu'il a transférés à Harvard pour la garde peu avant sa mort, dans un dossier séparé, il y a des préparatifs pour une polémique avec le politicien et diplomate italien Sforza. Dans son livre, Sforza a mis beaucoup de vulgarité dans la bouche de Vorovsky, pas typique d'un diplomate soviétique, et la calomnie la moins chère. Pendant les années d'émigration, Trotsky rencontra assez souvent des fabrications de ce genre. Par conséquent, le livre de Sforza, attirant constamment l'attention de Trotsky dans son bureau, le poussa à travailler sur sa collection de mémoires "Nous et eux". «... Je voudrais écrire un article: Lénine, Vorovsky et le comte Sforza. Ce diplomate italien libéral et brillant moche a calomnié Lénine et Vorovsky. Vous pouvez l'exposer sans pitié et l'attraper. Le livre de Sforza a été publié dans toutes les langues et largement diffusé en Amérique. Pensez-vous qu'il y aurait une place pour un tel article? » - Trotsky consulta le 25 janvier 1932 le même Max Eastman, qui servit à un moment donné d'intermédiaire entre Trotsky et les magazines et maisons d'édition américains.

Le résumé des mémoires de la vie de Vatslav Vorovsky avec Trotsky s'est finalement arrêté. Mais dans le travail sur le livre "Nous et eux", il a fait de très bons progrès, en peignant un portrait de Leonid Krasin. Leur relation à long terme s'est développée à différentes périodes de leur vie diamétralement opposées. Le bolchevik est un conciliateur, "technicien numéro un" de l'underground russe (celui qui n'a pas utilisé les bombes et les capsules de son laboratoire souterrain et lui a donné de l'argent "pour la terreur"!) Krasin avait une assez bonne attitude envers Trotsky dès le début. Leurs bons contacts, établis en 1905, ne furent pas du tout entravés par le récent passé menchevik de Trotsky, qui se déclara «social - démocrate sans faction», et son refus

obstiné de s'incliner devant Lénine. Apparemment, Krasin considérait alors Trotsky comme une personne exceptionnelle et un politicien à grande échelle. Trotsky, d'autre part, a été soudoyé dès le début par la large portée et la gentillesse de Krasin. (Étant un homme plutôt sec, Trotsky, en règle générale, convergeait facilement avec ses antipodes.)

On ne sait pas avec quelle intensité Krasin et Trotsky ont entretenu des relations pendant la période de la récession révolutionnaire - dans les notes biographiques de Trotsky, qui sont restées inachevées, seule une courte scène a survécu, et même alors selon Nadezhda Krupskaya, sur la façon dont Krasin s'est retiré du mouvement ouvrier. Mais Krasin et Trotsky se sont de nouveau rencontrés en 1917 à Petrograd, essentiellement des opposants politiques. Si Trotsky était à cette époque dans une aile très radicale du mouvement ouvrier russe, alors, après avoir étudié les lettres Krasin à l'Institut d'Histoire sociale d'Amsterdam, on ne sait pas s'il est possible de classer à ce moment Krasin en général à la social - démocratie?

Comme Leonid Krasin est différent dans ces lettres aux portraits, qui pendant de nombreuses années ont été réalisées sur ordre d'en haut par Moscou bogomaz! Dans des lettres confidentielles à son fils femme critique le plus implacable de la politique des bolcheviks au pouvoir ont pris de force dans leurs propres mains (telles que définies Krasin) par un coup d'Etat armé chez 17 Octobre - e; attaques particulièrement sévères contre Trotsky et Lénine. Cette position est clairement apparente depuis le Krasin jusqu'en 1919 - le premier, et même avant le début de 1920. Cependant, cela ne l'a pas empêché (ainsi que Gorki, et presque tous les anciens membres du groupe Vperyod!, Et la rédaction de Novaya Zhizn, interdite à l'initiative personnelle de Lénine) de faire la transformation de Saul à Paul sur le chemin de Damas.

Malgré tout le cynisme superficiel d'un riche industriel et sybarite, le «camarade Nikitich» a abandonné ses positions idéologiques après le coup d'État d'octobre dans le tourment et l'anxiété. Et au tout début de ce chemin difficile pour Leonid Krasin, nous voyons Léon Trotsky. Un autre 5 novembre 1917, Trotsky s'adressa au chef des ouvriers - les métallurgistes Alexander Shlyapnikov: "Nous avons besoin du ministre du Commerce et de l'Industrie ... Que pensez-vous, en particulier, des candidats LB Krasin ou Serebrovskii?" Et c'est à la suggestion du même Trotsky que Krasin fut inclus (c'est-à-dire ses larges relations dans les cercles industriels allemands) dans la délégation de paix, qui, depuis décembre 1917, négociait avec les représentants de l'empereur Guillaume à Brest - Litovsk. Après cela, les relations collégiales ont été rétablies entre Krasin et Trotsky, puis les anciennes relations amicales ont été progressivement améliorées. Ils ont communiqué intensément pendant les années de la guerre civile. Lors des hostilités contre les troupes des généraux blancs et de l'Entente, Leonid Krasin a participé aux travaux du Conseil du travail et de la défense. En tant que président de la Commission extraordinaire de ravitaillement de l'Armée rouge et en même temps commissaire du peuple au commerce et à l'industrie, Leonid Krasin avait de véritables pouvoirs dictatoriaux dans le domaine de l'approvisionnement de l'armée et de l'organisation de l'économie de tout l'arrière. De nombreuses sources conservées dans les archives confirment les propos de Trotsky: «Tout ce qu'il a fait, il l'a bien fait».

En 1920, les contacts concrets de Krasin avec le département militaire s'affaiblissent. A la demande de Trotsky, Alexei Rykov a été nommé à sa place. Cependant, les bonnes relations entre Krasin et Trotsky n'ont pas été interrompues à cause de cela. Et bientôt tous les deux ont senti qu'aux yeux d'une partie de l'appareil du parti ils étaient «à l'écart». Après que Lénine eut complètement perdu sa capacité de travailler au début de 1923, le Parti bolchevique (et, par conséquent, la haute direction de la Russie soviétique) fut dirigé par la Troïka. Il se composait de Zinoviev, Kamenev et Staline (Zikasi - cette "troïka" a été appelée par les contemporains avec la main légère de l'esprit remarquable des congrès du parti David Ryazanov). Depuis le tout début de son existence nullement éphémère, la «troïka» a représenté les intérêts de l'appareil du parti central, et surtout provincial (provincial). Utilisant un soutien aussi important, la "troïka" prit déjà en 1923 de facto le pouvoir sur le parti Olympe.

Même alors, les "triumvirs" nouvellement créés considéraient l'isolement complet de Léon

Trotsky comme une tâche urgente. Staline rêvait même de tuer son ennemi de longue date, mais abandonna ce plan, craignant de provoquer une vague de terreur individuelle en réponse des jeunes prosélytes de Trotsky. La lutte contre Léon Trotsky et de nombreux « un groupe de 46 - minutes » - vieux bolcheviks, a fait une lettre forte pour la défense de la démocratie au sein du parti, - déterministe dans le milieu 20 - s presque toutes les activités menées par la « troïka » du Comité central. Par ailleurs, sur le parti Olympe, un «sept» conspirateur (Staline, Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Rykov, Tomsky, Kuibyshev) a également été créé pour aider la «troïka». Ces «sept» avaient son propre secrétariat secret, un code spécial, des courriers et même des succursales dans certains comités provinciaux. C'est lors des réunions secrètes des «sept» que, en fait, toutes les questions les plus importantes de la vie du parti et de l'État furent résolues jusqu'à l'été 1925 (époque de la rupture de Staline avec Kamenev et Zinoviev). Ce n'est qu'après des résolutions secrètes lors des réunions des «sept» que les mêmes questions furent soulevées aux réunions du Politburo et du Conseil des commissaires du peuple.

* * *

Cet état de fait n'était pas un secret spécial pour Léon Trotsky. Se rendant compte que le combat contre lui était mené de la manière la plus incorrecte et méprisant, comme il aimait s'exprimer dans le cercle familial, «cette méthode stalinienne», Trotsky a encore enduré très durement l'isolement forcé. Et comme en réponse aux intrigues de la «troïka» et des «sept», il a commencé à lésiner sur les réunions du Politburo et du Conseil des commissaires du peuple. Et si Trotsky était présent à ces conférences, il a délibérément fouillé dans les journaux français et anglais ou a échangé des notes avec Léonid Krasin, qui, voyant le harcèlement de Trotsky, s'asseyait certainement à côté de lui.

Mais qu'en est-il de la position de Krasin lui-même au seuil des «temps nouveaux»? A en juger par les lettres adressées à sa femme, Krasin pensa d'abord qu'ils continueraient de compter avec lui et, en 1924, Leonid Krasin fut élu membre du Comité central après une interruption de dix-sept ans. Mais les distinctions extérieures n'ont pas été suivies de nominations à des postes dont dépend le développement économique du pays. Le discours de Krasin au 13e Congrès du Parti communiste de toute l'Union (bolcheviks) n'a pas suscité beaucoup d'enthousiasme dans les profondeurs de la partocratie. dans lequel il a protesté (depuis ses anciennes positions de technocrate) contre la duplication de la gestion économique selon les lignes du parti et de l'État.

Voyant qu'à la suite de tout cela, la situation commence à prendre forme non en sa faveur, Leonid Krasin, restant une figure clé du système du Commissariat du peuple aux affaires étrangères, ne restait généralement pas dans la capitale soviétique lors de ses visites. Mais peu importe comment il se dépêchait, il trouvait toujours le temps de rendre visite à Léon Trotsky. Pour reprendre les mots de Trotsky sur Krassine, nous entendons, pour ainsi dire, les échos de leurs conversations confidentielles puis, même si ils ne sont pas devenus des alliés politiques dans le milieu - années 1920. Malgré le fait que Leonid Krasin partageait pleinement les vues de Trotsky sur la nécessité d "intensifier" la lutte contre l'élite bureaucratique qui a pris le pouvoir dans le pays, le "camarade Nikitich" est resté un partisan de la démocratisation non seulement dans le camp bolchevique, mais dans toute la société. Par des calculs similaires Léon Trotsky beaucoup plus tard, seulement 30 - « Quelle est l'Union soviétique et où est -ce qu'il va » années, au cours de ses travaux sur une série d'articles sur les effets de Thermidor de Staline et de travaux d'analyse en profondeur - un livre qui n'a pas été publié en russe du vivant de l'auteur et qui est connu en Occident sous le titre "Revolution Betrayed".

Alors pourquoi ne sont pas publiés - que ses mémoires sur Krasin, Trotsky ont parfois rappelé: le blog politique, et même dans la biographie manuscrite de Staline. Toujours dans des couleurs calmes et objectives.

* * *

Si à propos de quelqu'un - celui de la prétendue collection de portraits politiques de personnages, Léon Trotsky a parlé avec beaucoup d'enthousiasme, il s'agit principalement de chrétiens Rakovsky. «Bulgare d'origine ... mais citoyen roumain par la force de la carte des Balkans, médecin français de formation, russe dans les relations, les sympathies et le travail littéraire, Rakovsky parle toutes les langues balkaniques et quatre langues européennes, a participé activement à différentes périodes de la vie interne de quatre partis socialistes - bulgare, russe, Français et roumain, - pour devenir plus tard l'un des dirigeants de la fédération soviétique, l'un des fondateurs du Komintern, président du Conseil ukrainien des commissaires du peuple, représentant diplomatique de l'Union en Angleterre et en France, puis partager le sort de l'opposition de gauche. Les traits personnels de Rakovsky - une large perspective internationale et une profonde noblesse de caractère - le rendaient particulièrement haineux pour Staline, qui incarne des traits directement opposés, " Trotsky le caractérisait dans" Ma vie ",

Rakovsky et Trotsky se sont rencontrés pour la première fois à Paris en 1903. Simultanément, ils étaient à Stuttgart quatre ans plus tard, au congrès de la Seconde Internationale. En 1910, Léon Trotsky a visité les Balkans et a pu observer de près les activités politiques de Christian Rakovsky. Et puis de nouvelles réunions ont suivi: Vienne, où Rakovsky a tenté d'aider financièrement la publication de la Pravda et d'autres publications «trotskystes», Bucarest (lorsque Trotsky a de nouveau effectué une tournée dans les Balkans en tant que correspondant de guerre en 1913) et, enfin, Zimmerwald: en septembre 1915, les deux ils se tenaient à gauche même dans ce cercle de socialistes à l'esprit antimilitariste, bien que des chercheurs incompétents les qualifient encore de «centristes». Et Trotsky et Rakovsky sont arrivés à Petrograd presque simultanément, en mai 1917. Certes, depuis plusieurs mois, ils n'avaient pas été dans le même parti, ce qui signifiait qu'ils ne se voyaient pas trop souvent. Trotsky est devenu un «mezhraioniste» puis un bolchevik. Rakovsky, en revanche, a rejoint les rangs des mencheviks - internationalistes; il était alors plus attiré par les vues modérées de Martov et Martynov que par le radicalisme de Lénine et de Trotsky. Mais depuis décembre 1917, les positions de Trotsky et Rakovsky ont sensiblement convergé.

«Le destin historique a souhaité que Rakovsky, bulgare de naissance, français et russe en formation politique générale, citoyen roumain par passeport, expulsé à plusieurs reprises de Roumanie pour ses activités révolutionnaires irréconciliables, se révèle être le chef du gouvernement en Ukraine soviétique», le livre Essays histoire politique de la Roumanie », publiée en 1922 par Trotsky et Rakovsky conjointement. Cependant, dans ce cas, le «destin historique» a été identifié notamment par Léon Trotsky lui-même, la deuxième personnalité politique la plus influente de la Russie soviétique après Lénine pendant la guerre civile. C'est grâce aux efforts de Trotsky que Rakovsky a été nommé chef du gouvernement de Kharkov (et en même temps commissaire du peuple aux affaires étrangères de l'Ukraine soviétique) malgré la résistance de Piatakov et d'Antonov - Ovseenko. Qui aurait pensé que les trois dirigeants de l'Ukraine soviétique deviendraient bientôt des "trotskystes" pendant la lutte des factions internes du parti, et Rakovsky, de plus, n'était pas seulement un "opposant", mais aussi le gardien numéro un des traditions d'opposition de 1923 après l'expulsion de Léon Trotsky du Soviet Syndicat.

Les activités de Rakovsky, l'opposition, ne sont pratiquement pas étudiées aujourd'hui. Même les chercheurs ne connaissent que des fragments de sa correspondance (en partie secrète) avec Trotsky. Les lettres de Rakovsky d'Astrakhan à Trotsky à Alma - Ata sont, pour ainsi dire, la clé de l'amitié entre deux intellectuels éduqués qui ont été jetés par la volonté des dirigeants de la «ligne générale» de l'Olympe du pouvoir au cœur même de la vie quotidienne. Mais même en exil, Trotsky et Rakovsky n'étaient pas principalement concernés par les difficultés de la vie. L'essence de leur vie était de penser comme Quo vadis?[\[2\]](#) en ce qui concerne la situation politique du pays et leur propre vie spirituelle.

«La correspondance est en plein désarroi, même avec Moscou. Les lettres séparées les unes des autres de deux, voire trois semaines, sont reçues simultanément (le cas échéant). Je ne sais pas ce qui est à blâmer - météorologique ou quelles autres forces. [...] J'ai commencé à recevoir des journaux étrangers maintenant de Moscou et d'Astrakhan », dit la lettre de Trotsky envoyée début avril 1928 à trois destinataires à la fois - Yevgeny Preobrazhensky, Nikolai Muralov et Christian Rakovsky. Ce dernier, se trouvant lui-même dans des conditions difficiles d'exil, rassura Trotsky: «Par rapport à moi, vous avez d'énormes inconvénients ... Néanmoins, je pense que les livres qui vous manquent peuvent être souscrits depuis Moscou. Par - je pense que, mis à part le travail actuel, il serait extrêmement important si vous choisissiez quoi - n'importe quel sujet qui vous ferait aimer mon septembre - Simon, beaucoup révisé et relu sous un angle de vue connu. »

A Astrakhan en 1928, Rakovsky a travaillé dur sur un livre sur Saint - Simon, mais le cercle de ses intérêts était extrêmement divers:

«... Dès les premiers jours, j'ai commencé à me familiariser de manière intensive avec la littérature ancienne et nouvelle, avec du matériel statistique et scientifique. Les lettres de Moscou arrivent ici le cinquième, et parfois le sixième jour, les journaux le troisième jour. Il y a un kiosque où même certains journaux allemands sont obtenus, mais pas tous les numéros. [...] Il a pris avec lui op [Inönü] Dickens (en - anglais) et d'autres romans russes, que je ne connais pas en général. Des auteurs russes encore lus seulement "Armée de cavalerie" Babel ... et de la bibliothèque locale a pris Cervantes (traduction complète de "Don - Quichotte" avec un avant-propos intéressant de Merimee) et Ovide ... Dans une situation similaire à la présente, je relis toujours Don - Quichotte, et maintenant il me fait grand plaisir. »

Parallèlement à la lecture et à la rédaction d'un livre sur ses contemporains (dont il a écrit en détail à Trotsky - cela n'a-t-il pas, à son tour, servi d'élan supplémentaire à Trotsky?), Christian Rakovsky a tenté, au moyen d'appels et d'articles manuscrits, de répondre aux événements pernicieux qui se déroulaient autour de lui: la terreur interne du parti et concernant l'ensemble de la société, la collectivisation complète, l'échec du premier plan quinquennal, selon les statisticiens staliniens - falsificateurs, prétendument achevé en quatre ans. Certains de leurs travaux (leur terminologie est restée invariablement orthodoxe, mais le noyau idéologique^[3] contenait non seulement les traits caractéristiques de la dictature prolétarienne, mais aussi des éléments de démocratie), en un mot, les œuvres les plus significatives de l'époque de l'exil Rakovsky ont réussi à être transportées à l'étranger avec l'aide de toute une chaîne d'intermédiaires, où elles ont été publiées dans le Bulletin de l'opposition.

Christian Rakovsky s'est vivement opposé à la «reddition» de ses associés. Par conséquent , Trotsky et d'autres dirigeants de l'opposition internationale anti-stalinienne ont toujours mentionné Rakovsky en premier lieu lorsqu'il s'agissait de la torture des prisonniers des isolateurs politiques soviétiques et des colonies de colons exilés. "Un groupe de travailleurs allemands ... pourrait écrire une lettre à Bernard Shaw, Rolland, M. Gorky, les saluer pour leur soutien à l'URSS et en même temps exiger qu'ils interviennent en faveur de Rakovsky", a déclaré Trotsky à son fils Lev Sedov, qui venait de s'installer. Contacts de Berlin avec les dirigeants ouvriers.

Dans l'intervalle, des nouvelles de plus en plus difficiles sont parvenues à propos de Christian Rakovsky. Les Hepeurs ont essayé de l'isoler complètement. Une recherche a suivi une autre. L'exil à Astrakhan, ville au climat difficile, a été remplacé par l'exil à Barnaul, un lieu aux conditions non moins difficiles, d'ailleurs, sans aucune tradition culturelle. Cinq ou six espions suspects portant des casquettes et des manteaux identiques se profilait toujours à la maison de Rakovsky . Et les cercles occidentaux les plus souvent progressistes rappelaient Rakovsky, plus son régime se durcissait. Par conséquent , il n'y avait même pas un jour où Léon Trotsky ne se souvenait pas de Rakovsky et de sa famille qui souffrait depuis longtemps dans le cercle de sa famille. Le 2 septembre 1931, Trotsky (sous le pseudonyme de G. Gurov) envoya une circulaire

spéciale à divers pays du monde expliquant comment organiser la lutte pour la libération de Rakovsky de la manière la plus efficace.

«A propos des chrétiens Rakovsky [...] une grande campagne doit être lancée. Vous devriez avoir écrit au moins une courte biographie de lui. Je le ferais si je pouvais trouver le matériel nécessaire. Je conseille de confier cela officiellement à une personne à Berlin et à Paris et à une organisation bulgare. Il nous faut trouver les articles de Rakovsky dans la presse soviétique, son vieux livre contre les boyards roumains (1909, je pense), mon livre sur la Roumanie avec un grand supplément de Rakovsky, etc., etc. Vous pouvez écrire un appel correspondant à toutes les sections. [...] Quand j'aurais assez de matière, j'écrirais une biographie de Rakovsky en deux ou trois feuilles imprimées. Cela ferait une grande différence. Pour l'instant, la campagne doit être menée », dit la lettre de Trotsky à Lev Sedov datée du 27 février 1932.

Dès le début, Trotsky avait des documents sur Christian Rakovsky dans son bureau dans un dossier séparé. Le 31 mars 1933, il informe son fils: «Je travaille actuellement sur une biographie et une caractérisation de Rakovsky (parmi les ouvrages actuels). L'impulsion était, bien sûr, la nouvelle de sa mort. Bien que cette occasion, heureusement, ait disparu, la biographie aura tout le même numéro, d'autant plus en août qu'il a 60 ans. Malheureusement, j'ai très peu de documents ici. En particulier, il n'y a pas un seul livre de son livre, pas de thèse de doctorat, pas de livre sur le boyard de la Roumanie, pas de livre russe signé par Insarov sur la France et les Français. Il n'y a également presque rien qui caractériserait les activités de Rakovsky en tant que Conseil présidentiel ukrainien des commissaires du peuple. Je pense qu'à Paris quelques - uns - qui peuvent être extraits. Ils disent qu'il y a une caractéristique de Rakovsky dans le livre de De - Monzi ... Ce serait bien d'avoir ce livre.

En parallèle, je travaille également sur des biographies d'Ioffe et de Vorovsky. Sur une autre ligne, je veux donner un portrait de Krasin. Si vous rencontrez des documents, en particulier concernant Ioffe, veuillez les envoyer. »

Le dernier paragraphe de la lettre témoigne du fait que le travail sur les portraits de ses contemporains s'est transformé en œuvre sisyphe pour Trotsky. Lui-même, s'il ne l'abandonnait pas, alors, n'ayant pas le matériel nécessaire à portée de main, ne voyait ni la fin ni le bord. Et parfois, la vie elle-même a fait des ajustements aux mémoires de Trotsky. Après tout, certains des héros du livre prévu ont continué à vivre et ont même quitté son orbite politique. Ainsi, par exemple, Christian Rakovsky, qui semblait vraiment catégorique en février 1934, «capitula» (sous une énorme pression des autorités staliniennes) et se tourna vers le Comité central du PCUS (b) avec une demande de le réintégrer dans le parti. La direction satisfaite du Kremlin a non seulement permis à Rakovsky de rentrer d'exil, mais a également organisé une réunion d'honneur pour lui. A la gare, le vieil opposant, complètement épuisé physiquement et mentalement, a été accueilli par les pionniers avec des fleurs et ... Lazar Kaganovich, deuxième secrétaire du Comité central, l'homme politique le plus proche de Staline à l'époque. À l'automne 1934, Rakovsky est envoyé en mission diplomatique à Tokyo avec une délégation de la Croix-Rouge. Et en 1935, comme s'il avait passé une période probatoire, il fut admis au parti. Après cette farce, presque personne n'a été surpris que lors des premiers procès politiques conceptuels, Christian Rakovsky, dans les pages de la presse soviétique, ait exigé la peine de mort pour ses récents camarades dans les activités de l'opposition.

La «reddition» de Rakovsky a frappé Trotsky à la tête comme un cul. Dans un premier temps, il a essayé, comme d'habitude en se référant aux postulats marxistes, d'expliquer cet acte par le renforcement (ou l'affaiblissement) de certains processus de classe mondiale. En tout cas, cela découle de sa lettre à son fils du 19 mars 1934:

«En ce qui concerne l'URSS, il faut souligner que le processus d'aliénation du mouvement ouvrier mondial se poursuit et s'aggrave: la raison en est les défaites du prolétariat et l'affaiblissement du Komintern. Dans l'esprit des travailleurs, le processus se traduit comme suit: partout le fascisme l'emporte. Le prolétariat mondial n'est pas à

la hauteur. La victoire du fascisme représente un danger pour nous, mais dans notre pays, les choses sont toujours en voie de guérison, ce qui signifie que nous devons nous accrocher le plus étroitement possible à l'appareil, quel qu'il soit. Déjà au moment de la victoire d'Hitler en Allemagne, nous avons écrit et après avoir répété à plusieurs reprises que sans le succès de la révolution en Occident, le régime bureaucratique sur la base du national-socialisme en URSS ne ferait que se renforcer. Les 15 derniers mois ont confirmé cette vision. La reddition de Rakovsky et Sosnovsky (un ancien grand publiciste de la Pravda, un opposant bien connu - M.K.) est l'une des manifestations de cette réaction nationale, ou plutôt du désespoir international. Il est maintenant possible de conserver la position des communistes - les internationalistes n'ayant qu'une perspective mondiale devant nous, observant et généralisant le cours réel du développement ou de la désintégration des organisations ouvrières mondiales et les opportunités réelles qui s'ouvrent devant la Quatrième Internationale. Les anciens opposants en URSS sont hermétiquement séparés de ces perspectives. Bien sûr, leur reddition est un certain coup moral pour nous, mais si vous pensez à la situation dans son ensemble et à la situation individuelle de chacun d'entre eux, qui vivaient littéralement dans une bouteille bouchée - rien [comme] ne s'est jamais produit dans l'histoire mondiale du mouvement révolutionnaire, alors il faut plutôt être surpris comment ils ont occupé ou conservent leur position jusqu'à présent. "

Mais, comme s'il justifiait Rakovsky avec de tels arguments, Trotsky, néanmoins, ne pouvait pas lui pardonner de «se rendre». Il a même demandé à son secrétaire, Van Eyenort, de déchirer le grand portrait de Christian Rakovsky, accroché dans la salle de travail de Trotsky depuis de nombreuses années. Et dans un journal, qui n'était en aucun cas destiné à être publié, mais comme pour une conversation avec l'avenir, parut l'entrée de Trotsky du 20 février 1935:

«Rakovsky est gracieusement admis à des réunions solennelles et à des réceptions avec des ambassadeurs étrangers et des journalistes bourgeois. Un révolutionnaire de moins, un fonctionnaire mineur de plus! »

Bientôt Christian Rakovsky est devenu l'une des victimes du hachoir à viande des années trente. En 1937, il a été arrêté et soumis, à en juger par la déclaration qui nous est parvenue, pleine de paroles de protestation, de la torture la plus sophistiquée. Rakovsky a été accusé d'avoir été en 1924 un agent du British Intelligence Service, et à partir de 1934 - le premier, après un voyage à Tokyo - et même du renseignement japonais. Forçant Rakovsky à avouer ses liens «criminels» avec Trotsky, les enquêteurs ont préparé tout un scénario. Accusé cassé répétant consciencieusement des expressions mémorisées, mais soudainement au milieu du trésor des phrases avaient échappé à cela - quelque chose de personnel: "Je suis plus âgé que Trotsky et mon âge, et mon ancienneté politique, et probablement du moins dans mon expérience politique que Trotsky." Les journalistes étrangers qui étaient présents dans la salle d'octobre de la Chambre des syndicats ont remarqué à l'unanimité qu'au "Grand Procès" de mars 1938, un vieil homme brisé, à l'air maladif, s'est présenté devant eux. Le tribunal a ensuite condamné Rakovsky à 20 ans de prison et 5 ans de défaite en matière de droits civils. « ... Rakovsky, qui a donné 50 ans à la lutte pour la libération des travailleurs peut espérer expier leurs crimes présumés au 90 - ! E anniversaire de sa naissance » - Lev Trotsky s'est indigné sur les pages du Bulletin de l'Opposition. Égale avec un miracle que Rakovsky ait eu la possibilité de vivre jusqu'à l'été 1941. Et puis il a été abattu avec la révolutionnaire socialiste de gauche Maria Spiridonova et la sœur de Trotsky Olga Kameneva dans la cour de l'Oryol Central.

* * *

Après la «reddition» de Christian Rakovsky, Trotsky a conservé l'image «sans nuages» d'un

seul de ses vieux amis - Adolf Ioffe. «Notre amitié a commencé à l'époque de Vienne. Ioffe était un homme d'une grande idéologie, d'une grande douceur personnelle et d'un dévouement indestructible. » Cette brève description donnée par Ioffe dans *Moya Zhizn*, Leon Trotsky se prépara plusieurs fois à la répéter sous une forme élargie, rassemblant des souvenirs de leurs activités communes. Diverses références à Adolf Ioffe de Trotsky peuvent éventuellement former une mosaïque tout - un portrait dans le centre est un séjour commun dans l'émigration de Vienne, puis la lutte avec le stalinien « ligne générale » au milieu - années 1920. Il est caractéristique que Léon Trotsky se soit souvenu du suicide d'Ioffe, chassé par la camarilla du Kremlin, précisément lors de son arrestation à Moscou en 1928. Au moment de l'expulsion de Trotsky, seuls ses amis les plus proches étaient présents. Parmi eux se trouvait Nadezhda Adolfovna Ioffe, qui a laissé les souvenirs les plus intéressants de l'amitié de son père avec Léon Trotsky. Plus d'une fois Léon Trotsky a rappelé les hautes qualités intellectuelles et commerciales d'Adolf Ioffe pendant les années d'émigration. Cependant, des fragments de ses mémoires sur Ioffe n'ont jamais vu le jour. Le prétendu livre de portraits de contemporains "Nous et Eux" est resté dans le manuscrit.

Et si le lecteur soviétique peut encore se familiariser avec les portraits de Krasin et Vorovsky, Rakovsky et Ioffe, alors il le doit exclusivement à l'historien de Boston Yuri Felshtinsky. En compilant ce livre, Felshtinsky y a également inclus plusieurs articles de Trotsky inaccessibles en Union soviétique, proches du genre des mémoires. Ces articles étaient extrêmement subjectifs, comme tout ce qui sort - la plume de Léon Trotsky. En même temps, ils témoignent de sa perspicacité: par exemple, l'hypothèse de Trotsky sur la raison pour laquelle Abel Yenukidze a été arrêté est confirmée aujourd'hui par des documents d'archives, et les souvenirs de Maria Ulyanova sur la façon dont le gravement malade Lénine a demandé du cyanure à Staline sont également confirmés par le réflexions de Léon Trotsky, quand, peu avant sa mort, il entreprit de décrire ses soupçons dans un chef-d'œuvre journalistique avec le titre caractéristique «Super - Borgia au Kremlin». Et enfin, grâce aux efforts du compilateur de ce livre, Yuri Felshtinsky, toute une galerie d'images des contemporains de Trotsky, avec tous leurs traits tragiques et contradictoires, est apparue devant nous, la galerie même pour laquelle il n'a laissé, au sens figuré, qu'une pile de toiles non assemblées.

* * *

J'ai eu la chance de rencontrer Yuri Felshtinsky à Boston en 1984. Le jeune historien d'alors s'approchait de la compilation de ses nombreuses éditions des manuscrits de Trotsky. Depuis lors, la plupart de ces plans se sont réalisés. Et grâce à l'effondrement du système post-stalinien, l'héritage de Trotsky a commencé à revenir dans sa patrie. Et bien que Léon Trotsky soit immensément éloigné de Yuri Felshtinsky dans la totalité de ses idées de révolution permanente et mondiale, cependant, ne consacrez pas ce savant astucieux, à qui les traits du fanatisme et de la grande puissance de nombreux historiens soviétiques sont absolument étrangers, depuis tant d'années à copier des papiers jaunis à Boston, Stanford et Amsterdam, ne le S'il avait fait d'incroyables efforts obstinés pour classer les documents publiés pour la première fois dans la plupart des cas, Léon Trotsky, damné plusieurs centaines de fois par «l'école stalinienne de la falsification», n'aurait guère pu redevenir un sujet de recherche dans des cercles aussi larges en Union soviétique.

*Budapest, 30 mai 1990
Miklos Kun*

Depuis l'éditeur - compilateur

Le recueil offert au lecteur sous le titre général «Portraits de révolutionnaires» comprend des articles et des essais écrits par Trotsky à différentes périodes de sa vie sur les dirigeants politiques

et partisans de l'Union soviétique: Lénine, Staline, Boukharine, Zinoviev, Kamenev, Lunacharsky, Krasine, Vorovsky, Ioffe, Gorki, Demyana Bedniy, Serebrovsky, Yenukidze, Tomsk, Chicherin, Rakovsky, Blumkin et autres. Certains de ces essais ont été complétés par Trotsky et étaient destinés à être publiés dans des langues étrangères, comme par exemple l'essai sur Lénine écrit pour l'Encyclopedia Britannica en 1926. D'autres ont survécu dans les ébauches. Une section spéciale contient des éléments du livre inachevé de Trotsky "Nous et eux" ("Ils et nous"). Comme il ressort des extraits des lettres de Trotsky à M. Eastman publiées dans cette section, l'auteur a conçu ce livre en 1931. Il a changé sa composition à plusieurs reprises, mais il n'a jamais été en mesure de terminer le livre, peut-être parce que l'intérêt pour les œuvres de Trotsky en Occident diminuait avec le temps et qu'aucun éditeur pour le livre n'était prêt à payer une redevance. En fait, Trotsky n'a complété qu'un seul des chapitres du livre - "Le Testament de Lénine"; le reste des chapitres - «Krasin», «Vorovsky», «Ioffe», «Chicherin» et «Rakovsky» - est resté dans les projets.

Les matériaux de la collection «Portraits de révolutionnaires» sont publiés d'après des documents conservés dans les archives de Trotsky, achetés en 1940 par l'Université de Harvard aux États-Unis. Le livre utilise également des matériaux des archives Trotsky-Eastman de la bibliothèque universitaire de Lilly Indiana aux États-Unis. Publié avec l'aimable autorisation de l'administration des archives de Harvard Trotsky et de la bibliothèque de l'université de Lilly Indiana.

Y. Felshtinsky

Boston, États-Unis

Lénine

Article vedette

Lénine (Ulyanov Vladimir Ilitch) (1870-1924) - théoricien et homme politique du marxisme, chef du parti bolchevique, organisateur de la révolution d'octobre en Russie, fondateur et chef des républiques soviétiques et de l'Internationale communiste - est né le 9/22 avril 1870 dans la ville de Simbirsk (aujourd'hui rebaptisée Oulianovsk).

Père de Lénine (Ilya Nikolaevich) d'origine paysanne, enseignant. Mère, Maria Alexandrovna, de naissance Berg[4], est la fille d'un médecin. Le frère aîné de Lénine (Né en 1866 YG) a rejoint le mouvement du peuple, a été impliqué dans la tentative à échoué sur la vie d'Alexandre III, il a été exécuté le 22 - la vie de l'année.

Lénine, le troisième des six enfants de la famille, est diplômé du gymnase de Simbirsk en 1887 avec une médaille d'or. L'exécution de son frère est entrée à jamais dans sa conscience et a contribué à la détermination de son destin futur.

À l'été 1887, Lénine entra à la faculté de droit de l'Université de Kazan, mais en décembre de la même année, il fut expulsé pour avoir participé à un rassemblement d'étudiants et fut envoyé au village de Kokushkino près de Kazan dans la propriété de son grand-père (du côté maternel). Ses demandes (1887) d'admission à l'université de Kazan, ainsi que d'aller à l'étranger pour poursuivre ses études, ont été refusées. À l'automne, Lénine a été autorisé à retourner à Kazan, où il a commencé une étude systématique de Marx et a établi ses premiers contacts avec des membres du cercle marxiste local. [cinq]

En 1891, Lénine réussit les examens de la faculté de droit de l'Université de Saint-Pétersbourg. En 1892, il fut admis à Samara en tant qu'avocat adjoint. Plusieurs comparutions judiciaires de Lénine en tant que défenseur appartiennent à cette année et à l'année suivante. Cependant, le contenu principal de sa vie est déjà l'étude du marxisme et son application à l'étude des voies de développement économique et politique de la Russie.

Ayant déménagé à Saint-Pétersbourg en 1894, Lénine a établi des contacts parmi les travailleurs et a commencé le travail de propagande. Cette période comprend les premières œuvres

littéraires de Lénine, dirigées contre les populistes et les falsificateurs du marxisme, et passées de main en main sous forme manuscrite.[\[6\]](#). En avril 1895, Lénine se rend pour la première fois à l'étranger, dans le but principal d'établir des contacts avec le groupe marxiste «Émancipation du travail» (Plekhanov, Zasulich, Axelrod). De retour à Saint-Pétersbourg, il a organisé l'illégale «Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière», qui s'est rapidement transformée en une organisation importante, développe un travail de propagande et d'agitation parmi les ouvriers et les étudiants, et noue des liens avec les provinces. En décembre 1895, Lénine et ses plus proches collaborateurs sont arrêtés. Lénine passe 1896 en prison, où il travaille à étudier les voies du développement économique de la Russie. En février 1897, il fut envoyé en exil de trois ans en Sibérie orientale, dans la province de Yenisei. À cette époque (1898), le mariage de Lénine avec N.K. Krupskaya, son camarade au travail dans l'Union de Saint-Pétersbourg et son fidèle compagnon pour les 26 prochaines années de sa vie et de sa lutte révolutionnaire, appartient. Pendant son exil, Lénine a terminé son travail économique le plus important, *Le développement du capitalisme en Russie*, basé sur une étude méthodologique d'une énorme quantité de matériel statistique (Pétersbourg, 1899).

En 1900, Lénine se rend en Suisse dans le but d'organiser à l'étranger, avec le groupe Emancipation of Labour, la publication d'un journal révolutionnaire destiné à la Russie. À la fin de l'année, le numéro 1 du journal *Iskra* était publié à Munich avec l'épigraphie: «Une étincelle allumera une flamme». Le but du journal est d'organiser un parti révolutionnaire clandestin centralisé des social - démocrates, qui dirigeait le prolétariat ouvrirait la lutte contre le tsarisme, impliquant en elle les masses opprimées du peuple, en particulier les millions de paysans.

Dans la brochure *Que faire?* l'idée d'organiser un cadre soudé de révolutionnaires professionnels, dévoués de manière désintéressée à la cause de la révolution et soudés ensemble par une discipline interne de fer, est en cours de développement global.

L'idée de Lénine d'une direction centralisée du parti de la lutte du prolétariat sous toutes ses formes et manifestations est étroitement associée à l'idée de l'hégémonie de la classe ouvrière dans le mouvement démocratique du pays. Devenu le noyau de l'idéologie leniniste et de la lutte pratique, l'idée de l'hégémonie du prolétariat passe directement au programme de la dictature du prolétariat, en 1905, et en février 1917 - de préparer les conditions de la Révolution d'octobre.

Convoqué en juillet - août 1903, le deuxième congrès du RSDLP (Bruxelles - Londres) adopta le programme élaboré par Plékhanov et Lénine, mais se termina par une scission historique du parti en bolcheviks et mencheviks. Désormais, Lénine entame sa voie indépendante en tant que chef de la faction, puis du parti bolchevique. A partir des questions d'organisation du parti, les divergences se sont vite approfondies avec la question de l'attitude envers le libéralisme bourgeois d'une part et envers la paysannerie d'autre part. Les mencheviks s'efforcent de coordonner la politique du prolétariat russe avec la bourgeoisie libérale. Lénine voit l'allié le plus proche du prolétariat dans la paysannerie. Les rapprochements épisodiques avec les mencheviks n'arrêtent pas la divergence croissante de deux lignes: révolutionnaire et opportuniste, prolétarienne et petite-bourgeoise. Dans la lutte contre le menchevisme a forgé la politique qui a conduit par la suite à une rupture avec la II Internationale, (1914), la Révolution d'Octobre (1917) et le remplacement d'un parti social - démocrate compromis appelé communiste (1918).[\[7\]](#)

La défaite de l'armée et de la marine dans la guerre russo - japonaise, l'exécution d'ouvriers le 9 janvier 1905, les troubles agraires et les grèves politiques créent une situation révolutionnaire dans le pays. Programme de Lénine: préparation d'un soulèvement armé des masses contre le régime tsariste, mise en place d'un gouvernement révolutionnaire provisoire, qui doit organiser une dictature révolutionnaire - démocratique des ouvriers et des paysans pour un nettoyage radical du pays du tsarisme, du féodalisme et de tout le bois médiéval en général. Conformément à cela, au troisième Congrès du Parti, qui se composait des seuls bolcheviks (mai 1905), un nouveau programme agraire de confiscation des propriétaires fonciers et des terres tsaristes fut adopté.

En octobre 1905, une grève panrusse commence. Le 17 octobre, le tsar publie un manifeste

«constitutionnel». Début novembre, Lénine est rentré de Genève en Russie et dans le tout premier article a appelé les bolcheviks[8], en lien avec la nouvelle situation, pour élargir l'organisation, en attirant de larges cercles de travailleurs vers le parti, mais en conservant l'appareil illégal, en prévision du coup inévitable de la contre-révolution. En décembre, le tsarisme a lancé une contre-offensive. Le soulèvement de Moscou à la fin du mois de décembre, sans le soutien de l'armée, sans soulèvement simultané dans d'autres villes et sans réponse suffisante des campagnes, fut bientôt réprimé.

Dans les événements de 1905, Lénine avance trois points: 1) la prise temporaire par le peuple du réel, c'est-à-dire non limité par les ennemis de classe de la liberté politique, en plus et en dépit de toutes les lois et institutions existantes; 2) la création de nouveaux organes encore potentiels de pouvoir révolutionnaire, sous la forme de Soviets de députés ouvriers, soldats et paysans; 3) l'utilisation de la violence par le peuple contre les violeurs contre le peuple. Ces conclusions de 1905 deviendraient les principes directeurs de la politique de Lénine en 1917 et conduiraient à la dictature du prolétariat sous la forme de l'Etat soviétique.

La défaite du soulèvement de décembre à Moscou pousse les masses à l'arrière-plan. La bourgeoisie libérale prend le devant de la scène. L'ère des deux premiers Dooms commence. Pendant cette période, Lénine forma les principes de l'usage révolutionnaire du parlementarisme en lien direct avec la lutte des masses afin de les préparer à une nouvelle période d'offensive.

En décembre 1907, Lénine ne quitta la Russie pour y revenir qu'en 1917. Une ère de contre-révolution victorieuse, de persécution, d'exil, d'exécutions, d'émigration s'ouvre. Lénine mène une lutte contre toutes les tendances de décadence dans un environnement révolutionnaire: contre les mencheviks, qui préchaient la liquidation (d'où les «liquidateurs») du parti clandestin et le passage à une activité purement légale dans le cadre d'un système pseudo-constitutionnel; contre les «conciliateurs» qui ne comprenaient pas l'antithèse entre le bolchevisme et le menchévisme et qui essayaient d'occuper une position médiane; contre l'aventurisme des socialistes - révolutionnaires qui ont essayé de remplacer l'activité insuffisante des masses par la terreur personnelle; Enfin, l'anti-sectarisme des bolcheviks, les soi-disant «otzovistes», exigeait le rappel des social - démocrates de la Douma au nom de l'action révolutionnaire directe, pour laquelle la situation n'offre pas d'opportunité. A cette époque morte, Lénine découvrit une combinaison de ses deux qualités principales: la nature révolutionnaire irréconciliable de la ligne principale et un réalisme indéniable dans le choix des méthodes et des moyens.

En même temps, Lénine mène une lutte totale contre les tentatives de révision des fondements théoriques du marxisme, sur lesquels se fonde toute sa politique. En 1908, il écrit une étude capitale[9], consacrée aux principaux problèmes de la cognition et dirigée contre la philosophie essentiellement idéaliste de Mach et Avenarius et de leurs adeptes russes, qui ont essayé de combiner l'empirio-critique avec le marxisme et ont poursuivi l'otzovisme en politique. S'appuyant sur l'énorme travail scientifique accompli par lui, Lénine prouve que les méthodes du matérialisme dialectique, telles que formulées par Marx et Engels, sont pleinement confirmées par le développement de la pensée scientifique en général, et des sciences naturelles en particulier. Ainsi, la lutte révolutionnaire, qui ne perdait pas de vue les moindres problèmes pratiques, allait toujours de pair avec la lutte théorique de Lénine, qui atteignait les plus hauts accomplissements de la pensée généralisante.

Les années 1912-1914 ont été caractérisées par une nouvelle recrudescence du mouvement ouvrier en Russie. Dans le régime de la contre-révolution, des fissures sont révélées. Au début de 1912, Lénine convoqua une conférence secrète des organisations bolcheviques russes à Prague. Les «liquidateurs» sont déclarés en dehors du parti. La rupture avec le menchévisme prend un caractère définitif et irréversible. Un nouveau Comité central est élu. Lénine organise depuis - pour la publication de la frontière dans le journal juridique de Saint-Pétersbourg "Pravda", qui est en lutte constante avec les censeurs et la police a une influence directrice sur les travailleurs avancés.

En juillet 1912, Lénine et ses plus proches collaborateurs déménagent de Paris à Cracovie

afin de faciliter leurs relations avec la Russie. La recrudescence révolutionnaire en Russie s'accroît, assurant ainsi la prépondérance du bolchevisme. Lénine, en relations animées avec la Russie, envoie presque quotidiennement des articles sous différents pseudonymes pour les journaux bolcheviques légaux, complétant les conclusions nécessaires dans la presse illégale. Pendant cette période, comme avant et plus tard, N.K.Krupskaya est au centre de tout le travail organisationnel, reçoit des camarades arrivant de Russie, donne des instructions à ceux qui partent, établit des contacts illégaux, écrit des lettres de conspiration, crypte et déchiffre. En juillet 1913, Lénine s'installe dans la ville de Poronin (Galicie), encore plus près de la frontière. Ici, il est pris dans une déclaration de guerre. La police autrichienne, soupçonnant un espion russe à Lénine, l'a arrêté, mais deux semaines plus tard, il l'a libéré et l'a envoyé en Suisse.

Une nouvelle phase large a commencé dans l'œuvre de Lénine, qui a immédiatement acquis une dimension internationale. Le manifeste, publié par Lénine le 1er novembre au nom du parti, définit le caractère impérialiste de la guerre et la culpabilité de toutes les grandes puissances, qui préparent depuis longtemps une lutte sanglante pour élargir les marchés et détruire les concurrents. L'agitation patriotique de la bourgeoisie des deux camps, avec le blâme l'un sur l'autre, est déclarée être une manœuvre pour tromper les masses ouvrières. Le Manifeste déclare la transition de la majorité des dirigeants sociaux - démocrates européens à la position de défense de la bourgeoisie intérieure, leur perturbation des décisions des congrès socialistes internationaux et l'effondrement de la Deuxième Internationale. Du point de vue des social - démocrates russes, dit le manifeste, la défaite tsariste serait les résultats les plus bénéfiques de la guerre. La défaite de leurs «propres» gouvernements devrait être le slogan des social - démocrates de tous les pays. Lénine a impitoyablement critiqué non seulement le social - patriotisme, mais aussi différentes nuances du pacifisme, qui rêve d'un monde capitule avant la guerre, et faisant des protestations platoniques, rejette la lutte révolutionnaire contre l'impérialisme.

Les théoriciens et les politiciens de la Deuxième Internationale ont exacerbé les anciennes accusations d'anarchisme de Lénine. En fait, à travers tout le travail théorique et pratique de Lénine, tant avant qu'après 1914, il y a une lutte non seulement contre le réformisme, qui avec le déclenchement de la guerre s'est transformé en soutien à la politique impérialiste des classes possédantes, mais aussi contre l'anarchisme et toutes sortes d'aventurisme révolutionnaire en général.

Le 1er novembre 1914, Lénine a proposé un programme pour la création d'une nouvelle Internationale, qui "doit faire face à la tâche d'organiser les forces du prolétariat pour une attaque révolutionnaire contre les gouvernements capitalistes pour une guerre civile contre la bourgeoisie de tous les pays pour le pouvoir politique, pour la victoire du socialisme".

En septembre 1915, à Zimmerwald (Suisse), se tient la première conférence des socialistes européens contre la guerre impérialiste (31 personnes au total). Sous la direction de Lénine, l'aile gauche de la conférence de Zimmerwald puis de Kintal était le noyau principal de la future Internationale communiste, dont le programme, la tactique et l'organisation étaient élaborés sous la direction de Lénine. Les décisions des quatre premiers congrès du Komintern ont été directement inspirées par lui.

Lénine était préparé pour sa lutte à l'échelle internationale non seulement par son éducation générale profonde sur une base marxiste, non seulement par son expérience de la lutte révolutionnaire et de la construction de partis en Russie, mais aussi par sa connaissance approfondie du mouvement ouvrier mondial. Pendant de nombreuses années, il a directement suivi la vie interne des États capitalistes les plus importants. Possédant l'anglais, l'allemand et le français, Lénine lisait aussi - italien, - suédois à - polonais. L'imagination réaliste et l'intuition politique lui ont souvent permis de reconstruire l'image de l'ensemble à partir de phénomènes individuels. Lénine était toujours et invariablement contre le transfert mécanique des méthodes d'un pays à un autre, considérant et résolvant les problèmes du mouvement révolutionnaire non seulement dans leur interdépendance internationale, mais aussi dans leur concrétisation nationale.

La Révolution de février 1917 trouve Lénine en Suisse. Ses tentatives de se rendre en Russie se heurtent à une forte opposition du gouvernement britannique. Lénine décide d'utiliser l'antagonisme des pays belligérants et de se rendre en Russie via l'Allemagne. Le succès de ce plan donne aux ennemis le prétexte d'une campagne effrénée de calomnie, qui pourtant est déjà impuissante à empêcher Lénine de devenir le chef du parti, et bientôt à la tête de la révolution.

Dans la nuit du 4 avril, immédiatement après avoir quitté la voiture, Lénine prononce un discours à la gare de Finlande, dont il répète et développe les idées principales dans les jours à venir. Le renversement du tsarisme, dit Lénine, n'était que la première étape de la révolution. La révolution bourgeoise ne peut plus satisfaire les masses. La tâche du prolétariat est de s'armer, de renforcer l'importance des Soviets, de réveiller les campagnes et de préparer la conquête du pouvoir au nom de la réorganisation socialiste de la société.

Le programme de grande envergure de Lénine s'avère non seulement inacceptable pour les dirigeants du socialisme patriotique, mais soulève également des objections parmi les bolcheviks eux-mêmes. Plékhanov qualifie le programme de Lénine de «délirant». Mais Lénine construit sa politique non pas sur l'humeur des dirigeants temporaires de la révolution, mais sur le rapport des classes et la logique du mouvement des masses. Il prévoit que la méfiance croissante dans la bourgeoisie et dans le gouvernement provisoire augmentera chaque jour, que le parti bolchevique obtiendra une majorité dans les soviets et que le pouvoir devra leur passer. Désormais, le petit quotidien *Pravda* est devenu entre ses mains une arme puissante pour renverser la société bourgeoise.

La politique de coalition avec la bourgeoisie poursuivie par les socialistes - patriotes, et constraint les alliés à l'offensive désespérée de l'armée russe au front excite les masses et mène à Petrograd des manifestations armées dans les premiers jours de juillet. La lutte intérieure devient aiguë. Le 5 juillet, des "documents" grossièrement fabriqués par le contre-espionnage ont été publiés, ce qui devrait témoigner que Lénine agissait au nom de l'état-major allemand.[\[10\]](#). Vers le soir, des unités et des cadets «fiables» de la périphérie de Petrograd, convoqués par Kerensky du front, sont arrivés et ont occupé la ville. Le mouvement a été supprimé. La persécution contre Lénine atteint son paroxysme. Il a pris une position illégale, se cachant d'abord à Petrograd, puis en Finlande et en maintenant un contact constant avec les principaux éléments du parti.

Les jours de juillet et le massacre qui s'ensuivit provoquèrent une forte augmentation des masses. La prévoyance de Lénine est justifiée sur toute la ligne. Les bolcheviks reçoivent une majorité dans les soviets de Petrograd et de Moscou. Lénine réclame une action décisive pour prendre le pouvoir, ouvrant pour sa part une lutte irréconciliable contre les vacillations au sommet du parti. Il écrit des articles, des brochures, des lettres officielles et privées, exposant la question de la prise du pouvoir de tous côtés, réfutant les objections, apaisant les craintes. Il dépeint la transformation inévitable de la Russie en colonie étrangère avec la poursuite de la politique de Milyukov-Kerensky et prédit leur reddition délibérée de Petrograd aux Allemands dans le but d'écraser le prolétariat. "Maintenant ou jamais!" - il répète dans des articles passionnés, des lettres et des conversations.

Le soulèvement contre le gouvernement provisoire, esquissé par la décision du Comité central, sous la pression de Lénine, le 10 octobre, le cours des choses a été reporté au 25 octobre[\[11\]](#). Ce jour-là, pour la première fois après trois mois et demi de clandestinité, Lénine apparaît à Smolny, d'où il mène directement la lutte. Dans la nuit du 27 - c'est -à- dire qu'il prend la parole lors d'une réunion du Congrès des Soviets du projet de décret sur le monde (adopté à l'unanimité) et du décret sur la terre (accepté par tous à un, avec huit abstentions). La majorité bolchevique du congrès, avec le soutien d'un groupe de SR de gauche, proclame le transfert du pouvoir aux Soviétiques. Le Conseil des commissaires du peuple a été nommé, dirigé par Lénine. De la cabane forestière[\[12\]](#), là où Lénine se cachait de la persécution, il se rend immédiatement au sommet du pouvoir.

Le coup d'État prolétarien se propage rapidement dans tout le pays. Les Soviétiques

deviennent maîtres de la situation en ville et à la campagne. Dans ces circonstances, l'Assemblée constituante, qui s'est réunie le 5 janvier, se révèle être un anachronisme clair. Le conflit entre les deux étapes de la révolution est évident. Lénine n'hésite pas une minute. Dans la nuit du 7 janvier, le Comité exécutif central panrusse, selon le rapport de Lénine, a adopté un décret dissolvant l'Assemblée constituante. La dictature du prolétariat, enseigne Lénine, signifie le maximum de démocratie réelle et non formelle pour la majorité des travailleurs, car elle leur offre une réelle opportunité de profiter des libertés, en transférant aux travailleurs tous ces avantages matériels (bâtiments pour réunions, imprimeries, etc.), sans lesquels la «liberté» demeure son vide et illusion. La dictature du prolétariat, selon Lénine, est une étape nécessaire vers la destruction de la société de classe.

La question de la guerre et de la paix a provoqué une nouvelle crise dans le parti et le gouvernement. Une partie importante du parti a appelé à une «guerre révolutionnaire» contre Hohenzollern, indépendamment de la situation économique du pays ou de l'humeur de la paysannerie. Lénine, qui jugeait nécessaire de traîner le plus longtemps possible les négociations avec les Allemands à des fins d'agitation, exigeait cependant qu'en cas d'ultimatum de leur part, la paix soit signée au moins au prix de concessions territoriales et d'indemnités: concéder dans l'espace pour gagner dans le temps - se développer en Occident la révolution annulera tôt ou tard les conditions difficiles du monde. Le réalisme politique de Lénine s'est montré dans toute sa force sur cette question. La majorité du Comité central - contre Lénine - tente toujours, "ayant déclaré la fin de l'état de guerre, en même temps de refuser de signer la paix impérialiste". Cela conduit au renouvellement de l'offensive allemande. Après un débat acharné au Comité central lors d'une réunion le 18 février, Lénine a obtenu la majorité pour sa proposition de reprendre immédiatement les négociations et de signer les conditions allemandes, encore plus aggravées.

Le gouvernement soviétique, à l'initiative de Lénine, s'installe à Moscou. Ayant atteint la paix, Lénine a posé des questions de développement économique et culturel au Parti et au pays.

Comme toujours, il pose des questions à bout portant: «Pas besoin de se tromper soi-même ... Il faut mesurer l'ensemble, au fond, tout cet abîme de défaite, de démembrément, d'asservissement, d'humiliation, dans lequel nous sommes maintenant poussés. Plus nous comprendrons cela, plus l'acier durci et solide deviendra notre volonté de libération ... »

Mais les tests les plus difficiles sont encore à venir. Le mouvement contre-révolutionnaire sort de la périphérie. Des armées de garde blanches se forment dans le Caucase du Nord. Les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks intensifient leur activité hostile. À la fin de l'été 1918, la Russie centrale est entourée d'un anneau contre-révolutionnaire. Le soulèvement des Tchécoslovaques va de pair avec la contre-révolution intérieure sur la Volga[13], dans le nord et le sud - l'intervention des Britanniques (2 août - Arkhangelsk, 14 août - Bakou). La livraison de nourriture s'arrête. Dans ces conditions, d'une difficulté sans précédent, quand il semblait qu'il n'y avait pas d'issue, Lénine ne quitta pas le pouvoir du Parti et de l'Etat pendant une heure. Il évalue chaque nouveau danger, indique les voies du salut, s'agit dans les réunions et dans la presse, tire de plus en plus de force des masses ouvrières, organise une campagne d'ouvriers dans les campagnes pour le pain, dirige la création des premiers détachements militaires, surveille le mouvement de l'ennemi sur la carte, est démolé en ligne directe avec les jeunes détachements de l'Armée rouge, s'occupe de leur armement et de leurs approvisionnements dans le centre, surveille la situation internationale, se concentre sur les contradictions dans le camp impérialiste, et trouve en même temps le temps pour des conversations attentives avec les premiers révolutionnaires étrangers arrivés sur le sol soviétique et avec les ingénieurs soviétiques sur les plans d'électrification, les nouvelles méthodes d'utilisation de la tourbe, le développement d'un réseau de stations de radio, etc.

Le 30 août, le Kaplan socialiste-révolutionnaire attend Lénine à l'entrée des locaux de la réunion ouvrière et lui tire deux coups de feu. Cette tentative d'assassinat exacerbe la guerre civile. Le corps fort de Lénine fait rapidement face aux blessures. Dans les jours de sa convalescence, il a

écrit le pamphlet *La Révolution Prolétarienne et le Renégat Kautsky*, dirigé contre le théoricien le plus éminent de la Deuxième Internationale. Le 22 octobre, il prononce déjà un discours.

La guerre sur le front intérieur demeure - toujours le contenu principal de son travail. Les problèmes économiques et administratifs prennent une place officielle de nécessité. Une guerre civile alimentée de l'extérieur bat son plein. Uniquement grâce à l'énergie titanique de Lénine, à sa vigilance et à sa volonté inébranlable, la lutte se termine (au début de 1921) par la suppression complète de la contre-révolution. L'organisation étatique se renforce. La dure école de la guerre civile met en avant un cadre chevronné d'organisateurs.

Lénine a toujours considéré la Révolution d'octobre dans la perspective de la révolution européenne et mondiale. Le fait que la guerre n'ait pas conduit directement à une révolution socialiste en Europe a poussé Lénine au début de 1921 à soulever d'une nouvelle manière les questions du régime économique interne. La construction socialiste est impossible sans un accord entre le prolétariat et la paysannerie. Par conséquent, le parti doit radicalement reconstruire le régime du «communisme de guerre» provoqué par la guerre civile, remplacer le retrait du «surplus» du paysan par une taxe correctement fixée et permettre le commerce privé. Ces mesures, menées par Lénine avec l'entièvre sympathie de tout le parti, ont ouvert une nouvelle phase dans le développement de la Révolution d'octobre, sous le nom de «nouvelle politique économique».

Dans sa politique au sein de l'Union soviétique, Lénine traite avec la plus grande attention la situation des nationalités opprimées par le tsarisme et cherche par tous les moyens à leur créer les conditions d'un libre développement national. Lénine mène une lutte sans merci contre toute manifestation de tendances de grande puissance dans l'appareil d'État, en particulier au sein du parti. Accusations d'oppression nationale^[14], qui ont été mis en avant contre Lénine et son parti avec des références à la Géorgie et ainsi de suite, ont en fait été générées non pas par une lutte nationale, mais par un choc brutal de classes au sein des nations.

Le principe de l'autodétermination nationale, qui, dans le mouvement ouvrier d'Europe occidentale, s'étendait exclusivement aux minorités nationales des pays dits cultivés, et même alors seulement à moitié, Lénine s'applique avec toute la détermination aux peuples coloniaux, en défendant leur droit à la séparation complète d'avec les métropoles. Le prolétariat d'Europe occidentale, selon les enseignements de Lénine, doit abandonner les expressions déclaratives de sympathie pour les nations opprimées et s'engager dans une lutte commune avec elles contre l'impérialisme.

Au VIIIe Congrès des Soviets (1921), Lénine a rendu compte du travail effectué à son initiative d'élaborer un plan d'électrification du pays. Une montée progressive au plus haut niveau technologique est la garantie d'une transition réussie de la petite agriculture marchande paysanne, avec sa fragmentation, à une production socialiste à grande échelle, couverte par un plan unique. "Le socialisme est la puissance soviétique plus l'électrification."^[quinze]

Le surmenage, causé par la charge de travail exorbitante pendant de nombreuses années, a miné la santé de Lénine. La sclérose affecte les vaisseaux sanguins du cerveau. Au début de 1922, les médecins lui interdirent de travailler au quotidien. En juin - août, la maladie de Lénine se développe^[16]; il y a une perte de parole. Début octobre, sa santé s'améliore tellement que Lénine retourne au travail, mais pas pour longtemps. Dernière apparition publique^[17]. Lénine termine en exprimant sa confiance qu'à la suite d'un travail collectif persistant "de Russie, la NEP sera la Russie socialiste ...".

Le 16 décembre, une paralysie du bras et de la jambe droite survient. Cependant, en janvier - février, Lénine a dicté un certain nombre d'articles qui étaient d'une grande importance pour la politique du parti: sur la lutte contre la bureaucratie dans l'appareil soviétique et le parti, sur l'importance de la coopération pour l'implication progressive des paysans dans l'économie socialiste, et, enfin, sur la politique à l'égard des nationalités opprimées. tsarisme.

La maladie a progressé. Il y a eu une autre perte d'élocution. Le travail pour le parti a cessé et bientôt la vie a également cessé. Lénine est mort le 21 janvier 1924 à 6h30^[18] soirées à Gorki,

près de Moscou. Ses funérailles étaient une manifestation sans précédent de l'amour et du chagrin de millions de personnes. Lénine a porté l'unité de but tout au long de sa vie, à partir de l'école. Il n'a connu aucune hésitation dans la lutte contre ceux qu'il considérait comme les ennemis de la classe ouvrière. Il n'y avait jamais rien de personnel dans son combat passionné. Il se voyait comme l'instrument d'un processus historique inévitable. Lénine a combiné la dialectique matérialiste comme méthode d'orientation scientifique dans le développement social avec la plus grande intuition d'un leader.

L'apparence de Lénine se distinguait par sa simplicité et sa force avec une hauteur moyenne ou légèrement inférieure à la moyenne, avec les traits plébéiens d'un visage slave, qui s'illuminait par des yeux voyants et auquel un front puissant, se transformant en dôme d'un crâne encore plus puissant, donnait une signification hors du commun. La persévérance de Lénine dans son travail était sans précédent. Sa pensée était tout aussi intense en exil sibérien, au British Museum ou lors d'une réunion du Conseil des commissaires du peuple. Avec la plus grande conscience, il a donné des conférences dans un petit cercle ouvrier à Zurich et a construit le premier État socialiste du monde. Il appréciait et aimait la science, l'art, la culture dans tout leur volume, mais il n'oublia jamais qu'ils étaient la propriété d'une petite minorité. La simplicité de son style littéraire et oratoire exprime la plus grande concentration de forces spirituelles, tendant vers un seul but. Dans la communication personnelle, Lénine était même, affable, attentif, surtout aux opprimés, aux faibles, aux enfants. Son style de vie au Kremlin différait peu de son style de vie en exil. La facilité des biens, la tolérance à l'égard de la nourriture, des boissons, des vêtements et toute la «bonne» vie générale découlaient de lui non à cause d'aucun - ou de principes moralistes, mais du fait que le travail intellectuel et la lutte intense absorbaient non seulement ses intérêts et ses passions, mais aussi lui a donné cette plus grande satisfaction qui ne laisse aucune place aux substituts du plaisir. Sa pensée a travaillé sur la tâche de libérer le travailleur jusqu'au moment où il s'est finalement éteint.

1926 le 19 mars ville de

application

Extrait du journal d'Alexsinskaya

Lénine et N.N.[\[19\]](#) jouer aux échecs. Il y a de bons joueurs d'échecs qui aiment et apprécient tellement le beau processus de jeu qu'ils corrigent eux-mêmes les erreurs de leurs adversaires. Lénine ne fait pas partie de ce nombre: il ne s'intéresse pas tant au jeu qu'à gagner. Il profite de chaque inattention de son partenaire pour assurer sa victoire. Lorsqu'il peut prendre une pièce à l'adversaire, il le fait en toute hâte pour que son partenaire n'ait pas le temps de changer d'avis. Il n'y a pas d'élégance dans la pièce de Lénine.

Extrait du journal de Tatiana Aleksinskaya.

"Lénine". «Rodnaya Zemlya», n° 1, 1er avril 1926, (Archives de Trotsky, T - 3777).

Deux tories sur un révolutionnaire (Churchill et Birkenhead sur Lénine)

En 1918-1919, Churchill a tenté de renverser Lénine par la force armée. En 1929, Churchill tente de donner une caractérisation psychologique et politique de Lénine (Times, 18. 2. 29). Il est possible que ce soit une tentative de vengeance littéraire pour une intervention militaire infructueuse. L'écart entre les méthodes et l'objectif dans le second cas n'est pas moins évident que dans le premier. «Ses sympathies (de Lénine) sont froides et immenses, comme l'océan Arctique.

Sa haine est aussi serrée qu'un nœud coulant de bourreau », etc., et ainsi de suite dans le même style crépitant. Churchill jette des antithèses comme un athlète avec des kettlebells. Mais un œil attentif peut voir que les poids sont en étain et que les biceps sont rembourrés de coton. Dans l'image vivante de Lénine, la force morale a trouvé une expression de toute simplicité. Une tentative d'approcher Lénine armé d'athlétisme forain a été condamnée à l'avance.

Le côté factuel de Churchill est tout aussi lamentable. Il suffit de se référer à la chronologie. Churchill répète où - puis soustrait l'expression de la grande influence sur le développement de l'exécution par Lénine de son frère aîné. Selon Churchill, cela s'est produit en 1894. En fait, la tentative d'assassinat d'Alexandre III a été organisée par Alexandre Oulianov le 1er mars 1887. Selon Churchill, Lénine avait 16 ans en 1894. En fait, Lénine avait alors 24 ans et il dirigeait une organisation clandestine à Saint-Pétersbourg. Au moment de la Révolution d'octobre, Lénine n'avait pas 39 ans, comme il apparaît selon Churchill, mais 47 ans. Les défaillances chronologiques de Churchill montrent à quel point il imagine vaguement l'époque et les gens dont il parle.

Si l'on passe de la chronologie et du style de boxe à la philosophie de l'histoire, le tableau se révélera encore plus déplorable.

Churchill dit que la discipline dans l'armée russe a été détruite après la Révolution de février par "l'Ordre n ° 1", qui a aboli le salut[20]. C'est ainsi que les vieux généraux offensés et les jeunes lieutenants ambitieux ont envisagé la question. Mais c'est absurde. L'ancienne armée reflétait le règne des anciennes classes. L'ancienne armée a été tuée par la révolution. Si le paysan chassait le propriétaire du domaine, alors le fils du paysan ne pouvait pas obéir au fils du propriétaire en tant qu'officier. L'armée n'est pas seulement une organisation technique liée par la marche et le salut, mais une organisation morale basée sur certaines relations entre les gens et les classes. Lorsque les anciennes relations sont éclatées par la révolution, l'armée meurt inévitablement. Il en a toujours été ainsi. Il n'est pas clair si quand je lis - ou l'histoire de Churchill de la Révolution anglaise du XVIIe siècle et de la Révolution française du XVIIIe siècle. Lors du recrutement de ses officiers, Cromwell a déclaré: "Un guerrier inexpérimenté, mais un bon prédicateur." Cromwell a compris que les fondations de l'armée sont créées et détruites non pas par les symboles de l'étiquette, mais par les relations sociales des gens. Il avait besoin d'officiers qui haïssaient la monarchie, l'Église catholique et les priviléges de l'aristocratie. Il a compris que ce n'est que pour de nouveaux grands objectifs qu'une nouvelle armée pourrait se développer. C'était au milieu du 17ème siècle. Churchill au XXe siècle pense que l'armée tsariste a été ruinée par l'abolition de certains gestes symboliques. Sans Cromwell et son armée, il n'y aurait pas d'Angleterre moderne. Cromwell est aujourd'hui incomparablement plus moderne que Churchill.

Le but de Lénine, dit Churchill, était «de saper toute autorité et discipline». Les Roundheads ont dit la même chose des Indépendants. En fait, les indépendants détruisaient la discipline désuète pour la remplacer par une autre qui a amené l'Angleterre à son apogée. Lénine a impitoyablement sapé, détruit et fait sauter la vieille discipline obscure, aveugle et servile du Moyen Âge afin de dégager l'arène de la discipline consciente de la nouvelle société. Si Churchill reconnaît néanmoins le pouvoir de la pensée et de la volonté pour Lénine, alors selon Birkenhead, il n'y avait pas du tout de Lénine. Il n'y a qu'un mythe sur Lénine (Times, 26.2.29). Le vrai Lénine était une médiocrité qui peut être méprisée par les collègues de Lord Reingo des pages de Bennett. Malgré ce désaccord, les deux conservateurs sont complètement similaires l'un à l'autre en ce qu'ils n'ont pas la moindre idée des travaux économiques, politiques ou philosophiques de Lénine, qui constituent plus de deux douzaines de volumes. Je soupçonne que Churchill n'a même pas pris la peine de lire attentivement un article sur Lénine, que j'ai écrit en 1926 pour l'Encyclopedia Britannica. Sinon, il n'aurait pas pu être coupable d'erreurs chronologiques grossières qui violent toute la perspective.

Ce que Lénine ne pouvait pas supporter, c'était la négligence idéologique. Lénine a vécu dans tous les pays européens, maîtrisé les langues étrangères, lu, étudié, écouté, fouillé, comparé,

généralisé. Devenu à la tête d'un pays révolutionnaire, il n'a pas manqué l'occasion d'étudier consciencieusement et attentivement. Il ne s'est jamais lassé de suivre la vie du monde entier. Il est libre de lire et de parler - allemand, français, anglais, continuez à lire - l'italien et plusieurs langues slaves. Dans les dernières années de sa vie, submergé par le travail, il étudie lentement la grammaire tchèque dans ses moments libres afin d'accéder directement à la vie intérieure de la Tchécoslovaquie. Que savent Churchill et Birkenhead du travail de cette pensée astucieuse, ennuyeuse, infatigable, qui balaie tout ce qui est extérieur, accidentel, superficiel au nom du principal et du principal? Dans son ignorance bienheureuse, Birkenhead imagine que Lénine a lancé pour la première fois le slogan «le pouvoir aux Soviétiques» après la révolution de février 1917. Pendant ce temps, la question des Soviets et de leur possible rôle historique était le thème central des travaux de Lénine et de ses associés à partir de 1905 et même avant.

Complétant et corrigéant Churchill, Birkenhead déclare que si Kerensky avait ne serait-ce qu'une once de sens et de courage d'État, les Soviétiques n'auraient jamais atteint le pouvoir. Une philosophie de l'histoire vraiment réconfortante! L'armée est détruite du fait que les soldats sont autorisés à ne pas lever leurs cinq ans lorsqu'ils rencontrent le lieutenant. Le manque d'une once sous le crâne d'un avocat radical suffit à ruiner une société pieuse et civilisée. Que valait cette civilisation si à un moment critique elle ne trouvait pas une once supplémentaire de cerveaux à sa disposition?

Mais Kerensky n'était pas seul. Les hommes d'État de l'Entente l'ont entouré. Pourquoi n'ont-ils pas enseigné, inspiré Kerensky ou ne l'ont-ils pas remplacé? Churchill répond indirectement à cela. Selon lui, «les hommes d'État des nations alliées ont déclaré que tout allait pour le mieux et que la révolution russe était un grand bénéfice pour la cause commune». Par cela Churchill témoigne que les hommes d'État n'ont rien compris à la révolution russe et, par conséquent, différaient peu de Kerensky.

Birkenhead ne voit pas la clairvoyance particulière de Lénine dans la signature du Brest - Lituanie Peace[21]. Le caractère inévitable de la paix pour Birkenhead est maintenant évident. Seuls les imbéciles hystériques pouvaient, disait-il, imaginer que les bolcheviks étaient capables de combattre l'Allemagne. Reconnaissance étonnante, quoique tardive! Après tout, le gouvernement britannique de 1918, comme tous les gouvernements de l'Entente, a exigé catégoriquement que nous combattions l'Allemagne, et notre refus de cette guerre a été répondu par le blocus et l'intervention. Nous devons nous demander dans le langage énergique d'un politicien conservateur: où, en fait, étaient alors les hystériques folles? N'ont-ils pas décidé du sort de l'Europe? Évaluation Birkenhead serait très perspicace en 1917 - M. Mais, franchement, nous n'appréciions pas la perspicacité, qui se trouve 12 ans après avoir été nécessaire.

Churchill cite contre Lénine - et c'est le cœur de son article - des statistiques sur les victimes de la guerre civile. Ces statistiques sont fantastiques. Mais ce n'est pas ça. Il y a eu de nombreuses victimes des deux côtés. Churchill note spécifiquement qu'il n'a pas inclus les victimes de famine et d'épidémies. Dans son langage pseudo-athlétique, Churchill écrit que ni Tamerlan ni Gengis Khan n'auraient pu résister au match avec Lénine concernant l'extermination de vies humaines. A en juger par la disposition des noms, Churchill pense qu'il est évident que Tamerlan a précédé Genghis Khan. C'est faux. Hélas, les chiffres chronologiques et statistiques ne font pas la force de ce ministre des Finances. Cependant, ce n'est pas ce qui nous intéresse. Pour trouver un exemple d'extermination massive de vies humaines, Churchill se tourne vers les XIII^e et XIV^e siècles de l'histoire asiatique. Le grand massacre européen, qui a détruit dix millions de personnes et en a mutilé vingt millions, a complètement échoué - apparemment à cause de la politique britannique de la mémoire. Les guerres de Gengis Khan et de Timur étaient un jeu d'enfant par rapport aux exercices des nations civilisées de 1914-1918. Et le blocus de l'Allemagne, la famine des mères et des enfants allemands? Même si nous admettons l'idée ridicule que l'entièvre responsabilité de la guerre incombe au Kaiser allemand, la civilisation est bonne, d'ailleurs, si un psychopathe couronné est capable de condamner le continent au feu et à l'épée pendant quatre ans, même si

nous acceptons cette théorie ridicule de la seule responsabilité du Kaiser, même alors, il reste complètement incompréhensible pourquoi des enfants allemands ont dû mourir par centaines de milliers pour les péchés de Wilhelm? Mais je ne prends pas ici un point de vue moral, et surtout je suis enclin à faire pencher la balance vers Hohenzollern Allemagne. Je suis prêt à répéter le même raisonnement à propos des enfants serbes, belges ou français, qu'à propos de ces jaunes et noirs à qui l'Europe a enseigné pendant quatre ans les avantages de la civilisation chrétienne sur la barbarie de Chinggis et de Timur. Churchill oublie tout cela. Les objectifs poursuivis par l'Angleterre pendant la guerre (et qu'elle n'a pas du tout atteints) semblent si immuables et sacrés à Churchill qu'il ne mérite pas l'attention de trente millions de vies humaines exterminées et mutilées. Il parle avec la plus grande indignation morale des victimes de la guerre civile en Russie, oubliant l'Irlande, l'Inde et bien d'autres choses. Cela signifie qu'il ne s'agit pas de victimes, mais des tâches et des objectifs poursuivis par la guerre. Churchill veut dire que tout sacrifice dans toutes les parties du monde est permis et sacré, car il concerne la puissance et la force de l'Empire britannique, c'est-à-dire de ses classes dirigeantes. Seuls ces sacrifices incommensurablement plus petits sont criminels, qui sont causés par la lutte des masses quand elles essaient de changer les conditions de leur existence, comme ce fut le cas en Angleterre au 17e siècle, en France à la fin du 18e siècle, aux États-Unis à la fin du 18e et au milieu du 19e siècle, en Russie en XX siècle et comment ce sera plus d'une fois dans le futur. Ce fut en vain que Churchill évoqua le spectre des deux conquérants asiatiques. Tous deux se sont battus pour les intérêts de l'aristocratie nomade, y soumettant de nouvelles régions et tribus. En ce sens, leurs affaires sont liées par une continuité continue avec les principes de Churchill et non de Lénine. D'ailleurs, le dernier des grands humanistes - son nom est Anatole France - a plus d'une fois exprimé l'idée que de tous les types de folie sanglante qu'on appelle guerre, la guerre civile est toujours la moins folle, car en elle les gens, au moins consciemment, et non par ordre, ils sont divisés en camps hostiles.

Churchill fait une autre erreur en cours de route, la plus importante et pour lui personnellement la plus meurtrière. Il oublie que dans une guerre civile, comme dans toute autre, il y a deux camps et que si lui, Churchill, n'avait pas rejoint le camp d'une minorité insignifiante, le nombre de victimes aurait été infiniment moindre. Nous avons gagné le pouvoir en octobre sans presque aucune lutte. La tentative de Kerensky pour reprendre le pouvoir s'était évaporée comme une goutte d'eau sur un poêle chaud ... L'assaut des masses était si puissant que les anciennes classes osaient à peine résister. Quand commence la guerre civile et son compagnon - la terreur rouge? Churchill est mauvais en chronologie, mais nous allons l'aider. Le tournant est le milieu de 1918. Conduits par des diplomates et des officiers de l'Entente, les Tchécoslovaques s'emparent du chemin de fer à l'Est. L'ambassadeur de France Noulens organise un soulèvement à Yaroslavl[22]. Le commissaire anglais Lockhart organise des attentats terroristes[23] et une tentative de détruire le système d'approvisionnement en eau de Petrograd. Churchill inspire et finance Savinkov. Churchill se tient derrière le dos de Yudenich. Churchill prédit exactement selon le calendrier le jour de la chute de Pétrograd et de Moscou. Churchill soutient Denikin et Wrangel. Les moniteurs navals britanniques bombardent nos côtes. Churchill trompe l'offensive des 14 nations. Churchill devient l'inspirateur, l'organisateur, le financier, le prophète de la guerre civile. Un financier généreux, un organisateur médiocre, un prophète sans valeur. Il vaudrait mieux que Churchill ne soulève pas ces pages du passé. Car le nombre de victimes ne serait pas des dizaines, mais des centaines et des milliers de fois moins s'il n'y avait pas les guinées britanniques, les moniteurs britanniques, les chars britanniques, les officiers britanniques et les conserves britanniques.

Churchill ne comprenait ni Lénine ni sa tâche historique. Le malentendu le plus profond - si seulement le malentendu peut être profond - se trouve dans l'évaluation du pivot de la nouvelle politique économique. Pour Churchill, c'est le refus de Lénine de lui-même. Birkenhead ajoute: en 10 ans, le principe de la révolution d'octobre a complètement fait faillite. Birkenhead, qui en 10 ans n'a pas détruit ni même atténué le chômage des mineurs, nous oblige à construire une société nouvelle en 10 ans, sans erreurs, sans défaites et sans retraites. Une demande monstrueuse qui ne

mesure que la profondeur de la primauté théorique du vénérable conservateur. Il est impossible de prédire combien de retraites, d'erreurs et de rechutes il y aura sur le chemin historique. Mais être capable de voir la ligne principale du développement historique à travers des retraites, des rechutes et des zigzags - telle était la force brillante de Lénine. Même si la restauration en Russie avait gagné pendant un certain temps - ce qui, j'ose le croire, est très loin - elle annulerait tout aussi peu l'inéluctabilité d'un changement des formes sociales, tout comme de petits vomissements annulent les lois de la digestion.

Lorsque les Stewarts sont revenus au pouvoir, ils étaient bien plus en droit de penser que le principe Cromwell avait fait faillite. Pendant ce temps, malgré la restauration victorieuse, malgré toute la chaîne des flux et reflux, la lutte des whigs et des conservateurs, des libre-échangistes et des protectionnistes, une chose est incontestable: toute la Nouvelle-Angleterre s'est levée à pas de géant. Ce levain historique n'a commencé à s'épuiser que dans le dernier quart du siècle dernier. Ceci explique le déclin irrépressible du rôle mondial de l'Angleterre. Une nouvelle levure est nécessaire pour ressusciter la chute de l'Angleterre. Churchill ne peut pas comprendre cela. Car, contrairement à Lénine, qui pensait en continents et en époques, Churchill pense aux effets parlementaires et aux feuillets de journaux. Et c'est trop peu. L'avenir, et pas si lointain, le prouvera

23 1929 en mars ville de

Désaccords avec Lénine

Quelle était la différence avec Lénine?

Contrairement aux citations tirées séparément et mal interprétées, nous avons donné ci-dessus une image plus ou moins cohérente, bien que loin d'être complète, du développement réel des vues sur la nature et les tendances de notre révolution. Sur cette question la plus importante, comme cela arrive toujours dans les luttes entre factions, en particulier les émigrés, beaucoup de choses accidentnelles, secondaires et inutiles, qui, cependant, ont stimulé et éclipsé l'important et le principal. Tout cela est inévitable dans la lutte. Mais maintenant, alors que la lutte appartient depuis longtemps au passé, l'enveloppe peut et doit être jetée afin d'isoler le cœur du problème.

Il n'y a pas eu de désaccord fondamental dans l'évaluation des principales forces de la révolution. Cela aussi clairement montré en 1905 - le premier et surtout 1917. Mais il y avait une différence dans l'approche politique. Réduite au plus élémentaire, cette différence peut être formulée comme suit. J'ai soutenu que la victoire de la révolution signifie la dictature du prolétariat. Lénine objecta: la dictature du prolétariat est l'une des possibilités à l'une des étapes suivantes de la révolution; nous devons encore passer par une étape démocratique où le prolétariat ne peut être au pouvoir qu'en coalition avec la petite bourgeoisie. Pour cela, je lui réponds que nos tâches immédiates sont d'une bourgeoisie - caractère démocratique, qui, sans aucun doute, sur le chemin de leur solution, il peut être différentes étapes avec un ou une autre puissance de transition, je ne nie pas, mais ces formes de transition ne peuvent avoir un caractère épisodique; même pour la solution des problèmes démocratiques, la dictature du prolétariat sera nécessaire; N'essayant nullement de sauter par-dessus l'étape démocratique et, en général, par-dessus les étapes naturelles de la lutte de classe, nous devons immédiatement prendre la directive de base vers la conquête du pouvoir par l'avant-garde prolétarienne. Lénine répondit: nous n'y renonçons nullement; voyons sous quelle forme évoluera la situation, quelle sera la situation internationale en particulier, etc. Il nous faut maintenant avancer trois piliers et sur ces trois piliers étayer la coalition révolutionnaire du prolétariat avec la paysannerie.

Soit une étroitesse d'esprit extrême, soit une malhonnêteté extrême est nécessaire, de sorte que maintenant - après que la Révolution d'Octobre a déjà eu lieu, ces deux points de vue peuvent être présentés comme inconciliables. Octobre 1917 les a très bien réconciliés. La promotion par Lénine, l'accent général et l'aiguiseur polémique de l'étape démocratique de la révolution et du

programme des trois piliers étaient, bien entendu, politiquement et tactiquement corrects et nécessaires. Et quand j'ai parlé de l'incomplétude et des lacunes de la soi-disant théorie de la révolution permanente, je voulais dire précisément le fait que je ne prenais pour acquis que la scène démocratique - je l'ai prise non seulement en mots, mais aussi en actes, ce qui a été suffisamment prouvé par l'expérience. 1905. Mais théoriquement, en aucun cas toujours retenu dans sa perspective une perspective claire, distincte, complètement développée des étapes successives possibles de la révolution et pourraient, avec des déclarations séparées, des articles - au moment où ces articles étaient rédigés - évoquer l'impression que j'ignorais les tâches démocratiques objectives et spontanément - les forces démocratiques de la révolution, alors qu'en fait je pensais qu'elles allaient de soi et je procédaient d'elles comme des données qui prouvaient complètement mes autres œuvres, écrites sous un angle différent, et à d'autres fins.

Le caractère unilatéral bien connu de tel ou tel article écrit sur cette question au cours d'une douzaine d'années (1905-1917) était la même «exagération», selon l'expression de Lénine, qui est absolument inévitable dans les grandes questions de lutte idéologique. Ceci explique l'une ou l'autre des réponses polémiques de Lénine, provoquées par telle ou telle formulation dans un article séparé du mien, mais ne répondant en aucun cas ni à mon appréciation générale de la révolution ni à la nature de ma participation à celle-ci.

Un de mes critiques m'a inculqué une fois très populairement l'idée qu'il n'est pas nécessaire de prendre toutes les réponses polémiques de Lénine au pied de la lettre, mais d'en faire un amendement politique et pédagogique important. Mon critique pensait que Lénine fabriquait un éléphant avec une mouche.

Il y a un grain de vérité dans ces mots que tous ceux qui connaissent Lénine par ses écrits le savent. Mais la pensée s'exprime ici avec une grossièreté psychologique exceptionnelle: «Lénine a fait un éléphant avec une mouche». Le même auteur le dit ailleurs comme suit: «Lénine a défendu cette idée» moussante à la bouche ». Et l'écume à la gueule et la transformation d'une mouche en éléphant ne correspondaient en rien à l'image de Lénine. Mais d'un autre côté, ces deux expressions cadrent parfaitement avec l'image de l'auteur qui les a engendrées. On le dit depuis longtemps: le style est une personne ...

Il est vrai, en tout cas, que puisque je n'étais pas membre de la faction, puis du parti bolchevique, Lénine n'était nullement enclin à rechercher des cas pour exprimer son accord avec l'une ou l'autre des opinions exprimées par moi. Et s'il devait le faire sur les questions les plus importantes, comme indiqué ci-dessus, cela signifie que la solidarité était présente et exigeait une reconnaissance. Au contraire, dans les cas où Lénine polémiquait contre moi, il ne cherchait pas du tout une "juste évaluation" de mes vues, mais poursuivait les tâches de choc de la minute - le plus souvent même pas par rapport à moi, mais par rapport à l'un ou l'autre groupe de bolcheviks qui avait besoin dans ce même numéro pour donner un tranchant.

Mais quelle que soit la question de la vieille polémique de Lénine contre moi sur les questions de la nature de la révolution, quelle que soit la question de savoir si j'ai bien compris Lénine sur cette question auparavant et si je le comprends même correctement maintenant, disons même une minute. que ce qui est complètement intelligible pour Martynov n'est pas accessible à ma compréhension^[24], Slepkova^[25], Rafesa, Stepanova - Skvortsova^[26], Kuusinen et tous les autres Lyadov^[27], sans distinction de sexe et d'âge, - néanmoins, il reste une question très petite, mais très percutante: comment est-il arrivé que ceux qui n'étaient pas en désaccord avec Lénine sur la question principale de la nature de la révolution russe, partageant son point de vue complètement, et ainsi de suite, et ainsi de suite, ont pris - certains, parce qu'ils étaient livrés à eux-mêmes, et d'autres - même après le retour de Lénine en Russie - une position opportuniste si honteuse sur la question même autour de laquelle la vie idéologique du parti a tourné au cours des 12 années précédentes. ...

A cette question il faut répondre que je n'ai pas sauté par-dessus le stade agraire - démocratique de la révolution, cela a été prouvé par des faits historiques inoubliables et tout

l'exposition précédente. Mais pourquoi mes critiques férolement impitoyables à l'endroit le plus important ... Est-ce vraiment uniquement parce que personne n'a le droit de sauter au-dessus de ses propres oreilles? Une telle explication dans un cas distinct est tout à fait légitime, mais dans ce cas, nous n'avons pas affaire à toute une couche du Parti, qui a été élevée sur une certaine ligne depuis 1905. Est-il possible d'atténuer la culpabilité politique ... donner l'explication que Lénine, tenant pour acquise la possibilité d'une révolution bourgeoise de se développer en une révolution socialiste, dans des polémiques poussé cette version historique trop loin, ne s'y attarda pas assez, n'expliqua pas assez ... non seulement une possibilité théorique, mais aussi une profonde politique politique la probabilité que le prolétariat en Russie accède au pouvoir plus tôt que dans les pays capitalistes avancés.

Si la voiture scellée n'avait pas traversé l'Allemagne en mars 1917, si Lénine avec un groupe de camarades et, surtout, avec son acte et son autorité n'était pas arrivé à Petrograd au début d'avril, alors la révolution d'octobre n'aurait pas été en général, comme nous aimons gribouiller, mais la révolution qui a eu lieu le 25 octobre de l'ancien style n'aurait pas été au monde. Comme en témoigne de manière irréfutable la réunion de mars (dont le compte rendu n'a pas été publié à ce jour)[\[28\]](#), faisant autorité, le groupe de pilotage des bolcheviks, ou plutôt, toute une couche du parti, au lieu de frénétiquement - la politique offensive de Lénine serait imposée à la politique du parti dans la mesure où ... la division des politiques du travail avec le gouvernement intérimaire, effrayant la politique de la bourgeoisie, la politique poluprznaniya guerre impérialiste, manifestes pacifistes secrets peuples du monde entier.

Et si Lénine, qui a présenté ses thèses le 4 avril, tombait sur rien de moins que l'accusation de trotskisme, alors que se serait-il passé, je demande, si Lénine avait été coupé de la Russie pour la grande destruction de la révolution russe ou s'il était mort en chemin et un soulèvement armé et une dictature du prolétariat auraient été salués par quelqu'un - d'autre? Que se passerait-il alors?

Après tout ce que nous avons vécu ces dernières années, ce n'est pas du tout difficile à imaginer. Les initiateurs de la révision du slogan, c'est-à-dire les prédictateurs du cours pour la prise du pouvoir, deviendraient l'objet de persécutions frénétiques en tant qu'ultra-gauchistes, en tant que trotskystes, en tant que violateurs de la tradition du bolchevisme et - à quoi bon - en tant que contre-révolutionnaires. Tous les Lyadov auraient plongé dans cette polémique et cette persécution comme un poisson dans l'eau. Bien sûr, le prolétariat d'en bas allait puissamment pousser et percer le front démocratique, mais, privé d'une direction unie, clairvoyante et audacieuse, un mois plus tôt ou plus tard, il aurait rencontré le coup d'État victorieux de Kornilov, Chiang Kai-shek. Après cela, une résolution de sept milles aurait été écrite déclarant que tout s'était passé en stricte conformité avec les lois de Marx, parce que la bourgeoisie a tendance à trahir le prolétariat et que les généraux bonapartistes ont tendance à faire des coups d'État dans l'intérêt de la bourgeoisie. D'ailleurs, «nous l'avions prévu d'avance».

Une tentative de faire remarquer aux philistins bêt que les prévoir ne vaut pas la peine, car la tâche n'était pas de prévoir la victoire de la bourgeoisie, mais d'assurer la victoire du prolétariat, cette tentative aurait provoqué une résolution supplémentaire que tout se passait sur la base de l'équilibre des forces. que le prolétariat de la Russie arriérée, surtout dans une atmosphère de massacre impérialiste, ne pouvait pas sauter par-dessus les étapes historiques du développement et qu'un tel programme ne pouvait être mis en avant que par des partisans de la révolution permanente, contre laquelle Lénine combattit jusqu'aux derniers jours de sa vie.

C'est ainsi que l'histoire s'écrit aujourd'hui. Et c'est fait aussi mal qu'il est écrit.

Il y a une différence entre ces deux productions, mais rien de tel qu'une contradiction. La différence d'approche conduit parfois à des polémiques, toujours accidentelles, épisodiques. La position de Lénine signifiait mettre en évidence les points politiquement efficaces. Ma position signifiait mettre en avant, mettre l'accent sur les perspectives historiques révolutionnaires en général. Il y avait une différence d'approche, mais il n'y avait pas de contradiction. Cela était mieux montré à chaque fois que les deux lignes se croisaient en action. Ce fut le cas en 1905 et

1917.

Été 1927 ville de

Joseph Staline

Caractéristiques de l'expérience

En 1913 à Vienne, dans l'ancienne capitale des Habsbourg, j'étais assis dans l'appartement de Skobelev dans un samovar. Fils d'un riche meunier de Bakou, Skobelev était à l'époque un étudiant et mon étudiant en politique; quelques années plus tard, il est devenu mon adversaire et ministre du gouvernement provisoire. Nous avons bu du thé russe parfumé et, bien sûr, parlé du renversement du tsarisme. La porte s'ouvrit brusquement sans coup d'avertissement, et sur le seuil est apparu un personnage étrange pour moi, pas très grand, mince, avec une sombre - face teinte grise, qui étaient clairement visibles les bosses de la variole. Le nouveau venu tenait un verre vide à la main. Il ne s'attendait évidemment pas à me rencontrer, et dans son regard il n'y avait rien de tel que la convivialité. L'étranger émit un son guttural qui pouvait être confondu avec une salutation si on le voulait, monta au samovar, se versa silencieusement un verre de thé et partit en silence. J'ai regardé Skobelev d'un air interrogateur.

- Il s'agit du Caucasiens Dzhugashvili, compatriote; il est maintenant entré au Comité central des bolcheviks et commence apparemment à jouer un rôle avec eux.

L'impression de la figure était vague, mais rare. Ou les événements ultérieurs ont-ils jeté leur ombre sur la première réunion? Non, sinon je l'oublierais simplement. L'apparition et la disparition soudaines, le regard a priori hostile, l'accueil inintelligible et, surtout, quoi - la concentration sinistre produisait une impression visiblement mal à l'aise ...

Quelques mois plus tard, j'ai lu dans un magazine bolchevique un article sur la question nationale avec une signature que je ne connaissais pas: I. Staline[29]. L'article a attiré l'attention principalement par le fait que des pensées originales et des formules vives ont clignoté de manière inattendue sur le fond gris du texte. Bien plus tard, j'ai appris que l'article était inspiré de Lénine et que la main du maître avait parcouru le manuscrit de l'élève. Je n'ai pas associé l'auteur de l'article à ce mystérieux Géorgien qui s'est si impoliment versé un verre de thé à Vienne et qui devait diriger le Commissariat à la politique nationale dans le premier gouvernement soviétique en quatre ans.

Je suis arrivé à Pétrograd révolutionnaire d'un camp de concentration canadien le 5 mai 1917. Les dirigeants de tous les partis de la révolution ont déjà réussi à se concentrer dans la capitale. J'ai immédiatement rencontré Lénine, Kamenev, Zinoviev, Lunacharsky, que je connaissais depuis longtemps depuis l'émigration, et j'ai rencontré le jeune Sverdlov, qui allait devenir le premier président de la République soviétique. Je n'ai pas rencontré Staline. Personne ne l'a nommé. Il ne parlait pas du tout dans les réunions publiques à l'époque où toute sa vie consistait en réunions. Dans la Pravda, dirigée par Lénine, des articles parurent sous la signature de Staline. Je les ai parcourus à travers la ligne avec un regard distrait et je ne me suis pas renseigné sur leur auteur, décidant évidemment que c'était l'un de ces utilitaires gris disponibles dans n'importe quelle édition.

Lors des réunions du parti, je l'ai sans aucun doute rencontré, mais je ne l'ai pas distingué des autres bolcheviks des deuxième et troisième rangs. Il parlait rarement et restait en retrait. De juillet à fin octobre, Lénine et Zinoviev se sont cachés en Finlande. J'ai travaillé main dans la main avec Sverdlov, qui, lorsqu'il s'agissait d'une question politique importante, a déclaré:

- Nous devons écrire à Ilitch, - et lorsqu'un problème pratique se pose, il remarque parfois:
- Il est nécessaire de consulter Staline.

Et dans la bouche d'autres bolcheviks de la couche supérieure, le nom de Staline était prononcé avec un certain soulignement - non pas comme le nom d'un chef, non, mais comme le

nom d'un révolutionnaire sérieux avec lequel il faut compter.

Après le coup d'État, la première réunion du gouvernement bolchevique a eu lieu à Smolny, dans le bureau de Lénine, où une cloison en bois non peinte séparait les locaux de l'opérateur téléphonique et de la dactylo. Staline et moi étions les premiers. De - pour les murs résonnait la basse juteuse Dybenko; il était au téléphone avec la Finlande et la conversation était plutôt douce. 29 - ans marin barbu noir[30]_, un géant heureux et sûr de lui s'est approché peu de temps avant qu'Alexandra Kollontai, une femme d'origine aristocratique, possède une demi-douzaine de langues étrangères et approche le 46 - e anniversaire. Dans certains cercles, les parties ont sans aucun doute bavardé sur ce sujet. Staline, avec qui je n'avais jusqu'alors jamais eu de conversations personnelles, vint vers moi avec quoi - quelque chose d'inattendu et de fanfaron, montrant l'épaule derrière la cloison, dit en riant:

- C'est lui de Kollontai, de Kollontai ...

Son geste et son rire m'ont paru inappropriés et insupportablement vulgaires, surtout à cette heure et en cet endroit. Je ne me souviens pas si j'ai juste gardé le silence, détourné les yeux ou dit sèchement:

- C'est leur affaire.

Mais Staline sentit qu'il avait manqué. Son visage changea aussitôt, et les mêmes étincelles d'hostilité que j'avais captées à Vienne apparurent dans les yeux jaunâtres. À partir de ce moment, il n'a plus jamais essayé d'entrer en conversation avec moi sur des sujets personnels.

Lorsque Staline est devenu membre du gouvernement, non seulement les masses, mais même de larges cercles du parti ne le connaissaient pas du tout. Il était membre du siège du Parti bolchevique, et c'était son droit à une partie de pouvoir. Même dans le «collège» de son propre commissariat, Staline ne jouissait pas d'autorité et restait minoritaire sur toutes les questions importantes. La capacité de donner des ordres n'était pas encore disponible et Staline n'avait pas la capacité de convaincre les jeunes adversaires. Lorsque sa patience a été épuisée, il a tout simplement disparu de la réunion. Un de ses employés et panégyristes, membre du collège Pestkovsky, a raconté une histoire inimitable sur le comportement de son commissaire. Dire: "Je le ferai pour une minute" - Staline a disparu de la salle de réunion et s'est caché dans les recoins les plus secrets du Smolny, puis du Kremlin.

«C'était presque impossible de le trouver. Nous l'avons d'abord attendu, puis nous sommes partis. »

Habituellement, seul le patient Pestkovsky restait. Des locaux de Lénine, une cloche sonna pour appeler Staline.

- J'ai répondu que Staline avait disparu, - dit Pestkovsky. Mais Lénine a exigé de le retrouver d'urgence.

«La tâche n'a pas été facile. Je suis parti pour une longue promenade le long des interminables couloirs du Smolny et du Kremlin. Je l'ai trouvé dans les endroits les plus inattendus. Une ou deux fois je l'ai trouvé dans l'appartement du marin Vorontsov, dans la cuisine, où Staline, allongé sur le canapé, fumait une pipe... ».

Cet enregistrement de la nature nous donne le premier indice sur le personnage de Staline, dont la principale caractéristique est la contradiction entre l'extrême impéritosité de la nature et le manque de ressources intellectuelles. Fumant sa pipe sur le canapé de la cuisine, il a sans aucun doute réfléchi sur l'extrême préjudice de l'opposition, sur l'intolérable débat et à quel point il serait bon de mettre fin à tout cela une fois pour toutes. Il est peu probable qu'il espère alors pouvoir atteindre cet objectif.

* * *

Joseph, ou Coco, le quatrième enfant de la famille du cordonnier Vissarion Dzhugashvili, est

né dans la petite ville de Gori, province de Tiflis, le 21 décembre 1879. Avant la fin de cette année, le dictateur actuel de la Russie aura donc 60 ans. La mère, qui au moment de la naissance de son quatrième enfant n'avait que 20 ans, était engagée dans la lessive, la couture et la cuisson du pain pour des voisins plus riches. Père, un homme d'une disposition sévère et débridée, buvait la plupart de ses maigres gains. Un ami d'école de Joseph raconte comment Vissarion, avec son attitude grossière envers sa femme et son fils et avec des coups cruels, "... a chassé l'amour pour Dieu et les gens du cœur de Coco et a semé le dégoût pour son propre père."

La position d'esclave d'une femme géorgienne dans la famille a laissé une empreinte sur Joseph à vie. Il a reconnu plus tard un programme qui exigeait l'égalité complète des femmes, mais dans les relations personnelles, il est resté à jamais le fils de son père et a considéré la femme comme un être inférieur, destiné à des fonctions nécessaires mais limitées.

Le père voulait faire de son fils un cordonnier. La mère était plus ambitieuse et rêvait de devenir prêtre pour son Coco, tout comme la mère d'Hitler nourrissait l'espoir de la voir Adolf comme pasteur. Pendant 11 ans, Joseph est entré dans une école religieuse. Ici pour la première fois rencontré la langue russe, qui est toujours restée pour lui à l'école, apprise de - un bâton, une langue étrangère. La plupart des étudiants étaient des enfants de prêtres, de fonctionnaires et de nobles mineurs géorgiens. Le fils du cordonnier se sentait un petit paria dans cette aristocratie provinciale. Il a appris très tôt à serrer les dents avec la haine dans son cœur.

Le candidat à la prêtrise avait déjà aboli la religion à l'école.

« Vous savez, ils nous trompent », dit-il à l'un de ses camarades. - Il n'y a pas de Dieu.

Les jeunes hommes et femmes de la Russie pré-révolutionnaire ont généralement rompu avec la religion à un âge précoce, souvent dans l'enfance: c'était dans l'air. Mais la formule «ils nous trompent» porte l'empreinte personnelle du futur Staline. D'une école spirituelle inférieure, le jeune athée a été transféré, cependant, à un séminaire théologique à Tiflis. Il y passa cinq années angoissantes: selon le régime interne, le séminaire se situait entre le monastère et la prison. Le manque de nourriture a été compensé par une abondance de services religieux. La pédagogie concernait principalement la punition. Mais de nombreux élèves ont appris à cacher leurs pensées rebelles aux moines de service sous les mines pieuses. Un certain nombre de révolutionnaires caucasiens sont diplômés du séminaire de Tiflis. Pas étonnant que, dans cette atmosphère, Coco rejoigne un groupe de futurs conspirateurs. Ses premières pensées politiques ont été vivement colorées par le romantisme national. Coco a adopté le surnom de *conspiration Koba*, du nom du héros du roman patriotique géorgien. Des camarades proches de lui l'appelaient par ce nom jusqu'aux toutes dernières années; maintenant ils sont presque tous abattus.

Au séminaire, le jeune Dzhugashvili ressentait sa pauvreté encore plus vivement qu'à l'école théologique.

« Il n'avait pas d'argent », raconte l'un des élèves. - Nous avons tous reçu des colis de nos parents et de l'argent pour des dépenses mineures.

Les rêves d'avenir de Joseph étaient les plus effrénés. Il leur montrera! Déjà au cours de ces années, les camarades de Joseph ont noté une tendance à ne trouver que les mauvais côtés des autres et à se méfier des motifs désintéressés. Il savait jouer sur les faiblesses des autres et pousser de front ses adversaires. Quiconque tentait de lui résister, ou du moins de lui expliquer ce qu'il ne comprenait pas, il invoquait «une inimitié sans pitié». Koba voulait commander aux autres.

Maintenant, il a commencé à lire des classiques russes, Darwin, Marx. Ayant perdu le goût des sciences théologiques, Joseph commença à descendre plus bas dans l'échelle de la connaissance et fut contraint de quitter le séminaire avant la fin du cours, en juillet 1899. Il est resté à l'école de théologie pendant seulement 9 ans et l'a quittée à 20 ans, c'est - à - dire à l'échelle du Caucase, à l'âge adulte. Il se considérait comme un révolutionnaire et un marxiste. Le rêve de maman de voir Coco en soutane d'un prêtre orthodoxe s'est effondré.

Koba écrit des proclamations en géorgien et en mauvais russe, travaille dans une imprimerie illégale, explique le secret de la plus-value dans les cercles ouvriers, participe aux comités locaux

du parti. Son chemin révolutionnaire a été marqué par des transferts secrets d'une ville du Caucase à une autre, l'emprisonnement, l'exil, les évasions, une nouvelle courte période de travail illégal et une nouvelle arrestation. La police le qualifie dans leurs rapports de "... renvoyé du séminaire théologique, vivant sans forme écrite, sans occupation particulière, ainsi qu'en appartement".

Son jeune ami le décrit comme sombre, envahi par la végétation et négligé.

«Ses moyens », explique-t-il, «ne lui ont pas donné l'occasion de bien s'habiller; mais il est également vrai qu'il n'avait pas besoin de garder ses vêtements propres et bien rangés. »

Le sort de Koba est le sort typique d'un révolutionnaire provincial moyen à l'époque tsariste. Ce qui le distingue cependant nettement de ses collègues, c'est qu'à toutes les étapes de son chemin, il est accompagné de rumeurs d'intrigues, de violations de la discipline, d'arbitraire, de calomnies de camarades, voire de dénonciations de la police contre des rivaux. Une grande partie de ces rumeurs sont sans aucun doute fausses. Mais rien de pareil n'a jamais été dit sur aucun autre révolutionnaire!

Après la scission entre les bolcheviks et les mencheviks en 1903, le prudent et paresseux Koba attend un an et demi en marge, mais rejoint finalement les bolcheviks^[31]. Pendant longtemps, cependant, il devra rester dans l'ombre. Le brillant ingénieur, plus tard non moins brillant diplomate soviétique Krasin, qui a joué un rôle révolutionnaire de premier plan dans le Caucase dans les premières années de ce siècle, nomme un certain nombre de bolcheviks du Caucase dans ses mémoires, mais ne mentionne pas du tout Staline. Il y a un centre révolutionnaire à l'étranger, dirigé par Lénine. Tous les jeunes révolutionnaires remarquables sont en relation avec ce centre, voyagent à l'étranger et correspondent avec Lénine. Dans toute cette correspondance, le nom de Koba n'est jamais mentionné.^[32]. Il se sent comme un provincial, avance lentement, fait un pas lourd et regarde autour de lui avec envie.

La révolution de 1905 passa Staline sans le remarquer. Il passa cette année-là à Tiflis, où les mencheviks régnait en maître. Le jour du 17 octobre, lorsque le roi a publié le manifeste constitutionnel, Koba a été vu en train de faire signe à une lanterne. Ce jour-là, tout le monde est monté aux lanternes. Mais Koba n'était pas un orateur et était perdu face aux masses. Il ne se sentait en sécurité que dans la maison sûre.

La réaction a entraîné une forte baisse du mouvement de masse et une augmentation temporaire des attaques terroristes. Dans le Caucase, où les traditions de vol romantique et de vengeance sanglante étaient encore vivantes, la lutte terroriste a trouvé des interprètes audacieux. Ils ont tué des gouverneurs, des policiers, des traîtres; bombes et revolvers à la main, ils ont saisi l'argent de l'État à des fins révolutionnaires. Le nom de Koba est étroitement lié à ce groupe; mais rien n'a été établi avec certitude. Les opposants politiques ont clairement exagéré cet aspect des activités de Staline; ils ont raconté comment il avait personnellement largué la première bombe du toit sur une place à Tiflis afin de saisir l'argent du gouvernement. Cependant, dans les mémoires des participants directs au raid de Tiflis, le nom de Staline n'a jamais été mentionné. Lui-même n'a jamais dit un mot à ce sujet. Cela ne signifie pas, cependant, qu'il se tenait à l'écart des activités terroristes. Mais il a agi - dans les coulisses: ramasser les gens, leur donner la sanction du comité du parti et les démarches opportunes. C'était plus conforme à son caractère.

Ce n'est qu'en 1912 que Koba, qui avait prouvé sa fermeté et sa loyauté au parti pendant les années de réaction, passa de l'arène provinciale à l'arène nationale. La conférence du parti n'accepte pas, cependant, d'amener Koba au Comité central^[33]. Mais Lénine réussit à le faire coopté par le Comité central lui-même. Depuis ce temps, le Caucasiens apprend le pseudonyme russe Staline, le produisant à partir d'acier. À cette époque, cela signifiait moins une caractéristique personnelle qu'une caractéristique de la direction. Déjà en 1903, les futurs bolcheviks étaient appelés «durs» et les mencheviks «doux». Plékhanov, le chef des mencheviks, a ironiquement qualifié les bolcheviks de «solides comme le roc». Lénine a pris cette définition comme un éloge. Un des jeunes bolcheviks de l'époque a choisi le pseudonyme Kamenev, pour la même raison que Dzhugashvili a commencé à s'appeler Staline. La différence, cependant, est qu'il

n'y avait rien de pierre dans le personnage de Kamenev, tandis que le pseudonyme ferme de Staline était beaucoup plus adapté à son personnage.

En mars 1913, Staline fut arrêté à Saint-Pétersbourg et exilé en Sibérie au-delà du cercle polaire arctique dans le petit village de Kureika. Il ne doit revenir qu'en mars 1917, après le renversement de la monarchie. Laissé à lui-même pendant quatre ans, Staline n'a pas écrit une seule ligne qui serait publiée plus tard. Et pourtant, ce sont les années de la guerre mondiale et de la grande crise du socialisme mondial. Sverdlov, qui a dû vivre avec Staline dans la même pièce pendant un certain temps, écrit à sa sœur:

"Nous sommes deux, j'ai un Dzhugashvili géorgien avec moi ... un type bien, mais trop individualiste dans la vie de tous les jours."

D'autres exilés ont également été transférés de Kureika vers d'autres endroits. Bile, rongé par l'ambition et l'hostilité envers les gens, Staline était un voisin difficile pour tout le monde.

«Staline s'enferma en lui-même », se rappela plus tard l'un des exilés, «était engagé dans la chasse et la pêche; il vivait presque complètement seul. »

La chasse s'est déroulée sans arme: Staline préférait poser des pièges. En 1916, quand ils ont commencé à se mobiliser plus âgés, Joseph Dzhugashvili a été appelé en référence au service militaire, mais l'armée n'a pas quitté - pour la main gauche absolue.

Dans les prisons et en exil, Staline a passé environ 8 ans au total, mais - chose étonnante: il n'a réussi à maîtriser aucune langue étrangère pendant cette période. Dans une prison de Bakou, il a cependant essayé d'apprendre l'allemand, mais il a abandonné cette entreprise désespérée et est passé à l'espéranto.[\[34\]](#), se consolant que c'est la langue du futur. Dans le domaine du savoir, en particulier de la linguistique, l'esprit sédentaire de Staline était toujours à la recherche de la ligne de moindre résistance. Fin février 1917 (à l'ancienne), la révolution l'emporte. Staline retourne à Petrograd. Il a eu 37 ans en décembre dernier.

* * *

Avec Kamenev, Staline a retiré de la direction du parti un groupe de jeunes camarades, dont Molotov, l'actuel président du Conseil des commissaires du peuple, comme trop à gauche, et a suivi un cours pour soutenir le gouvernement provisoire. Mais au bout de trois semaines il vient de - de l'étranger, Lénine, Staline enlève et donne le parti au cours de la conquête du pouvoir. Pendant les mois de la révolution, il est difficile de retracer les activités de Staline. Des personnes plus grandes et plus douées occupent le premier plan et le repoussent de partout. Il n'a ni imagination théorique, ni prévoyance historique, ni don de l'anticipation. Dans une situation difficile, il préfère attendre en silence. La nouvelle idée devait créer sa propre bureaucratie avant que Staline puisse y gagner confiance.

La révolution, qui a ses propres lois et rythmes, nie simplement Staline - un clerc prudent. Ce fut le cas en 1905. Cela a été répété en 1917. Et à l'avenir, chaque nouvelle révolution - en Allemagne, en Chine, en Espagne - le surprenait invariablement et engendrait en lui un sentiment de sourd mécontentement à l'égard des masses révolutionnaires, qui ne peut être commandé avec l'aide de l'appareil.

Les psychologues superficiels dépeignent Staline comme un être équilibré, une sorte d'enfant intégral de la nature. En fait, tout est composé de contradictions. Le principal: le décalage entre la volonté ambitieuse et les ressources de l'esprit et du talent. Ce qui caractérisait Lénine était l'harmonie des forces spirituelles: pensée théorique, perspicacité pratique, volonté, endurance - tout était lié en lui en un tout actif. Il a mobilisé sans effort différentes facettes de son esprit à un moment donné. La volonté de Staline n'est peut-être pas inférieure à la volonté de Lénine. Mais ses capacités mentales seront mesurées par quoi - dix à vingt pour cent si vous prenez Lénine pour

l'unité. À son tour, dans le domaine de l'intelligence, Staline a un nouveau déséquilibre: un développement extraordinaire de la perspicacité pratique et de la ruse due à la capacité de généraliser et d'imagination créatrice. La haine des puissants de ce monde a toujours été son principal moteur en tant que révolutionnaire, et non la sympathie pour les opprimés, qui a tellement réchauffé et ennobli l'apparence humaine de Lénine. Pendant ce temps, Lénine savait aussi haïr.

Pendant la Révolution d'Octobre, Staline plus que jamais - ou a perçu sa carrière comme une série de revers. J'ai toujours été quelqu'un - un autre qui l'a corrigé publiquement, a reculé. Son ambition le hantait comme un abcès intérieur et empoisonnait son attitude envers les personnes exceptionnelles, à commencer par Lénine, avec suspicion et envie. Au Politburo, il est presque toujours resté silencieux et maussade. Ce n'est que dans le cercle des peuples primitifs, décisifs et non liés par des préjugés, qu'il est devenu plus lisse et plus affable. En prison, il s'entendait plus facilement avec des détenus criminels qu'avec des prisonniers politiques.

La grossièreté est une qualité organique de Staline. Mais au fil du temps, il a fait de cette propriété un instrument conscient. Pour les personnes simples, la grossièreté donne souvent une impression de sincérité. "Cette personne ne philosophie pas sournoisement - il déverse tout ce qu'il pense." C'est exactement ce dont Staline a besoin. En même temps, Staline est extrêmement sensible, sensible, capricieux quand il s'agit de lui. Se sentant poussé sur le côté, il tourne le dos au peuple, se blottit dans un coin, suce la pipe, se tait tristement et rêve de vengeance.

Dans la lutte, Staline ne réfute jamais la critique, mais la retourne immédiatement contre l'ennemi, lui donnant le caractère le plus cruel et le plus impitoyable. Plus les accusations sont monstrueuses, mieux c'est. «La politique de Staline», dit le critique, «viole les intérêts du peuple». Staline répond: "Mon adversaire est un agent du fascisme". Les gens sont stupéfaits, mais n'admettent pas la possibilité d'un mensonge aussi monstrueux. Cette technique, sur laquelle reposent les procès de Moscou, pourrait être hardiment immortalisée dans les manuels de psychologie comme un «réflexe stalinien».

* * *

Ils vivaient très modestement au Kremlin dans les premières années de la révolution. En 1919, j'ai découvert accidentellement qu'il y avait du vin caucasien dans la coopérative du Conseil des commissaires du peuple et j'ai proposé de le retirer, car le commerce des boissons alcoolisées était alors interdit.

« Une rumeur montera au front selon laquelle il y a une fête au Kremlin », ai-je dit à Lénine, « cela fera mauvaise impression.

Staline était le troisième de la conversation.

- Comment pouvons-nous, Caucasiens, - dit-il avec irritation, - serons sans vin?!

« Vous voyez, » Lénine a sonné en plaisantant, « Les Géorgiens ne peuvent pas vivre sans vin!

Je me suis rendu sans me battre.

Au Kremlin, comme dans tout Moscou, il y avait une lutte continue des - pour les appartements, ce qui ne suffisait pas. Staline voulait changer le son trop bruyant pour un plus calme. L'agent Tcheka Belenky lui a recommandé les salles avant du palais du Kremlin. Ma femme, qui pendant neuf ans a été responsable des musées et des monuments historiques, s'est opposée, car le palais était protégé en tant que musée. Lénine lui écrivit une longue lettre d'exhortation: il est possible - de partir de plusieurs pièces du palais d'emporter des meubles plus précieux et de prendre des mesures spéciales pour protéger les locaux; Staline a besoin d'un appartement dans lequel il puisse dormir paisiblement; les jeunes camarades capables de dormir sous les coups de canon, etc., devraient être logés dans son appartement actuel, mais le conservateur des musées n'a pas renoncé à ces arguments. Lénine a nommé une commission pour

examiner la question. La Commission a reconnu que le palais n'était pas adapté à la vie. Finalement, le docile Serebryakov, qui était celui-là même que Staline a abattu 17 ans plus tard, a cédé son appartement à Staline.

Je ne suis jamais allé dans l'appartement de Staline. Mais l'écrivain français Henri Barbusse, qui a écrit deux biographies peu de temps avant sa mort: Jésus-Christ et Joseph Staline, a fait une description minutieuse de la petite maison du Kremlin, dont le deuxième étage est le modeste appartement du dictateur. Barbyus était complété par l'ancien secrétaire de Staline Bazhanov, qui s'était enfui à l'étranger. À la porte de l'appartement, il y a toujours une sentinelle. Dans le petit couloir, pendent le manteau du soldat et la casquette du maître. Trois chambres et une salle à manger disposent d'un mobilier simple. Le fils aîné Yasha, de son premier mariage, a dormi longtemps dans la salle à manger sur le canapé, qui était transformé en lit la nuit ... Mais pendant plusieurs années, il est devenu ingénieur et s'est séparé de son père.

Le petit-déjeuner et le déjeuner étaient apportés de la salle à manger du Conseil des commissaires du peuple; mais ces dernières années, par crainte d'empoisonnement, ils ont commencé à cuisiner à la maison. Si le propriétaire est mal en point, et cela arrive assez souvent, tout le monde se tait à table.

«Dans sa famille », dit Bazhanov, «il se comporte comme un despote. Il garde un silence arrogant toute la journée, ne répondant pas aux questions de sa femme ou de son fils. »

Après le petit déjeuner, le chef de famille s'assied sur une chaise près de la fenêtre et fume une pipe. Le téléphone interne du Kremlin sonne.

« Koba, Molotov vous appelle », dit Nadezhda Alliluyeva.

« Dites-lui que je dors », répond Staline en présence du secrétaire, pour montrer son dédain pour Molotov.

Depuis la guerre civile, Staline a toujours porté quelque chose comme un uniforme militaire pour rappeler son lien avec l'armée: des bottes hautes, une veste et un pantalon kaki.

«On ne l'a jamais vu habillé autrement, sauf l'été où il est en lin blanc.»

L'affaire concerne le devant, le pardessus et les bottes, et nous pouvons reconnaître le témoignage de Barbusse comme faisant autorité.

Les voitures de nuit dans la cour du Kremlin ne permettaient pas de dormir. Finalement, un décret est passé: après 11 heures du matin, les voitures doivent s'arrêter à l'arche où commencent les immeubles d'habitation; alors tout le monde devrait se déplacer à pied. Cependant, quelqu'un - la voiture continue de violer l'ordre. Pas réveillé pour la première fois à trois heures du matin, j'ai attendu à la fenêtre le retour de la voiture et j'ai appelé le chauffeur.

- Tu ne connais pas l'ordonnance?

- Je sais, camarade Trotsky, répondit le chauffeur, mais que dois-je faire? Le camarade Staline a ordonné à l'arche: "Allez!"

En plus de l'appartement du Kremlin, Staline a une datcha Gorki[35], où Lénine a vécu et d'où Staline a chassé sa veuve. Dans l'une des salles il y a un écran de cinéma. Dans un autre - un instrument précieux conçu pour satisfaire les besoins musicaux du propriétaire: c'est un piano. Il a un autre pianiste dans son appartement du Kremlin. Lui, apparemment, ne peut pas vivre longtemps sans art. Il passe des heures de repos à la boîte à musique, appréciant les mélodies de "Aida". En musique, comme en politique, il préfère un appareil obéissant. Les compositeurs soviétiques, quant à eux, perçoivent comme loi toute commande d'un dictateur qui a deux pianos.

En 1903, lorsque Staline était 24 - ème année, il a épousé une jeune inculte à la Géorgie[36]. Le mariage, selon un ami de son enfance, était heureux parce que l'épouse «a grandi dans une tradition sacrée qui oblige les femmes à servir». La jeune femme passait ses nuits dans une prière fervente lorsque son mari assistait à des réunions secrètes. La tolérance à l'égard des croyances religieuses de sa femme découlait du fait que Koba ne cherchait pas en elle un ami qui pourrait partager ses opinions. La jeune femme est décédée en 1907 de tuberculose ou de pneumonie et a été enterrée selon la cérémonie orthodoxe. Elle a laissé un garçon qui a été confié à des parents à

Tiflis pendant 10 ans, puis a été emmenée au Kremlin. Nous le trouvions souvent dans la chambre de nos fils. Il a préféré notre appartement à celui de son père. Dans mes papiers, je trouve le récit suivant de ma femme:

«Yasha est un garçon d'environ 12 ans, avec un visage basané très délicat, sur lequel des yeux noirs avec une lueur dorée attirent [l'attention]. Mince, plutôt miniature, semblable, comme je l'ai entendu, à sa mère décédée de la tuberculose. Dans les manières, dans la manipulation, il est très doux. Serezha, avec qui il était ami, Yasha a déclaré que son père le punissait sévèrement, le battait pour avoir fumé. «Mais non, il ne me sevrera pas du tabac en me battant. "Vous savez, hier Yasha a passé toute la nuit dans le couloir avec la sentinelle " , m'a dit Seryozha. «Staline l'a expulsé de l'appartement parce qu'il sentait le tabac.

J'ai trouvé les deux - le Yasha dans la chambre avec une cigarette à la main. Il sourit indécis. « Vas-y, continue », lui dis-je d'une voix apaisante.

« Mon père est fou », dit-il avec conviction. - Il se fume, mais il ne me laisse pas.

Il est impossible de ne pas rapporter ici un autre épisode, que Boukharine m'a raconté, apparemment en 1924, lorsque, se rapprochant de Staline, il entretenait encore des relations très amicales avec moi.

«Je viens de rentrer de Koba », m'a-t-il dit. - Tu sais ce qu'il fait? Il prend son garçon d'un an de la crèche, prend une bouchée de fumée de la pipe et la met sur le visage de l'enfant ...

- De quelle absurdité parlez-vous! J'ai interrompu le narrateur.

- Elle - Dieu est vrai! Elle - Dieu, la vérité, - répondit rapidement Boukharine le distinguait de l'enfantillage. - Le bébé s'étouffe et pleure, et Koba rit - verse: "Rien, disent-ils, ce sera plus fort ..."

Boukharine a imité la prononciation géorgienne de Staline.

- Pourquoi, c'est de la barbarie sauvage?!

- Vous ne connaissez pas Koba: il est si spécial ... "

Pour adoucir Boukharine, la primitivité de Staline, apparemment, était légèrement impressionnée. On ne peut que convenir que le père était vraiment «spécial»: il a «endurci» le fils cadet avec de la fumée et, au contraire, a sevré le fils aîné de la fumée à l'aide de ces techniques pédagogiques que le cordonnier Vissarion lui a autrefois utilisées ... un dictateur arrogant, en fait, il a rencontré une personne à qui, selon ses propres mots, il serait prêt à «confier ses enfants». Est-ce trop précipité? Il vaudrait mieux qu'un écrivain respectable ne fasse pas ça ...

Le second mariage de Staline était marié à Nadejda Alliluyeva, la fille d'un ouvrier russe et sa mère - Géorgiens. Nadezhda est née en 1902, après le coup d'État qu'elle a travaillé au secrétariat de Lénine, pendant la guerre civile sur le front de Tsaritsyne, où se trouvait Staline. Elle avait 17 ans, Staline - 40 ans. Elle était très jolie et modeste. Devenue déjà mère de deux enfants, elle entre à l'Académie industrielle en tant qu'étudiante. Lorsque la persécution s'est déroulée contre moi sous la direction de Staline, Alliluyeva, lors de sa rencontre avec ma femme, a fait preuve d'une double attention. Elle se sentait, apparemment, plus proche de ceux qui étaient persécutés.

Le 9 novembre 1932, Alliluyeva mourut subitement. Elle n'avait que 30 ans. Les journaux soviétiques ont gardé le silence sur les raisons de sa mort inattendue. À Moscou, ils ont chuchoté qu'elle s'était suicidée et en ont parlé. Au soir de Vorochilov, en présence de tous les nobles, elle se permit une critique sur la politique paysanne qui conduisit à la famine dans les campagnes. Staline lui a répondu haut et fort avec les abus les plus sévères qui existent en russe. Les serviteurs du Kremlin ont attiré l'attention sur l'état d'agitation d'Alliluyeva lorsqu'elle est revenue dans son appartement. Au bout d'un moment, un coup de feu a retenti de sa chambre[37]. Staline a reçu de nombreuses expressions de sympathie et est passé à l'ordre du jour.

* * *

Dans le drame de l'écrivain russe populaire Afinogenov[38]_, écrit en 1931, déclarait que si cent citoyens étaient interrogés, il semblerait que 80 agissent sous l'influence de la peur. Au cours des années de purges sanglantes, la peur s'est emparée de la plupart des 20% restants. Le principal ressort de la politique de Staline est désormais la peur de la peur qu'il a engendrée. Staline n'est pas personnellement un lâche, mais sa politique reflète la peur de la caste privilégiée des arrivants pour leur avenir. Staline n'a jamais fait confiance aux masses; maintenant il en a peur. L'alliance entre Staline et Hitler, qui a étonné tout le monde, est inévitablement née de la peur de la guerre de la bureaucratie. Cette alliance aurait pu être prévue: les diplomates ne devraient changer leurs lunettes qu'à temps. Cette union était notamment prévue par l'auteur de ces lignes. Mais messieurs, les diplomates, comme de simples mortels, préfèrent généralement des prédictions plausibles pour corriger les prédictions. Pendant ce temps, à notre époque folle, les prédictions correctes sont souvent invraisemblables. Une alliance avec la France, avec l'Angleterre, voire avec les États-Unis, ne pourrait profiter à l'URSS qu'en cas de guerre. Mais le Kremlin voulait plus que tout éviter la guerre. Staline sait que si l'URSS, en alliance avec les démocraties, était sortie victorieuse de la guerre, alors sur la voie de la victoire, il aurait certainement affaibli et renversé l'oligarchie actuelle. Le travail du Kremlin n'est pas de trouver des alliés pour la victoire, mais d'éviter la guerre. Cela ne peut être réalisé que par l'amitié avec Berlin et Tokyo. C'est la position de départ de Staline depuis la victoire nazie.

Il est également impossible de fermer les yeux sur le fait que ce n'est pas Chamberlain, mais Hitler, qui fait appel à Staline. Dans le Führer, le maître du Kremlin trouve non seulement ce qui est en lui-même, mais aussi ce qui lui manque. Hitler, pour le meilleur ou pour le pire, a été l'initiateur d'un grand mouvement. Ses idées, aussi pathétiques soient-elles, ont réussi à unir des millions de personnes. C'est ainsi que le parti a grandi et armé son chef d'une puissance inconnue dans le monde. Aujourd'hui, Hitler - une combinaison d'initiative, de trahison et d'épilepsie - ne va ni moins ni plus que pour reconstruire notre planète à son image et à sa ressemblance.

La figure de Staline et son chemin sont différents. Staline n'a pas créé l'appareil. L'appareil a été créé par Staline[39]_. Mais l'appareil est une machine morte, qui, comme un pianola, est incapable de créativité. La bureaucratie est imprégnée de part en part par l'esprit de médiocrité. Staline est la médiocrité la plus remarquable de la bureaucratie. Sa force réside dans le fait qu'il exprime l'instinct d'auto-préservation de la caste dirigeante plus fermement, plus résolument et plus impitoyable que tous les autres. Mais c'est sa faiblesse. Il est habile sur de courtes distances. Historiquement, il est myope. Un tacticien hors pair, ce n'est pas un stratège. Cela est prouvé par son comportement en 1905, lors de la dernière guerre de 1917. Staline porte invariablement la conscience de sa médiocrité en lui-même. D'où son besoin de flatterie. D'où son envie d'Hitler et son admiration secrète pour lui.

Selon l'histoire de l'ancien chef de l'espionnage soviétique en Europe, Krivitsky, Staline a été très impressionné par la purge menée par Hitler en juin 1934 dans les rangs de son propre parti.

"C'est le chef!" Se dit le lent dictateur de Moscou. Depuis, il a clairement imité Hitler. Les purges sanglantes en URSS, la farce de «la constitution la plus démocratique du monde» et enfin l'invasion actuelle de la Pologne - tout cela a été inculqué à Staline par un génie allemand à la moustache Charlie Chaplin.

Les avocats du Kremlin - parfois aussi ses opposants - tentent d'établir une analogie entre l'alliance Staline - Hitler et la paix Brest - Lituaniennes de 1918. L'analogie est comme une moquerie. Les négociations de Brest - Litovsk se sont déroulées ouvertement face à toute l'humanité. À cette époque, l'État soviétique n'avait pas un seul bataillon prêt au combat. L'Allemagne avançait sur la Russie, s'emparant des régions soviétiques et des réserves militaires. Le gouvernement de Moscou n'avait d'autre choix que de signer la paix, que nous appelions nous-mêmes ouvertement la capitulation d'une révolution non armée face à un puissant prédateur. Il

n'était pas question de notre aide aux Hohenzollern. Quant au pacte actuel, il a été conclu avec une armée soviétique de plusieurs millions; sa tâche immédiate est de faciliter la défaite de Hitler contre la Pologne; enfin, l'intervention de l'Armée rouge sous couvert de «libération» de 8 millions d'Ukrainiens et de Biélorusses conduit à l'asservissement national de 23 millions de Polonais. La comparaison ne révèle pas de similitude, mais exactement le contraire.

En occupant l'ouest de l'Ukraine et l'ouest de la Biélorussie, le Kremlin essaie d'abord de donner à la population une satisfaction patriotique pour l'alliance détestée avec Hitler. Mais Staline avait son propre motif personnel pour l'invasion de la Pologne, comme toujours presque - le motif de la vengeance. En 1920, Toukhatchevski, le futur maréchal, conduit les troupes rouges à Varsovie. Le futur maréchal Egorov a attaqué Lemberg. Staline marchait avec Yegorov. Lorsqu'il devint clair qu'une contre-grève menaçait Toukhatchevski sur la Vistule, le commandement de Moscou donna à Egorov l'ordre de se détourner de la direction de Lemberg vers Lublin afin de soutenir Toukhatchevski. Mais Staline craignait que Toukhatchevski, ayant pris Varsovie, lui «intercepte» Lemberg. Se cachant derrière l'autorité de Staline, Yegorov n'a pas suivi l'ordre du quartier général. Seulement quatre jours plus tard, lorsque la position critique de Toukhatchevski fut pleinement révélée, les armées d'Egorov se tournèrent vers Lublin. Mais il était trop tard: la catastrophe avait éclaté. Au sommet du parti et de l'armée, tout le monde savait que Staline était responsable de la défaite de Toukhatchevski. L'invasion actuelle de la Pologne et la prise de Lemberg sont une revanche pour Staline de l'échec grandiose de 1920.

Cependant, la supériorité du stratège Hitler sur le tacticien Staline est évidente. Avec la campagne de Pologne, Hitler lie Staline à son char, le prive de sa liberté de manœuvre; il le compromet et dans le processus tue le Komintern. Personne ne peut dire qu'Hitler est devenu communiste. Tout le monde dit que Staline est devenu un agent du fascisme. Mais même au prix d'une alliance humiliante et perfide, Staline n'achètera pas l'essentiel: la paix. Aucune des nations civilisées ne pourra se cacher du cyclone mondial, aussi strictes soient les lois sur la neutralité. L'Union soviétique y réussira le moins. À chaque nouvelle étape, Hitler exigera de plus en plus de Moscou. Aujourd'hui, il donne la "Grande Ukraine" à un ami de Moscou pour un stockage temporaire. Demain, il posera la question de savoir qui devrait être le maître de cette Ukraine. Staline et Hitler ont tous deux violé un certain nombre de traités. Combien de temps durera l'accord entre eux? Le caractère sacré des obligations syndicales apparaîtra comme un préjugé insignifiant lorsque les peuples se tordront dans des nuages de gaz suffocants. "Sauve-toi, qui peut!" - deviendra le slogan des gouvernements, des nations, des classes. L'oligarchie de Moscou, en tout cas, ne survivra pas à la guerre qu'elle craignait si profondément. La chute de Staline, cependant, ne sauvera pas Hitler, qui, avec l'inaffabilité d'un somnambule, est attiré vers l'abîme.

Même avec l'aide de Staline, Hitler ne pourra pas reconstruire la planète. D'autres le reconstruiront.

22 septembre 1939

Coyoacan

application

Vingtième anniversaire de la révolution de 1905 De l'histoire de la révolution

Le Musée de la Révolution en Géorgie a mis à la disposition des éditeurs un document extrêmement curieux - une copie de la lettre du camarade Staline.

La lettre est datée du 24 janvier 1911 et envoyée au camarade Staline de Solvytchegodsk (province de Vologda) à Moscou. L'adresse sur l'enveloppe indique «Moscou, professeur Bobrovskaya, pour Vl. S. Bobrovsky, avant-poste de Kaluga, hôpital Medvednikovskaya».

Ci-dessous, nous fournissons le texte intégral de la lettre. La lettre est publiée pour la

première fois.

« Il vous écrit un Caucasiens COCO, - rappelez - vous, un 4 - année à Tbilissi et à Bakou. Tout d'abord, mes chaleureuses salutations à Olga, à vous, Germanov [40]. IM Golubev m'a parlé de vous tous, avec qui je passe mes journées en exil. Germanov me sait comment ... b ... a[41].(il comprendra). Pourriez-vous même penser que vous êtes à Moscou, et pas à l'étranger ... Vous vous souvenez de Gurgen (vieil homme Miho). Il est maintenant à Genève ... "se retire" de la faction de la Douma - les social - démocrates. Le vieil homme a balancé, bon sang. Je suis récemment retourné en exil («retour»). Je termine en juillet. Ilyich and Co. sont invités dans l'un des deux centres, sans attendre la fin du trimestre. Je voudrais purger ma peine (la peine légale a une portée plus large) ... mais si le besoin est aigu (j'attends une réponse de leur part), alors, bien sûr, je me retirerai ... Mais ici, c'est étouffant sans travail, étouffant littéralement.

Bien sûr, ils ont entendu parler de la "tempête dans un verre" étrangère: les blocs Lénine-Plékhanov, d'une part, et Trotsky-Martov-Bogdanov, de l'autre. L'attitude des travailleurs envers le premier bloc, pour autant que je sache, est favorable. Mais en général, les travailleurs à l'étranger commencent à regarder avec mépris; «Laissons, disent-ils, escalader le mur, autant que leur cœur le désire; et sur - les nôtres, qui cherchent les intérêts du mouvement, le travail, le reste de lui-même. " Ceci, en - je pense pour le mieux.

Mon adresse: Solvytchegodsk, province de Vologda, à l'exilé politique Joseph DZHUGASHVILI.

On ignore si cette lettre est parvenue ou non au destinataire. Mais une copie a abouti au service de sécurité de Tiflis et a été transmise, avec de longs commentaires, au chef de la gendarmerie provinciale de Tiflis.

Et maintenant, le capitaine Karpov, déchiffrant les noms spécifiés dans la lettre de Staline - Dzhugashvili écrit:

"Top secret.

Au chef de l'administration des gendarmes de la province de Tiflis.

J'informe Votre Excellence que l'auteur de la lettre "Solvytchegodsk" le 24 janvier 1911, "Joseph", "Moscou, au professeur Bobrovskaya pour Vl. S. Bobrovsky, Kaluzhskaya Zastava, hôpital Medvednikovskaya «s'est avéré être un paysan de la province de Tiflis et du district de la société rurale de Didilil, Joseph Vissarionov DZHUGASHVILI, au sujet duquel les informations suivantes sont disponibles dans les affaires du département: le cas du cercle secret du RSDLP en montagne. Tiflis », pour lequel, sur la base des commandes de la plus haute, puis à 9 - e jour de Juin 1903, a été expulsé par ordre administratif en Sibérie orientale sous stricte surveillance policière pour une durée de trois ans et est installé dans le district Balaganskaya de la province d'Irkoutsk.

Le 5 janvier 1904, Dzhugashvili a disparu du lieu de son placement et était recherché par la circulaire du service de police du 1er mai 1902 n ° 5500.

Selon des informations non officielles, relatives à 1903, Dzhugashvili était le chef du Comité Batum du Parti social - démocrate et l'organisation était connue sous le surnom de «Chopur». Selon les mêmes informations en 1904 et 1906, il vivait dans les montagnes. Tiflis et était engagé dans des activités révolutionnaires.

Pour avoir récemment reçu mes renseignements, Dzhugashvili était connu dans l'organisation sous le surnom de "COCO" et "Koba", depuis 1902 travaillait dans le Parti social - démocrate - l'organisation, d'abord un menchevik, puis les bolcheviks en tant que propagandiste et chef de la première région (le chemin de fer) ; en 1905, il fut arrêté et évadé de prison; en 1906 et 1907, il vécut illégalement à Batum, où il fut arrêté

et envoyé sous contrôle policier dans la province de Vologda pendant 2 ans, à partir du 29 septembre 1908, mais disparut du lieu d'établissement de Solvytchegodsk et était recherché par une circulaire du service de police datée du 19 août 1909 Non 151 385 - 53, mais par la même circulaire du 14 mai 1910 N ° 126 025 - 96, sa recherche a pris fin.

Mentionné dans la lettre GURGEN (vieil homme MIHO), à la direction des agents, est le fils d'un prêtre, un ancien enseignant, Mikhail Grigoriev TSKHOKAYA[42]. Ce dernier, selon les informations disponibles dans le département, a longtemps appartenu aux grands dirigeants révolutionnaires, la figure centrale des nationalistes et de l'organisation sociale - démocrate locale étant connue sous le surnom de «GAMBETA». Il avait de nombreux contacts dans un environnement révolutionnaire. Lors de la liquidation du 6 janvier 1904, l'organisation social - démocrate de Tiflis fut prise dans la production d'un temps de recherche, avec le célèbre leader révolutionnaire Bogdan Knuniants[43] dans l'appartement d'Arshak Zurabov[44], à la suite de quoi, le 8 janvier, il a été soumis à une perquisition dans l'ordre du règlement sur la protection de l'État. Vue de l'activité criminelle en cours et des relations avec les membres de l'organisation sociale - démocrate locale, avec l'élimination du 30 octobre dernier a fait l'objet d'une fouille n'a pas donné suffisamment de données pour tirer les accusés. Après la scission du 17 janvier 1905 à Tiflis, l'organisation social - démocrate rejoignit la faction «bolcheviks» et le 17 juillet se trouva à un rassemblement des «bolcheviks» dans l'appartement de Boris Legrand. Il est en contact étroit et direct avec le 15 avril 1906 arrêté une imprimerie secrète nommée ci-dessus des organisations et des laboratoires pour la préparation des munitions explosives, étant le chef de cette entreprise, et des relations avec l'emplacement de l'imprimerie et du laboratoire dirigé par sa concubine, la fille de nahiche - Van citoyen d'honneur, Nuniya Nikitishna ALADZHOVA, qui a fait l'objet d'une surveillance externe sous le surnom de «YULA», et par le biais du bureau de l'organisation situé dans la rédaction du journal ELVA, qui a également été entièrement mis en place par une surveillance externe, qui a déclaré les rapports de personnes vivant dans l'imprimerie secrète avec N. ALADZHOVA et une visite des mêmes personnes à la rédaction du journal "ELVA", qui, à son tour, a reçu la visite de TSKHOKAYA et d'ALADZHOVA, ont été arrêtées le 15 avril, mais en raison du fait qu'aucune donnée n'a été obtenue à leur sujet qui pourrait servir de base pour les amener à une enquête officielle, tel, sur ordre du BP. Tiflis General - gouverneur de détention - ont été libérés.

Tskhokai était connu des observateurs extérieurs sous le surnom de "Short". Selon les nouvelles informations reçues, Tskhokaya était membre du Comité Tiflis du RSDLP et était un propagandiste, et il travaillait parmi les ouvriers de l'imprimerie.

Quant à Olga Bobrovskaya, Germanov, I. M. Golubev et Ilitch[45], il n'a pas été possible de connaître l'identité de ceux-ci et les agents du service qui me sont confiés ne sont pas au courant de cette dernière.

Sur les affaires du département qui m'a été confié, il y avait Bobrovsky Vladimir (patronyme inconnu), qui, selon le département de police, daté du 16 septembre 1902, n ° 5766, le 18 août de la même année, s'est évadé de la prison de Kiev, mais le 30 avril 1903 a été détenu au poste d'Orel Moskovsko - Chemin de fer de Koursk, et une recherche personnelle a trouvé 301 exemplaires. dépliants, publications du Parti socialiste - révolutionnaire (ministère des Postes de police le 4 Juin 1903 pour No 35 - 5666).

ANNEXE: extrait de la lettre.

Il convient de noter que j'ai présenté des exemplaires de ce rapport aux chefs des services de gendarmerie provinciaux de Vologda et de Moscou.

Capitaine KARPOV".

*"Aube de l'Est"
23 décembre, No 1062 1925 ville de*

Fini - Borgia au Kremlin

Au lieu d'une préface

Vers l'éditeur Life

Votre Majesté!

En relation avec mon premier article[46] Pour votre magazine, vous m'avez décrit comme le «vieil ennemi» de Staline. C'est indéniable. Politiquement, nous sommes depuis longtemps avec Staline dans des camps opposés et inconciliables. Mais dans certains milieux, il est devenu une règle de parler de ma «haine» de Staline et de considérer a priori que ce sentiment s'inspire de tout ce que j'écris non seulement sur le dictateur de Moscou, mais aussi sur l'URSS. Pendant les dix années de ma dernière émigration, les agents littéraires du Kremlin se sont systématiquement affranchis de la nécessité de répondre en substance à ce que j'écrivais sur l'URSS, se référant, pour leur propre convenance, à ma «haine» de Staline. Le regretté Freud était très dur avec ce genre de psychanalyse bon marché. La haine est toujours une forme de connexion personnelle. Pendant ce temps, Staline et moi étions séparés par des événements si enflammés qu'ils ont réussi à brûler et à incinérer tout ce qui était personnel sans laisser de trace. Il y a un élément d'envie dans la haine. Pendant ce temps, la montée sans précédent de Staline que je considère et que je ressens comme la chute la plus profonde. Staline est mon ennemi. Mais Hitler est mon ennemi, Mussolini et bien d'autres. J'ai maintenant aussi peu de «haine» pour Staline que pour Hitler, Franco ou Mikado. J'essaye tout d'abord de les comprendre, pour mieux les combattre.

La haine personnelle dans des affaires d'une ampleur historique est généralement un sentiment insignifiant et méprisable. Elle humilie non seulement, mais aveugle aussi. Pendant ce temps, à la lumière des événements récents en URSS, ainsi que sur la scène mondiale, même de nombreux opposants étaient convaincus que je n'étais pas si aveugle: ce sont précisément celles de mes prédictions considérées comme les moins plausibles qui se sont avérées exactes.

Ces lignes d'introduction pro domo sua[47] d' autant plus nécessaire que je vais parler cette fois d'un sujet particulièrement aigu. Dans le premier article, j'ai essayé de donner une description générale de Staline sur la base d'une observation attentive de lui et d'une étude approfondie de sa biographie. L'image s'est avérée, je ne la conteste pas, sombre, voire inquiétante. Mais que quelqu'un - d' autre essaie de substituer une autre manière plus humaine aux faits qui ont capturé l'imagination de l'humanité ces dernières années: un «nettoyage» massif d'accusations sans précédent, les processus fantastiques, la destruction de l'ancienne génération révolutionnaire, le commandement de l'état-major de l'armée, l'ancienne diplomatie soviétique, les meilleurs spécialistes enfin, les dernières manœuvres sur la scène internationale! Dans ce deuxième article, je veux raconter quelques faits pas tout à fait ordinaires de l'histoire de la transformation d'un révolutionnaire provincial en dictateur d'un grand pays. Les pensées de cet article et les soupçons qui y sont exprimés n'ont pas mûri en moi immédiatement. Puisqu'ils m'ont apparu plus tôt, je les ai conduits comme un produit de méfiance excessive. Mais les procès de Moscou, révélés derrière l'intrigue du dictateur du Kremlin Hell's Kitchen, la falsification, la fraude, l'empoisonnement et le meurtre de - au coin de la rue, ont jeté une lumière sinistre sur les années précédentes. J'ai commencé à me demander avec plus de persistance: quel était le rôle réel de Staline pendant la période de la maladie de Lénine? Est -ce que l' étudiant a pris un peu - des mesures visant à accélérer la mort de l'enseignant? Mieux que quiconque - ou, je comprends l'énormité d'un tel soupçon. Mais que faire si cela découle de la situation, des faits, et surtout du caractère de Staline? Lénine a averti avec inquiétude en 1921:

"Ce chef cuisinera uniquement des plats épicés."

Il s'est avéré - non seulement aigu, mais aussi empoisonné, de plus pas au sens figuré, mais au sens littéral. Il y a deux ans, j'ai écrit pour la première fois des faits qui n'étaient à un moment (1923-1924) connus de pas plus de sept ou huit personnes, et même alors seulement partiellement. De ce nombre, seuls Staline et Molotov ont survécu maintenant, sauf moi. Mais ces deux-là, à supposer que Molotov soit parmi les initiés, dont je ne suis pas sûr, rien ne peut inciter à avouer ce dont je vais parler pour la première fois dans cet article. Puis-je ajouter que chaque fait que je mentionne, chaque référence et citation peut être étayée soit par des publications officielles soviétiques, soit par des documents conservés dans mes archives. Au sujet des procès de Moscou, j'ai dû présenter des observations écrites et orales devant la Commission d - Dr John Dewey, et les centaines de documents que j'ai soumis n'ont pas été contestés.

Lénine et Staline. Le dernier combat et la rupture.

L'iconographie riche en quantité (gardons le silence sur la qualité), créée ces dernières années, dépeint invariablement Lénine dans la société stalinienne. Ils s'assoient côte à côte, se confèrent, se regardent amicalement. L'intrusion de ce motif, répété dans les peintures, dans la pierre, dans le film, est dictée par le désir de faire oublier le fait que la dernière période de la vie de Lénine a été remplie d'une lutte acharnée entre lui et Staline, qui s'est terminée par une rupture totale. Dans la lutte de Lénine, comme toujours, il n'y avait rien de personnel. Il appréciait sans aucun doute les traits bien connus de Staline: fermeté de caractère, persévérence, voire impitoyabilité et ruse - qualités nécessaires dans la lutte et, par conséquent, au siège du parti. Mais Staline plus loin, plus il profite des opportunités que lui ouvre son poste, pour recruter des personnes personnellement fidèles et pour se venger des opposants.

Devenir en 1919 à la tête du Commissariat du peuple à l'inspection[48]_, Staline l'a progressivement transformé en un instrument de favoritisme et d'intrigue. Du secrétariat général du parti, il a fait une source inépuisable de faveurs et d'avantages. Dans chacune de ses actions, un motif personnel pouvait être révélé. Lénine en vint peu à peu à la conclusion que certaines caractéristiques du caractère stalinien, multipliées par l'appareil, étaient devenues une menace directe pour le parti. D'où la décision d'arracher Staline à l'appareil et de le transformer ainsi en membre ordinaire du Comité central. Les lettres de Lénine de cette époque constituent maintenant la plus interdite de toutes les littératures en URSS. Mais il y en a un certain nombre dans mes archives, et j'en ai déjà publié quelques-uns.

La santé de Lénine s'est brusquement détériorée à la fin de 1921. En mai de l'année suivante, il fut frappé du premier coup. Pendant deux mois, il a été incapable de bouger, de parler ou d'écrire. Depuis juillet, il s'est lentement rétabli, en octobre il revient du village au Kremlin et reprend le travail. Il a été littéralement choqué par la croissance de la bureaucratie, l'arbitraire et l'intrigue dans l'appareil du parti et de l'État. Au cours du mois de décembre, il ouvre le feu contre l'oppression de Staline dans le domaine de la politique nationale, notamment en Géorgie, où ils ne veulent pas reconnaître l'autorité du secrétaire général; s'oppose à Staline sur la question du monopole du commerce extérieur et prépare un appel au prochain congrès du parti, que les secrétaires de Lénine, selon ses propres mots, appellent «une bombe contre Staline». Le 23 janvier, au grand désarroi du secrétaire général, il a proposé un projet de création d'une commission de contrôle des travailleurs pour limiter le pouvoir de la bureaucratie.

«Nous parlerons sans détour », écrit Lénine le 2 mars, «le Commissariat du Peuple à l'Inspection ne jouit plus désormais de l'ombre de l'autorité ... Il n'y a pas de pires institutions que les institutions de notre Commissariat du Peuple à l'Inspection ...» et ainsi de suite.

Staline était à la tête de l'inspection et il comprenait bien ce que signifiait ce langage.

À la mi-décembre (1922), la santé de Lénine se détériora de nouveau. Il a été contraint de

refuser de participer aux réunions et a communiqué avec le Comité central au moyen de notes et de messages téléphoniques. Staline a immédiatement essayé d'utiliser cette position, cachant des informations à Lénine, qui étaient concentrées dans le secrétariat du parti. Les mesures de blocus étaient dirigées contre les personnes les plus proches de Lénine. Krupskaya a fait ce qu'elle pouvait pour protéger la patiente des chocs hostiles du secrétariat. Mais Lénine a pu reconstruire le tableau complet en se basant sur des symptômes individuels et subtils.

- Protégez-le de l'excitation! - ont dit les médecins. Plus facile à dire qu'à faire. Cloué au lit, isolé du monde extérieur, Lénine a brûlé d'anxiété et d'indignation. Staline était la principale source de troubles. Le comportement du secrétaire général devenait d'autant plus audacieux que les commentaires des médecins sur la santé de Lénine étaient moins favorables. Staline marchait en ces jours sombres, avec une pipe étroitement serrée dans ses dents, avec des yeux jaunes inquiétants; il n'a pas répondu aux questions, mais a cassé. C'était à propos de son destin. Il a décidé de ne s'arrêter à aucun obstacle. Ainsi vint la rupture définitive entre lui et Lénine. L'ancien diplomate soviétique Dimitrevsky, très disposé à Staline, raconte cet épisode dramatique alors qu'il était dépeint entouré du secrétaire général.

"Ça l'a énormément dérangé de harceler sa Krupskaya quand elle l'a rappelé pour ce que - les références au pays, Staline ... les derniers mots, jurent. Krupskaya a immédiatement, tout en larmes, couru se plaindre à Lénine. Les nerfs de Lénine, déjà chauffés par l'intrigue, ne pouvaient pas le supporter. Krupskaya s'est empressé d'envoyer la lettre de Lénine à Staline ... "Vous connaissez Vladimir Ilitch," dit triomphalement Krupskaya à Kamenev, "il ne serait jamais allé rompre les relations personnelles s'il n'avait pas jugé nécessaire de vaincre Staline politiquement."

Krupskaya a dit cela, mais sans aucun "triomphe"; au contraire, cette femme profondément sincère et délicate était extrêmement effrayée et bouleversée par ce qui s'était passé. Il n'est pas vrai qu'elle se soit «plainte» de Staline; au contraire, il jouait au mieux de ses capacités le rôle d'un amortisseur. Mais en réponse aux demandes persistantes de Lénine, elle ne pouvait pas lui dire plus que ce qu'on lui avait dit du secrétariat, et Staline cacha la chose la plus importante.

La lettre de rupture, ou plutôt quelques lignes de notes dictées le 5 mars à un sténographe de confiance, déclarait sèchement une rupture avec Staline «de toutes les relations personnelles et de camaraderie». Cette note représente le dernier document laissé après Lénine et en même temps le résultat final de sa relation avec Staline. La nuit suivante, il a de nouveau perdu l'usage de la parole.

Un an plus tard, alors qu'ils avaient déjà réussi à couvrir Lénine avec le mausolée, la responsabilité de la rupture, comme il ressort clairement de l'histoire de Dimitrevsky, a été ouvertement attribuée à Krupskaya. Staline l'a accusée d'"intrigues" contre lui. Le notoire Yaroslavsky, qui exécute généralement les ordres ambigus de Staline, a déclaré en juillet 1928 lors d'une réunion du Comité central:

«Ils sont allés jusqu'à se permettre de venir voir le malade Lénine en se plaignant que Staline les avait offensés. La honte! Ajoutez des relations personnelles à la politique sur des questions aussi importantes ... »

«Ils» sont Krupskaya. Elle était farouchement vengée des insultes que Lénine avait infligées à Staline. Pour sa part, Krupskaya m'a parlé de la profonde méfiance avec laquelle Lénine a traité Staline dans la dernière période de sa vie.

"Volodia a dit: 'Il (Krupskaya n'a pas donné de nom, mais a hoché la tête vers l'appartement de Staline) n'a pas l'honnêteté élémentaire, la plus simple honnêteté humaine ...'."

Le soi-disant Testament de Lénine, c'est-à-dire son dernier conseil sur l'organisation de la

direction du parti, a été rédigé pendant sa seconde maladie en deux temps: le 25 décembre 1922 et le 4 janvier 1923.

"Staline, qui est devenu secrétaire général ", lit le Testament, "a concentré un pouvoir immense entre ses mains, et je ne suis pas sûr qu'il pourra utiliser ce pouvoir avec suffisamment de prudence."

Dix jours plus tard, cette formule retenue semble insuffisante à Lénine, et il ajoute:

"J'invite les camarades à réfléchir à la question de la destitution de Staline de cet endroit et de la nomination d'une autre personne à cet endroit" qui serait "plus loyale, plus polie et plus attentive aux camarades, moins de caprices, etc." Lénine essaya de donner à son évaluation de Staline l'expression la moins offensante possible. Mais il s'agissait néanmoins de la destitution de Staline du seul poste qui pouvait lui donner le pouvoir.

Après tout ce qui s'était passé au cours des mois précédents, le Testament n'aurait pu surprendre Staline. Néanmoins, il a pris cela comme un coup cruel. Quand il a lu le texte pour la première fois[49], que Kroupskaïa lui a remis pour le futur congrès du parti, en présence de son secrétaire Mekhlis, maintenant chef politique de l'Armée rouge, et d'un éminent dirigeant soviétique Syrtsov, qui a maintenant disparu de la scène, il a fait irruption à Lénine avec un langage de rue, qui exprimait ses sentiments alors vrais. par rapport au «professeur». Bazhanov, un autre ancien secrétaire de Staline, décrit la réunion du Comité central où Kamenev a lu pour la première fois son testament.

«Un grave embarras a paralysé toutes les personnes présentes. Staline, assis sur les marches de la tribune du présidium, se sentait petit et pitoyable. Je l'ai regardé attentivement; malgré son sang-froid et son calme imaginaire, il était clairement possible de discerner qu'il s'agissait de son destin ... »

Radek, qui était assis à côté de moi lors de cette réunion mémorable, s'est penché vers moi et m'a dit:

« Maintenant, ils n'osent pas aller contre vous.

Il avait deux passages en tête: un qui caractérisait Trotsky comme «l'homme le plus capable de l'actuel Comité central», et un autre qui exigeait la destitution de Staline en raison de sa grossièreté, de son manque de loyauté et de sa tendance à abuser du pouvoir. J'ai répondu à Radek:

- Au contraire, maintenant ils devront aller jusqu'au bout, et de plus, le plus tôt possible.

En effet, le Testament non seulement n'a pas arrêté la lutte interne, que voulait Lénine, mais, au contraire, lui a donné un rythme fébrile. Staline ne pouvait plus douter que le retour au travail de Lénine signifierait la mort politique du secrétaire général. Et vice versa: seule la mort de Lénine pourrait ouvrir la voie à Staline.

"Le vieil homme est tourmenté"

Au cours de la deuxième maladie de Lénine, apparemment en février 1923, Staline, lors d'une réunion de membres du Politburo (Zinoviev, Kamenev et l'auteur de ces lignes), après avoir démis le secrétaire, annonça qu'Ilyitch l'avait inopinément convoqué à son bureau et exigeait de lui livrer du poison. Il perdit de nouveau la capacité de parler, jugea sa position désespérée, prévoyait l'imminence d'un nouveau coup, ne faisait pas confiance aux médecins, qu'il attrapait facilement sur les contradictions, conservait une parfaite clarté de pensée et était insupportablement tourmenté. J'ai eu l'occasion de suivre au jour le jour l'évolution de la maladie de Lénine par l'intermédiaire de notre médecin généraliste Guétier, qui était chez nous avec cet ami.

- Est-ce vraiment, Fyodor Alexandrovich, c'est la fin? - ma femme et moi lui avons demandé plus d'une fois.

- Tu ne peux pas dire ça. Vladimir Ilitch peut ressusciter - un organisme puissant.

- Et qu'en est-il des capacités mentales?
- Ne sont généralement pas affectés. Toutes les notes n'auront peut-être pas la même pureté, mais un virtuose restera un virtuose.

Nous avons continué à espérer. Et tout à coup, on découvrit que Lénine, qui semblait être l'incarnation de l'instinct de la vie, cherchait du poison pour lui-même. Quel aurait dû être son état intérieur!

Je me souviens à quel point le visage de Staline me paraissait inhabituel, mystérieux et incompatible avec les circonstances. La demande qu'il a transmise était de nature tragique; un demi-sourire se figea sur son visage; exactement sur le masque. La discordance entre l'expression du visage et la parole devait être observée chez lui auparavant. Cette fois, c'était complètement insupportable. L'horreur a été aggravée par le fait que Staline n'a pas exprimé d'opinion sur la demande de Lénine, comme s'il survivait, ce que les autres diraient: voulait-il saisir les nuances des réponses des autres sans se ligoter? Ou avait-il sa propre pensée cachée? ... Je vois devant moi le silencieux et pâle Kamenev, qui aimait sincèrement Lénine, et Zinoviev, confus, comme dans tous les moments aigus. Savaient-ils la demande de Lénine avant même la réunion? Ou Staline a-t-il préparé une surprise pour ses alliés dans le triumvirat?

- Bien sûr, il ne peut être question de répondre à cette demande! M'écriai-je. - Guetier ne perd pas espoir. Lénine peut aller mieux.

« Je lui ai dit tout cela », objecta Staline, non sans agacement, «mais il ne fait que le balayer. Le vieil homme souffre. Il veut, dit-il, avoir du poison avec lui ... y recourra s'il est convaincu du désespoir de sa position.

« C'est impossible de toute façon », ai-je insisté, cette fois, semble-t-il, avec le soutien de Zinoviev. - Il peut succomber à une impression temporaire et faire un pas irrévocable.

- tourmenté par un vieil homme - répéta Staline, regardant vaguement derrière nous et commentant - toujours personne ni l'autre côté. Il avait apparemment sa propre série de pensées dans son cerveau, parallèles à la conversation, mais ne coïncidant pas du tout avec elle. Les événements ultérieurs pourraient, bien entendu, influencer en détail le fonctionnement de ma mémoire, à laquelle je suis généralement habitué à faire confiance. Mais l'épisode lui-même est l'un de ceux qui ont à jamais entamé la conscience. De plus, à mon arrivée à la maison, je l'ai donné à ma femme en détail. Et chaque fois que je me concentre mentalement sur cette scène, je ne peux m'empêcher de me répéter: le comportement de Staline, toute son image avait un caractère mystérieux et inquiétant. Que veut-il, cet homme? Et pourquoi ne retire-t-il pas ce sourire perfide de son masque? ... Il n'y a pas eu de vote, la réunion n'était pas formelle, mais nous nous sommes séparés avec la conclusion évidente qu'il ne pouvait être question de transférer du poison.

Ici se pose naturellement la question: comment et pourquoi Lénine, qui pendant cette période traitait Staline avec une extrême suspicion, s'est-il adressé à lui avec une telle demande, qui à première vue suggérait la plus haute confiance personnelle? Quelques jours avant de se tourner vers Staline, Lénine a fait son ajout impitoyable au Testament. Quelques jours après l'appel, il a rompu toutes relations avec lui. Staline lui-même ne pouvait s'empêcher de se poser la question: pourquoi Lénine s'est-il tourné vers lui? La réponse est simple: Lénine voyait en Staline la seule personne capable de répondre à une demande tragique, car il était directement intéressé à y répondre. Avec son instinct infaillible, le patient devina ce qui se passait au Kremlin et hors de ses murs, et quels étaient les vrais sentiments de Staline pour lui. Lénine n'a même pas eu à revoir ses camarades les plus proches dans son esprit pour se dire: personne d'autre que Staline ne lui rendrait ce «service». En chemin, il voulait peut-être vérifier Staline: comment exactement le maître des plats épiciés se précipiterait-il pour profiter de l'occasion d'ouverture? Lénine pensait à l'époque non seulement à la mort, mais aussi au sort du parti. Le nerf révolutionnaire de Lénine était sans aucun doute le dernier des nerfs à se rendre à la mort. Mais je me pose maintenant une autre question, plus profonde: Lénine s'est-il vraiment tourné vers Staline pour le poison? Staline n'a-t-il pas inventé toute cette version pour préparer son alibi? Il ne pouvait avoir la moindre

raison de craindre un échec de notre part: aucun de nous trois ne pouvait demander à Lénine malade s'il exigeait vraiment du poison de Staline.

Laboratoire de poison

En tant que très jeune homme, Koba a secrètement mis des Caucasiens chauds contre ses adversaires en prison, conduisant l'affaire à des passages à tabac, dans un cas même à un meurtre. Sa technique a été continuellement améliorée au fil des ans. L'appareil monopolistique du parti, combiné à l'appareil d'État totalitaire, lui a ouvert des opportunités dont ses prédécesseurs, comme César Borgia, ne pouvaient même pas rêver. Le bureau, où les enquêteurs du GPU mènent des interrogatoires super-inquisitoriaux, est relié par un microphone au bureau de Staline. Invisible Iosif Dzhugashvili avec une pipe dans la bouche écoute avec impatience son propre dialogue prédestiné, se frotte les mains et rit en silence. Plus de dix ans avant les fameux procès de Moscou, autour d'une bouteille de vin sur le balcon de sa datcha, un soir d'été, il a avoué à ses alliés d'alors - Kamenev et Dzerzhinsky - que le plus grand plaisir de la vie est de définir avec vigilance l'ennemi, de tout préparer avec soin, de se venger sans pitié, puis d'aller se coucher.[\[50\]](#). Maintenant, il se venge de toute une génération de bolcheviks! Il n'y a aucune raison de revenir ici aux contrefaçons judiciaires de Moscou. Ils ont reçu une évaluation complète et faisant autorité en temps voulu[\[51\]](#). Mais pour comprendre le vrai Staline et sa ligne de conduite à l'époque de la maladie et de la mort de Lénine, il est nécessaire de mettre en évidence certains épisodes du dernier grand procès, organisé en mars 1938.

Une place particulière sur le banc des accusés a été occupée par Genrikh Yagoda, qui a travaillé dans la Tcheka et le GPU pendant 16 ans, d'abord en tant que chef adjoint, puis en tant que chef tout le temps en lien étroit avec le «secrétaire général» comme son plus confident dans la lutte contre l'opposition. Le système de repentance pour les crimes non commis est l'œuvre de Yagoda, sinon de son cerveau. En 1933, Staline a décerné à Yagoda l'Ordre de Lénine, en 1935, il l'a élevé au rang de commissaire général à la défense de l'État, c'est-à- dire maréchal de la police politique, deux jours après que le talentueux Toukhatchevski ait été élevé au rang de maréchal de l'Armée rouge. En la personne de Yagoda, l'insignifiance, connue de tous et méprisée de tous, s'est levée. Les vieux révolutionnaires se regardèrent avec indignation. Même le Politburo soumis a essayé de résister. Mais quoi - un mystère lié à Staline et Yagoda, semblait-il, pour toujours. Cependant, la connexion mystérieuse a été mystérieusement coupée. Lors de la grande "purge", Staline a décidé d'éliminer un complice qui en savait trop. En avril 1937, Yagoda a été arrêté. Comme toujours, Staline a obtenu quelques bénéfices supplémentaires: pour la promesse d'un pardon, Yagoda a pris personnellement la responsabilité des crimes dont la rumeur soupçonnait Staline. La promesse, bien sûr, n'a pas été tenue: Yagoda a été abattu pour prouver l'intransigeance de Staline en matière de moralité et de droit.

Au procès, cependant, des circonstances extrêmement instructives ont été révélées. Selon le témoignage de son secrétaire et confident Bulanov (ce Bulanov nous a emmenés avec ma femme d'Asie centrale en Turquie en 1929), Yagoda avait un cabinet spécial de poisons, d'où, au besoin, il a retiré de précieuses bouteilles et les a remises à ses agents avec les instructions appropriées. En ce qui concerne les poisons, le responsable du GPU, au passage, ancien pharmacien, a montré un intérêt exceptionnel. Il avait plusieurs toxicologues à sa disposition, pour lesquels il a érigé un laboratoire spécial, et les fonds pour cela ont été débloqués de manière illimitée et sans surveillance. Naturellement, il est impossible, bien sûr, un instant de permettre à Yagoda de créer une telle entreprise pour ses besoins personnels. Non, et dans ce cas, il a exercé une fonction officielle. En tant qu'expéditeur, il était, comme la vieille femme Locusta à la cour de Néron, *instrumentum regni*[\[52\]](#). Il n'a qu'une longueur d'avance sur son sombre prédécesseur dans le domaine de la technologie!

Quatre médecins du Kremlin se sont assis à côté de Yagoda sur le quai[\[53\]](#), accusé du

meurtre de Maxim Gorki et de deux ministres soviétiques.[\[54\]](#)

«Je plaide coupable du fait», a témoigné le vénérable docteur Levin, qui était aussi mon médecin à un moment donné, «que j'ai utilisé le traitement opposé à la nature de la maladie ...» Ainsi, «j'ai causé une mort prématurée à Maxim Gorky et Kuibyshev.»

Au temps du procès, dont le fond principal était un mensonge, les accusations, ainsi que les aveux de l'empoisonnement du vieil écrivain malade, me parurent une fantasmagorie. Des informations ultérieures et une analyse plus approfondie des circonstances m'ont fait modifier cette évaluation. Tout dans les processus n'était pas un mensonge. Il y avait des empoisonneurs et des empoisonneurs. Tous les empoisonneurs n'étaient pas sur le quai. Le chef d'entre eux dirigeait la cour par téléphone.

Maxim Gorky n'était ni un conspirateur ni un politicien. C'était un vieillard compatissant, un intercesseur pour les offensés, un protestant sentimental. C'était son rôle dès les premiers jours du coup d'État d'octobre. Au cours des premier et deuxième plans quinquennaux, la faim, le mécontentement et la répression ont atteint leurs limites les plus élevées. Les dignitaires ont protesté, même la femme de Staline, Alliluyev, a protesté. Dans cette atmosphère, Gorki posait un grave danger. Il était en correspondance avec des écrivains européens, des étrangers lui rendaient visite, les offensés se plaignaient auprès de lui, il formait l'opinion publique. Il n'y avait aucun moyen qu'elle puisse être réduite au silence. Il était encore moins possible de l'arrêter, de l'expulser, et encore moins de lui tirer dessus. Dans ces conditions, l'idée d'accélérer la liquidation du malade Gorki «sans verser de sang» par Yagoda aurait dû se présenter au maître du Kremlin comme la seule issue. La tête de Staline est disposée de telle sorte que de telles décisions y surgissent avec la force d'un réflexe.

Ayant accepté l'ordre, Yagoda s'est tourné vers ses «médecins». Il n'a rien risqué. Le refus serait, selon Levin, «notre mort, c'est-à- dire la mort de moi et de ma famille».

"Des baies il n'y a pas de salut, Berry ne se retirera pas avant quoi que ce soit, il se retirera - sous la terre."

Pourquoi, cependant, les médecins éminents et réputés du Kremlin ne se sont-ils pas plaints auprès des membres du gouvernement qu'ils connaissaient de près comme leurs patients? Dans la liste des patients, un médecin Levin comptait 24 hauts dignitaires, tous membres du Politburo et du Conseil des commissaires du peuple! La clé est que Levin, comme tout le monde au Kremlin et autour du Kremlin, savait parfaitement à qui était l'agent Yagoda. Levin s'est soumis à Yagoda parce qu'il était impuissant à résister à Staline.

Moscou savait et chuchotait le mécontentement de Gorki, sa tentative de franchir la frontière, le refus de Staline d'avoir un passeport pour voyager à l'étranger. Après la mort de l'écrivain, des soupçons ont immédiatement surgi que Staline avait légèrement aidé la force destructrice de la nature. Le procès Yagoda avait une tâche passagère pour effacer Staline de ce soupçon. D'où les déclarations répétées de Yagoda, des médecins et d'autres accusés selon lesquels Gorki était un «ami proche de Staline», «confident», «stalinien», approuvait pleinement la politique du «chef», parlait avec «un plaisir exceptionnel» du rôle de Staline. Si c'était même à moitié vrai, Yagoda n'aurait jamais osé assumer le meurtre de Gorki, et encore moins osé confier un tel plan à un médecin du Kremlin qui pourrait le détruire d'un simple coup de fil à Staline.

Nous avons extrait un "détail" d'un processus. Il existe de nombreux processus et les «détails» sont infinis. Tous portent l'empreinte indélébile de Staline. C'est son travail principal. En se dandinant dans son bureau, il réfléchit soigneusement aux combinaisons à l'aide desquelles il peut amener la personne qu'il n'aime pas au plus haut degré d'humiliation, à la fausse dénonciation des personnes les plus proches, à la trahison la plus terrible par rapport à sa propre personnalité. Qui résiste quoi qu'il arrive, il y a toujours une petite bouteille pour ça. Car seul Yagoda a disparu - sa garde-robe est restée.

Mort et funérailles de Lénine

Dans le procès de 1938, Staline a porté contre Boukharine, en quelque sorte, en passant, l'accusation de préparer une tentative d'attentat contre Lénine en 1918. Le naïf et accro Boukharine était en admiration devant Lénine, l'aimait avec l'amour d'un enfant et d'une mère, et s'il osait lui faire des polémiques, alors rien d'autre qu'à genoux. Boukharine, douce comme de la cire, comme le disait Lénine, n'avait pas et ne pouvait pas avoir de plans ambitieux indépendants. Si quelqu'un - quelque chose que nous avions prédit autrefois, que Boukharine est quand - jamais accusé d'avoir comploté l'assassinat de Lénine, nous serions tous invités (et le premier - Lénine) à mettre le prédicteur dans une maison de fous. Pourquoi Staline avait-il besoin d'une accusation complètement absurde? Connaissant Staline, nous pouvons dire avec confiance: c'est une réponse aux soupçons que Boukharine a par inadvertance exprimés à propos de Staline lui-même. En général, toutes les accusations portées contre les procès de Moscou reposent sur ce type. Les principaux éléments des contrefaçons de Staline n'étaient pas extraits de pure fantaisie, mais pris de la réalité, principalement des actes ou des intentions du maître des plats épices lui-même. Le même «réflexe stalinien» défensif - offensif, si clairement révélé dans l'exemple de la mort de Gorki, a fait connaître toute sa force dans le cas de la mort de Lénine. Dans le premier cas, Yagoda a payé de sa vie, dans le second - Boukharine.

J'imagine le cours de choses comme ça. Lénine a exigé du poison - s'il le demandait du tout - à la fin de février 1923. Début mars, il était de nouveau paralysé. Le pronostic médical au cours de cette période était prudent - défavorable. Sentant un regain de confiance, Staline a agi comme si Lénine était déjà mort. Mais le patient a trompé ses attentes. Le puissant organisme, soutenu par une volonté inébranlable, a fait des ravages. À l'hiver, Lénine commença à récupérer lentement, à se déplacer plus librement, à écouter la lecture et à se lire; la parole a commencé à se rétablir. Les médecins donnaient des conclusions de plus en plus encourageantes. La reprise de Lénine n'a pas pu, bien entendu, empêcher une réaction bureaucratique de remplacer la révolution. Pas étonnant que Krupskaya ait dit en 1926:

«Si Volodia était vivant, il serait en prison maintenant.

Mais pour Staline, la question ne portait pas sur le cours général du développement, mais sur son propre destin: soit il parviendra aujourd'hui, aujourd'hui, à devenir le maître de l'appareil, et donc du parti et du pays, soit il sera jeté dans des rôles tiers à vie. Staline voulait le pouvoir, tout le pouvoir à tout prix. Il l'avait déjà serrée fermement avec sa main. Le but était proche, mais le danger de Lénine était encore plus proche.

C'est à ce moment que Staline devait décider par lui-même qu'il devait agir de toute urgence. Il avait des complices partout, dont le sort était complètement lié à son sort. Le pharmacien Yagoda était à portée de main. Je ne sais pas si Staline a transmis le poison à Lénine, laissant entendre que les médecins n'ont pas abandonné l'espoir de guérison, ou s'il a eu recours à des mesures plus directes. Mais je sais fermement que Staline ne pouvait pas attendre passivement que son sort soit en jeu, et la décision dépendait d'un petit, très petit mouvement de sa main.

Dans la seconde quinzaine de janvier 1924, je suis allé dans le Caucase à Soukhoum pour essayer de me débarrasser de la mystérieuse infection qui me hantait, dont les médecins n'avaient pas encore découvert la nature. La nouvelle de la mort de Lénine me rattrapa en chemin. Selon la version largement répandue, j'ai perdu le pouvoir parce que je n'ai pas assisté aux funérailles de Lénine. Cette explication peut difficilement être prise au sérieux. Mais le fait même de mon absence à la célébration du deuil a fait une forte impression sur de nombreux amis. Dans une lettre au fils aîné, qui était à l'époque 18 - e année, a sonné une note de désespoir jeune: il était que tout ce qui était à venir! Telles étaient mes propres intentions, malgré la maladie grave. Un télégramme crypté sur la mort de Lénine a trouvé ma femme et moi à la gare de Tiflis. J'ai immédiatement envoyé une note codée au Kremlin via un fil direct:

«Je considère qu'il est nécessaire de retourner à Moscou. Quand sont les

funérailles? "

La réponse est arrivée de Moscou environ une heure plus tard:

«Les funérailles auront lieu samedi, vous n'arriverez pas à l'heure. Le Politburo estime que vous devez, pour des raisons de santé, vous rendre à Soukhoum. Staline ».

J'ai estimé qu'il était impossible de demander le report des funérailles pour moi. Ce n'est qu'à Soukhoum, couché sous des couvertures sur la véranda du sanatorium, que j'ai appris que les funérailles avaient été reportées à dimanche. Les circonstances liées au rendez-vous initial et au changement ultérieur du jour des funérailles sont si confuses qu'il est impossible de les mettre en évidence en quelques lignes. Staline a manœuvré, trompé non seulement moi, mais, apparemment, ses participants au triumvirat. Contrairement à Zinoviev, qui abordait toutes les questions du point de vue de l'effet d'agitation, Staline était guidé dans ses manœuvres risquées par des considérations plus tangibles. Il pourrait avoir peur que je lie la mort de Lénine avec le discours de l'an dernier sur le poison et que je pose la question aux médecins s'il y a eu empoisonnement; J'aurai besoin d'une analyse spéciale. À tous égards, il était donc plus sûr de me retenir jusqu'au jour où la coquille du corps a été embaumée, l'intérieur brûlé et aucun examen ne serait plus possible.

Lorsque j'ai interrogé les médecins de Moscou sur les causes immédiates de décès, auxquelles ils ne s'attendaient pas, ils ont haussé les épaules vaguement. L'autopsie, bien sûr, a été réalisée dans le respect de tous les rituels nécessaires: Staline, en tant que secrétaire général, s'en est occupé tout d'abord! Mais les médecins n'ont pas cherché de poison, même si les plus astucieux admettaient la possibilité d'un suicide. Quoi - sinon ils ne savaient probablement pas qu'il existait. En tout cas, ils n'auraient pas pu être incités à trop affiner la question. Ils ont compris que la politique passe avant la médecine. Krupskaya m'a écrit une lettre très chaude à Soukhoum[55]; Je ne me suis pas inquiété des demandes de renseignements sur ce sujet. Avec Zinoviev et Kamenev, je n'ai repris mes relations personnelles que deux ans plus tard, lorsqu'ils ont rompu avec Staline. Ils évitèrent évidemment de parler des circonstances de la mort de Lénine, répondirent en monosyllabes, détournant les yeux. Savaient-ils que - quelque chose, ou seulement suspecté? En tout cas, ils étaient trop étroitement associés à Staline au cours des trois années précédentes et ne pouvaient s'empêcher de craindre que l'ombre du soupçon ne tombe sur eux. Comme un nuage de plomb enveloppait l'histoire de la mort de Lénine. Tout le monde évitait de parler d'elle, comme s'ils avaient peur d'écouter leur propre anxiété. Seul le grand et bavard Boukharine faisait parfois des allusions inattendues et étranges face à face.

« Oh, tu ne connais pas Koba, » dit-il avec son sourire effrayé. - Koba est capable de tout.

Sur le cercueil de Lénine, Staline a lu sur un morceau de papier un serment de fidélité aux enseignements de l'enseignant dans le style de l'homilétique qu'il a étudiée au séminaire théologique de Tiflis. A cette époque, le serment est resté peu remarqué. Maintenant, elle est entrée dans toutes les anthologies et prend la place des commandements du Sinaï.

* * *

A propos des procès de Moscou et des derniers événements sur la scène internationale, les noms de Néron et César Borgia ont été mentionnés plus d'une fois. Si nous voulons évoquer ces vieilles ombres, alors, me semble-t-il, nous devrions parler du super - Néron et du super - Borgia - si modestes, presque naïfs, les crimes de ces époques semblent être comparés aux exploits de notre temps. Cependant, sous des analogies purement personnelles, une signification historique plus profonde peut être découverte. Les mœurs de l'Empire romain du déclin ont pris forme au tournant de l'esclavage au féodalisme, du paganisme au christianisme. L'ère de la Renaissance a marqué un

tournant de la société féodale à la société bourgeoise, du catholicisme au protestantisme et au libéralisme.

Dans les deux cas, l'ancienne morale a eu le temps de se décomposer avant que la nouvelle ne prenne forme.

Aujourd'hui, nous vivons à nouveau au tournant de deux systèmes, à l'ère de la plus grande crise sociale, qui, comme toujours, s'accompagne d'une crise de moralité. L'ancien est secoué au sol. Le nouveau bâtiment a à peine commencé. Lorsque le toit s'est effondré dans la maison, les fenêtres et les portes sont tombées des chaînes, il est inconfortable et difficile de vivre. Maintenant, les vents soufflent sur notre planète. Les principes traditionnels de la morale ne cessent de s'aggraver et, de plus, pas seulement de la part de Staline ... L'explication historique, cependant, n'est pas une justification. Et Nero était un produit de son époque. Mais après sa mort, ses statues ont été brisées et son nom a été rayé de partout. La vengeance de l'histoire est pire que celle du secrétaire général le plus puissant. Je me permets de penser que c'est réconfortant.

13 octobre 1939

Coyoacan

application

Lettre de Trotsky au traducteur Ch. Malamute

Cher camarade Malamute!

Je crains que dans la "Vie" les staliniens soient certains - l'intrigue, ils disent que dans l'appareil de ce magazine de nombreux staliniens. Je n'ai toujours pas reçu de réponse du comité de rédaction. Savez-vous quel est le problème? Ils doivent encore payer, puisque l'article est commandé.

Quant à la question du jour des funérailles, d'après ce que je comprends maintenant, sur la base des informations que j'ai reçues, en particulier votre lettre, la situation était la suivante. Quand je suis rentré de Soukhoum à Moscou et que j'ai eu une conversation avec plusieurs de mes camarades les plus proches à propos des funérailles (la question a été soulevée plutôt avec désinvolture, puisque plus de trois mois s'étaient écoulés), on m'a dit: lui (Staline) ou eux (la troïka) du tout n'ont pas pensé à des funérailles samedi, ils voulaient juste vous faire sortir. Qui m'a dit ça? Peut-être I.N.Smirnov ou Muralov, à peine Sklyansky, qui était très retenu et prudent. J'ai donc eu l'impression qu'on ne parlait pas du tout de samedi.

Maintenant je vois que les manigances étaient plus compliquées. Staline n'a pas osé se limiter à un seul télégramme que les funérailles auraient lieu samedi. Au nom du Politburo, et peut-être du secrétariat du Comité central, il a ordonné aux autorités militaires de se préparer pour samedi. Muralov et Sklyansky, bien sûr, ont pris la commande au pied de la lettre, bien qu'ils aient été surpris par la date trop proche. Zinoviev a pris les mêmes mesures pour le Komintern.

Que Staline ait dès le début considéré la date du samedi comme fictive découle d'un certain nombre de circonstances et, en particulier, du témoignage de Walter Duranty que vous avez cité.[\[56\]](#). Il affirme que de nombreuses personnes ont réussi à se rendre aux funérailles depuis des endroits plus éloignés de Moscou que Tiflis. Il n'explique cependant pas comment ils ont réussi à réaliser un tel miracle. En attendant, l'explication est simple. Bien sûr, les fonctionnaires les plus responsables venaient aux funérailles de lieux éloignés: secrétaires de comités, présidents de comités exécutifs, etc. Pendant cette période, Staline et la plupart des grands apparatchiks, comme cela a été révélé au 14e Congrès du Parti, avaient un code spécial de communication «personnel» sur toutes les questions qui étaient dirigés contre moi. Avant les journaux il y avait une - toute notification de la mort de Lénine, tous ces secrétaires ont reçu, bien sûr, un ordre de télégramme codé lui d'aller immédiatement à Moscou, très probablement, sans préciser la date des funérailles. Au vu du moment critique, Staline a mobilisé ses apparatchiks dans tout le pays. Il n'aurait pas pu

demander les funérailles de personnes plus éloignées de Moscou que Tiflis, s'il voulait vraiment dire les funérailles de samedi. L'intrigue s'est avérée plus difficile qu'il ne me paraissait, qui était alors à Soukhoum, après des conversations fluides à Moscou quelques mois plus tard. Mais l'essence de la question reste la même.

Incidentement, le fait que Durany ait soigneusement expliqué cet épisode quelques années plus tard - bien sûr, sur les instructions d'en haut - montre que Staline a jugé utile de couvrir également cette piste.

17 novembre 1939

Coyoacan

Staline contre Staline

Le mensonge est une fonction sociale. Il reflète les contradictions entre les gens et les classes. Il est nécessaire là où il est nécessaire de couvrir, adoucir, masquer la contradiction. Là où les antagonismes sociaux ont une longue histoire, les mensonges prennent un caractère équilibré, traditionnel et vénérable. Dans l'ère actuelle d'intensification sans précédent de la lutte entre classes et nations, le mensonge a au contraire acquis un caractère orageux, intense, explosif. Jamais depuis l'époque de Caïn ils n'ont menti comme ils le font aujourd'hui. De plus, au service du mensonge se trouvent désormais des machines rotatives, rarement du cinéma. Le Kremlin n'est pas le dernier du monde au choeur de mensonges.

Certes, les fascistes mentent beaucoup. En Allemagne, il y a un directeur spécial des falsifications: Goebbels. L'appareil de Mussolini n'est pas non plus oisif. Mais les mensonges du fascisme ont, pour ainsi dire, un caractère statique. C'est presque monotone. Cela s'explique par le fait qu'entre la politique quotidienne de la bureaucratie fasciste et ses formules abstraites, il n'y a pas de contradiction aussi horrible qui se développe de plus en plus entre le programme de la bureaucratie soviétique et sa politique actuelle. En URSS, des contradictions sociales d'un nouveau type sont apparues aux yeux de la génération actuelle. Une puissante caste parasitaire s'éleva immédiatement au-dessus du peuple. Son existence même est un défi à tous ces principes au nom desquels la Révolution d'Octobre s'est déroulée. C'est pourquoi cette caste «communiste» (!) Est forcée de mentir plus qu'aucune des classes dirigeantes de l'histoire humaine.

Le mensonge officiel de la bureaucratie soviétique, reflétant les différentes étapes de son ascension, change d'année en année. Des couches successives de mensonges ont créé un chaos extrême dans l'idéologie officielle. Hier, la bureaucratie n'a pas dit ce qu'elle a fait avant-hier, mais aujourd'hui elle ne dit pas ce qu'elle a fait hier. Les bibliothèques soviétiques sont ainsi devenues les foyers d'une terrible infection. Etudiants, enseignants, professeurs, en se renseignant dans de vieux journaux et magazines, découvrent à chaque pas que les mêmes dirigeants ont exprimé des jugements directement opposés sur les mêmes sujets pendant une courte période, d'ailleurs, non seulement de nature théorique mais aussi factuelle. plus simplement, ils ont menti en fonction des intérêts changeants de la journée.

C'est ainsi qu'il est apparu nécessaire de rationaliser les mensonges, de coordonner les falsifications et de codifier les contrefaçons. Après un long travail à Moscou, l'Histoire du Parti communiste a été publiée cette année sous la direction du Comité central, ou plutôt de Staline lui-même. Il n'y a pas de références, de citations, de preuves dans cette "Histoire", c'est un produit d'inspiration purement bureaucratique. Il faudrait plusieurs milliers de pages pour réfuter même les principales falsifications présentées dans 350 pages de ce livre. Nous essaierons de donner au lecteur une idée de l'ampleur des mensonges sur un exemple, bien que le plus frappant, à savoir sur la question de la direction de la Révolution d'Octobre, et à l'avance nous lançons un défi aux messieurs "amis" de réfuter au moins une de nos citations, au moins une de nos dates, au moins

une phrase dans l'une de nos citations, au moins un mot dans l'une des phrases.

Qui a dirigé le coup d'État d'octobre? La nouvelle «Histoire» répond de manière assez catégorique à cette question: «... le centre du parti pour la direction du soulèvement, dirigé par le camarade Staline. » Il est cependant remarquable que personne ne connaisse ce centre avant 1924. Nulle part, ni dans les journaux, ni dans les mémoires et les actes officiels, vous ne trouverez de références aux activités du centre du parti «dirigé par Staline». La légende du centre du parti n'a commencé à être fabriquée qu'en 1924 et a atteint son développement définitif l'année dernière avec la création d'un film spécial "Lénine en octobre".

Si quelqu'un a pris - certains participent même à la direction, en plus de Staline? "Les camarades Vorochilov, Molotov, Dzerzhinsky, Ordzhonikidze, Kirov, Kaganovich, Kuibyshev, Frounze, Yaroslavsky et d'autres ", lit-on dans l'Histoire, "ont reçu des missions spéciales pour diriger le soulèvement sur le terrain." S'y ajoutent Zhdanov et ... Yezhov. Le quartier général de Staline est nommé ici en entier. En fait, il n'y avait pas d'autres dirigeants. C'est l'histoire de Staline.

Nous prenons entre nos mains la première édition des Œuvres de Lénine, publiée par le Comité central du Parti du vivant de Lénine. En ce qui concerne l'insurrection d' Octobre dans une note spéciale de Trotsky a déclaré: « Après le Pétersbourg soviétique passa entre les mains des bolcheviks, Trotsky a été élu comme président, pour qui a organisé et dirigé la rébellion 25 - ème Octobre ». Pas un mot sur le "centre du parti". Pas un mot sur Staline. Ces lignes ont été écrites quand toute l'histoire de la Révolution d'Octobre était complètement fraîche, quand les principaux participants étaient vivants, quand les documents, protocoles, journaux étaient à la disposition de tous. Du vivant de Lénine, personne, y compris Staline lui-même, ne s'est jamais opposé à cette caractérisation de la direction du soulèvement d'octobre, qui a été répétée dans des milliers de journaux locaux, de livres de référence officiels et a été incluse dans les manuels scolaires d'alors.

"Il a été créé le Comité militaire - révolutionnaire du Soviet de Petrograd, qui est devenu le siège légal du soulèvement", - dit le "Histoire". Elle oublie seulement d'ajouter que le président du Comité militaro - révolutionnaire était Trotsky, pas Staline. "Smolny ... est devenu le quartier général des combats de la révolution, d'où provenaient les ordres de combat ", dit History. Elle oublie seulement d'ajouter que Staline n'a jamais travaillé à Smolny, n'a pas été inclus dans le comité militaire - révolutionnaire, n'a pas participé au tutoriel de combat, je me suis assis dans le journal et je suis apparu au Smolny n'est qu'après la victoire finale de l'insurrection.

Parmi la multitude de preuves sur la question qui nous intéresse, nous choisirons celle qui est la plus convaincante dans ce cas: nous parlons du témoignage de Staline lui-même. À l'occasion du premier anniversaire de la révolution, il a consacré un article spécial de la Pravda de Moscou à la révolution d'octobre et à ses principaux participants. Le but caché de l'article était de dire au parti que le soulèvement d'octobre était dirigé non seulement par Trotsky, mais aussi par le Comité central. Cependant, à ce moment-là, Staline ne pouvait pas encore se permettre des falsifications ouvertes. Voici ce qu'il a écrit sur la direction du soulèvement:

«Tous les travaux d'organisation pratique du soulèvement se sont déroulés sous la supervision directe du président du Soviet de Petrograd, camarade. Trotsky. Nous pouvons dire avec certitude que le rapide passage de la garnison du côté du Soviet et l'exécution audacieuse du travail de l'armée - partie du comité révolutionnaire doit principalement et surtout, le camarade. Trotsky. Les camarades Antonov et Podvoisky étaient les principaux assistants du camarade. Trotsky. »

Ces lignes, que nous citons textuellement, ont été écrites par Staline non pas vingt ans après le soulèvement, mais un an plus tard. Dans l'article spécialement consacré aux chefs du soulèvement, il n'y a pas un mot sur le soi-disant «centre du parti». En revanche, on nomme des personnes qui ont complètement disparu de l'«Histoire» officielle.

Ce n'est qu'en 1924, après la mort de Lénine, alors que beaucoup avait déjà été oublié, que

Staline déclara pour la première fois publiquement la tâche des historiens de détruire «la légende (!) Du rôle spécial de Trotsky dans le soulèvement d'octobre». "Je dois dire " , a- t-il déclaré publiquement, "que Trotsky n'a pas joué et ne pouvait pas jouer un rôle particulier dans le soulèvement d'octobre." Mais comment Staline a-t-il concilié cette nouvelle version avec son propre article de 1918? Très simple: il a interdit de citer son ancien article. Toute tentative d'y faire référence dans la presse soviétique aurait conduit le malheureux auteur aux conséquences les plus désastreuses. Cependant, dans les bibliothèques publiques de nombreuses capitales du monde, il est facile de trouver le numéro de la Pravda du 7 novembre 1918, qui est une preuve meurtrière contre Staline et son école de falsification.

J'ai sur mon bureau des dizaines, des centaines de documents réfutant chaque falsification de l'histoire de Staline. Mais cette fois, cela a été dit. Nous ajouterons seulement que peu de temps avant sa mort, Rosa Luxemburg écrivait:

«Lénine et Trotsky avec leurs amis ont été les premiers à donner l'exemple au prolétariat mondial. Ils sont encore les seuls à pouvoir s'exclamer avec Gutten: j'ai osé faire ça! »

Ce fait ne sera annulé par aucun falsificateur, même s'il disposait des machines rotatives et des stations de radio les plus puissantes.

19 novembre 1938

Coyoacan

À la biographie politique de Staline

Huit ans de lutte après Lénine, huit ans de lutte contre Trotsky, huit ans de régime des épigones - d'abord «troïka», puis «sept» et enfin «unie» - toute cette période significative de la descente de la révolution, ses reculs à l'échelle internationale, son déclin théorique nous a amenés à un point éminemment critique. Dans le triomphe bureaucratique de Staline, une grande période historique est résumée, et en même temps, elle marque l'inévitabilité imminente de la surmonter. Le point culminant de la bureaucratie prédit sa crise. Il peut s'avérer beaucoup plus rapide que sa croissance et son ascension. Mode de national - socialisme et son caractère tombent sous les coups non seulement des contradictions internes, mais aussi du mouvement révolutionnaire international. La crise mondiale donnera à ce dernier une série de nouvelles impulsions. L'avant-garde prolétarienne ne peut pas et ne voudra pas s'étouffer sous l'emprise de la direction Molotov. La responsabilité personnelle de Staline est pleinement engagée. Le doute et l'angoisse se sont glissés dans les âmes des plus entraînés. Et Staline ne peut pas donner plus que ce qu'il a. Il fait face à une descente, qui peut s'avérer d'autant plus rapide que l'ascension était artificielle.

En tout cas, Staline est la figure centrale de la période interdisciplinaire actuelle. La caractérisation de Staline en relation avec le déroulement du 16e Congrès suscite un grand intérêt politique. Ce numéro du Bulletin[57] se consacre en grande partie à la caractérisation du leader de l'appareil comme politicien et comme théoricien.

Dans les lignes ci-dessous, nous voulons donner quelques matériaux pour la biographie politique de Staline. Nos matériaux sont extrêmement incomplets. Nous sélectionnons le plus important de ce que nous avons dans nos archives. Mais nos archives ne contiennent pas encore beaucoup de matériaux et de documents essentiels, peut-être les plus importants. À partir des archives de la police, qui avaient intercepté et copié au fil des décennies des lettres de révolutionnaires, des documents, etc., Staline a soigneusement collecté ces dernières années des matériaux avec l'aide desquels il pouvait, d'une part, garder entre ses mains des amis insuffisamment fiables, jeter une ombre sur les opposants. et surtout, pour vous protéger, vous et vos associés, de la publication de certaines citations ou épisodes qui peuvent nuire à la fausse

«monolithicité» de biographies artificiellement construites. Nous n'avons pas ces documents. L'extrême incomplétude de nos informations doit toujours être gardée à l'esprit lors de l'évaluation des documents imprimés ci-dessous.

* * *

1. Le 23 décembre 1925, dans le journal du parti Zarya Vostoka, les amis les plus proches de Staline publièrent le rapport de gendarme suivant relatif à 1903:

«D'après les informations des services de renseignement que j'ai de nouveau reçues, Dzhugashvili était connu dans l'organisation sous le surnom de « Coco » et « Koba »; depuis 1902 a travaillé dans l'organisation du parti social - démocrate, d'abord menchevik, bolchevique et ensuite, comme propagandiste et chef du premier secteur (le chemin de fer) ».

À notre connaissance, aucune réfutation n'est apparue nulle part à propos de ce rapport de gendarme sur Staline publié par ses partisans. Du certificat, il suit que Staline a commencé son travail en tant que menchevik.

2. En 1905, Staline appartenait aux bolcheviks et prit une part active à la lutte. Quelles étaient ses vues et ses actions en 1905? Quelle était son opinion sur la nature de la révolution et ses perspectives? À notre connaissance, aucun document n'est en circulation à ce sujet. Aucun article, discours ou résolution de Staline n'a été réimprimé.

Pourquoi? Évidemment, parce que la réimpression des articles ou des lettres de Staline pendant cette période ne pouvait que nuire à sa biographie politique. Rien d'autre ne peut expliquer cet oubli obstiné du «leader» du passé.

3. En 1907, Staline a participé à l'expropriation de la banque Tiflis. Les mencheviks, à la suite des philistins bourgeois, ne s'indignaient pas un peu des méthodes «conspiratrices» du bolchevisme et de son «anarchoblanckisme». Nous ne pouvons avoir qu'une seule attitude face à cette indignation: le mépris. Le fait de participer à un coup audacieux, quoique partiel, porté à l'ennemi ne fait qu'honorer la détermination révolutionnaire de Staline. On doit se demander, cependant, pourquoi ce fait a-t-il été lâchement retiré de toutes les biographies officielles de Staline? Est-ce au nom de la respectabilité bureaucratique? Nous pensons toujours pas. Plutôt, pour des raisons politiques. Car, si la participation à l'expropriation ne peut en elle-même compromettre un révolutionnaire aux yeux des révolutionnaires, alors une fausse appréciation politique de la situation à cette époque compromet Staline en tant qu'homme politique. Les frappes individuelles contre les institutions, y compris les caissiers de l'ennemi, ne sont compatibles qu'avec une offensive massive, c'est-à-dire avec la montée de la révolution. Lorsque les masses se retirent, les grèves privées, isolées, partisanes dégénèrent inévitablement en aventures et conduisent à la démoralisation du parti. En 1907, la révolution recule et les expropriations dégénèrent en aventures. Staline, en tout cas, a montré pendant cette période qu'il ne savait pas faire la distinction entre le flux et le reflux. L'incapacité de l'orientation politique à grande échelle dans le futur, il la retrouvera plus d'une fois (Estonie, Bulgarie, Canton, 3 - première période).

4. Staline a mené la vie d'un révolutionnaire professionnel depuis la première révolution. Prisons, liens, évasions. Mais sur toute la période de réaction (1907-1911), nous ne trouvons pas un seul document: articles, lettres, résolutions, dans lesquels Staline formulerait son appréciation de la situation et des perspectives. Il ne peut pas y avoir de tels documents. Il se peut qu'ils ne soient pas conservés au moins dans les archives de la police. Pourquoi n'apparaissent-ils pas sur papier? Il est bien évident pourquoi: ils ne sont pas capables de consolider la caractérisation absurde d'infiaillibilité théorique et politique que l'appareil crée pour Staline, c'est-à-dire pour lui-même.

Une seule lettre de cette période a été imprimée suite à un oubli - et cela confirme pleinement notre hypothèse.

Le 24 janvier 1911, Staline écrivit à des amis exilés, et sa lettre, interceptée par la police, fut

réimprimée le 23 décembre 1925 par la même rédaction déraisonnablement obligeante de Zarya Vostoka. Voici ce que Staline a écrit:

«Bien sûr, nous avons entendu parler de la « tempête dans un verre » à l'étranger: blocs Lénine - Plékhanov d'une part, et blocs Trotsky - Martov - Bogdanov d'autre part. L'attitude des travailleurs envers le premier bloc, pour autant que je sache, est favorable. Mais en général, les travailleurs à l'étranger commencent à regarder avec mépris: laissez-les, disent-ils, escalader le mur autant que leur cœur le désire; et sur - les nôtres, qui cherissent les intérêts du mouvement, le travail, le reste suivra. Ceci, en - je pense pour le mieux. »

Ce n'est pas le lieu de s'attarder sur la façon dont Staline détermine correctement la composition des blocs. Ce n'est pas la question.

5. Lénine a mené une lutte acharnée contre les légalistes, liquidateurs et opportunistes, pour la perspective d'une seconde révolution. A cette époque, cette lutte a essentiellement déterminé tous les groupements à l'étranger. Comment le bolchevik Staline évalue-t-il ces batailles? En tant qu'empiriste le plus impuissant, en tant que praticien sans principes: «une tempête dans une tasse de thé; laissez, disent-ils, escalader le mur; travail, le reste suivra. » Staline s'est félicité de l'humeur d'indifférence théorique et de la prétendue supériorité des pratiquants myopes sur les théoriciens révolutionnaires. « Il est, en - à mon avis, pour le mieux », - écrit - il au sentiment qui caractérise la période de réaction et de déclin. Ainsi, nous avons, en la personne du bolchevik Staline, pas même la conciliation politique, - car la conciliation était une tendance idéologique qui cherchait à créer une plate-forme de principe, nous avons un empirisme aveugle, atteignant le point de mépris total pour les problèmes fondamentaux de la révolution.

Il n'est pas difficile d'imaginer quel genre de gâchis la malheureuse rédaction de Zarya Vostok a reçu pour avoir publié cette lettre et quelles mesures ont été prises à l'échelle nationale pour empêcher que de telles lettres n'apparaissent à l'avenir.

6. Le rapport sur le 7 - e Plénum de l'ECCI (1926 YG) suit Staline a caractérisé le passé du parti:

«... Si nous prenons l'histoire de notre parti depuis le moment de sa création, sous la forme d'un groupe de bolcheviks en 1903, et remontons ses étapes ultérieures jusqu'à notre époque, alors on peut dire sans exagération que l'histoire de notre parti est l'histoire de la lutte des contradictions au sein du parti ... Non, et non peut être une ligne "médiane" dans des questions de nature fondamentale ... »

Ces propos impressionnantes sont dirigés contre la «conciliation» idéologique par rapport à ceux contre lesquels Staline combattait. Mais ces formules abstraites d'inconcilierabilité idéologique sont en totale contradiction avec la physionomie politique et le passé politique de Staline lui-même. Il était, en tant qu'empiriste, un conciliateur organique, mais précisément en tant qu'empiriste, il n'exprimait pas sa conciliation en principe.

7. En 1912, Staline participe au journal juridique des bolcheviks "Zvezda". La rédaction de Pétersbourg, en lutte directe avec Lénine, présente d'abord ce journal comme un organe de conciliation. Voici ce que Staline écrit dans un éditorial programmatique:

"... Nous serons satisfaits si le journal réussit, sans tomber dans les passe-temps polémiques de diverses factions, à défendre avec succès les trésors spirituels d'une démocratie cohérente, qui sont maintenant impudiquement envahis par des ennemis évidents et de faux amis." (La révolution et le PCUS (b) dans les matériaux et les documents. T. 5. S. 161-162.)

La phrase sur «l'engouement polémique des différentes factions (!)» Est entièrement dirigée contre Lénine et sa «tempête dans une tasse de thé», contre sa disposition constante à «escalader les murs» de - de quoi - il y a «engouement polémique».

L'article de Staline coïncide donc complètement avec la tendance vulgaire - conciliante citée au-dessus de ses lettres de 1911 et contredit complètement la déclaration ultérieure sur l'inadmissibilité de la ligne médiane en matière de principe.

8. L'une des biographies officielles de Staline se lit comme suit:

«En 1913, il fut de nouveau exilé à Turukhansk, où il resta jusqu'en 1917».

La question jubilaire stalinienne de la Pravda s'exprime de la même manière:

«1913 - 1914 - 1915 - 1916 . Staline passe en exil de Turukhansk. » (Vrai, 21 décembre 1929)

Et pas un mot de plus. Ce furent les années de la guerre mondiale, l'effondrement de la Deuxième Internationale, Zimmerwald, Kintal, la lutte idéologique la plus profonde du socialisme. Quelle part Staline a-t-il pris dans cette lutte? Quatre années d'exil auraient dû être des années de travail mental intense. Dans ces conditions, les exilés tiennent des journaux, rédigent des traités, développent des thèses, des plates-formes, échangent des lettres polémiques, etc. Il se peut que Staline n'ait rien écrit sur les principaux problèmes de la guerre, de l'Internationale et de la révolution pendant ses quatre années d'exil. Pendant ce temps, il est devenu vain de chercher des traces de l'œuvre spirituelle de Staline au cours de ces quatre années étonnantes. Comment cela a-t-il pu arriver? Il est bien évident que s'il n'y en avait qu'une - la seule ligne où Staline formulerait l'idée de défaitisme ou proclamerait la nécessité d'une nouvelle Internationale, cette ligne aurait longtemps été imprimée, photographiée, traduite dans toutes les langues et enrichie de commentaires savants de toutes les académies et instituts. Mais aucune ligne de ce type n'a été trouvée. Est-ce à dire que Staline n'a rien écrit du tout? Non, ça ne veut pas dire. Ce serait absolument incroyable. Mais cela signifie que parmi tout ce qu'il a écrit en quatre ans, il n'y avait rien, absolument rien, qui puisse être utilisé aujourd'hui pour renforcer sa réputation. Ainsi, les années de guerre, où les idées et les slogans de la révolution russe et de la Troisième Internationale se sont forgés, se révèlent être un espace vide dans la biographie idéologique de Staline. Il est très probable qu'à ce moment-là il a parlé et écrit: «Qu'ils grimpent le mur là-bas et fassent des tempêtes dans un verre d'eau».

9. Staline arrive avec Kamenev à Petrograd à la mi-mars 1917. La Pravda, dirigée par Molotov et Shlyapnikov, a un caractère indéfini, primitif, mais toujours «de gauche», dirigé contre le gouvernement provisoire. Staline et Kamenev rejettent l'ancien comité de rédaction comme étant trop de gauche et adoptent une position complètement opportuniste dans l'esprit des mencheviks de gauche:

- a) soutien au gouvernement provisoire, dans la mesure où;
- b) la défense militaire de la révolution (c'est -à- dire la république bourgeoise);
- c) l'unification avec les mencheviks du type Tsereteli.

La position de la Pravda à l'époque représente une page vraiment scandaleuse dans l'histoire du parti et dans la biographie de Staline. Ses articles de mars, qui étaient une conclusion «révolutionnaire» de ses réflexions en exil, expliquent pleinement pourquoi pas une seule ligne des œuvres de Staline de cette époque de guerre n'a encore paru.

10. Citons ici l'histoire de Shlyapnikov (dix-septième année. Livre. 2. 1925) sur le coup d'État mené par Staline et Kamenev, alors liés par l'unité de leur position:

«Le jour où le premier numéro de la Pravda transformée »est sorti - le 15 mars - a été un jour de jubilation défensive. Tout le palais de Tauride, des hommes d'affaires du Comité de la Douma d'État au cœur même de la démocratie révolutionnaire - le Comité exécutif - était rempli d'une seule nouvelle: la victoire des bolcheviks modérés et prudents sur l'extrême. Au comité exécutif lui-même, nous avons été accueillis avec des sourires venimeux. C'était la première et la seule fois où la Pravda obtenait

l'approbation même des défencistes endurcis de la ligne liberdaniste. Lorsque ce numéro de la Pravda fut reçu dans les usines, il y provoqua un désarroi complet parmi les membres de notre Parti et ceux qui sympathisaient avec nous, et un plaisir sarcastique parmi nos opposants. Le Comité de Pétersbourg, le Bureau du Comité central et le comité de rédaction de la Pravda ont reçu des questions: qu'y a-t-il, pourquoi notre journal a-t-il abandonné la ligne bolchevique et pris la voie défensiste? Mais le Comité de Pétersbourg, comme toute l'organisation, a été pris au dépourvu par ce coup d'État et à cette occasion s'est vivement indigné et a blâmé le Bureau du Comité central. L'indignation dans les districts était énorme, et quand les prolétaires apprirent que la Pravda avait été saisie par les trois anciens dirigeants de la Pravda venus de Sibérie, ils exigèrent leur expulsion du parti. "

(Le troisième est un ancien député Muranov.)

À cela, il faut ajouter ce qui suit:

a) L'exposition de Shlyapnikov a été revue et extrêmement adoucie sous la pression de Staline et de Kamenev en 1925 (alors la "troïka" dominait encore!);

b) aucune réfutation de l'histoire de Shlyapnikov n'a paru dans la presse officielle. Et comment pouvez-vous le réfuter? Après tout, les numéros de la "Pravda" d'alors sont disponibles.

11. L'attitude de Staline face au problème du pouvoir révolutionnaire a été exprimée par lui dans un discours prononcé lors d'une conférence du parti (réunion du 29 mars 1917):

«Le gouvernement provisoire a en fait assumé le rôle de consolider les acquis du peuple révolutionnaire. Le Conseil de R. et S. D. mobilise les forces, contrôle; Le Gouvernement provisoire, restreint, confus, assume le rôle de consolidateur de ces acquis du peuple, qui en fait ont déjà été pris par lui. Cette situation a des aspects négatifs, mais aussi positifs: il n'est pas rentable pour nous maintenant de forcer les événements, d'accélérer le processus de séparation des couches bourgeois, qui devront inévitablement nous quitter par la suite. »

Staline a peur de «repousser la bourgeoisie» - le principal argument des mencheviks depuis 1904:

«Puisque le gouvernement provisoire consolide les étapes de la révolution, il est soutenu jusqu'à présent; puisqu'il est contre-révolutionnaire, le soutien du gouvernement provisoire est inacceptable. »

Dan a dit exactement la même chose. Est-il possible en d'autres termes de défendre le gouvernement bourgeois face aux masses révolutionnaires?

D'autres protocoles lisent:

"Camarade. Staline a lu la résolution sur le gouvernement provisoire adoptée par le Bureau du Comité central, mais a déclaré qu'il n'était pas entièrement d'accord avec elle, et s'est plutôt associé à la résolution du Soviet de Krasnoïarsk de R. et S. D. ».

Voici les points les plus importants de la résolution de Krasnoïarsk:

"Découvrir pleinement que la seule source de pouvoir et d'autorité du Gouvernement provisoire est la volonté du peuple qui a fait ce coup d'État et à laquelle le Gouvernement provisoire est obligé d'obéir pleinement ..."

"Soutenir le gouvernement provisoire dans ses activités uniquement dans la mesure où il suit la voie de la satisfaction des revendications de la classe ouvrière et de la

paysannerie révolutionnaire dans la révolution en cours."

Telle est la position de Staline sur la question du pouvoir.

12. Il faut souligner la date: 29 mars. Ainsi, plus d'un mois après le début de la révolution, Staline parle encore de Milioukov comme un allié: le Soviet est en train de conquérir, le gouvernement provisoire se consolide. Il est difficile de croire que ces mots auraient pu être prononcés par un orateur lors d'une conférence bolchevique [58] à la fin de mars 1917! Même Martov n'aurait pas posé la question comme ça. C'est la théorie de Dan dans son expression la plus vulgaire: une abstraction de la révolution démocratique, au sein de laquelle des forces plus «modérées» et plus «décisives» opèrent et se répartissent le travail entre elles: certaines gagnent, d'autres se consolident. Et pourtant, le discours de Staline n'est pas accidentel. Nous y avons un diagramme de toute la politique stalinienne en Chine en 1924-1928 .

Avec quelle indignation passionnée, malgré toute retenue, Lénine a fustigé la position de Staline, qui a réussi à arriver à la dernière séance de la même conférence:

«Même nos bolcheviks, » dit-il, «font preuve de crédulité envers le gouvernement. Cela ne peut s'expliquer que par la frénésie de la révolution. C'est la mort du socialisme. Vous, camarades, faites confiance au gouvernement. Si tel est le cas, nous ne sommes pas en route. Mieux vaut rester en minorité. Liebknecht est à lui seul plus cher que les défencistes de logiciels comme Steklov et Chkheidze. Si vous sympathisez avec Liebknecht et étirez votre doigt (aux défencistes), ce sera une trahison du socialisme international. » (Conférence du parti de mars 1917. Séance du 4 avril. Rapport du camarade Lénine, p. 44.)

Il ne faut pas oublier que le discours de Lénine, comme le procès-verbal en général, est toujours caché au parti.

13. Comment Staline a-t-il posé la question de la guerre? Tout comme Kamenev. Il faut réveiller les travailleurs européens, mais pour l'instant remplissez votre devoir par rapport à la «révolution».

Mais comment réveiller les travailleurs européens? Staline répond dans un article du 17 mars:

«... Nous avons déjà indiqué l'une des manières les plus sérieuses d'y parvenir. Elle consiste à forcer son propre gouvernement à se prononcer non seulement contre tout plan de conquête ... mais aussi à formuler ouvertement la volonté du peuple russe, à entamer immédiatement des négociations sur une paix universelle à la condition du rejet complet de toutes les conquêtes des deux côtés et du droit des nations à l'autodétermination. »

Ainsi, le pacifisme de Milioukov-Goutchkov devait servir de moyen d'éveil du prolétariat européen.

Le 4 avril, au lendemain de son arrivée, Lénine déclara avec indignation lors d'une conférence du parti:

«La Pravda demande au gouvernement de renoncer aux annexions. Exiger du gouvernement capitaliste qu'il renonce aux annexions est un non-sens, une moquerie scandaleuse ... »(Conférence du Parti de mars 1917 , réunion du 4 avril. Rapport du camarade Lénine, p. 44.)

Ces paroles étaient entièrement dirigées contre Staline.

14. Le 14 mars, le soviet menchevik - socialiste - révolutionnaire a publié un manifeste sur la guerre à l'intention des travailleurs de tous les pays. Le Manifeste était un document hypocrite, pseudo-pacifiste dans l'esprit de toute la politique des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires, qui ont persuadé les ouvriers d'autres pays de se rebeller contre leur bourgeoisie, et ont eux-mêmes marché dans la même équipe avec les impérialistes de Russie et toute l'Entente.

Comment Staline a-t-il évalué ce manifeste?

«Tout d'abord, il ne fait aucun doute que le simple slogan« A bas la guerre »est totalement inadapté en tant que moyen pratique ... On ne peut que se féliciter de l'appel lancé hier par le Conseil des députés des travailleurs et des soldats à Petrograd aux peuples du monde entier, appelant leurs propres gouvernements à arrêter le massacre. Cet appel, s'il atteint les larges masses, ramènera sans aucun doute des centaines et des milliers de travailleurs au slogan oublié "Travailleurs de tous les pays, unissez-vous!"

Comment Lénine a-t-il évalué l'attrait des défencistes? Dans le discours déjà cité le 4 avril, il a déclaré:

«L'appel du Soviet des députés ouvriers - il n'y a pas un seul mot imprégné de conscience de classe. Il y a une phrase solide! » (Conférence du parti de mars 1917. Séance du 4 avril. Rapport du camarade Lénine, p. 45.)

Ces paroles de Lénine sont entièrement dirigées contre Staline. C'est pourquoi le compte rendu de la conférence Mars sont cachés du parti.

15. Poursuivant la politique des mencheviks de gauche à l'égard du gouvernement provisoire et de la guerre, Staline n'avait aucune raison de refuser de s'unir aux mencheviks. C'est ainsi qu'il s'est exprimé sur cette question lors de la même conférence de mars 1917. Nous citons le protocole textuellement:

«À l'ordre du jour se trouve la proposition d'unification de Tsereteli.
Staline:
- Nous devons y aller. Il est nécessaire de définir nos propositions pour la ligne d'unification. L'unification le long de la ligne Zimmerwald - Kinthal est possible. »

Même Molotov exprime (certes pas très clairement) ses doutes. Objets de Staline:

«Vous ne devez pas prendre de l'avance sur nous-mêmes et éviter les désaccords. Il n'y a pas de vie de parti sans désaccords. Nous travaillerons sur des différences mineures au sein du parti. » (Conférence du parti de mars. Session du 4 avril, p. 32.)

Ces quelques mots en disent plus que des volumes. Ils montrent les pensées que Staline a mangées pendant les années de guerre et témoignent avec une précision juridique que le zimmerwaldisme de Staline était de la même marque que le zimmerwaldisme de Tsereteli. Ici encore, il est même pas un soupçon de cette irréconciliable idéologique, le faux masque dont Staline, dans l'intérêt de la lutte de l'appareil, mis sur lui - même quelques années plus tard. Au contraire, le menchévisme et le bolchevisme apparaissent à Staline à la fin de mars 1917 comme des nuances de pensée pouvant coexister en un seul parti. Staline appelle les désaccords avec Tsereteli des «désaccords mineurs» qui peuvent être «éliminés» au sein d'une même organisation. On voit ici combien il convient à Staline d'exposer rétroactivement l'attitude conciliante de Trotsky envers les mencheviks de gauche ... en 1913.

16. Avec une telle position, Staline, naturellement, ne pouvait rien opposer de sérieux aux socialistes-révolutionnaires et mencheviks du Comité exécutif, où il entra dès son arrivée en tant que représentant du parti. Laissé dans les archives ou imprimer une seule proposition, déclaration de protestation dans laquelle Staline comme - un nettement opposé au point de vue bolchevique flunkeyisme «démocratie révolutionnaire» à la bourgeoisie. L'un des écrivains de la vie quotidienne de cette période, un demi-défenseur non partisan Soukhanov, l'auteur du manifeste susmentionné aux travailleurs du monde entier, dit dans ses «Notes sur la révolution»:

«Parmi les bolcheviks à cette époque, outre Kamenev, il est apparu à Isp. Comité Staline ... Au cours de sa modeste activité à Isp. Le comité (il) a produit - pas sur moi

seul - l'impression d'une tache grise, parfois faiblement et sans trace. En fait, il n'y a plus rien à dire sur lui. " (Notes sur la révolution, livre 2, p. 265, 266.)

17. Le dernier a percé de - à l' étranger Lénine déclamant et délirant contre "Kautskyist" (phrase de Lénine) "Vérité", Staline s'est écarté. Pendant que Kamenev se défend, Staline se tait. Peu à peu, il entre dans une nouvelle piste officielle tracée par Lénine. Mais nous ne trouverons pas en lui une seule pensée indépendante, pas une seule généralisation sur laquelle s'attarder. Là où une opportunité se présente, Staline se tient entre Kamenev et Lénine. Ainsi, quatre jours avant le coup d'État d'octobre, lorsque Lénine a exigé l'expulsion de Zinoviev et Kamenev, Staline a déclaré dans la Pravda qu'il ne voyait aucune différence fondamentale. (Voir l'article "Un poinçon dans un sac" dans le même numéro.)

18. Staline n'a pris aucune position indépendante lors des négociations de Brest. Il hésita, attendit, resta silencieux. Au dernier moment, il vota pour la proposition de Lénine. La position confuse et impuissante de Staline pendant cette période est clairement, mais pas complètement, caractérisée même par les protocoles officiellement traités du Comité central. (Voir "Alène dans un sac".)

19. Pendant la guerre civile, Staline s'est opposé aux principes qui sous-tendent la création de l'Armée rouge et a inspiré dans les coulisses la soi-disant «opposition militaire» contre Lénine et Trotsky. Les faits relatifs à cela sont exposés en partie dans l'Autobiographie de Trotsky (vol. 2, p. 167; «Opposition militaire»). (Voir également l'article de Markin dans le Bulletin de l'opposition n° 12-13, p. 36).

20. En 1922, pendant la maladie et le congé de Trotsky, Staline, sous l'influence de Sokolnikov, exécuta au Comité central une décision qui sapa le monopole du commerce extérieur. Grâce au discours décisif de Lénine et de Trotsky, cette décision a été annulée. (Voir la "Lettre à Istpart" de Trotsky.)

21. Sur la question nationale, Staline adoptait en même temps la position que Lénine accusait de tendances bureaucratiques et chauvines. Staline, pour sa part, accuse Lénine de libéralisme national. (Voir la "Lettre à Istpart" de Trotsky.)

22. Quel a été le comportement de Staline sur la question de la révolution allemande en 1923? Là encore, il dut, comme en mars 1917, s'orienter indépendamment sur une question de grande ampleur: Lénine était malade, une lutte était menée avec Trotsky. Voici ce que Staline écrivit à Zinoviev et à Boukharine en août 1923 sur la situation en Allemagne:

«Les communistes devraient-ils s'efforcer (à ce stade) de prendre le pouvoir sans l'art. - D, s'ils sont déjà mûrs pour cela - dans ce cas, sur le - je pense que la question. En prenant le pouvoir, nous avions en Russie des réserves telles que:

- a) le monde;
- b) la terre aux paysans;
- c) le soutien de la grande majorité de la classe ouvrière;
- d) la sympathie de la paysannerie.

Les communistes allemands n'ont plus rien de tel. Bien sûr, ils ont un pays soviétique à côté, que nous n'avions pas; mais que pouvons-nous leur donner pour le moment? Si maintenant en Allemagne le pouvoir, pour ainsi dire, tombe, et que les communistes le prennent, ils échoueront avec un crash. C'est le «meilleur» cas. Et dans le pire des cas, ils seront réduits en miettes et rejetés. Ce n'est pas que Brandler veuille «enseigner aux masses»; le fait est que la bourgeoisie plus la droite s. - d) transformerait certainement l'étude - la démonstration en une bataille générale (jusqu'à présent, ils ont toutes les chances pour cela) et les vaincrait. Bien sûr, les fascistes ne dorment pas, mais il est plus avantageux pour nous que les fascistes attaquent en premier: cela ralliera toute la classe ouvrière autour des communistes (l'Allemagne n'est pas la Bulgarie). De plus, les nazis sont, de toute évidence, faibles en Allemagne. Par - je pense que les Allemands devraient être retenus et non encouragés. »

Ainsi, en août 1923, alors que la révolution allemande frappait à toutes les portes, Staline pensait que Brandler devait être retenu et non encouragé. Pour l'omission de la situation révolutionnaire en Allemagne, Staline porte le principal fardeau de la responsabilité. Il a soutenu et encouragé les cuncteurs, les sceptiques et les serveurs en Allemagne. Ce n'est pas par hasard qu'il a pris une position opportuniste sur la question de l'importance historique mondiale : en substance, il n'a poursuivi la politique qu'il a menée en Russie qu'en mars 1917.

23. Après que la situation révolutionnaire ait été ruinée par la passivité et l'indécision, Staline a longtemps défendu le Comité central de Brandler contre Trotsky, se défendant ainsi. Ce faisant, Staline a évoqué, bien entendu, «l'originalité». Donc, le 17 décembre 1924 - un an après le crash en Allemagne! - Staline a écrit:

«Cette particularité ne doit pas être oubliée une seule minute. Il faut surtout se souvenir de lui lors de l'analyse des événements allemands de l'automne 1923. Le camarade Trotsky, qui fait sans discernement (!) Une analogie (!! entre la révolution d'octobre et la révolution en Allemagne, et fustige sans relâche le parti communiste allemand, doit d'abord se souvenir de lui. ("Questions of Leninism", éd. 1928, p. 171.)

Ainsi, Trotsky était coupable en ces jours de «flagellation» du brandlériantisme, et non de le patronner. Cela montre clairement à quel point Staline et son Molotov sont appropriés pour la lutte contre les droits en Allemagne!

24. 1924 - l'année du grand tournant. Au printemps de cette année, Staline répète les formules encore anciennes sur l'impossibilité de construire le socialisme dans un pays séparé, d'autant plus arriéré. À l'automne de la même année, Staline rompt avec Marx et Lénine sur la question principale de la révolution prolétarienne et construit sa propre «théorie» du socialisme dans un pays séparé. Incidemment, nulle part dans les travaux de Staline cette théorie n'est développée sous une forme positive et n'a même pas été énoncée. Toute la justification est réduite à deux citations délibérément mal interprétées de Lénine. Staline n'a répondu à aucune objection. La théorie du socialisme dans un pays particulier a un fondement administratif et non théorique.

La même année, Staline a créé la théorie des «partis en deux parties», c'est -à-dire des partis ouvriers et paysans à deux classes pour l'Est. C'est une rupture avec le marxisme et toute l'histoire du bolchevisme sur la question fondamentale: le caractère de classe du parti. Même le Komintern s'est trouvé en 1928 contraint de s'éloigner de la théorie, qui pendant longtemps a ruiné les partis communistes de l'Est. Mais la grande découverte continue de figurer aujourd'hui dans les «Questions du léninisme» de Staline.

La même année, Staline procède à la subordination du communisme chinois au parti bourgeois du Kuomintang, présentant ce dernier comme un parti «ouvrier et paysan» du modèle qu'il a inventé. Les ouvriers et les paysans chinois sont politiquement asservis par la bourgeoisie par l'autorité du Komintern. Staline organise en Chine la «division du travail» que Lénine l'empêche d'organiser en Russie en 1917: les ouvriers et les paysans chinois «conquièrent», Tchang Kaï-chek «consolide».

La politique de Staline a été la cause directe et immédiate de l'effondrement de la révolution chinoise.

La position de Staline - ses zigzags - sur les questions de l'économie soviétique sont trop fraîches dans la mémoire de nos lecteurs, nous ne nous y attardons donc pas ici.

En conclusion, rappelons-nous seulement le «Testament» de Lénine. Il ne s'agit pas d'un article ou d'un discours polémique, où l'on peut raisonnablement supposer les inévitables exagérations résultant de la ferveur de la lutte. Non, dans le Testament, Lénine, pesant calmement chaque mot, donne le dernier conseil au parti, évaluant chacun de ses collaborateurs sur la base de toute son expérience de travail avec eux. Que dit-il de Staline?

a) "grossier";

- b) "déloyal";
- c) «enclins à abuser de pouvoir».

Conclusion: démission du poste de secrétaire général.

Quelques semaines plus tard, Lénine dictait une note à Staline dans laquelle il déclarait «une rupture avec lui de toutes relations personnelles et de camaraderie».

Ce fut l'une des dernières expressions de la volonté de Lénine. Tous ces faits sont fixés dans le procès-verbal du Plénum de juillet du Comité central de 1927 .

* * *

Ce sont quelques-uns des points de repère de la biographie politique de Staline. Ils donnent une image assez complète dans laquelle l'énergie, la volonté et la détermination se combinent avec l'empirisme, la myopie, une inclination organique vers des décisions opportunistes sur de grandes questions, une impolitesse personnelle, une déloyauté et une volonté d'abuser du pouvoir pour supprimer le parti.

Staline en tant que théoricien

I. Équilibre paysan des révolutions démocratiques et socialistes

«... L'apparition du camarade Staline à la conférence des agraires - marxistes - c'était une époque dans l'histoire de l'Académie communiste. Sur la base de ce que disait le camarade Staline, nous avons dû réviser tous nos plans et les refaire dans la direction dont le camarade Staline parlait. Le discours du camarade Staline a donné une formidable impulsion à notre travail. » (Pokrovsky au XVIe Congrès.)

Dans son discours liminaire à la conférence des agraires - marxistes (27 décembre 1929), Staline a longtemps prolongé que «l' opposition trotskyste - zinoviev» croyait que «la Révolution d'octobre, en fait, n'a rien donné à la paysannerie».

Probablement, même pour des auditeurs respectueux, cette invention semblait trop maladroite. Cependant, par souci de clarté, il est nécessaire de citer plus en détail:

«Je veux dire, » dit Staline, «la théorie selon laquelle la révolution d'octobre aurait donné à la paysannerie moins (?) Que la révolution de février; que la Révolution d'Octobre, en fait, n'a rien donné à la paysannerie. Staline attribue l'invention de cette «théorie» à l'un des figurants soviétiques - les économistes, Groman, un ancien menchevik connu dans le passé, après quoi il ajoute:

«Mais cette théorie a été reprise par l' opposition trotskiste - zinovieviste et utilisée contre le parti».

La théorie de Groman sur les révolutions de février et d'octobre nous est totalement inconnue. Mais Groman n'a rien à voir avec ça. Il est connecté uniquement pour couvrir les pistes. Comment la révolution de février pourrait-elle donner plus au paysan que la révolution d'octobre? Qu'est-ce que la révolution de février a apporté au paysan en général, en dehors du sommet et donc de la liquidation totalement peu fiable de la monarchie? L'appareil bureaucratique est resté ancien. La révolution de février n'a pas donné de terre au paysan. Mais cela lui a donné la poursuite de la guerre et a assuré le développement ultérieur de l'inflation. Peut-être que Staline sait quoi - d' autres cadeaux de la Révolution de Février, les paysans? Ils nous sont inconnus. La révolution de février a cédé la place à la révolution d'octobre parce qu'elle a trompé le paysan alentour.

Staline relie la théorie imaginaire de l'opposition sur les avantages de la révolution de février

sur la révolution d'octobre avec la théorie «sur les soi-disant ciseaux». Par cela, il trahit les sources et les buts de sa calomnie jusqu'au bout. Staline polémique, comme je vais maintenant le montrer, contre moi. Uniquement pour la commodité de ses opérations, pour masquer les distorsions les plus grossières, il se cache derrière Groman et derrière l'« opposition trotskyste - Zinoviev » sans nom en général.

La véritable essence de la question est la suivante. Au douzième congrès du parti (au printemps 1923), j'ai d'abord démontré la divergence menaçante des prix industriels et agricoles. Dans mon rapport, ce phénomène a d'abord été appelé "ciseaux de prix". J'ai averti que le retard supplémentaire de l'industrie écarterait ces ciseaux et qu'ils pourraient couper les fils qui unissent le prolétariat et la paysannerie.

En février 1927, le Plenum du Comité central lors de la discussion sur la politique des prix I 1001 - la première fois essayant de prouver que des expressions courantes comme «face à la campagne» passent par le fond de l'affaire et que les termes du lien avec la question paysanne sont résolus fondamentalement ratio prix des produits agricoles et industriels. Le problème pour le paysan est qu'il lui est difficile de regarder loin devant lui. Mais sous ses pieds il voit très bien, il se souvient fermement d'hier et sait résumer son commerce avec la ville, équilibre qui est pour lui à tout moment le bilan de la révolution.

L'expropriation des propriétés foncières des propriétaires fonciers, ainsi que les allégements fiscaux, ont libéré la paysannerie du paiement d'un montant d'environ cinq cents à six cent millions de roubles. C'est une conquête claire et incontestable de la paysannerie grâce à la Révolution d'octobre - en aucun cas celle de février.

Mais avec cet énorme plus, le paysan distingue également clairement le moins que la même révolution d'octobre lui a apporté. Cet inconvénient consiste en la hausse excessive du prix des produits industriels par rapport aux prix d'avant-guerre. Bien sûr, si le capitalisme avait survécu en Russie, les ciseaux de prix auraient sans aucun doute eu lieu - c'est un phénomène international. Mais dans le - d'abord, je ne connais pas d'agriculteur. Et dans - le second, n'importe où, ces ciseaux ne se sont pas séparés comme en Union soviétique. Les importantes pertes de prix de la paysannerie sont temporaires, reflétant la période d'«accumulation initiale» de l'industrie publique. L'Etat prolétarien, pour ainsi dire, emprunte au paysan pour le rendre au centuple. Mais tout cela appartient déjà au domaine des considérations théoriques et de la prospective historique. La pensée du paysan est empirique et se fonde sur des faits dans leur contexte actuel. «La Révolution d'octobre m'a libéré du paiement d'un demi-milliard de rentes foncières», dit le paysan. - Merci aux bolcheviks. Mais l'industrie d'Etat me prend sur les prix bien plus que ce que les capitalistes ont pris. Il y a quelque chose qui cloche avec les communistes. " En d'autres termes, le paysan équilibre la Révolution d'octobre en combinant ses deux articles principaux: agraire - démocratique («bolchevique») et industriel - socialiste («communiste»). Sous le premier article - un plus clair et indiscutable; sous le deuxième article - c'est toujours un net moins, de plus, par le nombre d'aujourd'hui, il est nettement plus élevé que le plus. L'équilibre passif de la Révolution d'octobre, qui est à la base de tous les malentendus entre le paysan et le régime soviétique, est, à son tour, en lien le plus étroit avec la position isolée de l'Union soviétique dans l'économie mondiale.

Près de trois ans plus tard, après les anciennes disputes, Staline est malheureusement revenu sur la question. Comme il est condamné à répéter le dos des autres et en même temps à prendre soin de son «indépendance», il est forcé à chaque pas de regarder avec inquiétude l'hier de «l'opposition trotskyste» et ... dissimuler ses traces. Staline n'a pas du tout compris à un moment donné les «ciseaux» de la ville et de la campagne; pendant cinq ans (1923-1928), il a vu le danger dans la course en avant de l'industrie, et non dans son retard; lubrifier tout cela de quelque façon que ce soit - quoi que ce soit, dans son rapport marmonne quelque chose d'incohérent sur les «préjugés bourgeois (!!!) sur les soi-disant ciseaux». Pourquoi est-ce un préjugé? Et quel est son caractère bourgeois? Mais Staline n'est pas obligé de répondre à ces questions, puisque personne

n'ose le lui poser.

Si la révolution de février avait donné la terre aux paysans, alors la révolution d'octobre, avec des ciseaux de prix, n'aurait pas pu tenir pendant deux ans. Au contraire, la révolution d'octobre n'aurait pas pu être accomplie si la révolution de février avait pu résoudre la principale tâche agraire - démocratique en éliminant la propriété foncière privée.

Nous avons déjà indirectement rappelé ci-dessus que dans les premières années après octobre, le paysan s'efforça obstinément d'opposer les communistes aux bolcheviks. Il approuve ces derniers, précisément parce qu'ils ont mené la révolution terrestre avec une telle détermination avec laquelle elle n'a jamais été menée ailleurs. Mais le même paysan était mécontent des communistes, qui, ayant pris en main des usines et des usines, livrent des marchandises à un prix élevé. En d'autres termes, le paysan approuvait très fortement la révolution agraire des bolcheviks, mais traitait les premiers pas de la révolution socialiste avec inquiétude, doute et parfois même une hostilité ouverte. Très vite, cependant, le paysan dut comprendre que les bolcheviks et les communistes formaient un seul et même parti.

En février 1927, j'ai soulevé la question au plénum du Comité central comme suit.

La liquidation des propriétaires fonciers nous a donné beaucoup de crédit de la part des paysans, à la fois politique et économique. Mais ce prêt n'est ni éternel ni illimité. La question est décidée par le rapport de prix. Seules l'accélération de l'industrialisation, d'une part, et la collectivisation des exploitations paysannes, d'autre part, peuvent conduire à un rapport de prix plus favorable pour les campagnes. Sinon, les bénéfices de la révolution agraire seront entièrement concentrés entre les mains des koulaks, tandis que les ciseaux blesseront le plus les pauvres. La différenciation des paysans moyens se fera à un rythme accéléré. Le résultat peut être le même: l'effondrement de la dictature du prolétariat.

«Cette année, ai-je dit, seuls 8 milliards de roubles de produits industriels seront jetés sur le marché intérieur au prix de détail ... Le village paiera environ 4 milliards de roubles pour sa plus petite moitié des marchandises. Prenons l'indice industriel de détail par rapport aux prix d'avant-guerre pour 2, - comme Mikoyan l'a dit ici ... Cela signifie que le village surpasse environ 2 milliards de roubles pour les produits industriels ... Balance (paysan): la révolution agraire - démocratique m'a apporté, entre autres, 500 millions roubles par an (suppression des loyers et réductions d'impôts). La révolution socialiste a bloqué ce profit 2 - des milliards de pertes. Il est clair que l'équilibre est réduit à 1,5 - milliards déficit en dollars ».

Personne ne s'est opposé à moi lors de cette réunion, mais Yakovlev, l'actuel commissaire du peuple à l'agriculture, puis seul fonctionnaire chargé de missions spéciales pour les statistiques, a reçu la tâche: renverser mon calcul à tout prix. Yakovlev a fait tout ce qu'il pouvait. Avec tous les amendements et restrictions légaux et illégaux, Yakovlev a été contraint le lendemain d'admettre que l'équilibre de la Révolution d'octobre pour le village dans son ensemble était toujours en baisse. Encore une fois, voici une citation authentique:

«... Le gain d'une diminution des paiements directs par rapport à la période d'avant-guerre est d'environ 630 millions de roubles ... La paysannerie a perdu environ 1 milliard de roubles l'année dernière en raison du fait qu'elle achète des produits manufacturés non pas selon l'indice du revenu paysan, mais selon l'indice de détail des produits manufacturés. Le solde négatif est d'environ 400 millions de roubles. »

Il est clair que le calcul de Yakovlev a fondamentalement confirmé mon idée: le paysan a réalisé un revenu important de la révolution démocratique accomplie par les bolcheviks, mais souffre toujours d'une perte de la révolution socialiste qu'ils ont accomplie, et la perte dépasse largement le profit. J'ai estimé le solde passif à 1,5 milliard. Yakovlev - moins d'un demi-milliard. Je pense toujours que ma figure, qui ne prétendait pas du tout être exacte, était plus proche de la réalité que celle de Yakovlev. La différence entre les deux chiffres est très significative en soi, mais elle ne change pas ma conclusion principale. La gravité des difficultés d'approvisionnement

en céréales a confirmé mon calcul comme étant plus alarmant. Il est absurde, en effet, de penser que l'approvisionnement en céréales des couches supérieures de la campagne était motivé par des motifs purement politiques, c'est-à-dire par l'hostilité des koulaks envers l'Etat soviétique. Le koulak n'est pas capable de ce genre d'*'idéalisme'*. S'il n'a pas sorti son grain pour le vendre, c'est parce que l'échange est devenu non rentable à cause des ciseaux de prix. Par conséquent, le koulak a réussi à attirer le paysan moyen dans l'orbite de son influence.

Ce calcul est grossier, pour ainsi dire, grossier. Les éléments constitutifs du bilan peuvent et doivent être divisés en fonction des trois principales couches de la paysannerie: les koulaks, les paysans moyens et les pauvres. Cependant, à cette période - début 1927 - les statistiques officielles, inspirées de Yakovlev, ignoraient ou méconnaissaient la différenciation des campagnes, tandis que la politique de Staline - Rykov - Boukharine visait à patronner le paysan *«fort»* et à lutter contre la *«dépendance»* des pauvres. Ainsi, dans les campagnes, le bilan passif était particulièrement dur pour les couches inférieures de la paysannerie.

Mais où tout - a encore pris l'opposition de Staline à la révolution de février et à octobre? - demandera le lecteur. La question est légitime. L'opposition m'a rendu agro - démocratique et industriel - de la révolution socialiste, Staline, tout à fait incapable de pensée théorique, c'est-à-dire abstraite, vaguement comprise par - la sienne: il a simplement décidé que la révolution démocratique - d'où février. Il est nécessaire de s'attarder là-dessus, car le vieux malentendu traditionnel de Staline et de son peuple partageant les mêmes idées sur la relation entre la révolution démocratique et le socialiste, qui sous-tend toute leur lutte contre la théorie de la révolution permanente, a déjà réussi à provoquer d'horribles catastrophes, en particulier en Chine et en Inde, et reste une source d'erreurs meurtrières et ce jour.

Le fait est que Staline a rencontré la Révolution de février 1917, essentiellement, en tant que démocrate de gauche, et non en tant que révolutionnaire prolétarien - internationaliste. Il l'a clairement montré avec tout son comportement avant l'arrivée de Lénine. La révolution de février était pour Staline et, on le voit, est restée une révolution *«démocratique»* par excellence[59]. Il a représenté le soutien du premier gouvernement provisoire, qui était dirigé par le prince propriétaire national - libéral. Lvov, avait un fabricant national - conservateur Guchkov comme ministre de la guerre et un national - libéral Milyukov comme ministre des Affaires étrangères. Justifiant lors de la réunion du parti du 29 mars 1917 la nécessité de soutenir le gouvernement provisoire bourgeois - propriétaire, Staline déclara:

«Le pouvoir a été divisé entre deux organes, dont aucun n'a le plein pouvoir. Les rôles ont été partagés. Le Soviet a en fait pris l'initiative de transformations révolutionnaires; Le Soviet est le chef révolutionnaire du peuple insurgé, l'organe qui construit le gouvernement provisoire. Le gouvernement provisoire a pris en fait le rôle de consolidateur des acquis du peuple révolutionnaire ... Depuis que le gouvernement provisoire consolide les pas de la révolution, il est donc soutenu ... » [60]

« Le Février » bourgeois - propriétaire et le gouvernement à fond contre-révolutionnaire était pour Staline pas un ennemi de classe, et un collaborateur avec qui il est nécessaire d'établir une division du travail. Les ouvriers et les paysans *«conquériront»*, la bourgeoisie *«se consolidera»*. Tous ensemble constitueront une *«révolution démocratique»*. La formule de soutien à la bourgeoisie *«en tant que - en tant que»* formule de base des mencheviks, était en même temps la formule de Staline. Tout cela a été dit par Staline un mois après le coup d'Etat de février, lorsque la nature du gouvernement provisoire aurait dû être claire pour les aveugles, non pas sur la base de la prévoyance marxiste, mais de l'expérience politique.

Comme l'a montré tout le cours des événements qui a suivi, Lénine en 1917, en substance, n'a pas convaincu Staline, mais l'a seulement renvoyé avec son coude. Toute la poursuite de la lutte de Staline contre la théorie de la révolution permanente est basée sur le démembrément mécanique de la révolution démocratique et de la révolution socialiste. Staline ne comprenait

toujours pas que la Révolution d'Octobre était avant tout une révolution démocratique et que ce n'était qu'à cause de cela qu'elle pouvait provoquer la dictature du prolétariat. L'équilibre des acquis démocratiques et socialistes de la Révolution d'Octobre que j'ai fait, Staline s'est simplement adapté à son ancien concept. Après cela, il pose la question: "Est-il vrai que les paysans n'ont rien reçu de la Révolution d'Octobre?" Et, après avoir dit que «grâce à la révolution d'octobre, les paysans ont été libérés du joug du propriétaire» (vous voyez, nous n'avons jamais entendu cela auparavant!), Staline conclut:

"Comment peut-on alors affirmer que la Révolution d'Octobre n'a rien donné aux paysans?"

Après cela, comment affirmer, demandons-nous, que ce «théoricien» a au moins un grain de conscience théorique? ...

* * *

Le bilan ci-dessus de la Révolution d'Octobre, défavorable à la campagne, est, bien entendu, temporaire et transitoire. La principale signification de la Révolution d'octobre pour la paysannerie est qu'elle a créé les conditions préalables à la restructuration socialiste de l'agriculture. Mais c'est une question d'avenir. En 1927, la collectivisation battait encore son plein. Personne n'a même pensé au «solide». Staline, cependant, l'inclut également rétroactivement. "Maintenant, après le développement intensifié du mouvement des fermes collectives, " notre théoricien anticipe l'avenir et le transmet au passé, "les paysans ont l'opportunité ... de produire beaucoup plus qu'auparavant, avec la même dépense de travail". Et après cela encore:

«Après tout cela (!), Comment peut-on affirmer que la Révolution d'Octobre n'a apporté aucun gain à la paysannerie? N'est-il pas clair que les gens qui racontent une telle fable mentent évidemment sur le parti et le régime soviétique? ... »La mention de « fable » et de « mensonge », comme on le voit, est tout à fait en place ici. Oui, certaines personnes «mentent ouvertement» sur la chronologie et le bon sens.

Staline, comme on peut le voir, approfondit sa «fiction», dépeignant la question comme si l'opposition non seulement glorifiait la révolution de février au détriment de la révolution d'octobre, mais refusait aussi à l'avenir à cette dernière la capacité d'améliorer la situation de la paysannerie. Quels imbéciles, si je puis dire, est-ce intentionnel? Nous nous excusons auprès du vénérable professeur Pokrovsky! ...

Invariablement depuis 1923, mettant invariablement en avant le problème des ciseaux économiques en ville et à la campagne, l'opposition poursuivait un objectif tout à fait défini et désormais incontestable pour tous: faire comprendre à la bureaucratie que la lutte contre le danger de panne pouvait être menée non pas avec des slogans de marmelade, comme "face au village", etc., mais au moyen de :

- a) un rythme de développement industriel plus rapide et
- b) collectivisation énergique de l'économie paysanne.

En d'autres termes, nous n'avons pas posé le problème des ciseaux, comme le problème de l'équilibre paysan de la révolution d'octobre, pour «discréditer» la révolution d'octobre - la «terminologie» à elle seule en vaut la peine! - mais pour forcer la bureaucratie suffisante et conservatrice à utiliser les opportunités économiques incommensurables que la Révolution d'octobre a ouvertes au pays avec un fouet de l'opposition.

Le koulak officiel - cours bureaucratique de 1923-1928, qui trouve son expression dans le travail législatif et administratif quotidien, dans de nouvelles théories, et surtout dans la persécution de l'opposition, celle-ci s'oppose à partir de 1923 à une voie d'industrialisation accélérée, et à partir de 1926, après les premiers succès industrie, mécanisation et collectivisation de l'agriculture.

Rappelons une fois de plus que la plate-forme de l'opposition, que Staline garde secrète, mais dont il puise morceau par morceau toute sa sagesse, se lit comme suit:

«L'agriculture croissante des campagnes doit être mise en contraste avec la croissance plus rapide des collectifs. Il faut systématiquement, d'année en année, faire des allocations importantes pour venir en aide aux pauvres, organisés en collectifs ... »(p. 24.)

«Des fonds beaucoup plus importants devraient être investis dans la construction de fermes d'État et collectives. Il est nécessaire de fournir un maximum d'avantages aux fermes collectives nouvellement organisées et aux autres formes de collectivisation. Les personnes privées de droit de vote ne peuvent pas être membres de fermes collectives. La tâche de transférer la production à petite échelle à la grande échelle, collectiviste, doit être imprégnée de tout le travail de coopération. »

"Il est nécessaire de prendre les travaux de gestion des terres entièrement aux frais de l'Etat, et tout d'abord, les kolkhoz et les fermes des pauvres doivent être organisés avec la protection maximale de leurs intérêts." (P. 26.)

Si la bureaucratie n'avait pas vacillé sous la pression de l'élément petit-bourgeois, mais avait exécuté le programme d'opposition depuis 1923, non seulement le prolétariat, mais aussi l'équilibre paysan de la Révolution d'Octobre aurait aujourd'hui un caractère incomparablement plus prospère.

* * *

Le problème du lien est le problème du rapport entre la ville et la campagne. Il se divise en deux parties, ou plutôt, peut être vu sous deux angles:

- a) la relation entre l'industrie et l'agriculture;
- b) la relation entre le prolétariat et la paysannerie.

Sur la base du marché, ces relations, sous forme de circulation des marchandises, trouvent leur expression dans les mouvements de prix. Le rapport entre les prix du pain, du lin, de la betterave, etc., d'une part, du chintz, du kérosène, de la charrue, etc., d'autre part, fournit un indicateur décisif pour apprécier le rapport entre la ville et la campagne, l'industrie et l'agriculture, les ouvriers et les paysans. Le problème des ciseaux des prix industriels et agricoles reste donc le problème économique et social le plus important de tout le système soviétique pour la période actuelle. Comment les ciseaux de prix ont-ils évolué entre les deux congrès, c'est-à- dire au cours des 2,5 dernières années? Se sont-ils contractés ou, au contraire, se sont-ils développés?

Il serait vain de chercher une réponse à cette question centrale dans le discours de dix heures de Staline au Congrès. Donnant des tas de chiffres départementaux, transformant le principal rapport en un ouvrage de référence bureaucratique, Staline n'a même pas tenté une généralisation marxiste des données factuelles éparses et complètement irréfléchies qui lui étaient présentées par les commissariats, secrétariats et autres chancelleries.

Les prix industriels et agricoles diminuent-ils? En d'autres termes, est-ce que l'équilibre de la révolution socialiste, qui est encore passive pour le paysan, diminue? Dans les conditions du marché - et nous n'en avons pas sauté et ne sauterons pas avant longtemps - la compression ou l'expansion des ciseaux est cruciale pour évaluer le succès obtenu et pour vérifier l'exactitude ou l'inexactitude des plans et méthodes économiques. Le fait qu'il n'y ait pas un mot à ce sujet dans le rapport de Staline est en soi une circonstance extrêmement alarmante. Si les ciseaux étaient compressés, alors dans le département de Mikoyan, il y aurait des spécialistes qui donneraient facilement à ce processus une expression numérique et graphique. Il ne restait plus qu'à Staline de démontrer le schéma, c'est-à- dire de montrer au congrès une image des ciseaux, qui témoigne de la contraction de leurs lames. Toute la partie économique du rapport trouverait son axe. Hélas, maintenant elle est partie. Staline a évité le problème des ciseaux.

Les ciseaux internes ne sont bien sûr pas le dernier recours. Il y en a un autre, plus élevé: les ciseaux des prix intérieurs et mondiaux. Ils mesurent la productivité du travail dans l'économie soviétique par rapport à la productivité du travail du marché capitaliste mondial. Nous avons reçu

du passé, dans ce domaine, comme dans d'autres, un héritage terrifiant de retard. En pratique, la tâche des prochaines années n'est pas de «ratrapper et dépasser» - malheureusement, c'est encore loin! - mais dans la compression systématique des ciseaux des prix intérieurs et des prix mondiaux, ce qui n'est réalisable que si la productivité du travail en URSS se rapproche systématiquement de la productivité du travail des pays capitalistes avancés. Cela exige, à son tour, pas statistiquement - maximum, mais sur le plan économique - plans optimaux. Plus les bureaucrates répètent souvent la formule générale "ratrapper et dépasser", plus ils ignorent obstinément le problème des coefficients comparatifs exacts de l'industrie socialiste et capitaliste, ou, en d'autres termes, le problème des ciseaux des prix intérieurs et mondiaux. Et il n'y a pas un mot sur cette question dans le rapport de Staline.

Le problème des ciseaux internes ne pouvait être considéré comme liquidé que si le marché était effectivement liquidé, le problème des ciseaux externes - si le capitalisme mondial était éliminé. Staline, comme nous le savons, était sur le point d'envoyer la NEP «en enfer» pendant la période de son rapport agraire, mais au cours des six mois qui se sont écoulés depuis, il a changé d'avis. Comme toujours avec lui, il fait part de son intention non réalisée de liquider la NEP dans son rapport de congrès aux «trotskystes». Les fils blancs et jaunes de cette opération ressortent si impudiquement que le rapport de cette partie du rapport n'ose pas retenir un seul applaudissement.

Ce qui est arrivé à Staline par rapport à la NEP et au marché est ce qui arrive généralement aux empiristes. Le virage brusque qui s'était produit dans sa propre tête sous l'influence des chocs extérieurs, il prit pour un changement radical de toute la situation. Puisque la bureaucratie, au lieu de s'adapter passivement au marché et aux koulaks, a décidé d'entrer dans la dernière bataille avec eux, les statistiques et l'économie peuvent donc déjà les considérer comme inexistant. L'empirisme est le plus souvent une condition préalable au subjectivisme, et s'il s'agit d'un empirisme bureaucratique, alors il devient inévitablement une condition préalable à des «excès» périodiques. L'art du leadership «général», dans ce cas, consiste à échanger les excès contre les excès et à égaliser leur répartition entre les hilotes appelés interprètes. Si, pour couronner le tout, l'exagération générale est lancée à propos du «trotskisme», alors la tâche est résolue. Mais ce n'est pas ça. L'essence de la NEP, malgré le changement radical dans «l'essence» des pensées de Staline sur la NEP, réside toujours dans la définition du marché des relations économiques entre la ville et la campagne. Si la NEP demeure, alors les ciseaux des prix industriels et agricoles resteront le critère le plus important de toute politique économique.

Nous avons cependant entendu dire que Staline avait qualifié la théorie des ciseaux six mois avant le congrès de «préjugé bourgeois». C'est la solution la plus simple. Si vous dites au guérisseur du village que la courbe de température est l'un des indicateurs les plus importants du bien-être ou du mal-être du corps, il est peu probable que le guérisseur vous croie. Si, cependant, il a repris des mots savants et appris, en plus du malheur, à faire passer son charlatanisme comme «médecine prolétarienne», alors il vous répondra certainement que le thermomètre est un préjugé bourgeois. Si ce sorcier entre les mains des autorités, c'est, pour éviter la tentation, casser le thermomètre sur un rocher, ou, pire encore, de quelqu'un - une tête.

En 1925, la différenciation de la paysannerie soviétique est déclarée préjugé alarmiste. Yakovlev a été envoyé au Bureau central des statistiques et y a emporté tous les thermomètres marxistes pour destruction. Mais le problème est que les changements de température ne s'arrêtent pas en l'absence de thermomètre. D'un autre côté, les manifestations d'un processus organique latent attrapent les guérisseurs et ceux guéris par surprise. Ce fut le cas de la grève du grain du koulak, qui, de manière inattendue, se révéla être une figure de proue du village et obligea Staline à faire un virage à 180 degrés le 15 février 1928 (voir Pravda à partir de cette date).

Le thermomètre des prix n'a pas moins d'importance que le thermomètre de la différenciation de la paysannerie. Après le XIIe Congrès du Parti, où les ciseaux ont reçu pour la première fois leur nom et leur interprétation, leur signification a commencé à entrer dans la compréhension générale. Au cours des trois années suivantes, les ciseaux ont été invariablement

présentés aux plénum du Comité central, lors de conférences et de congrès, précisément comme la courbe principale de la température économique du pays. Mais alors ils ont constamment commencé à disparaître de la vie quotidienne et finalement, à la fin de 1929, Staline les a déclarés «préjugés bourgeois». Le thermomètre étant cassé à temps, Staline n'avait aucune raison de présenter la courbe de la température économique au seizième Congrès du Parti.

La théorie marxiste est un outil de pensée qui sert à comprendre ce qui est, ce qui est en train de devenir et ce qui est à venir, et à déterminer ce qui doit être fait. La théorie de Staline est au service de la bureaucratie. Il sert à justifier les zigzags avec le recul, à dissimuler les erreurs d'hier et, par conséquent, à préparer les lendemains. Le silence sur les ciseaux est au cœur du rapport stalinien. Cela peut sembler paradoxal, car le silence est un espace vide. Mais il en est néanmoins ainsi: au centre du rapport de Staline se trouve un trou délibérément et délibérément foré.

Consuls, veillez à ce que ce trou même n'endommage pas la dictature!

II. Rente foncière, ou Staline approfondit Engels et Marx

Au début de sa lutte avec le «secrétaire général», Boukharine a dit comme - que l'ambition principale est de forcer Staline à plaider le «théoricien». Boukharine connaît assez bien Staline, d'une part, l'ABC du communisme, d'autre part, pour comprendre la nature tragicomique de cette affirmation. En tant que théoricien, Staline a pris la parole lors d'une conférence d'agriculteurs - marxistes. Entre autres choses, cette rente foncière ne s'est pas bien passée.

Tout récemment (1925), Staline a ouvert la voie au renforcement des parcelles paysannes pendant des décennies, c'est-à-dire à la liquidation effective et légale de la nationalisation des terres. Le Commissariat du Peuple de Géorgie, non sans que Staline le sache, bien sûr, a présenté à l'époque un projet de loi sur l'abolition directe de la nationalisation. Le commissariat agricole russe travaillait dans le même esprit. L'opposition a sonné l'alarme. Sur sa plateforme, elle a écrit:

"Le parti doit donner une rebuffade écrasante à toutes les tendances visant à abolir ou à saper la nationalisation de la terre, l'un des fondements de la dictature du prolétariat."

Tout comme en 1922 Staline a renoncé à ses tentatives de monopole du commerce extérieur, en 1926 il a renoncé aux tentatives de nationalisation de la terre, déclarant qu'il était "incompris".

Après la proclamation du cours de gauche, Staline est devenu non seulement un défenseur de la nationalisation de la terre, mais a immédiatement accusé l'opposition de ne pas comprendre toute la signification de cette institution. Le nihilisme d'hier par rapport à la nationalisation a été immédiatement remplacé par son fétichisme. La théorie de Marx de la rente foncière a reçu une nouvelle tâche administrative: justifier la collectivisation totale de Staline.

Un peu de fond avec la théorie est nécessaire ici. Dans son analyse inachevée de la rente foncière, Marx la divise en absolue et différentielle. Comme le même travail humain appliqué à différentes parcelles de terre donne des résultats différents, le résultat excédentaire d'une parcelle plus fertile sera naturellement approprié par le propriétaire de la terre. C'est un loyer différentiel. Mais aucun des propriétaires ne fournira gratuitement au locataire, même le plus mauvais terrain, car il y a une demande pour ce dernier. En d'autres termes, un certain minimum de rente foncière découle nécessairement de la propriété privée du terrain, quelle que soit la qualité de la parcelle. C'est ce qu'on appelle la rente absolue. La rente foncière réelle est donc théoriquement réduite à la somme de la rente absolue et différentielle. Selon cette théorie, l'élimination de la propriété privée de la terre conduit à l'élimination de la rente foncière absolue. Il ne reste que cette rente, qui est déterminée par les qualités de la terre elle-même, ou plutôt l'application du travail humain sur des parcelles de qualité différente. Il n'y a pas besoin d'expliquer que le loyer différentiel est pas - une propriété fixe de terre et varie selon les méthodes d'exploitation de la terre. Nous avons besoin de

ces brefs rappels pour révéler toute la lamentabilité de l'excursion de Staline dans le domaine de la théorie de la nationalisation des terres. Staline commence par corriger et approfondir Engels. Ce n'est pas la première fois avec lui. En 1926, Staline nous expliquait qu'Engels, comme Marx, ne connaissait pas la loi élémentaire du développement capitaliste inégal et que c'était précisément pour cette raison que tous deux rejetaient la théorie du socialisme dans un pays séparé, défendue par G. Vollmar, le précurseur théorique de Staline, en opposition à eux.

De l'extérieur, Staline a abordé la question de la nationalisation de la terre, ou plutôt de la compréhension insuffisante de ce problème par le vieil homme Engels. Mais en substance - avec le même fanfaron. Il cite des travaux d'Engels sur la question paysanne les mots bien connus que nous ne forcerons nullement la volonté du petit paysan, au contraire, nous l'aiderons de toutes les manières possibles, «... à faciliter sa transition vers la camaraderie», c'est-à-dire vers l'agriculture collective.

"Nous allons essayer de lui donner le plus de temps possible pour y réfléchir sur sa propre pièce."

Ces excellentes paroles, connues de tout marxiste lettré, fournissent une formule claire et simple du rapport de la dictature du prolétariat à la paysannerie.

Face à la nécessité de justifier une collectivisation complète par le feu, Staline insiste sur l'extraordinaire, voire «à première vue exagérée de prudence» d'Engels, à l'égard du transfert des petits paysans sur la voie de l'agriculture socialiste. Sur quoi Engels a-t-il été guidé dans cette prudence «exagérée»? Staline répond à cela de la manière suivante:

«Evidemment, il procède de l'existence de la propriété privée de la terre, du fait que le paysan a une «parcalle de terre» avec laquelle il sera difficile pour lui, le paysan, de se séparer ... Telle est la paysannerie dans les pays capitalistes où la propriété privée de la terre existe. Il est clair qu'une grande discrétion est nécessaire ici (?). Pouvons-nous dire que nous avons la même situation en URSS? Non, tu ne peux pas dire ça. C'est impossible, puisque nous n'avons pas la propriété privée de la terre, qui lie le paysan à son économie individuelle. »

C'est le raisonnement de Staline. Peut-on dire qu'il y a même un grain de sens dans ce raisonnement? Non, cela ne peut pas être dit. Il s'avère qu'Engels avait besoin de «discréption» parce que dans les pays bourgeois il y a la propriété privée de la terre. Et Staline n'a besoin d'aucune discréption, car nous avons instauré la nationalisation de la terre. Mais la propriété privée de la terre n'existe pas en Russie bourgeoise avec la propriété communale plus archaïque? Après tout, nous n'avons pas trouvé la nationalisation de la terre toute faite, mais l'avons introduite après la conquête du pouvoir. Engels, cependant, parle de la politique que le parti prolétarien poursuivra précisément après la conquête du pouvoir. Que signifie l'explication condescendante stalinienne de l'indécision d'Engels: le vieil homme - de devait agir dans les pays bourgeois, où il y a la propriété privée de la terre, alors on suppose que c'est l'abolition de la propriété privée. Mais Engels recommande la prudence précisément après la conquête du pouvoir par le prolétariat, et donc après l'abolition de la propriété privée des moyens de production.

En opposant la politique paysanne soviétique aux conseils d'Engels, Staline confond la question de la manière la plus absurde. Engels a promis de laisser au petit paysan le temps de réfléchir à son complot avant de se décider à rejoindre le collectif. Pour cette période transitoire de «méditation» paysanne, l'Etat ouvrier, selon Engels, doit protéger le petit agriculteur de l'usurier, acheteur, etc., c'est-à- dire limiter les tendances d'exploitation du koulak. C'était précisément ce double caractère qu'avait, malgré toutes ses hésitations, la politique soviétique envers le principal, c'est-à- dire non la masse exploiteuse de la paysannerie. Malgré le bavardage statistique, le mouvement collectiviste ne fait maintenant, dans la treizième année après la conquête du pouvoir, en fait, que ses tout premiers pas. Ainsi, la dictature du prolétariat a déjà donné à la masse écrasante des paysans douze ans de réflexion. Il est peu probable qu'Engels ait pensé à une période

aussi longue, et il est peu probable qu'une telle période soit nécessaire dans les États avancés de l'Occident, où, avec la haute industrie, il est incomparablement plus facile pour le prolétariat de montrer aux paysans dans la pratique tous les avantages de la culture collective de la terre. Si dans notre pays, douze ans seulement après la conquête du pouvoir par le prolétariat, commence un mouvement large, mais toujours très primitif dans son contenu et très instable vers la collectivisation, c'est précisément en raison de notre pauvreté et de notre retard, malgré le fait que nous ayons procédé à la nationalisation de la terre, à propos de ce qu'Engels n'aurait prétendument aucune idée ou que le prolétariat occidental ne pourrait pas réaliser après la conquête du pouvoir. De l'opposition de la Russie et de l'Occident, et en même temps de Staline et d'Engels, l'idéalisé du retard national se précipite.

Mais Staline ne s'est pas arrêté là. Il complète immédiatement l'absurdité économique par le théorique.

«Pourquoi », demande-t-il à ses malheureux auditeurs, «est-il si facile (!!) de démontrer dans notre pays, dans les conditions de la nationalisation de la terre, la supériorité (des kolkhoz) sur la petite économie paysanne? C'est là que la grande signification révolutionnaire des lois agraires soviétiques, qui abolit la rente absolue ... et établit la nationalisation de la terre. »

Et Staline demande avec suffisance et en même temps avec reproche:

«Pourquoi ce nouvel argument (??!) N'est-il pas suffisamment utilisé par nos théoriciens - les travailleurs agricoles dans leur lutte contre toutes les théories bourgeois?»

C'est ici que Staline renvoie - l'agraire - les marxistes sont avisés de ne pas échanger de regards, de ne pas se moucher avec embarras, et encore moins de se cacher la tête sous la table - au troisième volume du Capital et à la théorie de Marx sur la rente foncière.

Otez mon chagrin!

De quelles hauteurs le théoricien a-t-il déjà grimpé ... plonger dans une flaque d'eau avec son "nouvel argument" ...

Selon Staline, il s'avère que le paysan occidental n'est attaché à la terre que par la «rente absolue». Et puisque nous avons «détruit» ce reptile, alors ce forçat du «pouvoir de la terre» sur le paysan, que Gleb Uspensky a montré avec tant de force dans notre pays, et en France - Balzac et Zola, a disparu.

Tout d'abord, établissons que la rente absolue dans notre pays n'est en aucun cas abolie, mais seulement déclarée, ce qui n'est pas du tout la même chose. Newmark estimait la richesse nationale de la Russie en 1914 à 140 milliards de roubles-or, y compris ici principalement le prix de la terre entière, c'est-à-dire la rente capitalisée de tout le pays. Si nous voulons maintenant déterminer le poids spécifique de la richesse nationale de l'Union soviétique dans la richesse de toute l'humanité, alors, bien sûr, nous inclurons la rente capitalisée, à la fois différentielle et absolue.

Tous les critères économiques, y compris la rente absolue, sont réduits au travail humain. Dans une économie de marché, la rente détermine la quantité de produits qui peut être retirée par le propriétaire du terrain des produits du travail qui lui sont appliqués. Le propriétaire foncier en URSS est l'État, il est donc le détenteur de la rente foncière. Il ne sera possible de parler de l'élimination effective de la rente absolue qu'avec la socialisation de la terre entière de notre planète entière, c'est-à-dire avec la victoire de la révolution internationale. Mais à l'intérieur des frontières nationales, sans offenser Staline, soit-il dit, non seulement le socialisme ne peut pas être construit, mais même la rente absolue ne peut pas être abolie.

Cette question théorique intéressante a des implications pratiques. La rente foncière trouve son expression sur le marché mondial dans le prix des produits agricoles. Le gouvernement soviétique étant exportateur de ces derniers - et avec l'intensification de l'agriculture, les exportations agricoles devraient croître fortement - dans la mesure où l'Etat soviétique, armé d'un monopole du commerce extérieur, agit sur le marché mondial en tant que propriétaire des terres dont il exproprie les produits et, par conséquent, dans le prix de ces derniers. de produits, l'Etat

soviétique se rend compte de la rente foncière concentrée entre ses mains. Si la technique de notre agriculture n'était pas inférieure à la technique capitaliste, et en même temps à la technique de notre commerce extérieur, alors c'est ici, en URSS, que la rente absolue apparaîtrait sous la forme la plus claire et la plus concentrée. A l'avenir, ce point devrait acquérir la plus grande importance dans la gestion planifiée de l'agriculture et des exportations. Si maintenant Staline se vante d'avoir prétendument «détruit» la rente absolue, au lieu de la réaliser sur le marché mondial, alors le droit temporaire à une telle vantardise lui est donné par la faiblesse actuelle de nos exportations agricoles et la nature irrationnelle du commerce extérieur, dans lequel non seulement rente absolue, mais bien plus encore. Cet aspect de la question, qui n'a aucun rapport direct avec la collectivisation des exploitations paysannes, nous montre cependant, à un autre exemple, que l'idéalisé de l'isolement économique et du retard économique est l'une des principales caractéristiques de notre philosophe national - socialiste.

Revenons à la question de la collectivisation. Selon Staline, il apparaît qu'en Occident le petit paysan est lié à un lopin de terre par le noyau de la rente absolue. Chaque poule paysanne se moquera de ce "nouvel argument". La rente absolue est une catégorie purement capitaliste. Une agriculture paysanne partielle uniquement dans les conditions épisodiques d'une situation de marché exceptionnellement favorable, comme ce fut le cas, par exemple, au début de la guerre, peut pour ainsi dire goûter à une rente absolue. La dictature économique du capital financier sur la campagne fragmentée trouve son expression sur le marché dans un hors d'échange équivalent. La paysannerie ne sort généralement pas du régime des ciseaux partout dans le monde. Dans les prix des céréales et des produits agricoles en général, l'écrasante masse de la petite paysannerie ne réalise souvent même pas les salaires, pas seulement la rente.

Mais si la rente absolue, que Staline a si victorieusement «détruite», ne dit absolument rien à l'esprit et au cœur du petit paysan, alors la rente différentielle, que Staline a généreusement épargnée, est d'une grande importance pour le paysan occidental. Un paysan à petite échelle s'accroche à sa terre plus fort, plus lui ou son père a dépensé de l'énergie et des ressources pour augmenter sa fertilité. Ceci s'applique, cependant, non seulement à l'Ouest, mais aussi à l'Est, par exemple, la Chine, avec ses régions de culture intensive des lits. Certains éléments du conservatisme de la petite propriété s'inscrivent donc ici non pas dans la catégorie abstraite de la rente absolue, mais dans les conditions matérielles d'une culture parcellaire supérieure. Si les paysans russes refusent relativement facilement de communiquer avec un certain complot, ce n'est pas du tout parce que le «nouvel argument» stalinien les a libérés de la rente absolue, mais pour la même raison que des redistributions périodiques de terres ont eu lieu dans notre pays avant même la Révolution d'octobre. Nos «populistes» ont idéalisé ces redistributions comme telles. Pendant ce temps, ils n'ont été possibles que grâce à l'agriculture extensive, la culture misérable de la terre à trois champs, c'est-à-dire à nouveau E. - néanmoins à cause du retard idéalisé par Staline.

Sera-t-il plus difficile pour le prolétariat victorieux en Occident que pour nous de surmonter le conservatisme paysan issu de la culture supérieure de la petite agriculture? Dans aucun cas. Car là, grâce à l'état incomparablement supérieur de l'industrie et de la culture générale, l'Etat prolétarien pourra beaucoup plus facilement donner au paysan, dans la transition vers la culture collective, une compensation explicite et réelle de la «rente différentielle» qu'il a perdue de sa ferraille. Il ne fait aucun doute que, douze ans après la conquête du pouvoir, la collectivisation de l'agriculture en Allemagne, en Angleterre ou en Amérique sera incommensurablement plus élevée et plus forte que dans notre pays aujourd'hui.

N'est-ce pas une curiosité que Staline découvre son «nouvel argument» en faveur d'une collectivisation totale douze ans après la nationalisation? Pourquoi, malgré l'existence de la nationalisation, a-t-il si obstinément misé sur un puissant producteur individuel de marchandises, et non sur des fermes collectives? C'est clair: la nationalisation de la terre est une condition nécessaire à l'agriculture socialiste, mais absolument insuffisante. D'un point de vue économique étroit, c'est-à-dire du point de vue duquel cette question est prise par Staline, la nationalisation de

la terre est précisément un facteur d'une importance de troisième ordre, car la valeur de l'inventaire nécessaire à une économie rationnelle à grande échelle est plusieurs fois supérieure à la rente absolue.

Inutile de dire que la nationalisation de la terre est une condition politique et juridique nécessaire et la plus importante pour la réorganisation socialiste de l'agriculture. Mais la signification économique immédiate de la nationalisation à chaque instant est déterminée par l'action de facteurs de nature matérielle - production. Cela se révèle assez clairement dans la question de l'équilibre paysan de la Révolution d'octobre. L'Etat, en tant que propriétaire du terrain, a concentré entre ses mains le droit à la rente foncière. Le récupère-t-il sur le marché actuel des prix du pain, du bois, etc.? Hélas, pas encore. Le recueille-t-il du paysan? Compte tenu de la diversité des comptes économiques entre l'Etat et le paysan, il n'est pas facile de répondre à cette question. On peut dire - et ce n'est nullement un paradoxe - que les ciseaux des prix agricoles et industriels incluent sous une forme latente la rente foncière. Avec la concentration des terres, de l'industrie et des transports entre les mains de l'État, la question de la rente foncière est, pour ainsi dire, d'une importance comptable plutôt qu'économique pour le paysan. Mais l'homme ne fait pas beaucoup de technologie comptable. Il apporte l'équilibre global à ses relations avec la ville et l'État.

Il serait plus correct d'aborder la même question de l'autre côté. Grâce à la nationalisation des terres, des usines et des usines, à l'élimination de la dette extérieure et à une économie planifiée, l'État ouvrier a pu atteindre des taux élevés de développement industriel en peu de temps. Sur cette voie, sans aucun doute, l'un des préalables les plus importants à la collectivisation est en train de se créer. Mais ce n'est pas une condition légale, mais une condition matérielle - production: elle s'exprime dans un certain nombre de charrois, de poulies, de moissonneuses-batteuses, de tracteurs, de stations de sélection, d'agronomes, etc., etc. C'est à partir de ces valeurs réelles que doit procéder le plan de collectivisation. Alors le plan sera réel. Mais il est impossible de relier les vrais fruits de la nationalisation à chaque fois aux mêmes que la nationalisation de - la base immuable à partir de laquelle couvrir les coûts des aventures bureaucratiques du «continuum». C'est comme si quelqu'un - quelque chose, mettant du capital dans la banque, voulait utiliser le capital et en même temps et l'intérêt pour lui.

Telle est la conclusion générale. En tant qu'individu, la conclusion peut être formulée de manière plus simple: Erema, Erema, si vous vous asseyez chez vous, au lieu de vous lancer dans un long voyage théorique.

III. La formule de Marx et le courage de l'ignorance

Il y a un deuxième entre les premier et troisième volumes de Capital. Notre théoricien considère qu'il est de son devoir d'infliger également des violences administratives sur le deuxième volume. Staline doit à la hâte dissimuler la politique collectiviste forcée actuelle de la critique. Puisque les arguments nécessaires n'existent pas dans les conditions matérielles de l'économie, il les cherche dans des livres faisant autorité, et chaque fois il tombe fatalement sur la mauvaise page.

Les avantages de l'agriculture à grande échelle par rapport à l'agriculture à petite échelle, y compris dans l'agriculture, ont été prouvés par toute l'expérience capitaliste. Les avantages possibles de l'agriculture collective à grande échelle par rapport à un petit ensemble fragmenté avant les socialistes marxistes - utopistes, et fondamentalement leurs arguments restent fermes. Dans ce domaine, les utopistes étaient de grands réalistes. Leur utopisme a commencé par la question des voies historiques de la collectivisation. Ici, la direction a été indiquée par la théorie de Marx de la lutte des classes en relation avec sa critique de l'économie capitaliste.

Le capital fournit une analyse et une synthèse des processus de l'économie capitaliste. Le deuxième volume examine les mécanismes immanents de la croissance de l'économie capitaliste.

Les formules algébriques de ce volume montrent comment à partir du même protoplasme créateur - travail humain abstrait - les moyens de production se cristallisent sous forme de capital constant, salaire - sous forme de capital variable et de plus-value, qui se transforme alors en source de formation de capital constant supplémentaire et de variable supplémentaire Capitale. Cela permet, à son tour, d'obtenir une plus-value importante. C'est la spirale de la production élargie dans sa forme la plus générale et la plus abstraite.

Pour montrer comment les différents éléments matériels du processus économique, les biens se retrouvent dans cet ensemble non réglementé, plus précisément comment le capital constant et variable atteint l'équilibre nécessaire dans différentes industries avec une croissance générale de la production, Marx divise le processus de production élargie en deux mutuellement conditionnés parties: d'une part, toutes les entreprises produisant des moyens de production, d'autre part, les entreprises produisant des biens de consommation. Les entreprises de la première catégorie doivent se fournir à la fois elles-mêmes et toutes les entreprises de la deuxième catégorie en machines, matières premières et matières auxiliaires. À leur tour, les entreprises de la deuxième catégorie doivent couvrir à la fois leurs propres besoins et les besoins des entreprises de la première catégorie en biens de consommation. Marx révèle les mécanismes généraux de réalisation de cette proportionnalité, qui forme la base de l'équilibre dynamique sous le capitalisme.[\[61\]](#). La question de l'agriculture dans ses rapports avec l'industrie se situe donc sur un tout autre plan. Staline, sur le - apparemment une production mixte d'articles de consommation avec l'agriculture. Pendant ce temps, selon Marx, les entreprises d'agriculture capitaliste (uniquement capitaliste) qui produisent des matières premières tomberont automatiquement dans la première catégorie; les entreprises qui produisent des matières premières, resteront dans la deuxième catégorie - et ici et là entrecoupées de l'usine - les entreprises d'usine. La production agricole ayant des caractéristiques qui l'opposent à l'industrie dans son ensemble, l'examen de ces caractéristiques commence dans le troisième volume.

La reproduction élargie se produit en réalité, non seulement en raison de la plus-value produite par les travailleurs de l'industrie elle-même et l'agriculture capitaliste, mais aussi par l'afflux de fonds frais de l'extérieur. Du village pré-capitaliste des pays arriérés, colonies, etc. Production de la valeur excédentaire hors du village et des colonies est concevable encore une fois - néanmoins soit sous forme d'échange inégal, soit de retrait forcé (principalement par les impôts), soit, enfin, sous forme de crédit (caisses d'épargne, prêts, etc.). Historiquement, toutes ces formes d'exploitation se sont combinées entre elles dans des proportions différentes et ne jouent pas moins de rôle que l'extraction de la plus-value sous sa forme «pure»; l'approfondissement de l'exploitation capitaliste va toujours de pair avec son expansion. Mais les formules de Marx qui nous intéressent disséquent strictement le processus vivant du développement économique, nettoyant la reproduction capitaliste de tous les éléments précapitalistes et des formes transitionnelles qui l'accompagnent et le nourrissent et aux dépens desquelles il se développe. Les formules de Marx construisent un capitalisme chimiquement pur, qui n'a jamais existé et n'existe nulle part maintenant. C'est pourquoi ils révèlent les tendances fondamentales de tout capitalisme, mais précisément le capitalisme, et seulement le capitalisme.

Pour toute personne qui a une idée de ce qu'est le Capital, il est bien évident que ni dans le premier, ni dans le second, ni dans le troisième volume, on ne peut trouver de réponse à la question de savoir comment, quand et à quelle vitesse la dictature du prolétariat peut réaliser la collectivisation. économie paysanne. Toutes ces questions, comme des dizaines d'autres, n'ont été résolues dans aucun livre et n'auraient pu l'être par leur essence même.[\[62\]](#)

En substance, Staline n'est pas différent du marchand qui, dans la formule la plus simple de Marx $M - C - M$ (argent - marchandise - argent), chercherait des indications sur quand et quoi acheter et vendre afin d'obtenir le plus grand profit. Staline confond simplement la généralisation théorique avec la recette pratique, sans compter que la généralisation théorique elle-même renvoie à une question complètement différente chez Marx.

Pourquoi, en fait, Staline avait-il besoin d'un appel aux formules de reproduction élargie qu'il ne comprenait manifestement pas? Les propres explications de Staline sur ce point sont si inimitables que nous sommes obligés de les citer textuellement:

«La théorie marxiste de la reproduction enseigne que la société moderne (?) Ne peut se développer sans s'accumuler d'année en année, et s'accumuler est impossible sans une reproduction élargie d'année en année. C'est clair et compréhensible. »

Cela ne pourrait pas être plus clair. Mais ce n'est pas du tout la théorie marxiste qui enseigne cela, car c'est la propriété commune de l'économie politique bourgeoise, sa quintessence. L'«accumulation» comme condition du développement de la «société moderne» est la grande idée selon laquelle l'économie politique vulgaire a purgé les éléments de la théorie de la valeur du travail déjà ancrés dans l'économie politique classique. La théorie que Staline propose pompeusement «d'extraire du trésor du marxisme» est un lieu commun qui unit non seulement Adam Smith à Bastiat, mais ce dernier au président américain Hoover. La «société moderne» - non capitaliste, mais «moderne» - a été prise pour étendre les formules de Marx à la société socialiste «moderne». "C'est clair et compréhensible." Staline continue aussitôt:

"Notre grande industrie socialiste centralisée se développe selon la théorie marxiste de la reproduction élargie (!), Parce que (!!) elle croît chaque année dans son volume, a ses propres accumulations et avance à pas de géant."

L'industrie se développe selon la théorie marxiste - une formule immortelle! - exactement de la même manière que l'avoine pousse de manière dialectique selon Hegel. Pour un bureaucrate, la théorie est une formule d'administration. Mais ce n'est pas là l'essence du problème. La «théorie marxiste de la reproduction» fait référence au mode de production capitaliste. Staline parle de l'industrie soviétique, qu'il considère socialiste sans aucune restriction. Ainsi, selon Staline, «l'industrie socialiste» se développe selon la théorie de la reproduction capitaliste. Nous voyons avec quelle insouciance Staline a mis la main dans le «trésor du marxisme». Si deux processus économiques - anarchique et planifié - sont couverts par la même théorie de la reproduction, construite sur les lois de la production anarchique, alors cela réduit à zéro le principe planifié, c'est-à-dire socialiste. Cependant, ce ne sont encore que des fleurs; baies - devant.

La meilleure perle que Staline a retirée du Trésor est le petit mot «pour» que nous avons souligné plus haut: l'industrie socialiste se développe selon la théorie de l'industrie capitaliste, «car elle croît chaque année dans son volume, a ses propres économies et avance à pas de sept lieues».

Pauvre théorie! Trésor malheureux! Misérable Marx! Cela signifie que la théorie de Marx a été créée spécifiquement pour justifier le besoin d'étapes annuelles et, de plus, de sept lieues? Mais qu'en est-il de ces périodes où l'industrie capitaliste se développe à un «rythme d'escargot»? Dans ces cas, la théorie de Marx est évidemment annulée. Mais toute la production capitaliste se développe de manière cyclique, par des hauts et des bas; cela signifie qu'il avance non seulement à pas de géant, mais qu'il marche aussi sur place et recule. Il s'avère que le schéma de Marx n'est pas adapté au développement capitaliste, pour l'explication duquel il a été créé, mais d'un autre côté il correspond parfaitement à la nature de l'industrie socialiste en marche des «sept lieues». N'est-ce pas des miracles? Ne se bornant pas à éclairer Engels sur la nationalisation de la terre, mais en même temps prenant une correction radicale de Marx, Staline, en tout cas, marche ... à pas de géant. Dans le même temps, les formules de Capital craquent sous les fers à cheval comme les noix.

Mais pourquoi tout - après tout, il a fallu Staline? Le lecteur perplexe demandera. Hélas! Nous ne pouvons pas sauter par-dessus les étapes, d'autant plus que nous pouvons difficilement suivre notre théoricien. Un peu de patience, et tout sera révélé.

Immédiatement après le passage qui vient d'être analysé, Staline continue:

«Mais notre industrie à grande échelle n'épuise pas l'économie nationale. Au contraire, la petite agriculture paysanne prédomine toujours dans notre économie nationale. Peut-on dire que notre petite économie paysanne se développe selon le principe (!) De la reproduction élargie? Non, tu ne peux pas dire ça. Notre petite économie paysanne ... n'est pas toujours en mesure de réaliser même une simple reproduction. Est-il possible de faire avancer à un rythme accéléré notre industrie socialisée, ayant une telle base agricole? ... Non, c'est impossible. »

Ce qui suit est la conclusion: une collectivisation continue est nécessaire.

Cet endroit est encore mieux que le précédent. De - sous la banalité soporifique de l'exposition, des pétards d'une ignorance plus audacieuse explosent de temps en temps. L'économie paysanne, c'est-à- dire la simple économie marchande, se développe-t-elle selon les lois de l'économie capitaliste? Non, notre théoricien répond avec horreur. C'est clair: la campagne ne vit pas selon Marx. Nous devons régler ce problème. Staline tente dans son rapport de réfuter les théories petites-bourgeoises sur la stabilité de l'économie paysanne. Pendant ce temps, empêtré dans les réseaux des formules de Marx, il donne à ces théories l'expression la plus généralisée. En effet, la théorie de la reproduction élargie, selon Marx, embrasse l'économie capitaliste dans son ensemble: non seulement l'industrie, mais aussi l'agriculture - uniquement dans sa forme pure, c'est-à- dire sans survivances précapitalistes. Mais Staline, laissant le pourquoi - du côté de l'artisanat et de l'artisanat, pose la question:

«Peut-on dire que notre petite économie paysanne se développe selon le principe (!) De la reproduction élargie? "Non, " répond-il, "vous ne pouvez pas dire ça."

En d'autres termes, Staline, dans la forme la plus généralisée, répète les affirmations des économistes bourgeois selon lesquelles l'agriculture ne se développe pas «selon le principe» de la théorie de Marx de la production capitaliste. N'est-ce pas mieux que le silence ... C'est agraire silencieux? - Marxistes, écoutant cette honteuse moquerie des enseignements de Marx. Et pourtant, la réponse la plus douce devrait ressembler à ceci: descendez de la chaire immédiatement et n'osez pas parler de questions dans lesquelles vous ne comprenez rien!

Mais nous ne suivons pas l'exemple des agraires - marxistes et ne nous taisons pas. L'ignorance d'une personne armée de pouvoir est aussi dangereuse que la folie d'une personne armée d'un rasoir.

Les formules du deuxième volume de Marx ne sont pas des «principes» directeurs de construction socialiste, mais des généralisations objectives des processus capitalistes. Ces formules, faisant abstraction des particularités de l'agriculture, non seulement ne contredisent pas son développement, mais l'embrassent complètement, en tant qu'agriculture capitaliste.

La seule chose que l'on puisse dire sur l'agriculture dans le cadre des formules 2 - le deuxième volume, - c'est ce que le passé suggère la présence d'un nombre suffisant de matières premières agricoles et de produits agricoles de consommation pour une reproduction prolongée. Mais quelle devrait être la relation entre l'agriculture et l'industrie? Comment ça se passe en Angleterre? Ou comment en Amérique? Ces deux types s'inscrivent également dans le cadre des formules de Marx. L'Angleterre importe des biens de consommation et des matières premières. Les exportations américaines. Il n'y a pas de contradiction ici avec les formules de reproduction élargie, qui ne sont pas du tout limitées par les frontières nationales, ne se limitent ni au capitalisme national, ni, plus encore, au socialisme dans un pays séparé.

Si les gens venaient à la nutrition synthétique et aux matières premières synthétiques, l'agriculture disparaîtrait complètement, remplacée par de nouvelles branches de l'industrie chimique. Que deviendraient alors les formules de production étendue? Ils conserveraient toute leur force, puisque les formes capitalistes de production et de distribution resteraient.

L'agriculture de la Russie bourgeoise, avec une énorme prédominance de la paysannerie, a non seulement couvert les besoins de l'industrie en croissance, mais a également créé la possibilité

de grandes exportations.

Ces processus se sont accompagnés du renforcement du sommet du koulak et de l'affaiblissement du bas paysan, leur prolétarisation croissante. Ainsi, malgré toutes ses particularités, l'agriculture sur une base capitaliste s'est développée dans le cadre des formules mêmes avec lesquelles Marx englobait l'économie capitaliste dans son ensemble - et seulement elle.

Staline veut arriver à la conclusion qu'on ne peut pas «fonder ... la construction socialiste sur deux bases différentes: sur la base de l'industrie socialiste la plus grande et la plus unie et sur la base de la petite économie paysanne la plus fragmentée et la plus arriérée».

En fait, il prouve exactement le contraire. Si les formules de reproduction élargie sont également applicables aux économies capitalistes et socialistes - à la «société moderne» en général - alors il est totalement incompréhensible pourquoi il est impossible de poursuivre le développement ultérieur de l'économie sur les fondements mêmes de la contradiction entre la ville et la campagne, sur laquelle le capitalisme a atteint un niveau incommensurablement plus élevé. niveau? En Amérique, de gigantesques trusts industriels se développent encore aujourd'hui aux côtés du régime agricole en agriculture. L'agriculture a jeté les bases de l'industrie américaine. C'est précisément sur le type américain que, d'ailleurs, nos bureaucrates dirigés par Staline ont été ouvertement guidés jusqu'à hier: un agriculteur fort en bas, une industrie centralisée en haut.

L'échange équivalent idéal est la prémissse de base des formules abstraites 2 - le deuxième volume. Pendant ce temps, l'économie planifiée de la période de transition, bien qu'elle repose sur la loi de la valeur, la viole à chaque étape et construit des relations entre les différents secteurs de l'économie et, surtout, entre l'industrie et l'agriculture, sur des échanges inégaux. Le levier décisif de l'accumulation obligatoire et de la répartition planifiée est le budget de l'Etat. Avec la poursuite du développement progressif, ce rôle devrait se développer. Le financement par crédit régule la relation entre l'accumulation forcée de budget et les processus de marché, tant qu'ils restent valables. Non seulement le budget, mais aussi le financement du prêt prévu ou poluplanovoe pour fournir la reproduction élargie de l'URSS, ne peut en aucun cas être ramené sous la formule 2 - le deuxième volume, toute la force réside dans le fait qu'ils ne veulent pas connaître le budget, ni sur les plans, ni sur les droits de douane et les formes générales d'influence planifiée de l'État, dérivant les régularités nécessaires du jeu des forces aveugles du marché, disciplinées par la loi de la valeur. Cela vaut la peine de "libérer" le marché intérieur soviétique et d'abolir le monopole du commerce extérieur, car l'échange entre la ville et la campagne sera beaucoup plus équivalent à l'accumulation dans le village - bien sûr, l'accumulation koulak, fermier - capitaliste - continuera comme d'habitude, et bientôt découvert que la formule de Marx couvre et l'agriculture. Sur cette voie, la Russie se transformera en peu de temps en une colonie sur laquelle reposera le développement industriel d'autres pays.

Pour étayer la même collectivisation continue, l'école de Staline (il y en a une) a introduit des comparaisons nues des taux de développement de l'industrie et de l'agriculture. Comme d'habitude, Molotov effectue cette opération de la manière la plus cruelle. En février 1929, Molotov a déclaré lors de la conférence provinciale du parti à Moscou:

"L'agriculture de ces dernières années est clairement à la traîne dans le rythme de développement de l'industrie ... la production industrielle a augmenté en valeur de plus de 50% au cours des trois dernières années, et les produits de l'agriculture - tous sur n'importe quel - 7%."

La juxtaposition de ces deux taux est l'analphabétisme économique. Ce que l'on appelle l'agriculture paysanne comprend, par essence, toutes les branches de l'économie. Le développement de l'industrie s'est toujours et dans tous les pays accompli en réduisant la part de l'agriculture. Qu'il suffise de rappeler que la production de métallurgie aux États-Unis est presque égale à celle d'une ferme, alors que dans notre pays elle est 18 fois inférieure à la production

agricole. Cela montre que, malgré les taux élevés de ces dernières années, notre industrie n'est pas encore sortie de l'enfance. Pour surmonter l'opposition entre la ville et la campagne créée par le développement bourgeois, l'industrie soviétique doit d'abord dépasser la campagne à un degré incomparablement plus grand que dans la Russie bourgeoise. Le fossé actuel entre l'industrie publique et l'économie paysanne n'est pas né du fait que l'industrie aussi a dépassé l'agriculture - une position d'avant-garde de l'industrie est un monde - un fait historique et une condition nécessaire au progrès - et du fait que notre industrie est trop faible, t. E aussi. a un peu progressé pour être en mesure d'élever l'agriculture au niveau requis. L'objectif est, bien entendu, de surmonter la contradiction entre la ville et la campagne. Mais les moyens de surmonter cela n'ont rien à voir avec l'égalisation des taux de l'agriculture et de l'industrie. La mécanisation de l'agriculture et l'industrialisation de plusieurs de ses branches s'accompagneront au contraire d'une diminution de la part de l'agriculture en tant que telle. Le taux de mécanisation dont nous disposons est déterminé par la capacité de production de l'industrie. Le facteur décisif pour la collectivisation n'est pas que la métallurgie a augmenté de dizaines de pour cent ces dernières années, mais que nous avons encore une quantité insignifiante de métal par habitant. La croissance de la collectivisation n'équivaut qu'à la croissance de l'agriculture elle-même, puisque la première repose sur une révolution technique de la production agricole. Mais le rythme d'une telle révolution est limité par la part actuelle de l'industrie. Avec les ressources matérielles de ce dernier, pas du tout avec son taux statistique abstrait, le taux de collectivisation doit être ajusté.

Dans un souci de clarté théorique, il faut ajouter à ce qui a été dit que l'élimination de la contradiction entre ville et campagne, c'est-à- dire élever la production agricole au niveau scientifique et industriel, ne signifiera pas le triomphe des formules de Marx en agriculture, comme l'imagine Staline, mais, au contraire, la fin de leur triomphe. dans l'industrie. Car la reproduction socialiste élargie ne se déroulera nullement selon les formules du capital, dont le ressort est la recherche du profit. Mais tout cela est trop compliqué pour Staline et Molotov.

En conclusion de ce chapitre, répétons que la collectivisation est une tâche pratique pour vaincre le capitalisme, et non une tâche théorique de son expansion. Par conséquent, les formules de Marx ne rentrent ici d'aucun côté. Les possibilités pratiques de collectivisation sont déterminées par la disponibilité des ressources productives et techniques pour l'agriculture à grande échelle et par le degré de préparation de la paysannerie à passer d'une économie individuelle à une économie collective. En dernière analyse, cette disponibilité subjective est déterminée par les mêmes facteurs matériels et de production: seule la rentabilité d'une économie collective basée sur la haute technologie peut attirer le paysan du côté du socialisme. Staline veut présenter le paysan au lieu du tracteur Formule 2 - le deuxième volume. Mais le paysan est honnête et n'aime pas parler de ce qu'il ne comprend pas.

Pourquoi Staline a-t-il vaincu l'opposition?

Les questions soulevées dans la lettre au camarade Zeller, ne sont pas seulement d'un intérêt historique mais aussi d'actualité. Nous les rencontrons souvent à la fois dans la littérature politique et dans des conversations privées, d'ailleurs, dans la formulation la plus diversifiée, le plus souvent personnelle:

- "Comment et pourquoi as-tu perdu le pouvoir?"
- "Comment Staline s'est-il emparé de l'appareil?"
- "Quelle est la force de Staline?"

La question des lois internes de la révolution et de la contre-révolution est posée très souvent purement individualiste comme s'il s'agissait d'une partie d'échecs ou quoi - ou d'un événement sportif, et non d'un conflit profond et de changements sociaux. Les nombreux pseudo-marxistes ne sont pas différents à cet égard des démocrates vulgaires qui appliquent les critères des lobbies

parlementaires aux grands mouvements populaires.

Toute personne qui est en tout familier avec l'histoire sait que chaque révolution a provoqué une contre-révolution après lui - même, qui, il est vrai, jamais jeté la société complètement à son point de départ, dans le domaine de l'économie, mais toujours a enlevé les gens une importante, parfois la part du lion de sa politique conquêtes. En règle générale, la victime de la toute première vague réactionnaire était cette couche de révolutionnaires qui se tenait à la tête des masses dans la première période offensive et «héroïque» de la révolution. Déjà cette observation historique générale doit nous conduire à l'idée qu'il ne s'agit pas seulement de dextérité, de ruse, d'habileté de deux ou plusieurs personnes, mais de raisons d'un ordre incomparablement plus profond.

Les marxistes, contrairement aux fatalistes superficiels (comme Léon Blum, Paul Faure, etc.), ne nient nullement le rôle de l'individu, son initiative et son courage dans la lutte sociale. Mais, contrairement aux idéalistes, les marxistes savent que la conscience est finalement subordonnée à l'être. Le rôle du leadership dans la révolution est énorme. Le prolétariat ne peut pas gagner sans une direction correcte. Mais même les meilleurs dirigeants ne sont pas capables de provoquer une révolution sans conditions objectives. L'un des avantages les plus importants de la direction prolétarienne est la capacité de distinguer quand il est possible d'avancer et quand il est nécessaire de reculer. Cette capacité était la principale force de Lénine.[\[63\]](#)

Le succès ou l'échec de la lutte de l'opposition de gauche contre la bureaucratie dépendait bien entendu à un degré ou à un autre des qualités de la direction des deux camps de combat. Mais avant de parler de ces qualités, il faut bien comprendre la nature des camps en difficulté eux-mêmes; car le meilleur chef d'un camp peut être complètement inapte dans un autre des camps, et vice versa. Une question si commune (et si naïve):

- Pourquoi Trotsky n'a-t-il pas utilisé l'appareil militaire contre Staline en temps opportun? - témoigne de la manière la plus frappante de la réticence ou de l'incapacité à réfléchir aux raisons historiques générales de la victoire de la bureaucratie soviétique sur l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat. J'ai écrit plus d'une fois sur ces raisons dans un certain nombre de mes œuvres, en commençant par mon autobiographie. J'essaierai de résumer les conclusions les plus importantes en quelques lignes.

Ce n'est pas la bureaucratie actuelle qui a assuré la victoire de la Révolution d'octobre, mais les ouvriers et les paysans sous la direction bolchevique. La bureaucratie n'a commencé à se développer qu'après la victoire finale, reconstituant ses rangs non seulement avec des ouvriers révolutionnaires, mais aussi avec des représentants d'autres classes (anciens fonctionnaires tsaristes, officiers, intellectuels bourgeois, etc.). Si nous prenons l'ancienne génération de la bureaucratie actuelle, l'écrasante majorité de celle-ci se trouvait pendant la révolution d'octobre dans le camp de la bourgeoisie (prenons, par exemple, les ambassadeurs soviétiques: Potemkine, Maisky, Troyanovsky, Surits, Khinchuk, etc.). Ceux des bureaucrates actuels qui étaient dans le camp bolchevique pendant les jours d'octobre n'ont joué, pour la plupart, aucun rôle significatif ni dans la préparation et la mise en œuvre du coup d'État, ni dans les premières années qui ont suivi. Cela s'applique principalement à Staline lui-même. Quant aux jeunes bureaucrates, ils sont sélectionnés et élevés par les anciens, le plus souvent de leurs propres fils. Staline est devenu le «chef» de cette nouvelle strate pré-révolutionnaire.

L'histoire du mouvement syndical dans tous les pays n'est pas seulement l'histoire des grèves et des mouvements de masse en général, mais aussi l'histoire de la formation de la bureaucratie syndicale. On sait assez bien en quelle énorme force conservatrice cette bureaucratie a réussi à se développer et avec quel instinct infaillible elle choisit pour elle-même et, en conséquence, éduque ses dirigeants «de génie»: Gompers, Green, Leguin, Leipart, Jouhaux, Citrin, etc. défend ses positions contre les attaques de la gauche, non pas parce qu'il est un grand stratège (bien qu'il soit sans doute supérieur à ses collègues bureaucratiques: ce n'est pas pour rien qu'il prend la première place parmi eux), mais parce que tout son appareil obstinément chaque jour et chaque heure se bat pour son existence, sélectionne collectivement les meilleures méthodes de lutte, pense pour Zhuo

et lui inculque les solutions nécessaires. Mais cela ne signifie pas que Zhuo est indestructible. Avec un changement brutal de situation - vers la révolution ou le fascisme - tout l'appareil syndical perdra immédiatement sa confiance en lui, ses manœuvres rusées se révéleront impuissantes, et Zhuo lui-même ne fera pas une impression impressionnante, mais pitoyable. Rappelons, par exemple, quelles méprisables non-entités se sont révélées être les dirigeants puissants et arrogants des syndicats allemands - à la fois en 1918, lorsque la révolution a éclaté contre leur volonté, et en 1932, lorsque Hitler avançait.

Ces exemples révèlent les sources de force et de faiblesse de la bureaucratie. Il naît du mouvement des masses dans la première période héroïque de la lutte. Mais, ayant dépassé les masses et résolvant ensuite sa propre «question sociale» (existence sûre, influence, honneur, etc.), la bureaucratie s'efforce de plus en plus de maintenir les masses immobiles. Pourquoi le risquer? Après tout, elle a quelque chose à perdre. La floraison la plus élevée de l'influence et de la prospérité de la bureaucratie réformiste tombe à l'époque de la prospérité capitaliste et de la passivité relative des travailleurs. Mais lorsque cette passivité est violée à droite ou à gauche, la splendeur de la bureaucratie prend fin. Son intelligence et sa ruse se transforment en stupidité et impuissance. La nature des «leaders» correspond à la nature de la classe (ou strate) qu'ils dirigent et de l'environnement objectif traversé par cette classe (ou strate).

La bureaucratie soviétique est incommensurablement plus puissante que la bureaucratie réformiste de tous les pays capitalistes réunis, car elle détient le pouvoir d'État et tous les avantages et priviléges qui lui sont associés. Certes, la bureaucratie soviétique est née de la révolution prolétarienne victorieuse. Mais ce serait la plus grande naïveté d'idéaliser la bureaucratie elle-même pour cette raison. Dans un pays pauvre - et l'URSS est encore un pays très pauvre, où une pièce séparée, une nourriture et des vêtements suffisants ne sont encore disponibles que pour une petite minorité de la population - dans un tel pays, des millions de bureaucrates, petits et grands, cherchent avant tout à résoudre leur propre "question sociale", C'est-à-dire pour assurer leur propre bien-être. D'où le plus grand égoïsme et conservatisme de la bureaucratie, sa peur du mécontentement des masses, sa haine de la critique, son insistance effrénée à étouffer toute libre pensée, et enfin, son admiration hypocrite - religieuse pour le «chef» qui incarne et protège sa domination illimitée et ses priviléges. Tout cela ensemble constitue le contenu de la lutte contre le «trotskysme».

Il est absolument indiscutable et plein de signification que la bureaucratie soviétique devienne plus puissante au fur et à mesure que les coups les plus sévères tombent sur la classe ouvrière mondiale. Les défaites des mouvements révolutionnaires en Europe et en Asie minèrent progressivement la foi des ouvriers soviétiques en un allié international. Un besoin urgent régnait dans le pays tout le temps. Les représentants les plus courageux et les plus désintéressés de la classe ouvrière ont réussi soit à périr dans la guerre civile, soit à monter plusieurs échelons plus haut et, pour la plupart, à s'assimiler dans les rangs de la bureaucratie, ayant perdu leur esprit révolutionnaire. Lassées de la terrible tension des années révolutionnaires, ayant perdu la perspective, empoisonnées par l'amertume d'une série de déceptions, les larges masses tombèrent dans la passivité. Ce genre de réaction a été observé, comme déjà mentionné, après toute révolution. L'avantage historique incommensurable de la Révolution d'Octobre en tant que prolétarienne réside dans le fait que la fatigue et la déception des masses ont été exploitées non pas par l'ennemi de classe en la personne de la bourgeoisie et de la noblesse, mais par la couche supérieure de la classe ouvrière elle-même et les groupes intermédiaires qui lui sont associés, qui ont rejoint la bureaucratie soviétique.

Les véritables révolutionnaires prolétariens en URSS tiraient leur force non pas tant de l'appareil que de l'activité des masses révolutionnaires. En particulier, l'Armée rouge n'a pas été créée par des «apparatchiks» (dans les années les plus critiques, l'appareil était encore très faible), mais par des cadres d'ouvriers héroïques qui, sous la direction des bolcheviks, ralliaient les jeunes paysans autour d'eux et les menaient au combat. Le déclin du mouvement révolutionnaire, la

fatigue, les défaites en Europe et en Asie, la désillusion des masses ouvrières devraient inévitablement et directement affaiblir les positions des internationalistes révolutionnaires et, inversement, renforcer les positions de la bureaucratie national - conservatrice. Un nouveau chapitre s'ouvre dans la révolution. Les dirigeants de la période précédente se retrouvent dans l'opposition. Au contraire, les politiciens conservateurs de l'appareil, qui ont joué un rôle secondaire dans la révolution, sont mis en avant par la bureaucratie triomphante.

Quant à l'appareil militaire, il faisait partie de tout l'appareil bureaucratique et n'en différait pas par ses qualités. Qu'il suffise de dire que pendant les années de la guerre civile, l'Armée rouge a absorbé des dizaines de milliers d'anciens officiers tsaristes. Le 13 mars 1919, Lénine a déclaré lors d'une réunion à Petrograd:

«Quand j'ai récemment camarade. Trotsky a dit que dans notre département militaire, le nombre d'officiers est de plusieurs dizaines de milliers, puis j'ai eu une idée concrète de ce qu'est le secret de l'utilisation de notre ennemi: comment faire en sorte que ceux qui étaient ses adversaires construisent le communisme, construisent le communisme avec des briques contre lesquelles les capitalistes ont choisi nous! Nous n'avons pas besoin d'autres briques! » (Lénine V. I. Works. 1935. T. 24. S. 65-66.)

Ces officiers et fonctionnaires ont effectué leur travail dans les premières années sous la pression directe et la supervision des ouvriers avancés. Dans le feu d'une lutte acharnée, il ne pouvait être question de la position privilégiée des officiers: le mot même disparaissait du dictionnaire. Mais après les victoires remportées et la transition vers une situation pacifique, c'est l'appareil militaire qui a cherché à devenir la partie la plus influente et privilégiée de tout l'appareil bureaucratique. S'appuyer sur les officiers pour prendre le pouvoir ne pouvait être que ceux qui étaient prêts à répondre aux désirs de caste des officiers, c'est-à- dire à lui donner un poste élevé, à introduire des grades, des ordres; en un mot, faire d'un seul coup et d'un seul coup ce que la bureaucratie stalinienne a fait progressivement au cours des 10 à 12 prochaines années. Il ne fait aucun doute que pour effectuer un coup d'État militaire contre la faction de Zinoviev, Kamenev, Staline, etc. n'aurait pas été un travail en ces jours, et n'aurait même pas valu l'effusion de sang; mais le résultat d'une telle révolution serait un rythme accéléré de développement de la bureaucratisation et du bonapartisme mêmes contre lesquels l'opposition de gauche est sortie pour se battre.

La tâche des bolcheviks - léninistes, par essence même, n'était pas de s'appuyer sur la bureaucratie militaire contre le parti, mais de s'appuyer sur l'avant-garde prolétarienne, et à travers elle, sur les masses, et de freiner la bureaucratie dans son ensemble, de la nettoyer des éléments étrangers. , d'assurer le contrôle vigilant des travailleurs sur elle et de traduire sa politique sur les rails de l'internationalisme révolutionnaire. Mais comme pendant les années de guerre civile, de famine et d'épidémies, la source vivante du pouvoir révolutionnaire de masse se tarissait et que la bureaucratie était devenue terriblement nombreuse et insolente, les révolutionnaires prolétariens se révélèrent être le côté le plus faible. Certes, des dizaines de milliers des meilleurs combattants révolutionnaires, y compris les militaires, se sont rassemblés sous la bannière des bolcheviks - léninistes. Les ouvriers avancés étaient sympathiques à l'opposition. Mais cette sympathie est restée passive: les masses n'avaient plus confiance qu'avec l'aide de la lutte, la situation pouvait être sérieusement changée. Pendant ce temps, la bureaucratie ne cessait de répéter:

«L'opposition veut une révolution internationale et va nous entraîner dans une guerre révolutionnaire. Assez de chocs et de catastrophes pour nous. Nous avons gagné le droit au repos. Et nous n'avons plus besoin de "révolutions permanentes". Nous créerons nous-mêmes une société socialiste. Travailleurs et paysans, comptez sur nous, vos dirigeants! »

Cette agitation national - conservatrice, accompagnée, au passage, de calomnies frénétiques, parfois complètement réactionnaires contre les internationalistes, rallia étroitement la bureaucratie, tant militaire que civile, et trouva une réponse incontestable des ouvriers et paysans arriérés et

fatigués. L'avant-garde bolchevique fut donc isolée et vaincue pièce par pièce. C'est tout le secret de la victoire de la bureaucratie thermidorienne.

Parlez de quoi - les extraordinaires qualités tactiques et organisationnelles de Staline représentent un mythe, délibérément créé par la bureaucratie de l'URSS et du Komintern, et qui a repris les intellectuels bourgeois de gauche qui, malgré leur individualisme, s'inclinent volontiers devant le succès. Ces messieurs n'ont pas reconnu et n'ont pas reconnu Lénine quand il, empoisonné par le bâtard international, préparait une révolution. Mais ils ont "reconnu" Staline quand une telle reconnaissance n'apportait que du plaisir, et parfois même un bénéfice direct.

L'initiative de combattre l'opposition de gauche n'appartenait pas à Staline proprement dit, mais à Zinoviev. Staline a d'abord hésité et a attendu. Ce serait une erreur de penser que Staline depuis le début d'un programme - un plan stratégique. Il chercha le sol. Sans aucun doute, la tutelle marxiste révolutionnaire pesait sur lui. Il recherchait en fait une politique plus simple, plus nationale, plus «fiable». Le succès qui lui est arrivé a été une surprise, avant tout, pour lui-même. Ce fut le succès de la nouvelle couche dirigeante, l'aristocratie révolutionnaire, qui cherchait à se libérer du contrôle des masses et qui avait besoin d'un arbitre fort et fiable dans ses affaires intérieures. Staline, figure mineure de la révolution prolétarienne, s'est révélé comme le chef incontesté de la bureaucratie thermidorienne, comme le premier au milieu de celle-ci - rien de plus.^[64]

L'écrivain fasciste ou semi-fasciste italien Malaparte a publié le livre "Technique d'un coup d'État", dans lequel il développe l'idée que "la tactique révolutionnaire de Trotsky", par opposition à la stratégie de Lénine, peut assurer la victoire dans n'importe quel pays et dans toutes les conditions. Il est difficile de penser à une théorie plus ridicule! Pendant ce temps, ces sages qui avec le recul pour nous accuser que nous, par indécision, avons perdu le pouvoir, devenant essentiellement sur la vue Malaparte: ils pensent qu'il y en a - ces «secrets» techniques spéciaux, avec lesquels vous pouvez gagner ou pour conserver le pouvoir révolutionnaire, indépendamment de l'action des plus grands facteurs objectifs - les victoires ou les défaites de la révolution en Occident et en Orient, la montée ou la chute du mouvement de masse dans le pays, etc. Le pouvoir n'est pas un prix qui va aux plus adroits. Le pouvoir est une relation entre les personnes, en dernière analyse, entre les classes. Un bon leadership, comme déjà indiqué, est un important levier de réussite. Mais cela ne signifie pas du tout que les dirigeants peuvent assurer la victoire dans toutes les conditions. En fin de compte, ce sont la lutte des classes et les changements internes qui ont lieu au sein des masses en lutte qui décident.

Mais la question de savoir comment le cours de la lutte se serait développé si Lénine était resté en vie ne peut, bien entendu, être résolue avec une précision mathématique. Que Lénine était un opposant implacable à la bureaucratie conservatrice avide et à la politique de Staline, qui y liait de plus en plus son destin, ressort clairement d'un certain nombre de lettres, d'articles et de propositions de Lénine au cours de la dernière période de sa vie, en particulier de son «Testament», dans lequel il recommande de démettre Staline du poste de secrétaire général; enfin, de sa dernière lettre, dans laquelle il rompt «toutes relations personnelles et de camaraderie» avec Staline. Dans la période entre deux épisodes de maladie, Lénine a suggéré que je crée avec lui une faction pour lutter contre la bureaucratie et son siège principal - le Bureau d'organisation du Comité central, dont Staline était en charge. Pour le XI^e Congrès du Parti, Lénine, selon ses propres mots, préparait une «bombe» contre Staline. Tout cela est raconté - sur la base de documents précis et incontestables - dans mon autobiographie et dans un ouvrage séparé "Le Testament de Lénine". Les mesures préparatoires de Lénine montrent qu'il considérait la lutte à venir très difficile; non pas parce que, bien sûr, il avait peur de Staline personnellement en tant qu'ennemi (il est ridicule d'en parler), mais parce que derrière le dos de Staline, il distinguait clairement l'imbrication des intérêts vitaux de la puissante strate de la bureaucratie au pouvoir. Déjà du vivant de Lénine, Staline a ouvert un tunnel contre lui, répandant soigneusement à travers ses agents une rumeur selon laquelle Lénine était un handicapé mental, ne comprenait pas la

situation, etc. en un mot, il a mis en circulation la légende même qui est maintenant devenue la version non officielle du Komintern pour expliquer la vive hostilité entre Lénine et Staline au cours de la dernière année et demie de la vie de Lénine. En fait, tous ces articles et lettres que Lénine dictait déjà en tant que patient représentent peut-être les produits les plus mûrs de sa pensée. La perspicacité de ce "invalid" aurait été plus que suffisante pour une douzaine de Staline.

Il est sûr de dire que si Lénine avait vécu plus longtemps, l'assaut de l'omnipotence bureaucratique se serait accompli - au moins dans les premières années - plus lentement. Mais déjà en 1926, Kroupskaïa a déclaré dans un cercle d'opposants de gauche:

"Si Ilyich était vivant, il aurait probablement déjà été en prison."

Les craintes et les prédictions alarmantes de Lénine étaient encore fraîches dans sa mémoire à cette époque, et elle ne se faisait pas du tout d'illusions sur la toute-puissance personnelle de Lénine, comprenant, d'après ses propres mots, la dépendance du meilleur barreur vis-à-vis de vents et courants favorables ou contraires.

* * *

Alors, la victoire de Staline était inévitable? Cela signifie-t-il que la lutte de l'opposition de gauche (bolcheviks - léninistes) était sans espoir? Cette formulation de la question est abstraite, schématique et fataliste. Le cours de la lutte a sans aucun doute montré que les bolcheviks - léninistes ne pouvaient pas et ne pourront pas remporter la victoire complète en URSS, c'est-à-dire conquérir le pouvoir et brûler l'ulcère de la bureaucratie sans le soutien de la révolution mondiale. Mais cela ne veut pas du tout dire que leur lutte est passée sans laisser de trace. Sans une critique audacieuse de l'opposition et sans la crainte de la bureaucratie de l'opposition, la course Staline-Boukharine vers le koulak conduirait inévitablement à la renaissance du capitalisme. Sous le fouet de l'opposition, la bureaucratie a été obligée de faire d'importants emprunts auprès de notre plateforme. Les léninistes n'ont pas pu sauver le régime soviétique des processus de dégénérescence et des outrages du régime personnel. Mais ils l'ont sauvé de l'effondrement complet en bloquant la voie de la restauration capitaliste. Les réformes progressistes de la bureaucratie étaient un sous-produit de la lutte révolutionnaire de l'opposition. C'est trop peu pour nous. Mais c'est - quelque chose - cela.

Dans l'arène du mouvement ouvrier mondial, dont la bureaucratie soviétique ne dépend qu'indirectement, la situation était encore plus incommensurablement défavorable qu'en URSS. Par l'intermédiaire du Komintern, le stalinisme est devenu le pire frein à la révolution mondiale. Sans Staline, il n'y aurait pas d'Hitler. Or en France, le stalinisme, par la politique de prostration, que l'on appelle la politique du «front populaire», prépare une nouvelle défaite pour le prolétariat. Mais là aussi, la lutte de l'Opposition de gauche n'est nullement restée infructueuse. Partout dans le monde, les cadres de vrais révolutionnaires prolétariens, de vrais bolcheviks, grandissent et se multiplient, qui se sont joints non pas à la bureaucratie soviétique pour jouir de son autorité et de sa trésorerie, mais au programme de Lénine et à la bannière de la révolution d'octobre. Sous la persécution vraiment monstrueuse et sans précédent dans l'histoire des forces unies de l'impérialisme, du réformisme et du stalinisme, les bolcheviks - léninistes grandissent, gagnent en force et gagnent de plus en plus la confiance des ouvriers avancés. Un symptôme indéniable de ce tournant est, par exemple, la magnifique évolution de la jeunesse socialiste parisienne. La révolution mondiale passera sous la bannière de la Quatrième Internationale. Ses tout premiers succès ne laisseront aucune pierre à l'écart de l'omnipotence de la clique stalinienne, de ses légendes, de ses calomnies et de sa réputation exagérée. La République soviétique, comme l'avant-garde prolétarienne mondiale, va enfin se libérer de la pieuvre bureaucratique. L'effondrement historique du stalinisme est prédestiné et ce sera une punition bien méritée pour ses innombrables crimes contre la classe ouvrière mondiale. Nous ne voulons plus de revanche et ne

nous attendons pas!

Novembre 1935 12 ville de

Article de Staline sur la révolution mondiale et le processus actuel

En février, toute la presse mondiale a consacré beaucoup d'attention à l'article de Staline sur la question de la dépendance de l'Union soviétique à l'égard du soutien du prolétariat international. L'article a été interprété comme le refus de Staline de coopérer pacifiquement avec les démocraties occidentales au nom d'une révolution internationale. Le sceau de Goebbels proclamait:

«Staline a jeté son masque. Staline a montré qu'il ne différait pas de Trotsky dans ses buts», et ainsi de suite.

La même idée s'est développée dans les publications les plus critiques des pays démocratiques. Dois-je réfuter cette interprétation maintenant? Les faits pèsent plus que les mots. Si Staline rentrait sur la voie de la révolution, il n'exterminerait ni ne démoraliserait les révolutionnaires. En fin de compte, Mussolini a raison quand il dit dans la Giornada d'Italie que personne n'a porté de tels coups à l'idée de communisme (révolution prolétarienne) et exterminé les communistes avec une féroce telle que Staline.

L'article du 12 février, si nous le considérons, si difficile soit-il, sur un plan purement théorique, est une simple répétition des formules que Staline a introduites pour la première fois à l'automne 1924, lorsqu'il a rompu avec la tradition du bolchevisme: à l'intérieur de l'URSS «nous» avons établi le socialisme, depuis liquidé la bourgeoisie nationale et organisé la coopération entre le prolétariat et la paysannerie; mais l'URSS est entourée d'Etats bourgeois qui menacent d'intervenir et de restaurer le capitalisme; par conséquent, nous devons renforcer la défense et prendre soin du soutien du prolétariat mondial. Staline n'a jamais renoncé à ces formules abstraites. Il ne leur a donné une nouvelle interprétation que progressivement. En 1924, «l'aide» du prolétariat occidental était parfois comprise comme une révolution internationale. En 1938, cela commença à signifier la coopération politique et militaire du Komintern avec les gouvernements bourgeois qui pouvaient fournir un soutien direct ou indirect à l'URSS en cas de guerre. Certes, cette formule présume, en revanche, la politique révolutionnaire des soi-disant «partis communistes» en Allemagne ou au Japon. Mais juste dans ces pays, l'importance du Komintern est proche de zéro.

Néanmoins, ce n'est pas par hasard que Staline publie son «manifeste» le 12 février.

L'article lui-même, ainsi que la résonance qu'il a provoquée, a constitué un élément très essentiel dans la préparation du procédé actuel. Renouvelant, après une interruption d'un an, une campagne judiciaire contre les restes de l'ancienne génération de bolcheviks, Staline s'est naturellement efforcé de créer parmi les ouvriers de l'URSS, ainsi que du monde entier, l'impression qu'il n'agissait pas dans l'intérêt de sa propre clique, mais dans l'intérêt de la révolution internationale. D'où l'ambiguïté délibérée de certaines expressions de l'article: sans effrayer la bourgeoisie conservatrice, elles étaient censées apaiser les ouvriers révolutionnaires.

Ainsi, l'affirmation selon laquelle Staline a jeté le masque dans cet article est complètement fausse. En fait, il a temporairement enfilé un masque semi-révolutionnaire. La politique internationale est complètement subordonnée à la politique intérieure pour Staline. Pour lui, la politique intérieure signifie avant tout une lutte pour la préservation de soi. Ainsi, les problèmes politiques sont subordonnés à la police. Ce n'est que dans ce domaine que la pensée de Staline travaille continuellement et sans relâche.

Préparant secrètement une purge de masse en 1936, Staline a lancé l'idée d'une nouvelle constitution, «la plus démocratique du monde». Vraiment, les éloges ne manquent pas pour un tournant aussi heureux dans la politique du Kremlin! Si nous devions publier maintenant une collection d'articles écrits par des amis brevetés de Moscou sur «la constitution la plus démocratique», alors beaucoup d'auteurs n'auraient eu d'autre choix que de brûler de honte. Le

battage médiatique autour de la constitution poursuivait plusieurs objectifs simultanément; mais le principal, qui dominait complètement les autres, était le traitement de l'opinion publique avant le procès Zinoviev-Kamenev.

Le 1er mars 1936, Staline accorda la fameuse interview à Howard - Scrips. Un petit point de cette conversation est alors passé complètement inaperçu: les futures libertés démocratiques, a déclaré Staline, sont destinées à tout le monde, mais il n'y aura pas de pitié pour les terroristes. La même réserve inquiétante a été faite par Molotov dans une interview accordée au directeur de "Tan" Shastenet. «La situation actuelle », a déclaré le chef du gouvernement, «rend de plus en plus inutiles certaines des mesures administratives dures utilisées auparavant. Cependant, - a ajouté Molotov après Staline, - le gouvernement est obligé (se doit) [\[65\]](#) restez forts contre les terroristes ... ». ("Tan", 24 mars 1936)

"Les terroristes"? Mais après le meurtre épisodique de Kirov avec l'aide du GPU le 1er décembre 1934, il n'y a pas eu d'actes terroristes. Plans "terroristes"? Mais alors personne ne se doutait de quoi que ce soit des «centres» trotskystes. Le GPU n'a appris l'existence de ces «centres» et de leurs «plans» que par la repentance. Pendant ce temps, Zinoviev, Kamenev et d'autres n'ont commencé à se repentir de leurs crimes présumés qu'en juillet 1936; Lev Sedov l'a ensuite prouvé sur la base de documents officiels dans son «Livre rouge» (Paris, 1936).

Ainsi, dans les entretiens ci-dessus, Staline et Molotov ont mentionné les terroristes dans l'ordre de la «prévoyance», c'est-à-dire la préparation inquisitoire des repentances futures. Le discours sur les libertés et les garanties démocratiques n'était qu'une coquille vide. Le noyau était une référence subtile à des «terroristes» anonymes. Ce lien a été déchiffré peu après les exécutions de plusieurs milliers de personnes.

Parallèlement à la préparation publicitaire de la «constitution stalinienne», il y avait une bande de banquets au Kremlin, dans lesquels des membres du gouvernement embrassaient des représentants de l'aristocratie des travailleurs et des fermes collectives («stakhanovites»). Lors des banquets, il a été proclamé que l'ère de la «vie heureuse» était enfin arrivée pour l'URSS. Staline a finalement été confirmé dans le titre de "père des nations", qui aime l'homme et prend soin de lui avec tendresse. Chaque jour, la presse soviétique publiait des photographies dans lesquelles Staline était représenté dans un cercle de gens heureux, souvent avec un enfant riant dans ses bras ou à genoux. Puis-je être autorisé à évoquer le fait qu'à la vue de ces photographies idylliques, j'ai dit à plusieurs reprises à des amis:

- De toute évidence, le préparer - quelque chose de terrible.

L'intention du réalisateur était de donner à l'opinion publique mondiale le portrait d'un pays qui, après de sévères années de lutte et de misère, s'engage enfin sur la voie de la constitution "la plus démocratique" créée par le "père des nations" qui aime les gens, en particulier les enfants ... et dans ce contexte réjouissant imaginez tout à coup les figures diaboliques des trotskystes qui sabotent l'économie, organisent la faim, empoisonnent les ouvriers, empiètent sur le «père des nations» et trahissent un pays heureux d'être déchiré par des voleurs fascistes.

S'appuyant sur l'appareil totalitaire et des ressources matérielles illimitées, Staline a conçu un plan unique en son genre: violer la conscience du monde et, avec l'approbation de toute l'humanité, traiter à jamais toute opposition contre la clique du Kremlin. Lorsque cette idée fut exprimée en 1935-1936 comme un avertissement, trop de gens l'expliquèrent par «la haine de Trotsky pour Staline». La haine personnelle dans les affaires et les relations d'une échelle historique est généralement un sentiment insignifiant et méprisable. De plus, la haine est aveugle. Et en politique comme dans la vie personnelle, il n'y a rien de pire que la cécité. Plus la situation est difficile, plus il est obligatoire de suivre les conseils du vieil homme Spinoza: "Ne pleure pas, ne rie pas, mais comprends."

Lors de la préparation du procès en cours, «la constitution la plus démocratique» a réussi à se révéler comme une farce bureaucratique, comme un plagiat provincial à Goebbels. Les cercles libéraux et démocratiques occidentaux ont commencé à se lasser d'être trompés. La méfiance

envers la bureaucratie soviétique, qui, malheureusement, coïncide souvent avec un refroidissement vers l'URSS, a commencé à couvrir des couches de plus en plus larges. D'un autre côté, une vive anxiété a commencé à envahir les organisations de travailleurs. En politique pratique, le Komintern se tient à droite de la Deuxième Internationale. En Espagne, le Parti communiste étrangle l'aile gauche de la classe ouvrière avec l'aide du GPU. En France, les communistes sont devenus, selon l'expression de «Tan», des représentants du «chauvinisme forain». La même chose est observée, plus ou moins, aux États-Unis et dans plusieurs autres pays. La politique traditionnelle de coopération de classe, contre laquelle la Troisième Internationale est née, est devenue, sous une forme condensée, la politique officielle du stalinisme, et les répressions sanglantes du GPU sont appelées à défendre cette politique. Les articles et discours ne visent qu'à masquer ce fait. C'est pourquoi des monologues théâtraux sont mis dans la bouche des accusés sur la façon dont eux, les trotskystes, ont été réactionnaires, contre-révolutionnaires, fascistes, ennemis des masses ouvrières pendant vingt ans, et comment, enfin, dans la prison du GPU, ils ont compris le caractère salutaire de la politique de Staline. D'un autre côté, à la veille d'une nouvelle hécatombe sanglante, Staline lui-même avait besoin de dire à la classe ouvrière:

«... Si je suis obligé de détruire l'ancienne génération de bolcheviks, c'est exclusivement dans l'intérêt du socialisme. J'exterminate les léninistes sur la base de la doctrine de Lénine. »

C'est la vraie signification de l'article du 12 février. Cela n'a pas d'autre sens. Nous avons devant nous une répétition abrégée de la manœuvre avec une constitution «démocratique». Le premier chantage (il faut appeler les choses par leur nom) était destiné principalement aux cercles démocratiques bourgeois de l'Occident. Le nouveau chantage concernait principalement les travailleurs. Les hommes d'État conservateurs d'Europe et d'Amérique n'ont au moins à s'inquiéter. Pour la politique révolutionnaire, un parti révolutionnaire est nécessaire. Staline ne l'a pas. Le parti bolchevique a été tué. Le Komintern est complètement démoralisé. Mussolini est juste à sa manière: personne n'a encore infligé des coups sur l'idée d'une révolution prolétarienne comme l'auteur de l'article le 12 Février.

*Coyoacan
9 1938 en mars ville de*

Staline - l'intendant d'Hitler

Pendant vingt ans, le moteur de l'impérialisme allemand est resté fermé. Quand il a commencé à se dérouler, les bureaux diplomatiques étaient perdus. La deuxième étape de cette confusion après Munich fut les longues et infructueuses négociations entre Londres et Paris avec Moscou. L'auteur de ces lignes a le droit de se référer à la série continue de ses propres déclarations dans la presse mondiale, à partir de 1933, sur le thème que la tâche principale de la politique étrangère de Staline est de parvenir à un accord avec Hitler. Mais notre voix humble restait peu convaincante pour les «maîtres des destinées». Staline a joué la comédie grossière de la «lutte pour la démocratie»; et cette comédie a été crue au moins la moitié. Presque jusqu'aux derniers jours d'Augur, l'officieux correspondant londonien du "New - York Times", a continué à affirmer que l'accord avec Moscou serait conclu. Combien féroce et instructif est le fait que le traité germano - soviétique a été ratifié par le parlement stalinien le jour même où l'Allemagne a envahi la Pologne!

Les causes générales de la guerre sont enracinées dans les contradictions irréconciliables de l'impérialisme mondial. Cependant, l'impulsion immédiate pour l'ouverture des hostilités a été la conclusion du pacte germano - soviétique . Au cours des mois précédents, Goebbels, Forster et d'autres politiciens allemands ont insisté sur le fait que le Führer nommerait bientôt un «jour» pour

une action décisive. Or, il est bien évident qu'il s'agissait du jour où Molotov apposeraient sa signature sur le pacte germano - soviétique. Ce fait ne peut être effacé de l'histoire par aucune force!

Le fait n'est pas du tout que le Kremlin se sent plus proche des États totalitaires que démocratiques. Cela ne détermine pas le choix d'un cours en affaires internationales. Le parlementaire conservateur Chamberlain, malgré tout son dégoût pour le régime soviétique, était désireux de parvenir à une alliance avec Staline. L'union ne s'est pas matérialisée parce que Staline avait peur d'Hitler. Et ce n'est pas par hasard qu'il a peur. L'armée est décapitée. Ce n'est pas une phrase, mais un fait tragique. Voroshilov est une fiction. Son autorité a été créée artificiellement par une agitation totalitaire. À une hauteur vertigineuse, il est resté ce qu'il a toujours été: un provincial limité sans perspectives, sans éducation, sans capacité militaire et même sans capacité d'administrateur. Il ne restait plus un seul nom dans l'état-major «dégagé» sur lequel l'armée pouvait s'installer en toute confiance. Le Kremlin a peur de l'armée et a peur d'Hitler. Staline a besoin de paix - à tout prix.

Avant que l'Allemagne Hohenzollern ne tombe sous les coups de la coalition mondiale, elle a porté un coup mortel au régime tsariste, les alliés occidentaux poussant la bourgeoisie libérale russe et soutenant même des plans pour un coup d'État au palais. Cet épisode historique ne se répétera-t-il pas sous une forme transformée? Les habitants du Kremlin se sont interrogés avec inquiétude. Ils ne doutent pas qu'une coalition de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Union soviétique, de la Pologne, de la Roumanie, avec un soutien incontestable des États-Unis, finirait par briser l'Allemagne et ses alliés. Mais avant de tomber dans l'abîme, Hitler aurait pu infliger une défaite à l'URSS qui coûterait une tête à l'oligarchie du Kremlin. Si l'oligarchie soviétique était capable de se sacrifier ou du moins de se maîtriser dans l'intérêt militaire de l'URSS, elle ne décapiterait pas et ne démoraliseraient pas l'armée.

Les simpletons pro-soviétiques de toutes sortes tiennent pour acquis que le Kremlin cherche à renverser Hitler. Le renversement d'Hitler est impensable sans révolution. La victoire de la révolution en Allemagne aurait élevé le bien-être des masses populaires en URSS à un niveau énorme et aurait rendu impossible l'existence de la tyrannie de Moscou. Le Kremlin préfère le statu - quo avec l'inclusion d'Hitler comme un allié.

Pris au dépourvu par le pacte, les avocats professionnels du Kremlin tentent maintenant de prouver que nos anciennes prédictions signifiaient une alliance militaire offensive entre Moscou et Berlin, alors qu'en réalité seul un accord pacifiste sur la "non-agression mutuelle" a été conclu. Sophismes pathétiques! Nous n'avons jamais parlé d'alliance militaire offensive dans le vrai sens du terme. Au contraire, nous sommes toujours partis de l'hypothèse que la politique internationale du Kremlin est déterminée par les intérêts de l'autoconservation de la nouvelle aristocratie, sa peur du peuple et son incapacité à faire la guerre. Toute combinaison internationale a un prix pour la bureaucratie soviétique dans la mesure où elle la libère du recours à la force des ouvriers et des paysans armés. Néanmoins, le pacte germano - soviétique est au plein sens du mot une alliance militaire, car il sert les objectifs d'une guerre impérialiste offensive.

Lors de la dernière guerre, l'Allemagne a été vaincue principalement en raison d'un manque de matières premières et de nourriture. Dans cette guerre, Hitler s'appuie avec confiance sur les matières premières de l'URSS. La conclusion d'un pacte politique n'a pas été accidentellement précédée par la conclusion d'un accord commercial. Moscou est loin de penser à le dénoncer. Au contraire, dans son discours d'hier devant le Soviet suprême, Molotov a principalement évoqué les avantages économiques exceptionnels de l'amitié avec Hitler. L'accord sur la non-agression mutuelle, c'est-à- dire sur l'attitude passive de l'URSS à l'égard de l'agression allemande, est ainsi complété par un accord de coopération économique dans l'intérêt de l'agression. Le pacte offre à Hitler la possibilité d'utiliser des matières premières soviétiques, tout comme l'Italie a utilisé du pétrole soviétique dans sa non-agression contre l'Abyssinie. Les experts militaires britanniques et français n'ont étudié que récemment la carte de la mer Baltique à Moscou du point de vue des

opérations militaires entre l'URSS et l'Allemagne. Pendant ce temps, des experts allemands et soviétiques discutaient des mesures visant à assurer les routes de la mer Baltique pour des relations commerciales continues pendant la guerre. L'occupation de la Pologne devrait en outre assurer des liens territoriaux directs avec l'Union soviétique et le développement ultérieur des relations économiques. Telle est l'essence du pacte. Dans *Mein Kampf*, Hitler dit qu'une alliance entre deux États, qui n'a pas pour but de faire la guerre, est «dénuee de sens et stérile». Le pacte germano - soviétique n'est ni dénué de sens ni stérile: c'est une alliance militaire avec une division stricte des rôles - Hitler mène des opérations militaires, Staline agit en tant que quartier-maître. Et il y a encore des gens qui soutiennent sérieusement que l'objectif du Kremlin actuel est une révolution internationale!

Sous Chicherin, en tant que ministre des Affaires étrangères du gouvernement léniniste, la politique étrangère soviétique avait vraiment pour tâche le triomphe international du socialisme, s'efforçant en cours de route d'utiliser les contradictions entre les grandes puissances pour la sécurité de la République soviétique. Lorsque le programme Litvinov de la révolution mondiale a cédé la place à l'inquiétude au sujet du statut - quo au moyen du système de «sécurité collective». Mais lorsque cette idée de «sécurité collective» a approché de sa mise en œuvre partielle, le Kremlin a eu peur des obligations militaires qui en découlent. Litvinov a été remplacé par Molotov, qui n'est lié par rien d'autre que les intérêts nus de la caste dirigeante. La politique de Chicherin, c'est-à-dire essentiellement la politique de Lénine, a longtemps été déclarée politique du romantisme. La politique de Litvinov a été considérée pendant un certain temps comme une politique de réalisme. La politique de Staline-Molotov est une politique de cynisme dénudé.

«Sur le front uni des États épris de paix et qui s'opposent vraiment à l'agression, l'Union soviétique ne peut manquer d'avoir une place au premier rang», a déclaré Molotov au Soviet suprême il y a trois mois. Quelle ironie sinistre ces mots sonnent maintenant! L'Union soviétique a pris sa place dans la dernière rangée de ces États qu'elle ne s'est jamais lassée de dénoncer comme agresseurs jusqu'aux derniers jours.

Les avantages immédiats que le gouvernement du Kremlin tire d'une alliance avec Hitler sont tangibles. L'URSS reste à l'écart de la guerre. Hitler filme la campagne en faveur de la "Grande Ukraine" à l'ordre du jour. Le Japon se trouve isolé. Simultanément au report du danger militaire à la frontière occidentale, on peut donc s'attendre à un relâchement de la pression sur la frontière orientale, voire à la conclusion d'un accord avec le Japon. Il est également très probable qu'en échange de la Pologne, Hitler ait donné à Moscou la liberté d'action par rapport aux limites de la Baltique. Si grands que soient ces «avantages», ils sont au mieux opportunistes, et leur seule garantie est la signature de Ribbentrop sur le «bout de papier». Pendant ce temps, la guerre a mis à l'ordre du jour la vie et la mort des peuples, des États, des régimes, des classes dirigeantes. L'Allemagne résout son programme de domination mondiale par étapes. Avec l'aide de l'Angleterre, elle s'est armée, malgré la résistance de la France. Avec l'aide de la Pologne, elle a isolé la Tchécoslovaquie. Avec l'aide de l'Union soviétique, elle veut non seulement asservir la Pologne, mais aussi écraser les anciens empires coloniaux. Si l'Allemagne était capable de sortir victorieuse de la guerre actuelle avec l'aide du Kremlin, cela signifierait un danger mortel pour l'Union soviétique. Rappelons que peu après l'accord de Munich, le secrétaire du Komintern Dimitrov a annoncé (sans doute sur les instructions de Staline) un calendrier exact des futures opérations de conquête d'Hitler. À cet égard, l'occupation de la Pologne tombe à l'automne 1939. Viennent ensuite: la Yougoslavie, la Roumanie, la Bulgarie, la France, la Belgique ... Enfin, à l'automne 1941, l'Allemagne doit ouvrir une offensive contre l'Union soviétique. Cette divulgation est sans aucun doute basée sur des données obtenues par le renseignement soviétique. Le schéma ne peut en aucun cas être pris à la lettre: le cours des événements introduit des changements dans tous les calculs prévus. Cependant, le premier maillon du plan, l'occupation de la Pologne à l'automne 1939, se confirme ces jours-ci. Il est très probable que l'intervalle de deux ans entre la défaite de la Pologne et la campagne contre l'Union soviétique, esquissé dans le plan, sera

également très proche de la réalité. Le Kremlin ne peut que comprendre cela. Pas étonnant qu'ils aient proclamé des dizaines de fois: «Le monde est indivis». Si, néanmoins, Staline s'avère être l'intendant d'Hitler, cela signifie que la caste dirigeante n'est plus capable de penser à demain. Sa formule est la formule de tous les régimes mourants: «Après nous, même un déluge».

Ce serait une tâche futile d'essayer maintenant de prédire le cours de la guerre et ses différentes sections, y compris celles qui se nourrissent encore de l'espoir illusoire de rester à l'écart de la catastrophe mondiale. Personne n'est autorisé à arpenter cette arène gigantesque et le dépotoir infiniment complexe de forces matérielles et morales. Seule la guerre elle-même décide du sort de la guerre. L'une des plus grandes différences entre la guerre actuelle et le passé est la radio. Ce n'est que maintenant que je m'en suis pleinement rendu compte, en écoutant ici, à Coyoacan, à la périphérie de la capitale mexicaine, des discours sur le Reichstag de Berlin et les rapports encore maigres de Londres et de Paris. Grâce à la radio, les peuples vont désormais, dans une bien moindre mesure que lors de la dernière guerre, dépendre des informations totalitaires de leurs propres gouvernements et seront beaucoup plus susceptibles d'être infectés par les humeurs des autres pays. Dans ce domaine, le Kremlin a déjà subi une grande défaite. Le Komintern, l'instrument le plus important du Kremlin pour influencer l'opinion publique dans d'autres pays, a en fait été la première victime du pacte germano - soviétique. Le sort de la Pologne n'a pas encore été décidé. Mais le Komintern est déjà un cadavre. Les patriotes le laissent à une extrémité, les internationalistes à l'autre. Demain, nous entendrons sans aucun doute à la radio les voix des dirigeants communistes d'hier qui, dans l'intérêt de leurs gouvernements, dénonceront, dans toutes les langues du monde civilisé, y compris le russe, la trahison du Kremlin.

L'effondrement du Komintern portera un coup irréparable à l'autorité de la caste dirigeante dans l'esprit des masses du peuple de l'Union soviétique elle-même. Ainsi, la politique de cynisme, qui était censée renforcer la position de l'oligarchie stalinienne, rapprochera en fait l'heure de sa chute.

La guerre en emportera beaucoup et beaucoup. Par des tours, des tours, des faux, des trahisons, personne ne pourra échapper à sa formidable Cour. Cependant, notre article serait fondamentalement mal compris s'il amenait à conclure que tout ce qui est nouveau que la Révolution d'octobre a apporté dans la vie de l'humanité serait balayé en Union soviétique. L'auteur est profondément convaincu du contraire. Les nouvelles formes d'économie, s'étant libérées des entraves intolérables de la bureaucratie, résisteront non seulement à l'épreuve enflammée, mais serviront également de base à une nouvelle culture qui, nous l'espérons, mettra fin à la guerre pour toujours.

*Coyoacan,
2 septembre, 2 h.*

La reddition de Staline

Les premiers rapports du discours de Staline au congrès actuel à Moscou du soi-disant Parti communiste de l'Union soviétique montrent que Staline s'est empressé d'apprendre des événements espagnols dans le sens d'un nouveau virage vers la réaction. En Espagne, Staline a subi une défaite moins immédiate mais non moins profonde qu'Azanya et Negrin. C'est une question en même temps que - est infiniment plus grande que la défaite purement militaire ou même une guerre perdue. Toute la politique des «républicains» espagnols était déterminée par Moscou. Les relations qui s'étaient établies entre le gouvernement républicain et les ouvriers et paysans n'étaient qu'une traduction dans le langage de la guerre des relations qui s'étaient établies entre l'oligarchie du Kremlin et les peuples de l'Union soviétique. Les méthodes de gestion d'Azanya-Negrin étaient des méthodes concentrées du GPU de Moscou. La principale tendance en politique était de remplacer le peuple par la bureaucratie et la bureaucratie par la police politique. Grâce aux conditions de guerre, les tendances du bonapartisme de Moscou ont non seulement reçu

une expression extrême en Espagne, mais ont également été très rapidement mises à l'épreuve. Telle est l'importance des événements espagnols du point de vue international et surtout soviétique. Staline est incapable de se battre; et quand il est forcé de se battre, il est incapable de donner autre chose que la défaite.

Dans son discours au congrès, Staline rompt ouvertement avec l'idée "d'une union des démocraties pour repousser les agresseurs fascistes". Désormais, les provocateurs de la guerre internationale ne sont pas Mussolini et Hitler, mais les deux principales démocraties d'Europe: la Grande-Bretagne et la France, qui, selon l'orateur, veulent impliquer l'Allemagne et l'URSS dans un conflit armé, sous prétexte de la tentative d'assassinat de l'Allemagne contre l'Ukraine. Fascisme? - Ça n'a rien à voir avec ça. Selon Staline, il n'est pas question de la tentative d'assassinat d'Hitler sur l'Ukraine, et il n'y a pas la moindre raison d'un conflit militaire avec Hitler. Le rejet de la politique de «l'union des démocraties» est complété par une rampe immédiatement humiliée devant Hitler et un nettoyage diligent de ses bottes. Tel est Staline!

En Tchécoslovaquie, la capitulation de la «démocratie» face au fascisme a trouvé son expression personnifiée dans un changement de gouvernement. En URSS, grâce aux avantages inestimables du régime totalitaire, Staline est son propre Benes et son propre général Sirov. Il change les principes de sa politique précisément pour ne pas le changer. La clique bonapartiste veut vivre et régner, et tout le reste est une question de «technique» pour elle.

Les méthodes politiques de Staline ne sont pas essentiellement différentes de celles d'Hitler. Mais dans le domaine de la politique internationale, la différence de résultats est frappante. Hitler retourna en peu de temps dans la région de la Sarre, renversa le traité de Versailles, s'empara de l'Autriche et des Allemands des Sudètes, soumit la Tchécoslovaquie à sa domination et à son influence - un certain nombre d'autres États secondaires et tertiaires. Durant ces mêmes années, Staline ne savait rien sur la scène internationale si ce n'est des défaites et des humiliations (Chine, Tchécoslovaquie, Espagne). Il serait trop superficiel de chercher une explication à cette différence entre les qualités personnelles d'Hitler et de Staline. Hitler est sans aucun doute plus astucieux et plus audacieux que Staline. Cependant, ce n'est pas la solution. Les conditions sociales générales des deux pays décident.

Maintenant, dans les cercles radicaux superficiels, il est devenu à la mode de regrouper les régimes sociaux de l'Allemagne et de l'URSS. Ce n'est pas bien. En Allemagne, malgré toutes les «réglementations» étatiques, il existe un régime de propriété privée des moyens de production. En Union soviétique, l'industrie a été nationalisée et l'agriculture a été collectivisée. Nous connaissons toutes les difformités sociales que la bureaucratie a soulevées sur le territoire de la Révolution d'Octobre. Mais le fait d'une économie planifiée basée sur la nationalisation et la collectivisation des moyens de production demeure. Cette économie contrôlée par l'État a ses propres lois, qui sont de moins en moins tolérées par le despotisme, l'ignorance et le vol de la bureaucratie stalinienne.

Le capitalisme monopoliste partout dans le monde, et particulièrement en Allemagne, est dans une crise désespérée. Le fascisme lui-même est une expression de cette crise. Mais dans le cadre du capitalisme monopoliste, le régime d'Hitler est le seul régime possible pour l'Allemagne. La clé des succès d'Hitler est qu'avec son régime policier, il donne une expression extrême aux tendances de l'impérialisme. Au contraire, le régime de Staline est entré en contradiction irréconciliable avec les tendances de la société soviétique. Bien sûr, les succès d'Hitler sont fragiles, précaires, limités par les capacités d'une société bourgeoise mourante. Hitler s'approchera bientôt (sinon déjà) de l'apogée, puis glissera vers le bas. Mais ce moment n'est pas encore arrivé. Hitler exploite toujours la puissance dynamique de l'impérialisme, qui se bat pour son existence. Au contraire, les contradictions entre le régime bonapartiste de Staline et les besoins de l'économie et de la culture ont atteint une tension intolérable. La lutte du Kremlin pour l'auto-préservation ne fait qu'approfondir et exacerber les contradictions, conduisant à une guerre civile continue et à des défaites consécutives sur la scène internationale.

Quel est le discours de Staline? Est-ce un maillon de la chaîne de la nouvelle politique

actuelle, basée sur les premiers accords déjà conclus avec Hitler, ou est-ce juste un ballon d'essai, une proposition unilatérale d'une main et d'un cœur?

Il est très probable que la réalité soit plus proche de la deuxième option que de la première. Hitler victorieux n'est pas pressé de consolider son amitié et son inimitié. Au contraire, il s'intéresse beaucoup à ce que l'Union soviétique et les démocraties occidentales se lancent réciproquement des accusations de "provocation à la guerre". Sa pression sur Hitler, en tout cas, est déjà quelque chose - ce qui a été réalisé: Staline, hier "Alexandre Nevsky" des démocraties occidentales, tourne aujourd'hui son attention vers Berlin et se repente humblement des erreurs commises.

Quelle leçon! Au cours des trois dernières années, Staline a déclaré que tous les associés de Lénine étaient les agents d'Hitler. Il a exterminé la couleur de l'état-major, abattu, expulsé, exilé environ 30 000 officiers - tous sous la même responsabilité: tous sont des agents ou des alliés d'Hitler. Ayant détruit le parti et décapité l'armée, Staline présente maintenant ouvertement sa candidature au rôle de ... l'agent principal d'Hitler. Laissons les voleurs du Komintern mentir et esquiver du mieux qu'ils peuvent. Les faits sont si clairs et convaincants que personne d'autre ne réussira à tromper l'opinion publique de la classe ouvrière internationale avec des phrases charlatanesques. Avant que Staline ne tombe, le Komintern tombera en morceaux. Les deux sont juste au coin de la rue.

1939 le 11 mars ville de

Double étoile: Hitler - Staline

Quand Hitler envahit la Pologne à une vitesse fulgurante depuis l'Ouest, Staline pénètre prudemment en Pologne par l'Est. Quand Hitler, étranglant 23 millions de Polonais, propose de mettre fin à la guerre «inutile», Staline, par sa diplomatie et son Komintern, vante les avantages de la paix. Lorsque Staline prend des positions stratégiques dans les pays baltes, Hitler sort obligatoirement ses Allemands de là. Lorsque Staline attaque la Finlande, le sceau d'Hitler - le seul au monde - exprime sa solidarité totale avec le Kremlin. Les orbites d'Hitler et de Staline, qui sont liées - l'interphone. Laquelle? Et pour combien de temps?

Les étoiles binaires sont "optiques", c'est-à- dire imaginaires et "physiques", c'est-à-dire qu'elles forment une vraie paire, l'une tournant autour de l'autre. Hitler et Staline représentent-ils une étoile double réelle ou imaginaire dans le ciel cramoisi de la politique mondiale d'aujourd'hui? Et si elle est réelle, alors qui tourne autour de qui?

Hitler lui-même parle avec retenue d'un pacte «réaliste» durable. Staline préfère sucer sa pipe en silence. Les politiciens et les journalistes du camp hostile, afin de se quereller avec des amis, dépeignent Staline comme la star principale et Hitler comme un satellite. Essayons de comprendre cette question difficile, sans oublier cependant que les orbites de la politique mondiale ne se prêtent pas à une définition aussi précise que les orbites des corps célestes.

Ayant émergé beaucoup plus tard que ses voisins occidentaux, l'Allemagne capitaliste a créé l'industrie la plus avancée et la plus dynamique du continent européen, mais elle a été laissée de côté dans la division initiale du monde. «Nous allons le redistribuer à nouveau», proclamaient les impérialistes allemands en 1914. Ils avaient tort. L'aristocratie du monde s'est unie contre eux et a remporté la victoire. Hitler veut maintenant répéter l'expérience de 1914 à une plus grande échelle. Il ne peut s'empêcher de vouloir ceci: le capitalisme allemand explosif étouffe à l'intérieur des anciennes frontières. Et pourtant, la tâche d'Hitler est insoluble. Même s'il remportait une victoire militaire, la redéfinition du monde en faveur de l'Allemagne ne réussirait pas. L'Allemagne est arrivée trop tard. Le capitalisme est à l'étroit dans tous les pays. Les colonies ne veulent pas être des colonies. Une nouvelle guerre mondiale donnera un nouvel élan au mouvement pour l'indépendance des peuples opprimés. L'Allemagne est arrivée trop tard.

Hitler change ses «amitiés», ses appréciations des nations et des États, viole les traités et les

obligations, trompe ses ennemis et ses amis - mais tout cela est dicté par l'unité des objectifs: une nouvelle redivision du monde.

«L'Allemagne n'est pas une puissance mondiale en ce moment », dit Hitler dans son livre, «mais l'Allemagne sera une puissance mondiale ou pas du tout».

Faire d'une Allemagne unie une base de domination sur l'Europe; faire d'une Europe unie une base de lutte pour la domination mondiale, donc pour la répression, l'affaiblissement, l'humiliation de l'Amérique - cette tâche d'Hitler reste inchangée. Avec lui, il justifie le régime totalitaire, qui avec un cerceau d'acier a serré les contradictions de classe au sein de la nation allemande.

L'URSS se caractérise par des caractéristiques directement opposées. La Russie tsariste a laissé derrière elle le retard et la pauvreté. La mission du régime soviétique n'est pas de trouver de nouveaux espaces pour les forces productives, mais de créer des forces productives pour les anciens espaces. Les tâches économiques de l'URSS n'exigent pas l'extension des frontières. L'état des forces productives ne permet pas une guerre majeure. La force offensive de l'URSS est petite. La puissance défensive est toujours dans ses espaces.

Depuis les récents «succès» du Kremlin, il est devenu à la mode de comparer la politique actuelle de Moscou avec l'ancienne politique de la Grande-Bretagne, qui, aussi neutre que possible, maintenait l'équilibre en Europe et en même temps tenait fermement la clé de cet équilibre entre ses mains. Sur la base de cette analogie, le Kremlin s'est rangé du côté de l'Allemagne en tant que côté le plus faible, de sorte qu'en cas de trop grands succès de l'Allemagne, il se rangeait du côté du camp adverse. Tout est renversé ici. L'ancienne politique de Londres a été rendue possible par l'énorme supériorité économique de la Grande-Bretagne sur tous les pays européens. L'Union soviétique, en revanche, est la plus faible des grandes puissances sur le plan économique. En mars de cette année, après des années de vantardises officielles inouïes, Staline a parlé pour la première fois au congrès du parti de la productivité comparée du travail en URSS et en Occident. Le but de son excursion dans le domaine des statistiques mondiales était d'expliquer la pauvreté dans laquelle vivent encore les peuples de l'URSS. Pour rattraper l'Allemagne en termes de fonte brute par habitant, l'URSS devrait produire non pas 15 millions de tonnes par an, comme c'est le cas actuellement, mais 45 millions; pour rattraper les États-Unis, il faudrait porter la production annuelle à 60 millions, c'est- à-dire la multiplier par quatre. La situation est la même, et encore moins favorable, pour toutes les autres branches de l'économie. Staline a cependant exprimé l'espoir que l'Union soviétique rattraperait les pays capitalistes avancés dans les 10 à 15 prochaines années. Le terme, bien sûr, est chanceux! Mais avant l'expiration de cette période, la participation de l'URSS à une grande guerre signifierait, en tout cas, une lutte avec des armes inégales.

Le facteur moral, non moins important que le facteur matériel, s'est radicalement dégradé ces dernières années. La tendance à l'égalité sociale, annoncée par la révolution, a été piétinée et profanée. Les espoirs des masses ont été trompés. En URSS, il y a 12 à 15 millions de privilégiés, qui concentrent entre leurs mains environ la moitié du revenu national et appelle ce régime "socialisme". Mais en plus, il y a environ 160 millions dans le pays qui sont étranglés par la bureaucratie et qui ne sortent pas de l'emprise du besoin.

Dans un sens, l'attitude d'Hitler et de Staline à l'égard de la guerre est exactement le contraire. Le régime totalitaire d'Hitler est né de la crainte des classes possédantes en Allemagne d'une révolution socialiste. Hitler a reçu un mandat des propriétaires, à n'importe quel prix, pour sauver leur propriété de la menace du bolchevisme et leur ouvrir un débouché sur la scène mondiale. Le régime totalitaire de Staline est né de la peur d'une nouvelle caste de parvenus révolutionnaires devant un peuple révolutionnaire étranglé par lui. La guerre est dangereuse pour les deux. Mais Hitler ne peut pas résoudre sa mission historique d'une autre manière. La guerre offensive victorieuse est d'assurer l'avenir économique du capitalisme allemand et en même temps du régime national - socialiste.

Staline est une autre affaire. Il ne peut pas mener une guerre offensive avec l'espoir de réussir. De plus, il n'a pas besoin d'elle. Si l'URSS est entraînée dans une guerre mondiale avec ses innombrables sacrifices et épreuves, tous les griefs et la violence, tous les mensonges du système officiel provoqueront inévitablement une profonde réaction de la part du peuple, qui a fait trois révolutions au cours de ce siècle. Personne ne le sait mieux que Staline. L'idée principale de sa politique étrangère est d'éviter une grande guerre.

À la stupéfaction de la routine diplomatique et du voyou pacifiste, Staline s'est retrouvé en alliance avec Hitler pour la simple raison que le danger d'une guerre majeure ne pouvait venir que d'Hitler et que, selon le Kremlin, l'Allemagne est plus forte que ses adversaires actuels. Les longues conférences de Moscou avec les délégations militaires britanniques et françaises ont servi non seulement de couverture aux négociations avec Hitler, mais aussi de renseignement militaire direct. Le quartier général de Moscou était manifestement convaincu que les Alliés étaient mal préparés pour une guerre majeure. Une Allemagne complètement militarisée est un terrible ennemi. Vous ne pouvez acheter sa bienveillance qu'en facilitant ses projets. Cela a déterminé la décision de Staline.

L'alliance avec Hitler a non seulement détourné le danger immédiat de l'URSS d'être entraînée dans une guerre majeure, mais a également ouvert la possibilité d'obtenir des avantages stratégiques immédiats. Alors qu'en Extrême-Orient, Staline, fuyant la guerre, s'est retiré et s'est retiré pendant un certain nombre d'années, à la frontière occidentale, les circonstances étaient telles qu'il pouvait fuir la guerre - en avant, c'est-à- dire ne pas abandonner les anciennes positions, mais en saisir de nouvelles. Le sceau allié dépeint le cas comme si Hitler était un prisonnier de Staline, et souligne les énormes avantages que Moscou a reçus aux dépens de l'Allemagne: la moitié de la Pologne (en fait, en termes de population - environ un tiers), plus la domination sur la côte orientale de la mer Baltique, plus une route ouverte aux Balkans, etc. Les bénéfices reçus par Moscou sont sans aucun doute importants. Mais la facture finale n'a pas encore été réglée. Hitler a commencé une lutte mondiale. L'Allemagne sortira de cette lutte soit comme maître de l'Europe et de toutes ses colonies, soit écrasée. Sécuriser sa frontière orientale à la veille d'une telle guerre était une question de vie ou de mort pour Hitler. Il a payé le Kremlin pour cela avec des parties de l'ancien empire tsariste. Est-ce vraiment une taxe coûteuse?

Le discours selon lequel Staline a «trompé» Hitler avec son invasion de la Pologne et sa pression sur les pays baltes est complètement absurde. Très probablement, c'est Hitler qui a conduit Staline à l'idée de prendre possession de la Pologne orientale et d'imposer la main aux États baltes. Puisque le national - socialisme s'est développé en prêchant la guerre contre l'Union soviétique, Staline ne pouvait, bien entendu, croire Hitler sur parole. Les négociations se sont déroulées sur un ton «réaliste».

"Est-ce que je t'effraie? - Hitler a dit à Staline. - Voulez-vous des garanties? Prenez-les vous-même."

Et Staline l'a pris.

Présenter la question comme si la nouvelle frontière occidentale de l'URSS interdisait à jamais le chemin d'Hitler vers l'Est violerait toutes les proportions. Hitler résout son problème par étapes. La destruction de l'Empire britannique est désormais à l'ordre du jour. Pour le bien de cet objectif peut être quelque chose - que le sacrifice. Le chemin vers l'Est suppose une nouvelle guerre majeure entre l'Allemagne et l'URSS. Quand il s'agit d'elle, la question de savoir à quelle ligne la collision commencera aura une importance secondaire.

L'attaque contre la Finlande semble être en conflit avec la peur de la guerre de Staline. En fait, ce n'est pas le cas. En plus des plans, il y a une logique de position. Évitant la guerre, Staline a conclu une alliance avec Hitler. Pour s'assurer contre Hitler, il s'empara d'un certain nombre de bastions sur la côte baltique. Cependant, la résistance de la Finlande a menacé d'annuler tous les avantages stratégiques et même de les transformer en leur contraire. Qui, en fait, comptera avec Moscou si Helsingfors ne compte pas avec elle? Ayant dit "A", Staline est obligé de dire "B".

Ensuite, d'autres lettres de l'alphabet peuvent suivre. Si Staline veut éviter la guerre, cela ne veut pas dire que la guerre épargnera Staline.

Berlin poussait clairement Moscou contre la Finlande. Chaque nouveau pas que Moscou fait vers l'Occident le rapproche de l'implication de l'Union soviétique dans la guerre. Si cet objectif était atteint, la situation mondiale changerait considérablement. Le Moyen-Orient serait l'arène de la guerre. La question de l'Inde se serait posée carrément. Hitler aurait poussé un soupir de soulagement et, en cas de tournure défavorable des événements, aurait eu la possibilité de conclure la paix aux dépens de l'Union soviétique. A Moscou, sans doute, avec un grincement de dents, ils ont lu les articles amicaux de la presse allemande sur l'offensive de l'Armée rouge sur la Finlande. Mais les grincements de dents ne sont pas un facteur politique. Le pacte reste pleinement en vigueur et en vigueur. Et Staline reste le satellite d'Hitler.

Les bénéfices immédiats du pacte pour Moscou sont indéniables. Tant que l'Allemagne est attachée au front occidental, l'Union soviétique se sent beaucoup plus libre en Extrême-Orient. Cela ne veut pas dire qu'il entreprendra des opérations offensives ici. Certes, l'oligarchie japonaise est encore moins capable d'une guerre majeure que celle de Moscou. Mais Moscou, qui est obligée de faire face à l'Occident, ne peut plus avoir la moindre incitation à se plonger plus profondément en Asie. À son tour, le Japon est obligé de compter avec le fait qu'il peut recevoir une rebuffade sérieuse et même écrasante de la part de l'URSS. Dans ces conditions, Tokyo devrait préférer le programme de ses cercles de mer, qui est, une offensive de ne pas l'Occident, mais au sud, vers les Philippines, l'Inde néerlandaise, Bornéo, Indochine française - Chine, la Birmanie britannique ... L'accord entre Moscou et Tokyo sur cette base est symétrique compléterait le pacte entre Moscou et Berlin. La question de savoir quelle position cela créerait pour les États-Unis sort du cadre de cet article.

Evoquant le manque de matières premières en URSS, la presse mondiale ne se lasse pas de répéter l'insignifiance de l'aide économique que Staline pourrait apporter à Hitler. Le problème ne peut pas être résolu aussi facilement. Le manque de matières premières en URSS est relatif et non absolu; la bureaucratie vise des taux de développement industriel trop élevés et ne sait pas comment maintenir les proportions entre les différentes parties de l'économie. Si les taux de croissance de certaines industries sont réduits d'un ou deux ans de 15 à 10%, à 5%, ou si l'industrie est laissée au niveau de l'année dernière, alors il y aura immédiatement un excédent important de matières premières. Un blocus naval absolu du commerce extérieur allemand devrait, en revanche, diriger un flux important de marchandises allemandes vers la Russie, en échange de matières premières soviétiques.

Il ne faut pas non plus oublier que l'URSS a accumulé et continue d'accumuler d'énormes réserves de matières premières et de nourriture pour les tâches de défense. Certaines de ces réserves représentent la réserve potentielle de l'Allemagne. Moscou peut enfin donner de l'or à Hitler, qui, malgré tous les efforts autarciques, reste l'un des principaux nerfs de la guerre. Enfin, la "neutralité" amicale de Moscou permet à l'Allemagne d'utiliser très facilement les ressources des pays baltes, de la Scandinavie et des Balkans.

«Avec la Russie soviétique », a écrit le *Volkischer Beobachter*, l'organe d'Hitler, le 2 novembre, non sans raison, «nous dominons les sources de matières premières et de denrées alimentaires dans tout l'Orient». Quelques mois avant la conclusion du pacte entre Moscou et Berlin, Londres a évalué l'importance de l'aide économique que l'URSS pouvait apporter à l'Allemagne beaucoup plus sobrement qu'aujourd'hui. Une étude officielle de l'Institut royal des relations étrangères sur les «intérêts politiques et stratégiques du Royaume-Uni» (préface marquée en mars 1939) parle du rapprochement germano - soviétique :

"Le danger pour le Royaume-Uni d'une telle combinaison pourrait être énorme." «Nous devons nous demander », poursuit l'auteur collectif, «dans quelle mesure la Grande-Bretagne pourrait-elle espérer remporter une victoire décisive dans la lutte contre l'Allemagne si la frontière orientale de l'Allemagne n'était pas bloquée par voie terrestre?»

Cette évaluation mérite beaucoup d'attention. Il n'est pas exagéré de dire qu'une alliance avec l'URSS réduit la sévérité du blocus de l'Allemagne d'au moins 25%, et peut-être bien plus.

Il faut ajouter un soutien matériel - si ce mot convient ici - moral. Jusqu'à la fin du mois d'août, le Komintern exigea la libération de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie, de l'Albanie, de l'Abyssinie et garda le silence sur les colonies britanniques. Maintenant, le Komintern est muet sur la République tchèque, soutient la partition de la Pologne, mais demande plutôt la libération de l'Inde.

La Pravda de Moscou s'attaque à l'étranglement des libertés au Canada, mais garde le silence sur les massacres sanglants de Tchèques par Hitler et les tortures de gangsters de Juifs polonais. Tout cela signifie que le Kremlin accorde une grande importance à la force de l'Allemagne.

Et le Kremlin n'a pas tort. L'Allemagne s'est toutefois avérée incapable de déclencher une guerre «éclair» contre la France et la Grande-Bretagne; mais pas une seule personne sérieuse ne croyait à une telle possibilité. Cependant, la plus grande frivolité est la propagande internationale qui s'empresse de dépeindre Hitler comme un maniaque conduit dans une impasse. C'est encore très loin. Une industrie dynamique, un génie technique, un esprit de discipline - tout y est; La monstrueuse machine de guerre allemande se montrera toujours. Il s'agit du sort du pays et du régime. Le gouvernement polonais et le semi-gouvernement tchécoslovaque sont maintenant en France. Qui sait si le gouvernement français, avec les gouvernements belge, néerlandais, polonais et tchécoslovaque, devra demander l'asile en Grande-Bretagne? ... Je ne crois pas un instant, comme déjà mentionné, à la mise en œuvre des plans d'Hitler concernant la pax germanica[66] et la domination mondiale. De nouveaux États, et pas seulement européens, se dresseront sur son chemin. L'impérialisme allemand est arrivé trop tard. Ses ravages militaristes aboutiront à la plus grande catastrophe. Mais avant que son heure ne sonne, beaucoup et beaucoup seront emportés en Europe. Staline ne veut pas être parmi eux. Il craint donc fort de rompre trop tôt avec Hitler.

La presse alliée attrape avidement les symptômes de «refroidissement» entre nouveaux amis et prédit au jour le jour leur rupture. On ne peut nier, bien sûr, que Molotov ne se sent pas très heureux dans les bras de Ribbentrop. Pendant toute une série d'années, toute opposition interne en URSS a été stigmatisée, persécutée et détruite comme des agents nazis. Après avoir terminé ce travail, Staline a conclu une alliance étroite avec Hitler. Il y a des millions de personnes dans le pays associées à ceux qui ont été abattus et emprisonnés dans des camps de concentration pour leurs liens présumés avec les nazis - et ces millions sont maintenant des agitateurs prudents mais extrêmement efficaces contre Staline. À cela, il faut ajouter les plaintes secrètes du Komintern: les agents étrangers du Kremlin traversent une période difficile. Staline essaie sans aucun doute de laisser une autre possibilité ouverte. Litvinov a été montré de façon inattendue sur le podium du mausolée de Lénine le 7 novembre; dans la procession du jubilé, ils ont porté des portraits du secrétaire du Komintern Dimitrov et du chef des communistes allemands Thälmann. Tout cela renvoie cependant au côté décoratif de la politique et non à son essence. Litvinov, comme les portraits démonstratifs, était nécessaire avant tout pour calmer les ouvriers soviétiques et le Komintern. Ce n'est qu'indirectement que Staline a fait comprendre à ces alliés que, sous certaines conditions, il pouvait passer à un autre cheval. Mais seuls les visionnaires peuvent penser qu'un virage de la politique étrangère du Kremlin est à l'ordre du jour. Tant que Hitler est fort - et il est très fort - Staline restera son satellite.

Tout cela est peut-être vrai, dira le lecteur attentif, mais où est votre révolution? Le Kremlin ne considère-t-il pas sa possibilité, sa probabilité, son inévitabilité? Et n'est-ce pas vraiment que le calcul de la révolution se reflète dans la politique étrangère de Staline? La remarque est légale. Le moins de tous à Moscou, il est douteux qu'une guerre majeure puisse déclencher une révolution. Mais la guerre ne commence pas par une révolution, mais se termine par elle. Avant que la révolution n'éclate en Allemagne (1918), l'armée allemande parvient à infliger des coups fatals au tsarisme. Et cette guerre peut renverser la bureaucratie du Kremlin bien avant que la révolution ne commence dans n'importe quel - n'importe quel pays capitaliste. Notre appréciation de la politique

étrangère du Kremlin reste donc valable quelle que soit la perspective de la révolution.

Cependant, pour naviguer correctement dans les futures manœuvres de Moscou et dans l'évolution de ses relations avec Berlin, il est nécessaire de répondre à la question: le Kremlin veut-il utiliser la guerre pour développer la révolution internationale, et si oui, comment exactement? Le 9 novembre, Staline a jugé nécessaire de réfuter sous une forme extrêmement sévère le message selon lequel "la guerre devrait se poursuivre le plus longtemps possible, afin que ses participants soient complètement épuisés".

Cette fois, Staline a dit la vérité. Il ne veut pas d'une guerre prolongée pour deux raisons: - Premièrement, elle serait inévitablement attirée dans son tourbillon de l'URSS; en - Deuxièmement, il est tout aussi inévitablement provoquer une révolution européenne. Le Kremlin craint profondément l'un et l'autre.

« ... Le développement interne de la Russie, - dit l'étude déjà citée de l'Institut Royal London - est dirigé à la formation des » administrateurs et dirigeants de la bourgeoisie » qui ont des priviléges suffisants pour être très satisfaits du statu - quo ... Dans les différentes purges on peut voir la réception, avec l'aide de dont tous ceux qui souhaitent changer la situation actuelle sont extirpés. Cette interprétation donne du poids à l'idée que la période révolutionnaire en Russie est terminée et qu'à partir de maintenant, les dirigeants s'efforceront uniquement de préserver les avantages que la révolution leur a apportés. »

C'est très bien dit! Il y a plus de deux ans, j'ai écrit sur les pages de ce magazine:

"Hitler se bat contre l' alliance franco - russe non pas par hostilité de principe au communisme (aucune personne sérieuse ne croit plus au rôle révolutionnaire de Staline!), Mais parce qu'il veut avoir les mains libres pour un accord avec Moscou contre Paris ..."

Ensuite, ces mots ont été interprétés comme un produit de partialité. Les événements ont apporté une vérification.

Moscou est clairement conscient qu'une guerre à grande échelle inaugurera une ère de bouleversements politiques et sociaux. S'il pouvait sérieusement espérer maîtriser le mouvement révolutionnaire et le subjuguer, bien sûr, Staline serait allé à sa rencontre. Mais il sait que la révolution est l'antithèse de la bureaucratie et qu'elle traite sans pitié l'appareil conservateur privilégié. Quelle misérable ruine la tutelle bureaucratique du Kremlin a souffert dans la révolution chinoise de 1925-1927 et dans la révolution espagnole de 1931-1939! Une nouvelle organisation internationale doit inévitablement surgir sur les vagues d'une nouvelle révolution, qui rejettéra le Komintern et portera un coup mortel à l'autorité de la bureaucratie soviétique dans ses positions nationales en URSS.

La faction stalinienne a accédé au pouvoir dans la lutte contre le soi-disant "trotksisme". Toutes les purges, tous les procès théâtraux et toutes les exécutions ont eu lieu sous la bannière de la lutte contre le «trotksisme». Ce que Moscou appelle «trotksisme» exprime essentiellement la peur de la nouvelle oligarchie des masses. Ce nom, très conventionnel en soi, a déjà acquis un caractère international. Je suis obligé de donner ici trois exemples nouveaux, car ils sont très symptomatiques des processus politiques que prépare la guerre et révèlent en même temps clairement la source des craintes du Kremlin face à la révolution.

Le supplément hebdomadaire au journal parisien Paris - Soir du 31 août 1939, le dialogue entre l'ambassadeur de France Coulondre et Hitler le 25 août au moment de la rupture des relations diplomatiques est diffusé. Hitler salive et se vante du pacte qu'il a conclu avec Staline: un «pacte réaliste».

« Mais, dit Coulondre, Staline a découvert une grande duplicité. Le vrai gagnant (en cas de guerre) sera Trotsky. Y avez-vous pensé?

« Je sais », répond le Führer. - Mais pourquoi la France et l'Angleterre ont-elles donné à la Pologne une totale liberté d'action?

Et ainsi de suite, etc. Le nom personnel est ici, bien sûr, conditionnel. Mais ce n'est pas un hasard si un diplomate démocratique et un dictateur totalitaire utilisent le nom d'une personne que le Kremlin considère comme son ennemi n ° 1 pour désigner une révolution. Les deux interlocuteurs s'accordent à dire que la révolution se déroulera sous une bannière hostile au Kremlin.

L'ancien correspondant berlinois de l'administration française Temps, qui écrit maintenant de Copenhague, rapporte dans une correspondance du 24 septembre que, profitant de l'obscurité des rues de l'actuel Berlin, des éléments révolutionnaires ont collé les affiches suivantes dans le quartier ouvrier: «A bas Hitler et Staline! Vive Trotsky! » C'est ainsi que les travailleurs les plus audacieux de Berlin expriment leur attitude à l'égard du pacte. Et la révolution sera menée par [des personnes complètement différentes]. C'est bien que Staline n'ait pas à garder Moscou dans le noir. Sinon, les rues de la capitale soviétique seraient également couvertes d'affiches non moins importantes.

À la veille de l'anniversaire de l'indépendance de la République tchèque, le 28 octobre, le protecteur Baron Neurath et le gouvernement tchèque ont lancé de sévères avertissements aux instigateurs de la manifestation:

"L'agitation ouvrière à Prague, en particulier en relation avec la menace de grève, est officiellement qualifiée de cause des communistes trotskystes." (NY Times, 28 octobre)

Je ne suis pas du tout enclin à exagérer le rôle des «trotskystes» dans les manifestations de Prague. Cependant, le fait même de l'exagération officielle de leur rôle explique pourquoi les maîtres du Kremlin ne craignent pas moins la révolution que Coulondre, Hitler et le baron Neurath.

Mais la soviétisation de l'Ukraine occidentale et de la Biélorussie (Pologne orientale), comme l'attaque actuelle contre la soviétisation de la Finlande, ne sont-elles pas des actes de révolution sociale? Oui et non. Pas plus que oui. Après que l'Armée rouge ait occupé un nouveau territoire, la bureaucratie de Moscou y établit le régime qui assure sa domination. La population n'est autorisée à approuver les réformes menées qu'à travers un plébiscite totalitaire. Ce genre de coup d'État n'est possible que dans le territoire conquis, avec une population réduite et plutôt arriérée. Le nouveau chef du «gouvernement soviétique» de Finlande, Otto Kuusinen, n'est pas le chef des masses révolutionnaires, mais un ancien fonctionnaire de Staline, l'un des secrétaires du Komintern à l'esprit tendu et au dos souple. Le Kremlin, bien sûr, accepte une telle «révolution». Hitler n'a pas peur d'une telle «révolution».

L'appareil gouvernemental du Komintern, entièrement composé de Kuusinens et de Browders, c'est -à-dire de fonctionnaires carriéristes, est totalement inadapté à la direction du mouvement révolutionnaire des masses. D'autre part, il est utile pour dissimuler le pacte avec Hitler avec des phrases révolutionnaires, c'est-à- dire pour tromper les travailleurs en URSS et à l'étranger. Et à l'avenir, cela pourrait s'avérer utile comme arme de chantage contre les démocraties impérialistes.

Il est étonnant de constater à quel point les leçons des événements espagnols sont peu comprises! Se défendant contre Hitler et Mussolini, qui cherchaient à utiliser la guerre civile espagnole pour créer un bloc de quatre puissances contre le bolchevisme, Staline se chargea de prouver à Londres et à Paris qu'il était capable de protéger l'Espagne et l'Europe de la révolution prolétarienne avec beaucoup plus de succès que Franco et ses mécènes. ... Personne avec une telle cruauté n'a réprimé le mouvement socialiste en Espagne comme Staline, qui à l'époque agissait comme l'archange de la démocratie pure. Tout était mis en mouvement: une campagne effrénée de mensonges et de faux, et les falsifications judiciaires dans l'esprit des procès de Moscou et les assassinats systématiques de dirigeants révolutionnaires. La lutte contre la saisie des terres et des

usines par les paysans et les ouvriers s'est déroulée sous le couvert d'une lutte contre le «trotskisme».

La guerre civile espagnole mérite la plus grande attention, car elle est à bien des égards la future guerre mondiale Repi - titsiey. Dans tous les cas, Staline est tout à fait prêt à répéter son expérience espagnole à l'échelle mondiale avec l'espoir d'un meilleur succès - à savoir, acheter la faveur des futurs lauréats en leur prouvant par des actes que personne n'est mieux à même de faire face au fantôme rouge, qui, pour des raisons de terminologie, sera appelé à nouveau "Trotskysme".

Depuis cinq ans, le Kremlin mène une campagne pour une alliance de démocraties pour vendre son amour de la «sécurité collective» et de la paix à Hitler à la dernière heure. Les fonctionnaires du Komintern reçurent l'ordre: "A gauche autour!" - et a immédiatement extrait les anciennes formules de la révolution socialiste des archives. Le nouveau zigzag «révolutionnaire» sera, il faut le penser, plus court que le «démocratique», car l'atmosphère de guerre accélère extrêmement le rythme des événements. Mais la méthode tactique de base de Staline est la même: il transforme le Komintern en menace révolutionnaire contre les opposants pour l'échanger contre une combinaison diplomatique avantageuse au moment décisif. Il n'y a aucune raison de craindre la résistance des Browders: ces tigres sont bien entraînés, ont peur du fléau et ont l'habitude de se procurer leur portion de viande au bon moment.

Par l'intermédiaire de correspondants obéissants, Staline répand des rumeurs selon lesquelles si l'Italie ou le Japon rejoignent la Grande-Bretagne et la France, la Russie entrera en guerre aux côtés d'Hitler et s'efforcera en même temps de soviétiser l'Allemagne. (Voir, par exemple, NY Times, 12 novembre.) Une confession incroyable! Par les chaînes de ses «conquêtes», le Kremlin est déjà tellement attaché au char de l'impérialisme allemand que les futurs ennemis potentiels d'Hitler deviennent automatiquement des ennemis de Staline. Staline a dissimulé sa participation probable à la guerre aux côtés du Troisième Reich par la promesse de lutter pour la «soviétisation» de l'Allemagne. Sur le modèle de la Galice? Mais pour cela, il faut d'abord occuper l'Allemagne avec l'Armée rouge. Par le soulèvement des ouvriers allemands? Mais si le Kremlin a une telle opportunité, pourquoi alors attendre que l'Italie ou le Japon entrent en guerre? Le but de la correspondance inspirée n'est que trop clair: intimider, d'une part, l'Italie et le Japon, et d'autre part, l'Angleterre et la France, afin d'échapper à la guerre de cette manière.

«Ne m'emmenez pas à l'extrême», menace Staline. «Sinon, je ferai des choses terribles.

Ici, au moins 95% de bluffs et peut-être 5% de vagues espoirs qu'en cas de danger mortel la révolution apportera le salut.

L'idée de soviétiser l'Allemagne sous la direction de la diplomatie du Kremlin est aussi absurde que l'espoir de Chamberlain pour la restauration d'une monarchie conservatrice pacifique en Allemagne. Il est inacceptable de sous-estimer la puissance militaire de l'Allemagne, ainsi que la force de la résistance au régime nazi! Seule une nouvelle coalition mondiale peut détruire l'armée allemande par une guerre aux proportions sans précédent. Seule la puissante pression des ouvriers allemands peut renverser le régime totalitaire. Ils ne révolutionneront pas, bien sûr, pour remplacer Hitler par Hohenzollern ou Staline. La victoire des masses populaires sur la tyrannie des nazis sera l'un des plus grands chocs de l'histoire du monde et changera immédiatement la face de l'Europe. La vague d'excitation, d'espoir et d'enthousiasme ne s'arrêtera pas aux frontières hermétiques de l'URSS. La population soviétique déteste la caste dirigeante avide et cruelle. Leur haine est contenue par la pensée: l'impérialisme nous attend. Une révolution en Occident privera l'oligarchie du Kremlin de son droit exclusif à l'existence politique. Si Staline survit à son allié Hitler, pas pour longtemps. L'étoile double descendra du ciel.

Coyoacan,

4 décembre 1939

Staline après l'expérience finlandaise

Alors que la faction de Staline se préparait juste à l'expulsion des «trotskystes» du parti, Staline, dans sa forme caractéristique d'insinuation, a demandé:

- Est-ce vraiment l'opposition contre la victoire de l'URSS dans les batailles à venir contre l'impérialisme?

Lors d'une réunion du Plénum du Comité central en août 1927, j'y ai répondu, d'après un compte rendu secret:

«En substance, Staline a en tête une autre question qu'il hésite à exprimer, à savoir: l'opposition pense-t-elle vraiment que la direction de Staline est incapable d'assurer la victoire de l'URSS? Oui, pense-t-il! »

- Et où est la fête? - M'a interrompu de la place de Molotov, que Staline dans des conversations intimes appelait "en bois".

« Vous avez étranglé la fête », fut la réponse. J'ai terminé mon discours par les mots:

«Pour la patrie socialiste? - Oui! Pour le cours stalinien? - Non!»

Et maintenant, comme il y a treize ans, je soutiens pleinement la défense de l'URSS. Non seulement géographiquement, mais aussi politiquement, je suis à plusieurs milliers de kilomètres de la classe dirigeante britannique que, par exemple, Bernard Shaw, l'infatigable paladin du Kremlin. Le gouvernement français arrête mes associés. Mais tout cela ne m'incite nullement à défendre la politique étrangère du Kremlin. Au contraire: je crois que Staline et l'oligarchie qu'il dirige sont la principale source de danger pour l'URSS dans la situation internationale actuelle. La lutte contre eux face à l'opinion publique mondiale est pour moi inextricablement liée à la défense de l'URSS.

Staline semble être un homme de grande stature, car il se tient au sommet d'une gigantesque pyramide bureaucratique et projette une longue ombre de lui-même. En fait, c'est une personne de taille moyenne. Avec des qualités intellectuelles médiocres avec une grande prépondérance de la ruse sur l'intelligence, il est cependant doté d'une ambition insatiable, d'une persévérance exceptionnelle et d'une vindicte envieuse. Staline n'a jamais regardé loin en avant, n'a jamais fait preuve d'une grande initiative en quoi que ce soit: il a attendu et manœuvré. Son pouvoir lui fut presque imposé par une combinaison de circonstances historiques; il vient de cueillir le fruit mûr. Avidité pour la domination, peur des masses, impitoyabilité envers un ennemi faible, volonté de doubler devant un ennemi fort - telles sont les caractéristiques de la nouvelle bureaucratie trouvée en Staline dans l'expression la plus complète, et elle l'a proclamé son empereur.

Au moment de la mort de Lénine en 1924, la bureaucratie était déjà, en substance, omnipotente, bien qu'elle n'ait pas encore eu le temps de s'en rendre compte. En tant que "secrétaire général" de la bureaucratie, Staline était déjà un dictateur à l'époque, mais lui-même ne le savait pas encore pleinement. Le pays en savait le moins. Le seul exemple dans l'histoire du monde: Staline a réussi à concentrer le pouvoir dictatorial entre ses mains avant qu'un pour cent de la population ne connaisse son nom! Staline n'est pas une personne, mais une personnification de la bureaucratie.

Dans la lutte contre l'opposition, qui reflétait le mécontentement des masses, Staline a progressivement réalisé sa mission de défenseur du pouvoir et des priviléges de la nouvelle caste dirigeante. Il s'est immédiatement senti plus ferme et plus confiant. En termes de tendances subjectives, Staline est aujourd'hui sans aucun doute le politicien le plus conservateur d'Europe. Il voudrait que l'histoire, ayant assuré la domination de l'oligarchie de Moscou, ne gâche pas son travail et arrête son cours.

Staline a révélé sa loyauté inébranlable à la bureaucratie, c'est-à-dire à lui-même, avec une férocité épique lors des fameuses purges. Leur signification n'a pas été comprise en temps opportun. Les vieux bolcheviks ont essayé de préserver la tradition du parti. Les diplomates soviétiques ont essayé - son réputé pour l'opinion publique internationale. Les commandants rouges ont défendu les intérêts de l'armée. Les trois groupes sont entrés en conflit avec les intérêts

totalitaires de la clique du Kremlin et ont été complètement exterminés. Imaginons un instant que la flottille aérienne ennemie parvienne à franchir tous les obstacles et à détruire à coups de bombes le bâtiment du ministère des Affaires étrangères et de l'armée - juste au moment où la fleur de la diplomatie et du personnel de commandement était là. Quel désastre! Quel choc un coup aussi infernal apporterait à la vie du pays! Staline a mené avec succès cette opération sans l'aide de bombardiers étrangers: il a rassemblé des diplomates soviétiques du monde entier, des chefs militaires soviétiques de toute l'URSS, les a enfermés dans les sous-sols du GPU et les a tous poignardés à l'arrière de la tête avec une balle. Et c'est à la veille d'une nouvelle grande guerre!

Litvinov a survécu physiquement, mais politiquement brièvement survécu à ses anciens associés politiques. Dans la liquidation de Litvinov, en plus du motif politique - doubler devant Hitler - il y avait sans aucun doute un motif personnel. Litvinov n'était pas une personnalité politique indépendante. Mais il était trop horrible pour Staline parce qu'il parlait quatre langues, connaissait la vie des capitales européennes et agaçait les bureaucrates ignorants lors de rapports au Politburo en se référant à des sources qui leur étaient inaccessibles. Tout le monde a saisi une heureuse occasion pour se débarrasser du ministre trop éclairé.

Staline poussa un soupir de soulagement, se sentant enfin la tête de tous ses collègues. Mais à ce moment-là, de nouvelles difficultés ont commencé. Le problème est que Staline manque d'indépendance dans les affaires de grande envergure: avec d'énormes réserves de volonté, il n'a pas la capacité de généraliser, d'imagination créatrice et enfin de connaissances factuelles. Idéalement, il a toujours vécu aux dépens des autres: pendant de nombreuses années - aux dépens de Lénine, et est invariablement entré en conflit avec lui dès qu'il s'est trouvé isolé de lui; depuis la maladie de Lénine, Staline a emprunté des idées à ses alliés temporaires Zinoviev et Kamenev, qu'il a ensuite amenés sous les balles du GPU. Pendant plusieurs années, il utilisa ensuite les généralisations de Boukharine pour ses combinaisons pratiques. Après avoir traité avec Boukharine, le Benjamin du Parti, il décida qu'il n'était plus nécessaire de généraliser les idées; à cette époque, la bureaucratie de l'URSS et l'appareil du Komintern avaient été amenés à l'état d'obéissance la plus humiliante et la plus honteuse.

Cependant, la période de stabilité relative des relations internationales a pris fin. De formidables convulsions ont commencé. Empiriste myope, homme d'appareil, provincial jusqu'à la moelle des os, qui ne connaît pas une seule langue étrangère, qui ne lit aucune presse, sauf celle qui lui présente quotidiennement ses propres portraits, Staline a été pris par surprise. Les grands événements le dépassent. Le rythme de l'époque actuelle est trop mouvementé pour son esprit lent et maladroit. Il ne pouvait emprunter de nouvelles idées ni à Molotov ni à Vorochilov. Les dirigeants déconcertés des démocraties occidentales ne le sont pas non plus. Le seul homme politique qui pouvait faire appel à Staline dans ces conditions était Hitler. Esse homo[67]! Hitler a tout ce que Staline a: le mépris du peuple, la liberté des principes, une volonté ambitieuse, un appareil totalitaire. Mais Hitler a aussi ce que Staline n'a pas: l'imagination, la capacité d'exalter les masses, l'esprit d'audace. Sous le couvert d'Hitler, Staline a essayé d'appliquer les méthodes d'Hitler en politique étrangère. Au début, tout semblait aller bien: Pologne, Estonie, Lettonie, Lituanie. Mais avec la Finlande, il y a eu un raté, et pas par accident. Le raté de la Finlande ouvre un chapitre de déclin dans la biographie de Staline.

Lors de l'invasion de la Pologne par l'Armée rouge, la presse soviétique découvrit soudainement les grands talents stratégiques de Staline, prétendument découverts par lui pendant la guerre civile, et le proclama immédiatement super - Napoléon. Lors des négociations avec les délégations baltes, le même sceau le représentait comme le plus grand diplomate. Elle a promis une série de miracles à venir, accomplis sans verser de sang, par le pouvoir de combinaisons ingénieuses seulement. Cela n'a pas fonctionné de cette façon. Incapable d'apprécier la tradition de la longue lutte du peuple finlandais pour l'indépendance, Staline a cru qu'il écraserait le gouvernement Helsingfors avec une seule pression diplomatique. Il a grossièrement mal calculé. Au lieu de réviser son plan à temps, il a commencé à menacer. Sur ses ordres, la Pravda a promis

de mettre fin à la Finlande dans quelques jours. Dans l'atmosphère de servilité byzantine qui l'entoure, Staline est lui-même devenu victime de ses menaces: elles n'affectent pas les Finlandais, mais l'obligent à agir immédiatement. Ainsi commença la guerre honteuse - inutilement, sans perspective claire, sans préparation morale et matérielle, à un moment où le calendrier lui-même semblait mettre en garde contre l'aventure.

Une touche merveilleuse: Staline n'a même pas pensé, à l'instar de son inspirateur Hitler, aller au front. L'intrigant du Kremlin est trop prudent pour risquer sa fausse réputation de stratège. D'ailleurs, il n'a rien à dire face à face avec les masses. Vous ne pouvez même pas imaginer cette figure grise au visage immobile, aux yeux blancs jaunâtres, à la voix gutturale faible et inexpressive devant les masses de soldats, dans les tranchées ou en campagne. Ci-dessus - Napoléon est resté prudemment au Kremlin, entouré de téléphones et de secrétaires.

Pendant deux mois et demi, l'Armée rouge n'a connu que des échecs, des souffrances et des humiliations: rien n'était prévu, pas même le climat. La deuxième offensive s'est développée lentement et a coûté cher. L'absence de la victoire "ultra-rapide" promise sur un ennemi faible était déjà une défaite en soi. Il n'y avait qu'un seul moyen de justifier les erreurs, les échecs et les pertes, du moins rétrospectivement, pour réconcilier les peuples de l'URSS avec l'invasion imprudente de la Finlande, à savoir en gagnant la sympathie d'au moins une partie des paysans et des travailleurs finlandais par un bouleversement social. Staline l'a compris et a ouvertement proclamé le renversement de la bourgeoisie finlandaise comme son objectif: pour cela, le malheureux Kuusinen a été démis de ses fonctions au Komintern. Mais Staline avait peur de l'intervention de l'Angleterre et de la France, du mécontentement d'Hitler, d'une guerre prolongée et - s'est retiré. L'aventure tragique s'est conclue par une paix bâtarde: un «dictat» dans la forme, un compromis pourri par essence.

Avec l'aide de la guerre soviéto-finlandaise, Hitler a compromis Staline et l'a attaché plus près de son char. Avec l'aide d'un traité de paix, il a assuré la poursuite de la réception des matières premières scandinaves. Certes, l'URSS a reçu des avantages stratégiques dans le nord-ouest, mais à quel prix? ... Le prestige de l'Armée rouge a été miné. La confiance des masses ouvrières et des peuples opprimés du monde entier a été perdue. En conséquence, la position internationale de l'URSS ne s'est pas renforcée, mais s'est affaiblie. Staline est personnellement sorti de toute cette opération complètement vaincu. Le sentiment général dans le pays est sans aucun doute celui-ci: il n'était pas nécessaire de déclencher une guerre indigne, et une fois qu'elle a été déclenchée, il fallait la mener à terme, c'est-à-dire à la soviétisation de la Finlande. Staline a promis cela, mais ne l'a pas rempli. Cela signifie qu'il n'a rien prévu: pas de résistance des Finlandais, pas de gel, pas de danger des alliés. Avec le diplomate et le stratège, le «chef du socialisme mondial» et le «libérateur du peuple finlandais» ont subi une défaite. L'autorité du dictateur a subi un coup irréparable. L'hypnose de la propagande totalitaire perdra de plus en plus de son pouvoir.

Certes, Staline pourrait recevoir temporairement un soutien extérieur: pour cela, il faudrait que les alliés entrent en guerre avec l'URSS. Une telle guerre mettrait devant les peuples de l'URSS la question non du sort de la dictature stalinienne, mais du sort du pays. La protection contre les interventions étrangères renforcerait inévitablement la position de la bureaucratie. Dans une guerre défensive, l'Armée rouge aurait sans doute agi avec plus de succès que dans une guerre offensive. En légitime défense, le Kremlin serait même capable de mesures révolutionnaires. Mais même dans ce cas, ce ne serait qu'une question de report. L'échec de la dictature stalinienne a été trop exposé au cours des 15 dernières semaines. Il ne faut pas penser que les peuples, écrasés par le cercle totalitaire, perdent leur capacité d'observation et de raisonnement. Ils tirent leurs conclusions plus lentement, mais le plus dur et le plus profond. L'apogée de Staline est derrière. Il y a de nombreuses épreuves difficiles à venir. Maintenant que la planète entière est déséquilibrée, Staline ne pourra pas sauver l'équilibre précaire de la bureaucratie totalitaire.

Coyoacan,
13 mars 1940

Applications

Lettre de Staline à Ermakovsky

t ...

Je suis vraiment désolé pour la réponse tardive. J'étais en vacances pendant deux mois, je suis rentré hier à Moscou et je n'ai réussi qu'aujourd'hui à prendre connaissance de votre note. Mieux vaut tard que jamais.

Réponse négative d'Engels à la question "Cette révolution peut-elle avoir lieu dans un seul - un pays?" - reflète pleinement l'ère pré-impérialiste, quand il n'y avait pas de conditions pour un développement inégal et brusque des pays capitalistes, quand, par conséquent, il n'y avait pas de données sur la victoire de la révolution prolétarienne dans un pays (la possibilité de victoire dans un pays découle, comme vous le savez, de la loi sur le développement inégal pays capitalistes sous l'impérialisme). La loi sur le développement inégal des pays capitalistes et la disposition connexe sur la possibilité de la victoire de la révolution prolétarienne dans un pays ont été avancées et ne pouvaient être proposées par Lénine que pendant la période de l'impérialisme. Cela explique, entre autres, que le léninisme est le marxisme à l'ère de l'impérialisme, qu'il représente le développement ultérieur du marxisme, qui a pris forme à l'époque pré-impérialiste. Engels, malgré tout son génie, ne pouvait pas voir ce qui était dans la période du capitalisme pré-monopoliste, dans les années 40 - s du siècle dernier, quand il a écrit ses "Principes du communisme"[\[68\]](#), et cela n'est né que plus tard, pendant la période du capitalisme monopoliste.

D'un autre côté, Lénine, en brillant marxiste, ne pouvait manquer de remarquer ce qui était déjà né après la mort d'Engels pendant la période de l'impérialisme. La différence entre Lénine et Engels est la différence entre deux périodes historiques qui les séparent l'une de l'autre. Il ne fait aucun doute que «la théorie de Trotsky est identique à celle d'Engels». Engels avait raison de donner une réponse négative à la 19 - e question dans la période du capitalisme pré-monopole, dans les 40 - s du siècle dernier, quand ne pouvait pas être considérée comme la loi du développement inégal des pays capitalistes; Trotsky, au contraire, n'a aucune raison de répéter le 20 - e siècle, la vieille réponse d'Engels pris à un âge déjà passé, et en appliquant mécaniquement à une nouvelle ère impérialiste, lorsque la loi du développement inégal est devenu un fait bien connu. Engels construit sa réponse sur une analyse du capitalisme pré-monopole de son époque, alors que Trotsky n'analyse pas, il est distrait de l'ère moderne; oublie que ne vit pas dans les 40 - s du siècle dernier, et au 20ème siècle, à l'époque de l' impérialisme, et met habilement le nez d'Ivan Ivanovitch 40 - s du 19ème - siècle menton Ivan Nikiforovich début du 20ème - siècle, croyantes, apparemment que vous pouvez déjouer l'histoire de cette manière. Je ne pense pas que ces deux méthodes diamétralement opposées puissent fournir une base pour parler de «l'identité de la théorie de Trotsky avec les enseignements d'Engels».

Avec com. bonjour -

I. Staline

15 septembre 1925[\[69\]](#)

PS Il est bon de garder à l'esprit que cette lettre n'est pas destinée à être publiée. Veuillez m'informer de la réception de la lettre.

EST.

Déclaration personnelle[\[70\]](#)

1. Tentative du camarade Staline de réutiliser ma lettre à Chkheidze [\[71\]](#), écrit en 1913, caractérise le camarade Staline dans son intégralité. Cette lettre a été écrite à l'un des moments de la lutte des factions aiguë. Dans cette lutte, Lénine avait raison à cent pour cent. La lutte elle-

même appartient au passé il y a longtemps. La lettre, écrite il y a 13 ans, me semble maintenant aussi sauvage que n'importe quel autre membre de notre parti. Fouiller dans la poubelle de la vieille lutte de factions n'est possible que pour étourdir les jeunes membres du parti qui ne connaissent pas le passé, c'est-à- dire exclusivement pour la calomnie et l'intrigue. C'était ce genre de déloyauté envers Staline que Lénine avait à l'esprit lorsqu'il insistait pour qu'il soit démis de ses fonctions de secrétaire général. Dans le soi-disant «Testament», Vladimir Ilitch a dit au parti à mon sujet ce qu'il jugeait bon de dire, passant en revue tout le passé dans sa totalité, y compris la lutte des factions passée, et essayant d'aider le parti dans son travail futur. T. Staline a essayé dans son discours de décider pour Lénine quelle serait la réponse de Lénine maintenant, dans les conditions de la lutte actuelle. La tentative est fondamentalement erronée, car si Lénine avait été avec nous, le camarade Staline ne serait pas resté secrétaire général et ne pourrait pas, en utilisant l'appareil du parti, briser son cours politique et désorganiser les cadres dirigeants qui s'étaient formés sous Lénine. Alors il n'y aurait pas de lutte actuelle.

2. T. Staline m'appelle un révisionniste du léninisme. Il pense que le léninisme consiste à mâcher une dispute sur la révolution permanente qui était depuis longtemps archivée et inutile à personne. Le léninisme est un enseignement vivant. Elle s'exprime dans une analyse de notre économie, des relations de classe, des voies de la révolution internationale, du développement de l'Angleterre, etc. Dans tous ces domaines, le camarade Staline procède jour après jour à une véritable révision du léninisme sur les questions fondamentales de notre développement.

3. Il ne fait aucun doute que dans les leçons d'octobre, j'ai lié les changements opportunistes dans la politique aux noms des camarades Zinoviev et Kamenev. Comme en témoigne l'expérience de la lutte idéologique au sein du Comité central, ce fut une grave erreur. L'explication de cette erreur réside dans le fait que je n'ai pas pu suivre la lutte idéologique au sein des sept [72] et établir à temps que des changements opportunistes ont été provoqués par un groupe dirigé par le camarade Staline contre les camarades Zinoviev et Kamenev.

4. Je me suis opposé à Eastman lorsqu'il a fait sensation au niveau international sur la question du "Testament" dirigé contre le parti [73]. Mais cela ne change rien au fait que le "Testament" lui-même, du fait qu'il n'a pas été porté à l'attention du parti dans sa forme exacte, a été cité lors des réunions de mémoire avec des distorsions, involontaires ou malveillantes. En particulier, le lieu où Lénine, se référant à mon passé, parle de ma «minorité», le camarade Staline et d'autres ont essayé plus d'une fois d'interpréter comme si Lénine m'appelait une minorité. Reste à se demander comment Lénine aurait pu exiger qu'un membre du Politburo, membre d'une minorité, ne se souvienne pas de son minorité? Ici, la calomnie contre moi se transforme en calomnie contre Lénine.

5. Pour le reste de l'insinuation, il est privé de la possibilité de répondre par manque d'espace.

Sur une question personnelle

Lors de la réunion du Plénum du 13 avril, le camarade Staline s'est permis de dire que ma mention de ses propos selon laquelle la construction du Dneprostroy équivaut à l'achat d'un gramophone par un paysan est un «mensonge». Voici ce que le camarade A. Staline au Plénum d'avril 1926:

«Le point est... de fournir à Dneprostroy nos propres fonds. Et il faut ici de gros fonds, plusieurs centaines de millions. Comment ne pas se mettre dans la position de ce paysan qui, ayant accumulé un sou supplémentaire, au lieu de réparer la charrue et de renouveler la ferme, a acheté un phonographe et ... a grillé (rires) ... Pouvons-nous faire abstraction de la décision du Congrès que nos plans industriels doit correspondre à nos ressources? Pendant ce temps, camarade Trotsky ne compte manifestement pas avec cette décision du Congrès. » (Transcription du Plénum, p. 110.)

Camarade Staline tente d'expliquer le changement de position sur cette question[74] par le fait qu'en 1926 il s'agissait de dépenser 500 millions pour 5 ans, et maintenant - seulement 130 millions. Mais même si c'était le cas, il n'y avait pas de «mensonge» dans mes paroles. Cependant, en ce qui concerne les quantités de camarade Staline introduit maintenant une confusion totale, ce qui montre que même maintenant, il n'a aucune idée de la question, tout comme il ne l'avait pas l'année dernière. Les dépenses de Dneprostroy ont été calculées il y a un an à 110 - 120 - 130 millions, et en aucun cas à plusieurs centaines de millions. Depuis lors, les calculs se sont sans doute affinés, mais ne vont pas au-delà des mêmes chiffres. Quant aux nouvelles entreprises qui devraient consommer l'énergie de la station du Dniepr, leur coût était très grossièrement estimé à 200-300 millions de roubles. Cependant, ces entreprises ne sont pas construites pour Dneprostroy. Ils sont nécessaires par eux-mêmes. Dneprostroy est en cours de construction pour ces usines essentielles. Leur coût est maintenant probablement défini plus précisément, mais, en substance, la différence ne peut pas être grande. Par conséquent, il est absolument absurde d'affirmer qu'au Plénum de l'année dernière, il était d'environ un demi-milliard, et non d'environ 110 à 130 millions, comme c'est le cas actuellement. Et puis et maintenant, nous parlons des sommes du même ordre.

Il n'est guère nécessaire de qualifier ces traits du camarade Staline qui lui permettent de jeter si facilement le mot «mensonge».

14 avril 1927

À propos de Brandler

Staline a déclaré: en 1923, Trotsky a soutenu Brandler. Ce que j'ai soutenu en 1923 ressort clairement d'une lettre du Politburo de l'époque. Staline lui-même était un brandlérien de droite.

Camarade Staline a déjà induit en erreur la délégation italienne en lui donnant de fausses informations sur mon attitude envers le Comité central allemand en 1923. J'ai ensuite clarifié cette question dans une lettre, dont une copie a été envoyée par le camarade Staline.

Quelle était la position de Staline lui-même? ...

Ainsi, camarade. Staline, qui ne connaît pas la situation allemande, presque jamais - ou pour étudier sérieusement les conditions de l'Allemand qui ne parvient pas à suivre la presse allemande, guidé uniquement par son instinct d'attente, qui est le moins bon dans les grandes choses. En novembre, lorsque la situation a radicalement changé et que j'ai soumis au Politburo une proposition de retrait des camarades russes d'Allemagne, Staline a déclaré:

- Dépêchez - vous encore. Auparavant, vous pensiez que la révolution était proche, mais maintenant vous pensez que l'opportunité a déjà disparu. Il est trop tôt pour se retirer.

Mais nous avons décidé de le retirer. Camarade Staline n'a pas compris quand la révolution approchait, et n'a pas remarqué quand elle lui tournait le dos. En évaluant les événements majeurs, camarade. Staline a toujours affiché une impuissance totale, car aucune prudence, aucune ruse ne peut remplacer une formation théorique, une large couverture politique et une imagination créatrice, c'est-à-dire ces qualités dont Staline était complètement dépourvu.

2 août 1927

Boukharine

Boukharine en révolution permanente

Au début de 1918, dans une brochure sur la Révolution d'octobre, Boukharine écrivait:

«La chute du régime impérialiste a été préparée par toute l'histoire précédente de la révolution. Mais cette chute et cette victoire du prolétariat, soutenue par les ruraux pauvres, une victoire qui a à la fois ouvert des horizons illimités dans le monde entier, n'est pas encore le début d'une ère organique ... Le problème de la révolution internationale est plus que jamais confronté au prolétariat russe. L'ensemble des relations qui se sont développées en Europe mène à cette fin inévitable. Ainsi, la révolution permanente en Russie passe à la révolution européenne du prolétariat. » (Boukharine. "De l'effondrement du tsarisme à la chute de la bourgeoisie", p. 78. - Nos italiques.)

La brochure se terminait par les mots:

«Le flambeau de la révolution socialiste russe a été jeté dans la poudrière de la vieille Europe sanglante. Elle n'est pas morte. Elle vit. Il s'agrandit. Et il fusionnera inévitablement avec le grand soulèvement victorieux du prolétariat mondial. » (P. 144).

Comme Boukharine était alors loin de la théorie du socialisme dans un pays séparé!

Tout le monde sait que Boukharine était le principal et, en fait, le seul théoricien de toute la campagne contre le trotskisme, résumée dans la lutte contre la théorie de la révolution permanente. Mais plus tôt, alors que la lave du bouleversement révolutionnaire ne s'était pas encore refroidie, Boukharine, on le voit, n'a trouvé aucune autre définition pour caractériser la révolution, si ce n'est celle contre laquelle il a dû lutter sans merci quelques années plus tard.

La brochure de Boukharine a été publiée par la maison d'édition du Comité central du Parti - Priboi. Non seulement personne n'a déclaré ce pamphlet hérétique, au contraire, tout le monde y a vu l'expression officielle et incontestable des vues du Comité central du Parti. Sous cette forme, la brochure a été réimprimée de nombreuses fois au cours des années suivantes et, avec une autre brochure consacrée à la révolution de février, sous le titre général «De l'effondrement du tsarisme à la chute de la bourgeoisie», a été traduite en allemand, français, anglais et d'autres langues.

En 1923, la brochure était - sur - apparemment pour la dernière fois -. Publié par la maison d'édition du parti Kharkov « Prolétariat », qui , dans la préface exprime sa confiance que le livre « présentera un grand intérêt » , non seulement pour les nouveaux membres, les jeunes personnes, etc., mais aussi pour la «vieille garde bolchevique de la période clandestine de notre parti».

Il est bien connu que Boukharine n'est pas très ferme dans ses vues. Mais il ne s'agit pas de Boukharine. Si vous croyez à la légende, créée pour la première fois à l'automne 1924, selon laquelle entre la compréhension de Lénine de la révolution et la théorie de la révolution permanente de Trotsky il y avait un gouffre infranchissable et que l'ancienne génération du parti a été élevée sur la compréhension de l'inconcilierabilité de ces deux théories, alors comment Boukharine au début de 1918 pourrait-elle prêcher cette théorie en toute impunité? , l'appelant par son nom: la théorie de la révolution permanente? Pourquoi personne, absolument personne dans tout le Parti ne s'est-il prononcé contre Boukharine? Comment et pourquoi la maison d'édition du Comité central a-t-elle publié cette brochure? Comment et pourquoi Lénine était-il silencieux? Comment et pourquoi le Komintern a-t-il publié la brochure de Boukharine pour la défense de la révolution permanente dans de nombreuses langues étrangères? Comment et pourquoi la brochure de Boukharine a-t-elle tenu la position d'un manuel du parti presque jusqu'à la mort de Lénine? Comment et pourquoi à Kharkov, futur centre du fanatisme stalinien[75] La brochure de Boukharine a été réimprimée en 1923 et a été ardemment recommandée à la fois à la jeunesse du parti et à la vieille garde bolchevique?

La brochure de Boukharine diffère de ses écrits ultérieurs et de toutes les dernières historiographies stalinien en général en caractérisant non seulement la révolution, mais aussi ses dirigeants. Par exemple, ce qui est dit à la p. 131 éditions de Kharkov:

«Le centre de la vie politique n'est ... pas le pitoyable Conseil de la République, mais le prochain congrès de la révolution russe. Au centre de ce travail de mobilisation se trouvait le Soviet de Saint-Pétersbourg, qui a élu de manière démonstrative Trotsky, le tribun le plus brillant du soulèvement prolétarien, comme son président ... »

En outre, à la p. 138:

«Le 25 octobre, Trotsky, le soulèvement brillant et courageux se dresse, prêcheur infatigable et ardent de la révolution, au nom du Comité militaro - révolutionnaire, a annoncé au Conseil de Saint-Pétersbourg sous les applaudissements tonitruants que « le gouvernement provisoire n'existe plus ». Et, comme preuve vivante du fait, sur le podium apparaît Lénine, accueilli par une tempête d'applaudissements, libéré de la clandestinité par une nouvelle révolution. »

En 1923-1924, un flot du soi-disant débat contre le trotskysme s'est déroulé. Il a détruit une grande partie de ce qui avait été construit par la Révolution d'octobre, inondé les journaux, les bibliothèques, les salles de lecture et enterré un nombre incalculable de documents liés à la plus grande époque du développement du parti et de la révolution sous la boue et les ordures. Maintenant, ces documents doivent être extraits morceau par morceau afin de restaurer ce qui était.

La calomnie de Boukharine et l'attitude de Lénine

Je ne serai pas distrait ici par d'autres histoires plus petites, en particulier de la part du camarade Boukharine. Lénine a déjà souligné que la calomnie constitue l'arme principale de Boukharine dans les moments de difficulté.[\[76\]](#). Et maintenant, il n'a pas un moment de difficulté, mais plusieurs mois et années. Tournant en sens inverse - de gauche à droite - Boukharine est toujours dans un état d'angoisse, qui est le résultat d'une conscience théorique impure. Klyauza joue ici à Boukharine le même rôle que l'alcool chez les autres. Ceci est la source de ragots rétrospectivement au sujet de mon intention de 20 - m et 21 - année quitter le parti. Si j'avais une telle intention, si je pouvais l'avoir, je la partagerais probablement avec des camarades d'un entrepôt différent, d'un tempérament différent de celui de Boukharine, c'est-à- dire avec des gens qui ne sont pas en cire molle, dont chacun peut sculpter ce qu'il veut. Ce n'est qu'en rapport avec la nouvelle calomnie de Boukharine que j'ai appris qu'à un moment donné, Boukharine, dans son rôle de chuchoteur historique, a essayé d'effrayer même Vladimir Ilitch avec mon «intention» de quitter le parti. Je n'apprendrai tout cela que maintenant. Chicanery Bukharin jette une lumière rétrospective sur quelque chose - quelques vieux épisodes. En tout cas, cette calomnie n'a pas changé l'attitude de Lénine à mon égard. Cela était particulièrement prononcé dans la dernière période de sa vie.

Il n'a donc pas hésité à m'écrire une proposition pour s'opposer à la politique du Comité central, lorsque le Comité central, à l'initiative du camarade Sokolnikov, a publié une résolution erronée sur le monopole du commerce extérieur.

Vladimir Ilitch s'est tourné vers moi avec ses lettres et notes sur la question nationale lorsqu'il a jugé nécessaire de soulever une lutte décisive contre la politique générale et nationale du camarade Staline au douzième congrès du Parti.

Dans sa dernière conversation avec moi - j'en ai parlé à la Commission centrale de contrôle - Vladimir Ilitch a directement proposé un «bloc» (sa véritable expression) contre la bureaucratie et contre le Bureau d'organisation du Comité central. Enfin, l'expression la plus complète de son attitude envers moi, ainsi que envers les autres camarades, est sa volonté, où chaque mot est pesé et considéré. Aujourd'hui, des tentatives méprisables sont faites pour inculquer l'idée que Lénine a

écrit son testament avec un esprit déjà obscurci, comme dans le seigneur - convention du XIIe Congrès, Staline a décidé de dire à haute voix que les lettres nationales de Lénine ont été écrites par un Lénine malade sous l'influence d'une «femme». Heureusement, Lénine a laissé suffisamment de preuves de l'état de sa pensée au moment où il a rédigé son testament. En effet, à peu près à la même époque, son article était écrit sur le Conseil ouvrier et paysan "Mieux vaut moins, mais mieux", sur la politique nationale, sur la coopération, etc. Lors d'une réunion du Politburo d'alors avec un conseil de médecins, j'ai, au nom du Politburo, posé au conseil la question du possible L'œuvre de Lénine, et en plein accord avec tous les autres camarades, a dit aux médecins que les derniers travaux de Lénine que nous avons reçus - tout d'abord son "Mieux moins, mais mieux" - donnent une image de la puissance exceptionnelle et de la hauteur exceptionnelle de sa pensée créatrice. Le testament a été rédigé vers la même période.

J'ai un autre document caractérisant l'attitude de Lénine à mon égard - je vais le lire:

Janvier 1924 29 ville de

Cher Lev Davydovich! Je vous écris pour vous dire qu'environ un mois avant sa mort, en parcourant votre livre, Vladimir Ilitch s'est arrêté à l'endroit où vous caractérisiez Marx et Lénine, et m'a demandé de lui relire ce passage, écouté très attentivement, puis l'a examiné lui-même. ...

Et encore une chose que je veux dire: l'attitude que V. I. a développée envers vous lorsque vous êtes venu à Londres de Sibérie n'a pas changé avec lui jusqu'à sa mort.

Je vous souhaite, Lev Davydovich, force et santé et vous serre dans mes bras.

N. Krupskaya

Si l'on ajoute à cela le document daté de juillet 1919, ce formulaire vierge[77], au bas de laquelle Lénine a signé à l'avance mes futures décisions responsables dans la situation la plus difficile de la guerre civile, je peux alors résumer assez calmement l'attitude de Lénine à mon égard. Il y a eu des années de lutte. Il y avait aussi des frictions quand on travaillait ensemble. Mais ni la vieille lutte, ni l'inévitable friction, ni la calomnie des chuchoteurs n'ont assombri l'attitude de Lénine à mon égard. Il a exprimé cette attitude - avec des avantages et des inconvénients - dans son testament. Aucune puissance n'effacera cela.

[Automne 1927]

Boukharine

Pour vérifier si nous avons exagéré les dangers et si nous n'avons pas surestimé le glissement, reprenons la même question fraîche des achats de céréales. Il recoupe parfaitement toutes les questions de politique intérieure.

Le 9 décembre 1926, justifiant pour la première fois notre déviation social - démocrate, Boukharine déclara à la VIIe plénière du CEIC:

«Quel a été l'argument le plus fort de notre opposition contre le Comité central du Parti (je veux dire l'automne 1925)? Puis ils ont dit: les contradictions se multiplient incroyablement, et le Comité central du Parti est incapable de comprendre cela. Ils ont dit: les koulaks, dans les mains desquels presque tout le surplus de céréales est concentré, ont organisé une «grève des céréales» contre nous. C'est pourquoi le pain va si mal. Tout le monde a entendu cela ... Puis les mêmes camarades se sont manifestés plus tard et ont dit: le poing est devenu encore plus fort, le danger s'est encore accru. Camarades, si la première et la deuxième affirmation étaient correctes, nous aurions cette année une «grève du koulak» encore plus forte contre le prolétariat. En réalité ... le nombre d'achats a déjà augmenté de 25% par rapport au chiffre de l'an dernier, ce qui est un succès incontestable dans le domaine économique. Et selon l'opposition, tout aurait dû être l'inverse. L'opposition calomnie que nous aidons la croissance des

koulaks, que nous faisons toujours des concessions, que nous aidons les koulaks à organiser une grève des céréales, mais les résultats réels témoignent du contraire. " (Rapport mural, vol. 2, p. 118.)

C'est vrai: le contraire. Doigt vers le ciel. Notre malheureux théoricien témoigne «le contraire» sur toutes les questions sans exception. Et ce n'est pas sa faute, c'est-à-dire pas seulement sa faute: la politique de dérapage ne tolère généralement pas la généralisation théorique. Et comme Boukharine ne peut pas vivre sans cette potion, il doit proclamer à tous les funérailles: vous ne pouvez pas supporter de la porter.

[Printemps 1928]

À partir d'une déclaration inachevée [78]

Le camarade Boukharine m'a surpris en ce que j'avais cité deux lignes de la Marseillaise, l'appelant l'Internationale par erreur. Ce qui est vrai est vrai. En vertu du privilège d'être mono-complet, le camarade Boukharine a la possibilité d'utiliser les transcriptions non corrigées des autres, de polémiser même sur des glissades de langue.[\[79\]](#). T. Boukharine s'est même tourné vers la psychanalyse. Tout le malheur du camarade Boukharine réside dans le fait qu'à l'aide de ruses, de sophismes et de scolastique, il cherche ce qui n'est pas, essayant de toutes ses forces de ne pas voir ce qui est. Mais les faits sont plus forts que Boukharine et moi. T. Boukharine devra se tourner pour leur faire face. Dans son discours de Leningrad récemment publié, le camarade Boukharine a écrit que les sentiments, qu'il appelait les Cent Noirs, roulaient sur nous.

"Si au milieu de nous le douteux" droit de citoyenneté "obtient ce que nous aurions appelé au début de la révolution les Cent Noirs, alors nous devons insister plus fort sur ce point."

Est-il possible d'appliquer la psychanalyse, ou mieux l'analyse marxiste, pour clarifier les causes de ce phénomène?

9 février 1927

Tempête dans une tasse de thé

Dans une lettre à Engels en 1859, Marx écrivait que la révolution prolétarienne sur le continent européen sans révolution en Grande-Bretagne serait une tempête dans une tasse de thé. Bien sûr, le continent européen est un verre assez grand et l'expression de Marx sonne comme une exagération. De nombreuses dissertations réfléchies ont été écrites sur ce sujet ces jours-ci. Mais puisque Marx ne risquait pas qu'Engels l'accuse de scepticisme ou de manque de foi, il n'avait pas peur d'utiliser cette expression figurativement exagérée pour exprimer l'idée qu'une société socialiste ne peut se construire qu'en socialisant les forces productives du pays le plus développé. C'est dans ce sens que la citation de la lettre de Marx à VII, le comité exécutif élargi du Komintern, a été citée. La citation a été immédiatement brutalement critiquée par au moins une demi-douzaine d'orateurs. Ils ont expliqué que la citation était dépassée, qu'il est désormais ridicule de comparer la révolution continentale à une tempête dans un verre d'eau et ainsi de suite. Or, en général, il est de plus en plus facile de déclarer que l'une ou l'autre des vues d'Engels, de Marx ou de Lénine est «dépassée» sans séparer la méthode des conclusions concrètes d'actualité. Bien sûr, l'importance de l'Angleterre aujourd'hui n'est pas ce qu'elle était au milieu du siècle dernier. Nous n'avons pas attendu les enseignements de Boukharine pour comprendre cela. Mais la pensée de Marx, confinée à la situation en Angleterre à cette époque, est plus large en elle-même! Elle consiste en ce que quel que soit l'ordre dans lequel se déroule la révolution, il est impossible

de construire une société véritablement socialiste dans les pays arriérés avant que les pays avancés ne procèdent à une révolution prolétarienne. La proportion des différents pays capitalistes a changé, mais l'idée principale de Marx, exprimée dans une lettre à Engels, a conservé toute sa force.

La course effrénée de la révolution russe, le changement continu des plus grands tableaux historiques, la lutte tragique du Ternational, placèrent en même temps le sort de chacun, du proscrit perfidement au gloussement triomphant de l'agréat canaille bourgeoise.[\[80\]](#) - tout cela dit une chose: la victoire finale de la révolution russe est impensable sans la victoire de la révolution internationale.

Aucune des révolutions précédentes n'avait un tel lien avec les événements dans d'autres pays. La guerre mondiale, qui a brisé les liens économiques et poussé les antagonismes étatiques au maximum, ce qui a conduit à l'effondrement de la IIe Internationale, a en même temps placé le sort de chaque pays dans la dépendance la plus intime du sort des autres pays.

La victoire du socialisme est la seule issue pour un monde torturé et sanglant. Mais une victoire durable du prolétariat socialiste russe est impossible sans une révolution prolétarienne en Europe.

Nous l'avons réalisé il n'y a pas si longtemps. Boukharine l'a également compris. Dans "l'Internationale communiste" de 1919, Boukharine a fait valoir ce qui suit au sujet des perspectives et des possibilités de la construction socialiste:

"Marx a écrit une fois - parle de la France 48-50 ans: la tâche de la révolution socialiste" n'est pas autorisée en France, elle est seulement mise en file d'attente. Il ne peut être résolu à l'intérieur des frontières nationales ... La solution de cette grande tâche ne deviendra possible que lorsque la guerre mondiale mettra le prolétariat à la tête du peuple, dominant le marché mondial, à la tête de l'Angleterre. "

«Mutatis mutandis », dit Boukharine, «cela est également vrai aujourd'hui».

«Mutatis mutandis» signifie en - latin: changer ce qui devrait être changé dans l'argument de Marx, et il gardera toute leur force à ce jour. Boukharine lui-même se moquait beaucoup des citations prétendument tardives de Marx. Peut-être perdra-t-il le désir de se moquer quand il lira cette citation de lui-même.

Bien sûr, la pensée marxiste consiste à analyser des faits, pas à enchaîner des citations. Mais contre les innovations réactionnaires, les anciennes citations sont très utiles. Boukharine l'a compris en 1919, lorsqu'il a cité Marx, donnant à ses pensées une interprétation correcte. Pourquoi, en fait, cette idée est-elle dépassée pour 1927, qu'est-ce qui, en fait, a changé depuis?

Boukharine a cependant eu l'occasion de s'exprimer chez Marx, c'est-à-dire dans un esprit international, sur la construction du socialisme après 1919. Nous avons déjà cité le programme du Komsomol, rédigé avec la participation dirigeante de Boukharine puis approuvé par le Politburo avec la participation de Lénine. Voici ce qui est dit au paragraphe 4 du programme Komsomol:

«En URSS, le pouvoir d'État est déjà entre les mains de la classe ouvrière. Au cours d'une lutte héroïque de trois ans contre le capital mondial, il a défendu et consolidé son pouvoir soviétique. La Russie, bien qu'elle possède d'énormes ressources naturelles, est néanmoins un pays industriellement arriéré dans lequel prédomine une population petite-bourgeoise. Il ne peut venir au socialisme que par la révolution prolétarienne mondiale, à l'ère du développement dans laquelle nous sommes entrés. »

Ces mots ne peuvent pas être interprétés. Certes, le camarade Shatskin a essayé d'assurer au Komintern que c'était le sien, celui de Shatskin, le péché et que Boukharine n'avait rien à voir avec cela. Mais où Shatskin lui-même a-t-il eu de telles pensées hérétiques en 1921, et comment a-t-il osé les exprimer sans demander aux anciens, et comment les anciens l'ont-ils permis, et qui

croirait que dans notre parti, le programme Komsomol a été formulé par Shatskin en dernier lieu? Et comment ce programme hérétique a-t-il conduit sans retenue l'éducation du Komsomol, et comment personne n'a-t-il remarqué la contrebande du camarade Shatskin? Et comment ne s'est-il pas présenté à la Commission centrale de contrôle en tant que trotskyste avant que le paragraphe 3 ne soit lu de la tribune du Komintern? Ce ne sont pas le Komsomol, mais les astuces enfantines auxquelles nous devons recourir pour corriger et nettoyer les nôtres hier. Le programme Komsomol n'a trouvé que l'expression de ce que Marx a écrit en 1859, de ce que Lénine a dit et écrit des centaines de fois, en particulier pendant la période de 1917 à 1923, ce que Boukharine a écrit dans l'article de 1919 cité ci-dessus, ce que Staline écrit en 1925. À une époque où la tradition orale prévalait, il était encore possible de corriger hier avec un certain succès. Mais à notre époque - le développement des machines à écrire et rotatives - c'est une entreprise sans espoir.

27 mars 1927

À propos de Boukharine, de la Pravda, de leur lutte contre l'opposition (Pourquoi écrivons-nous des discours?)

La lutte de Boukharine contre l'opposition rappelle terriblement la fusillade d'un soldat effrayé à mort: il ferme les yeux, tourne son fusil sur la tête, tire des munitions en quantité folle, et le pourcentage de coups est proche de zéro. Un tel bavardage frénétique assourdit d'abord et peut même effrayer un non - licencié qui ne sait pas ce qu'il fait peur, fermant les yeux, le terrifié de Boukharine.

Bien que le tir n'atteigne pas la cible, il ne peut cependant pas être qualifié d'inoffensif. Cela corrompt le tissu idéologique du Parti. Ni ceux contre qui il est dirigé ni ceux qui le dirigent ne croient à ce bavardage polémique. Vretsky - Brehetsky[81] a abaissé le coût de l'argument théorique à l'extrême. La prétendue lutte idéologique de la Pravda n'est perçue par tous que comme un mal inévitable, comme un complément littéraire nécessaire à la mécanique des appareils. L'alignement ne va pas à Boukharine, mais à Yanson.[82]

[Automne 1927]

D'après les brouillons de la biographie inachevée de Trotsky sur Staline

Il y avait quelque chose d'enfant dans le caractère de Boukharine, et cela faisait de lui, comme le disait Lénine, un favori de la fête. Il a souvent et très vivement polémisé contre Lénine, qui a répondu avec sévérité mais sympathie. L'acuité de la controverse n'a jamais rompu leur amitié. Doux comme de la cire, selon les mots du même Lénine, Boukharine était amoureux de Lénine et s'attachait à lui comme un enfant à une mère.

L'épisode suivant me vient à l'esprit. Lorsque l'Angleterre a brusquement changé sa politique à l'égard des Soviétiques, passant de l'intervention à une proposition de conclure un accord commercial, et que nous avons reçu un message téléphonique du Commissariat aux Affaires étrangères à ce sujet lors d'une réunion du Politburo, tout le monde, je me souviens, a été saisi d'une pensée: c'est un tournant sérieux; la bourgeoisie commence à comprendre qu'il ne sera pas possible de renverser le pouvoir soviétique à l'aide de raids sur nos côtes. Une humeur exaltée a été créée au Politburo, qui a été exprimée, cependant, d'une manière extrêmement retenue, avec des remarques individuelles à moitié plaisantes et, surtout, peut-être, par une pause dans le travail. Soudain, la voix de Boukharine retentit: «C'est une chose! Les événements seront sur votre tête. Il m'a regardé. «Levez-vous, s'il vous plaît », ai-je répondu en plaisantant. Boukharine a couru de sa place, a couru vers le canapé en cuir, a mis ses mains sur ses mains et a levé ses jambes. Après être resté là pendant une minute ou deux, il est revenu triomphalement à sa position normale. Nous avons ri et Lénine a repris la réunion du Politburo. Tel était Boukharine à la fois en théorie et en

politique. Avec toutes ses capacités exceptionnelles, il est souvent renversé. Son domaine était la théorie et le journalisme. Dans ces domaines, cependant, on ne pouvait pas compter sur lui jusqu'au bout. Dans le domaine de l'organisation, personne ne l'a pris en compte du tout, et lui-même n'avait rien à redire dans ce domaine.

Un peu plus tard, Boukharine a dit à propos de Staline: «Il est devenu fou. Il pense qu'il peut tout faire, que lui seul gardera tout, que tous les autres ne font qu'interférer. »

[1939?]

Trois lettres de Trotsky à Boukharine

I Sur la question de "l'autocritique" Tout à fait personnel

Nikolay Ivanovich!

Je vous suis reconnaissant de cette note, car elle permet - après une longue pause - d'échanger des vues sur les questions les plus urgentes de la vie de parti. Et puisque, par la volonté du destin et du congrès du parti, nous travaillons avec vous dans le même Politburo, alors une tentative consciencieuse d'une telle explication camarade ne peut en aucun cas faire de mal.

Kamenev vous a reproché lors de la réunion que auparavant vous étiez contre la pression matérielle des mesures d'urgence contre l'«opposition» (évidemment, il a fait allusion aux 23 - 24 - s), et soutient désormais les mesures les plus drastiques contre Leningrad. Je me suis dit, en substance, à moi-même: «J'ai goûté». Ayant critiqué cette remarque, vous écrivez: "Vous pensez que je suis" entré dans le goût ", mais ce" goût "me secoue de la tête aux pieds." Je n'ai pas du tout voulu dire avec ma remarque qui m'échappe accidentellement que vous prenez plaisir aux mesures extrêmes de répression des appareils. J'ai plutôt pensé que vous vous êtes habitué à ces mesures, que vous vous y êtes habitué et que vous n'êtes pas enclin à remarquer quelle impression et quelle influence elles produisent en dehors des éléments gouvernants de l'appareil.

Vous m'accusez de votre petite note que j'étais "absent - pour des raisons de démocratie formelle" ne veut pas voir la vraie situation. Dans quoi voyez-vous vous-même l'état actuel des choses? Vous écrivez: «1) l'appareil » de Leningrad est bandé jusqu'au cœur; le plateau est soudé à tout, jusqu'à la vie quotidienne, il reste 8 ans en permanence; 2) sous - officiers - les officiers sont exclusivement sélectionnés; il est impossible de les dissuader tous (le haut) - c'est une utopie; 3) la spéculation, la principale, porte sur le fait qu'ils vont retirer les priviléges économiques des travailleurs (prêts, usines et usines, etc.), démagogie éhontée. » De là, vous en tirez la conclusion que "vous devez dissuader d'en bas, en éliminant la résistance d'en haut".

Il ne s'agit pas du tout de polémiquer avec vous ou de rappeler le passé - ce n'est pas nécessaire - mais pour aller au fond du problème, je dois néanmoins dire que vous donnez la formulation la plus nette, la plus brillante et la plus tranchante de l'opposition de l'appareil du parti à la masse du parti. Votre construction est la suivante: un haut soudé ou bien "bandé", comme vous le dites, le dessus; superbement choisis parmi les sous - officiers ci-dessus - et trompés et corrompus par la démagogie de cet appareil, du parti, et ensuite des masses ouvrières non partisanes. Bien sûr, dans le cha - stnoy petite note pour parler plus fermement que dans l'article. Mais même avec cet amendement, l'image est carrément mortelle. Tout membre réfléchi du parti doit se demander: s'il n'y avait pas eu de conflit entre Zinoviev et la majorité du Comité central, alors la direction de Leningrad aurait continué pendant les neuvième et dixième années à soutenir le régime qu'elle créait depuis huit ans? Le "vrai état des choses" n'est pas du tout dans ce que vous voyez, mais dans le fait que l'inadmissibilité du régime de Leningrad n'a été révélée que parce qu'un conflit est survenu dans l'élite de Moscou, et pas du tout parce que les rangs inférieurs de Leningrad ont protesté, exprimé leur mécontentement, etc. ... Cela ne vous frappe vraiment pas? Si Leningrad, c'est-à-dire le centre prolétarien le plus cultivé, est dirigé par une élite «ligotée», «soudée par la vie quotidienne» et sélectionnant des sous - officiers, comment se fait-il

que l'organisation du parti ne s'en rende pas compte? N'est-il pas dans l'organisation de Leningrad des membres du parti vivants, consciencieux et énergiques afin d'élever la voix de la protestation et de gagner la majorité de l'organisation - même si leur protestation n'a pas trouvé de réponse au Comité central? Après tout, il ne s'agit pas de Chita ni de Kherson (bien que là, bien sûr, on puisse et devrait s'attendre à ce que l'organisation du Parti bolchevique ne tolère pas les disgrâce à son sommet au cours des années). Il s'agit de Leningrad, où se concentre sans aucun doute l'avant-garde qualifiée la plus prolétarienne de notre Parti. Ne voyez-vous pas que c'est précisément en cela, et en rien d'autre, que consiste «l'état réel des choses»? Et quand vous y pensez, comme il se doit, dans cette situation, alors vous vous dites: Leningrad n'était pas un - un monde spécial; à Leningrad, seuls les traits négatifs caractéristiques du parti dans son ensemble ont trouvé une expression plus claire et plus laide. N'est-ce pas clair?

Vous pensez que si je "de - pour des raisons formelles de démocratie" ne peux pas voir la réalité de Leningrad. Vous avez tort. Je n'ai jamais déclaré la démocratie «sacrée» - comme l'un de mes anciens amis ...

Vous vous souviendrez peut-être qu'il y a deux ans, lors d'une réunion privée du Politburo dans mon appartement, j'ai dit que la masse du parti de Leningrad était plus mutilée qu'ailleurs. Cette expression (je l'avoue, très forte), je l'ai utilisée dans un cercle rapproché, comme vous l'utilisez dans votre note personnelle des mots: «démagogie éhontée». [Ceci, cependant, n'a pas empêché les propos des masses du parti muselées par l'appareil du parti de Leningrad de traverser les réunions et la presse. Mais c'est un article spécial et - je l'espère - pas un précédent ...] Alors, j'ai vu l'état actuel des choses? Mais, contrairement à certains camarades, je l'ai vu il y a un an et demi, deux et trois ans. Dans le même temps, lors de la même réunion, j'ai dit qu'à Leningrad tout était excellent (100%) - cinq minutes avant que ça ne devienne très mauvais. Ceci n'est possible qu'en mode arch-hardware. Comment dites-vous que je n'ai pas vu le véritable état des choses? Cependant, je ne pensais pas que Leningrad soit séparée du reste du pays qui - la cloison étanche. La théorie d'un «Leningrad malade» et d'un «pays sain» qui était tenu en haute estime sous Kerensky n'est pas ma théorie. J'ai dit, et je dis maintenant, que dans le régime du parti de Leningrad, les caractéristiques de la bureaucratie de l'appareil inhérentes à l'ensemble du parti ont été portées à la plus extrême expression. Cependant, je dois ajouter que pendant ces deux ans et demi (à partir de l'automne 1923), l'appareil et les tendances bureaucratiques se sont intensifiés non seulement à Leningrad, mais dans tout le parti dans son ensemble.

Réfléchissez un instant au fait suivant: Moscou et Leningrad, les deux principaux centres prolétariens, passent simultanément et à l'unanimité (pensez: à l'unanimité!) Lors de leurs conférences de parti au niveau gouvernemental, deux résolutions dirigées l'une contre l'autre. Et il suffit de penser au fait que la pensée officielle de notre Parti, présentée dans la presse, ne s'arrête pas du tout à ce fait vraiment étonnant. Comment cela pourrait-il arriver? Quelles sont les tendances sociales derrière cela? Est-il concevable que dans le parti de Lénine, avec un choc de tendances si exceptionnel, aucune tentative n'ait été faite pour définir leur nature sociale, c'est-à-dire de classe? Je ne parle pas des «humeurs» de Sokolnikov, de Kamenev ou de Zinoviev, mais du fait que les deux principaux centres prolétariens, sans lesquels il n'y a pas d'Union soviétique, se sont «unanimement» opposés. Comment? Pourquoi? Comment? Quelles sont les conditions sociales (?) Particulières (?) De Leningrad et de Moscou, qui ont permis une opposition aussi radicale et "unanime"? Personne ne les cherche, personne ne s'interroge à ce sujet. Qu'est-ce qui explique cela? Oui, simplement par le fait que tout le monde se dit en silence: l'opposition à cent pour cent entre Leningrad et Moscou est l'affaire de l'appareil. - C'est en cela - que Nikolai Ivanovitch, et c'est "le véritable état des choses." Et je trouve cela extrêmement dérangeant. Comprenez, comprenez ça !!

Vous faites allusion à la connexion de l'élite de Leningrad «à travers la vie quotidienne» et pensez que moi, dans mon «formalisme», je ne vois pas cela. Pendant ce temps, il y a à peine quelques jours, un camarade m'a accidentellement rappelé une conversation que nous avons eue

avec lui il y a plus de deux ans. A cette époque, j'ai développé à peu près la ligne de pensée suivante: avec le caractère extrêmement appareil du régime de Leningrad, avec l'arrogance de l'élite dirigeante, le développement d'un système spécial de «responsabilité mutuelle» au sommet de l'organisation est inévitable, ce qui devrait, à son tour, tout aussi inévitablement conduire à des conséquences très négatives par rapport à l'instabilité. éléments de l'appareil du parti et de l'appareil d'État. Ainsi, par exemple, j'ai considéré qu'il était extrêmement dangereux d'avoir une sorte d'«assurance» spéciale pour les travailleurs militaires, économiques et autres par le biais de l'appareil du parti. Par leur «loyauté» envers le secrétaire du comité provincial, ils ont acquis le droit de violer les ordres ou décrets de l'État dans le domaine de leur travail. Dans le domaine de la «vie quotidienne», ils vivaient avec la certitude qu'aucune de leurs «lacunes» à cet égard ne leur serait imputable - s'ils restaient fidèles au secrétaire du comité provincial. De plus, ils avaient sans doute que quiconque tente de porter contre eux une - toute objection à la nature morale ou entreprise sera inscrit en opposition avec toutes les conséquences qui en découlent. Donc, vous vous trompez quand vous pensez que je suis «dehors - pour des raisons de démocratie formelle», je n'ai pas remarqué la réalité et, en particulier, la réalité de la «maison». Seulement je n'ai pas attendu le conflit de Zinoviev avec la majorité du Comité central pour voir cette réalité peu attrayante et les tendances dangereuses de son développement ultérieur.

Mais Leningrad n'est pas non plus seule en termes de «vie quotidienne». L'année dernière, nous avons eu, d'une part, l'histoire de Chita, de l'autre, celle de Kherson. Bien sûr, vous et moi comprenons parfaitement que les abominations Chita et Kherson sont des exceptions par leurs extrêmes. Mais ces exceptions sont symptomatiques. Est-ce que ce qui se passait là-bas aurait pu se passer à Chita si le sommet n'avait pas une mutuelle fermée spéciale basée sur l'indépendance du bas? Avez-vous lu l'enquête de la Commission Schlichter^[83] dans la région de Kherson? Le document est très instructif - non seulement pour caractériser un certain nombre de travailleurs dans la région de Kherson, mais aussi pour caractériser certains aspects du régime du parti dans son ensemble. Lorsqu'on lui a demandé comment tous les communistes locaux, qui connaissaient les crimes des travailleurs responsables, se sont tus pendant, semble-t-il, deux ou trois ans, Schlichter a reçu en réponse: «Mais essayez de dire - vous perdrez votre place, vous volerez au village, etc., etc. ». Je cite, bien sûr, de mémoire, mais c'est le sens. Et Schlichter s'exclame à cette occasion: «Comment! Jusqu'à présent, seuls les opposants nous ont dit qu'ils auraient été (?!). Écartés de leur place pour l'une ou l'autre opinion, jetés à la campagne, etc., etc. Et maintenant, les membres du parti nous disent qu'ils ne protestent pas contre les actions criminelles des principaux camarades de peur d'être expulsés, jetés à la campagne, expulsés du parti, etc. ». Je cite à nouveau - le même souvenir. Je dois honnêtement dire que l'exclamation pathétique de Schlichter (pas lors d'une réunion, mais dans un rapport au Comité central!) Ne m'a pas moins frappé que les faits qu'il a examinés dans la région de Kherson. Il va sans dire que le système de l'appareil terroriste ne peut s'arrêter qu'aux soi-disant déviations idéologiques, réelles ou imaginaires, mais doit inévitablement s'étendre à l'ensemble de la vie et des activités de l'organisation. Si les communistes de base ont peur d'exprimer une opinion ou une autre qui diverge ou menace de ne pas être d'accord avec l'opinion du secrétaire du bureau, du comité provincial, du comité de district, de l'ukom, etc., alors ces mêmes communistes de base auront encore plus peur d'élèver la voix contre les actions inacceptables et même criminelles des principaux travailleurs. L'un suit de près l'autre. De plus, un ouvrier moralement terni, défendant son poste, ou son pouvoir, ou son influence, apporte inévitablement toute indication de sa «ternissement» sous un parti ou un autre biais régulier. Dans de tels phénomènes, la bureaucratie trouve son expression la plus flagrante. Mais quand Schlichter - pas lors d'un rassemblement, pas dans une discussion, mais dans un rapport secret à son comité central - s'indigne du fait que, d'une part, l'opposition prétend être (comme si!) Démis de ses fonctions et envoyés à la campagne en guise de punition, d'autre part, les communistes ordinaires se réfèrent au régime des représailles mécaniques pour justifier leur silence face aux crimes commis; quand Schlichter cite ces références et explications et s'en indigne très officiellement,

sans même chercher à penser aux raisons, c'est-à-dire à «l'état réel des choses», alors lui, l'enquêteur officiel, donne peut-être l'expression la plus flagrante de l'aveuglement bureaucratique.

Vous condamnez aujourd'hui le régime de Leningrad, en exagérant en même temps son appareil, c'est-à-dire en dépeignant la question comme s'il n'y avait absolument aucun lien idéologique entre le haut et les masses. Ici, vous tombez dans une erreur qui est exactement le contraire de celle dans laquelle vous êtes tombé lorsque vous suiviez Leningrad politiquement et organisationnellement - et c'était assez récemment. Partant de cette erreur, vous voulez assommer une cale avec une cale pour que dans la lutte contre les "apparatchiks" de Leningrad ... serrer encore plus les écrous de l'appareil. En effet, dans la résolution du 5 et 23 décembre [84]. Nous avons écrit avec vous que les tendances bureaucratiques dans l'appareil du parti génèrent inévitablement, en réaction, des groupements de factions. Et depuis, nous avons eu suffisamment de cas pour nous assurer que la lutte de l'appareil contre les groupements factionnels aggrave les tendances bureaucratiques de l'appareil. Une lutte purement basée sur l'appareil contre les anciennes «oppositions» qui ne s'arrête à aucun moyen organisationnel et idéologique a conduit au fait que toutes les décisions des organisations du parti ne sont prises qu'à l'unanimité. Vous avez vous-même à maintes reprises glorifié cette unanimité dans la Pravda, la faisant passer, à la suite de Zinoviev, comme une unanimité idéologique. Mais il s'est avéré que Leningrad s'opposait «à l'unanimité» à Moscou, et vous déclarez que c'est le résultat de la démagogie criminelle de l'appareil vandalisé de Leningrad. Non, la question est plus profonde. Vous avez devant vous une dialectique complète du principe de l'appareil: l'unanimité se transforme soudain en son contraire. Maintenant vous ouvrez exactement la même chose, selon les vieux stéréotypes typographiques, la lutte contre la nouvelle opposition. Le cercle idéologique de l'élite dirigeante du parti se rétrécit encore plus. L'autorité idéologique diminue inévitablement. D'où la nécessité d'un régime matériel aggravé. Ce besoin vous a également attiré. Il y a un an ou deux, selon Kamenev, vous vous êtes "objecté". Et maintenant vous prenez l'initiative, même si, selon vos propres mots, vous secouez de la tête aux pieds. Permettez-moi de dire que vous êtes personnellement dans ce cas un instrument suffisamment sensible et précis pour mesurer le degré de bureaucratisation du régime des partis au cours des deux à trois dernières années.

Je sais que certains camarades, peut-être vous y compris, ont poursuivi ce genre de plan jusqu'à récemment: donner aux cellules ouvrières l'occasion de critiquer les affaires d'usine, de magasin et de région, tout en attaquant avec toute la détermination toute «opposition» des échelons supérieurs du parti. De cette manière, il était censé préserver le régime matériel dans son ensemble, en lui trouvant une base plus large. Mais cette expérience a été totalement infructueuse. Les méthodes et techniques du mode matériel viennent inévitablement de haut en bas. Si une critique du Comité central, et même une critique au sein du Comité central, est assimilée dans toutes les conditions à une lutte des factions pour le pouvoir, avec toutes les conséquences qui en découlent, alors la LC poursuivra inévitablement la même politique envers ceux qui la critiquent dans le domaine de ses pouvoirs. Il y a des districts et des comtés sous la LK. Les buissons et les collectifs iront plus loin. La taille de l'organisation ne change pas les principales tendances. Critiquer le directeur rouge s'il bénéficie du soutien du secrétaire de cellule est pour les membres du collectif d'usine le même que pour un membre du Comité central, secrétaire du comité provincial, ou un délégué à un congrès pour critiquer le Comité central. Toute critique, si elle concerne des questions de vie, sûrement quelqu'un - quelque chose touche, et les critiques ont certainement porté sous le "biais", sous la "querelle" ou simplement une diffamation privée. C'est pourquoi, dans toutes les résolutions sur la démocratie de parti et syndicale, nous devons recommencer sans cesse avec les mots: "Mais malgré toutes les résolutions, résolutions et instructions enseignées, localement et ainsi de suite, etc." En fait, seul ce qui est fait ci-dessus est fait localement. Par la suppression matérielle du régime de l'appareil de Leningrad, vous arriverez seulement à la création d'un régime encore pire à Leningrad.

Cela ne peut être mis en doute une seule minute. Ce n'est pas un hasard si à Leningrad, la pince était plus forte que dans d'autres endroits. Dans les provinces rurales, avec des cellules éparses et incultes, le rôle de l'appareil secrétaire sera, en raison de conditions objectives, extrêmement grand. Et cela doit être considéré comme un fait inévitable - et, néanmoins, pas excessivement - progressif. C'est une autre affaire à Leningrad, avec son haut niveau culturel et politique de travailleurs. Ici, le régime matériel ne peut se soutenir que par une torsion aggravée - d'une part, et la démagogie - d'autre part. En brisant l'appareil de l'appareil, avant que les masses du parti de Leningrad, et en fait le parti tout entier, ne comprennent quoi que ce soit, il faut compléter ce travail par une contre-démagogie, qui s'apparente fort à la démagogie.

Je n'ai pris que la question que vous avez posée dans votre note. Mais les grands problèmes sociaux brillent à travers la question du régime des partis. Je ne peux pas m'étendre sur eux en détail dans cette lettre déjà trop longue, et il n'y a pas du tout de temps. Mais j'espère que vous me comprendrez en quelques mots.

Lorsque l'opposition s'est levée à Moscou en 1923 (sans l'aide de l'appareil local, au contraire, avec son opposition), l'appareil central et local a frappé Moscou dans le crâne sous le slogan: «Nikshni! Vous ne reconnaissiez pas la paysannerie. » Maintenant, vous frappez l'organisation de Leningrad sur le crâne de la même manière et en criant: «Tais-toi! Vous ne reconnaissiez pas le paysan moyen. » Ainsi, dans les deux principaux centres de la dictature prolétarienne, vous terrorisez la conscience des meilleurs éléments prolétariens, en les déshabituant à exprimer à haute voix non seulement leurs pensées, bonnes ou mauvaises, mais aussi leur inquiétude sur les questions générales de la révolution et du socialisme. Et dans les campagnes, les éléments de la démocratie se renforcent et se renforcent sans aucun doute. Ne voyez-vous pas tous les dangers qui surgissent d'ici?

Encore une fois: je n'ai abordé qu'un seul côté de la gigantesque question du sort futur de notre Parti et de la révolution. Je vous suis personnellement reconnaissant du fait que votre note m'aît donné une raison de vous exprimer ces pensées. Pour quoi? Dans quel but? Et moi, voyez-vous, je pense qu'il est possible - et nécessaire et obligatoire - une transition du régime de parti actuel à un régime plus sain - sans chocs, sans nouvelles discussions, sans lutte pour le pouvoir, sans «triples», «quatre» et «neuf» - grâce au travail normal et complet de toutes les organisations du Parti, en commençant par le sommet, avec le Politburo. C'est pourquoi, Nikolai Ivanovich, j'ai écrit cette longue lettre. Je suis tout à fait prêt à poursuivre notre explication, qui - je voudrais l'espérer - ne compliquera pas, mais facilitera au moins partiellement la voie vers un travail véritablement collectif au Politburo et au Comité central, sans lequel il n'y aura pas de travail collectif dans toutes les organisations inférieures du parti. Il va sans dire que cette lettre n'est en aucun cas et dans une moindre mesure un document officiel du parti, mais ma lettre privée et personnelle et une réponse à votre note. Il a été écrit sur une machine à écrire uniquement parce qu'il a été dicté à un camarade - un sténographe, dont la partisanerie et l'endurance inconditionnelles ne font aucun doute.

salut! Votre
L. Trotsky
9 janvier 1926

II

Personnellement
Nikolay Ivanovich!

J'écris cette lettre à la main (bien que j'aie perdu l'habitude), car j'ai honte de dicter au sténographe ce que je veux écrire.[\[85\]](#)

Vous savez, bien sûr, que dans la lignée d'Ouglanov, une lutte semi-en coulisse est menée contre moi à Moscou contre toutes sortes de singeries et d'allusions que je ne veux pas décrire

correctement ici.

Par toutes sortes de machinations - souvent indignes, abandonnant l'organisation - je ne suis pas autorisé à prendre la parole aux réunions des travailleurs. En même temps, une rumeur se répand systématiquement dans les cellules ouvrières que je lis «pour la bourgeoisie», mais je ne veux pas parler aux ouvriers.

Maintenant écoutez ce qui pousse sur ce terrain, et encore une fois, la même chose n'est pas accidentelle. De plus, je cite textuellement une lettre d'un travailleur - un membre du parti.

«Dans notre cellule, la question se pose de savoir pourquoi vous organisez des rapports payants. Les prix des billets pour ces rapports sont très élevés, les travailleurs ne peuvent pas se le permettre. Par conséquent, une seule bourgeoisie s'y rend. Le secrétaire de notre cellule nous explique dans les conversations que pour ces rapports vous prenez en votre faveur des honoraires, des intérêts. Il nous dit que vous facturez également des frais pour chacun de vos articles et signatures, que vous avez une famille nombreuse et, disent-ils, que vous n'avez pas assez pour vivre. Un membre du Politburo a-t-il vraiment besoin de vendre sa signature? »

Ainsi de suite.

Vous demandez: n'est-ce pas un non-sens? Non, à notre chagrin, pas de bêtises. J'ai vérifié. Au début, plusieurs membres de la cellule voulaient écrire une telle lettre à la Commission centrale de contrôle (ou au Comité central.). Mais ensuite ils ont refusé avec les mots: "Ils seront expulsés de l'usine, mais nous sommes de la famille ..." Ainsi, le travailleur - le membre du parti avait peur que s'il essayait de vérifier la calomnie la plus vile sur un membre du Politburo, puis lui, un membre du parti, peut être expulsé de l'usine pour postuler dans l'ordre du parti. Et vous savez: s'il me le demandait, je ne pourrais pas honnêtement dire que cela n'arriverait pas.

Le même secrétaire de la même cellule a dit - et encore une fois pas par accident - «les Juifs font rage au Politburo». Et encore une fois - personne n'osait rien dire à ce sujet - pour la même raison formulée ouvertement: ils seraient expulsés de l'usine.

Une autre touche. L'auteur de la lettre que j'ai citée ci-dessus est un ouvrier juif. Lui non plus n'a pas osé écrire sur «les Juifs agissant contre le léninisme». Le motif est le suivant: "Si d'autres, non-juifs, se taisent, alors je suis gêné ..." Et cet ouvrier qui m'a écrit une enquête - est-il vrai que je vends mes discours et ma signature à la bourgeoisie? - maintenant, il attend également d'heure en heure qu'il soit expulsé de l'usine. C'est un fait. Et un autre fait est que je ne suis pas sûr que cela n'arrivera pas. Pas maintenant, puis dans un mois; assez de prépositions. Et tout le monde dans la cellule sait que «c'était ainsi, il en sera ainsi» - et ils mettent la tête dans leurs épaules.

En d'autres termes: les membres du Parti communiste ont peur d'informer les organes du parti de l'agitation des Black Hundred, pensant qu'eux, et non les Black Hundred, seront expulsés.

Vous dites: exagération! Et j'aimerais bien le penser. Alors je vous suggère: allons ensemble dans la cellule et vérifions. Je pense que nous sommes avec vous - encore quelques liens - deux membres du Politburo - cela suffit amplement pour essayer de vérifier tranquillement et consciencieusement: est-il vrai, est-il possible que dans notre parti, à Moscou, dans la cellule de travail, en toute impunité vile calomnieux, d'une part, antisémite, d'autre part, propagande [86], et les travailleurs honnêtes ont peur de faire face, de vérifier ou d'essayer de réfuter des absurdités, afin de ne pas être expulsés dans la rue avec leurs familles.

Bien sûr, vous pouvez me référer aux «autorités». Mais cela ne signifierait que fermer le cercle vicieux.

J'espère que vous ne ferez pas cela, et c'est précisément cet espoir qui a dicté ma présente lettre.

Votre

L. Trotsky

4 mars 1926

III

Nikolai Ivanovich, bien qu'à la suite de la réunion d'hier du Politburo, il m'est apparu assez clair que le Politburo avait finalement décidé d'une ligne pour un resserrement supplémentaire, avec toutes les conséquences qui en découlent pour le parti, mais je ne veux pas renoncer à une autre tentative d'explication, d'autant plus que vous m'avez proposé vous-même de parler sur la situation. Aujourd'hui, j'attendrai votre appel toute la journée - jusqu'à 19 heures. Après 7 heures, j'ai Glavkontsessky.[\[87\]](#)

L. Trotsky
19 mars 1926

Lunacharsky

Au cours des dernières décennies, les événements politiques nous ont conduits dans différents camps, de sorte que je n'ai pu suivre le sort de Lunacharsky qu'à travers les journaux. Mais il y a eu des années où nous étions liés par des liens politiques étroits et où les relations personnelles, sans se distinguer par l'intimité, étaient de nature très amicale.

Lunacharsky avait quatre ou cinq ans de moins que Lénine et presque autant que moi. Cependant, la différence d'âge insignifiante signifiait en elle-même l'appartenance à deux générations révolutionnaires. Entré dans la vie politique en tant que lycéen à Kiev, Lunacharsky était encore sous l'influence des derniers coups de sifflet de la lutte terroriste de la volonté populaire contre le tsarisme. Pour mes contemporains plus proches, la lutte du Narodnaya Volya n'était déjà qu'une légende.

De l'école, Lunacharsky a impressionné par son talent polyvalent. Il écrivait, bien sûr, de la poésie, des idées philosophiques faciles à saisir, lisait bien dans les fêtes étudiantes, était un orateur exceptionnel et les couleurs ne manquaient pas sur sa palette d'écriture. Jeune homme de vingt ans, il était capable de lire des conférences sur Nietzsche, de se battre pour un impératif catégorique, de défendre la théorie de la valeur de Marx et de comparer Sophocle à Shakespeare. Son talent exceptionnel se combinait organiquement en lui avec l'amateurisme gaspilleur de la noble intelligentsia, qui trouva autrefois sa plus haute expression publiciste en la personne d'Alexandre Herzen.

Lunacharsky a été associé à la révolution et au socialisme pendant quarante ans, c'est-à-dire pendant toute sa vie consciente. Il a traversé les prisons, l'exil, l'émigration, restant invariablement marxiste. Au cours de ces longues années, des milliers et des milliers de ses anciens compagnons d'armes issus du même cercle d'intelligentsia noble et bourgeoise ont migré vers le camp du nationalisme ukrainien, du libéralisme bourgeois ou de la réaction monarchiste. Pour Lunacharsky, les idées de révolution n'étaient pas un passe-temps de la jeunesse: elles pénétraient ses nerfs et ses vaisseaux sanguins. C'est la première chose à dire sur sa nouvelle tombe.

Cependant, il serait faux d'imaginer Lunacharsky comme un homme à la volonté têtue et au caractère sévère, un combattant qui ne regarde pas autour de lui. Non. Sa résilience était très - beaucoup d'entre nous pensaient aussi - élastique. Le dilettantisme se situait non seulement dans son intellect, mais aussi dans son caractère. En tant qu'orateur et écrivain, il s'est facilement écarté. L'image artistique le distrait souvent loin du développement de l'idée principale. Mais même en tant que politicien, il regardait facilement à gauche et à droite. Lunacharsky était trop sensible à toutes les nouveautés philosophiques et politiques pour ne pas se laisser emporter et ne pas jouer avec elles.

Il ne fait aucun doute que la générosité amateur de la nature a affaibli en lui la voix de la

critique intérieure. Ses discours étaient pour la plupart des improvisations et, comme toujours dans de tels cas, n'étaient pas exempts de longueurs ou de platitudes. Il écrivait ou dictait avec une extrême liberté et corrigeait à peine ses manuscrits. Il manquait de concentration spirituelle et de censure intérieure pour créer des valeurs plus stables et indéniables. Il avait assez de talent et de connaissances pour cela.

Mais peu importe la façon dont Lunacharsky s'écartait, il revenait chaque fois à son idée principale, non seulement dans des articles et des discours individuels, mais dans toutes ses activités politiques. Ses oscillations diverses, parfois inattendues, avaient une ampleur limitée: elles ne dépassaient jamais la ligne de la révolution et du socialisme.

Déjà en 1904, environ un an après la scission de la social - démocratie russe en bolcheviks et mencheviks, Lunacharsky arriva en émigration directement d'exil, rejoignit les bolcheviks. Lénine, qui venait de rompre avec ses professeurs (Plekhanov, Axelrod, Zasulich) et avec ses plus proches collaborateurs (Martov, Potresov), se tenait à cette époque très seul. Il avait désespérément besoin d'un employé pour un travail considérable, pour lequel Lénine n'aimait pas et ne savait pas comment se dépenser. Lunacharsky était un véritable cadeau du destin pour lui. Dès qu'il est descendu des marches de la voiture, il a fait irruption dans la vie bruyante de l'émigration russe en Suisse, en France, dans toute l'Europe: il a lu des rapports, agi comme un opposant, polémisé dans la presse, dirigé des cercles, plaisanté, plaisanté, chanté d'une fausse voix, captivé les vieux et les jeunes avec son éducation polyvalente et douce conformité dans les relations personnelles.

La douce complaisance était une caractéristique importante du caractère moral de cet homme. Il était étranger à la fois à une petite vanité et à une préoccupation plus profonde: défendre contre ses ennemis et ses amis ce qu'il reconnaissait lui-même comme la vérité. Tout au long de sa vie, Lunacharsky a succombé à l'influence de personnes, souvent moins bien informées et talentueuses que lui, mais d'une distribution plus forte. Il est venu au bolchevisme par l'intermédiaire de son ami aîné Bogdanov. Un jeune scientifique - naturaliste, médecin, philosophe, économiste - Bogdanov (de son vrai nom Malinovsky) a assuré Lénine à l'avance[88] que son jeune camarade Lunacharsky, à son arrivée à l'étranger, suivrait certainement son exemple et rejoindrait les bolcheviks. La prédiction a été pleinement confirmée. Mais le même Bogdanov, après la défaite de la révolution de 1905, a éloigné Lunacharsky des bolcheviks à un petit groupe ultra-irréconciliable qui combinait la "non-reconnaissance" sectaire de la contre-révolution victorieuse avec la prédication abstraite de la "culture prolétarienne" produite de manière laboratoire.

Dans les années sombres de la réaction (1908-1912), lorsque de larges cercles de l'intelligentsia en masse tombèrent dans le mysticisme, Lunacharsky, avec Gorki, avec qui il était lié par une étroite amitié, rendit hommage aux quêtes mystiques. Sans rompre avec le marxisme, il a commencé à dépeindre l'idéal socialiste comme une nouvelle forme de religion et a commencé sérieusement à rechercher un nouveau rituel. Le sarcastique Plékhanov l'appelait «bienheureux Anatoly». Le surnom est resté longtemps! Lénine ne fustigeait pas moins impitoyablement son ancien et futur camarade d'armes. Bien que progressivement ramollie, l'inimitié dura jusqu'en 1917, lorsque Lunacharsky, non sans résistance et non sans forte pression extérieure, cette fois de mon côté, rejoignit à nouveau les bolcheviks. Une période de travail d'agitation inlassable a commencé, qui est devenue la période de l'apogée politique de Lunacharsky. Les courses de chevaux impressionnistes ne manquaient pas encore aujourd'hui. Alors, il a juste - j'ai failli rompre avec la fête[89] au moment le plus critique, en novembre 1917, quand une rumeur vint de Moscou que l'artillerie bolchevique avait détruit l'église de Saint Basile le Bienheureux. Le connaisseur et connaisseur de l'art ne voulait pas pardonner un tel vandalisme! Heureusement, Lunacharsky, comme nous le savons, était vif d'esprit et accommodant, et d'ailleurs l'église Saint-Basile le Bienheureux n'a pas souffert le moins du monde pendant les jours du coup d'État de Moscou.

En tant que commissaire du peuple à l'éducation, Lunacharsky était indispensable dans les relations avec l'ancienne université et les cercles pédagogiques en général, qui attendaient avec

confiance des «usurpateurs ignorants» l'élimination complète des arts et des sciences. Lunacharsky a montré avec enthousiasme et sans difficulté à ce monde fermé que les bolcheviks respectent non seulement la culture, mais ne sont pas non plus étrangers à la connaître. Plus d'un prêtre de la chaire avait à cette époque, la bouche grande ouverte, regardant ce vandale, qui lisait une demi-douzaine de langues nouvelles et deux anciennes et au passage, avait découvert de manière inattendue une érudition si polyvalente qu'elle pouvait facilement suffire à une douzaine de professeurs. Lunacharsky mérite une grande partie du crédit pour avoir orienté l'intelligentsia certifiée et brevetée vers le pouvoir soviétique. Mais en tant qu'organisateur direct des affaires éducatives, il s'est avéré désespérément faible. Après les premières tentatives malheureuses, dans lesquelles le fantasme amateur était mêlé à l'impuissance administrative, Lunacharsky lui-même a cessé de se faire passer pour un guide pratique.[\[90\]](#). Le Comité central lui fournit des assistants qui, sous le couvert de l'autorité personnelle du commissaire du peuple, tiennent fermement les rênes entre leurs mains.

D'autant plus, Lunacharsky avait encore la possibilité de consacrer son temps libre à l'art. Le ministre de la Révolution n'était pas seulement un connaisseur et un connaisseur du théâtre, mais aussi un dramaturge prolifique. Ses pièces révèlent toute la diversité de ses connaissances et de ses intérêts, l'étonnante facilité de pénétration dans l'histoire et la culture de différents pays et époques, et enfin, une extraordinaire capacité à combiner invention et emprunt. Mais rien de plus. Il n'y a aucun sceau d'un véritable génie artistique sur eux.

En 1923, Lunacharsky a publié un volume intitulé *Silhouettes*, consacré aux caractéristiques des dirigeants de la révolution. Le livre paraissait extrêmement intempestif: il suffit de dire que le nom de Staline n'y était même pas mentionné. L'année suivante, les "Siluets" furent retirés de la circulation et Lunacharsky lui-même se sentit à moitié déshonoré. Mais même ici, son trait heureux ne le quitta pas: la complaisance. Il s'est très vite réconcilié à un coup d'État dans le personnel de tête, en tout cas complètement soumis aux nouveaux maîtres de la situation.[\[91\]](#). Et pourtant, il est resté une figure étrangère dans leurs rangs jusqu'à la fin. Lunacharsky connaissait trop bien le passé de la révolution et du parti, conservait des intérêts trop variés et était finalement trop instruit pour ne pas se faire une place inappropriée dans les rangs bureaucratiques. Renvoyé du poste de commissaire du peuple, dans lequel il réussit cependant à mener à bien sa mission historique, Lunacharsky resta presque sans travail jusqu'à sa nomination comme ambassadeur en Espagne. Mais il n'a pas eu le temps de prendre un nouveau poste: la mort l'a rattrapé à Menton. Non seulement un ami, mais aussi un adversaire honnête ne niera pas le respect de son ombre.

1 janvier 1934

Applications

À partir d'un discours prononcé au Grand Theatre Lunacharsky Janvier 1926 21 ville de

Supposons un instant que nous soyons arrivés à un - un homme qui aurait gagné en popularité, qui aurait du poids dans le pays qui voudrait perturber notre hégémonie, il pourrait aller dans deux directions. La première façon - il pourrait devenir le chef des nouveaux éléments capitalistes, il pourrait essayer de s'appuyer sur la NEP, sur nos spécialistes, sur les koulaks grandissants et sur toutes les sympathies éparses du philistin, sur tous les éléments mécontents qui voudraient que la Russie devienne capitaliste. Ils pouvaient tous se rassembler autour de lui. Il est difficile d'admettre que nous permettrions à une telle personne d'exister jusqu'à demain. Si nous voyions qu'une telle personne grandit, nous la clouerions. Par conséquent, Vladimir Ilitch a exprimé sa crainte qu'une telle personne n'apparaisse dans notre Parti communiste. Bien sûr, il ne peut pas entrer et dire simplement que je veux être à la tête des éléments capitalistes, mais il n'est peut-être pas tout à fait clair de savoir où il va, que tout - maintienne toujours une ligne pour

amener leur sympathie à plier leur côté. Et peu à peu, peut-être, s'il y avait dans les rangs de notre parti des inclinés vers les éléments petits-bourgeois, il commencerait à rassembler son troupeau. S'il vous plaît, ne pensez pas que je fais allusion ici à L.D.Trotsky, mais je dois dire que camarade. Trotsky ne pensait pas du tout cela et il pourrait même en être plus éloigné qu'aucun autre d'entre nous. Mais ils - ils voulaient, et quand Trotsky était dans l'opposition et ne disait pas ces choses, ils étaient heureux et voulaient sur un coussin de velours porter la couronne de Trotsky: s'il vous plaît Leo 1 - deuxièmement, pour poursuivre cette ligne contre le Parti communiste, nous vous soutenons. C'est ce que tous les néo-capitalistes et les restes des vieux capitalistes de Russie voulaient aboyer dans un chœur hostile accueillant. Trotsky, peut-être, n'a pas remarqué ces sympathies et ne s'est pas renseigné à ce sujet, mais nous avons pu voir qu'ils sympathisaient avec lui et l'aimaient. Et quand L. D. Trotsky a pris une position normale et a négligé l'aventure, ils ont cessé de l'aimer et ont dit: un communiste, comme tout le monde. Bien sûr, camarades, il n'est pas besoin de dire que cette déviation, que l'on peut appeler paysanne, petite-bourgeoise, que cette déviation, qui peut s'exprimer d'abord, disons, en sous-estimant le danger des koulaks, qu'elle est dangereuse. Mais dites-moi, sommes-nous avisés ou pas avisés pour affronter ce danger avec un front uni? Tout à fait, camarades. Nous entendons si bien dans cette oreille droite que nous pouvons dire que nous entendons l'herbe pousser. Nous savons si bien qu'il existe un danger de dégénérescence démocratique que la masse des paysans peut être entraînée dans cette direction. Nous menons si définitivement toute notre politique pour perturber cette entreprise et conduire la barge du village derrière notre bateau à vapeur rouge en tant qu'hégémon que nous remarquerons chaque salope, chaque accroc, chaque Bogushevsky.[\[92\]](#), qui est loin du bécasseau avant Petrov.

Lettre de Lunacharsky à Trotsky

Secret

République soviétique socialiste fédérative de Russie

Commissaire du peuple à l'éducation

3 1926 en mars ville de

Moscou, boulevard Sretensky, 6, app. 4. Téléphone 40 - 61

L. D. Trotsky

Cher Lev Davydovich!

. - Hier, lors de mon discours à la réunion des travailleurs de toute la ville, Uglanov m'a choqué en apprenant que vous étiez très mécontent de mon premier discours après votre retour de - de l' étranger lors d'une réunion dans toute la ville consacrée à l'anniversaire de la mort de Vladimir Lénine. Il m'a dit que vous protestiez contre la partie de ce discours qui vous mentionnait. Cela m'a intrigué et bouleversé. Je ne veux pas que vous ayez l'impression que je suis l'un de vos ennemis. Je n'ai jamais été comme ça, j'ai toujours traité et j'ai toujours un profond respect pour votre personnalité, tant humaine que politique. Au moment où vous aviez de vifs désaccords avec le parti, moi, n'étant nullement votre partisan, je me suis totalement abstenu de tout discours, croyant que vous le répétiez sans cesse et que tout le monde s'entassait sur vous. Quand, à la suite d'Ilyich, j'ai jugé nécessaire de combattre les idées sur le mouvement professionnel que vous avez développées à un moment donné, je l'ai fait, comme ceux qui m'ont entendu peuvent le dire, avec le plus grand tact et prudence à votre égard.[\[93\]](#); Je fais la même chose maintenant. On vous a peut-être dit ce que j'ai dit à votre sujet, tout en déformant sans vergogne, mais j'avoue que vous pourriez écouter mon discours à la radio, comme beaucoup l'ont entendu, mais je peux vous assurer que vous l'avez mal interprété. Je n'ai pas de transcription, mais je me souviens avec une précision parfaite de ce que j'ai dit à votre sujet. J'ai dit, "que tout désaccord au sein du parti, comme l'a affirmé Vladimir Ilitch, est dangereux, car il est lourd de conséquences que le début de ces désaccords ne prévoit pas du tout". J'ai fait remarquer que nous avons des groupes de droite et de gauche qui n'ont pas encore pris forme du tout, mais qui sont

sociologiquement possibles et attendent des débuts de formation - ce sont des éléments bourgeois en croissance, d'une part, et, d'autre part, notre propre ardeur, i.e. C'est-à-dire des couches insuffisamment conscientes de la classe, naturellement impatientes et largement arriérées de la classe ouvrière elle-même.

Ayant établi cette disposition, que vous ne contesteriez pas, je l'espère, j'ai dit:

«Lorsque Lev Davydovich Trotsky s'est retrouvé dans une lutte avec le courant central du parti, lorsqu'il a été accusé d'une déviation de droite, de grandes masses de gens ordinaires ont créé l'illusion que les éléments debout à la droite du parti pouvaient trouver leur chef. Ils étaient prêts à le ramasser sur la planche, ils étaient prêts à lui apporter presque une couronne sur un coussin de velours et à le proclamer Lion 1 - m, mais camarade. Trotsky n'avait aucune intention de se battre avec le parti. Puis vint la déception, les cercles philistins lui ont fait signe de la main et ont amèrement déclaré que Trotsky était autant communiste que les autres. »

À ce stade, mon discours a été interrompu par un tonnerre d'applaudissements. Il faut être une personne complètement stupide pour ne pas comprendre que ces applaudissements ne se référaient pas à moi, mais à vous. Que, avec ces applaudissements, tout le public du théâtre bondé du Bolchoï a exprimé sa joie et son approbation de votre comportement et a ri de cette stupide déception du philistin.

Que pourriez-vous nier dans ma tirade? Ne savez-vous pas que lors de votre affrontement avec le parti dans de larges cercles philistins, ils espéraient que vous produiriez une scission? Ne savez-vous pas qu'ils ont sympathisé avec vous de la manière la plus paradoxale (principalement dans ces cercles, bien sûr) en tant que destructeur possible de l'omnipotence des communistes, et ne savez-vous pas qu'une profonde déception est venue, que les vénérables paroles vous sont parfaitement applicables: «Même communiste, comme les autres. » Je n'ai rien dit d'autre sur vous dans mon discours. Ce que j'ai dit dans les mots ci-dessus, bien sûr, est net, mais ne peut en aucun cas être considéré comme dirigé contre vous. .. De la même manière, cette partie de mon discours, qui était consacrée au reflux de Zinoviev et Kamenev était sredaktirovana brusquement, mais en même temps hautement de - camarade. Je suis mille fois d'accord et souligné qu'il ne faut pas les blâmer en aucun - aucun parti pris conscient en faveur de la démagogie, mais je vois dans la totalité de leur position, pour ainsi dire, un indice d'un tel biais, et je comprends pourquoi l'inquiétude du Parti. Pour l'instant telle ou telle figure et, peut-être sans s'en rendre compte lui-même, peut très facilement se révéler l'organisateur de ce qui existe sans aucun doute dans une partie du prolétariat, qui vit avec une conscience crépusculaire, un profond mécontentement face à la lenteur et à la tortueuse de notre chemin. Je n'ai jamais hésité à dire ce que je pense, mais en même temps, j'apprécie extrêmement hautement tous les dirigeants du parti, je suis toujours un partisan de toute leur réconciliation, et je n'incite pas et n'attaque pas les désaccords qui surgissent dans l'environnement au pouvoir.

Je vous écris cette lettre afin d'éviter les malentendus, et je me flatte d'espérer que vous la comprendrez bien et ne m'attribuerez pas des intentions que je n'avais pas et ne pouvais pas avoir.

Avec les salutations communistes

A. Lunacharsky (signature)

Lettre à Lunacharsky

Anatoly Vasilievich!

Je vous ai promis, dans ma première réponse, de prouver la totale fausseté de votre déclaration de mes vues sur la paysannerie et ses rapports avec le prolétariat. Ces dernières années, cependant, beaucoup de petits livres trash sont sortis, falsifiant le passé et trompant directement les jeunes ici et là avec des citations tirées, sans lien, sans perspective. Mais vous n'avez pas

apris des mêmes livres! Comment se fait-il que vous diffusiez une idée aussi déformée et biaisée de mes opinions sur la paysannerie?

Vous êtes resté au Théâtre Bolchoï le jour de l'anniversaire de la mort de Lénine pour une discussion sur les syndicats. Je pourrais demander: pourquoi exactement? Pourquoi n'avez-vous pas commencé par les discussions pré-octobre et post-octobre[94]. Nommez artificiellement certains moments de l'histoire de la fête et gardez le silence sur d'autres, plus grands et plus significatifs, alors, pour - je pense, pour tromper les auditeurs. Pourquoi, par exemple, n'avez-vous pas évoqué un mot sur la lutte menée au sein du parti autour de la question de la construction d'un appareil d'Etat centralisé et d'une armée régulière centralisée? La discussion sur cette question n'était en rien moins importante pour le sort de la révolution que les disputes de Brest - Litovsk ou les divergences épisodiques sur la question syndicale. Mais les jeunes membres du parti n'en savent pas un mot. Et vous considérez qu'il est de votre devoir en tant que propagandiste de parler de la discussion syndicale, en gardant le silence sur l'avant-octobre et tous les autres.

Avez-vous raison, cependant, dans votre évaluation du sens de la discussion syndicale elle-même? Par - je pense - pas du tout. La question n'était donc pas du tout des syndicats, mais de la manière de sortir de l'impasse économique. Le système d'appropriation des excédents réduisait la moitié de l'économie paysanne et la poussait de plus en plus bas. L'industrie n'a rien donné au paysan. De - sous l'alliance des travailleurs et des paysans a dû tirer le cours de la prémissse économique de base de la révolution. Il n'y avait pas d'issue économique sur la base de l'appropriation excédentaire et des rations municipales, ce qui signifie qu'il n'y avait pas non plus d'issue politique. Sur cette base, chaque question conduit inévitablement à une impasse. Pendant ce temps, la question des syndicats se posait précisément sur la même base désespérée et complètement épuisée. Maintenant que nous sommes suffisamment éloignés de ce moment, il semblerait que la discussion à ce moment-là devrait être insérée dans la perspective économique et politique correcte. Après tout, le même (VIII) Congrès des Soviets, à partir duquel la discussion sur les syndicats a commencé, non seulement n'a pas aboli le système d'appropriation des excédents, mais a créé des comités semenciers, c'est-à-dire qu'il a amené le communisme de guerre vers les campagnes à la plus extrême expression. Dans la résolution "dizaines" [95] ont parlé (comme dans le mien) de la nécessité de fusionner les syndicats avec l'appareil d'Etat, mais seulement à un rythme plus lent. Comme l'économie restait sur l'appropriation et le rationnement de la nourriture, les syndicats étaient essentiellement une institution morte, et sous le nom de syndicats, nous parlions de la classe ouvrière. Avec le mécontentement redoutable des masses, les syndicats pourraient alors soit s'opposer à l'Etat et finalement ralentir la machine économique, soit se mobiliser avec les organes économiques dans le même chariot désespérément lié du communisme de guerre. J'ai insisté sur ce dernier. Vladimir Ilitch a répondu:

- Les masses ne le supporteront pas.

Était-ce correct? Droite. Mais les masses étaient également incapables de résister à la dévastation croissante, et avec elle au désespoir. Au dixième Congrès, sous l'influence directe de Cronstadt, sous la direction de Lénine, nous sommes passés de l'appropriation alimentaire à une taxe en nature et à la liberté du commerce. Pendant ce temps, la résolution sur les syndicats est restée ancienne: elle parlait également de fusions, mais à un rythme plus lent. En quelques mois, une nouvelle résolution sur les syndicats était nécessaire. La nouvelle résolution, rédigée par Vladimir Ilitch, reposait déjà entièrement sur la NEP, retardant la «fusion» des syndicats, exigeant d'eux une plus grande indépendance vis-à-vis de l'Etat ouvrier et paysan, etc. Nous avons adopté cette résolution à l'unanimité. Il a répondu à de nouveaux plans économiques, et ces nouvelles voies ont sorti le pays du désespoir et de l'impasse. La discussion sur les syndicats a commencé avec la mise en place de comités semenciers et s'est terminée avec la transition vers la NEP. Pour philosopher avec le recul, on peut dire que les comités semenciers ont été la plus haute expression de la «sous-estimation» de la paysannerie, d'un manque de compréhension des conditions et des méthodes de son économie et, enfin, de sa psychologie. Pendant ce temps, dans la discussion sur

les syndicats, personne ne s'est opposé aux comités semenciers, ils n'ont été introduits pas du tout à mon initiative, sans provoquer de protestation de la part de qui que ce soit. Comment ignorer des faits aussi gigantesques et s'en tenir à des souvenirs discutables, aux accusations polémiques alors mutuelles et aux citations occasionnelles qui reflétaient la politique et la psychologie de l'impasse économique! Comment oublier que la résolution des Dix, gagnée au congrès, a été annulée quelques mois plus tard! Pourquoi? Parce que les méthodes de gestion ont changé. Bien sûr, dans toute discussion, l'exagération est inévitable. Chaque côté cherche à amener le point de vue de l'autre côté au point d'absurdité. Les contestants ne sont pas toujours conscients des perspectives historiques du différend. Cela vaut surtout pour la discussion syndicale. Toute la dispute a été menée sous l'emprise d'un désespoir économique. Le parti était en fièvre parce qu'il était impossible de soutenir le régime soviétique sur la base du communisme de guerre. Comment peut-on maintenant, quelques années plus tard, s'en tenir à des phrases banales sur le fait que le slogan de la fusion des syndicats (bien sûr, absolument sans espoir pour cette époque) découlait de la «sous-estimation de la paysannerie»! Eh bien, et la préservation du système d'appropriation des excédents, et la création de comités d'ensemencement - découlaient-elles d'une évaluation correcte de la paysannerie? Est-il possible de permettre une telle bureaucratisation de la pensée quand elle remplace les processus sociaux vivants par des clichés courts et prêts à l'emploi!

Depuis la nouvelle résolution sur les syndicats, rédigée par Lénine, annulant la résolution intérimaire et épisodique du 10e Congrès, il n'y a plus eu de désaccord dans le domaine syndical. Ils ne l'étaient pas, en fait, avant même la discussion. Cela ressort peut-être mieux du fait que, peu de temps avant la discussion, Vladimir Ilitch a insisté avec une extrême ardeur pour que je devienne le chef des syndicats. La discussion sur les syndicats n'était pas une discussion sur les syndicats. Le parti cherchait une issue à l'impasse économique. À la fin de la discussion, cette issue a été indiquée par Ilitch. Et il est remarquable qu'en même temps tout le monde ait oublié les syndicats, c'est-à-dire qu'ils ont oublié d'aligner la résolution sur les syndicats sur la nouvelle voie économique tracée après Cronstadt. C'est pourquoi cette résolution a dû être réécrite au bout de quelques mois. Et vous ignorez tout cela.

Vous dites à vos jeunes auditeurs que Trotsky, à l'époque des discussions syndicales, croyait que le paysan n'irait pas avec l'ouvrier sur la voie du socialisme. Où est-ce que tu as eu ça? C'est ainsi que vous avez présenté mon point de vue sur cette question au théâtre Bolchoï:

“ Tant que la classe ouvrière aide le paysan à prendre la terre du propriétaire, il sera avec lui, et quand il recevra déjà cette terre, il dira au travailleur, vous êtes un communiste et je ne suis pas en route avec vous, et il y aura une rupture et une guerre civile entre la paysannerie et le prolétariat. , mais le prolétariat est petit, et si le prolétariat européen voisin ne l'aide pas, le paysan étranglera le prolétariat. C'est à peu près ce que pensait Trotsky à l'époque. Mais Vladimir Ilitch a pensé différemment, il a dit: ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. ”

Qu'en pensait Vladimir Ilitch? C'est comme ça:

“ Si nous établissons ce genre de lien économique et commercial, s'il s'avère que nous pouvons non seulement nous battre, mais aussi savoir faire du commerce, alors le paysan aura pleine confiance en nous pendant longtemps, pendant des dizaines d'années. ”

Il s'avère que j'étais contre le lien commercial, objecté à la nouvelle politique économique, niais-je en tant que voie vers le socialisme? Où? Quand? Tu ne vas pas bien, Anatoly Vasilievich. Au cours de la discussion sur les syndicats, Ilyich n'a pas encore pu parler de l'obligation commerciale. Et quand il a parlé, il n'y a pas eu de discussion. Vous devenez bâclé. Vous ne pouvez pas élever des jeunes dans une telle négligence.

Vous ne savez pas vraiment comment vous objecter. Pour cela, en substance, il a fallu réécrire ici tous mes discours et articles, ou plutôt, en général, tout le contenu de mon travail.

Après la mort de Sverdlov, Vladimir Ilitch a d'abord présenté la candidature de Kamenev à la présidence du Comité exécutif central panrusse. L'idée d'un président «ouvrier et paysan» a été avancée par moi et Vladimir Ilitch a approuvé. J'ai proposé Kalinin comme candidat. En recommandant ce candidat au Comité exécutif central panrusse, j'ai nommé le futur président le chef panrusse[96]. Ce sont toutes des bagatelles qui, autrement, ne mériteraient pas d'être mentionnées, mais conviennent que ces bagatelles caractérisent assez clairement la direction de la pensée. Si quoi que ce soit, ils sont plus convaincants que le recul.

À l'époque du communisme de guerre, les rumeurs sur mes présumés désaccords avec Lénine sur la question paysanne n'étaient diffusées que par les gardes blancs. Ils ont compliqué cette question avec un aspect «national». En 1919, j'ai écrit une lettre aux paysans - les paysans moyens sur ma pleine solidarité avec Lénine au sujet du paysan, c'est-à-dire, essentiellement la politique du parti des paysans moyens. Lénine, pour sa part, a publié une lettre dans laquelle il s'est pleinement et complètement solidifié avec moi. Il n'y avait même pas l'ombre de diplomatie ici. Rétrospectivement, quelque chose - qui a essayé, cependant, de donner l'impression de n'avoir que des objectifs de politique extérieure de solidarisation et de couvrir les divisions internes. C'est un mensonge du début à la fin. Vladimir Ilitch a lu ma lettre aux paysans moyens et j'ai lu sa lettre avant de l'imprimer. Il n'était pas question de désaccords ni même des moindres nuances. Personne ne nommera ces nuances même maintenant.

Pendant la guerre avec la Pologne, j'ai lu un certain nombre de rapports sur le sujet: «Le prolétariat et la paysannerie dans la révolution et dans la guerre soviéto-polonaise». J'ai sous la main par hasard un synopsis de ces rapports. J'en citerai plusieurs dizaines de lignes:

«Nous n'exigeons pas du tout, comme disent les mencheviks, que le paysan abandonne tous ses intérêts et adopte le point de vue opposé. Non, nous le poussons à comprendre ses intérêts historiques dans une situation nouvelle, dans laquelle la révolution et le prolétariat l'ont placé ... Le paysan peut-il comprendre les conditions de la nouvelle ère et ses tâches? Les mencheviks le nient catégoriquement. Nos déclarations et nos actions visant à attirer la paysannerie vers la révolution socialiste sont évaluées par les mencheviks comme de l'utopisme, comme un rejet du marxisme, etc. En fait, ce genre de vision de la paysannerie comme une classe immobile et autonome n'a rien à voir avec le marxisme. La paysannerie est le produit de certaines conditions et change avec elles. La pédagogie des faits est la pédagogie la plus puissante. Et de tels facteurs, événements et coups du destin, qui se développent actuellement, ne se sont jamais produits dans l'histoire. La tâche de l'agitation communiste dans les campagnes est justement d'utiliser les leçons des événements et de les mettre dans la conscience du paysan. »

Où est l'idée que la paysannerie se retournera contre le prolétariat? Et je pourrais citer des dizaines de telles citations. Cela a été dit et écrit au début de 1919, au plus fort du communisme de guerre, au plus fort des espoirs du développement rapide de la révolution européenne.

Il s'avère, Anatoly Vasilyevich, que j'ai presque nié la nouvelle politique économique - le croyez-vous vous-même? - de sorte que maintenant, en 1926, vous devez m'expliquer depuis la scène du théâtre Bolchoï que le principal objectif de l'introduction de la nouvelle politique économique était le lien commercial entre l'industrie et l'agriculture paysanne. Permettez-moi de vous donner ce que j'ai dit à ce sujet lors de l'assemblée générale des membres du parti du district de Sokolniki le 10 novembre 1921:

«L'Etat ouvrier s'efforce de s'emparer du marché paysan par la coopération. Il commence une nouvelle bataille du - du paysan. Toute la révolution, en fait, était une

lutte du - du paysan. Celui qui dirige le paysan est le véritable maître de la révolution. Prenez notre lutte contre les mencheviks, socialistes-révolutionnaires. À quoi cela se résumait-il? Au fait que la classe ouvrière, à travers les mains des communistes, a montré aux paysans que lui seul peut mettre fin à la guerre avec les Allemands, que seul lui, le communiste ouvrier, peut vraiment prendre la terre au propriétaire et la transférer aux paysans. De - car cette lutte a été menée. Dans la lutte contre les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks, les bolcheviks ont gagné, et les paysans examinent sévèrement cela. "

Et plus loin:

«Et que dira-t-il (le paysan) maintenant? Quel que soit le chintz le moins cher, il achètera. Et selon le chintz qu'il achète, ce sera le tour. Notre chintz sera meilleur et plus accessible, il achètera le chintz d'État, et le système socialiste triomphera. Et si le chintz du capitaliste est le meilleur, le paysan achètera du chintz capitaliste privé, puis la république socialiste sera mise au rebut et le capitalisme sera établi dans notre pays.

"

Vraiment, j'ai honte de citer tout cela. Mais vous devez convenir qu'en 1926, dans votre rapport, vous n'avez rien ajouté à ce sujet à ce que j'ai dit en 1921. Ce n'est pas un reproche pour vous. Mais pourquoi confondre la question? Pourquoi semer une confusion insupportable dans les oreilles des auditeurs?!

J'ai peur que vous disiez ici: qu'en est-il de la proclamation «Sans tsar, mais gouvernement ouvrier»? Cet argument est pour beaucoup un dernier recours. Mais, autant que je me souvienne, la proclamation «Sans tsar, mais gouvernement ouvrier» a été rédigée au printemps 1905. Vraiment, Anatoly a tort d'exiger que quelqu'un d'autre sache et comprenne en 1905 ce que nous, sous la direction de Lénine, avons appris en 1917 - m 1918 - et les années suivantes. Le passé peut et doit être cité s'il aide à comprendre le présent. Extraire des citations d'un passé lointain pour obscurcir et déformer le présent n'est pas du tout bon. Mais ce n'est pas tout. Je n'ai jamais écrit la proclamation "Sans tsar, mais un gouvernement ouvrier". Êtes-vous surpris? Je sais que des dizaines de petits livres et feuilles de triche ignorants m'attribuent la proclamation sous ce titre, qui, d'ailleurs, ne peut être correctement comprise qu'en relation avec le contenu de la proclamation elle-même. Mais le fait est que non seulement je n'ai jamais écrit une telle proclamation, mais, pour autant que je m'en souvienne, je ne l'ai jamais lue. Je sais qu'une telle proclamation a été écrite par Parvus au début de 1905 à l'étranger et publiée par les rédacteurs d'Iskra. A cette époque, je vivais illégalement en Russie. La proclamation de Parvus en Russie n'a jamais été publiée ni diffusée. A cette époque, j'ai moi-même écrit de nombreuses proclamations en Russie, y compris pour l'imprimerie de Bakou du Comité central des bolcheviks. Deux grandes proclamations aux paysans ont été écrites par moi et sont sorties avec la signature du Comité central des bolcheviks (à l'époque approximativement du IIIe Congrès). A l'époque du Soviet de Saint-Pétersbourg, nous travaillions avec les bolcheviks en totale solidarité et menions ensemble une politique «paysanne» (fraternisation avec l'Union paysanne, etc.). Il n'y a pas eu de désaccord sur cette base. Au début de 1906, de prison, j'ai écrit une brochure Nos tactiques dans la lutte pour l'Assemblée constituante. La brochure a été publiée par Vladimir Ilitch à la maison d'édition New Wave. Du début à la fin, ce pamphlet développe l'idée que notre révolution s'est heurtée à la question des rapports entre prolétariat et paysannerie. Par l'intermédiaire de Knunyants, Lénine a grandement approuvé cette brochure. Les deux proclamations susmentionnées aux paysans, comme la brochure qui vient d'être nommée, ainsi que de nombreux autres documents, ont été imprimées dans le deuxième volume de mes ouvrages récemment publié (Notre première révolution). Et vous n'y trouverez pas la proclamation «Sans tsar» - pour la simple raison que je ne l'ai pas écrite.

Je ne veux pas du tout dire qu'en 1905 je n'ai pas commis d'erreur. Il y a eu beaucoup de ces erreurs. Ma principale erreur a été de ne pas adhérer au Parti bolchevique depuis la scission de 1903. Je n'ai aucun intérêt et je n'ai aucun intérêt à diminuer les erreurs qui découlent du fait qu'à certaines époques je me suis opposé avec hostilité aux bolcheviks et même approché les mencheviks sur cette base. Dans l'un des prochains volumes, je publierai tous les documents liés à ce numéro et tenterai de leur donner la couverture qu'ils méritent à la lumière de la rétrospective historique. Personne ne peut inverser son parcours. Mais c'est en tout cas le chemin qui m'a conduit au bolchevisme. Il est possible d'extraire artificiellement des épisodes individuels de ce chemin uniquement pour éblouir, et non pour expliquer et enseigner. Mais si vous retirez des épisodes, alors, au moins, consciencieusement, au moins du côté formel, c'est-à-dire ne confondez pas les dates, ne m'attribuez pas les citations d'autres personnes et ne m'apprenez pas la sagesse, que j'ai moi-même exposée beaucoup plus tôt et qui n'est pas pire.

Comme vous le voyez, ma lettre traîne depuis longtemps, et je pourrais encore en dire beaucoup sur votre rapport au théâtre Bolchoï. Je me limiterai à ce qui a été dit et vous souhaite bonne chance.

14 avril 1926

L. Trotsky

(Signature)

PS Peut-être répondre, A. V.?

Zinoviev et Kamenev

Les staliens prennent des mesures pour expulser Zinoviev, Kamenev et d'autres.

Des télégraphes filaires et sans fil diffusèrent dans le monde entier la nouvelle que Zinoviev et Kamenev avaient été expulsés du Parti, avec plus de deux douzaines de bolcheviks. Selon le rapport officiel, les expulsés aspiraient à restaurer le capitalisme en Union soviétique. Le poids politique de la nouvelle répression est en soi impressionnant. Sa signification symptomatique est énorme.

Zinoviev et Kamenev ont été les étudiants et collaborateurs les plus proches de Lénine pendant plusieurs années. Mieux que quiconque, Lénine connaissait leurs traits faibles; mais il savait utiliser leurs forces. Dans son Testament, dont le ton est si prudent, où l'éloge et la censure sont également adoucis pour ne pas en renforcer certains et en affaiblir d'autres, Lénine a jugé nécessaire de rappeler au parti que le comportement d'octobre de Zinoviev et de Kamenev n'était «pas accidentel». Les événements ultérieurs confirmèrent trop vivement ces propos. Cependant, le rôle que Zinoviev et Kamenev ont joué dans le parti leniniste n'était pas non plus accidentel. Et leur exclusion actuelle rappelle leur rôle ancien et non accidentel.

Zinoviev et Kamenev étaient membres du Politburo, qui, à l'époque de Lénine, contrôlait directement le sort du parti et de la révolution. Zinoviev était le président de l'Internationale communiste. Avec Rykov et Tsyurupa, Kamenev dans la dernière période de la vie de Lénine était son adjoint, en tant que président du Conseil des commissaires du peuple. Après la mort de Lénine, Kamenev a présidé le Politburo et le Conseil du travail et de la défense, la plus haute instance économique du pays.

En 1923, Zinoviev et Kamenev ont lancé une campagne contre Trotsky. Au début de la lutte, ils étaient très faiblement conscients de ses conséquences, ce qui, bien entendu, ne témoigne pas de leur clairvoyance politique. Zinoviev est avant tout un agitateur, d'un talent exceptionnel, mais presque uniquement un agitateur. Kamenev est un "politicien intelligent", selon la définition de

Lénine, mais sans grande volonté et s'adaptant trop facilement à un environnement intelligent, culturel, philistin et bureaucratique.

Le rôle de Staline dans cette lutte était plus organique. L'esprit de la province petite-bourgeoise, le manque de formation théorique, le manque de familiarité avec l'Europe, l'étroitesse de l'horizon - voilà ce qui caractérisait Staline, malgré son bolchevisme. Son hostilité au «trotskisme» avait des racines beaucoup plus profondes que celle de Zinoviev et Kamenev, et avait longtemps cherché une expression politique. Incapable de faire lui-même des généralisations théoriques, Staline donna un coup de coude à Zinoviev, Kamenev, Boukharine à son tour, et choisit parmi leurs discours et articles ce qui lui semblait le plus adapté à ses fins.

La lutte de la majorité du Politburo contre Trotsky, qui a commencé dans une large mesure comme une conspiration personnelle, a très vite développé son contenu politique. Ce n'était ni simple ni uniforme. L'opposition de gauche comprenait, autour du noyau bolchevique faisant autorité, de nombreux organisateurs du coup d'État d'octobre, des militants de la guerre civile, une couche importante de marxistes parmi les étudiants. Mais derrière cette avant-garde, au début, il y avait une queue de toutes sortes de carriéristes insatisfaits, inadaptés, voire offensés. Seul le cours difficile de la poursuite de la lutte a progressivement libéré l'opposition de ses compagnons de voyage occasionnels et indésirables.

Sous la bannière de la «troïka» Zinoviev-Kamenev-Staline, de nombreux «vieux bolcheviks» se sont unis, notamment ceux que Lénine avait proposé dès avril 1917 de mettre aux archives; mais aussi de nombreux travailleurs clandestins sérieux, de puissants organisateurs de partis qui croyaient sincèrement que le danger du remplacement du léninisme par le trotskisme était imminent. Plus loin, cependant, plus un mur solide s'élevait contre la «révolution permanente», la force croissante et croissante de la bureaucratie soviétique. Il était celle qui par la suite assuré la supériorité de Staline sur Zinoviev et Kamenev.

La lutte au sein de la "troïka", qui a commencé dans une large mesure aussi comme une lutte personnelle - la politique est faite par les gens et par les gens, et rien d'humain ne lui est étranger - a bientôt, à son tour, développé son contenu fondamental. Le président du Soviet de Petrograd, Zinoviev, et le président du Soviet de Moscou, Kamenev, se sont efforcés de s'appuyer sur les travailleurs des deux capitales. Le principal soutien de Staline était dans les provinces et dans l'appareil: dans les provinces arriérées, l'appareil acquérait la toute-puissance plus tôt que dans les capitales. Zinoviev, président du Komintern, appréciait sa position internationale. Staline regardait avec mépris les partis communistes d'Occident et, pour son étroitesse d'esprit nationale, il trouva en 1924 la formule: le socialisme dans un pays séparé. Zinoviev et Kamenev se sont opposés à lui avec leurs doutes et leurs objections. Mais il suffisait que Staline s'appuie sur les forces mobilisées par la «troïka» contre le «trotskysme» pour vaincre automatiquement Zinoviev et Kamenev.

Le passé de Zinoviev et Kamenev, les années de leur travail commun avec Lénine, l'école internationale de l'émigration - tout cela aurait dû les opposer avec hostilité à la vague d'originalité qui menaçait, en dernière analyse, d'effacer la Révolution d'octobre. Le résultat de la nouvelle lutte au sommet a été absolument incroyable pour beaucoup: deux des plus violents inspirateurs de la persécution contre le «trotskisme» se sont retrouvés dans le camp des «trotskystes».

Pour faciliter le bloc, l'opposition de gauche - contre les avertissements et les objections de l'auteur de ces lignes - a assoupli certaines formulations de la plateforme et s'est temporairement abstenu de réponses officielles aux questions théoriques les plus aiguës. Ce n'était guère correct. Mais l'opposition de gauche de 1923 n'a pas eu à faire de concessions substantielles. Nous sommes restés fidèles à nous-mêmes. Zinoviev et Kamenev sont venus chez nous. Inutile de dire dans quelle mesure la transition des ennemis jurés d'hier au côté de l'opposition en 1923 a renforcé la confiance de nos rangs dans leur propre justesse historique.

Cependant, Zinoviev et Kamenev n'ont pas prévu cette fois toutes les conséquences politiques de leur démarche. S'ils espéraient par plusieurs campagnes de plaidoyer et manœuvres d'organisation pour libérer le parti de «l'hégémonie de Trotsky» en 1923, laissant tout le reste -

l'ancien, mais maintenant ils semblaient être de mèche avec l'opposition en 1923, ils maîtrisèrent rapidement la machine et restituèrent à la fois son positions et le cours du parti leniniste.

Ils avaient encore tort. Les antagonismes personnels et les groupements au sein du parti sont déjà devenus complètement des instruments de forces sociales impersonnelles, de couches et de classes. La réaction contre le coup d'État d'octobre avait sa propre régularité interne et il était impossible de sauter simplement son rythme pesant au moyen de combinaisons et de manœuvres.

Aggravant de jour en jour, la lutte entre le bloc d'opposition et la bureaucratie est arrivée au dernier bord. Il ne s'agissait plus de discussion, même sous un fouet, mais d'une rupture avec l'appareil officiel soviétique, c'est-à- dire de la perspective d'une lutte difficile pendant plusieurs années avec de grands dangers et un résultat incertain.

Zinoviev et Kamenev reculent en titubant. Tout comme en 1917, à la veille d'octobre, ils craignaient une rupture avec la démocratie petite-bourgeoise, donc dix ans plus tard, ils craignaient une rupture avec la bureaucratie soviétique. Et ce n'était d'autant plus «pas accidentel» que les trois quarts de la bureaucratie soviétique étaient constitués des éléments mêmes qui, en 1917, effrayaient les bolcheviks avec l'échec inévitable de «l'aventure» d'octobre.

La capitulation de Zinoviev et Kamenev avant le 15e Congrès, au moment de la défaite organisationnelle des bolcheviks - leninistes, a été perçue par l'opposition de gauche comme une monstrueuse trahison. C'était donc, en substance. Et pourtant, cette reddition avait son propre modèle, non seulement psychologique, mais aussi politique. Sur un certain nombre de questions fondamentales du marxisme (le prolétariat et la paysannerie, la «dictature démocratique», la révolution permanente), Zinoviev et Kamenev se tenaient entre la bureaucratie stalinienne et l'opposition de gauche. L'informe théorique, comme toujours, se vengeait inévitablement dans la pratique.

Malgré tout son radicalisme agitateur, Zinoviev s'est toujours arrêté devant les vraies conclusions des formules politiques. Luttant contre la politique stalinienne en Chine, Zinoviev s'est totalement opposé à la rupture du Parti communiste avec le Kuomintang. Dénoncer l'alliance de Staline avec Peresel et Sitrin[97], Zinoviev a hésité avant de rompre le comité anglo - russe. Ayant rejoint la lutte contre les tendances thermidoraines, il se fit un vœu d'avance: en aucun cas il ne devra conduire à l'expulsion du parti. Dans cette timidité, son inévitable effondrement était posé. «Tout sauf l'expulsion du parti» signifiait: lutter contre le stalinisme dans les limites que Staline permettrait.

Après la capitulation, Zinoviev et Kamenev ont tout fait pour regagner la confiance des dirigeants et s'assimiler à nouveau dans l'environnement officiel. Zinoviev a accepté la théorie du socialisme dans un pays séparé, a de nouveau dénoncé le «trotksysme» et a même essayé d'encenser personnellement Staline. Rien n'a fonctionné. Les capitulateurs enduraient, se taisaient, attendaient. Mais avant tous les cinq ans anniversaire de la reddition de ses propres - n'a pas duré: ils ont été impliqués dans la «conspiration», expulsé du parti, il peut être expulsé ou expulsé.

C'est frappant: Zinoviev et Kamenev n'ont souffert ni pour leur cause ni sous leur propre bannière. La liste principale de ceux qui ont été expulsés par le verdict du 9 octobre comprend les manifestants de droite, c'est-à- dire les partisans de Rykov-Boukharine-Tomsky. Cela signifie-t-il que le centrisme de gauche s'est uni au centrisme de droite contre le noyau bureaucratique? Ne nous précipitons pas aux conclusions.

Les noms les plus importants sur la liste après Zinoviev et Kamenev sont Uglanov et Ryutin, deux membres importants du Comité central. Uglanov en tant que secrétaire général du Comité de Moscou, Ryutin en tant que chef d'Agitprop a mené la lutte contre l'opposition de gauche dans la capitale[98], effaçant tous les coins et recoins du "trotksysme". Ils ont persécuté Zinoviev et Kamenev particulièrement furieusement en 1926-1927 en tant que «traîtres» à la faction dirigeante. Lorsque Uglanov et Ryutin, à la suite du zigzag stalinien vers la gauche, se sont révélés être les principaux organisateurs pratiques de l'opposition de droite, tous les articles et discours officiels contre eux ont été construits selon le même schéma: «... personne ne peut nier les plus

grands mérites d'Ugланов et de Ryutin dans la lutte contre le trotskisme; mais leur plate-forme est toujours koulak, bourgeoise - libérale. "

Les staliniens prétendent que vous ne voyez pas cela de - pour précisément cette plate-forme et il y a eu une lutte. Seules la gauche et la droite avaient des positions de principe à l'époque, comme aujourd'hui. Les staliniens vivaient politiquement grâce aux dons des deux.

Déjà en 1928, Ugланов et Ryutin ont commencé à déclarer que l'opposition de gauche avait raison sur la question du régime des partis, un aveu d'autant plus instructif que personne ne pouvait se vanter de succès dans l'implantation du régime staliniens comme Ugланов et Ryutin. Cependant, «Solidarité» sur la question de la démocratie de parti ne pouvait pas adoucir le cœur de l'opposition de gauche par rapport à la droite. La démocratie de parti n'est pas un idéal abstrait; il est surtout destiné à servir de couverture aux tendances thermidorienne. Pendant ce temps, dans le camp de la droite Ugланов et Ryutin, au moins pendant ces années, ils représentaient l'aile thermidorienne la plus brillante.

Parmi les participants à la conspiration, la résolution de la Commission centrale de contrôle nomme d'autres droitiers notoires, tels que Slepkov et Maretsky, les professeurs rouges de l'école de Boukharine, les dirigeants du Komsomol et de la Pravda, les inspirateurs de nombreuses résolutions de programme du Comité central, les auteurs d'innombrables articles et brochures contre le "trotskysme".

La liste postscript comprend Ptashny et Gorelov avec une indication de leur ancienne affiliation avec "l'opposition trotskiste". Que nous parlions vraiment de deux capitulateurs de gauche peu connus qui ont rejoint plus tard les droits, ou que nous ayons devant nous un faux dans le but de tromper le parti, nous n'avons aucun moyen de juger cela. Le premier n'est pas exclu, mais le second est très probable.

La liste des participants n'inclut pas les principaux leaders de la droite opposition. Des télégrammes de journaux bourgeois ont rapporté que Boukharine "... a finalement rétabli sa position de parti" et était censée être prévue pour le Commissariat du peuple à l'éducation [99], au lieu de Bubnov, qui va au GPU; Rykov - de nouveau par pitié, prononcé des discours à la radio, etc. Le fait que la liste des "conspirateurs" ni Rykov, ni Boukharine, ni Tomsky rend vraiment probable que certains. - soit des concessions bureaucratiques temporaires en faveur des anciens dirigeants de la droite. ... Cependant, il ne peut être question de restaurer leurs anciennes positions dans le parti.

Le groupe dans son ensemble est accusé d'avoir tenté de créer une «organisation bourgeoise de koulaks pour restaurer le capitalisme en URSS, et en particulier les koulaks».

Formulation incroyable! Organisation pour la restauration du «capitalisme et, en particulier, des koulaks». Ce «particulier» trahit le tout, ou du moins y fait allusion. Que certains exclus, comme Slepkov et Maretsky, pendant la période de lutte contre le «trotskysme» ont développé, à la suite de leur professeur Boukharine, l'idée de «faire du koulak le socialisme» [100], absolument indéniable. Dans quelle direction ils ont évolué depuis ce temps, nous ne savons pas. Mais il est fort possible que leur faute d'aujourd'hui ne soit pas tant qu'ils veuillent «restaurer» le koulak, mais plutôt qu'ils ne reconnaissent pas les victoires de Staline dans la «liquidation des koulaks en tant que classe».

Dans quel rapport, cependant, Zinoviev et Kamenev se tiennent-ils au programme de «restauration du capitalisme»? La presse soviétique rapporte leur participation au crime:

"Connaissant les documents contre-révolutionnaires qui circulaient, au lieu d'exposer immédiatement les agents koulak, ils ont préféré discuter de ce document (?) Et agir ainsi en complices directs du groupe contre-révolutionnaire anti-parti."

Ainsi, Zinoviev et Kamenev "ont préféré discuter" du document au lieu d'une "exposition immédiate". Les procureurs n'osent même pas affirmer que Zinoviev et Kamenev n'avaient aucune

intention de «dénoncer» du tout. Non, leur crime est d'avoir "choisi de discuter" avant "d'exposer". Où, comment et avec qui ont-ils discuté? Si cela s'était produit lors d'une réunion secrète de l'organisation de droite, les procureurs n'auraient pas manqué d'en informer. Evidemment, Zinoviev et Kamenev "ont préféré discuter" entre les quatre yeux. A l'issue de la discussion, ont-ils déclaré leur sympathie pour la plate-forme de la droite? Si l'affaire avait un soupçon d'une telle sympathie, nous l'aurions appris dans la résolution. Le silence indique le contraire: Zinoviev et Kamenev ont visiblement critiqué la plateforme au lieu d'appeler Yagoda.[\[101\]](#). Mais comme ils n'ont toujours pas appelé, la Pravda leur attribue la considération suivante: "L'ennemi de mon ennemi est mon ami."

L'étendue grossière de l'accusation contre Zinoviev-Kamenev nous permet de conclure avec confiance que le coup était dirigé contre eux. Pas parce qu'ils ont montré récemment comment - ou une activité politique. Nous n'en savons rien et, ce qui est plus important, la Commission centrale de contrôle n'en sait rien, comme le montre le verdict. Mais la situation politique objective s'est tellement détériorée que Staline ne peut plus tolérer des candidats légaux pour les dirigeants de l'un ou l'autre groupe d'opposition du parti.

La bureaucratie stalinienne, bien sûr, avait compris depuis longtemps que Zinoviev et Kamenev, qui avaient été rejetés par elle, étaient très «intéressés» par les tendances de l'opposition au sein du parti et lisaient toutes sortes de documents non destinés à Yagoda. En 1928, Kamenev a même mené des négociations secrètes avec Boukharine sur un éventuel bloc. Les procès-verbaux de ces négociations ont été publiés au même moment par l'opposition de gauche.[\[102\]](#). Les staliniens n'ont cependant pas osé exclure Zinoviev et Kamenev.[\[103\]](#). Ils ne voulaient pas se compromettre avec de nouvelles répressions scandaleuses sans nécessité extrême. Une période de succès économiques a commencé, en partie réelle, en partie imaginaire. Zinoviev et Kamenev ne semblaient pas directement dangereux.

Maintenant, la situation a radicalement changé. Certes, les articles de journaux expliquant l'exception se lisent: depuis que nous sommes devenus extrêmement forts économiquement; puisque le parti est devenu complètement monolithique, nous ne pouvons tolérer «pas la moindre conciliation». Dans cette explication, cependant, les fils blancs dépassent trop grossièrement. La nécessité d'expulser Zinoviev et Kamenev à une occasion manifestement fictive témoigne, au contraire, de l'extrême affaiblissement de Staline et de sa faction. Zinoviev et Kamenev ont dû être éliminés à la hâte, non pas parce que leur comportement avait changé, mais parce que la situation avait changé. Le groupe de Ryutin, quel que soit son travail réel, n'est attiré dans ce cas que pour servir.[\[104\]](#). Dans l'attente qu'ils pourraient bientôt être appelés à rendre des comptes, les staliniens «agissent».

* * *

En général, on ne peut nier que la combinaison judiciaire de la droite qui a inspiré la politique de Staline en 1923-1928, des deux anciens «trotskystes» réels ou imaginaires et de Zinoviev et Kamenev, coupables de connaissance et de non-rapport, est un produit tout à fait digne de la créativité politique de Staline. Yaroslavsky et Yagoda. Amalgame classique de type thermidorien! Le but de la combinaison est de brouiller les cartes, de désorienter le parti, d'augmenter la confusion idéologique et ainsi d'empêcher les travailleurs de faire le tri et de trouver leur chemin. Une tâche supplémentaire consiste à humilier politiquement Zinoviev et Kamenev, les anciens dirigeants de l'opposition de gauche, qui sont maintenant expulsés pour «amitié» avec l'opposition de droite.

La question se pose naturellement: comment les vieux bolcheviks, gens intelligents et politiciens expérimentés, ont-ils permis à l'ennemi de s'infliger un tel coup? Comment ont-ils pu, après avoir abandonné leur propre plate-forme pour rester dans le parti, finalement s'envoler pour une connexion présumée avec la plate-forme de quelqu'un d'autre? Nous devons répondre: ce

résultat n'est pas venu par hasard. Zinoviev et Kamenev ont essayé de tricher avec l'histoire. Bien sûr, ils étaient principalement guidés par des préoccupations concernant l'Union soviétique, l'unité du parti et non leur propre bien-être. Mais ils ont fixé leurs tâches non pas sur le plan de la révolution, russe et mondial, mais sur un plan beaucoup plus bas de la bureaucratie soviétique.

Dans des heures extrêmement difficiles pour eux à la veille de la reddition, ils nous ont implorés, leurs alliés d'alors, «de rencontrer le parti à mi-chemin». Nous avons répondu que nous rencontrions pleinement le Parti à mi-chemin, mais dans un sens différent, plus élevé que ce dont Staline et Yaroslavsky avaient besoin.

- Mais c'est une scission? Mais est-ce une menace de guerre civile et de chute du pouvoir soviétique?

Nous avons répondu:

- Sans rencontrer notre résistance, la politique de Staline aurait inévitablement condamné le pouvoir soviétique à la ruine.

Cette idée est exprimée dans notre plateforme. Les principes prévalent. La reddition ne gagne pas. Nous ferons de notre mieux pour que la lutte pour les principes soit menée en tenant compte de l'ensemble de la situation, interne et externe. Cependant, il est impossible de prévoir toutes les options de développement. Jouer à cache-cache avec la révolution, être rusé avec les classes, diplomatiquement avec l'histoire est absurde et criminel. Dans des situations aussi difficiles et responsables, il faut se laisser guider par la règle que les Français expriment parfaitement dans les mots: "Fais ce que doit, advienne que pourra!" ("Faites ce que vous devez, et laissez-le être, ce qui sera!")

Zinoviev et Kamenev ont été victimes du non-respect de cette règle.

* * *

Si l'on laisse de côté la partie complètement démoralisée des capitulateurs comme Radek et Pyatakov, qui, en tant que journalistes ou fonctionnaires, serviront n'importe quelle faction victorieuse (sous prétexte qu'ils servent le socialisme), les capitulateurs, pris comme groupe politique, sont des «libéraux» modérés de l'intérieur du parti. , qui à un certain moment est allé trop loin vers la gauche (ou vers la droite), puis est allé à un accord avec la bureaucratie au pouvoir. L'actualité se caractérise cependant par le fait que l'accord, qui paraissait définitif, commença à se fissurer et à exploser, d'ailleurs sous une forme extrêmement aiguë. L'énorme signification symptomatique de l'exclusion de Zinoviev, Kamenev, Uglanov et d'autres découle du fait que de profonds changements dans les masses se reflètent dans de nouveaux affrontements au sommet.

Quelles sont les conditions politiques préalables à la période des capitulations en 1929-1930? Direction bureaucratique vers la gauche; succès d'industrialisation; la croissance rapide de la collectivisation. Le plan quinquennal a capturé les masses ouvrières. Une belle perspective s'est ouverte. Les ouvriers ont supporté la perte de l'indépendance politique en prévision de succès socialistes imminents et décisifs. Les paysans pauvres s'attendaient à un changement dans leur sort de la part des fermes collectives. Le niveau de vie de la petite paysannerie a augmenté, bien que dans une large mesure au détriment des actifs fixes de l'agriculture. Ce sont les préalables économiques et l'atmosphère politique de l'épidémie de capitulations.

Les disproportions économiques croissantes, l'aggravation de la position des masses, le mécontentement croissant des ouvriers et des paysans, la confusion dans l'appareil lui - même - telles sont les conditions préalables à la renaissance de tous et de toutes sortes d'opposition. L'acuité des contradictions et la tension d'angoisse au sein du parti poussent de plus en plus des «libéraux» modérés, prudents, toujours prêts à faire des compromis sur la voie de la contestation. La bureaucratie, poussée dans une impasse, répond immédiatement par une répression, largement

préventive.

Nous n'avons pas encore entendu la voix ouverte de l'opposition de gauche. Pas étonnant: les journaux très bourgeois qui parlent des prétendues faveurs de Rykov et de Boukharine rapportent simultanément "de nouvelles arrestations massives parmi les trotskystes". Pendant cinq ans, l'Opposition de gauche en URSS a été soumise à des persécutions policières si terribles, ses cadres ont été placés dans des conditions si exceptionnelles qu'il lui est infiniment plus difficile que pour les «libéraux» légaux de formuler ouvertement sa position et d'intervenir de manière organisée dans le déroulement des événements. L'histoire des révoltes bourgeois nous rappelle d'ailleurs que dans la lutte contre l'absolutisme, les libéraux, utilisant leurs avantages juridiques, ont toujours été les premiers à agir au nom du «peuple»; seule la lutte entre la bourgeoisie libérale et la bureaucratie a ouvert la voie à la démocratie petite-bourgeoise et au prolétariat. Bien sûr, ce n'est qu'une question d'analogie historique; mais nous pensons toujours que c'est quelque chose - cela l'explique.

La résolution du Plénum de septembre du Comité central se vante au mauvais moment et hors de propos:

"Ayant vaincu le trotskysme contre-révolutionnaire, révélant l'essence anti-léniniste koulak des opportunistes de droite, le parti ... a maintenant obtenu des succès décisifs ..."

Déjà le futur proche, il faut penser, révélera que les oppositions de gauche et de droite ne sont pas seulement écrasées et non détruites, mais qu'au contraire, elles sont les seules politiques qui existent. C'est la politique officielle des 3-4 dernières années qui a préparé les conditions d'une nouvelle montée des tendances pravotermi - doriennes. Le désir des staliniens de rassembler la gauche et la droite en un seul tas est facilité dans une certaine mesure par le fait que tant la gauche que la droite parlent de retraite pendant cette période. Ceci est inévitable: la nécessité de rationaliser le retrait de la ligne de l'overdrive aventuriste est maintenant devenue la tâche vitale de l'État prolétarien. Les bureaucrates centristes eux-mêmes ne rêvent de rien d'autre que de se retirer, si possible, dans l'ordre et de ne pas finalement perdre la face. Mais ils ne peuvent que se rendre compte qu'une retraite face à la nourriture et à tous les besoins peut leur coûter trop cher. Ils reculent donc furtivement et accusent l'opposition de tendances en retrait.

Le vrai danger politique est que la droite, la faction de la retraite permanente, ait l'occasion de déclarer: nous l'avons toujours exigé. Le crépuscule dans lequel vit le Parti ne permet pas aux ouvriers de saisir rapidement la dialectique du processus économique et d'évaluer correctement la «justesse» temporaire et opportuniste limitée de la droite quand leur position principale est fausse.

La politique claire, indépendante et visionnaire des bolcheviks - léninistes est d'autant plus importante. Suivez de près tous les processus dans le pays et le parti. Évaluer correctement les groupes individuels en fonction de leurs idées et de leurs liens sociaux. Ne soyez pas intimidé par les coïncidences tactiques individuelles avec la droite. N'oubliez pas - pour la coïncidence tactique des lignes stratégiques opposées.

La différenciation politique dans le prolétariat soviétique se fera en fonction des questions: comment reculer? dans quoi se retirer? quand et comment lancer une nouvelle offensive? à quel rythme avancer?

Aussi importantes que soient ces questions en elles-mêmes, elles ne suffisent pas. Nous ne faisons pas la politique dans un seul pays. Le sort de l'Union soviétique sera décidé en lien inséparable avec le développement mondial. Il faut de nouveau mettre devant les ouvriers russes les problèmes du communisme mondial et dans leur intégralité.

Seule l'action indépendante de l'Opposition de gauche et l'unification sous sa bannière du principal noyau prolétarien peuvent relancer le Parti, l'État ouvrier et l'Internationale communiste.

Prinkipo,

19 octobre 1932

application

Nécrologie inachevée pour la mort de Zinoviev[\[105\]](#)

Zinoviev est décédé à l'âge de 50 ans. Il souffrait d'une maladie cardiaque. Mais sa mort a suivi, sans aucun doute, à la suite du dernier coup - l'expulsion du parti.

Zinoviev a mené une lutte irréconciliable contre l'opposition de gauche dans la première période de son existence en 1923-1926. Il porte sans aucun doute une part importante de la responsabilité de la dégénérescence bureaucratique du Komintern. Pendant les deux années suivantes (1926-1928) Zinoviev s'est tenu aux premiers rangs de l'opposition de gauche, puis a capitulé devant la bureaucratie stalinienne.

Il s'est retiré face à la répression, craignant une scission du parti et une guerre civile. La reddition de Zinoviev et de ses plus proches collaborateurs à un moment critique a sans aucun doute suscité un sentiment d'hostilité de la part de l'opposition de gauche. La mort de Zinoviev ne peut, bien entendu, changer notre appréciation de ses erreurs. Mais cela nous encourage à apprécier ces erreurs en rapport avec toutes ses nombreuses années de travail révolutionnaire.

Zinoviev a joué un rôle exceptionnel dans le développement du parti bolchevique. Pendant douze ans d'émigration, il fut le plus proche collaborateur et assistant de Lénine, membre permanent du Comité central, président du Soviet de Petrograd, puis du Komintern. Zinoviev ne pouvait occuper ces postes qu'en raison de son long travail révolutionnaire, de son dévouement au prolétariat et de ses capacités exceptionnelles.

Les faiblesses de Zinoviev ont été révélées dans le passé, sous Lénine (octobre) ...

[fin novembre 1932]

Krasin

J'ai rencontré Leonid Borisovich pour la première fois au début du printemps 1905 à Kiev. Je me souviens comment - la cour, cette cour - la neige fondante, les ruisseaux coulant entre les pierres. Un homme grand et beau, encore assez jeune, marche dans la cour avec un manteau ou même un manteau de fourrure avec un col en agneau - le temps est tombé très brusquement. Qui nous a réunis? Quelqu'un - soit Kiev. C'était peu après le 9 janvier et la bombe de Kaliayev. J'ai vécu illégalement pendant des jours, d'abord chez quoi - puis un jeune avocat qui avait très peur, puis un professeur de Tikhvin, professeur d'université. Puis, comme si j'étais un patient, j'ai été transféré dans une clinique ophthalmologique, où on m'a donné des bains oculaires (inutilement, mais uniquement pour observer le décorum) et où le chef de la clinique, un professeur, m'a rendu visite, a soigneusement verrouillé la porte et m'a demandé:

- Avez-vous des cigarettes?
- Oui, professeur.
- Quantum satis?
- Quantum satis. [\[106\]](#)

Dans cette clinique, j'écrivais sournoisement des proclamations pour Krasin - furtivement, parce que, vu ma prétendue maladie oculaire, il m'était interdit de lire et d'écrire. Ce qui est plus petit, il a été publié à Kiev, où il y avait une bonne technique, et Krasin a transmis une proclamation plus détaillée aux paysans le 9 janvier et les événements ultérieurs à une imprimerie légale à Bakou. Puis le parti, comme la révolution, était encore très jeune, et dans les gens et dans leurs actes l'inexpérience et l'incomplétude frappaient. Bien sûr, Krasin n'était pas libre de la

même presse. Mais c'était là que - alors bien sûr, clair, le «administratif». C'était déjà un ingénieur avec une expérience bien connue, il servait et servait bien, c'est-à- dire qu'il était apprécié; son cercle de connaissances et de relations était infiniment plus large et plus diversifié que celui de n'importe lequel des jeunes révolutionnaires de cette époque - quartiers ouvriers, appartements d'ingénierie, demeures de Morozov et leur cercle littéraire - partout où Krasin avait ses propres connaissances et relations. Il a combiné et combiné tout cela. Nous avons convenu de nous rencontrer à Pétersbourg. J'ai reçu la présence et les contacts de Krasin. La première et principale visite a été à l'école d'artillerie Konstantinovsky au docteur Alexander Alexandrovich Litkens et à son épouse Vera Gavrilovna Aristova. Il y avait aussi des assistances d'ingénierie, dont je ne me souviens pas. Puis il y eut une construction rapide des syndicats de l'intelligentsia, leur unification en une union de syndicats. Ces organisations étaient essentiellement politiques, radicales et se situaient donc pour la plupart «à gauche» du parti des cadets. La structure des syndicats appartenait à un grand nombre de social - démocrates, de bolcheviks et de mencheviks, et la différenciation dans ce sens à l'époque en dehors de l'organisation purement illégale n'était pas distincte, d'autant plus de découvrir plus d'attrait pour «restaurer» l'unité. Krasin lui-même était à cette époque un bolchevik - un conciliateur. Cela nous a rapprochés encore davantage au vu de ma position à l'époque. Il y a eu de nombreuses conversations et disputes sur l'unité et les tactiques en général. Nous nous sommes rencontrés à l'appartement des Litkens, et plus tard - dans la famille de la future épouse de Krasin, où j'étais originaire des Litkens, où il n'était plus sûr de rester, et avons déménagé dans un autre appartement, qui m'a été donné par le même Krasin.

Krasin n'était pas un théoricien au sens large. Mais c'était une personne très instruite et perspicace, et, surtout, une personne très intelligente, avec de larges intérêts idéologiques.

A cette époque, il y avait un comité bolchevique et un groupe menchevik à Pétersbourg. En termes de force organisationnelle, ils ne différaient guère les uns des autres. Au printemps 1905, les social - démocrates n'ont pas été capables de provoquer indépendamment le mouvement des masses et ont joué un rôle majeur dans la mesure où ils ont trouvé leur place dans chaque mouvement de nouvelle vague. Après le 9 janvier, après l'histoire avec la commission Shydlovsky, la fête du 1er mai a complètement échoué. Krasin a représenté un congrès d'unification et a maintenu des contacts avec P.K. et le groupe menchevik. Il a ensuite beaucoup voyagé sur les affaires du congrès en préparation, et à Saint-Pétersbourg il a émergé pendant plusieurs jours. Nous l'avons rencontré à chaque fois. Je me souviens du débat sur les tactiques en relation avec les syndicats intellectuels. La question se posa bientôt de savoir comment se rendre à l'Assemblée constituante; la question du gouvernement provisoire et notre attitude à son égard. Entre-temps, le Bureau du Comité de la majorité a été formé. En tant que conciliateur, Krasin est venu dans ce bureau en position d'ennemi. Le groupe menchevik, en revanche, est resté en contact avec lui. Pendant ce temps, Krasin était politiquement plus proche des organisations bolcheviques. Cela a créé une situation difficile pour lui. Il est resté dans une large mesure sur des liens indépendants. Parmi ces connexions, je me souviens d'un jeune technologue BN Smirnov et de sa femme - ils aiment - il était sous les mains de sa petite typographie indépendante des deux organisations. Ils ont lancé de nombreux appels, déclarations, etc. pour Krasin, plusieurs de ces appels ont été rédigés par moi.

Une députation intellectuelle dirigée par Gorki, qui se rendit chez Witte, fut arrêtée, on le sait, voyant en elle un certain embryon du gouvernement provisoire. Ce nom est entré dans la presse - je ne me souviens pas à quel point. La délégation a été libérée assez rapidement. Mais la question du gouvernement révolutionnaire est devenue comme - quelque chose de plus proche de la conscience des cercles intellectuels de gauche. Des conversations tactiques et théoriques ont commencé dans le parti à ce sujet. Krasin et moi nous sommes également disputés. Il m'a invité à formuler mon point de vue par écrit, auquel j'ai volontiers respecté. Krasin a pleinement reconnu la nécessité de faire avancer le slogan du gouvernement révolutionnaire provisoire. Mais la question de savoir si nous, les sociaux - démocrates , devons prendre ce gouvernement entre ses

propres mains, il l'a écartée. Il y avait un point direct à ce sujet dans les «thèses» que je proposais. Un compromis a été atteint sur l'élimination de cette question des thèses comme non pertinente. Sous cette forme, les thèses ont été imprimées dans l'imprimerie souterraine des Smirnov. Toutes les tentatives pour trouver au moins un exemplaire de ces thèses et autres éditions de l'imprimerie "Smirnovskaya" n'ont abouti à rien. J'en ai parlé avec Krasin ces dernières années. Il avait, selon lui, un ensemble complet de publications illégales de l'époque. Mais ce kit lui a été enlevé lors de son arrestation, semble-t-il, à la fin de 1905. La police secrète de Pétersbourg, comme vous le savez, a été vaincue et incendiée, de sorte qu'aucune fin n'a pu être trouvée. Particulièrement persistantes ont été les tentatives de certains camarades de trouver les thèses mentionnées ci-dessus sur le gouvernement provisoire. Lors d'une des réunions du Politburo, déjà en 1925, j'ai écrit une note à ce sujet à Krasin. Il m'a répondu avec une note à travers la table:

"1. Malheureusement, le Buck complet. pas de publications, à moins qu'elles ne se trouvent quelque part - soit dans les fichiers non résolus. Il faut chercher dans les archives de l'Okhrana de Pétersbourg, car en 1905, lors d'une perquisition (en décembre 1905 ou au début de l'hiver 1906), un exemplaire relié de toutes les publications a été emporté, présenté par les compositeurs lors de la légalisation de l'imprimerie).

2. Le «document» est probablement également absent. Je pense que son texte a été partiellement inclus dans la résolution du IIIe Congrès sur le gouvernement révolutionnaire provisoire.

3. Boris Nikolaevich Smirnov et son épouse sont maintenant à la mission commerciale de Berlin."

Le congrès d'unification ne s'est pas matérialisé par la faute des mencheviks. A l'étranger, Krasine rejoignit le Congrès bolchevique et y prit la parole en défendant son amendement sur le gouvernement provisoire.

«Un coup d'État politique ne peut durer que s'il est provoqué par la force d'un peuple armé. De ce point de vue, le gouvernement provisoire est inévitable. Sa tâche principale est de profiter de tout l'appareil gouvernemental grandiose. Le gouvernement provisoire signifie pour nous la consolidation des acquisitions de la révolution, l'armement du peuple, la distribution d'armes des arsenaux à cet effet, la mise en œuvre de certaines exigences de notre programme - au moins, par exemple, l'introduction d'un 8 - journée de travail heures. Cela signifie pour nous une lutte acharnée contre la réaction. Puisque nous, l'art. - etc., nous sommes des révolutionnaires, dans la mesure où le soutien du gouvernement provisoire nous est obligatoire tant qu'il reste temporaire. Si nous ne participons pas au gouvernement provisoire, nous organiserons les forces du prolétariat et nous ferons pression sur lui, influencerons ses décisions; nous influencerons chaque étape afin de mettre en œuvre les exigences de base de notre programme - le minimum que le prolétariat présentera au gouvernement provisoire.

Au milieu de nous, il n'y a pas de désaccord sur le fait que le prochain coup d'État ne sera que politique. Le résultat ne sera qu'une augmentation de l'influence de la bourgeoisie, et dans la vie du gouvernement provisoire, il y aura enfin un moment où la révolution s'apaisera, où la force de la bourgeoisie l'obligera à essayer de retirer au prolétariat ses gains. Le prolétariat a déjà réalisé de nombreuses améliorations dont la préservation exige de lui de nouveaux efforts. Et ainsi, lorsque le prolétariat sera épuisé par les terribles sacrifices, la bourgeoisie profitera de l'occasion pour lui ôter les droits qu'elle a conquis. Dans un tel moment, nos représentants devront, bien entendu, quitter le gouvernement provisoire pour ne pas se tacher les mains du sang du prolétariat. Notre tâche est le contrôle strict du prolétariat sur le gouvernement provisoire et même sur l'Assemblée constituante. Il faut maintenant inculquer le scepticisme et la suspicion au prolétariat, lui apprendre que même par rapport à l'Assemblée constituante, il doit afficher la méfiance qu'il a maintenant envers les libéraux.

En essayant d'expliquer concrètement le cours de la révolution au prolétariat, on se heurte inévitablement à la question d'un gouvernement provisoire. Il est possible que nous y participions, il est possible que nous n'y participions pas. Ce n'est pas la question, mais comment s'organiser et être capable de faire pression de l'intérieur ou de l'extérieur sur le gouvernement provisoire, en cherchant la mise en œuvre des revendications du prolétariat.

Quant à la résolution du camarade Lénine, je vois son défaut précisément dans le fait qu'elle ne met pas l'accent sur la question du gouvernement provisoire de ce côté et n'indique pas assez clairement le lien entre le gouvernement provisoire et le soulèvement armé. En réalité, le gouvernement provisoire est nommé par le soulèvement populaire comme organe de ce dernier, et il ne représente une force réelle que dans la mesure où la force du peuple insurgé et le lien entre ce dernier et le gouvernement provisoire sont réels.

De plus, je trouve l'opinion incorrectement exprimée dans la résolution selon laquelle le gouvernement révolutionnaire provisoire n'apparaît qu'après la victoire finale du soulèvement armé et la chute de l'autocratie. Non, il surgit précisément dans le processus du soulèvement et prend la part la plus active à sa conduite, assurant sa victoire par son influence organisatrice. Pensez comme si pour l'art. - il deviendra possible de participer au gouvernement révolutionnaire provisoire à partir du moment où l'autocratie sera enfin tombée - c'est naïf: lorsque les châtaignes sont tirées du feu par d'autres, personne ne songerait même à les partager avec nous.

Si, sans notre participation, un gouvernement provisoire assez fort pour finalement écraser l'autocratie est formé, alors, bien sûr, il n'aura pas besoin de notre aide et, composé de représentants de groupes et de classes hostiles au prolétariat, fera tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher l'art. - e) Participer au gouvernement provisoire. De plus, dans les cercles ouvriers, il faut non pas répandre la conviction de la nécessité d'un gouvernement provisoire, mais concrétiser le cours le plus probable de la révolution pendant l'agitation, en indiquant en quoi le prolétariat s'intéresse à la question du gouvernement provisoire.

La question même de la participation ou de la non-participation avec. - e. Dans le gouvernement provisoire, c'est-à-dire si cela est possible ou non et si cela vaut la peine d'y participer, si cette participation est possible - doit être décidé et ne peut être décidée que sur la base de données spécifiques, en fonction des conditions de temps et de lieu. Cela devrait également être exprimé dans la résolution. Le reste de mes amendements sont de nature stylistique. " (Rapport du camarade Krasin au III Congrès sur le gouvernement provisoire. - III Congrès du Parti, pp. 53-54.)

Lénine a réagi à cette formulation de la question avec une sympathie complète et même extrême. Voici ce qu'il a dit:

«Dans l'ensemble, je partage l'opinion du camarade Zimin (Krasin - Yu. F.). Naturellement, en tant qu'écrivain, j'ai prêté attention à la présentation littéraire de la question. L'importance du but de la lutte est indiquée très correctement par le camarade Zimin, et je souscris pleinement à lui. Vous ne pouvez pas combattre sans vous attendre à occuper le point pour lequel vous vous battez ... » (Lénine V. I. Works. 1935. T. 7. S. 275.)

La plupart de l'amendement de Krasin a été inclus dans la résolution du Troisième Congrès.

Après le retour de Krasin, nous avons eu une conversation assez vive sur l'échec de la tentative d'unification. J'ai accusé Krasin de se rendre. Krasin a soutenu que puisque les mencheviks n'ont pas accepté d'aller au congrès général, ne voulant pas rester dans la minorité, il n'y avait pas d'autre issue pour lui. Nous nous sommes séparés froidement cette fois. Mais le naissain n'a pas duré longtemps. Les événements de la révolution se sont trop rapidement empilés

les uns sur les autres. La trahison de Nikolai Dobroskok (Golden Glasses) m'a obligé à partir à la hâte pour la Finlande, où j'ai vécu plusieurs semaines dans la famille de la future épouse de Krasin. Leonid Borisovich y est venu. Il s'agissait de la Douma Bulygin et de son boycott. Sur ce point, ainsi que sur d'autres questions tactiques, nous étions entièrement d'accord avec lui. Je lui ai lu ma lettre ouverte à Milioukov, consacrée au boycott de la Douma, et d'autres documents de l'époque. À l'automne 1905, les vagues montaient de plus en plus. Soviétique de Pétersbourg, soulèvement de Moscou, arrestation, Sibérie, émigration.

Krasin, je pense, était avec moi à Vienne en 1907. Dans la première période de la contre-révolution, Krasin a rejoint un groupe de soi-disant otzovistes. Je me souviens que Meshkovsky (également décédé) m'a expliqué lors d'une visite à Vienne que Krasin était également voisin du chef du groupe otzoviste Bogdanov sur des questions philosophiques.

Je pense cependant que ce ne sont pas les électrons qui ont relié Krasin au groupe Bogdanov. Ce bloc éphémère, cependant, était basé sur la politique. Krasin était un homme d'action immédiate et de résultats immédiats. Irréconciliable - révolutionnaire et en même temps espérant - la politique préparatoire ne lui était pas par nature. En 1905, en plus de sa première participation aux travaux généraux du parti, Krasin dirigea directement les unités les plus de choc et de combat: escouades de combat, acquisition d'armes, achat d'explosifs, etc. Malgré sa formation polyvalente et ses larges perspectives, Krasin était - en politique et dans la vie - principalement un exécutant, c'est-à- dire une personne aux réalisations immédiates. C'était sa force. Mais c'était aussi son talon d'Achille. Il ne voulait pas supporter le fait que la révolution était en baisse pour quoi que ce soit. Pendant de nombreuses années de rassemblement minutieux de forces, d'entraînement politique, d'étude théorique de l'expérience - non, il n'avait aucune vocation pour cela. C'est pourquoi, avant de se retirer du parti, Krasin a rejoint le groupement «de gauche» - dans l'espoir que sur cette voie il serait peut-être possible de maintenir, de consolider et de faire glisser la révolution vers le bas. L' empirio-monisme de Bogdanov - à travers les électrons - Krasin a déjà pris, pour ainsi dire, en plus d'une tentative de pression révolutionnaire de gauche sur le cours des événements. Rien n'est venu de cette tentative et n'a pas pu. Krasin fut sans aucun doute l'un des premiers à ressentir cela. Puis il s'écarta. [\[107\]](#)

Un ingénieur de première classe s'est réveillé dans le révolutionnaire de la réalisation immédiate. Pour autant que je sache, Krasin était en règle sur cette ligne même avant 1905. Mais en premier lieu, loin devant la production et la technologie, était la lutte révolutionnaire pour lui. Lorsque la révolution n'a pas justifié les espoirs, l'électrotechnique et l'industrie en général sont apparues au premier plan. Krasin s'est montré ici comme un exécutant exceptionnel, comme un homme aux réalisations exceptionnelles. Sans aucun doute, les plus grands succès de son activité d'ingénieur lui ont donné pendant cette période la satisfaction personnelle que la lutte révolutionnaire des années précédentes lui a procurée.

Le temps entre les deux révolutions passa pour Krasin, comme pour de nombreux autres participants en 1905, loin du parti. Bien sûr, il a conservé ses anciennes relations personnelles, mais il est peu probable qu'il fût une fête. En tout cas, je ne peux rien dire sur cette période. Krasin, comme tous les représentants de la génération de 1905 qui ont quitté le parti, est entré dans la guerre en tant que patriote. Avec toute l'intelligentsia radicale, il entra dans la révolution de février. Et cette période de la vie de Krasin m'est totalement inconnue. Il était hostile à la position de Lénine. Je pourrais personnellement juger cela à partir de mes conversations avec lui, ou plutôt des négociations de la fin de 1917. Je ne sais pas si Krasin entre février et octobre avait - quoi que ce soit à voir avec "New Life" Bitter [\[108\]](#). Dans son humeur, elle était probablement assez proche de lui. Il a rencontré le coup d'État d'octobre avec une stupéfaction hostile, comme une aventure vouée à l'échec d'avance. Il ne croyait pas à la capacité du parti à faire face à la dévastation. Plus tard, il a traité les méthodes du communisme avec une méfiance ironique, les qualifiant de «constipation universelle». Déjà dans la première courte période de Petrograd de notre histoire soviétique, une tentative a été faite pour attirer Krasin. Vladimir Ilitch a grandement apprécié les

qualités techniques, organisationnelles et administratives de Krasin et a essayé de l'impliquer dans le travail, en supprimant la question des différences politiques. Krasin ne céda pas immédiatement.[\[109\]](#)

- Il repose, - dit Vladimir Ilitch, - et le chef ministériel ...

Il a répété cette expression à propos de Krasin plus d'une fois: «chef ministériel». Il est possible que cette expression lui vienne pour la première fois lorsque la question s'est posée de reprendre le ministère du Commerce et de l'Industrie. C'était pendant la période de sabotage complet de l'intelligentsia technique. Vladimir Ilitch a eu une idée: mettre temporairement à la tête du Commissariat au Commerce et à l'Industrie - un ingénieur indépendant de renom avec un nom commercial qui impressionnerait les épices, et avec un passé révolutionnaire, qui aurait rassemblé les travailleurs avec lui. Vladimir Ilitch a proposé la candidature de Krasin, mais il a douté qu'il soit d'accord et a donc cherché d'autres candidats appropriés. J'ai nommé Serebrovsky comme ingénieur associé dans le passé au mouvement révolutionnaire et occupant des postes administratifs responsables en 1917. Vladimir Ilitch ne savait rien de Serebrovsky. Nous avons décidé tout d'abord de vérifier les deux candidats par l'intermédiaire du Comité central des métallurgistes. Voici la lettre que j'ai écrite à ce sujet.[\[110\]](#)

Le Comité central des métallurgistes n'a pas accepté la proposition et l'affaire s'est terminée par la nomination du camarade Shlyapnikov au poste de commissaire du peuple au commerce et à l'industrie.

Vers cette époque, j'ai participé deux fois aux négociations entre Vladimir Ilitch et Krasin; la deuxième fois, la conversation a eu lieu avec la participation de feu Gukovsky, qui était alors également sollicité pour être recruté[\[111\]](#). Krasin était clairement à la croisée des chemins. Il avait déjà été complètement éliminé de la vieille ornière inter-révolutionnaire. Le nouveau travail est déjà en cours - apparemment le taquiné avec leur énorme capacité. L'activité révolutionnaire en éveil a combattu le scepticisme en lui. Krasin a combattu les attaques de Lénine, a froncé les sourcils exagérément et a utilisé ses mots les plus venimeux, de sorte que Vladimir Ilitch, au milieu d'une argumentation sérieuse et affirmée, s'est soudainement arrêté, a levé les yeux dans ma direction, comme s'il disait: "Quoi?!" - et a ri joyeusement à la parole maléfique et bien intentionnée de l'ennemi. Plus tard, Lénine a donc cité à plusieurs reprises la «constipation universelle» de Krasin.

Mais Krasin n'a pas résisté longtemps. Homme de réalisation immédiate, il n'a pas pu résister aux «tentations» du grand travail qui s'est ouvert à sa grande force. A chaque pas, il rencontra ceux avec qui il travailla main dans la main à l'époque de la première révolution. Lors des négociations Brest - Lituanie, Krasin est déjà pleinement avec nous. Son voyage à Brest était en lui-même aux yeux des Allemands un argument en faveur des bolcheviks, car Krasin était connu dans les cercles de gauche allemands.[\[112\]](#). Dans notre délégation hétéroclite, Krasin était une figure brillante et derrière notre «table d'hôtes», il se démarquait par une conversation vivante, un mot bien ciblé, une magnifique blague de Krasin.

Ses travaux ultérieurs se sont déroulés devant tout le monde et peuvent être racontés à la lumière des documents et des grandes dates politiques. Krasin est entré tête baissée dans la guerre civile. En tant que commissaire d'urgence pour l'approvisionnement de l'Armée rouge, il a participé aux réunions du Conseil militaire révolutionnaire à Serpukhov et à Moscou. Au cours de ces années, il s'est dissous avec son parti dans la guerre civile.[\[113\]](#)

Dans certains - certains articles sur Krasin après sa mort, ce Krasin ne peut pas apprendre. Tout d'abord, il est considéré, pour ainsi dire, comme une exigence d'un bon style de parti à rejeter de la biographie de Krasin ces années où il se tenait en dehors du parti, loin de la révolution, consacrant tous ses efforts à la technologie et à l'organisation de la production des entreprises capitalistes. Qu'il soit mauvais ou bon, ce grand chapitre ne peut être effacé de la vie de Krasin, ne serait-ce que parce que Krasin n'a pas pu, de retour au parti, y introduire ses connaissances techniques exceptionnelles et ses compétences administratives et économiques, si par le passé n'a

pas consacré une période significative de sa vie à l'organisation d'entreprises capitalistes. Chez nous, et en ce qui concerne le défunt, un pochoir est de plus en plus intégré au système; une iconographie particulière et nullement séduisante: faire taire une chose, en exagérer une autre, peindre sur une troisième - afin de permettre au révolutionnaire décédé d'apparaître avec la forme appropriée sur les pages de la presse du parti. De telles méthodes sont totalement inadaptées au parti révolutionnaire. C'est ainsi que le christianisme bureaucratique a écrit sa vie de saints, supprimant de leurs biographies tout ce qui les reliait à la vie réelle. Krasin trop grand homme trop grand révolutionnaire pour avoir besoin après la mort de quelqu'un - ou une remise condescendante. Si un professeur - un anatomiste, dévoué à sa science, lègue pour donner son cadavre à des étudiants pour la recherche, alors tout révolutionnaire sérieux peut et doit prétendre que sa biographie, puisqu'elle sera traitée après sa mort, a été transmise aux jeunes générations sans fausseté et sans embellissement. comme, bien sûr, et sans calomnie. Dans la biographie de Krasin, l'incarnation personnelle a trouvé une longue période dans le développement de la Russie révolutionnaire. La tâche éducative n'est pas de représenter le grand parti solide mort praviednichkami, quelque chose - où podmalevyyaya, et certains - où la contrefaçon directe. La tâche consiste à rapprocher la nouvelle génération de notre nouveau passé non seulement par des schémas historiques communs, mais aussi par des images vivantes. Krasin n'est pas du tout une exception, mais seulement le représentant le meilleur et le plus talentueux d'un très large groupe d'intellectuels - les bolcheviks du premier projet, qui ont été attirés par le bolchevisme par son emphase révolutionnaire, qui comptait sur des réalisations directes, puis, après l'ère des deux premiers Dumas, de plus en plus reculé de la révolution, trouvant l'utilisation de leurs forces dans divers domaines de l'œuvre économique, culturelle, littéraire de la Russie juridique du 3 juin. Ces éléments, qui représentent une formation historique définie, jouent encore un rôle important. Parmi eux, cependant, on ne peut trouver personne d'égal à Krasin dans la portée générale de sa personnalité, dans l'éclat de ses talents. Respect de la mémoire de Krasin, d'une part, de l'histoire du parti - d'autre part, ils exigent que la carte du parti de Krasin ne soit pas nettoyée et corrigée rétroactivement dans l'esprit du doyen d'État. Laissez Krasin entrer dans l'histoire du parti comme il a vécu et combattu.

17 décembre 1926

Tomsk

Tomsky (son vrai nom était Efremov) était sans aucun doute l'ouvrier le plus remarquable promu par le parti bolchevique, et peut-être par la révolution russe dans son ensemble. De petite taille, mince, avec un visage ridé, il semblait frêle et frêle. En fait, des années de dur labeur et toutes sortes d'autres épreuves ont révélé en lui une formidable force de résistance physique et morale. Pendant plusieurs années, il a été à la tête des syndicats soviétiques, connaissait les masses et savait leur parler dans leur langue. L'adaptation aux couches arriérées des travailleurs le conduisit de temps en temps à un affrontement avec la direction du parti, en particulier avec Lénine. Tomsky ici a montré à chaque fois son indépendance et sa persévérance. Le parti l'a corrigé. Grognant et claquant, il obéit. Presque tout au long de notre coopération, c'est-à-dire à partir de mai 1917, Tomsky était mon adversaire. Nos relations au cours de la première période se sont souvent intensifiées au point d'être hostiles. En tout cas, j'ai toujours traité Tomsky avec respect, appréciant son caractère et son esprit caustique et sarcastique. La raison de nos différences était les tendances opportunistes de Tomsky, qui, quoique à un degré inégal, sont caractéristiques de tous les dirigeants du mouvement syndical. Pas étonnant: contrairement au parti, ils doivent faire face non seulement à l'avant-garde, mais aussi à des couches arriérées plus larges. Dans la lutte contre l'opposition de gauche, Tomsky est allé de pair avec Staline pendant plus de cinq ans. Mais même pendant cette période, ils représentaient deux tendances sociales profondément différentes: Staline - la bureaucratie de l'aristocratie ouvrière, Tomsk - les larges masses des

travailleurs, mais pas leur avant-garde. Après que Tomsky ait aidé Staline à vaincre l'avant-garde révolutionnaire, la bureaucratie a écrasé les syndicats et liquidé Tomsky politiquement. Il a été démis de ses fonctions traditionnelles, ce qui lui a conféré une grande autorité et une influence politique indéniable. Nommé au poste de chef de la maison d'édition d'État,

Tomsky est devenu une ombre de lui-même. Comme d'autres membres de l'opposition de droite (Rykov, Boukharine), Tomsky a dû se «repentir» plus d'une fois. Il accomplit ce rite avec une plus grande dignité que les autres. La clique dirigeante ne s'est pas trompée lorsqu'elle a entendu une haine contenue dans les notes de repentir. À la maison d'édition d'État, Tomsky était entouré de tous côtés par des ennemis soigneusement sélectionnés. Non seulement ses assistants, mais aussi ses secrétaires personnels étaient sans aucun doute des agents du GPU. Lors des prétendues purges du parti, la cellule de la maison d'édition d'État, selon les instructions d'en haut, soumettait périodiquement Tomsky à une écoute politique et à des écoutes. Ce prolétaire fort et fier a traversé de nombreuses heures amères et humiliantes. Mais il n'y avait pas de salut pour lui: en tant que corps étranger, il devait finalement être renversé par la bureaucratie bonapartiste. Les accusés des seize procès ont cité le nom de Tomsky à côté des noms de Rykov et Boukharine, en tant que personnes impliquées dans la terreur. Avant que l'affaire ne soit jugée, une cellule de la maison d'édition d'État a mis Tomsky en circulation. Toutes sortes de carriéristes, vieux et jeunes coquins, qui ont rejoint la révolution après avoir commencé à payer un bon salaire, ont posé à Tomsky des questions arrogantes et insultantes, ne lui ont pas donné de répit, exigeant de nouvelles et nouvelles confessions, des repentances et des dénonciations. La torture a continué pendant plusieurs heures. Sa poursuite a été reportée à une nouvelle réunion. Dans l'intervalle entre ces deux séances, Tomsky s'est tiré une balle dans le front. A-t-il réussi à écrire la lettre de suicide? Je n'admet pas l'idée qu'il ait quitté la scène sans essayer d'expliquer. Où est cette lettre? Va-t-il nous atteindre? N'a-t-il pas été intercepté par le GPU? Je n'ai pas de réponse à ces questions. Neuf ans plus tôt, A. A. Ioffe, un diplomate soviétique bien connu, un vieil ami à moi, s'était également suicidé, incapable de résister au double assaut de la maladie et de la bureaucratie. La lettre mourante laissée par lui a été interceptée par le GPU. Mais à cette époque, l'opposition à Moscou comptait à elle seule des milliers de combattants autoritaires et courageux. Nous avons réussi à arracher des mains du GPU, sinon la lettre d'Ioffe, du moins une copie de celle-ci. Maintenant à Moscou, personne n'ose soulever la question de la lettre de suicide de Tomsky ... Son suicide a sauvé Rykov et Boukharine. Le procureur s'est empressé de déclarer qu'il n'y avait pas de données pour les traduire en justice. Dans cette affaire, il a été officiellement reconnu que les aveux des accusés comportaient une fausse dénonciation. Mais si Zinoviev pouvait, à la demande du GPU, soulever de fausses accusations contre Rykov, Boukharine et Tomsky - ses vieux amis et associés, que valent tous ses aveux?

[Automne 1936]

Applications

D'après un discours de Tomsky à l'usine de Putilov le 20 janvier 1926 .

Quelles étaient les différences et comment ont-elles grandi, par où ont-elles commencé? Je m'arrêterai là, mais je n'entrerai pas trop profondément dans l'histoire. Ils ont commencé après que nous nous sommes battus côté à côté contre Trotsky. Trotsky a été vaincu idéologiquement, il a été vaincu. L'essence de ses idées était claire pour tout le parti. Après cela, la question s'est posée sur les conclusions organisationnelles. Vous savez quelle passion ils apportent à la question des conclusions organisationnelles, mais nous, bolcheviks, savons qu'une résolution ne peut conduire les masses qu'à travers les gens. Par conséquent, pour la mise en œuvre d'une résolution ou d'une idée particulière, les personnes appropriées sont nécessaires dans l'arrangement approprié. Certaines implications organisationnelles découlent de chaque conflit politique. Ilyich nous a

appris cela. Quelles auraient dû être les conclusions organisationnelles par rapport à Trotsky et sur quoi portait le différend? A Leningrad, nos camarades ont voulu trop tourner la vis. Ils ont dit que Trotsky devrait être destitué du Comité central, et parfois on a dit qu'il devrait être expulsé du parti. Nous avons dit que les conclusions organisationnelles doivent être faites de telle manière que les masses ouvrières, paysannes non partisanes, n'aient pas l'impression que juste pour cerner la terre, nous avons eu une dispute et un désaccord de principe. Bien sûr, après la dispute, Trotsky ne pouvait pas rester le président du RVS. Nous le savions. Dois-je l'avoir expulsé de la fête? La majorité pensait que c'était inutile, tandis que la minorité y voyait de la douceur et de la pitié pour Trotsky. On nous a reproché cela. Mais la majorité est la majorité et la décision votée doit être appliquée. Il y a eu diverses controverses sur cette question. La dernière controverse s'est résumée à faire sortir Trotsky du Politburo immédiatement ou à ne pas le toucher en termes de parti jusqu'au congrès. C'est ainsi que l'argument s'est déroulé. La majorité a décidé de ne pas toucher Trotsky, de le laisser au Politburo.

Revenons sur ce différend. Avons-nous raison ou tort? Droite. Car ce n'était pas seulement une dispute sur ce qu'il fallait faire avec Trotsky. Il s'agissait d'un différend sur la manière dont la majorité dirigeante devrait diriger le parti, avec quelles méthodes elle devrait aborder l'opposition, y compris le présent et l'avenir. C'est de cela que portait l'argument. Est-il nécessaire de couper une personne pour son erreur, d'essayer de l'assommer du parti avec une série de chocs, de lui couper la parole; s'il faut agir selon l'Évangile: ta main est pourrie - coupe-la; ou autrement: ne pas passer sous silence les erreurs, révéler les erreurs, expliquer les erreurs, ne pas faire de miséricorde idéologique. Et les travailleurs, en particulier les plus remarquables, dont nous avons peu, ont besoin d'être protégés pour le Parti. Et cette dispute s'est reflétée dans le discours de Staline à la conférence de Moscou. Cela s'exprimait dans le fait que Staline a déclaré: «Nous avons sept chevaux en équipe. L'un d'eux a soudainement donné un coup de pied, un coup de pied ... Vaut-il la peine de la redresser ou devrait-elle la battre et la faire courir avec un harnais? C'était une pensée correcte, exprimée de manière pittoresque, car si vous cassez une crête pour chaque cheval qui se verrouille, vous n'irez pas à la fin sur un cheval, mais sur un timon. Et vous n'irez pas loin (rires). C'est ainsi que se posait la question.

Sur la question des désaccords avec Trotsky, nous pensons (je pense que maintenant nous pouvons être d'accord rétroactivement avec tout le monde) que nous, la majorité, avions raison. Il n'y aurait pas eu d'erreur particulièrement fatale de la part de la minorité sans la mise au carré de cette erreur. En réponse à cela, des mots volants sont tombés de Leningrad. Puis passant le chef de toute organisation de la Leningrad - ronitsya un mot comme celui-là est nécessaire non seulement une lutte décisive contre le trotskysme, mais aussi avec polutrotskizmom, puis l'autre. Nous étions intéressés - où sont les demi-trotskystes? (Le trotskysme est compréhensible.) La réponse était: il est possible qu'une telle personne existe. En ce qui concerne le demi-trotskysme, nous avons dit: si vous ne pouvez pas indiquer où il se trouve, alors ne lâchez pas les mots. Pourquoi en avez-vous besoin? Nous comprenons beaucoup des indices et comprenons que dans ce cas, étant offensés que nous soyons restés en minorité sur la question de Trotsky, ils ont commencé à poser ici le fondement idéologique. Et d'autres mots volants, comme celui que nous sommes à cent pour cent bolcheviks. À cela, nous répondons: laissez tomber tous les mots à propos des bolcheviks à cent pour cent. Il y avait cent pour cent de bolchevik, et il est mort, et le reste - donc, environ cent et à proximité, n'a pas atteint, donc 84, 92, 96 pour cent (applaudissements).

Extrait du discours de Glebov - Avilov[114] à l'usine de Putilov le 20 janvier 1926 .

Camarades, camarade Tomsky et beaucoup d'autres que je dois écouter récemment dans nos usines, tout d'abord, commencent par dire que les Leningraders ont surtout insisté sur la survie de Trotsky du parti. Je vous assure que ce n'était pas le cas. Je peux seulement dire que je ne peux pas parler de tout ce qui s'est passé à Moscou, je ne peux pas dire, mais en même temps pour

rappeler tout de même que c'était où - quel camarade. Tomsky, la décision unanime (toujours vers janvier) de ne pas présenter Trotsky au Comité central. Suivre le cours du parti dans ce sens. Une décision unanime, camarades. C'est la première chose. Deuxièmement, en octobre, même décision unanime de ne pas faire entrer Trotsky au Politburo. Beaucoup d'entre nous, y compris moi-même, votre humble serviteur (voix des sièges: "Assez, à bas!"), Soit dit en passant, lui-même, en passant, a fait un amendement de telle sorte que le paragraphe, qui a été une fois adopté par le congrès, est entièrement ne s'appliquent pas à Trotsky.

Du dernier mot sur le Tomsk Putilov 1926 20 janvier ville de

Maintenant à propos de Trotsky. Camarade Glebov a dit que nous avons décidé de retirer Trotsky du Comité central et avons décidé de ne pas le laisser entrer au Politburo, mais maintenant ... et ainsi de suite. Eh bien, qu'en est-il des conclusions? Comment est-il resté au Politburo maintenant? Eh bien, Dieu nous pardonnera, après tout, nous sommes des demi-trotskystes endurcis, et vous, camarades Glebov, Zinoviev, Kamenev, Evdokimov, avez-vous vraiment voté contre l'introduction de Trotsky au Politburo? Vous avez voté pour. Je vais vous en dire plus. Après la décision du congrès de changer de rédacteur en chef de Leningradskaya Pravda, le Politburo était censé le mener à bien. Nous résolvons ces questions par questionnaire, tour à tour. Signé: quatre pour, trois contre. Qui sont ces trois? - Kamenev, Zinoviev et Trotsky. Ils ont demandé de convoquer une réunion d'urgence pendant le congrès. Et là contre la majorité qui a voté: Kamenev, Zinoviev, Evdokimov, les trotskystes de Leningrad, Pyatakov, Rakovsky, etc.

Comment est-ce ainsi? Ils ont commencé par «le crucifier» et se sont terminés main dans la main. Ils donnent une note ici pourquoi Trotsky est entré au Politburo? Vous demandez, savons-nous pourquoi? Nous avons dit qu'il n'était pas nécessaire de couper et de faire des concessions. Prenons la ligne à l'unanimité à l'avenir. Allons. Et maintenant vous avez voté pour lui. Comment avez-vous fait quand ils disent pourquoi Trotsky est silencieux. Que pense Trotsky de l'opposition? Demandons à Trotsky ce qu'il ressent, et peut-être que Glebov - Avilov le sait? Je ne sais pas.

Yenukidze

Derrière les murs du Kremlin

Même pour les gens qui connaissent bien les personnages et la situation, les derniers événements au Kremlin semblent incompréhensibles. Je l'ai ressenti particulièrement clairement en apprenant que Yenukidze, l'ancien secrétaire permanent du Comité exécutif central des Soviets, avait été abattu. Non pas que Yenukidze était un personnage exceptionnel, pas du tout. Les rapports de certains journaux selon lesquels il était "l'ami de Lénine" et "l'un des cercles étroits qui dirigeaient la Russie" sont incorrects. Lénine a bien traité Yenukidze, mais pas mieux que des dizaines d'autres. Yenukidze était une figure politiquement secondaire, sans ambition personnelle, avec une capacité constante à s'adapter à la situation. Mais c'est précisément pourquoi il était le candidat le moins approprié pour l'exécution. Le harcèlement des journaux contre Yenukidze a commencé de manière assez inattendue peu de temps après le procès Zinoviev-Kamenev en 1935. Il était accusé d'être en contact avec les ennemis du peuple et de corruption domestique. Que signifie «communication avec les ennemis du peuple»? Il est très probable que Yenukidze, un homme de bonne âme, ait tenté de venir en aide aux familles des bolcheviks exécutés. «La corruption domestique» signifie: rechercher le confort personnel, les dépenses exagérées, les femmes, etc. Et il pourrait y avoir du vrai là-dedans. Mais les choses allaient loin au Kremlin, très

loin, si Yenukidze devait être fusillé. Il me semble donc qu'une simple histoire sur le sort de cet homme permettra au lecteur de mieux comprendre ce qui se passe hors des murs du Kremlin.

* * *

Abel Yenukidze est un Géorgien, originaire de Tiflis, comme Staline. L'Abel biblique était plus jeune que Caïn. Yenukidze, au contraire, avait deux ans de plus que Staline. Au moment de l'exécution, il avait environ 60 ans. Déjà dans sa jeunesse, Yenukidze appartenait aux bolcheviks, qui n'étaient alors qu'une fraction d'un seul parti social - démocrate, avec les mencheviks. Dans le Caucase, dans les premières années du siècle, une excellente imprimerie souterraine fut équipée, qui joua un rôle important dans la préparation de la première révolution (1905). Les frères Yenukidze ont participé activement à l'organisation de cette imprimerie: Abel, ou "Red", et Semyon, ou "Cherny". L'imprimerie a été financée par Leonid Krasin, futur célèbre administrateur et diplomate soviétique, et au cours de ces années un jeune ingénieur talentueux qui, non sans l'aide du jeune écrivain Maxim Gorky, a pu collecter des fonds pour la révolution auprès de millionnaires libéraux comme Savva Morozov. Depuis ce temps, Krasin a entretenu des relations amicales avec Yenukidze: ils se sont appelés par leur nom et étaient sur le «vous». Pour la première fois, j'ai entendu le nom biblique d'Abel des lèvres de Krasin.

Dans la période difficile entre la première et la seconde révolution, Yenukidze, comme la plupart des soi-disant «vieux bolcheviks», a quitté le parti, pour combien de temps - je ne sais pas. Krasin a réussi à devenir un homme d'affaires industriel exceptionnel pendant ces années. Yenukidze n'a fait aucun capital. Au début de la guerre, il retomba en exil, d'où, déjà en 1916, il fut appelé au service militaire avec d'autres quarantaines. La révolution le ramena à Pétersbourg. Je l'ai rencontré pour la première fois à l'été 1917 dans la section des soldats du Soviet de Pétersbourg. La révolution a secoué de nombreux anciens bolcheviks, mais ils étaient perplexes et hostiles au programme de prise de pouvoir de Lénine. Yenukidze ne faisait pas exception, mais il se comportait avec plus de prudence et d'attente que les autres. Il n'était pas un orateur, mais il connaissait bien le russe et, en cas de besoin, pouvait prononcer un discours avec un accent plus faible que la plupart des Géorgiens, y compris Staline. Personnellement, Yenukidze a fait une impression très agréable - avec un caractère doux, un manque de prétentions personnelles, du tact. A cela, il faut ajouter une extrême timidité: pour la moindre raison, le visage couvert de taches de rousseur d'Abel était rempli de peinture chaude.

Qu'a fait Yenukidze à l'époque du coup d'État d'octobre? Je ne sais pas. Peut-être qu'il attendait son heure. En tout cas, il n'était pas de l'autre côté de la barricade, comme M. Troyanovsky, Maisky, Surits - les ambassadeurs actuels[115] - et des centaines d'autres dignitaires. Après l'établissement du régime soviétique, Yenukidze est immédiatement devenu membre du Présidium de la CEC et de ses secrétaires. Il est fort probable que cela se soit produit à l'initiative du premier président de la CEC, Sverdlov, qui, malgré sa jeunesse, a compris les gens et a su mettre tout le monde à sa place. Sverdlov lui-même a essayé de donner au Présidium une signification politique et, sur cette base, il a même eu des frictions avec le Conseil des Commissaires du Peuple et en partie avec le Politburo. Après la mort de Sverdlov, au début de 1919, MI Kalinin a été élu président, à mon initiative, et il a conservé ce poste - un exploit assez grand - à ce jour. Yenukidze est resté secrétaire tout le temps. Ces deux personnages - Mikhaïl Ivanovich et Abel Safronovich - incarnaient la plus haute institution soviétique aux yeux de la population. De l'extérieur, l'impression a été créée que Yenukidze détenait beaucoup de pouvoir entre ses mains. Mais c'était une illusion d'optique. Le principal travail législatif et administratif passa par le Conseil des commissaires du peuple sous la direction de Lénine. Les questions de principe, les désaccords et les conflits ont été résolus au Politburo, qui a joué dès le début le rôle d'un super-gouvernement. Au cours des trois premières années, lorsque toutes les forces étaient dirigées vers la guerre civile, un pouvoir énorme était concentré entre les mains du département

militaire. Le Présidium de la CEC, dans ce système, occupait une place peu précise et, en tout cas, pas indépendante. Mais il serait faux de nier toute signification derrière cela. À l'époque, personne n'avait peur de se plaindre, de critiquer ou d'exiger. Ces trois fonctions importantes - demandes, critiques et plaintes - étaient principalement transmises à la CEC. En discutant des problèmes au Politburo, Lénine s'est tourné plus d'une fois avec une ironie amicale vers Kalinine:

- Eh bien, que dira le chef de l'Etat à ce sujet?

Kalinin n'a pas appris de sitôt à se reconnaître sous ce pseudonyme élevé. Ancien paysan et ouvrier de Saint-Pétersbourg de Tver, il se tenait assez modestement et, en tout cas, prudemment dans son poste étonnamment élevé. Ce n'est que progressivement que la presse soviétique a confirmé son nom et son autorité aux yeux du pays. Certes, la strate dirigeante n'a pas pris Kalinin au sérieux pendant longtemps et, en fait, ne le prend pas même maintenant. Mais les masses paysannes se sont peu à peu habituées à l'idée qu'il fallait "déranger" par Mikhaïl Ivanovich. Le commerce, cependant, ne se limitait pas aux paysans. D'anciens amiraux tsaristes, sénateurs, professeurs, médecins, avocats, artistes et, last but not least, artistes ont demandé un rendez-vous avec le "chef de l'Etat". Nous avons tous quelque chose à plaider: pour les fils et les filles des maisons de bois réquisitionnées pour un musée des instruments chirurgicaux, même un extrait de - de l'étranger nécessaire à la scène des matériaux cosmétiques. Avec les paysans, Kalinin a trouvé sans difficulté la langue nécessaire. Devant l'intelligentsia bourgeoise, il était timide dans les premières années. Ici, il avait particulièrement besoin de l'aide de Yenukidze, plus instruit et laïque. De plus, Kalinin voyageait souvent, de sorte que lors des réceptions à Moscou, le président était remplacé par un secrétaire. Ils ont travaillé ensemble. Tous deux avaient un caractère opportuniste, tous deux cherchaient toujours la ligne de moindre résistance et se sont donc bien adaptés l'un à l'autre. Dans l'intérêt de sa haute position, Kalinin a été inclus dans le Comité central du parti et même parmi les candidats au Politburo. En raison de la vaste portée de ses réunions et conversations, il a apporté de nombreuses observations quotidiennes utiles lors des réunions. Ses propositions, cependant, ont été rarement acceptées. Mais ses considérations n'ont pas été entendues sans attention et ont été prises en compte d'une manière ou d'une autre. Yenukidze n'était pas membre du Comité central, tout comme Krasin, par exemple, n'en était pas membre. Ces «vieux bolcheviks» qui ont rompu avec le parti pendant la période de réaction ont été admis ces années-là aux postes soviétiques, mais pas aux postes du parti. De plus, Yenukidze, comme on l'a dit, n'avait aucune prétention politique. Il faisait totalement confiance à la direction du parti et les yeux fermés. Il était profondément dévoué à Lénine, avec une pointe d'adoration, et - cela doit être dit pour comprendre ce qui suit - fortement attaché à moi. Dans les cas où nous étions en désaccord politique avec Lénine, Yenukidze a profondément souffert. Au fait, il y en avait beaucoup.

Sans jouer un rôle politique, Yenukidze occupait cependant une place importante, sinon dans la vie du pays, puis dans la vie de l'élite dirigeante. Le fait est que dans ses mains la gestion de l'économie de la CEC était concentrée: les produits n'étaient vendus de la coopérative du Kremlin que selon les notes de Yenukidze. La signification de cette circonstance ne m'est apparue que plus tard, et, de plus, par des indications indirectes. J'ai passé trois ans au front. Pendant ce temps, un nouveau mode de vie pour la bureaucratie soviétique a commencé à prendre forme. Il n'est pas vrai qu'au cours de ces années, le Kremlin s'est noyé dans le luxe, comme le prétend la presse blanche. En fait, ils vivaient très modestement. Cependant, les distinctions et priviléges étaient déjà reportés et automatiquement accumulés. Yenukidze, pour ainsi dire, était au centre de ces processus. Parmi beaucoup d'autres, Ordzhonikidze, qui était alors la première figure du Caucase, s'assurait que Yenukidze avait la quantité nécessaire de fruits terrestres dans sa coopérative. Quand Ordzhonikidze a déménagé à Moscou, ses responsabilités sont tombées sur Orakhelashvili, que tout le monde considérait comme un protégé fiable de Staline. Le président du Conseil géorgien des commissaires du peuple, Buda Mdivani, a envoyé du vin kakhétien au Kremlin. D'Abkhazie, Nestor Lakoba a envoyé des cartons de mandarines. Tous les trois: Orakhelashvili, Mdivani et

Lakoba - notez en passant, sont maintenant sur la liste de ceux qui ont été abattus ... En 1919, j'ai accidentellement appris que Yenukidze avait du vin dans l'entrepôt et j'ai suggéré de l'interdire.

« Ce sera trop strict », dit Lénine en plaisantant.

J'ai essayé d'insister:

- Une rumeur va ramper au front selon laquelle il y a une fête au Kremlin, - Je crains de mauvaises conséquences.

Staline était le troisième de la conversation.

- Comment pouvons-nous, Caucasiens, protesta-t-il, - pouvons-nous sans vin?

Vous voyez, »dit Lénine, « vous n'êtes pas habitué au vin, mais les Géorgiens seront offensés.

- Rien ne peut être fait, - répondis-je, - puisque votre morale a atteint un tel degré de ramollissement ici ...

Je pense que ce petit dialogue aux tons humoristiques caractérise tout - après la morale d'alors: une bouteille de vin était considérée comme un luxe.

Avec l'introduction de la soi-disant «nouvelle politique économique» (NEP), les mœurs de la strate dirigeante ont commencé à changer à un rythme plus rapide. Dans la bureaucratie elle-même, il y avait une stratification. La minorité vivait un peu mieux au pouvoir que pendant les années d'émigration, et ne s'en aperçut pas. Quand Yenukidze a suggéré à Lénine quoi - quelques améliorations dans les conditions de sa vie personnelle, Lénine est parti avec la même phrase:

- Non, les vieilles chaussures sont plus belles ...

De différentes parties du pays, ils lui ont envoyé toutes sortes de produits locaux avec un emblème soviétique encore frais.

- Encore une fois, comment - le jouet envoyé, - se plaignit Lénine. - Il faut l'interdire! Et que regarde le chef de l'Etat? - dit-il en fronçant les sourcils sévèrement en direction de Kalinin.

Le chef de l'Etat a déjà appris à en rire:

- Pourquoi êtes-vous devenu si populaire?

Au final, les "jouets" ont été envoyés dans un orphelinat ou un musée ...

Ma famille dans le corps de cavalerie du Kremlin n'a pas changé le cours habituel de la vie. Boukharine est resté sur - encore un vieil étudiant. Zinoviev vivait modestement à Leningrad. Mais Kamenev s'est rapidement adapté aux nouvelles manières, dans lesquelles une petite sybarite vivait toujours à côté du révolutionnaire. Lunacharsky, le commissaire du peuple à l'éducation, dérivait encore plus vite. Il est peu probable que Staline ait changé de manière significative les conditions de sa vie après octobre. Mais à ce moment-là, il n'est presque jamais entré dans mon champ de vision. Et d'autres ne l'ont pas regardé de près. Ce n'est que plus tard, quand il est arrivé à la première place, qu'on m'a dit que, pour se divertir, lui, en plus d'une bouteille de vin, aime aussi abattre des moutons et tirer des corbeaux à travers la fenêtre de la datcha. Je ne peux pas garantir la fiabilité de ces histoires. Quoi qu'il en soit, dans un appareil de sa vie personnelle, Staline à cette époque très dépendant de Yenukidze qui traitait son compatriote non seulement sans «adoration», mais sans sympathie, principalement parce que - pour sa grossièreté et ses caprices, traits que Lénine jugeait nécessaire de noter dans son Testament. Le personnel inférieur du Kremlin, qui appréciait grandement la simplicité, la gentillesse et l'équité à Yenukidze, au contraire, était extrêmement hostile à Staline.

Ma femme, qui a été responsable des musées et des monuments historiques du pays pendant 9 ans, se souvient de deux épisodes dans lesquels Yenukidze et Staline apparaissent comme leurs traits très caractéristiques. Au Kremlin, ainsi que dans tout Moscou, ainsi que dans tout le pays, il y avait une lutte continue des - pour les appartements. Staline voulait changer le son trop bruyant pour un plus calme. Agent Cheka Belenky[116] lui a recommandé les salles d'état du palais du Kremlin. Ma femme s'y est opposée: le palais était gardé comme un musée. Lénine a écrit une longue lettre d'exhortation à son épouse: il est possible de retirer le mobilier «musée» de plusieurs pièces du palais, des mesures particulières peuvent être prises pour protéger les locaux; Staline a

besoin d'un appartement dans lequel il puisse dormir paisiblement; dans son appartement actuel, il faudrait loger des jeunes capables de dormir sous les coups de canon, etc., etc. Mais le conservateur des musées n'a pas renoncé à ces arguments. Yenukidze a pris son parti. Lénine a nommé une commission pour vérifier. La Commission a reconnu que le palais n'était pas adapté à la vie. Finalement, le docile et accommodant Serebryakov, le même que Staline a tué 17 ans plus tard, a cédé la place à Staline.

Ils vivaient dans le Kremlin extrêmement bondé. La plupart travaillaient hors des murs du Kremlin. Les réunions se terminaient à toute heure du jour et de la nuit. Les voitures ne m'ont pas laissé dormir. Finalement, par l'intermédiaire du Présidium du Comité exécutif central, c'est-à-dire par le même Yenukidze, un décret fut adopté: après 11 heures du matin, les voitures s'arrêtèrent près de l'arche où commencent les immeubles résidentiels; de plus, messieurs les dignitaires doivent avancer à pied. Le décret a été annoncé à tous sur un reçu personnel. Mais quelqu'un - alors la voiture continue de violer l'ordre. Je me suis réveillé à trois heures du matin, j'ai attendu à la fenêtre le retour de la voiture et j'ai appelé le chauffeur:

- Tu ne connais pas l'ordonnance?

« Je sais, camarade Trotsky, » répondit le chauffeur. - Mais que dois-je faire? Le camarade Staline a ordonné à l'arche: partez!

Il a fallu l'intervention de Yenukidze pour que Staline respecte le rêve de quelqu'un d'autre. Staline, il faut le penser, n'a pas oublié ce petit affront à son compatriote. Un changement plus net des conditions de vie de la bureaucratie est venu du temps de la dernière maladie de Lénine et du début de la campagne contre le «trotskysme». Dans toute lutte politique à grande échelle, la question du steak peut éventuellement être ouverte. La bureaucratie opposait la perspective d'une «révolution permanente» à la perspective du bien-être et du confort personnels. Une série de banquets secrets a eu lieu au Kremlin et à l'extérieur des murs du Kremlin. Leur objectif politique était de rallier la «vieille garde» contre moi.

L'organisation des banquets de la «vieille garde» incombaît en grande partie à Yenukidze. Maintenant, ils n'étaient pas limités au modeste kakhétien. A partir de ce moment, en fait, cette «décomposition quotidienne» a commencé, qui a été imputée à Yenukidze trente ans plus tard. Abel lui-même était à peine invité à des banquets intimes, où les noeuds de la conspiration étaient noués et attachés. Et lui-même n'a pas cherché à cela, bien que, d'une manière générale, il ne soit pas opposé aux banquets. La lutte qui s'est ouverte contre moi n'était pas du tout à son goût, et il l'a montré du mieux qu'il pouvait.

Yenukidze vivait dans le même corps de cavalerie que nous. Ancien célibataire, il tenait un petit appartement, qui, autrefois, se trouvait quelque - ou un fonctionnaire mineur. Nous l'avons souvent rencontré dans le couloir. Il marchait en surpoids, vieilli, avec un visage coupable. Avec ma femme, avec moi, avec nos garçons, lui, contrairement aux autres «initiés», a été accueilli avec une double convivialité. Mais politiquement, Yenukidze a suivi la ligne de moindre résistance. Il était égal à Kalinin. Et le "chef de l'Etat" commençait à comprendre que la force n'est plus dans les masses, mais dans la bureaucratie, et que la bureaucratie est contre la "révolution permanente", pour les banquets, pour une "vie heureuse", pour Staline. Kalinin lui-même à ce moment-là était devenu une personne différente. Non pas qu'il ait considérablement élargi ses connaissances ou approfondi ses opinions politiques; mais il acquit la routine d'un «homme d'Etat», développa un style particulier de naïf rusé, cessa d'être timide devant les professeurs, les artistes et surtout les artistes. Peu dédié aux coulisses de la vie du Kremlin, j'ai appris le nouveau mode de vie de Kalinin avec un grand retard et, de surcroît, d'une source totalement inattendue. Dans l'un des magazines humoristiques soviétiques est apparu, semble-t-il en 1925, une caricature représentant - c'est difficile à croire! - le chef de l'Etat dans un cadre très intime [117]. La similitude ne laisse place à aucun doute. De plus, dans le texte, de style très débridé, Kalinin était nommé avec les initiales de MI Je n'en croyais pas mes yeux.

- Qu'est - ce que c'est? - J'ai interrogé des personnes proches de moi, dont Serebryakov

(abattu en février 1937).

- C'est Staline qui donne le dernier avertissement à Kalinin.
- Mais pour quelle raison?
- Bien sûr, pas parce que la morale le protège. Doit Kalinin quoi - il repose.

En effet, Kalinin, qui connaissait trop bien le passé récent, n'a pas voulu reconnaître Staline comme le leader pendant longtemps. En d'autres termes, il avait peur d'associer son destin à lui.

- Ce cheval, dit-il dans un petit cercle, - livrera quand - quelque chose de notre charrette dans le fossé.

Ce n'est que progressivement, gémissant et poussant, qu'il s'est retourné contre moi; puis - contre Zinoviev et, enfin, avec une résistance encore plus grande - contre Rykov, Boukharine et Tomsky, avec lesquels il était le plus étroitement lié par ses tendances modérées. Yenukidze a fait la même évolution après Kalinin, mais plus dans l'ombre, sans aucun doute, avec des expériences intérieures plus profondes. De par sa nature, dont la principale caractéristique était l'adaptabilité douce, Yenukidze ne pouvait s'empêcher d'être dans le camp Thermidor. Mais ce n'était pas un carriériste, et encore moins un scélérat. Il lui était difficile de rompre avec les vieilles traditions et encore plus difficile de se retourner contre ces personnes qu'il respectait. Aux moments critiques, Yenukidze non seulement n'a pas fait preuve d'enthousiasme offensif, mais, au contraire, s'est plaint, a grommelé et a résisté. Staline le savait trop bien et a averti à plusieurs reprises Yenukidze. J'étais au courant, pour ainsi dire, de première main. Bien qu'il y a dix ans, le système de dénonciation empoisonnait déjà non seulement la vie politique, mais aussi les relations personnelles, alors il y avait encore de nombreuses oasis de confiance mutuelle. Yenukidze était très amical avec Serebryakov, à un moment donné une figure importante de l'opposition de gauche, et a souvent déversé son âme devant lui.

- Que veut-il (Staline) d'autre? - s'est plaint Yenukidze. - Je fais tout ce qu'on attend de moi, mais tout ne lui suffit pas. De plus, il veut que je le considère comme un génie.

Il est possible que Staline ait déjà mis Yenukidze sur la liste de ceux qui étaient censés se venger. Mais comme la liste s'est avérée très longue, Abel a dû attendre son tour pendant plusieurs années.

Au printemps 1925, ma femme et moi vivions dans le Caucase, à Soukhoum, sous les auspices de Nestor Lakoba, le chef généralement reconnu de la République abkhaze. Il était (il faut dire «était» à propos de tout le monde) un homme très minuscule, d'ailleurs presque sourd. Malgré l'amplificateur de son spécial qu'il avait dans sa poche, ce n'était pas facile de lui parler. Mais Nestor connaissait son Abkhazie, et l'Abkhazie connaissait Nestor, le héros de la guerre civile, un homme d'un grand courage, d'une grande fermeté et d'un esprit pratique. Mikhaïl Lakoba, le frère cadet de Nestor, était le «ministre de l'Intérieur» de la petite république et en même temps mon fidèle garde du corps pendant mes vacances en Abkhazie. Mikhaïl (également «était»), un Abkhaze jeune, modeste et joyeux, un de ceux en qui il n'y a pas de ruse. Je n'ai jamais eu de conversations politiques avec les frères. Une seule fois, Nestor m'a dit:

- Je ne vois rien de spécial en lui: ni intelligence, ni talent.

J'ai compris qu'il parlait de Staline et n'a pas soutenu la conversation. Ce printemps-là, la session ordinaire du Comité exécutif central ne s'est pas tenue à Moscou, mais à Tiflis, patrie de Staline et Yenukidze. Il y avait de vagues rumeurs d'une lutte entre Staline et deux autres triumvirs, Zinoviev et Kamenev. Un membre du [présidium] de la Commission électorale centrale Myasnikov et le chef adjoint du GPU Mogilevsky ont soudainement volé de Tiflis pour me rencontrer à Soukhoum. Dans les rangs de la bureaucratie, il y avait des chuchotements intenses sur la possibilité d'une alliance entre Staline et Trotsky. En effet, se préparant à l'explosion du triumvirat, Staline a voulu effrayer Zinoviev et Kamenev, qui ont facilement paniqué. Cependant, à cause d'un tabagisme imprudent ou pour une autre raison, l'avion diplomatique a pris feu en l'air et trois de ses passagers, ainsi que le pilote, ont été tués. Un jour ou deux plus tard, un autre avion est arrivé de Tiflis, amenant à Soukhoum deux membres du Comité exécutif central, mes amis -

l'ambassadeur soviétique en France Rakovsky et le commissaire du peuple de la poste Smirnov. L'opposition était déjà persécutée à ce moment-là.

- Qui vous a donné l'avion? Ai-je demandé avec surprise.
- Yenukidze!
- Comment en a-t-il décidé?
- Evidemment, pas à l'insu des autorités.

Mes invités m'ont dit que Yenukidze s'était épanoui, s'attendant à une réconciliation rapide avec l'opposition. Cependant, ni Rakovsky ni Smirnov n'avaient de mission politique à mon égard. Staline a simplement essayé, sans se lier à quoi que ce soit, de semer l'illusion chez les «trotzkystes», et la panique chez les zinoviévitistes. Cependant, Yenukidze, comme Nestor Lakoba, espérait sincèrement un changement de cap, et tous deux ont relevé la tête. Staline ne leur a pas oublié cela. Smirnov a été abattu lors du procès Zinoviev. Nestor Lakoba a été abattu sans procès[118], apparemment en raison de son refus de donner un témoignage «franc». Mikhail Lakoba a été abattu par le verdict du tribunal, au cours duquel il a donné des actes d'accusation fantastiques contre le frère déjà abattu.

Pour lier plus étroitement Yenukidze, Staline l'a présenté à la Commission centrale de contrôle, appelée à surveiller la moralité du parti. Staline avait-il prévu que Yenukidze lui-même serait poursuivi pour violation de la moralité du parti? De telles contradictions, en tout cas, ne l'ont jamais arrêté. Qu'il suffise de dire que le vieux bolchevik Rudzutak, qui a été arrêté pour les mêmes chefs d'accusation, a été pendant plusieurs années président de la Commission centrale de contrôle, t. E. - une sorte de grand prêtre du parti et de la morale soviétique. Grâce au système des vases communicants, j'ai su au cours des dernières années de ma vie à Moscou que Staline avait des archives spéciales contenant des documents et des preuves discréditant les rumeurs contre toutes les personnalités soviétiques de premier plan sans exception. En 1929, lors d'une rupture ouverte avec les membres de droite du Politburo - Boukharine, Rykov et Tomskiy - Staline ne réussit à garder Kalinine et Vorochilov de son côté que sous la menace de révélations diffamatoires. Au moins, mes amis de Constantinople m'ont écrit.

En novembre 1928, la Commission centrale de contrôle, avec la participation de nombreux représentants des commissions de contrôle de Moscou, a examiné la question de l'expulsion de Zinoviev, Kamenev et moi du parti. Le verdict a été prédéterminé à l'avance. Yenukidze était assis sur le podium. Nous n'avons pas épargné nos juges. Les membres de la commission ne se sentaient pas bien sous l'exposition. Le pauvre Abel n'avait pas de visage. Puis Sakharov a parlé[119], l'un des staliniens les plus fiables, un type spécial de gangster, prêt à toute bassesse. Le discours de Sakharov consistait en de véritables malédictions. J'ai demandé à être arrêté. Mais les membres du présidium, qui savaient trop bien qui avait dicté le discours, n'ont pas osé le faire. J'ai déclaré que je n'avais rien à faire dans une telle réunion et j'ai quitté la salle. Au bout d'un moment, j'ai été rejoint par Zinoviev et Kamenev, que certains membres de la commission ont essayé d'arrêter. Quelques minutes plus tard, Yenukidze m'a téléphoné à mon appartement et a commencé à me persuader de retourner à la réunion.

- Comment tolérez-vous les hooligans dans la plus haute institution du parti?
- Lev Davydovich, - Abel m'a supplié, - que signifie Sakharov?

« Plus de valeur que toi, de toute façon, » répondis-je, « car il fait ce qu'on lui a ordonné de faire, et tu pleures simplement.

Yenukidze a répondu que - quelque chose d'incohérent, dont il était évident qu'il espérait un miracle. Mais je n'espérais pas de miracle.

« Tu n'ose pas réprimander Sakharov, n'est-ce pas?»

Yenukidze resta silencieux.

- Après tout, vous voterez pour mon expulsion dans cinq minutes?

Un lourd soupir suivit. C'était ma dernière explication avec Abel. Quelques semaines plus tard, j'étais déjà en exil en Asie centrale, un an plus tard - en exil en Turquie. Yenukidze a continué

à être le secrétaire de la CEC. Franchement, j'ai commencé à oublier Yenukidze. Mais Staline se souvenait de lui.

Yenukidze a été limogé quelques mois après l'assassinat de Kirov, peu après le premier procès de Zinoviev-Kamenev, lorsqu'ils ont été condamnés «seulement» à 10 et 5 ans de prison en tant qu'auteurs «moraux» présumés de l'acte terroriste. Il ne fait aucun doute que Yenukidze, avec des dizaines d'autres bolcheviks, a tenté de protester contre le début des représailles contre la vieille garde de Lénine. Quelle forme a pris la protestation? Oh, loin d'une conspiration! Yenukidze a persuadé Kalinin, a téléphoné aux membres du Politburo, peut-être Staline lui-même. C'était assez. En tant que secrétaire du Comité exécutif central, l'une des figures centrales du Kremlin, Yenukidze était totalement intolérant à un moment où Staline pariait sur une gigantesque fraude judiciaire. Mais Yenukidze était encore une figure trop grande, bénéficiait de trop de sympathies et ressemblait trop peu à un conspirateur ou à un espion (alors ces termes gardaient encore une ombre de sens dans le vocabulaire du Kremlin) pour être simplement abattu sans parler. Staline a décidé d'agir par tranches. Le Comité exécutif central de la Fédération transcaucasienne - sur ordre secret de Staline - a demandé au Kremlin de "libérer" Yenukidze de ses fonctions de secrétaire du Comité exécutif central de l'URSS, afin qu'il puisse être élu président de l'organe suprême soviétique de Transcaucasie. Cette demande a été acceptée début mars. Mais Yenukidze a difficilement réussi à se rendre à Tiflis, comme les journaux l'ont déjà rapporté sur sa nomination ... à la tête des stations balnéaires du Caucase. Cette nomination, qui avait le caractère d'une moquerie - tout à fait à la manière de Staline - n'augurait rien de bon. Yenukidze était-il vraiment responsable des stations pour les deux ans et demi à venir? Très probablement, il était simplement sous la supervision du GPU dans le Caucase. Mais Yenukidze n'a pas abandonné. Le deuxième procès de Zinoviev-Kamenev (août 1936), qui s'est terminé par l'exécution de tous les accusés, a apparemment aigri le vieil Abel. Il est absurde que la "lettre semi-apocryphe du vieux bolchevique" parue à l'étranger appartienne à Yenukidze [\[120\]](#). Non, il n'était pas capable d'une telle démarche. Mais Abel était indigné, grommelait, peut-être maudit. C'était trop dangereux. Yenukidze en savait trop. Il fallait agir de manière décisive. Yenukidze a été arrêté. L'accusation initiale était vague: style de vie trop large, népotisme, etc. Staline a agi par tranches. Mais Yenukidze n'a pas abandonné même [ici\[121\]](#). Il a refusé de donner tout - les «aveux» qui seraient inclus dans le nombre de processus Boukharine accusé - Rykov. Un défendeur n'est pas un défendeur sans aveux volontaires. Yenukidze a été abattu sans procès - comme "un traître et un ennemi du peuple". Lénine ne prévoyait pas une telle fin pour Abel, et pourtant il savait beaucoup prévoir.

Le sort de Yenukidze est d'autant plus instructif qu'il était lui-même un homme sans aucune marque particulière, plus un type qu'une personne. Il a été victime de son appartenance aux vieux bolcheviks. La vie de cette génération avait sa propre période héroïque: imprimerie clandestine, batailles avec la police tsariste, arrestations, exil. L'année 1905 fut, par essence, le point culminant de l'orbite des «vieux bolcheviks», qui dans leurs idées n'allaient pas plus loin que la révolution démocratique. Par le coup d'État d'octobre, ces personnes, déjà battues par la vie et fatiguées, se sont pour la plupart jointes au cœur serré. Mais les plus confiants ont commencé à trouver un emploi dans l'appareil soviétique. Après la victoire militaire sur les ennemis, il leur semblait qu'une vie paisible et insouciante les attendait. Mais l'histoire a trompé Abel Yenukidze. Les principales difficultés se profilent. Un régime totalitaire était nécessaire pour offrir à des millions de fonctionnaires, petits et grands, un steak, une bouteille de vin et d'autres bénédictions de la vie. Il est peu probable que Yenukidze lui-même - pas du tout un théoricien - ait su sortir l'autocratie de Staline de la soif de confort de la bureaucratie. Il était simplement l'un des outils de Staline pour planter une nouvelle caste privilégiée. La «corruption domestique» dont il était personnellement accusé était en fait un élément organique de la politique officielle. Yenukidze n'est pas mort pour cela, mais pour le fait qu'il ne pouvait pas aller jusqu'au bout. Il a enduré longtemps, obéi et s'est adapté. Mais la limite est venue, qu'il n'a pas pu franchir. Yenukidze n'a pas organisé de complots

et n'a pas préparé d'actes terroristes. Il leva simplement sa tête grise d'horreur et de désespoir. Il a rappelé, peut-être, la vieille prophétie de Kalinin: Staline nous emmènera tous dans le fossé. Je me suis probablement souvenu de l'avertissement de Lénine: Staline est déloyal et abusera de son pouvoir. Yenukidze a essayé d'arrêter la main levée au-dessus de la tête des vieux bolcheviks. C'était assez. Le chef du GPU a reçu l'ordre d'arrêter Yenukidze. Mais même Genrikh Yagoda, le cynique et carriériste qui a préparé le procès Zinoviev, a été effrayé par cette nouvelle mission. Puis Yagoda a été remplacé par un étranger Yezhov, qui n'avait rien à voir avec le passé. Yezhov a facilement conduit tout le monde sous le Mauser vers qui Staline a pointé son doigt. Yenukidze était l'un des derniers. En sa personne, l'ancienne génération de bolcheviks a quitté la scène, du moins sans auto-humiliation.

*Coyoacan,
8 janvier 1938*

application

Au Secrétariat de la Commission Centrale de Contrôle Camarade Janson

En raison de mon absence à Moscou, je réponds à votre demande concernant le camarade Yenukidze tardivement.

Je parlais de la lignée du camarade. Yenukidze de la révolution de février, plus précisément, de mai, lorsque je suis arrivé de captivité canadienne, à la révolution d'octobre.

Yenukidze prétend qu'il était bolchevique à cette époque. Je lui ai rappelé qu'il avait adopté une attitude hésitante et attentiste - comme Eliava ou Surits - et que je lui ai dit à deux reprises: «Venez chez nous». À ce Yenukidze objecté à plusieurs reprises:

Je ne t'ai jamais parlé.

Et plus loin:

Je ne l'ai jamais rencontré personnellement et ne lui ai jamais parlé.

Déjà, ces déclarations catégoriques sont déroutantes. Pendant cette période (avril-août), les bolcheviks dans les organes gouvernants soviétiques: au Comité exécutif central, à la tête des sections ouvrières et militaires du Soviet de Petrograd - étaient en abondance. Je les ai tous contactés dans les premières semaines après mon arrivée d'Amérique. Comment se fait-il que Yenukidze ne me parle jamais et ne me connaisse pas? A-t-il assisté aux réunions de la faction bolchevique? Oui ou non?

Qui appartenait aux bolcheviks et qui n'en faisait pas partie - a été révélé particulièrement clairement dans les jours de juillet. Le présidium de la CEC a convoqué le plénum de la CEC. La faction bolchevique a discuté - en l'absence de Lénine, Zinoviev et Kamenev - de la question de savoir quelle ligne adopter au Plénum. Yenukidze était-il alors membre du Comité exécutif central, était-il présent à la réunion de la faction bolchevique?

Lorsque les bolcheviks ont été écrasés, Yenukidze est-il venu pour leur défense? Où était Yenukidze quand le régiment convoqué par Kerensky depuis le front est entré dans le palais de Tauride, quand ils nous ont persécutés en tant que traîtres, agents Hohenzollern, défaitistes révolutionnaires et contre-révolutionnaires? Où était Yenukidze alors? A-t-il participé aux réunions d'un petit groupe de députés bolcheviks, a-t-il pris la parole pour défendre les bolcheviks? Avez-vous pris le parti de quelque chose - jamais et comment - avec Lénine quand il a été persécuté en tant qu'agent de Hohenzollern?

Quand Lénine et Zinoviev se cachaient, quand Kamenev a été arrêté, quelles mesures Yenukidze a-t-il prises pour réfuter les calomnies à leur encontre? En a-t-il parlé au CEC? Ou sur les pages de l'Izvestia officielle? Laissez-le chercher et indiquer les transcriptions de ses discours, ou ses articles, ou ses déclarations.

Yenukidze est-il venu au quartier général bolchevique, à la rédaction de la Pravda? Avez-

vous collaboré à la Pravda et à nos autres publications pendant la période critique (mai - août)?

A-t-il parlé lors de réunions et de rassemblements avec des discours bolcheviks?

De quelle organisation Yenukidze a-t-il rejoint la CEC? Sur la liste de qui? À qui avez-vous rendu compte? Cette question peut et doit être vérifiée d'après les procès-verbaux du premier congrès des soviets et de la CEC.

De plus, je me réserve le droit de citer un certain nombre de témoins qui pendant la période la plus critique (mai - août) personne n'a vu le camarade Yenukidze dans le milieu bolchevique.

3 octobre 1927

L. Trotsky

Serebrovsky

À la Commission de la Commission centrale de contrôle du PCUS (b)

t. A. SALTS, E. YAROSLAVSKY ET M. ULYANOVA

24 mai 1926

Chers camarades!

Votre demande datée du 28 avril concernant le camarade Serebrovsky a été reçu par moi après mon retour à Moscou. Par conséquent, je n'ai l'occasion d'y répondre que maintenant.

1. Camarade. Je connais Serebrovsky depuis 1905. Il était alors membre de l'escouade de combat menchevik (je pense) et était membre du Soviet de Pétersbourg. Je le connaissais comme le militant le plus courageux et le considérais comme un ouvrier. En tant qu'étudiant - technologue (semble-t-il), il vivait séparément de sa famille, en tant que prolétaire, sous le nom de Loginov. Après l'arrestation du soviétique en 1905, j'ai perdu de vue Loginov pendant 12 ans. Je ne l'ai revu qu'au début de mai 1917, à mon retour de captivité canadienne. Ayant appris par les journaux mon arrivée, le camarade Serebrovsky est venu chez moi. Je n'ai pas reconnu du tout dans l'officier Serebrovsky l'ancien militant de 1905. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai appris que Serebrovskii était donc étudiant en 1905. - Technologie et il a ensuite terminé ses études d'ingénieur, semble-t-il, en Belgique. Serebrovsky m'a demandé de déménager immédiatement dans son appartement avec toute la famille. Pour expliquer cela, je dois dire qu'il m'a traité très chaleureusement en 1905. Camarade Serebrovsky a emmené ma famille et moi dans l'une des grandes usines de Petrograd, où il a été directeur du département militaire. Immédiatement, j'ai su que Serebrovskii est donc nommé par le membre du Conseil du Trésor de - l'autre usine.

Ma famille et moi avons passé plusieurs jours dans l'appartement de Serebrovsky [122]. Je dois dire, cependant, qu'à mesure que la conversation passait des souvenirs du passé aux problèmes actuels de la révolution, les relations ont commencé à se détériorer; T. Serebrovsky et sa femme étaient très patriotiques, parlaient de la nécessité de mettre fin aux Allemands et étaient hostiles aux bolcheviks. Pour cette raison, ma femme et moi avons quitté l'appartement des Serebrovskys.

La réponse à la deuxième question découle de ce qui a été dit: à l'été 1917, le camarade Serebrovsky ne pouvait pas être membre de notre parti. Je ne sais pas s'il appartenait à un autre parti à l'époque. Il m'a impressionné en tant qu'ingénieur d'affaires - un patriote chez qui les événements ont suscité des échos de 1905. Je ne sais rien de la relation entre les camarades Serebrovsky et Shlyapnikov.

Le camarade Serebrovsky a-t-il été impliqué dans le travail en 1917-1918 en tant que membre de notre parti? En 1917, cela ne pouvait guère être le cas. Cependant, je ne peux pas l'affirmer catégoriquement, car après plusieurs jours du séjour mentionné dans son appartement je ne l'ai pas rencontré et je ne suis pas au courant de son évolution. Je me souviens que j'ai été

impliqué pour l'amener au travail comme ingénieur - ingénieur, administrateur, mais ce n'est que plus tard - soit dans la seconde moitié de 1918 - le premier, soit au début de 1919. À cette époque, je ne considérais pas Serebrovsky comme un membre du parti, mais je le traitais plutôt comme un ingénieur capable et énergique. . - Le fait que Serebrovskii soit devenu membre du parti, je l'ai trouvé relativement plus tard - lui semble la même chose lors d'une des réunions, il semble, en même temps, qu'il ait appris qu'il était membre du Comité central du Parti communiste azerbaïdjanaise. Cela m'a quelque peu surpris, car je pensais que le camarade Serebrovsky avait rompu intérieurement avec la politique depuis longtemps.

Le camarade Serebrovsky était-il en 1917 un représentant des intérêts des capitalistes, notre ennemi de classe? Je ne peux rien ajouter à ce que j'ai dit au premier paragraphe. T. Serebrovsky a été directeur de grandes usines en mission de l'administration militaire. S'il est entré en même temps - volontairement ou d'office - dans l'une ou l'autre organisation d'éleveurs, je ne sais pas. Quelle était sa relation avec les travailleurs, je ne sais pas. Il était hostile aux bolcheviks. Mon ignorance s'explique par le fait qu'après que ses sentiments patriotiques et anti-bolcheviques me soient devenus clairs, j'ai naturellement évité toute conversation sur des sujets politiques et sociaux en général et me suis précipité pour quitter l'usine.

En conclusion, je dois ajouter que j'ai été complètement étonné de voir le nom du camarade Serebrovsky sur la liste des membres des candidats du Comité central.

L. Trotsky

PS Après avoir écrit cette réponse, j'ai vu sur la liste des délégués au XIVe Congrès du Parti que le camarade Serebrovsky était crédité de l'expérience du parti depuis 1903 [123]. Cela ne correspond pas à mon idée du camarade Serebrovsky. Cependant, comme je l'ai fait remarquer, certains des autres délégués ont reconnu une expérience qui ne coïncide pas avec la nature réelle des travaux antérieurs. Il est possible que de simples erreurs de frappe ou des oubliés éditoriaux soient impliqués.

26 mai 1926

À la Commission de la Commission centrale de contrôle du PCUS (b)

T. T. SALTS, YAROSLAVSKY, M. ULYANOVA

Chers camarades!

En plus de sa lettre du 24 - . Mai à propos de Serebrovskii t doivent communiquer la circonstance suivante, qui m'a rappelé l'autre jour alors Hatters en parlant de la t Serebrovskaya ...

En 1917 (et, peut - être, au début de 1918 - le premier) originaire du CC (ou plutôt, dans un environnement de deux - trois membres de sa) question de Commissar du commerce et de l'industrie populaire en relation avec le sabotage général de l'intelligentsia technique. Lénine a avancé une telle idée sur: et s'il en gagnait - une ingénierie majeure, qui dans le passé ne lui aurait pas inspiré trop d'antipathie envers les ouvriers et aurait en même temps la crédibilité auprès des ingénieurs? Ces épices avec le nom pourrait être nommé commissaire du peuple du commerce et de l'industrie sans - tout pouvoir sérieux sous la supervision directe du Conseil des commissaires du peuple. Le but de cette nomination est d'embarrasser les saboteurs et d'introduire une scission dans leurs rangs. Si ce spécialiste du nom essayait d'être arbitraire, il pourra être déplacé en un rien de temps. C'était à peu près la ligne de pensée de Vladimir Ilitch. Il a lui-même nommé LB Krasin comme un candidat souhaitable, qui à l'époque, comme nous le savons, non seulement se tenait en dehors du parti, mais refusait également toute sorte de travail conjoint. Par conséquent, nous craignions que Krasin n'aille pas et cherchions d'autres noms. C'était alors - je devrais être, et j'ai appelé pour la première fois Vladimir Ilitch Serebrovskii en tant qu'ingénieur avec le nom et avec le célèbre passé révolutionnaire. A cette occasion, il doit y avoir eu des négociations avec le camarade Shlyapnikov.

Pour autant que je me souvienne, les dirigeants du syndicat des métallurgistes se sont

prononcés contre Krasin et Serebrovsky. D'où, semble-t-il, la nomination du camarade Shlyapnikov comme commissaire du peuple au commerce et à l'industrie.

Dans ce cas, je n'ai plus pris part. Négociations avec les métallurgistes, etc. dirigé, probablement, directement par Vladimir Ilitch. Ma participation, comme je l'ai dit, s'est exprimée dans le fait que j'ai proposé très provisoirement et hypothétiquement Serebrovsky comme spécialiste majeur non-parti, qu'il serait bon de faire travailler de manière responsable afin de semer la confusion dans les rangs de l'ingénierie du sabotage.

L. Trotsky 23 juin 1926

Blumkin

Cher ami![[124](#)]

Dans le numéro du 29 décembre 1929 de Posledniye Novosti, il y a le télégramme suivant:

"BLUMKIN SHOT."

«Cologne, 28 décembre.

Le correspondant moscovite de Kölnische Zeitung a télégraphié: Le notoire Blumkin, le tueur de Mirbach, a été arrêté sur un mandat GPU l'autre jour.

Blumkin a été dénoncé pour avoir entretenu une relation secrète avec Trotsky. Par le verdict du conseil d'administration du GPU, Blumkin a été abattu."

Ce message est-il correct? Je n'ai aucune certitude absolue à ce sujet. Mais un certain nombre de circonstances permettent non seulement, mais font également penser que c'est vrai. Pour le dire encore plus précisément: en interne, je n'en doute pas du tout. La seule chose qui manque est la confirmation légale du meurtre de Blumkin par Staline.

Vous savez bien sûr que Blumkin, peu après le soulèvement des socialistes révolutionnaires de gauche, est passé aux bolcheviks, a pris une part héroïque à la guerre civile. Puis il a longtemps travaillé dans mon secrétariat militaire. Par la suite, il a travaillé principalement selon les lignes du GPU, mais aussi selon les lignes militaires et partisanes. Il a effectué des missions très importantes dans différents pays. Sa loyauté envers la Révolution d'Octobre et le parti était inconditionnelle.

Jusqu'à la dernière heure, Blumkin est resté dans le travail soviétique responsable. Comment pouvait-il s'y accrocher, étant un opposant? Cela s'explique par la nature de son travail: il avait un caractère tout à fait individuel; Blumkin n'a pas ou presque jamais eu à traiter avec les cellules du parti, à participer à la discussion des questions du parti, etc. Cela ne veut pas dire qu'il a caché ses vues. Au contraire, Blumkin a déclaré à Menzhinsky et Trilliser, l'ancien chef du département des affaires étrangères du GPU, que ses sympathies étaient du côté de l'opposition, mais que, bien sûr, il était prêt, comme tout opposant, à faire son travail responsable au service de la révolution d'octobre. Menzhinsky et Trilliser considéraient Blumkin irremplaçable, et ce n'était pas une erreur. Ils l'ont laissé au travail qu'il a fait jusqu'à la fin.

Blumkin m'a vraiment retrouvé à Constantinople. J'ai déjà mentionné ci-dessus que Blumkin était personnellement étroitement lié à moi par le biais de son travail au sein de mon secrétariat. Il a notamment préparé un de mes volumes militaires (j'en parle dans la préface de ce volume). Blumkin est venu me voir à Constantinople pour savoir comment j'évalue la situation et vérifier s'il fait la bonne chose en restant au service du gouvernement, qui expulse, exile et emprisonne ses plus proches collaborateurs. Je lui ai répondu, bien sûr, qu'il faisait tout à fait juste dans l'accomplissement de son devoir révolutionnaire - non pas par rapport au gouvernement stalinien, qui avait usurpé les droits du parti, mais par rapport à la révolution d'octobre.

Vous avez peut-être lu dans l'un des articles de Yaroslavsky un lien vers le fait qu'au cours de l'été, j'ai parlé avec un visiteur et lui ai prédit la mort imminente et inévitable du régime soviétique. Bien sûr, le méprisable sycophant ment. Mais à partir d'une comparaison des faits et

des dates, il est clair pour moi qu'il s'agit de ma conversation avec Blumkin. A sa question sur la compatibilité de son travail avec son appartenance à l'opposition, je lui ai dit, entre autres, que mon expulsion à l'étranger, comme l'emprisonnement d'autres camarades, n'a pas changé notre ligne principale; qu'en cas de danger, l'opposition sera en première ligne; que dans les moments difficiles, Staline devrait les appeler, comme Tsereteli a appelé les bolcheviks contre Kornilov. A cet égard, j'ai dit: "Dès qu'il est trop tard".

Evidemment, après son arrestation, Blumkin a présenté cette conversation comme la preuve des vrais sentiments et intentions de l'opposition: il ne faut pas oublier que j'ai été expulsé pour avoir préparé une lutte armée contre le pouvoir soviétique! Par l'intermédiaire de Blumkin, j'ai envoyé une lettre d'information à des personnes partageant les mêmes idées à Moscou[125]_, qui était basé sur les mêmes vues que j'ai exprimées dans un certain nombre d'articles publiés: les répressions des staliniens contre nous ne signifient pas encore un changement dans la nature de classe de l'État, mais seulement préparent et facilitent un tel changement; notre chemin - toujours par la réforme, pas la révolution; une lutte irréconciliable pour leurs vues doit être calculée pendant longtemps.

Plus tard, j'ai reçu un message disant que Blumkin avait été arrêté et que la lettre envoyée par son intermédiaire était tombée entre les mains de Staline. Je ne sais pas dans quelles conditions Blumkin a été arrêté. Les autorités de Moscou savaient qu'il était à Constantinople. Ses supérieurs (Menzhinsky, Trilliser) connaissaient ses opinions d'opposition. Il est retourné à Moscou de sa propre initiative dans l'intérêt du travail qu'il faisait. À propos de ce qui suit, je ne sais que ce qui est dit dans le télégramme que j'ai cité ci-dessus "Kölnische Zeitung".

La signification de ce fait est explicite. Vous connaissez le fameux processus de 1922 selon lequel même les socialistes - les révolutionnaires qui ont organisé l'attentat contre Lénine, Uritsky, Volodarsky, moi et d'autres, n'ont pas été fusillés. Parmi les socialistes de gauche - révolutionnaires, auxquels appartenait Blumkin en 1918, seul Aleksandrovich a été abattu au moment du soulèvement qu'il a organisé. Blumkin, un participant à ce soulèvement, est rapidement devenu un membre du Parti bolchevique et un ouvrier soviétique actif. Mais, s'il n'a pas été abattu en 1918 pour avoir dirigé la participation à un soulèvement armé contre le pouvoir soviétique, il a été abattu en 1929 parce qu'il, servant de manière désintéressée la cause de la révolution d'octobre, n'était cependant pas d'accord sur les questions les plus importantes avec la faction de Staline et considérait sa devoir de diffuser les vues des bolcheviks - léninistes (opposition).

Blumkin a été abattu - je le répète, personnellement je ne doute pas de ce fait - par ordre du GPU. Un tel fait n'a pu avoir lieu que parce que le GPU est devenu un organe purement personnel de Staline. Pendant les années de la guerre civile, la Tcheka a effectué un travail sévère. Mais ce travail a été effectué sous le contrôle du parti. Des centaines de fois parmi le parti, il y a eu des protestations, des déclarations, des demandes d'explications sur ces ou ces phrases. À la tête de la Tcheka se trouvait Dzerzhinsky, un homme d'une grande force morale. Il était subordonné au Politburo, dont les membres avaient leur propre opinion sur toutes les questions et savaient comment le défendre. Tout cela a créé une garantie que la Tcheka était un instrument de la dictature révolutionnaire. Le parti est maintenant étranglé. Des milliers, des dizaines de milliers de membres du parti chuchoteront d'horreur à propos de la fusillade de Blumkin dans les coins. Le GPU est dirigé par Menzhinsky, non pas un homme, mais l'ombre d'un homme [126]_. Le rôle principal dans le GPU est joué par Yagoda, un misérable carriériste qui a lié son destin avec celui de Staline et est prêt à exécuter, sans hésitation ni raisonnement, aucun de ses ordres personnels. Le Politburo n'existe pas. Boukharine a déjà déclaré que Staline tenait entre ses mains les membres du soi-disant Politburo à l'aide de documents collectés via le GPU. Dans ces conditions, le massacre sanglant de Blumkin était l'affaire personnelle de Staline.

Ce crime inouï ne peut passer sans laisser de trace même dans les conditions actuelles de l'appareil de la toute-puissance. Staline ne pouvait s'empêcher de ressentir cela à l'avance, et le fait

qu'avec toute sa prudence il ait décidé de tuer Blumkin, témoigne de la grande peur de cet homme pour l'opposition de gauche. Il ne fait aucun doute que Blumkin a été victime d'expiation pour le fait que seule une petite minorité de l'opposition a suivi Radek et les autres capitulateurs, tandis que l'opposition à l'étranger dans un certain nombre de pays enregistre de sérieux succès idéologiques et organisationnels.

En tirant sur Blumkin, Staline veut dire à l'opposition internationale des bolcheviks - leninistes qu'à l'intérieur du pays, il a des centaines et des milliers d'otages qui paieront de leur tête les succès du véritable bolchevisme sur la scène mondiale. En d'autres termes, après l'expulsion du parti, la privation de travail, la condamnation des familles à la famine, à l'emprisonnement, aux déportations et à l'exil, Staline tente d'intimider l'opposition avec le dernier moyen qui reste entre ses mains: les exécutions.

Il est prudent de prédire que les résultats seront directement opposés aux objectifs que Staline se fixe. Une tendance idéologique historiquement progressiste, basée sur la logique objective du développement, ne peut être ni intimidée ni abattue. Il est clair, cependant, que l'opposition ne peut, compte sur le cours objectif des choses, être passive face à la nouvelle période, cette fois sanglante, des répressions thermidoriennes de Staline. Nous devons immédiatement ouvrir une campagne internationale dans laquelle chaque opposant doit faire ce qui, dans d'autres conditions, tomberait sur les épaules de trois, cinq ou dix personnes.

Comment imaginer le déroulement de cette campagne?

Tout d'abord, le fait lui-même doit être porté à l'attention de tous les communistes et la direction officielle du parti doit être invitée à confirmer ou à nier ce fait. Plus la question est soulevée de manière décisive, large et audacieuse, plus la direction officielle est prise par surprise, plus tôt il sera possible d'obtenir la divulgation de tout le contexte de cette affaire. Il faut créer un environnement, à Paris, Berlin, Vienne, Prague, New - York a exigé une explication de Moscou.

Que faut-il pour cela? Tout d'abord, il me semble, de publier un petit bout de papier sur le sujet: "Est-il vrai que Staline a tué le camarade Blumkin?" Dans ce dépliant, les Kashens, Thälmann and Co. doivent signaler les questions suivantes: sont-ils au courant de ce fait? Assument-ils la responsabilité du meurtre d'un révolutionnaire prolétarien par la clique stalinienne?

S'il n'y a pas de réponse à la première demande - et c'est probablement le cas -, alors un deuxième dépliant, plus offensant, devrait être publié dans un esprit de poursuite, et distribué à des dizaines de milliers d'exemplaires par tous les moyens et canaux possibles.

Il est possible que Staline va essayer si la pression de l'Occident et de l'anxiété dans le PCUS mettre un peu - une possibilité empoisonnée dans le cadre de l'esprit de « agent Wrangel » de la préparation d'une insurrection ou d'actes terroristes. Il faut se préparer à de telles abominations. Il est peu probable, cependant, que de telles explications fassent une impression sérieuse, à la fois parce qu'elles sentent en général trop les méthodes de la police bonapartiste et, en particulier, parce que dans la lutte contre l'opposition, Staline, en substance, avait déjà épuisé ces ressources. Il n'est pas nécessaire de rappeler que la position de principe sur laquelle Blumkin se tenait avec nous tous excluait toute méthode de lutte aventureuse de sa part.

Le cas Blumkin devrait être le cas de Sacco et Vanzetti de l'opposition communiste de gauche. La lutte pour sauver notre peuple aux vues similaires en URSS doit en même temps mettre à l'épreuve les rangs de l'opposition dans les pays occidentaux. Ayant mené la campagne de manière révolutionnaire, c'est-à-dire avec le plus grand effort des forces et avec le plus grand sacrifice de soi, l'opposition va aussitôt croître d'une tête entière. Cela nous donnera le droit de dire que Blumkin n'a pas donné sa vie pour rien,

* * *

Chaque centre d'opposition doit soigneusement discuter des prochaines étapes de la

campagne et les préparer avec le plus grand soin.

Pour la mise en œuvre pratique des mesures prévues, il vaut peut-être mieux élire dans chaque ville une troïka de plénipotentiaires, à laquelle tous les membres de l'organisation d'opposition devraient être subordonnés pour la conduite de cette campagne.

Il est possible qu'avant que cette lettre ne vous parvienne, il y ait des rapports de ce genre sur le sort de Blumkin dans la presse, ce qui rendra inutiles d'autres demandes "légales" de confirmation ou de réfutation. Ensuite, vous devrez simplement énoncer le fait et demander au Comité central du parti s'il assume la responsabilité devant la classe ouvrière de ce crime.

Toute la tâche est que la demande ne se transforme pas en un plan blanc, c'est-à-dire qu'elle ne se résume pas à une édition en un acte d'un dépliant. Nous devons trouver des moyens de soulever cette question encore et encore, ou de rejeter cette accusation - à bout portant. Il faut pénétrer le Parti et les réunions ouvrières en général. Nous devons préparer des affiches, des feuilles volantes courtes (dix lignes), etc., etc.

Il vaut mieux utiliser le matériel contenu dans cette lettre en plusieurs parties, laissant entrer tout ce qui a trait à la rencontre de Blumkin avec moi à Constantinople, non pas dans la première feuille, mais dans la seconde.

Je livrerais des documents supplémentaires à l'avenir, en particulier, j'enverrai la description de Blumkin sous la forme d'une nécrologie, lorsque les derniers doutes, purement formels, sur son sort seront levés.

Avec des salutations oppositionnelles

L. Trotsky le 4 janvier 1930.

application

Extrait d'une lettre de L. Trotsky à Max Eastman[\[127\]](#)

Janvier 1930 4 ville de

Cher ami!

Je vous envoie une lettre consacrée à l'exécution de Blumkin. Cette lettre, comme on peut le voir d'après son texte, n'est pas destinée à être imprimée dans sa forme complète, mais à être utilisée dans cette propagande orale et imprimée, qui est absolument nécessaire en rapport avec cette question (cela est détaillé dans la lettre elle-même).

J'espère que les amis américains montreront l'énergie nécessaire dans cette affaire et donneront à Foster[\[128\]](#) et d'autres, face aux masses, la question est catégorique: assume-t-il la responsabilité du meurtre de Blumkin? [...]

Maksim Gorky

Gorky est mort alors qu'il n'avait plus rien à dire. Cela se concilie avec la mort d'un écrivain remarquable qui a laissé une empreinte majeure sur le développement de l'intelligentsia russe et de la classe ouvrière pendant 40 ans.

Gorky a commencé comme un poète aux pieds nus. Cette première période est sa meilleure période en tant qu'artiste. D'en bas, des bidonvilles, Gorki a apporté à l'intelligentsia russe un esprit romantique d'audace - le courage de gens qui n'ont rien à perdre. L'intelligentsia allait simplement briser les chaînes du tsarisme. Elle avait besoin d'audace elle-même, et elle a porté cette audace aux masses.

Mais dans les événements de la révolution, il n'y avait, bien sûr, pas de place pour un clochard vivant, sauf peut-être dans les vols et les pogroms. En décembre 1905, le prolétariat se

heurte à l'intelligentsia radicale qui porte Gorki sur ses épaules en ennemi. Gorki a fait un effort honnête et, à sa manière, héroïque: tourner son visage vers le prolétariat. «Mère» reste le fruit le plus marquant de ce tournant. L'écrivain était maintenant infiniment plus large et creusait plus profondément que dans les premières années. Cependant, l'école littéraire et les études politiques n'ont pas remplacé la magnifique immédiateté de la période initiale. Chez le clochard, qui se prit fermement en main, une froide rationalité se retrouva. L'artiste a commencé à s'égarer dans le didactisme. Au cours des années de réaction, Gorki s'est scindé entre la classe ouvrière, qui avait quitté l'arène ouverte, et son vieil ami - l'ennemi, l'intelligentsia, avec ses nouvelles quêtes religieuses. Avec le regretté Lunacharsky, il a rendu hommage à la vague de mysticisme. L'histoire faible "Confession" est restée un monument à cet abandon spirituel.

Le plus profond de tout dans cet extraordinaire autodidacte se trouvait l'admiration pour la culture: la première introduction tardive à elle, pour ainsi dire, le brûla à vie. Il manquait à Gorki une véritable école de pensée ou une intuition historique pour établir la distance appropriée entre lui-même et la culture et gagner ainsi la nécessaire liberté d'appréciation critique. Dans son attitude envers la culture, il y avait toujours beaucoup de fétichisme et d'idolâtrie.

Gorki a abordé la guerre principalement avec un sentiment de peur pour les valeurs culturelles de l'humanité. Il n'était pas tant un internationaliste qu'un cosmopolite culturel, bien que russe dans l'âme. Il ne s'éleva pas à une vision révolutionnaire de la guerre, ni à une vision dialectique de la culture. Mais néanmoins, il était bien au-dessus de la fraternité intellectuelle patriotique.

Gorki a accueilli la révolution de 1917 avec inquiétude, presque comme le directeur d'un musée culturel: des soldats "débridés" et des travailleurs "sans emploi" lui inspiraient une horreur directe. Le soulèvement orageux et chaotique des jours de juillet ne lui fit que dégoûter. Il rejoignit à nouveau l'aile gauche de l'intelligentsia, qui accepta la révolution, mais sans désordre. Il a rencontré le coup d'État d'octobre comme un ennemi direct, cependant, un ennemi passif, pas un ennemi actif.

Il était très difficile pour Gorki d'accepter le fait du coup d'État victorieux: la dévastation régnait dans le pays, l'intelligentsia était affamée et persécutée, la culture était (ou semblait) en danger. Au cours de ces premières années, il a agi principalement en tant que médiateur entre le régime soviétique et l'ancienne intelligentsia, en tant qu'intercesseur avant la révolution. Lénine, qui appréciait et aimait Gorki, avait très peur d'être victime de ses relations et de ses faiblesses, et a finalement réussi son départ volontaire à l'étranger.

Gorki n'a accepté le régime soviétique qu'après la fin du «désordre» et le début de l'ascension économique et culturelle. Il a profondément apprécié le mouvement gigantesque des masses vers l'illumination et, en signe de gratitude, a bénit rétroactivement le coup d'État d'octobre.

La dernière période de sa vie fut sans aucun doute la période du déclin. Mais ce coucher de soleil fait également partie intégrante de son orbite de vie. Le dialectisme de sa nature a maintenant acquis une large portée. Gorky a enseigné sans relâche aux jeunes écrivains, même aux écoliers, n'a pas toujours enseigné ce qu'il devrait, mais avec une persévérance sincère et une générosité spirituelle, ce qui a plus que racheté son amitié trop vaste avec la bureaucratie. Et dans cette amitié, avec des traits humains, trop humains, le même souci de la technologie, de la science, de l'art vécu et prévalait: «l'absolutisme éclairé» s'entend bien avec le service de la «culture». Gorky pensait que sans bureaucratie, il n'y aurait pas de tracteurs, pas de plans quinquennaux ou, surtout, de machines à imprimer et de papier. En même temps, il pardonnait déjà à la bureaucratie la mauvaise qualité du papier et même le caractère intolérablement byzantin de la littérature qualifiée de «prolétarienne».

L'émigration blanche pour la plupart traite Gorki avec haine et ne le traite que comme un «traître». Ce que Gorky a réellement changé n'est pas clair; nous devons encore penser - les idéaux de la propriété privée. Haine à Gorki "ancien peuple" Bel - étage - avec un hommage légitime et honorable à ce grand homme.

Dans la presse soviétique, la figure à peine refroidie de Gorki tente d'accumuler des montagnes d'éloges immodérés et faux. Il n'est pas autrement appelé "génie" ou même "le plus grand génie". Gorky aurait probablement grimacé devant ce genre d'exagération. Mais le cachet de la médiocrité bureaucratique a ses propres critères: si Staline, Kaganovich et Mikoyan ont été élevés vivants dans le génie, alors, bien sûr, on ne peut nier Maxim Gorky après la mort de cette épithète. En fait, Gorki entrera dans le livre de la littérature russe comme un exemple incontestablement clair et convaincant d'un énorme talent littéraire, qui, cependant, n'a pas été touché par un souffle de génie.

Il va sans dire que le défunt écrivain est maintenant dépeint à Moscou comme un révolutionnaire inflexible et un bolchevik convaincu. Tout cela, ce sont des mensonges bureaucratiques! Gorki s'est rapproché du bolchevisme vers 1905, avec toute une couche de compagnons démocratiques. Avec eux, il quitta les bolcheviks, sans toutefois perdre de liens personnels et amicaux avec eux. Il n'a rejoint le parti, apparemment, que pendant le thermidor soviétique. Son inimitié envers les bolcheviks pendant la révolution d'octobre et la guerre civile, ainsi que son rapprochement avec la bureaucratie thermidorienne, montrent trop clairement que Gorki n'a jamais été un révolutionnaire. Mais il était un satellite de la révolution, lié à lui par une loi irrésistible de la gravitation, et tournant autour d'elle toute sa vie. Comme tous les satellites, il est passé par différentes «phases»: le soleil de la révolution illumina tantôt son visage, tantôt son dos. Mais dans toutes ses phases, Gorki est resté fidèle à lui-même, à sa propre nature, très riche, simple et en même temps complexe. On le voit partir sans notes d'intimité et sans éloges exagérés, mais avec respect et gratitude: ce grand écrivain et grand homme est entré à jamais dans l'histoire du peuple en ouvrant de nouvelles voies historiques.

9 juillet 1936.

A propos de Demyan Bednyi (Réflexions nécrologiques)

Demyan Poor est en disgrâce. Ses causes immédiates sont plus ou moins indifférentes. On dit qu'il s'est retourné contre lui tous les jeunes écrivains, ainsi que les vieux. On dit qu'il a rendu quelque chose d'impossible - quel art personnel. Ils disent aussi qu'il a essayé de ramener une mine sous Gorki et qu'il a explosé dessus lui-même. Il y a probablement un peu de tout. Les explications des trois ordres ne se contredisent pas, mais découlent également de la nature de la situation et de la nature de la personne.

Le visage, je dois dire franchement, n'inspire pas de sympathie, et l'atmosphère qui l'entoure n'est pas parfumée. Néanmoins, dans la persécution qui est actuellement menée contre l'écrivain talentueux, nous considérons qu'il est de notre devoir de prendre Demyan Bedny sous notre protection. Pas parce qu'il est intimidé, bien sûr: ce genre de sentimentalité nous est étranger. Résout à nos yeux la question: qui est l'empoisonnement et pour quoi? Bien que notre pensée puisse paraître paradoxale à première vue, nous n'avons pas peur de la formuler avec toute la certitude possible: l'étranglement de Demyan Bedny fait partie du travail général de la bureaucratie pour éliminer les traditions politiques, idéologiques et artistiques du coup d'État d'octobre.

Demyan Bedny a longtemps été qualifié de poète prolétarien. Qui - celui d'Averbakh a même proposé la littérature soviétique odemyanit. Cela voulait dire: lui donner un caractère vraiment prolétarien. «Poète - bolchevique», «dialecticien», «léniniste en poésie». Quelle absurdité absolue! En fait, Demyan Bedny a tout incarné dans la Révolution d'octobre, à l'exception de son courant prolétarien. Seuls le schématisme pitoyable, la pensée à court terme et le perroquet de la période épigone peuvent expliquer l'étonnant fait que Demyan le Bedny ait été enrôlé dans les poètes du prolétariat. Non, c'était un compagnon de route, le premier grand compagnon de voyage littéraire du coup d'État d'octobre. Il s'exprima non pas à un métallurgiste,

mais à un paysan rebelle et à un petit bourgeois de la ville qui en avait mordu un morceau. Nous ne disons pas cela contre Demyan Bedny. L'élément petit-bourgeois a constitué le fond grandiose de la révolution d'octobre. Sans le coq rouge paysan, sans la révolte des soldats, l'ouvrier n'aurait pas remporté la victoire. Maxim Gorky représentait dans la littérature un bourgeois «cultivé» effrayé par la nature débridée des éléments, tandis que Demyan, au contraire, y nageait comme un poisson dans l'eau ou comme un dauphin de carrière solide.

Demyan n'est pas un poète, pas un artiste, mais un poète, un agitateur avec des rimes, mais d'une très grande classe. Les principales formes de sa poésie sont la fable et la raeshnik - les deux formes sont extrêmement archaïques, évidemment muzhik, en aucun cas prolétariennes. L'entrée dans l'arène révolutionnaire des masses les plus profondes du peuple, c'est-à-dire surtout de la paysannerie, ne pouvait s'empêcher de faire remonter à la surface du courant les formes les plus anciennes de créativité populaire verbale. Demyan a estimé que c'était l'un des premiers ...

Le coup d'État d'octobre a ensuite fait revivre toute une littérature de moujiks, qui, essayant de se rapprocher de la révolution, affichait en même temps des archaïsmes. Cette littérature élégante et peinte (Klyuev!) Est clairement colorée d'un poing. Comment pourrait-il en être autrement? Les loisirs, le jeu de la fantaisie, ainsi qu'une pièce de monnaie pour un porche à motifs n'étaient disponibles que pour les paysans riches. Le koulak a imposé son empreinte à la littérature populaire depuis l'Antiquité.

La littérature des muzhiks est conservatrice, puisque l'homme fort est conservateur, même impliqué dans le tourbillon d'octobre. De tous les moujiks, Demyan Bedny était le plus proche du prolétariat, le plus courageux de tous pour accepter la révolution, même dans ses traits purement prolétariens, qui, en fait, détestaient son instinct. Mais il ne restait encore qu'un compagnon de route. La période de son apogée - les années de la guerre civile, la lutte du paysan contre la monarchie, contre la noblesse, les généraux, les prêtres et même les banquiers pour déclencher. Au cours de ces années, Demyan est devenu - non pas un poète et, en tout cas, pas un poète prolétarien, mais un poète révolutionnaire de croissance historique. Littérature Demyan Poor, peut-être, pas un pouce n'a avancé. Mais il a aidé - avec l'aide de la littérature - à faire avancer la révolution. Et c'est un plus grand mérite. Les histoires que Lénine appréciait le talent artistique de Demyan représentent la légende la plus pure. Lénine appréciait un agitateur de première classe avec rime, un merveilleux maître du discours populaire. Mais cela n'a pas empêché Lénine de parler face à face de Demyan:

«... vulgaire, oh, comme c'est vulgaire; et ne peut pas vivre sans pornographie. »

La vulgarité et la pornographie sont peintes par Demyan kulatsko - peinture bourgeoise.

Demyan a été principalement épuisé avec la guerre civile. L'élément paysan est entré sur les côtes. Les questions de l'industrialisation, des taux et de la révolution mondiale sont apparues au premier plan - un domaine qui ne rentre ni dans la fable ni dans le temps. Demyan a essayé de se redresser, et non sans un certain succès, au moment de la première réaction la plus organique contre l'opposition de gauche. L'essence de la réaction était que les compagnons non prolétariens de la Révolution d'Octobre - un koulak éclairé, un NEPman, un intellectuel de gauche, un ouvrier spécial, un bureaucrate - se sont rebellés contre le commandement prolétarien et étaient sérieux au sujet d'envoyer une révolution «permanente», c'est-à-dire une révolution prolétarienne internationale, en enfer. Demyan a donné à cette humeur une expression très naturelle, purement utérine. Aucun microphone politique n'était nécessaire pour discerner la mélodie d'un thermidor véritablement russe dans les œuvres de Demyan Bedny en 1924-1927. Ses feuillets sur le mariage et le divorce sont restés dans la mémoire comme des exemples dégoûtants de réaction domestique endurcie. Son onomatopée nationale ressemblait à des Black Hundreds, un rot direct de «Kievien». Mais cette réaction trop franche a clairement embarrassé et choqué la bureaucratie stalinienne, qui dans la période la plus aiguë de la lutte contre l'opposition de gauche n'a pas hésité à utiliser pleinement consciemment les sentiments purement des Cent Noirs, mais a tenté à la première occasion de s'en éloigner. Depuis octobre s'est avéré être un compagnon de voyage

compagnon de route bureaucratique pré - Thermidor. Après cela, Demyan a finalement été libéré.

Par inertie, il était toujours considéré comme une figure influente. Les belettes et les prodiges du RAPP, incapables de suivre le rythme, l'ont irrité avec de l'encens. Demyan lui-même n'a pas non plus suivi le rythme. Il se considérait comme un aristocrate de la révolution et, s'il ne ménageait pas son dos devant les autorités, il n'était pas opposé à l'occasion de mettre les pieds sur la table. Contemplant les semelles et les talons imposants de l'écrivain distingué, les Averbach ont parlé en chœur:

- Il faut, ah, comment habiller la littérature prolétarienne!

- Quoi? Le fonctionnaire a élevé la voix avec un nez plus sophistiqué. - Mais Demyan est la plus pure des mauvaises manières. Gorky nous est venu de Capri, et Bernard Shaw lui-même va nous rendre visite. Demian ne convient pas à un public pur. Outre son parti pris évident: dans le dernier article de fond, la troisième colonne, 12 - rangée du fond, sur la question du poulet à la ferme collective. Staline n'est pas non plus considéré comme un théoricien. Non, Demyan est hier!

Il n'est pas difficile d'imaginer à quel point le poète, habitué aux lauriers bureaucratiques, s'est senti excité quand il s'est senti essuyé. Dans ce cas, il a pu atteindre l'insolence. "Pourquoi se battaient-ils?!" Après tout, Gorki se tenait de l'autre côté de la barricade, et une fois la bataille terminée, il s'assit à cheval sur la barricade, versa des larmes et offrit une guerre mondiale générale: sans annexions ni indemnités. Et le voilà, Demyan Poor, et dans la nuit du 25 octobre, et bien d'autres jours et nuits, il était un chanteur infatigable dans le camp des soldats rouges ... C'est vrai, tout est vrai, mais cela ne change rien du tout. L'ambitieux et obstiné Demyan n'est plus nécessaire dans son incarnation proche d'octobre et dans son légèrement Black Hundred. Il est vrai qu'il est prêt à laque, mais, pour ainsi dire, à grande échelle; attraper chaque circulaire et petit zigzag, dissimuler les traces d'hier, trembler doucement de l'éloquence de Kaganovich - non, il n'en est plus capable: il y en a des sans nom, des seniors et des juniors pour de telles choses. Et les Averbakh ont soudainement reçu un «éclat d'esprit» complet: non seulement nous n'avons pas besoin d'habiller la littérature, mais Demyan lui-même doit être déshabillé jusqu'à la peau. La roue s'est donc retournée et a écrasé un chiffre pas très joli, mais en tout cas exceptionnel. Demyan Bedny était là - et Demyan Bedny était parti. Et si nous nous sommes arrêtés ici à son triste sort, c'est que la liquidation de Demyan entre, quoique de côté, dans la liquidation bureaucratique des sentiments et des sentiments d'octobre.

Alpha[129]

Matériel du livre "We and They" prévu mais non terminé par Trotsky

Testament de Lénine

École de psychologie pure

L'ère d'après-guerre a introduit une biographie psychologique dans une large diffusion, que les maîtres de ce genre arrachent souvent complètement à la société. Le ressort principal de l'histoire est l'abstraction de la personnalité. L'activité de «l'animal politique», comme Aristote définissait l'homme avec brio, se décompose en passions et instincts personnels.

Les mots sur une personnalité abstraite peuvent sembler absurdes. Les forces superpersonnelles de l'histoire ne sont-elles pas vraiment abstraites? Et quoi de plus spécifique qu'une personne vivante? Cependant, nous insistons seuls. Si vous nettoyez une personnalité, même la plus ingénue, du contenu qui y est introduit par l'environnement, la nation, l'époque, la classe, le cercle, la famille, alors il y aura un automate vide, un robot psychophysique, un objet de sciences naturelles, mais pas sociales et non "humanitaires".

Les raisons du départ de l'histoire et de la société doivent, comme toujours, être recherchées

dans l'histoire et dans la société. Deux décennies de guerres, de révoltes et de crises ont gravement frappé la personnalité humaine souveraine. Tout ce qui veut avoir un sens à l'échelle de l'histoire moderne doit être mesuré en nombres à au moins sept chiffres. La personne offensée cherche à se venger. Ne sachant pas comment faire face à la société débridée, elle lui tourne le dos. Incapable de s'expliquer à travers le processus historique, elle essaie d'expliquer l'histoire de l'intérieur d'elle-même. Ainsi, les philosophes hindous ont construit des systèmes universels, en contemplant leur propre nombril.

L'influence de Freud sur la nouvelle école biographique est indéniable, mais superficielle. Essentiellement, les psychologues de salon ont tendance à pencher vers l'irresponsabilité fictive. Ils n'utilisent pas tant la méthode de Freud que ses termes, et pas tant pour l'analyse que pour la parure littéraire.

Dans ses dernières œuvres, Emil Ludwig, le représentant le plus populaire de ce genre, a franchi une nouvelle étape dans la voie choisie: il a remplacé l'étude de la vie et de l'œuvre du héros par le dialogue. Pour les réponses de l'homme politique aux questions qui lui sont posées, pour ses intonations et ses grimaces, l'écrivain révèle ses véritables motivations. La conversation se transforme presque en une confession.

Dans sa technique, la nouvelle approche du héros de Ludwig rappelle l'approche de Freud du patient: il s'agit d'amener la personnalité à nettoyer l'eau avec sa propre aide. Mais avec la similitude externe, quelle différence d'essence! La fécondité de l'œuvre de Freud se fait au prix d'une rupture héroïque avec toutes sortes de conventions. Le grand psychanalyste est impitoyable. Au travail, il ressemble à un chirurgien, presque à un boucher aux manches retroussées. Quoi - quoi, mais la diplomatie dans sa technique n'est même pas un centième de pour cent. Freud se soucie le moins de tout du prestige du patient, des considérations de bon goût et de toute sorte de mensonge et de clinquant. C'est pourquoi il ne peut mener son dialogue qu'en face à face, sans secrétaires ni sténographes, derrière une porte recouverte de feutre.

Ludwig est une autre affaire. Il entre en conversation avec Mussolini ou avec Staline pour présenter au monde un portrait authentique de leur âme. Mais la conversation se déroule selon un programme préalablement convenu. Chaque mot est transcrit. Les patients de haut rang comprennent assez bien ce qui peut être bon pour eux et ce qui est mauvais. L'écrivain est assez habile pour discerner les astuces rhétoriques et assez courtois pour ne pas les remarquer. Le dialogue qui se déroule dans ces conditions, s'il s'apparente à une confession, est similaire à celui mis en scène pour un film sonore.

Emil Ludwig saisit chaque occasion pour déclarer: "Je ne comprends rien à la politique". Cela devrait signifier: je suis au-dessus de la politique. En fait, ce n'est qu'une forme de neutralité professionnelle, ou, pour reprendre à Freud, cette censure interne qui facilite la fonction politique du psychologue. De cette manière, les diplomates n'interfèrent pas dans la vie interne du pays auprès du gouvernement duquel ils sont accrédités, ce qui ne les empêche cependant pas de soutenir des complots et de financer des actes terroristes à l'occasion.

Une seule et même personne dans des conditions différentes développe différents aspects de sa personnalité. Combien d'Aristote font paître des porcs et combien de porcheres portent des couronnes sur la tête! Pendant ce temps, Ludwig dissout facilement même les contradictions entre le bolchevisme et le fascisme dans la psychologie individuelle. Une telle «neutralité» tendancieuse ne passe pas impunément, même pour le psychologue le plus astucieux. Rompant avec le conditionnement social de la conscience humaine, il entre dans le domaine de l'arbitraire subjectif. «Soul» n'a pas trois dimensions et n'est donc pas capable de résistance, ce qui est caractéristique de tous les autres matériaux. L'écrivain perd son goût pour l'étude des faits et des documents. Pourquoi des certitudes grises quand elles peuvent être remplacées par des suppositions lumineuses?

Dans son travail sur Staline, comme dans le livre sur Mussolini, Ludwig reste «hors de la politique». Cela n'empêche nullement son œuvre d'être un instrument de politique. Dont? Dans un

cas - Mussolini, dans l'autre - Staline et son groupe. La nature a horreur du vide. Si Ludwig n'est pas impliqué dans la politique, cela ne signifie pas que la politique n'est pas impliquée dans Ludwig.

Au moment de la sortie de mon Autobiographie[130], il y a environ trois ans, l'historien officiel soviétique Pokrovsky, aujourd'hui décédé, écrivait: il faut immédiatement répondre à ce livre, mettre de jeunes scientifiques au travail, réfuter tout ce qui est sujet à réfutation, etc. Mais ce qui est étonnant c'est que personne, personne n'a répondu, rien n'a été ni analysé ni réfuté. Il n'y avait rien à réfuter, et il s'est avéré qu'il n'y avait personne pour écrire un livre pour lequel il y aurait des lecteurs.

Pour l'impossibilité de porter un coup frontal, ils ont dû recourir à une attaque de flanc. Ludwig, bien sûr, n'est pas un historien de l'école stalinienne. Il est un portraitiste psychologique indépendant. Mais c'est à travers l'écrivain étranger à la politique qu'il est parfois le plus commode de mettre en circulation des idées pour lesquelles il n'y a pas d'autre support qu'un nom populaire. Nous allons maintenant voir à quoi cela ressemble en pratique.

"Six mots"

Se référant au témoignage de Karl Radek, Emil Ludwig rapporte, selon ses propos, l'épisode suivant:

«Après la mort de Lénine, nous, 19 membres du Comité central, nous nous sommes assis ensemble, avec la tension en attendant ce que le chef, que nous avions perdu, nous dirait depuis sa tombe. La veuve de Lénine nous a remis sa lettre. Staline l'a lu. Lors de l'annonce, personne n'a bougé. Quand il s'agissait de Trotsky, il disait: «Son passé non bolchevique n'est pas un accident». À ce moment-là, Trotsky interrompit sa lecture et demanda: «Comment dit-on là?» La phrase fut répétée. Ce sont les seuls mots qui ont été prononcés à cette heure solennelle. »

Déjà en tant qu'analyste plutôt que narrateur, Ludwig fait une remarque en son nom propre:

"Un moment terrible où le cœur de Trotsky a dû s'arrêter: cette phrase de six mots, en substance, a décidé de sa vie."

Comme il s'avère facile de trouver la clé des énigmes historiques! Les lignes pathétiques de Ludwig me révéleraient probablement le secret de mon destin, si ... Si l'histoire de Radek-Ludwig n'avait pas été fausse du début à la fin: dans le petit et dans le grand, dans l'indifférent et le significatif.

Pour commencer, le Testament a été écrit par Lénine non pas deux ans avant sa mort, comme le prétend notre auteur, mais un an: il est daté du 4 janvier 1923, Lénine est mort en janvier 1924; sa vie politique fut finalement interrompue en mars 1923. Ludwig affirme que le testament n'a jamais été publié dans son intégralité. En fait, il a été reproduit des dizaines de fois dans toutes les langues de la presse mondiale. La première lecture officielle du Testament au Kremlin eut lieu non pas lors d'une réunion du Comité central, comme l'écrit Ludwig, mais au Conseil des Anciens du XIII^e Congrès du Parti, en mai 1924. Ce n'est pas Staline qui a annoncé le testament, mais Kamenev, en tant que président immuable des institutions centrales du parti à l'époque. Et, enfin, le plus important: je n'ai pas interrompu la lecture avec une exclamation excitée pour l'absence de toute raison à cela: les mots que Ludwig a écrits sous la dictée de Radek ne sont pas dans le texte du Testament: ils représentent la fiction la plus pure. Il est difficile de le croire, mais il en est ainsi!

Si Ludwig n'avait pas été trop dédaigneux de la base factuelle de ses schémas psychologiques, il aurait pu facilement obtenir le texte exact du Testament, établir les faits et les dates nécessaires, et ainsi éviter les erreurs déplorables qui, malheureusement, grouillent de son

travail sur le Kremlin et les bolcheviks.

Le soi-disant testament était écrit en deux parties, séparées par un intervalle de dix jours: le 25 décembre 1922 et le 4 janvier 1923. Au départ, seules deux personnes étaient au courant du document: le sténographe M. Volodicheva, qui l'a écrit sous dictée, et l'épouse de Lénine, N. Krupskaya. Alors qu'il y avait une ombre d'espoir pour le rétablissement de Lénine, Kroupskaïa a laissé le document sous clé. Après la mort de Lénine, peu de temps avant le XIII^e Congrès, elle remit le Testament au Secrétariat du Comité Central, de sorte que, par le biais du Congrès du Parti, il fut porté à l'attention du parti auquel il était destiné.

A cette époque, l'appareil du parti était semi-officiellement entre les mains de la troïka (Zinoviev, Kamenev, Staline), en fait, entre les mains de Staline. La troïka s'est fermement opposée à la promulgation du testament lors du congrès, les motifs ne sont pas difficiles à comprendre. Krupskaya a insisté toute seule. À ce stade, la dispute a eu lieu dans les coulisses. La question a été soumise à une réunion des anciens du congrès, c'est-à-dire des chefs des délégations provinciales. C'est ici que les membres de l'opposition du Comité central, y compris moi-même, ont appris l'existence du Testament. Après avoir décidé que personne ne devrait prendre de notes, Kamenev a procédé à la lecture du texte. L'ambiance du public était en effet extrêmement tendue. Mais dans la mesure où il est possible de reconstruire l'image de mémoire, je dirais que ceux qui connaissaient déjà le contenu du document étaient incomparablement plus inquiets. La troïka a fait une proposition, par l'intermédiaire de l'un des mannequins, qui avait été préalablement convenue avec les dirigeants provinciaux: le document serait lu aux délégations individuelles, à huis clos; personne n'ose prendre des notes en même temps: lors de la plénière du congrès, le Testament ne peut être invoqué. Avec sa douce persévérance caractéristique, Kroupskaïa a fait valoir qu'il s'agissait d'une violation directe de la volonté de Lénine, à qui on ne pouvait refuser le droit de porter son dernier conseil à l'attention du parti. Mais les membres du Conseil des Anciens, liés par la discipline des factions, sont restés catégoriques: la proposition de la troïka a été adoptée à l'écrasante majorité.

Pour clarifier le sens de ces «six mots» mystiques et mythiques qui auraient décidé de mon destin, il est nécessaire de rappeler certaines des circonstances précédentes et d'accompagnement. Déjà dans la période de vives disputes sur la Révolution d'Octobre, les "vieux bolcheviks" du nombre de la droite, a souligné à plusieurs reprises l'ennui du fait que Trotsky - de avant n'était pas un bolchevik; Lénine a toujours repoussé de telles voix: Trotsky s'est rendu compte il y a longtemps que l'unification avec les mencheviks était impossible, a-t-il dit, par exemple, le 14 novembre 1917, "et depuis lors, il n'y a pas eu de meilleur bolchevik".[\[131\]](#). Pour reprendre les mots de quelques - uns des lèvres de Lénine - qui voulaient dire.

Deux ans plus tard, expliquant dans une lettre aux communistes étrangers les conditions du développement du bolchevisme, les anciens désaccords et scissions, Lénine a fait remarquer qu'«au moment décisif, au moment de la conquête du pouvoir et de la création de la République soviétique, le bolchevisme s'est avéré être uni, il a attiré tout le meilleur courants de pensée socialiste proches de lui »... Un mouvement plus proche du bolchevisme que celui que je représentais avant 1917 n'existe ni en Russie ni en Occident. Mon union avec Lénine était prédestinée par la logique des idées et la logique des événements. Au moment décisif, le bolchevisme a attiré dans ses rangs «le meilleur des courants qui l'entourent» - telle est l'appréciation de Lénine. Je n'ai aucune raison de m'opposer à elle.

Au cours d'une discussion de deux mois sur la question des syndicats (hiver 1920/21), Staline et Zinoviev ont de nouveau tenté d'utiliser une référence au passé non bolchevique de Trotsky. En réponse, les orateurs moins retenus du camp adverse ont rappelé à Zinoviev son comportement lors du coup d'État d'octobre. Réfléchissant dans son lit de toutes parts à la manière dont les relations se développeraient dans le parti sans lui, Lénine ne pouvait s'empêcher de prévoir que Staline et Zinoviev tenteraient d'utiliser mon passé non bolchevique pour mobiliser les vieux bolcheviks contre moi. La volonté essaie d'éviter ce danger en cours de route. Voici ce qu'il

dit directement après la caractérisation de Staline et Trotsky:

«Je ne caractériserai pas davantage les autres membres du Comité central en fonction de leurs qualités personnelles. Je vous rappellerai seulement que l'épisode d'octobre de Zinoviev et Kamenev, bien sûr, n'était pas un accident, mais qu'il peut être aussi peu blâmable pour eux personnellement que le non-bolchevisme l'est pour Trotsky. »

L'indication que l'épisode d'octobre "n'était pas un accident" poursuit l'objectif très précis d'avertir le parti que dans des conditions critiques, Zinoviev et Kamenev pourraient à nouveau révéler un manque de maîtrise de soi. Cet avertissement ne vaut cependant rien en rapport avec la mention de Trotsky: à son égard, il est recommandé de ne pas utiliser son passé non bolchevique comme argument ad hominem.[\[132\]](#). Par conséquent, je n'avais aucune raison de poser la question que Radek m'attribue. En même temps, la conjecture de Ludwig sur le "cœur arrêté" disparaît. La dernière volonté et testament s'est fixé pour tâche d'entraver mon travail de direction dans le Parti. Il poursuivait, comme nous le verrons ci-dessous, un objectif directement opposé.

"La relation entre Staline et Trotsky"

La pièce maîtresse du Testament, qui occupe deux pages dactylographiées, est consacrée à une description de la relation entre Staline et Trotsky, «deux dirigeants remarquables du Comité central moderne». Notant les «capacités exceptionnelles» de Trotsky («l'homme le plus capable de l'actuel Comité central»), Lénine a immédiatement souligné ses traits négatifs: «une confiance en soi excessive» et «un enthousiasme excessif pour le côté purement administratif de la question». Aussi graves que soient ces insuffisances en elles-mêmes, elles n'ont rien - je le noterai en passant - à «sous-estimer la paysannerie», ni à «ne pas croire aux forces internes de la révolution», ni à d'autres fabrications épigonées des années suivantes.

D'un autre côté, Lénine écrit:

"Staline, devenu secrétaire général, a concentré un pouvoir immense entre ses mains, et je ne suis pas sûr qu'il pourra toujours utiliser ce pouvoir avec suffisamment de prudence."

Il ne s'agit pas de l'influence politique de Staline, qui à l'époque était assez insignifiante, mais du pouvoir administratif, qu'il a concentré entre ses mains, «devenant secrétaire général». C'est une formule très précise et strictement équilibrée, nous y reviendrons plus tard.

Le testament insiste sur l'augmentation des membres du Comité central à 50, voire à 100 personnes, de sorte que par leur pression compacte, ils puissent contenir les tendances centrifuges au Politburo. La proposition d'organisation a encore l'apparence d'une garantie neutre contre les conflits personnels. Mais après 10 jours, cela a semblé insuffisant à Lénine, et il a attribué une proposition supplémentaire, qui donne à l'ensemble du document sa physionomie finale:

«... J'invite mes camarades à envisager une méthode pour déplacer Staline de cet endroit et à nommer à cet endroit une autre personne qui à tous autres égards[\[133\]](#) diffère du camarade. Le seul avantage de Staline, à savoir plus tolérant, plus loyal, plus poli et plus attentif à ses camarades, moins de caprices, etc. »

Au temps où le Testament était dicté, Lénine essaya de donner à son évaluation critique de Staline l'expression la plus retenue possible. Au cours des prochaines semaines, son ton deviendra plus net, jusqu'à la dernière heure où sa voix sera coupée à jamais. Mais le testament en dit assez pour motiver la nécessité de changer de secrétaire général: avec impolitesse et capriciosité, Staline

est accusé de manque de loyauté. À ce stade, la caractérisation se transforme en une charge lourde.

Comme il ressortira clairement de ce qui suit, le Testament ne pouvait pas surprendre Staline. Mais cela n'a pas adouci le coup. Après la première connaissance du document, au Secrétariat, dans le cercle de ses plus proches collaborateurs, Staline se résolut par une phrase qui exprimait complètement ouvertement ses sentiments réels envers l'auteur du Testament. Les conditions dans lesquelles la phrase a pénétré des cercles plus larges et, surtout, la nature authentique de la réaction elle-même sont, à mes yeux, une garantie inconditionnelle de la fiabilité de tout l'épisode. Malheureusement, le slogan n'est pas publié en version imprimée.

La dernière phrase du Testament montre sans équivoque d'où vient, selon Lénine, le danger. Eloigner Staline - juste lui et seulement lui - signifiait l'arracher à l'appareil, le priver de l'occasion d'appuyer sur le long bras du levier, le priver de tout le pouvoir qu'il avait concentré entre ses mains selon sa position.

Qui devrait être nommé secrétaire général? Une personne qui, ayant les traits positifs de Staline, serait cependant plus tolérante, plus loyale, moins capricieuse. C'était cette phrase que Staline percevait particulièrement vivement: Lénine ne le considérait manifestement pas comme irremplaçable, puisqu'il suggérait de rechercher une personne plus appropriée pour le même poste. Soumettant, par souci de forme, sa démission, le Secrétaire général a répété capricieusement: «Eh bien, je suis vraiment impoli ... Ilitch vous invite à trouver quelqu'un d'autre qui ne différerait de moi que par une plus grande politesse. Eh bien, essayez de trouver. " «Rien», répondit la voix d'un des amis de Staline à ce moment-là, «vous ne nous effrayerez pas avec impolitesse, tout notre parti est grossier, prolétarien.» Indirectement, on attribuait ici à Lénine une compréhension de salon de la politesse. Ni Staline ni ses amis n'ont mentionné l'accusation de manque de loyauté. Il n'est peut-être pas dénué d'intérêt que la voix de soutien vienne d'AP Smirnov, alors commissaire du peuple à l'agriculture, aujourd'hui en disgrâce, en tant que droite. La politique ne connaît pas de gratitude.

A côté de moi, pendant la lecture du testament, était assis Radek, alors encore membre du Comité central. Facilement influencé par l'instant, dépourvu de discipline interne, immédiatement enflammé par le Testament, Radek se pencha vers moi et me dit: "Maintenant, ils n'oseront plus aller contre vous." Je lui ai répondu: "Au contraire, maintenant il va falloir aller jusqu'au bout, et d'ailleurs le plus tôt possible." Les jours suivants du treizième Congrès ont montré que mon évaluation était plus sobre. La troïka devait empêcher l'action possible du Testament en mettant le parti, le plus tôt possible, devant un fait accompli. L'annonce du document sur les délégations compatriotes, où les "étrangers" n'étaient pas autorisés, s'est déjà transformée en une lutte directe contre moi. Les anciens des délégations ont avalé quelques mots en lisant, pressé d'autres et fait des commentaires dans le sens où la lettre avait été écrite par une personne gravement malade, sous l'influence d'intrigues et d'intrigues. L'appareil régnait déjà en maître. Le simple fait que la troïka ait pu décider de fouler aux pieds la volonté de Lénine en refusant de lire la lettre au congrès caractérise suffisamment la composition du congrès et son atmosphère. La volonté n'a pas suspendu ou adouci la lutte interne, au contraire, elle lui a donné un rythme catastrophique.

L'attitude de Lénine envers Staline

La politique est persistante: elle sait faire en sorte que ceux qui lui tournent le dos avec défi se servent. Ludwig écrit: "Staline a suivi avec passion Lénine jusqu'à sa mort." Si cette phrase exprimait seulement le fait de l'énorme influence de Lénine sur ses étudiants, y compris Staline, il n'y aurait aucune raison de s'y opposer. Mais Ludwig veut dire quelque chose de plus. Il tient à souligner la proximité exceptionnelle avec le professeur de cet élève en particulier. Comme témoignage particulièrement précieux, Ludwig cite les paroles de Staline lui-même: "Je ne suis qu'un élève de Lénine, et mon but est d'être un de ses élèves dignes." C'est mauvais si un psychologue professionnel opère sans critique avec une phrase banale, dont la modestie

conditionnelle ne contient pas un atome de contenu intime. Ludwig devient ici simplement un chef d'orchestre de la légende officielle créée ces dernières années. Il est peu probable qu'il imagine en même temps, même à un degré éloigné, les contradictions dans lesquelles l'indifférence aux faits le conduit. Si Staline a vraiment «suivi Lénine jusqu'à sa mort», comment expliquer dans ce cas que le dernier document dicté par Lénine à la veille de la seconde grève était une courte lettre à Staline, de quelques lignes seulement, sur la fin de toutes relations personnelles et de camaraderie avec lui? Un incident unique en son genre dans la vie de Lénine, une rupture brutale avec l'un de ses proches collaborateurs, doit avoir eu des raisons psychologiques très graves et serait au moins incompréhensible par rapport à un élève qui a «passionnément» suivi l'enseignant jusqu'au bout. Cependant, nous n'entendons pas un mot à ce sujet de la part de Ludwig.

Lorsque la lettre de Lénine sur la rupture avec Staline est devenue largement connue au sommet du parti après l'effondrement de la troïka, Staline et ses amis les plus proches n'ont trouvé aucune autre issue, sauf la même version de l'état fou de Lénine. En fait, le testament, comme la lettre de séparation, a été rédigé au cours de ces mois (décembre 1922 - début mars 1923), pendant lesquels Lénine, dans un certain nombre d'articles programmatiques, a donné au parti les fruits les plus mûrs de sa pensée. La rupture avec Staline n'est pas tombée à l'improviste: elle est issue d'une longue série de conflits antérieurs de nature pratique et de principe, et elle éclaire tragiquement la gravité de ces conflits.

Lénine appréciait sans aucun doute les traits bien connus de Staline. Force de caractère, ténacité, persévérance, voire impitoyabilité et ruse sont les qualités nécessaires dans une guerre, et donc dans son quartier général. Mais Lénine ne considérait pas du tout que ces données, même à une échelle exceptionnelle, étaient suffisantes pour la direction du parti et de l'Etat. Lénine voyait en Staline un révolutionnaire, mais pas un politicien de grand style. La signification de la théorie pour la lutte politique était trop élevée aux yeux de Lénine. Mais Staline n'était pas considéré comme un théoricien, et lui-même, jusqu'en 1924, n'a jamais revendiqué ce titre. Au contraire, son faible bagage théorique était trop connu dans un petit cercle. Staline ne connaît pas l'Occident, ne connaît pas une seule langue étrangère. Lorsqu'il a discuté des problèmes du mouvement ouvrier mondial, il n'a jamais été impliqué. Enfin, Staline n'était pas - c'est moins important, mais pas dénué de sens - ni un écrivain ni un orateur au vrai sens du terme. Ses articles, malgré toute la prudence de l'auteur, regorgent non seulement d'incongruités théoriques et de naïveté, mais aussi de grossières erreurs contre la langue russe. La valeur de Staline aux yeux de Lénine était presque épuisée par le domaine de l'administration du parti et des manœuvres de l'appareil. Mais ici aussi, Lénine a introduit des réserves substantielles, qui se sont énormément accrues au cours de la dernière période.

Lénine considérait la moralisation idéaliste avec dégoût. Mais cela ne l'a pas du tout empêché d'être un rigoriste de la morale révolutionnaire, c'est-à-dire de ces règles de conduite qu'il jugeait nécessaires au succès de la révolution et à la construction d'une société nouvelle. Dans le rigisme de Lénine, qui découlait naturellement et librement de sa nature, il n'y avait même pas une goutte de pédantisme, de fanatisme ou de raideur. Il comprenait trop bien les gens et les prenait comme ils étaient. Il a combiné les défauts de certains avec les mérites, et parfois avec les défauts des autres, sans cesser de garder un œil attentif sur ce qui en résultait. Il savait bien, d'ailleurs, que les temps changeaient, et nous étions avec eux. Le parti est passé du métro d'un seul coup au sommet du pouvoir. Cela a créé pour chacun des vieux révolutionnaires un changement brusque sans précédent de statut personnel et de relations avec les autres. Ce que Lénine a découvert avec Staline dans ces nouvelles conditions, il le note soigneusement mais clairement dans son Testament: un manque de loyauté et une tendance à abuser du pouvoir. Ludwig ignora ces indices. En attendant, c'est en eux qu'il faut voir la clé de la relation entre Lénine et Staline dans la dernière période.

Lénine n'était pas seulement un théoricien et un praticien de la dictature révolutionnaire, mais aussi un gardien attentif de ses fondements moraux. Chaque allusion à l'utilisation du

pouvoir sous des formes personnelles provoquait un terrible scintillement dans ses yeux. "En quoi est-ce mieux que le parlementarisme bourgeois?" - a-t-il demandé, afin d'exprimer plus clairement l'indignation qui l'étouffait, et a souvent ajouté une de ses définitions juteuses au parlementarisme. Pendant ce temps, Staline, le plus éloigné, le plus large et le plus aveugle, utilisait les opportunités inhérentes à la dictature révolutionnaire pour recruter des personnes personnellement obligées et fidèles. En tant que secrétaire général, il est devenu un distributeur de faveurs et d'avantages. C'était là la source de l'inévitable conflit. Lénine a progressivement perdu la confiance morale en Staline. Si nous comprenons ce fait fondamental, alors tous les épisodes particuliers de la dernière période se calmeront correctement et donneront une image réelle, et non fausse, des relations de Lénine avec Staline.

Sverdlov et Staline comme types d'organisateurs

Afin de trouver une place appropriée pour le Testament dans le développement du parti, il faut faire une digression.

Jusqu'au printemps 1919, Sverdlov était le principal organisateur de la fête. Il n'avait pas le titre de secrétaire général, qui à l'époque n'avait pas encore été inventé. Mais il l'était en fait. Sverdlov est décédé à l'âge de 34 ans, en mars 1919, des suites de la soi-disant maladie espagnole. Au milieu de la guerre civile et des épidémies qui ont fauché à droite et à gauche, le parti a à peine eu le temps de se rendre compte de toute la gravité des pertes subies. Dans deux discours de deuil, Lénine a donné à Sverdlov une évaluation qui jette une lumière réfléchie mais très brillante sur son attitude ultérieure envers Staline également. «Au cours de notre révolution, dans ses victoires, » a dit Lénine, «il est arrivé à Sverdlov d'exprimer plus pleinement et plus pleinement que quiconque, l'essence même de la révolution prolétarienne. Sverdlov était «avant tout et surtout organisateur». De modeste ouvrier clandestin, ni théoricien ni écrivain, est né en peu de temps «un organisateur qui a gagné une autorité absolument incontestable, l'organisateur de tout le pouvoir soviétique en Russie et le seul organisateur du travail du parti en termes de savoir». Lénine était étranger à l'exagération du jubilé ou à la louange funèbre. L'évaluation de Sverdlov était en même temps une caractéristique des tâches de l'organisateur: "Ce n'est que du fait que nous avions un organisateur tel que Sverdlov, nous avons pu travailler dans une situation de guerre de telle manière que nous n'avons pas eu un seul conflit qui mérite l'attention.

Et c'était ainsi en fait. Dans les conversations de cette époque avec Lénine, nous avons noté à plusieurs reprises, avec un sentiment de satisfaction constamment renouvelé, l'une des principales conditions de notre succès: l'unité et la cohésion du groupe au pouvoir. Malgré la terrible pression des événements et des difficultés, la nouveauté des enjeux et les vifs désaccords pratiques qui surgissaient parfois, les travaux se sont remarquablement bien déroulés, à l'amiable, sans interruption. En bref, nous avons rappelé des épisodes de révolutions anciennes. "Non, nous avons mieux." "Cela seul assurera notre victoire." La cohésion du centre a été préparée par toute l'histoire du bolchevisme et a été soutenue par l'autorité indéniable de la direction, et surtout de Lénine. Mais dans la mécanique interne de cette unanimité sans précédent, Sverdlov était le monteur en chef. Son secret était simple: se laisser guider par les intérêts de l'entreprise, et uniquement par eux. Aucun des travailleurs du parti n'avait peur des intrigues qui venaient du siège du parti. La loyauté était la base de l'autorité de Sverdlovsk.

À partir d'un test mental de toute l'élite du parti, Lénine a tiré une conclusion pratique dans son éloge funèbre: «Nous ne remplacerons jamais une telle personne, si par remplacement nous entendons la possibilité de trouver un camarade qui combine de telles capacités ... Le travail qu'il a fait seul sera désormais en notre pouvoir. seulement à des groupes entiers de personnes qui, suivant ses traces, continueront son œuvre ». Et ces mots n'étaient pas de la rhétorique, mais une proposition strictement commerciale. C'est exactement ce qu'ils ont fait: au lieu du seul secrétaire, un conseil d'administration de trois personnes a été créé.

D'après les paroles de Lénine et celles des non-initiés de l'histoire du parti, il est évident que pendant la vie de Sverdlov, Staline n'a joué aucun rôle de premier plan dans l'appareil du parti ni pendant la Révolution d'octobre ni lors de l'érection des fondations et des murs de l'État soviétique. Staline n'a pas non plus été inclus dans le premier Secrétariat qui a remplacé Sverdlov.

Quand au dixième congrès, deux ans après la mort de Sverdlov, Zinoviev et d'autres, non sans une seconde réflexion sur la lutte contre moi, ont présenté la candidature de Staline au poste de secrétaire général, c'est-à-dire le mettre légalement à la place que Sverdlov occupait réellement, Lénine en un cercle rapproché s'est rebellé contre ce plan, exprimant la crainte que "ce chef ne cuisine que des plats épiciés". Cette phrase à elle seule, comparée aux caractéristiques de Sverdlov, nous montre la différence entre deux types d'organisateurs: l'un qui adoucissait inlassablement les frottements, facilitant le travail du collège, et l'autre, un spécialiste des plats épiciés qui n'avait pas peur de les assaisonner avec du poison direct. Si Lénine n'a pas mis fin à sa résistance en mars 1921, c'est-à-dire n'a pas ouvertement fait appel au congrès contre la candidature de Staline, c'est uniquement parce que le poste de secrétaire, quoique "général", avait dans les conditions de l'époque, avec la concentration de l'influence et pouvoir entre les mains du Politburo, valeur strictement subordonnée. Peut-être, cependant, Lénine, comme quelques autres, avait-il sous-estimé le danger.

La maladie de Lénine

À la fin de 1921, la santé de Lénine se détériora fortement. Le 7 décembre, partant, sur l'insistance des médecins, au village, Lénine, peu enclin à se plaindre, écrivit aux membres du Politburo:

«Je pars aujourd'hui. Malgré la diminution de ma part de travail et l'augmentation de la part de repos ces derniers jours, l'insomnie s'est aggravée à souhait. J'ai peur de ne pouvoir faire rapport ni à une conférence du parti ni à un congrès des Soviétiques.
[134].

Pendant cinq mois, il languit, à moitié retiré du travail par des médecins et des amis, dans une angoisse constante au cours des affaires du gouvernement et du parti, dans une lutte constante contre la maladie qui le mine. En mai, le premier coup le frappe. Pendant deux mois, Lénine fut incapable de parler, d'écrire ou de bouger. Il se remet lentement depuis juillet. Sans quitter le village, il est progressivement entraîné dans la correspondance commerciale. En octobre, il retourne au Kremlin et reprend officiellement le travail.

«Il y a une lueur d'espoir», a-t-il écrit pour lui-même dans les grandes lignes d'un futur discours, «je suis resté trop longtemps et j'ai regardé de côté pendant six mois.» Lénine veut dire: «J'étais assis trop longtemps à mon poste et je ne remarquais pas grand-chose; une longue pause m'a maintenant permis de regarder beaucoup avec des yeux neufs.» Surtout, il a été sans aucun doute choqué par la croissance monstrueuse du pouvoir bureaucratique, dont le centre d'intérêt était le Bureau d'organisation du Comité central.

Lénine a dû faire face à la nécessité de changer le maître spécialisé dans les plats épiciés immédiatement après son retour au travail. Mais cette question personnelle est devenue beaucoup plus compliquée. Lénine ne pouvait s'empêcher de voir à quel point son absence était largement utilisée par Staline pour une sélection unilatérale de personnes, souvent en contradiction directe avec les intérêts de l'affaire. Le secrétaire général s'appuie désormais sur une faction importante, liée, sinon toujours idéologiquement, du moins par des liens forts. Le renouvellement du sommet de l'appareil est devenu impossible sans la préparation d'une offensive politique sérieuse. Cette période comprenait la conversation «conspiratrice» de Lénine avec moi au sujet d'une lutte conjointe contre la bureaucratie soviétique et du parti et sa proposition d'un «bloc» avec lui contre

le Bureau organisationnel, c'est-à-dire la principale forteresse de Staline à l'époque. Le fait de la conversation et son contenu se reflètent bientôt dans les documents et constituent un épisode indéniable et incontesté de l'histoire du parti.

Cependant, quelques semaines plus tard, l'état de santé de Lénine a recommencé à se détériorer. Non seulement le travail constant, mais aussi les conversations d'affaires avec des camarades lui ont été à nouveau interdits par les médecins. Il réfléchit à d'autres mesures de lutte seul, entre quatre murs. Pour contrôler les activités en coulisse du Secrétariat, Lénine a développé des mesures organisationnelles générales. C'est ainsi qu'est né un plan pour créer un centre du parti hautement autoritaire en la personne de la Commission de contrôle des membres du parti fiables et testés, hiérarchiquement complètement indépendants, c'est-à-dire non officiels, ni administrateurs, et en même temps doté du droit de demander des comptes à tous les fonctionnaires, pas seulement du parti, sans exception, y compris des membres du Comité central, mais, par la médiation de l'Inspection ouvrière et paysanne, et les «dignitaires» de l'État - pour avoir violé la légalité de la démocratie du parti et soviétique et les règles de la morale révolutionnaire.

Le 23 janvier, Lénine a envoyé un article par l'intermédiaire de Kroupskaïa pour publication dans la Pravda au sujet de la réorganisation des institutions centrales qu'il projetait. Craignant à la fois un coup traître de la maladie et une résistance tout aussi perfide du Secrétariat, Lénine a exigé que l'article soit publié immédiatement dans la Pravda: cela signifiait un appel direct au parti. Staline a refusé cela à Kroupskaïa, faisant référence à la nécessité de discuter de la question au Politburo. Formellement, il s'agissait d'un report d'un jour seulement. Mais la procédure même de s'adresser au Politburo n'aurait rien de bon. Sur les instructions de Lénine, Kroupskaïa s'est tournée vers moi pour obtenir de l'aide. J'ai demandé une convocation immédiate du Politburo. Les craintes de Lénine étaient pleinement confirmées: tous les membres et candidats présents à la réunion - Staline, Molotov, Kuibyshev, Rykov, Kalinine, Boukharine - n'étaient pas seulement contre la réforme proposée par Lénine, mais aussi contre la publication de son article. Pour réconforter le patient, menacé de catastrophe par toute excitation aiguë, Kuibyshev, le futur chef de la Commission centrale de contrôle, suggéra de publier un numéro spécial de la Pravda avec l'article de Lénine en un seul exemplaire. Alors "passionnément" ces gens ont suivi le professeur! J'ai rejeté avec indignation la proposition de mystifier Lénine, j'ai parlé en faveur de la réforme proposée par lui en substance et j'ai demandé que l'article soit publié immédiatement. J'ai été soutenu par Kamenev, qui est apparu en retard d'une heure. L'humeur de la majorité a finalement été brisée par l'argument selon lequel Lénine continuerait de mettre l'article en circulation, qu'il serait réécrit sur des machines à écrire et lu avec une attention redoublée, et qu'il se retournerait d'autant plus vivement contre le Politburo. L'article est paru dans la Pravda le lendemain matin, 25 janvier. Et cet épisode a été à un moment donné reflété dans des documents officiels, sur la base desquels il est présenté ici.

J'estime nécessaire de souligner en général que, puisque je n'appartiens pas à l'école de la psychologie pure et que je suis habitué à faire davantage confiance à des faits fermement établis qu'à leurs réflexions émotionnelles en mémoire, alors toute la présentation, moins les épisodes spécialement spécifiés, est menée par moi sur la base de mes documents. archives, vérification minutieuse des dates, des témoignages et de toutes les circonstances factuelles en général.

Désaccords entre Lénine et Staline

La politique organisationnelle n'était pas la seule arène de la lutte de Lénine contre Staline. Le Plénum de novembre du Comité central (1922), qui s'est réuni sans Lénine et sans moi, a introduit de manière inattendue des changements radicaux dans le système du commerce extérieur, qui sapaient les fondements mêmes du monopole d'État. Dans une conversation avec Krasin, alors commissaire du peuple au commerce extérieur, j'ai parlé de la résolution du Comité central. quelque chose comme ceci: "Ils n'ont pas encore planté le fond du tonneau, mais y ont percé

plusieurs trous." Lénine l'a découvert. Le 13 décembre, il m'a écrit:

"Je vous demanderais vivement de prendre sur vous lors du prochain Plénum pour défendre notre point de vue commun sur la nécessité inconditionnelle de préserver et de renforcer le monopole ... Le Plénum précédent a adopté une décision à cet égard qui est totalement contraire au monopole du commerce extérieur."

Sans faire aucune concession sur cette question, Lénine insista pour que je fasse appel contre le Comité central au Parti et au Congrès. Le coup était principalement dirigé contre Staline en tant que secrétaire général chargé de soulever des questions lors des séances plénières du Comité central. Cette fois, cependant, l'affaire n'est pas venue à une lutte ouverte: sentant le danger, Staline s'est retiré sans combat; avec lui, avec d'autres. Lors du Plénum de décembre, les décisions de novembre ont été annulées. «Comme si nous parvenions à prendre position sans tirer un seul coup de feu », m'écrivait Lénine en plaisantant le 21 décembre, «d'un simple mouvement de manœuvre».

Les différences dans le domaine de la politique nationale se sont avérées beaucoup plus aiguës. A l'automne 1922, des préparatifs étaient en cours pour la transformation de l'Etat soviétique en une union fédérale de républiques nationales. Lénine jugeait nécessaire d'aller aussi loin que possible pour répondre aux besoins et aux aspirations de ces nationalités qui avaient vécu longtemps sous l'oppression et qui ne s'étaient pas encore remises de ses conséquences. Au contraire, Staline, qui a dirigé les travaux préparatoires en tant que commissaire du peuple aux nationalités, a également mené une politique de centralisme bureaucratique dans ce domaine. Un Lénine en convalescence d'un village près de Moscou s'est disputé avec Staline dans des lettres adressées au Politburo. Dans ses premières remarques sur le projet d'unification fédérale de Staline, Lénine était extrêmement doux et retenu. Il espère encore en ces jours - fin septembre 1922 - régler la question par le biais du Politburo, sans conflit ouvert. Les réponses de Staline, au contraire, sont imprégnées d'une irritation notable. Il renvoie à Lénine l'accusation de «précipitation» et y ajoute l'accusation de «libéralisme national», c'est-à-dire de patronnage du nationalisme frontalier. Cette correspondance, politiquement extrêmement intéressante, est toujours cachée au parti.

Pendant ce temps, la politique nationale bureaucratique a réussi à évoquer une vive opposition en Géorgie, qui s'est unie contre Staline et sa main droite, Ordzhonikidze, la fleur du bolchevisme géorgien. Par Kroupskaïa, Lénine est entré dans une connexion secrète avec les chefs de l'opposition géorgienne (Mdivani, Makharadze, etc.) contre la faction de Staline, Ordzhonikidze et Dzerzhinsky. La lutte à la périphérie était trop intense et Staline était trop lié à certains groupes pour se retirer silencieusement, comme dans la question du monopole du commerce extérieur. Dans les semaines à venir, Lénine était enfin convaincu qu'il allait devoir faire appel au parti. Fin décembre, il dicte une longue lettre sur la question nationale, qui devra remplacer son discours au congrès si la maladie l'empêche de parler.

Lénine porte contre Staline une accusation d'engouement administratif et de colère contre le prétendu nationalisme. «La colère », écrit-il ostensiblement, «joue généralement le pire rôle en politique». Lénine qualifie la lutte contre les demandes justes, au moins au début même exagérées, des nations précédemment opprimées comme une manifestation de la grande bureaucratie russe. Pour la première fois, il appelle ses adversaires par leur nom. "La responsabilité politique de toute cette campagne de train vraiment grand-russe - à - nationaliste doit, bien sûr, Staline et Dzerzhinsky." Que le Grand Lénine russe accuse le Géorgien Dzhugashvili et le Polonais Dzerzhinsky de grand nationalisme russe, peut sembler paradoxal. Mais il ne s'agit pas ici du tout de sentiments et de préférences nationales, mais de deux systèmes politiques, dont les différences se retrouvent dans tous les domaines, y compris le national. Condamnant sans pitié les méthodes de la faction stalinienne, Rakovsky écrivit quelques années plus tard: "La bureaucratie aborde la question nationale, comme toute autre question, du point de vue de la facilité de gestion et de

régulation." Cela ne peut pas être mieux dit.

Les concessions verbales de Staline n'ont pas du tout calmé Lénine, au contraire ont exacerbé ses soupçons. «Staline fera un compromis pourri », m'a averti Lénine par l'intermédiaire de ses secrétaires, «et alors il trompera». C'était précisément le chemin de Staline. Il était prêt à accepter au prochain congrès toute formule théorique de politique nationale, à condition que cela n'affaiblisse pas son soutien factionnel au centre et à la périphérie. Certes, Staline avait suffisamment de raisons de craindre que Lénine ne voie à travers ses plans. Mais, d'un autre côté, la situation du patient a continué à se détériorer. Staline a froidement inclus ce facteur important dans ses calculs. La politique pratique du secrétaire général devenait d'autant plus décisive que la santé de Lénine se détériorait. Staline a essayé d'isoler le dangereux contrôleur de toute information qui pourrait lui donner une arme contre le secrétariat et ses alliés. La politique de blocus était, naturellement, dirigée contre les plus proches de Lénine. Krupskaya a fait ce qu'elle pouvait pour protéger la patiente du contact avec les machinations hostiles du secrétariat. Mais Lénine était capable de deviner l'ensemble à partir de symptômes aléatoires. Il était au courant des actions de Staline, de ses motivations et de ses calculs. Il n'est pas difficile de comprendre quel genre de réaction ils ont provoqué dans son esprit. Rappelons qu'à cette époque, dans le bureau de Lénine, en plus du Testament, qui insistait sur la destitution de Staline, il y avait déjà des documents sur la question nationale, qui ont été qualifiés de "bombe contre Staline" par les secrétaires de Lénine, Fotieva et Glasser, reflétant avec sensibilité l'humeur de celui avec qui ils ont collaboré.

Six mois de lutte croissante

Lénine a développé son idée du rôle de la Commission centrale de contrôle en tant que gardien de la loi et de l'unité du parti en rapport avec la question de la réorganisation de l'inspection ouvrière et paysanne (Rabkrin), dirigée par Staline depuis plusieurs années. Le 4 mars, la Pravda a publié un article bien connu dans l'histoire du parti «Mieux vaut moins, mais mieux». L'ouvrage a été écrit en plusieurs étapes. Lénine n'aimait pas et ne savait pas dicter. L'article ne lui a pas été remis pendant longtemps. Le 2 mars, il a finalement écouté la lecture de l'article avec satisfaction: «Maintenant, semble-t-il, il est sorti ...» L'article incluait la réforme des institutions dirigeantes du parti dans une large perspective politique, nationale et internationale. Cependant, nous ne pouvons pas nous attarder sur ce côté de la question ici. D'un autre côté, l'évaluation publique que Lénine a donnée à l'Inspection ouvrière et paysanne est extrêmement importante pour notre sujet :

«Parlons directement. Le Commissariat du Peuple du Rabkrin ne jouit plus aujourd'hui d'une ombre d'autorité. Tout le monde sait qu'il n'y a pas de pires institutions établies que les institutions de notre Rabkrin et que, dans les conditions modernes, il n'y a rien à demander à ce Commissariat du peuple. »

Ce commentaire extraordinaire dans sa dureté du chef du gouvernement dans la presse à propos de l'une des institutions étatiques importantes a frappé directement et directement Staline, en tant qu'organisateur et chef de l'inspection. Les raisons, espérons-le, sont maintenant claires. L'inspection devait servir principalement à contrer les perversions bureaucratiques de la dictature révolutionnaire. Cette fonction responsable ne pourra être exercée avec succès qu'à la condition d'une totale fidélité de la direction. Mais c'était précisément la loyauté qui manquait à Staline. Il a fait de l'inspection, comme le secrétariat du parti, un instrument d'intrigues de l'appareil, de patronage de «ses propres» et de persécution des opposants. Dans son article «Mieux moins, mais mieux», Lénine souligne ouvertement que la réforme de l'inspection, qu'il a proposée, dirigée par Tsyurupa peu avant, doit rencontrer l'opposition de «toute notre bureaucratie, à la fois soviétique

et du parti». «Entre parenthèses, soit-il dit », ajoute-t-il ostensiblement, «la bureaucratie dans notre pays existe non seulement dans les institutions soviétiques, mais aussi dans celles du Parti». C'était un coup complètement délibéré pour Staline en tant que secrétaire général.

Ainsi, il ne serait pas exagéré de dire que le dernier semestre de la vie politique de Lénine, entre son rétablissement et sa deuxième maladie, a été rempli d'une lutte toujours plus intense contre Staline. Rappelons encore une fois les principales dates. En septembre, Lénine ouvre le feu contre la politique nationale de Staline. Dans la première quinzaine de décembre, il s'est opposé à Staline sur la question du monopole du commerce extérieur. Le 25 décembre rédige la première partie du testament. 30-31 décembre - sa lettre sur la question nationale ("bombe"). Le 4 janvier fait un addendum au Testament sur la nécessité de destituer Staline du poste de secrétaire général. Le 23 janvier met en avant une lourde batterie contre Staline: le projet de la Commission de contrôle. Dans l'article, le 2 mars porte un double coup à Staline en tant qu'organisateur de l'Inspection et secrétaire général. Le 5 mars, il m'écrivit à propos de son mémorandum sur la question nationale: "Si vous acceptiez de prendre sa défense, alors je pourrais être calme." Le même jour, pour la première fois, il se solidarise ouvertement avec les implacables opposants géorgiens de Staline, leur notifiant avec une note spéciale qu'il suit "de tout son cœur" leur cas et prépare des documents pour eux contre Staline - Ordzhonikidze - Dzerzhinsky. "De toute mon âme" - cette expression se retrouve rarement chez Lénine.

"Cette question (nationale) l'inquiétait extrêmement ", témoigne le secrétaire de Lénine, Fotieva, "et il se préparait à en parler au congrès du parti". Mais un mois avant le congrès, Lénine s'est finalement effondré, n'ayant jamais eu le temps de donner des ordres sur l'article. La montagne de Staline tomba de ses épaules. Dans le seigneur - convention du XIIe Congrès, il décida déjà de parler, dans son style caractéristique, de la lettre de Lénine comme document d'un malade sous l'influence d'une «femme» (c'est-à-dire Kroupskaïa et deux secrétaires). Sous prétexte de la nécessité de connaître la volonté réelle de Lénine, il a été décidé de garder la lettre cachée. Il y reste à ce jour.

Les épisodes dramatiques mentionnés ci-dessus, aussi vifs qu'ils soient en eux-mêmes, et dans une moindre mesure, ne traduisent pas la passion avec laquelle Lénine a vécu les événements du parti au cours des derniers mois de sa vie active: dans des lettres et des articles, il a imposé l'habituel, c'est-à-dire très censure stricte. Lénine connaissait assez bien la nature de sa maladie par l'expérience du premier coup. Après son retour au travail, en octobre 1922, les vaisseaux capillaires du cerveau n'ont cessé de se rappeler d'eux-mêmes avec des chocs subtils, mais inquiétants et de plus en plus fréquents, menaçant clairement une rechute. Lénine évalua sobrement sa propre situation, malgré les assurances rassurantes des médecins. Au début du mois de mars, quand il a dû se retirer de nouveau du travail, au moins des réunions, des rendez-vous et des conversations téléphoniques, il a apporté un certain nombre d'observations douloureuses et de craintes dans sa chambre de malade. L'appareil bureaucratique est devenu un facteur indépendant dans la grande politique, avec le quartier général secret des factions de Staline au Secrétariat du Comité central. Dans la zone nationale, où Lénine exigeait une sensibilité particulière, les crocs du centralisme impérial se manifestaient de plus en plus ouvertement. Les idées et les principes de la révolution étaient pliés aux intérêts des combinaisons en coulisses. L'autorité de la dictature servait de plus en plus de couverture au commandement bureaucratique.

Lénine était parfaitement conscient de l'approche d'une crise politique et craignait que l'appareil n'étrangle le parti. La politique de Staline est devenue pour Lénine dans la dernière période de sa vie l'incarnation d'une bureaucratie en pleine croissance. Le patient aurait dû frissonner plus d'une fois à l'idée qu'il n'aurait pas le temps de procéder à la réforme de l'appareil, dont il a négocié avec moi avant la seconde maladie. Il lui semblait qu'un terrible danger menaçait l'œuvre de toute sa vie.

Et Staline? Allé trop loin pour reculer, poussé par sa propre faction, craignant cette offensive concentrique dont les fils convergeaient au chevet d'un redoutable ennemi, Staline alla presque en

avant, recrutant ouvertement des partisans en distribuant des postes du parti et des soviétiques, terrorisant ceux qui avaient recouru à Lénine par Krupskaya, il répandait de plus en plus avec insistance la rumeur selon laquelle Lénine n'était plus responsable de ses actes. Telle est l'atmosphère à partir de laquelle la lettre de Lénine sur une rupture complète avec Staline est née. Non, il n'est pas tombé d'un ciel sans nuages. Cela signifiait seulement que la tasse de patience débordait. Non seulement chronologiquement, mais politiquement et moralement, il a tracé la ligne finale sous la relation de Lénine à Staline.

Faut-il s'étonner que Ludwig, qui répète pieusement la version officielle de la loyauté de l'élève envers le professeur «jusqu'à sa mort», ne mentionne pas un mot sur cette dernière lettre, ainsi que sur toutes les autres circonstances qui ne concordent pas avec la légende actuelle du Kremlin? Ludwig, en tout cas, aurait dû être au courant du fait de la lettre, au moins de mon Autobiographie, avec laquelle il a un temps pris connaissance, car il en a donné une critique favorable. Peut-être que Ludwig doutait de la véracité de mon témoignage? Mais ni le fait de la lettre, ni son contenu n'ont jamais été contestés par personne. De plus, ils sont certifiés dans les protocoles sténographiques du Comité central. Lors du plénum de juillet 1926, Zinoviev déclara: «Au début de 1923, Vladimir Ilitch, dans une lettre personnelle adressée au camarade Staline, rompit ses relations amicales avec lui» (Rapport Verbatim du Plénum. Numéro 4. P. 32). Et d'autres orateurs, y compris MI Ulyanova, la sœur de Lénine, ont parlé de la lettre comme d'un fait bien connu dans le cercle du Comité central. En ces jours-là, il n'aurait même pas été possible à Staline de contester ce témoignage. Il n'a cependant pas tenté cela, pour autant que je sache, sous une forme directe et plus tard.

Certes, l'historiographie officielle a fait des efforts vraiment énormes ces dernières années pour effacer de la mémoire humaine tout ce chapitre de l'histoire dans son ensemble. En ce qui concerne le Komsomol, ces efforts ont abouti à certains résultats. Mais les chercheurs, semble-t-il, existent pour détruire les légendes et redonner à la réalité ses droits. Ou cela ne s'applique-t-il pas aux psychologues?

L'hypothèse du duumvirat

Les jalons de la dernière lutte entre Lénine et Staline sont décrits ci-dessus. À toutes ses étapes, Lénine a cherché mon soutien et l'a trouvé. A partir des discours, articles et lettres de Lénine, il serait facile de citer des dizaines de preuves qu'après notre court désaccord sur la question des syndicats, en 1921, 1922 et au début de 1923, il n'a manqué aucun cas, pour ne pas souligner ouvertement sa solidarité avec moi, de ne pas citer l'une ou l'autre de mes déclarations, de ne pas approuver telle ou telle étape de la mienne. Vraisemblablement, il n'avait pas des motifs personnels, mais politiques pour cela. Ce qui, cependant, aurait pu l'inquiéter et le chagrinier ces derniers mois, c'était mon soutien insuffisamment actif à ses actions militaires contre Staline. Oui, tel est le paradoxe de la situation! Lénine, craignant une nouvelle scission du parti à la manière de Staline et de Trotsky, me demanda pour ce moment une lutte plus énergique contre Staline. La contradiction ici, cependant, n'est qu'extérieure. C'était dans l'intérêt de la stabilité de la direction du parti à l'avenir que Lénine voulait maintenant condamner fermement Staline et le désarmer. Je suis également retenu par la crainte que tout conflit aigu dans le groupe au pouvoir à ce moment-là, Lénine se soit battu jusqu'à la mort, le parti puisse être compris comme jetant beaucoup de - pour les robes de Lénine. Je ne suis pas du tout préoccupé ici par la question de savoir si ma retenue était correcte dans ce cas, ou par la question plus large de savoir si les dangers imminents auraient pu être évités à l'époque par des réformes organisationnelles et des remaniements personnels. Mais à quel point la disposition réelle des personnages est-elle éloignée de l'image que nous a donnée l'écrivain populaire allemand qui sélectionne trop facilement les clés de toutes les énigmes!

Nous avons entendu de lui que le Testament «a décidé du sort de Trotsky», c'est-à- dire qu'il

a évidemment servi de raison pour laquelle Trotsky a perdu le pouvoir. Selon une autre version de Ludwig, qu'il expose côté à côté, sans même chercher à la réconcilier avec la première, Lénine voulait un «duumvirat Trotsky - Staline». Cette dernière pensée, également sans doute inspirée par Radek, est la meilleure preuve, soit dit en passant, que même maintenant, même dans le cercle intime de Staline, même avec le traitement tendancieux de l'écrivain étranger invité aux dialogues, personne n'ose affirmer que Lénine a vu en Staline son successeur. ... Afin de ne pas entrer en contradiction trop grossière avec le texte du Testament et un certain nombre d'autres documents, il est nécessaire d'avancer rétroactivement l'idée d'un duumvirat.

Mais comment concilier cette nouvelle version avec le conseil de Lénine: changer le secrétaire général? Après tout, cela signifierait priver Staline de tous les instruments de son influence. Ce n'est pas le cas avec un candidat duumvir. Non, et la seconde hypothèse de Radek-Ludwig, qui est plus prudente, ne trouve pas d'appui dans le texte du Testament. Le but du document est défini par son auteur: assurer la stabilité du Comité central. Lénine a cherché le chemin non pas dans une combinaison artificielle d'un duumvirat, mais dans le renforcement du contrôle collectif sur les activités des dirigeants. Tandis qu'il imaginait l'influence relative des individus dans la direction collective, le lecteur doit tirer certaines conclusions à ce sujet sur la base des citations ci-dessus du Testament. Il ne faut pas seulement perdre de vue le fait que le Testament n'était pas le dernier mot de Lénine et que son attitude envers Staline devenait d'autant plus sévère qu'il sentait l'approche du dénouement.

Ludwig n'aurait pas commis une erreur aussi fondamentale en évaluant le sens et l'esprit du Testament s'il s'était enquis de son sort futur. Caché par Staline et son groupe du parti, le Testament n'a été réimprimé et republié que par l'opposition, bien sûr, secrètement. Des centaines de mes amis et sympathisants ont été arrêtés et exilés pour correspondance et distribution de ces deux pages. Le 7 novembre 1927, jour du dixième anniversaire de la Révolution d'octobre, les opposants de Moscou ont pris part à une manifestation jubilaire avec des affiches «Accomplissons le testament de Lénine». Des détachements spéciaux de stalinien se sont précipités dans les colonnes de manifestants et ont sorti une affiche criminelle. Deux ans plus tard, au moment de mon expulsion à l'étranger, même une version a été créée sur le soulèvement préparée par les «trotskystes» le 7 novembre 1927: l'appel à «remplir le testament de Lénine» a été interprété par la faction stalinienne comme un appel au coup d'État! Et maintenant, le Testament est sous l'interdiction de toutes les sections du Komintern. Au contraire, l'opposition de gauche dans tous les pays réimprime le Testament à chaque occasion appropriée. Politiquement, ces faits épuisent la question.

Radek comme source principale

Où est passé tout - encore une histoire fantastique à l'effet qu'à la lecture du testament, ou plutôt, "six mots" qui dans sa volonté pas, je me suis levé avec une question: "Qu'est-ce que ça dit?" Sur ce point, je ne peux que suggérer une explication hypothétique. Quelle est la probabilité, laissez le lecteur juger.

Radek est l'une des sorcières professionnelles et des conteurs d'anecdotes. Je ne veux pas dire par là qu'il n'a pas d'autres mérites. Mais il suffit que lors du 7e Congrès du Parti le 8 mars 1918, Lénine, généralement très retenu dans ses propos sur les gens, ait jugé possible de dire: «Je reviendrai vers le camarade Radek, et là je veux noter qu'il a réussi à dire accidentellement une phrase sérieuse ...» Et plus loin encore: "Cette fois, il s'est avéré que Radek avait une phrase complètement sérieuse ..." Les gens qui ne parlent sérieusement qu'à titre exceptionnel ont une inclination organique à corriger la réalité, car sous sa forme brute, elle ne convient pas toujours aux anecdotes. Mon expérience personnelle m'a appris à traiter le témoignage de Radek avec une extrême prudence, il ne parle généralement pas des événements, mais expose un feuilleton spirituel à leur sujet. Puisque tout art, y compris l'art anecdotique, tend à la synthèse, Radek est

enclin à combiner différents faits ou caractéristiques vives d'épisodes différents, même séparés par le temps et l'espace. Il n'y a pas de mauvaise volonté ici. C'est la voix d'un appel.

Donc, évidemment, c'est arrivé cette fois. Radek a combiné, selon toutes les indications, la réunion du Conseil des Anciens du XIIIe Congrès avec la réunion du Plénum du Comité central de 1926, malgré le fait qu'il y ait eu un écart de plus de deux ans entre les deux. Lors de l'assemblée plénière, des manuscrits secrets ont également été lus, y compris le Testament. Cette fois, c'est vraiment Staline qui les a lus, pas Kamenev, qui était déjà assis à côté de moi sur le banc de l'opposition. L'annonce a été causée par le fait que des copies du Testament, la lettre nationale de Lénine et d'autres documents conservés sous une triple serrure circulaient déjà assez largement dans le parti à cette époque. L'appareil du parti était nerveux de savoir ce que Lénine avait vraiment dit. "L'opposition le sait, mais nous ne le savons pas." Après une longue résistance, Staline s'est vu obligé de lire des documents interdits lors d'une réunion du Comité central, ils sont donc tombés dans la transcription, qui a été imprimée dans des cahiers secrets pour le sommet de l'appareil du parti.

A la lecture du Testament, il n'y eut pas non plus d'exclamations cette fois, car les membres du Comité central connaissaient trop bien le document depuis longtemps. Mais j'ai effectivement interrompu Staline lorsqu'il a annoncé la correspondance sur la question nationale. L'épisode lui-même n'est pas si significatif, mais il est peut-être utile aux psychologues pour certains - toutes les conclusions.

Lénine était extrêmement économique dans ses moyens et ses dispositifs littéraires. Il entretenait une correspondance commerciale avec ses plus proches collaborateurs par télégraphe. L'adresse contenait toujours le nom de famille du destinataire avec un «t» (camarade) et la signature - Lénine. Les explications compliquées ont été remplacées par un double ou triple soulignement de mots individuels, un point d'exclamation supplémentaire, etc. Nous connaissons tous trop bien les particularités de la manière de Lénine et donc même un léger écart par rapport au laconicisme habituel a attiré l'attention.

En transmettant sa lettre sur la question nationale, Lénine m'a écrit le 5 mars:

«Cher camarade Trotsky. Je vous demanderais vivement de prendre sur vous la défense de la cause géorgienne au Comité central du Parti. Cette affaire est maintenant sous la "persécution" de Staline et Dzerzhinsky, et je ne peux pas compter sur leur impartialité. Même tout le contraire. Si vous acceptez de prendre sa défense, je pourrais être calme. Si, pour une raison quelconque, certains ne sont pas d'accord, rendez-moi le tout. Je prendrai cela comme un signe de votre désaccord.

Meilleures salutations de camarade.

Lénine.

5 mars 23 ».

Le contenu et le ton de cette petite note, dictés au dernier jour de la vie politique de Lénine, n'étaient pas moins difficiles pour Staline que le Testament. Manque d'«impartialité» - après tout, cela signifiait un manque de la même loyauté. Le moins de tous, la note contenait la confiance en Staline - «même tout le contraire» - et soulignait la confiance en moi. La confirmation de l'alliance tacite entre Lénine et moi contre Staline et sa faction était évidente. Staline avait une mauvaise maîtrise de lui-même lorsqu'il a lu la note. En approchant de la signature, il hésita. «Avec les meilleures salutations de camarade» - c'était trop démonstratif sous la plume de Lénine. Staline a lu: «Avec les salutations communistes». Cela semblait plus sec et plus formel. À ce moment-là, je me suis vraiment levé de mon siège et j'ai demandé - "Comment est-il écrit là?" Staline fut obligé, non sans embarras, de lire le texte original de Lénine. Certains - l'un de ses amis les plus proches m'a crié que je pinçais, mais je me suis limité à des questions de test, peu d'incident a fait une impression. Ils ont parlé de lui au sommet du parti. Radek, qui à ce moment-là n'était plus membre du Comité central, a appris ce qui se passait au Plénum de la bouche de quelqu'un d'autre, peut-

être de la mienne. Cinq ans plus tard, alors qu'il était déjà avec Staline, et non avec moi, sa mémoire flexible l'a apparemment aidé à combiner l'épisode synthétique qui a poussé Ludwig à des conclusions si spectaculaires et si erronées.

La légende du «trotskysme»

Bien que Lénine, comme nous l'avons vu, n'ait trouvé aucune raison d'indiquer dans le Testament que mon passé non bolchevique n'était «pas accidentel», je suis prêt à accepter cette formule à mes propres frais. Dans le monde spirituel, la loi de causalité est aussi catégorique que dans le monde physique. Dans ce sens général, mon orbite politique n'était, bien entendu, «pas accidentelle». Mais le fait que je sois devenu bolchevique n'est pas non plus accidentel. La question de savoir avec quelle fermeté et sérieux je suis arrivé au bolchevisme n'est résolue ni par de simples informations chronologiques ni par des suppositions de psychologisme feuilleton: une analyse théorique et politique est nécessaire. Ceci, bien sûr, est un sujet trop vaste qui sort entièrement du cadre de cet essai. Il suffit pour notre propos que Lénine, qualifiant le comportement de Zinoviev et Kamenev en 1917 de «non accidentel», ne fasse pas un rappel philosophique des lois du déterminisme, mais un avertissement politique pour l'avenir. Mais c'est précisément pourquoi Radek avait besoin, par l'intermédiaire de Ludwig, de me transférer l'avertissement de Zinoviev et Kamenev.

Rappelons les principaux jalons de la question. De 1917 à 1924, il n'a pas été question du tout d'opposer le trotskisme au léninisme. Au cours de cette période tombent le coup d'État d'octobre, la guerre civile, la construction de l'État soviétique, la création de l'Armée rouge, le développement d'un programme de parti, la création de l'Internationale communiste, l'éducation de ses cadres et la rédaction de ses documents de base. Après que Lénine ait quitté le travail, de graves désaccords se sont développés dans le noyau principal du Comité central. En 1924, le spectre du «trotskysme» - après une préparation minutieuse dans les coulisses - est sorti sur la scène. Toute la lutte interne du Parti se déroule désormais dans le cadre de l'opposition du trotskisme au léninisme. En d'autres termes, les désaccords entre moi et les épigones générés par les nouvelles conditions et tâches sont décrits comme une continuation de mes anciens désaccords avec Lénine. Une immense littérature a été créée sur ce sujet. Ses initiateurs étaient invariablement Zinoviev et Kamenev. En tant qu'anciens et plus proches associés de Lénine, ils deviennent le chef de la «vieille garde bolchevique» contre le trotskisme. Mais sous la pression de processus sociaux profonds, ce groupe lui-même est divisé. Zinoviev et Kamenev se trouvent forcés d'admettre que les soi-disant "trotskistes" se sont avérés avoir raison sur des questions fondamentales. De nouveaux milliers d'anciens bolcheviks adhèrent au «trotskysme».

Au Plénum de juillet 1926, Zinoviev déclara que sa lutte contre moi était la plus grande erreur de sa vie, «plus dangereuse que l'erreur de 1917». Ordzhonikidze, non sans raison, lui cria de son banc: «Pourquoi as-tu trompé tout le parti? (Voir le compte rendu in extenso déjà cité). Zinoviev n'a pas trouvé de réponse officielle à cette lourde réponse. Mais il a donné une explication non officielle lors d'une réunion de l'opposition en octobre 1926. «Après tout, nous devons comprendre ce qui s'est passé », a-t-il dit en ma présence à ses amis les plus proches, les ouvriers de Leningrad, qui croyaient honnêtement à la légende du trotskisme, «il y a eu une lutte pour le pouvoir. Tout l'art était de lier d'anciens désaccords avec de nouveaux problèmes. Pour cela, le trotskysme a été mis en avant ... »

Au cours de leur séjour de deux ans dans l'opposition, Zinoviev et Kamenev ont réussi à révéler pleinement la mécanique des coulisses de la période précédente, lorsqu'ils, avec Staline, ont créé la légende du «trotskisme» d'une manière conspiratrice. Un an plus tard, lorsqu'il devint enfin clair que l'opposition allait devoir nager longuement et obstinément contre le courant, Zinoviev et Kamenev se rendirent à la merci du vainqueur. Comme première condition à la réhabilitation de leur parti, ils étaient tenus de réhabiliter la légende du trotskisme. Ils y sont allés.

J'ai ensuite décidé de renforcer leurs propres déclarations hier à cet égard à travers une série de témoignages faisant autorité. Radek, nul autre que Karl Radek, a donné l'affidavit suivant:

«J'étais présent à la conversation avec Kamenev que Kamenev raconterait au Plenum du Comité central comment ils (ie, Kamenev et Zinoviev), avec Staline, ont décidé d'utiliser les vieux désaccords entre Trotsky et Lénine afin d'empêcher le camarade Trotsky de diriger le parti après la mort de Lénine. ... En outre, j'ai entendu à plusieurs reprises des lèvres de Zinoviev et Kamenev comment ils ont «inventé» le trotskysme comme slogan d'actualité.

25 décembre 1927 ville de
K. Radek ».

Des déclarations écrites similaires ont été faites par Preobrazhensky, Pyatakov, Rakovsky et Eltsin. Pyatakov, commissaire adjoint du peuple à l'industrie lourde, a résumé la déclaration de Zinoviev dans les mots suivants: "Le trotskysme a été inventé pour remplacer les vrais désaccords par des désaccords imaginaires, c'est-à-dire des désaccords tirés du passé qui n'ont aucune signification maintenant, mais artificiellement galvanisés aux fins ci-dessus." Cela semble clair? «Personne», a écrit V. Eltsin, un représentant de la jeune génération, à son tour, «aucun des Zinovievites présents à la même époque ne s'est opposé. Tout le monde a pris ce message de Zinoviev comme un fait bien connu. »

Le témoignage ci-dessus de Radek a été marqué par lui le 25 décembre 1927. Quelques semaines plus tard, il était déjà en exil, et quelques mois plus tard, sous le méridien de Tomsk, il fut convaincu de la justesse de Staline, qui ne lui avait pas été révélée plus tôt à Moscou. Mais les autorités ont également exigé que Radek, comme condition sine qua non, reconnaisse la réalité de la même légende sur le trotskisme. Après que Radek ait décidé de le faire, il n'a eu d'autre choix que de répéter les anciennes formules de Zinoviev, que ce dernier avait exposées en 1926, pour y revenir en 1928. Radek a fait plus: dans une conversation avec un étranger crédule, il a révisé le Testament de Lénine de manière à y trouver le support de la légende épigone du «trotskysme».

De nombreuses conclusions découlent de cette brève note historique, basée exclusivement sur des données documentaires: l'une d'elles dit: la révolution est un processus dur, et elle n'épargne pas les épines humaines.

* * *

Le cours des événements ultérieurs au Kremlin et dans l'Union n'a pas été déterminé par un document séparé, même s'il s'agissait du Testament de Lénine, mais par des raisons historiques d'un ordre beaucoup plus profond. Une réaction politique après le grand stress d'années de coup d'État et de guerre civile était inévitable. A cet égard, le concept de réaction doit être strictement distingué du concept de contre-révolution. La réaction n'implique pas un bouleversement social inévitable, c'est-à-dire le remplacement d'une classe au pouvoir par une autre. Même sous le tsarisme, il y avait des périodes de réformes progressives et des périodes de réaction. L'humeur et les attitudes de la classe dirigeante changent selon les circonstances. Cela vaut également pour la classe ouvrière. La pression de la petite bourgeoisie sur le prolétariat, fatiguée des bouleversements, signifiait un renouveau des tendances petites-bourgeoises dans le prolétariat lui-même, et en même temps la première réaction profonde, sur la vague de laquelle l'appareil bureaucratique actuel dirigé par Staline est monté au pouvoir.

Les qualités que Lénine appréciait chez Staline - obstination de caractère et ruse - restaient, bien sûr, même maintenant; mais ils ont reçu un champ d'action différent et un point d'application différent. Ces traits qui, dans le passé, signifiaient des inconvénients dans la personnalité de Staline: vision étroite, manque d'imagination créatrice, empirisme ont maintenant acquis une signification très pertinente; ils ont permis à Staline de devenir un instrument semi-conscient de la

bureaucratie soviétique, et ils ont incité la bureaucratie à voir Staline comme leur chef reconnu. La lutte de dix ans à la tête du parti bolchevique a montré hors de tout doute que dans les conditions de la nouvelle étape de la révolution, Staline a pleinement développé précisément les aspects de son caractère politique auxquels Lénine a déclaré dans la dernière période de sa vie une lutte irréconciliable. Mais cette question, qui est toujours au centre de la politique soviétique aujourd'hui, nous emmène bien au-delà des limites de notre thème historique.

Depuis les événements que j'ai racontés, les eaux ont coulé sous le pont. S'il y a déjà dix ans, il y avait des facteurs à l'œuvre qui étaient beaucoup plus puissants que les conseils de Lénine, il serait maintenant complètement naïf de faire appel au Testament comme argument politique d'actualité. La lutte internationale entre les deux groupes, issue du bolchevisme il y a longtemps, a dépassé le sort des individus. La lettre de Lénine, connue sous le nom de Testament, conserve désormais un intérêt principalement historique. Mais l'histoire, osons-nous penser, a aussi ses droits, qui d'ailleurs n'entrent pas toujours en conflit avec les intérêts de la politique. La plus élémentaire des exigences scientifiques: établir correctement les faits et vérifier les rumeurs à partir de documents peut, dans tous les cas, être également recommandée aux politiciens et aux historiens. Il devrait être étendu même aux psychologues.

*Prinkipo,
Décembre 1932 31 g.*

Krasin

Leonid Borisovich Krasin est né en 1870 dans une famille douée comme le plus remarquable des frères doués. Il a rejoint le mouvement révolutionnaire en tant qu'étudiant. Il a vécu et étudié en Allemagne, connaissait parfaitement la technologie et la culture allemandes et parlait couramment l'allemand.

Krasin n'a pas su être en minorité pendant longtemps. Il n'avait pas peur des mesures drastiques et, en ce sens, il était un révolutionnaire. Mais il a exigé que les mesures révolutionnaires apportent une solution immédiate. Il s'est tout naturellement rangé du côté du mouvement révolutionnaire et tout aussi naturellement du côté des bolcheviks. Lorsque l'équilibre des pouvoirs se déplaça à nouveau en faveur de la monarchie, Krasin rejoignit la faction d'extrême gauche des otzovistes, qui rompit avec Lénine. Krasin voulait boycotter la Troisième Douma et provoquer un dénouement à l'aide de mesures artificielles à la disposition de la minorité héroïque. En tant que chimiste, Krasin savait ce qu'était la dynamite; en tant que politicien, il n'avait pas peur de l'utiliser. Mais boycotter la Douma signifiait boycotter la défaite de la révolution et ses conséquences. Les réalistes de réalisation immédiate se transforment souvent en illusionnistes lorsque la réalité se tourne vers eux avec une fin défavorable. C'est donc arrivé avec Krasin. Mais son association avec l'aventurisme de gauche n'a pas duré longtemps. Le flair réaliste a prévalu. Cependant, Krasin n'est pas revenu à Lénine, qui a minutieusement rassemblé les survivants physiques et moraux de la grande défaite de 1905-1907 et a rétabli à nouveau l'organisation du parti clandestinement - Krasin s'est éloigné non seulement de l'aile ultra-gauche, mais aussi du parti dans son ensemble. Il ne savait pas rester longtemps en minorité et préparer patiemment une journée lointaine.

Les gens du milieu pensent souvent que la pensée révolutionnaire est le produit d'un tempérament impatient. Ce n'est pas vrai. La politique des expériences et des aventures révolutionnaires est cependant dictée par la psychologie de l'impatience. Mais une politique véritablement révolutionnaire nécessite, entre autres qualités, la capacité d'attendre et de rester longtemps minoritaire. Les rythmes de la régularité révolutionnaire ne coïncident pas du tout avec les rythmes des affects individuels. Un révolutionnaire doit pouvoir s'élever dans la pensée au-dessus des épisodes et des étapes individuels du processus historique, surtout au-dessus de son

reflux, non pas pour une attente passive, mais pour une préparation active. Krasin n'avait pas cette capacité. C'est pourquoi, malgré le fait qu'il était un révolutionnaire et un grand homme, il n'était pas un grand révolutionnaire.

En 1908, Krasin était associé à Aleksinsky, en général au groupe Vpered. Dans l'une des notes, Lénine rappelle qu'Alexinsky, par l'intermédiaire de Krasin, lui a pris un livre à l'été ou à l'automne 1908.

Après avoir quitté le parti pendant les années de la contre-révolution, il a renforcé ses liens avec le monde industriel, avec lequel il n'a jamais rompu. Le reflux révolutionnaire a été remplacé depuis 1910 par un surf capitaliste. Krasin a pris sa revanche dans un nouveau domaine. L'ingénieur et l'entrepreneur se sont vengés des défaites du révolutionnaire prolétarien. Krasin a transféré ses yeux perçants, sa mobilité créative de la pensée et sa capacité à prendre des décisions audacieuses dans l'arène de l'entrepreneuriat industriel. La guerre a ouvert encore plus d'espace dans ce domaine. La révolution de février a trouvé Krasin un homme riche.

En 1918, Krasin a été président de la commission d'approvisionnement d'urgence de l'Armée rouge. En même temps, il était membre du Présidium du Conseil suprême de l'économie nationale et commissaire du peuple au commerce et à l'industrie.

Lors des réunions du Conseil de défense, Krasin a peut-être pris la parole le plus souvent dans le débat, comme on peut en juger d'après les notes du président de Lénine. Krasin a reçu diverses instructions administratives et économiques: enquêter sur la question des stocks de chaussures à Saint-Pétersbourg; introduire une troisième équipe dans les usines militaires de Toula; mobiliser des charrettes militaires.

D'abord nommé commissaire du commerce et de l'industrie, Krasin fut par la suite laissé à la tête du Commissariat spécial au commerce extérieur. Mais pendant un certain nombre d'années, ce commissariat a fait de modestes échanges. Par conséquent, Krasin était toujours occupé avec une douzaine de cas hors de son département: à un moment donné, il était responsable de l'approvisionnement de l'armée en tant que conseil extraordinaire autorisé du travail et de la défense, et lorsque la nouvelle politique économique a élargi la possibilité de communication avec le monde extérieur, Krasin, sans quitter poste de commissaire du peuple au commerce extérieur, a fait un certain nombre de longues excursions diplomatiques en Europe.

De mai 1920 à mars 1921, Krasin lança une vigoureuse campagne à Londres pour la reconnaissance légale du gouvernement soviétique.

À la fin de 1924, Krasin fut nommé ambassadeur à Paris et y succéda à Izvolsky.[\[135\]](#). Son activité n'y fut pas couronnée de succès. Un an plus tard, il est muté à Londres en tant que simple commissaire.

Puisque Krasin, par son éducation et ses relations commerciales, était étroitement lié à l'Allemagne et pendant la guerre, il dirigeait des entreprises industrielles allemandes en Russie, l'émigration blanche, après que Krasin soit devenu un dignitaire soviétique, a répandu des rumeurs selon lesquelles Krasin, en fait, était assez patriotique. était un agent allemand pendant la guerre et a transformé les entreprises allemandes séquestrées en bastions d'influence allemande. Sforza a parlé avec Krasin de ces rumeurs, et c'est ce qu'il lui a répondu, selon le comte:

«Peut-être que ce serait mon devoir de le faire, mais je ne l'ai pas fait. Les Grands Ducs et Généraux n'avaient pas besoin de notre aide pour détruire la Russie. »

Dégageant Krasin de l'accusation ridicule, Sforza, cependant, dépeint servir les intérêts du quartier général allemand en passant comme le «devoir» des bolcheviks. Il n'y a pas lieu de s'y attarder, mais le vénérable monsieur met cette appréciation dans la bouche de Krasin, lui donnant le caractère d'un témoignage authentique. Krasin était l'ambassadeur du gouvernement soviétique, dont les dirigeants ont nié la calomnie idiote au sujet de leur assistance au quartier général allemand. Même si leur déni était contraire à la réalité, dans ce cas, Krasin n'aurait pas le moindre

intérêt à désavouer et à compromettre son propre gouvernement et lui-même aux yeux d'un diplomate étranger et hostile. Mais Krasin, en plus, était bolchevique et savait bien ce qu'était le bolchevisme. Il ne pouvait pas dire ce que les Sforza lui mettaient dans la bouche, à la recherche de renforts pour les légendes ridicules de l'émigration blanche.

Et à une autre occasion, le vénérable monsieur témoigne au nom de Krasin. En tant que ministre des Affaires étrangères, Sforza a défendu la nécessité de la reconnaissance de la Russie soviétique par l'Italie. Le 6 août 1920, il s'exprima sur cette question au Parlement italien:

"Si le bolchevisme devait périr, laissez-le périr de ses propres erreurs, et non sous la pression extérieure, sinon nous ne créerions que des martyrs."

Quelques semaines plus tard, Krasin, arrivé de Moscou, dit au comte Sforza lors de sa première rencontre:

«En Russie, ils ne sont pas ravis de votre programme; c'était plus pratique de jouer les martyrs. »

Il s'avère que Moscou a préféré le blocus à la reconnaissance et que Krasine s'est empressé d'en informer le ministre italien lors de la première réunion.

"Krasin aimait Lénine", admet Sforza, "mais cela ne l'a pas empêché, il s'avère, d'admettre que son" ami et chef "était spirituellement complètement ter et ter [136] et qu'il est devenu enfantin quand il a voulu être original." Krasin avait une attitude difficile envers Lénine, en raison de la profonde différence entre deux natures et deux chemins de vie, mais ces chemins ne se croisaient pas accidentellement à des points décisifs. Si Krasin pensait lui attribuer Sforza, il n'aurait jamais dit cela à un ennemi politique, et Sforza était et reste un ennemi. Mais Krasin ne pensait pas, ne pouvait penser à rien de semblable aux vulgarités qui lui étaient attribuées. Krasin était assez intelligent pour apprécier et admirer le pouvoir spirituel de Lénine. Sforza dit: "Krasin aimait Lénine." Qu'aimait-il chez lui? Malgré les longues périodes de répulsion, la vie entière de Krasin tombe amoureuse de l'intellect puissant de Lénine. Au troisième congrès du parti, censé créer une faction bolchevique, Krasine, après le rapport de Lénine, a commencé son discours par les mots suivants:

"Moi, comme beaucoup d'autres, j'ai probablement écouté avec plaisir ..."

De telles critiques - plus pour les yeux que pour les yeux - traversent toute la vie de Krasin. Combien de fois dans les premières années de la révolution il s'est indigné de notre politique, et combien de fois, avec une lueur dans les yeux et avec un sourire tamisé, il a parlé du pouvoir créateur de la tête de Lénine!

Non moins compromettante pour Sforza, la seconde remarque qui leur est attribuée à Krasine a un caractère: Lénine est tombé dans la puérilité «quand il a voulu être original». Lénine ne voulait pas et ne pouvait pas être original. Seul un snob complètement sans talent pouvait lui attribuer un tel besoin, et Krasin n'était ni un snob, ni un sans talent.

Ce n'est pas un hasard si Sforza place Krasin au-dessus de tous les révolutionnaires russes. Peu de personnes qu'il devait rencontrer lui avaient fait une impression aussi profonde. Surtout, le diplomate italien a été frappé par "... une combinaison inhabituelle d'un homme d'affaires prospère et d'un révolutionnaire sans compromis".

Le Sforza pas tout à fait cohérent dit de lui: «Il était un homme d'action et aimait les résultats tangibles, pas les préparations rêveuses; alors - c'était du mauvais bolchevik. »

Krasin était un bolchevique dans sa jeunesse et un ministre de l'État ouvrier dans sa maturité. Mais le long décalage entre ces deux périodes témoigne en lui-même que Krasin n'était pas un révolutionnaire prolétarien jusqu'au bout. Il était toujours à la recherche de solutions immédiates ou de succès immédiats; si l'idée qu'il servait ne donnait pas un tel succès, alors il tournait son intérêt vers le succès personnel. En ce sens, on peut dire qu'il était plus proche de gens comme Cavour que de gens comme Marx ou Lénine.

Lénine appréciait fortement Krasine, mais exclusivement en tant qu'homme d'affaires, en tant que technicien, administrateur, expert du monde capitaliste. C'est dans le cercle de ces questions que tournent les relations de Lénine avec Krasine: commander des locomotives à vapeur à l'étranger; retour d'expérience sur la question pétrolière de Bakou; trouver les spécialistes nécessaires, etc. Il ne fait aucun doute que Lénine n'a pas consulté Krasin sur les questions politiques et en particulier sur les questions de parti, évitant très probablement les conversations avec lui sur des sujets de parti. L'inclusion de Krasin, comme Krzhizhanovsky, en dépit de leur «vieux bolchevisme» au Comité central du parti, aurait été totalement impensable sous Lénine. Cette étape a déjà été franchie par les épigones pour renforcer leurs propres positions par un peuple soviétique influent. Quant à Rakovsky[137], qui avant la Révolution d'octobre n'était pas bolchevique, il était immédiatement après avoir rejoint le parti inclus dans le Comité central. Cette différence s'explique par le fait que Lénine a vu en Rakovsky un révolutionnaire et un homme politique, mais n'a vu ni l'un ni l'autre, ni à Krasine ni à Krzhizhanovsky.

Ils aimaient écouter les réunions de Krasin. Je n'étais pas toujours d'accord avec lui, mais il pouvait toujours poser une question - à sa manière, pour indiquer les aspects qui n'ont pas vu les autres, et jeter sur la question dans son ensemble un nouvel éclairage. En plus de ses brillantes qualités personnelles, d'un esprit analytique fort et d'un esprit vif, sa formation sérieuse et son expérience de vie polyvalente l'ont beaucoup aidé dans ce domaine. Marxiste bien fondé, chimiste, ingénieur électricien, homme qui dirigeait des imprimeries clandestines, des ateliers de dynamite et de grandes opérations commerciales, un «citoyen du monde civilisé», Krasin à toutes les réunions et sur n'importe quel sujet était capable de dire son mot spécial, Krasin. Au cours de la réunion, nous avons souvent échangé des notes, et dans ces notes, plus pauvres que les discours, en raison de leur brièveté, il y a encore une particule de Krasin. Quelque chose - certains d'entre eux ont survécu.

Krasin pose depuis longtemps et de manière persistante la question du renouvellement du capital fixe de notre industrie. En juillet 1924, il m'écrivit:

«L'augmentation de la productivité du travail à l'échelle nationale est avant tout une question de rééquipement radical de presque toute l'industrie. Nos outils de production ne sont plus capables de produire un produit bon marché, même avec une bonne gestion. »

«L'équipement des papeteries est désuet et coûteux. Il n'y a pas d'usines de pâte à papier et de pâte de bois ».

Lors de la même réunion:

«L'équipement pétrolier (forage et taraudage) ne vaut rien. Vous ne pouvez pas stocker d'huile dans nos réservoirs. Nous ne pouvons pas attraper de gaz. Distilleries - toutes ferrailles; les oléoducs n'existent pas. Nous n'avons pas de flotte pour le transport. Comme il est bon marché de travailler ici et comment rivaliser avec l'Amérique! »

"Nos scieries sont techniquement trois fois pires que les suédoises, et c'est presque partout."

Mais une note curieuse sur le commerce, sur - apparemment en rapport avec quoi - les questions traitées dans la RS:

«Il en est ainsi: si une entreprise au petit capital augmente son chiffre d'affaires d'année en année, obtient de plus en plus de prêts, ouvre avec succès de nouvelles

succursales à l'export, sans se lancer dans des opérations risquées, cela signifie que cette entreprise est saine. Le secret est que le point le plus important dans une entreprise commerciale est l'organisation et les personnes qui savent négocier. C'est ainsi que se formèrent les maisons de commerce bourgeois: souvent, à commencer par un cuivre-nickel, cinq ans plus tard, le poing déplaçait des millions. Le moment de l'initiative personnelle, de la compétence, de la dextérité prévaut ici. "

Lors d'une des réunions (en juin 1924), j'écris à Krasin:

«Vous vous trompez en pensant que les États-Unis suivront l'Angleterre dans un proche avenir. Au contraire, il faut s'attendre à une grave aggravation des relations entre la Grande-Bretagne et les États-Unis en vue du retour des États-Unis sur le marché mondial. »

Krasin répond immédiatement:

«Dans un futur proche, l'aggravation des relations entre l'Angleterre et l'Amérique, je pense, est incroyable. Vous ne pouvez pas imaginer comment les Américains provinciaux sont en politique internationale! Ils n'oseront pas se disputer avec l'Angleterre pendant longtemps. »

Mais, sur les mêmes morceaux de papier d'un cahier, des aphorismes de Krasinski, faisant évidemment référence à quelqu'un - soit la réunion, soit les orateurs:

"C'est quoi - l'amibe avec des jus vitaux sans appel."

Et plus loin:

"Mitrailleur verbale ..."

Et plus, et plus encore ...

Et voici une brève description de la justice britannique:

"Il n'y a pas plus d'escrocs que les avocats anglais et le tribunal anglais vanté!"

Et il faut ajouter que Krasin avait affaire à des avocats de différents pays et qu'il avait un œil.

Krasin avait ses propres points de vue, et tous ne pouvaient pas être acceptés. Ceci s'explique pleinement par l'originalité du chemin de vie de Krasin. Mais n'était pas d'accord avec lui, il pouvait toujours être quelque chose - quelque chose à apprendre.

Il y avait, cependant, une question dans laquelle Krasin a pris une position de combat archi avec une inconcilierabilité si extrême, qui, d'une manière générale, était inhabituelle pour lui en matière de principe: je veux dire le monopole du commerce extérieur. L'intransigeance est née ici, à Krasin, non d'un principe général, mais d'une pratique commerciale: en tant que commissaire du peuple au commerce extérieur, il a été appelé à développer et à diriger les liens de l'économie soviétique avec le monde. Non seulement «dans sa position», mais aussi dans tout son passé, Krasin a pu comprendre plus tôt que beaucoup d'autres que l'économie soviétique ne peut pas se développer comme un système isolé et autonome. Il connaissait trop bien la structure de notre industrie, ses liens d'avant-guerre avec l'industrie étrangère, sa dépendance à l'égard de la technologie européenne et américaine. Le problème du renouvellement du capital fixe l'a occupé dès les premières années du pouvoir soviétique. Il a vu la voie vers cela dans le développement des exportations. Non seulement dans le domaine culturel général, mais aussi dans le domaine économique et productif - technique, il était au plein sens du mot «citoyen du monde civilisé». Il a pu évaluer sobrement à la fois nos graves pénuries et nos opportunités potentielles. Il n'était que trop clair pour lui que dans l'état actuel de notre économie, non seulement ouvrir librement les portes menant au marché mondial, mais les ouvrir légèrement signifierait inonder l'industrie d'État de biens étrangers et de capitaux étrangers; en d'autres termes, créer des garanties inconditionnelles de victoire pour l'impérialisme dans sa lutte contre le système soviétique. Krasin

est devenu un défenseur implacable du monopole du commerce extérieur. Ici, il a bénéficié du soutien total de Vladimir Ilitch. Les opposants ont expliqué cette ligne de son département. Ce n'est pas vrai. La structure même départementale de Krasin dans le domaine du commerce extérieur était la conclusion de son appréciation générale de la corrélation des forces économiques. Sur cette ligne de la sienne, il est resté ferme. Et, peut-être, ses meilleurs discours, les plus riches en contenu factuel, les plus convaincants et à cause de celui-ci les plus brillants dans la forme, sont ceux dans lesquels il a défendu le monopole du commerce extérieur.

En tant que personne, Krasin était charmant. Jusqu'à la fin de sa vie, il a conservé sa souplesse de jeunesse et sa silhouette élancée. Le visage, beau d'une vraie beauté, brillait d'intelligence et d'énergie. Les flammes de l'ironie - la véritable ironie d'un homme qui savait beaucoup, comprenait beaucoup et savait beaucoup - couraient de ses yeux aux plis de sa bouche expressive. Sa voix était résonnante et corsée, son geste était distinct, la phrase de son discours coulait doucement et, tout en observant l'économie verbale, se distinguait par l'exhaustivité correcte. Krasin était aussi bon comme orateur, comme conteur et comme interlocuteur. Il a peu écrit. Son activité est passée par d'autres canaux. Mais il écrivait mieux que beaucoup de ceux qui écrivent beaucoup. En général, tout ce qu'il a fait, il l'a bien fait.

Vorovsky

Dès le début des neuf centièmes, Vorovsky participa activement au mouvement révolutionnaire, organisant d'abord les cercles social - démocrates étudiants puis ouvriers. Il a beaucoup travaillé théoriquement sur lui-même. Au début du siècle, il apparaît dans la presse juridique comme un écrivain prêt et, de surcroît, brillant.

Depuis la division avec la social - démocratie Vorovskii une fois qu'il a rejoint les bolcheviks et immédiatement pris dans la ligne directrice de fraction.

Il est intéressant de noter qu'en 1906, un Polonais Vorovskii a assisté au Congrès de la social - démocratie polonaise, non pas en tant que membre de l'organisation nationale, mais en tant que représentant des bolcheviks russes.

Les témoignages, ou plutôt le parjure, que Sforza met dans la bouche de Vorovsky sont étonnantes dans leur incongruité psychologique. En tant que représentant commercial, Vorovsky, il s'avère, a partagé avec le ministre italien des Affaires étrangères ses jugements désobligeants sur Lénine, qui «ne comprend pas les avantages partiels, les succès progressifs; il (Lénine) s'assied plus volontiers et lit de son Marx comment la situation va évoluer. » Vorovsky a prononcé de tels discours «avec une moquerie grossière».

Mais il ne s'est pas arrêté là. Une fois, alors que toutes les propositions de Vorovsky se sont heurtées au refus de Moscou, Vorovsky, dans un état de "sincérité sans retenue", a déclaré au comte Sforza:

"Nous sommes dirigés par un instituteur allemand qui a été doué de plusieurs étincelles de génie par la syphilis avant de le tuer!"

J'ai écrit cette phrase dégoûtante, surmonter le dégoût. Sous le nom de Vorovsky, Sforza calomnie moins Lénine que Vorovsky. Les sources d'inspiration du comte Sforza ne sont pas difficiles à discerner: l'émigration blanche. Le comte lui-même raconte comment le gouvernement italien, y compris le vénérable comte, a saisi pour fouiller les valises de Vorovsky, qui, selon la dénonciation des émigrants blancs, contenaient des diamants à des fins révolutionnaires. S'adressant au ministre, Vorovsky a déclaré: «Excusez-moi, monsieur le ministre, mon costume de voyage. Vous avez ma robe à la douane. » Cette phrase est très similaire à Vorovsky et elle donne le meilleur de tous le ton aux relations que Vorovsky pourrait établir avec la cour italienne «démocrate». Les émigrants mêmes qui ont poussé le comte à s'intéresser aux valises de Vorovsky

ont inventé leur propre version de la maladie de Lénine. Mais Sforza a permis un anachronisme ici. La version que le comte raffiné, interlocuteur de l'impératrice Eugénie et partenaire de la reine belge, présente au lecteur, a été créée au plus tôt en 1923. À l'époque où Sforza était encore ministre et recevait Vorovsky, la possibilité même d'une telle version de la part de Vorovsky, et même de la part de l'émigration des Cent Noirs, était complètement exclue.

N'est-ce pas étonnant tout - après cela, les ambassadeurs soviétiques représentant à l'étranger et hostile au gouvernement de l'État de Lénine, avec une telle hâte de parler étranger et hostile à eux le ministre italien des commentaires les plus désobligeants et insultants sur Lénine? De plus, ces revues, pour ainsi dire, visaient à l'avance à confirmer l'appréciation de Lénine faite par le comte sur la base de la lecture des livres de Lénine (lesquels restent inconnus).

Le comte lui-même sent un élément d'implausibilité dans son histoire. Par conséquent, il recourt à la biographie de Vorovsky afin de trouver les motifs de l'attitude hostile envers Lénine.

«Nous avions à Rome », écrit Sforza, «des milliers de réfugiés russes, dont beaucoup appartenant aux anciens noms de l'aristocratie de Moscou».

Ils - puis rapportés par des bijoux dans des valises voleurs.

Nous apprenons de Sforza que Vorovsky est issu des rangs de la noblesse polonaise, est né catholique et a jugé ses camarades russes, dont Lénine, «comme un étranger». C'était d'autant plus facile pour lui que «il rencontra Lénine à Stockholm en avril 1917, et évidemment il n'y avait aucune sympathie entre ces deux personnes», au moins à chaque fois que le nom de Lénine était prononcé dans une conversation, Vorovsky ne manquait pas une occasion pour faire comprendre «la faible opinion qu'il avait du niveau mental de son chef».

Au cas où, le comte ajoute également que, malgré ses hauts talents, Vorovsky était un "menteur" exceptionnel. Oui, tel est le vocabulaire d'un gentleman quand il ne s'agit pas de l'aventurier espagnol corrompu devenu l'impératrice française, mais de l'impeccable révolutionnaire russe.

Je ne sais pas si Sforza et Vorovsky ont eu une conversation en tête-à-tête ou si d'autres personnes étaient présentes. Il est fort possible qu'il y ait eu un "menteur" exceptionnel dans le bureau du comte. Mais ce n'était en aucun cas Vorovsky. Il n'y a pas un mot de vérité dans l'histoire du comte.

Il est vrai que Vorovsky venait d'une famille noble polonaise. Mais le père de Vorovsky a servi sur les chemins de fer russes, Vorovsky lui-même est né à Moscou, a grandi dans un environnement russe et est devenu dès son jeune âge un écrivain russe exceptionnel.[\[138\]](#). Que le catholicisme de Vorovsky ou son origine polonaise ait pu influencer l'attitude de Vorovsky envers les camarades russes et, en particulier, envers Lénine, cette pensée même donnerait sans aucun doute à Lénine et à Vorovsky quelques minutes joyeuses. Malheureusement, je ne peux pas partager la découverte psychologique du graphe avec l'un ou l'autre.

Non moins remarquable, d'un point de vue purement physique, est le deuxième message de Sforza selon lequel Vorovsky a rencontré Lénine en avril 1917 et qu'ils ne s'aimaient pas. En fait, Vorovsky a rejoint le mouvement révolutionnaire en tant qu'étudiant de Moscou à la fin du siècle dernier. Libéré de son premier exil, il est venu directement à Lénine à Genève. C'était en 1903. Depuis lors, toute la vie politique de Vorovsky a été inextricablement liée au bolchevisme et personnellement à Lénine.

En avril 1917, lorsque Lénine arriva en Russie, Vorovsky fut nommé représentant étranger des bolcheviks pour assurer la liaison du Comité central avec le mouvement ouvrier étranger. Plus tard, après le coup d'État bolchevique, la représentation diplomatique a également été confiée à Vorovsky. Cette date - avril 1917 - Sforza a pris comme date la connaissance de Vorovsky avec Lénine. En fait, Vorovsky n'aurait pu se voir confier une mission aussi responsable que parce qu'il était l'un des bolcheviks indigènes.

En 1920, Vorovsky a été nommé responsable de la maison d'édition d'État. Excellent écrivain, très instruit, généralement un homme de haute culture spirituelle, Vorovsky n'était pas,

cependant, un administrateur. Comme tous les autres bâtisseurs de l'État soviétique, qui ont creusé plus profondément que l'ancienne couche dirigeante, il a trop souvent rencontré l'ignorance, l'analphabétisme, le manque de culture; par la nature de son caractère, il était plus susceptible que d'autres de pouvoir désespérer de l'héritage légué à l'État révolutionnaire par la vieille histoire russe. Ceci était souvent rejoint par la conscience de sa propre faiblesse physique. La lutte contre la barbarie exigeait des nerfs et des muscles forts, et Vorovsky était obstinément miné par la tuberculose.

À l'été 1920, Vorovsky a été frappé par la fièvre typhoïde. À un moment donné, il semblait qu'il n'y avait aucun espoir. «C'était un squelette couvert de peau», a écrit Ganetsky, qui se tenait près de Vorovsky. Lénine appréciait non seulement Vorovsky comme un bolchevik dévoué et un travailleur culturel, mais il l'aimait sincèrement comme une personne merveilleuse, douce et joyeuse avec des scintillements sournois dans les yeux.

Lénine se précipita: il faut le sauver à tout prix. Il a résolu ce problème, comme beaucoup d'autres. Il a rendu visite à Vorovsky à l'hôpital et a ordonné:

- N'abandonnez pas!

Des médecins mobilisés, persuadés, insistés, ont vérifié les soins de Vorovsky par téléphone. Et bien qu'il y ait eu un moment où tous ses proches s'étaient déjà rendus avant la fin apparemment inévitable, Vorovsky, au contraire, exécuta l'ordre et «n'abandonna pas».

Pendant les heures que Vorovsky envisageait lui-même de mourir, il renvoya temporairement sa femme qui était avec lui et lui dicta son dernier testament en son absence: une lettre à Lénine, instituteur et ami fidèle.

Ces faits montrent suffisamment à quel point les paroles cyniques que le comte Sforza a mises dans la bouche de Vorovsky sont probables.

Lorsque Vorovsky a été tué, le professeur P. I. Ototsky, un émigré blanc, a écrit le 17 mai 1923 dans le journal monarchiste russe Rul:

«À la nouvelle de son meurtre, mon cœur se serra de pitié. Je suis sûr que de nombreux autres cœurs contre-révolutionnaires ont également rétréci. »

Ototsky se souvient qu'en 1918, des émigrés russes ont assiégié Vorovsky à Stockholm sur toutes leurs questions personnelles, familiales et connexes:

«... Et tout le monde a rencontré la plus aimable sympathie et l'aide ... J'ai dû me tourner deux fois vers Vorovsky ... Et les deux fois j'ai oublié que je faisais face à un bolchevik, un ennemi politique - il y avait tellement de délicatesse spirituelle, de tact, une grande tolérance pour les croyances et la gentillesse en lui" ...

Le professeur Ototsky ajoute:

«Pendant tout mon séjour à Stockholm, je n'ai entendu aucune allusion à la malhonnêteté ou à la malhonnêteté personnelle de Vorovsky.»

Bien sûr! La seule mention de ces mots à côté du nom de Vorovsky sonne une dissonance intolérable. La réponse d'Ototsky est d'autant plus intéressante que, en règle générale, il considère les bolcheviks comme des dégénérés de l'humanité.

Vorovsky a été tué lors de la conférence de Lausanne, qui s'est ouverte le 23 avril 1923 dans la salle de restaurant de l'hôtel Cecile, où Vorovsky, chef de la délégation bolchevique, a dîné en compagnie de deux membres de la délégation - Ahrens et Divilkovsky. Le tueur, Konradi, a observé les convives pendant un long moment, puis, en montant à table, a commencé à tirer à bout portant. Vorovsky a été tué par les deux premiers coups de feu. Ahrens et Divilkovsky ont été grièvement blessés.

Le grand-père de Maurice Conradi a déménagé de Suisse à Saint-Pétersbourg, où il a nourri la bureaucratie et l'aristocratie avec du chocolat et de la confiserie et a fait de l'argent. Le père de Maurice a continué le travail de son grand-père.

Maurice Conradi, bien que citoyen suisse, a rejoint l'armée russe, a été blessé et a reçu des ordres. Après le coup d'État d'octobre, il a rejoint les rangs de l'armée blanche, a combattu avec les bolcheviks, qui ont commis un coup d'État criminel qui a enlevé la chocolaterie et la confiserie à l'entreprise Konradi. Après la fin du mouvement blanc, Konradi part pour la Suisse. Lors de la première conférence de Lausanne, il a cherché, mais n'a pas trouvé une occasion de tuer Chicherin: cela a été empêché par les gardes. Personne n'a gardé Vorovsky et Konradi l'a tué sans encombre.

"Je pensais ", est son témoignage, "que ce serait un service au monde de le libérer de l'un des vils méchants ... Si une douzaine de dirigeants étaient tués, le gouvernement bolchevique s'effondrerait et plusieurs milliers de vies seraient sauvées."

Un tribunal suisse a examiné l'affaire Konradi en novembre 1923 et a acquitté l'accusé.

Le jury suisse vertueux, les propriétaires respectables, qui pensaient avec horreur à la grande et florissante chocolaterie que les bolcheviks arrachaient des mains de leur prospère compatriote, n'auraient pu agir autrement. La religion de la propriété est la plus puissante de toutes les religions. Les petits-bourgeois suisses sont les enfants les plus zélés de la plus universelle des églises.

Peu de temps après la Révolution d'octobre, alors que j'étais chargé des affaires étrangères, il m'a fait venir l'envoyé suisse, accompagné de Charles Moore, et non du voleur de Schiller, et du vieux social - démocrate suisse . Mor était un homme non sans talents, non sans tempérament, mais non sans bizarries.[\[139\]](#). Ses relations avec l'opinion publique en Suisse étaient tendues, malgré le fait que Mohr reçut un héritage important deux fois dans sa vie. Et cela signifie beaucoup en Suisse. Mor a été radicalisé, sympathisé avec la Révolution d'Octobre et a même rejoint plus tard le communisme. Cela ne l'empêcha pas, en bon Suisse, d'accompagner son envoyé à la grotte du lion, à Smolny, où ma salle de réception se trouvait au bout de l'interminable couloir. L'envoyé, figure pesante du bourgeois germano - suisse, est venu protester contre la réquisition de voitures aux Suisses. J'ai rarement vu l'indignation plus directe, moins diplomatique, c'est-à- dire moins retenue dans les formes d'expression. J'avoue que ce n'est pas sans plaisir esthétique que j'ai assisté à cette éruption volcanique de passion possessive offensée. Pour lui, représentant d'une démocratie florissante, les voitures semblent être une extension directe des organes corporels de leur propriétaire, et il perçoit l'expropriation des véhicules au même titre que la vivisection du corps humain. Ma tentative de lui expliquer qu'une révolution sociale est en cours en Russie, que la voiture est un organe technique de la société, que les formes de propriété ne sont pas données par la nature, comme le rectum, mais représentent la relation des personnes, et que l'essence de la révolution consiste à changer les formes de propriété, [à rien conduit.] Je l'ai exposé plus populairement, c'est-à- dire par rapport au niveau de compréhension du bourgeois éclairé, mais le vénérable envoyé, m'interrompant à mi-phrase, tomba sur moi avec une double explosion d'indignation accusatrice. En fin de compte, j'ai dû interrompre cette conversation sans trop de courtoisie.

Le vénérable et éclairé ministre suisse pouvait tous comprendre, et le renversement de la monarchie, et même le meurtre de l'enfer - quels dignitaires - en fin de compte c'était la même chose à l'Helvetia votre Wilhelm Tell, - mais que la révolution enlève aux républicains, dans une vraie démocratie des voitures - non, il ne pouvait pas comprendre.

La chose la plus difficile au cours de cette conversation était peut-être l'excentrique Karl More: il sympathisait avec la révolution, et ce n'était pas pour rien qu'il portait le nom d'un héros romantique - même les excès de la révolution n'effrayaient pas son imagination. Mais en même temps, il comprenait trop bien son compatriote diplomate, et cette compréhension tendue ne pouvait que se transformer en sympathie.

Ces galants fabricants et vendeurs de fromages, de chocolats et de montres, que leur agent

diplomatique à Saint-Pétersbourg représentait si fidèlement, ne pouvaient que justifier Konradi, l'assassin de Vorovsky.

Le 20 mai, Moscou a enterré Vorovsky. Au moins 500 000 personnes accompagnaient son cercueil.

Chicherin

Chicherin était le chef officiel de la diplomatie soviétique. C'est une figure extrêmement particulière et très extraordinaire. Je le connaissais depuis plus de dix ans avant la révolution. De temps en temps, je le rencontrais sur la base de l'émigré, j'échangeais avec lui des lettres d'affaires, plutôt techniques. Si on m'avait demandé à ce moment-là si je connaissais Chicherin, alors, bien sûr, j'aurais répondu par l'affirmative. En fait, je ne le connaissais pas du tout. Certes, j'entendais parfois au passage parler des excentricités de Chicherin: de son mode de vie fermé et spartiate, que sa chambre d'hôtel bon marché était remplie de journaux et de journaux d'affaires, qu'il travaillait la nuit; J'ai également entendu dire que le secrétaire des groupes d'assistance étrangère venait de la famille noble et bureaucratique bien connue des Chicherins. Je n'ai observé Chicherin qu'en tant que fonctionnaire des organisations d'émigrés. Dans les cas où des discussions politiques se déroulaient, Chicherin restait silencieux, sauf en insérant de temps à autre - ou le certificat lui-même. Je ne savais plus rien de cet homme.

Je ne savais pas qu'il parlait une douzaine de langues, les langues les plus importantes du monde; Je ne savais pas qu'il suit de près la presse mondiale et est parfaitement conscient de tout ce qui se passe dans la politique internationale et dans la politique intérieure de tous les pays les plus importants; Je ne savais pas, enfin, que Chicherin n'était pas seulement un excellent musicien, mais aussi un connaisseur hautement qualifié de la musique, de sa théorie et de son histoire, ainsi qu'un connaisseur de l'art en général. C'était un vieux noble russe éclairé qui a mis son éducation polyvalente au service de l'organisation révolutionnaire et y a pris la modeste place de secrétaire, comme à la veille de la première révolution, il occupait la modeste place de secrétaire à la mission tsariste de Bruxelles.

Ce n'est que pendant la guerre que Chicherin a commencé à s'ouvrir à moi de l'autre côté. J'ai commencé à recevoir de lui des lettres politiques inattendues de Londres. Chicherin a polémiqué contre la direction du petit journal russe Nashe Slovo, que j'ai édité, avec plusieurs autres, à Paris. Chicherin a agi en tant que partisan de l'Entente contre les empires centraux. Ces social - patriotes, comme nous les appelions alors, étaient nombreux. Mais l'approche de Chicherin à la question m'a surpris: ses arguments me paraissaient intenables, mais ils étaient toujours inattendus, pas banals, pas du vocabulaire habituel de l'Entente et témoignaient de la conscience extrêmement large de l'auteur. Chicherin se référait aux publications socialistes de tous les pays, citées dans les journaux des conservateurs italiens ou de l'organe de l'industrie lourde suédoise. Sa polémique consistait, pour l'essentiel, dans le choix des citations: les lettres ne nécessitaient aucune objection ni même une réponse. Chicherin se débattait visiblement avec lui-même, hésita et devint bientôt complètement silencieux. Au cours de la deuxième ou troisième année de la guerre, il se décida fortement à gauche et devint un contributeur permanent de Londres à Nashe Slovo. Ses articles ont toujours été empreints du cachet d'une conscience exceptionnelle, du souci du détail: personne ne pouvait, avec une précision telle que Chicherin, esquisser l'orbite politique de tel ou tel socialiste. À un moment critique, Chicherin est toujours venu en aide à Nashe Slovo.

Le virage à gauche n'est pas resté impuni pour Chicherin. Il fut bientôt arrêté à Londres. Après la conquête du pouvoir, nous avons eu l'occasion de soulever la question de la libération de Chicherin; Dans un premier temps, les autorités britanniques ont traité cette demande comme d'une insolence inouïe, d'autant plus qu'elle provenait d'une personne qu'elles avaient elles-mêmes détenue pendant un mois dans un camp de concentration au Canada il y a quelques mois.

Mais je devais tenir compte des faits. Nous avions entre nos mains de nombreux citoyens

anglais désireux de rejoindre leur patrie. À la fin de 1917, Chicherin arriva à Petrograd. Il devint aussitôt mon adjoint au Commissariat aux Affaires étrangères, auquel je ne donnai pas du tout de temps. De temps en temps, je me souviens, Chicherin m'a appelé au téléphone, demandant l'une ou l'autre des instructions sur des cas inhabituellement fortuits qui ont émergé dans sa pratique très inhabituelle au début. J'étais pressé de laisser la résolution de problèmes complexes à sa discrétion. Les années à venir furent des années de guerre et la diplomatie occupa un très petit secteur au sommet de l'Etat soviétique. Je n'ai pas toujours eu le temps de lire même les informations des journaux sur les étapes de la diplomatie soviétique, ses succès et ses échecs. J'ai assisté aux réunions du Conseil des commissaires du peuple à titre exceptionnel. Peu de temps après mon transfert au département militaire, en accord avec Lénine, j'ai officiellement proposé de nommer mon ancien commissaire adjoint du peuple. Cela ne rencontra aucune objection. «Chicherin était bien impliqué dans le travail», m'a dit Lénine, qui n'avait guère connu Chicherin auparavant. Spécialiste de haute qualité.

Rakovsky

Parler de Rakovsky en tant que diplomate signifie laisser les diplomates pardonner et rabaisser Rakovsky. L'activité diplomatique occupait une place très petite et complètement subordonnée dans la vie d'un combattant. Rakovsky était écrivain, orateur, organisateur, puis administrateur. C'était un soldat, l'un des principaux bâtisseurs de l'Armée rouge. Ce n'est que dans cette rangée que se trouve son activité de diplomate. C'était surtout un homme de la profession diplomatique. Il n'a pas commencé comme secrétaire ou consul d'ambassade. Il n'a pas reniflé dans les salons depuis des années sur ceux des cercles dirigeants qui ne sentent pas toujours bon. Il est entré dans la diplomatie en tant qu'ambassadeur de la révolution, et je ne pense pas que personne - aucun de ses homologues diplomatiques ait eu la moindre raison de ressentir sa supériorité diplomatique sur ce révolutionnaire, qui avait envahi leur sanctuaire intérieur.

Si nous parlons de la profession au sens bourgeois du mot, alors Rakovsky était médecin. Il deviendrait sans aucun doute un médecin de premier ordre grâce à son observation et son discernement, sa capacité à créer des combinaisons, la persévérance et l'honnêteté de sa pensée et l'infatigable de sa volonté. Mais un autre métier, plus haut à ses yeux, l'a arraché à la médecine: le métier de combattant politique.

Il est entré dans la diplomatie comme un homme prêt et un diplomate prêt, non seulement parce que dans sa jeunesse il savait porter un smoking et un chapeau haut de forme à l'occasion, mais surtout parce qu'il comprenait très bien les gens pour qui un smoking et un chapeau haut de forme sont des vêtements industriels.

Je ne sais pas s'il a déjà lu des manuels spéciaux sur lesquels de jeunes diplomates sont élevés. Mais il connaissait parfaitement la nouvelle histoire de l'Europe, les biographies et les mémoires de ses politiciens et diplomates, l'ingéniosité psychologique lui a facilement dit sur quoi les livres étaient muets, et Rakovsky n'a donc trouvé aucune raison de se perdre ou de s'étonner de ces gens qui réparent les trous de la vieille Europe. ...

Rakovsky avait cependant une qualité qui le prédisposait à l'activité diplomatique: la courtoisie. Elle n'était pas un produit de l'éducation de salon et n'était pas un masque souriant de mépris et d'indifférence envers les gens. Puisque la diplomatie est toujours recrutée principalement dans des castes plutôt fermées, puisque la politesse raffinée devenue proverbe n'est qu'un rayonnement d'arrogance. Avec quelle rapidité, cependant, cette formation de haut niveau, au moins transmise de génération en génération, rampe, révélant les traits de la peur et de la colère, on nous a donné à voir les années de guerre et de révolution. Il y a une autre sorte de mépris pour les gens, résultant d'une pénétration psychologique trop profonde dans leurs véritables motivations. La perspicacité psychologique sans volonté créatrice est presque inévitablement colorée d'une touche de cynisme et de misanthropie.

Ces sentiments étaient complètement étrangers à Rakovsky. Dans sa nature se trouvait une source d'optimisme inépuisable, un vif intérêt pour les gens et une sympathie pour eux. Sa bienveillance envers l'homme était d'autant plus stable dans les relations personnelles, plus charmante qu'il restait libre d'illusions et n'en avait pas du tout besoin.

Le centre de gravité moral est si heureusement situé avec cette personne qu'il, ne cessant jamais d'être lui-même, se sent tout aussi confiant (ou, du moins, se tient) dans une variété de conditions et de groupes sociaux. Les quartiers ouvriers de Bucarest au palais St - Dzhemskogo à Londres.

- Vous vous êtes présenté, disent-ils, au roi britannique? - J'ai demandé à Rakovsky lors d'une de ses visites à Moscou.

De joyeuses lumières jouaient dans ses yeux.

- Je me suis présenté.
- En pantalons courts?
- En pantalons courts.
- Il ne porte pas une perruque?
- Non, pas de perruque.
- Et alors?

« Intéressant », répondit-il.

Nous nous sommes regardés et avons ri. Mais ni je n'avais envie de demander, ni il ne lui dit ce qui, en fait, était «intéressant» à cette rencontre pas tout à fait ordinaire d'un révolutionnaire, exilé neuf fois de différents pays d'Europe, et de l'empereur de l'Inde. Rakovsky portait un costume de cour de la même manière que pendant la guerre le pardessus de l'Armée rouge, ainsi que des vêtements industriels. Mais on peut dire sans hésitation que de tous les diplomates soviétiques, Rakovsky portait les meilleurs vêtements de l'ambassadeur et le moins de tous lui permettait d'influencer son «je».

Je n'ai jamais eu l'occasion d'observer Rakovsky dans un environnement diplomatique, mais je peux facilement l'imaginer, car il est toujours resté lui-même et il n'a pas eu besoin de mettre un uniforme de courtoisie pour parler avec un représentant d'une autre puissance.

Rakovsky était un homme d'une nature morale raffinée, et elle brillait à travers toutes ses pensées et ses actes. Un sens de l'humour le caractérisait au plus haut degré, mais il était trop amical avec les gens vivants pour se permettre trop souvent de le transformer en ironie caustique. Mais avec des amis et des parents, il aimait autant l'état d'esprit ironique que sentimental. Dans un effort pour refaire le monde et les gens, Rakovsky a su les prendre à chaque instant tels qu'ils sont. C'est cette combinaison qui était l'une des caractéristiques les plus importantes de cette figure, car Rakovsky, bienveillant, doux et organiquement délicat, était l'un des révolutionnaires les plus acharnés que l'histoire politique ait créés.

Rakovsky impressionne par une approche ouverte et bienveillante des gens, une gentillesse intelligente, la noblesse de la nature. Cet infatigable combattant, dans lequel le courage politique se conjugue au courage, est complètement étranger au domaine de l'intrigue. C'est pourquoi, lorsque les masses ont agi et ont décidé, le nom de Rakovsky a tonné dans le pays, et ils ne connaissaient Staline qu'à la chancellerie. Mais précisément à cause de la même chose, lorsque la bureaucratie a enlevé les masses et les a fait taire, Staline a dû prendre un avantage sur Rakovsky.

Rakovsky n'est venu au bolchevisme qu'à l'époque de la révolution. Si, cependant, nous traçons l'orbite politique de Rakovsky, alors il n'y aura aucun doute à quel point sa propre activité et son développement l'ont conduit organiquement et inévitablement sur la voie du bolchevisme.

Rakovsky n'est pas un Roumain, mais un Bulgare, de cette partie de Dobrudja, qui, selon le traité de Berlin, est allé en Roumanie. Il a étudié au gymnase bulgare, en a été expulsé pour propagande socialiste, le cours universitaire a eu lieu dans le sud de la France et en Suisse romande. A Genève, Rakowski a frappé le cercle social - démocrate russe, qui était sous la direction de Plekhanov et Zasulich. À partir de ce moment, il s'associe étroitement à l'intelligentsia

marxiste russe et tombe sous l'influence du fondateur du marxisme russe, Plekhanov, par lequel il se rapproche rapidement du fondateur du marxisme français, Jules Gaudefroy, et prend une part active au mouvement ouvrier français, à sa gauche, chez les gadistes.

Quelques années plus tard, Rakovsky travaille activement sur la base de la littérature politique russe sous le pseudonyme Kh. Insarov[140]. Pour ses relations avec les Russes, Rakovsky a été expulsé de Berlin en 1894. Après avoir obtenu son diplôme universitaire, il vient en Roumanie, dans sa patrie officielle, avec laquelle rien ne l'a jamais lié, et effectue son service militaire en tant que médecin militaire.

Zasulich m'a parlé dans les vieilles années (1903-1904) de la chaleureuse sympathie qui a suscité le jeune homme Rakovsky, capable, curieux, ardent, inconciliable, toujours prêt à se précipiter dans un nouveau dépotoir et ne comptait pas les bleus. Dès son plus jeune âge, le courage politique s'est associé au courage personnel. Dans une guerre de manœuvre, le commandant de combat gagne en «mouvement pour tirer». Les conditions extérieures et l'intérêt personnel insatiable pour les pays et les peuples l'ont jeté d'un État à l'autre, et dans ces voyages constants, la persécution de la police européenne n'a pas pris la dernière place.

L'émigré Plekhanov était un marxiste implacable, mais il est resté trop longtemps dans le domaine de la théorie pure pour ne pas perdre contact avec le prolétariat et la révolution. Sous l'influence de Plekhanov, Rakovsky dans les années entre les deux révolutions (1905-1917), cependant, se tenait plus proche des mencheviks que des bolcheviks. Cependant, à quel point, dans sa propre activité politique, il était loin de l'opportunisme des mencheviks, cela est montré par le fait que le Parti socialiste roumain, dirigé par Rakovsky, était déjà en 1915 issu de la IIe Internationale. Lorsque se posa la question de l'adhésion à la Troisième Internationale, seules les organisations de Transylvanie et de Bucovine, qui appartenaient auparavant aux partis opportunistes autrichiens et hongrois, résistèrent. Tout de même, les organisations de l'ancienne Roumanie et du quadrilatère bulgare (quaddilater), qui lui avaient cédé en 1913, se sont prononcées presque à l'unanimité en faveur de l'adhésion à l'Internationale communiste.

Le chef de la section opportuniste du parti, l'ancien député autrichien Grigorovich a déclaré au Sénat roumain qu'il était social - démocrate et qu'il n'était pas d'accord avec Lénine et Trotsky, qui étaient anti-marxistes.

Rakovsky est l'un des plus internationaux en matière d'éducation, d'activité et, surtout, de composition psychologique des personnages de l'histoire politique récente. Voici ce que j'ai écrit à son sujet dans le livre "Les années du grand tournant", 1919, p. 61]:

«En la personne de Rakovsky, j'ai rencontré une vieille connaissance. Hristiu Rakovsky est l'une des figures les plus «internationales» du mouvement européen. Bulgare d'origine, mais sujet roumain, médecin français de formation, mais intellectuel russe en relations, sympathies et travaux littéraires (signé par Kh. Insarov, il a publié un certain nombre d'articles de revues et un livre sur la troisième république en russe), Rakovsky parle toutes les langues des Balkans et trois européens, ont participé activement à la vie interne de quatre partis socialistes - bulgare, russe, français et roumain - et se trouve désormais à la tête de ce dernier ... »

Rakovsky a été expulsé de la Russie tsariste, a construit le Parti socialiste roumain, a été expulsé de Roumanie en tant qu'étranger, bien qu'il ait auparavant servi dans l'armée roumaine en tant que médecin militaire, est retourné en Roumanie, a installé un quotidien à Bucarest et a dirigé le Parti socialiste roumain, a lutté contre l'ingérence. Roumanie dans la guerre et a été arrêtée à la veille de son intervention. Le Parti socialiste de Roumanie, éduqué par lui, adhéra en 1917 entièrement à l'Internationale communiste.

Le 1er mai 1917, les troupes russes ont libéré Rakovsky de la prison de Iasi, où, selon toute vraisemblance, le sort de Karl Liebknecht l'attendait. Et une heure plus tard, Rakovsky parlait déjà à un rassemblement de 20 000 personnes. Dans un train spécial, il a été conduit à Odessa. À partir

de ce moment, Rakovsky est entré entièrement dans la révolution russe. L'Ukraine devient l'arène de son activité.

Que Rakovsky soit personnellement venu à Lénine en tant qu'étudiant reconnaissant, étranger à la moindre ombre de vanité et de jalouse par rapport au professeur, malgré la différence d'âge de seulement quatre ans, sur ce point il ne peut y avoir le moindre doute chez quiconque connaît les activités et la personnalité de Rakovsky ... Or, en Union soviétique, les idées sont évaluées uniquement à la lumière des documents de naissance et de vaccination, comme s'il y avait une voie idéologique commune pour tous. Le bulgare, le roumain et le français Rakovsky ne sont pas tombés sous l'influence de Lénine dans sa jeunesse, alors que Lénine était encore le chef de l'extrême gauche du mouvement démocrate - prolétarien en Russie. Rakovsky est venu à Lénine en tant qu'homme mûr de quarante-quatre ans, avec de nombreuses cicatrices de batailles internationales, à un moment où Lénine est devenu une figure internationale. Nous savons que Lénine a rencontré une résistance considérable dans son propre parti, quand au début de 1917 les tâches nationales - démocratiques de la révolution ont réussi internationalement - socialiste

Mais même après avoir rejoint la nouvelle plate-forme, bon nombre des anciens bolcheviks, en substance, sont restés tous des racines dans le passé, comme en témoigne sans conteste l'épigonisme actuel. Au contraire, si Rakovsky n'a pas assimilé pendant longtemps la logique nationale du développement du bolchevisme, alors plus profondément il a perçu le bolchevisme dans sa forme élargie, et le passé même du bolchevisme s'est éclairé pour lui d'une lumière différente. Les bolcheviks de type provincial, après la mort du professeur, ont ramené le bolchevisme vers l'étroitesse d'esprit nationale. Rakovsky, en revanche, est resté sur la voie que la Révolution d'Octobre avait tracée. Le futur historien dira en tout cas que les idées du bolchevisme se sont développées à travers le groupement disgracié auquel appartenait Rakovsky.

Au début de 1918, la République soviétique a envoyé Rakovsky comme son représentant pour négocier avec son ancienne patrie, la Roumanie, au sujet de l'évacuation de la Bessarabie. Le 9 mars, Rakovsky a signé un accord avec le général Averescu, son ancien commandant militaire.[\[141\]](#)

En avril 1918, une délégation composée de Staline, Rakovsky et Manuilsky a été créée pour des négociations de paix avec la Rada. À ce moment-là, personne n'aurait pu penser que Staline renverrait Rakovsky avec l'aide de Manuilsky.

De mai à octobre, Rakovsky a négocié avec Skoropadsky, l'hetman ukrainien par la grâce de Guillaume II.

Soit en tant que diplomate, soit en tant que soldat, il se bat pour l'Ukraine soviétique contre la Rada ukrainienne, Hetman Skoropadsky, Denikin, les forces d'occupation de l'Entente et contre Wrangel[\[142\]](#). En tant que président du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine, il dirige toute la politique de ce pays qui compte 30 millions d'âmes. En tant que membre du Comité central du Parti, il participe aux travaux de direction de toute l'Union. En même temps, Rakovsky prend la part la plus proche dans la création de l'Internationale communiste. Dans le noyau dirigeant des bolcheviks, il n'y avait peut-être personne qui connaissait si bien, d'après ses propres observations, le mouvement ouvrier européen d'avant-guerre et ses dirigeants, en particulier dans les pays romans et slaves.

Lors de la première réunion du Congrès international, Lénine, en tant que président, lors de la discussion de la liste des orateurs, a annoncé que Rakovsky avait déjà quitté l'Ukraine et devait arriver demain: il était pris pour acquis que Rakovsky serait parmi les principaux orateurs. En effet, il a parlé au nom de la Fédération révolutionnaire balkanique, créée en 1915, au début de la guerre, dans le cadre des partis roumain, serbe, grec et bulgare.

Rakovsky a accusé les socialistes italiens du fait que bien qu'ils parlent de la révolution, ils ont en fait empoisonné le prolétariat, dépeignant la révolution prolétarienne pour elle "comme un mariage dans lequel il ne peut y avoir de place pour la terreur, la faim ou la guerre".

Rakovsky était protégé de la bureaucratie. Il était étranger à la surestimation naïve des

spécialistes politiques, qui va généralement de pair avec une méfiance sceptique envers les masses. Accusant les socialistes italiens au IIIe Congrès du Komintern de ne pas avoir osé rompre avec la déviation à droite de Turati, Rakovsky a donné une bonne explication de cette indécision: «Pourquoi Turati est-il si irremplaçable qu'au cours des 20 dernières années, vous avez dû épuiser tout le stock de chaux en Italie pour le blanchir? Parce que les camarades italiens du Parti socialiste placent tout leur espoir non pas dans la classe ouvrière, mais dans l'aristocratie intellectuelle des spécialistes. »

Rakovsky est étranger à la déification naïve des masses. Il sait par l'expérience de sa propre activité qu'il y a des époques entières où les masses sont impuissantes, comme enchaînées par un lourd sommeil. Mais il sait aussi que rien de grand dans l'histoire ne s'est produit sans les masses et qu'aucun expert en cuisine parlementaire ne peut les remplacer. Rakovsky a appris, en particulier à l'école de Lénine, à comprendre le rôle d'un leadership clairvoyant et ferme. Mais il était clairement conscient du rôle officiel de toutes sortes de spécialistes et de la nécessité d'une rupture sans merci avec ces «spécialistes» qui tentent de remplacer les masses et de diminuer ainsi leur confiance en eux-mêmes. Ce concept est à l'origine de l'hostilité irréconciliable de Rakovsky à l'égard de la bureaucratie du mouvement ouvrier et, par conséquent, du stalinisme, qui est la quintessence de la bureaucratie.

En tant que président du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine et membre du Politburo du Parti ukrainien, Rakovsky était impliqué dans toutes les questions de la vie ukrainienne, concentrant le leadership entre ses mains. Dans les journaux du secrétariat leniniste, il y a des entrées permanentes sur les communications télégraphiques et téléphoniques entre Lénine et Rakovsky sur une variété de questions: sur les affaires militaires, sur le développement des documents de recensement, sur le programme d'importation ukrainien, sur la politique nationale, sur la diplomatie, sur les questions du Komintern.

J'ai rencontré Rakovsky lors des détours du front.

Selon son poste, Rakovsky était le commissaire du peuple aux affaires étrangères: l'unification complète de la diplomatie soviétique n'a été réalisée que plus tard. Nous n'étions pas pressés de centraliser, car on ne savait pas comment les relations internationales se développeraient et s'il ne serait pas plus rentable pour l'Ukraine de ne pas lier formellement son destin au sort de la Grande Russie. Cette prudence était également nécessaire par rapport au nationalisme ukrainien encore frais, qui, par expérience, n'était pas encore venu à la nécessité d'une fédération avec la Grande Russie.

En tant que commissaire du peuple ukrainien aux affaires étrangères, Rakovsky n'a pas lésiné sur les notes - les protestations qu'il a envoyées au ministère français des Affaires étrangères, la conférence de paix des gouvernements français, britannique et italien et tout le monde, tout le monde, tout le monde. Ces nombreux documents de propagande expliquent en détail comment les forces militaires de l'Entente mènent une guerre en Ukraine sans déclaration de guerre, exercent des fonctions de gendarmerie, persécutent les communistes, aident les gangs de la Garde blanche et, enfin, piratent, s'emparent des navires ukrainiens sur place (mars, juillet, septembre, octobre 1919 de l'année).

Rakovsky décrit les exploits accomplis par les Blancs sous les auspices du commandement français dans la zone des opérations militaires des forces alliées comme «des horreurs rappelant l'époque la plus sombre de la conquête de l'Algérie et les méthodes hunniques de la guerre des Balkans».

Dans la radio du 25 septembre 1919, envoyée à Paris, Londres et tout le monde, tout le monde, tout le monde ... Rakovsky en détail, énumérant les lieux, les personnes et les circonstances, dresse le tableau des pogroms juifs perpétrés par les gardes blancs russes et ukrainiens, alliés et agents de l'Entente. La lutte de Rakovsky contre l'antisémitisme pogrom de la contre-révolution a donné lieu à son enrôlement comme juif: la presse blanche n'a pas écrit sur lui autrement, comme sur le «juif Rakovsky».

Bien plus importante, cependant, était l'initiative diplomatique en coulisse que Rakovsky déployait, poussant souvent Moscou. Lorsque les documents d'archives seront publiés, ils vous diront beaucoup de choses intéressantes à cet égard. Mais l'attention principale de Rakovsky dans les premières années était consacrée à la question militaire et à la nourriture.

Bien sûr, au cours de cette première période d'indépendance totale de l'État de l'Ukraine, la communication nécessaire a été assurée par la ligne du parti. En tant que membre du Comité central, Rakovsky, bien entendu, a exécuté les décisions du Comité central. Il faut cependant garder à l'esprit que, dans ces premières années, il n'a même pas été question de la tutelle du Parti sur tout le travail des Soviétiques, ou, plus précisément, du remplacement des Soviétiques par le Parti. À cela, il faut ajouter que le manque d'expérience signifiait un manque de routine. Les Soviétiques ont vécu une vie bien remplie, l'improvisation a joué un grand rôle.

Rakovsky était le véritable inspirateur et leader de l'Ukraine soviétique pendant ces années. Ce n'était pas une tâche facile.

L'Ukraine, qui s'est déroulée pendant deux ans dans une douzaine de modes de - croisée de diverses manières avec les producteurs rapides du mouvement national, est devenue le nid du frelon de la politique soviétique. "Après tout, c'est un nouveau pays, un pays différent", a déclaré Lénine, "et notre peuple russophone ne le voit pas." Mais Rakovsky, avec son expérience des mouvements nationaux des Balkans, avec son attention aux faits et aux personnes vivantes, a rapidement maîtrisé la situation ukrainienne, opéré une différenciation en groupements nationaux, a attiré l'aile la plus décisive et la plus active du côté du bolchevisme. «Cette victoire vaut deux bonnes batailles», a déclaré Lénine lors du neuvième Congrès du Parti en mars 1920. Aux Rusotyaps, qui ont tenté de se plaindre du respect de Rakovsky, Lénine a souligné que «grâce à la politique correcte du Comité central, superbement menée par le camarade Rakovsky» en Ukraine, "Au lieu du soulèvement inévitable", la base politique s'est élargie et consolidée.

La politique de Rakovsky à la campagne se distinguait par la même prévoyance et flexibilité[143]. Avec la plus grande faiblesse du prolétariat, les contradictions sociales au sein de la paysannerie étaient beaucoup plus profondes en Ukraine que dans la Grande Russie. Pour le régime soviétique, cela signifiait une double difficulté. Rakovsky a pu séparer politiquement les paysans pauvres et les unir en «comités de villageois invisibles», les transformant ainsi en le soutien le plus important du pouvoir soviétique dans les campagnes. En 1924-1925, lorsque Moscou a pris un cap ferme vers les riches classes supérieures du village, Rakovsky a défendu les comités des villageois pauvres pour l'Ukraine.

Mieux ou pire, Rakovsky s'explique dans toutes les langues européennes, comptant avec l'Europe et les Balkans avec la Turquie. «Un Européen et un vrai Européen», a répété Lénine avec goût plus d'une fois, opposant mentalement Rakovsky au type répandu de bolchevik - un provincial, dont le représentant le plus remarquable et le plus complet est Staline. Alors que Rakovsky, un vrai citoyen du monde civilisé, se sent chez lui dans tous les pays, Staline a plus d'une fois pris un crédit particulier pour le fait qu'il n'avait jamais été en émigration. [144]. Les associés les plus proches et les plus fiables de Staline sont des personnes qui ne vivaient pas en Europe, ne connaissaient pas les langues étrangères et, en fait, s'intéressaient très peu à tout ce qui se passe en dehors des frontières de l'État. Toujours, même dans l'ancien temps du travail amical, l'attitude de Staline envers Rakovsky était teintée par l'hostilité envieuse d'un provincial envers un vrai Européen.

L'économie linguistique de Rakovsky était néanmoins étendue. Il connaissait trop de langues pour les connaître parfaitement Selon - le russe parlait et écrivait librement, mais contre de grosses erreurs de syntaxe. Il parlait mieux le français, du moins formellement. Il édite le journal roumain, était le locuteur préféré des travailleurs roumains, il parlait - le roumain avec sa femme, mais pas dans la langue parfaitement, il s'est trop tôt séparé de la Bulgarie et y revenait trop rarement plus tard, la langue de ses parents pouvait être la langue de ses pensées. Moins probable qu'il parlait - allemand et - italien. En anglais, il a fait de grands progrès, travaillant déjà dans le

domaine diplomatique.

Lors des réunions russes, il a demandé à plusieurs reprises au public de se souvenir avec condescendance que la langue bulgare ne compte que quatre cas. Dans le même temps, il a évoqué l'impératrice Catherine, qui était également en désaccord avec les affaires. Il y avait beaucoup de blagues dans le parti liées aux bulgarismes de Rakovsky. Manuilsky, l'actuel chef du Komintern, et Boguslavsky ont imité la prononciation de Rakovsky avec un grand succès et lui ont ainsi donné un plaisir considérable.

Quand Rakovsky est venu de Kharkov à Moscou, la langue parlée à la table avec nous au Kremlin, il était - pour la femme de Rakovski, des Roumains, des Français, que Rakovsky possédait mieux que nous tous. Il jeta facilement et imperceptiblement le mot juste, qui en manquait, et imita joyeusement et doucement celui qui était confus dans la syntaxe syubjonktivs. Les déjeuners avec la participation de Rakovsky étaient de véritables vacances, même dans des conditions totalement autres que les vacances.

Alors que ma femme et moi vivions très proches, Rakovsky, au contraire, rencontrait beaucoup de monde, s'intéressait à tout le monde, écoutait tout le monde, se souvenait de tout. Il a parlé des adversaires les plus notoires et les plus vicieux avec un sourire, avec une blague, avec une touche d'humanité. La rigidité du révolutionnaire se combinait heureusement en lui avec un optimisme moral infatigable.

Nos dîners, généralement très simples, sont devenus un peu plus compliqués avec l'arrivée de Rakovsky. Après un dimanche chanceux, j'ai fait du gibier ou du poisson. Plusieurs fois, j'ai emmené Rakovsky avec moi pour chasser. Il a voyagé par amitié et par amour de la nature; la chasse elle-même ne l'a pas capturé. Il n'a rien tué, mais il s'est bien fatigué et a parlé avec animation avec les paysans - chasseurs et pêcheurs. Parfois, nous avons attrapé des poissons avec des filets, "botaya", c'est-à- dire effrayant l'eau avec de longs bâtons avec des cônes d'étain aux extrémités. Une fois que nous avons passé une nuit entière à ce travail, cuisiné de la soupe de poisson, nous nous sommes endormis un court instant au coin du feu, à nouveau «dérangés» et sommes revenus le matin avec un grand panier de crucians, fatigués et reposés, piqués par les moustiques et heureux.

Rakovsky a parfois exposé des considérations diététiques à l'heure du déjeuner en tant qu'ancien médecin, le plus souvent sous la forme de critiques de mon régime alimentaire supposément trop strict. Je me suis défendu en me référant à l'autorité des médecins, tout d'abord Fyodor Alexandrovich Gettier, qui jouissait de notre reconnaissance générale. "J'ai mes régies à moi"[\[145\]](#), - a répondu à Rakovsky et les a immédiatement improvisés. La prochaine fois que quelqu'un - quelque chose, généralement l'un de nos fils, l'incrimine, c'est qu'il enfreint ses propres règles. "Vous ne pouvez pas être esclave de vos propres règles," rétorqua-t-il, "vous devez être capable de les appliquer." Et Rakovsky s'est référé solennellement à la dialectique.

L'œuvre des bolcheviks a été comparée plus d'une fois à l'œuvre de Pierre le Grand, qui a conduit la Russie aux portes de la civilisation avec un club. La présence de caractéristiques similaires s'explique par le fait que, dans les deux cas, l'instrument de progression était le pouvoir d'État, qui ne s'est pas arrêté avant des mesures extrêmes de coercition. Mais la distance de deux siècles et la profondeur sans précédent du coup d'État bolchevique repoussent les lignes de similitude bien avant les lignes de différence. Très très superficiel et direct - après de fausses comparaisons psychologiques personnelles de Lénine avec Peter. Le premier empereur russe s'est tenu devant la culture européenne, la tête relevée et la bouche grande ouverte. Le barbare effrayé a combattu la barbarie. Lénine se tenait non seulement intellectuellement sur la tour de la culture mondiale, mais il l'a également absorbée psychologiquement en lui-même, la subordonnant aux objectifs vers lesquels toute l'humanité est encore en train de se diriger. Il ne fait aucun doute, cependant, qu'à côté de Lénine, au premier rang du bolchevisme, se trouvaient les types psychologiques les plus divers, y compris ceux du caractère des dirigeants de l'ère pétrinienne, c'est-à- dire des barbares qui se sont rebellés contre la barbarie. Pour la Révolution d'Octobre,

maillon de la chaîne globale de développement permis en même temps, c'est le problème en arrière dans le développement des peuples de Russie, sans aucune intention de le dire - un péjoratif, dans le seul but, non pas politique, mais avec l'objectif - historique.

On peut dire que Staline a exprimé le plus pleinement la tendance «pétrine», la plus primitive, du bolchevisme. Lorsque Lénine a parlé de Rakovsky comme d'un «vrai Européen», il a mis en avant un côté de Rakovsky qui manquait trop à beaucoup d'autres bolcheviks.

«Un vrai Européen» ne signifiait pas, cependant, un kulturtrager, qui se penche généreusement vers les barbares: il n'y en a jamais eu trace chez Rakovsky. Il n'y a rien de plus dégoûtant que le Quaker colonialiste - l'arrogance philanthropique et l'hypocrisie, qui apparaît non seulement sous la religion ou la franc-maçonnerie, mais aussi sous la personnalité socialiste. Rakovsky est passé organiquement de la primitivité du marigot des Balkans à la perspective du monde. De plus, marxiste jusqu'à la moelle de ses os, il a pris toute la culture d'aujourd'hui dans ses connexions, transitions, plexus et contradictions. Il ne pouvait pas opposer le monde de la «civilisation» au monde de la «barbarie». Il a trop bien expliqué les strates de la barbarie aux hauteurs de la civilisation officielle actuelle pour opposer la culture et la barbarie l'une à l'autre comme deux sphères fermées. Enfin, un homme qui incarnait intérieurement les dernières réalisations de la pensée, psychologiquement, il était et restait complètement étranger à l'arrogance qui caractérise les barbares civilisés par rapport aux bâtisseurs de culture sans nom et privés. Et en même temps, il ne s'est complètement dissous ni dans l'environnement ni dans son propre travail, il est resté lui-même, non pas un barbare éveillé, mais un «vrai Européen». Si les masses sentaient leur propre chemin en lui, alors les chefs semi-éduqués et semi-culturels de la composition bureaucratique le traitaient avec une semi-hostilité envieuse, comme un «aristocrate» intellectuel. Tel est le contexte psychologique de la lutte contre Rakovsky et la haine particulière de Staline pour lui.

À l'été 1923, Kamenev, alors président du Conseil des commissaires du peuple, avec Dzerjinski et Staline, lors d'une soirée libre à la datcha de Staline, sur le balcon d'une maison de village, autour d'un verre de thé ou de vin, discutèrent de sujets sentimentaux - philosophiques, en général, ne sont pas courants chez les bolcheviks. Chacun a parlé de ses goûts et de ses préférences. «La meilleure chose dans la vie », a déclaré Staline, «est de se venger de l'ennemi: bien préparer un plan, viser, frapper et... aller se coucher. Kamenev et Dzerzhinsky se regardèrent involontairement en entendant cette confession. La mort l'a empêchée de la tester sur l'expérience de Dzerzhinsky. Kamenev est maintenant en exil, si je ne me trompe pas là où il se trouvait à la veille de la révolution de février avec Staline [\[146\]](#). Mais le personnage le plus brûlant et le plus venimeux est sans aucun doute la haine de Staline pour Rakovsky. Les médecins pensent-ils que le cœur de Rakovsky a besoin de repos dans un climat chaud? Laissons Rakovsky, qui se permet de critiquer Staline de manière si convaincante, s'engager dans la pratique médicale dans le cercle polaire arctique. Cette décision porte l'empreinte personnelle de Staline. Cela ne fait aucun doute. Maintenant, en tout cas, nous savons que Rakovsky n'est pas mort. Mais nous savons aussi qu'un lien avec la région de Yakoutsk signifie une condamnation à mort pour lui. Et Staline le sait aussi bien que nous.

Dans l'horizon politique, Plutarque a préféré les étoiles jumelles. Il a relié ses héros par similitude ou opposé. Cela lui a permis de mieux marquer les traits individuels. Le Plutarque de la Révolution soviétique n'aurait guère trouvé deux autres personnages qui, par le contraste de leurs traits, s'éclaireraient mieux que Staline et Rakovsky. Certes, ils sont tous les deux des sudistes; l'un du Caucase multi-tribal, l'autre des Balkans multi-tribaux. Les deux sont des révolutionnaires. Tous deux, bien qu'à des époques différentes, sont devenus bolcheviks. Mais ces cadres de vie extérieurs similaires ne font que souligner plus clairement l'opposition de deux images humaines.

En 1921, lors d'une visite en République soviétique, le socialiste français Moriset, aujourd'hui sénateur, rencontra Rakovsky à Moscou en tant que vieille connaissance. "Rako, comme nous l'appelions tous, ses vieux camarades ... connaît tous les socialistes de France."

Rakovsky a jeté à son interlocuteur des questions sur de vieilles connaissances et sur tous les coins de la France. Parlant de sa visite, Morizet, mentionnant Rakovsky, a ajouté: "Son fidèle lieutenant (adjudant) Manuilsky." La loyauté de Manuilsky était en tout cas suffisante pour deux années entières, ce qui est une période considérable, si l'on tient compte de la nature de la personne.

Manuilsky était toujours quand quelqu'un - un adjudant, mais restait fidèle à ses besoins seulement quand quelqu'un - certains inventaient. Lorsqu'il était dirigé par la "troïka" (Staline - Zinoviev - Kamenev), le complot contre les anciens dirigeants a exigé une lutte politique ouverte contre Rakovsky, qui jouissait de l'Ukraine est particulièrement populaire et sans partage de respect, il était difficile de trouver quelqu'un - quelqu'un qui prendrait l'initiative d'insinuation prudente, pour les élire progressivement jusqu'à la calomnie condensée. Le choix de la "troïka", qui connaissait l'inventaire humain, s'est porté sur le "fidèle lieutenant" de Rakovsky, Manuilsky. On lui a donné le choix: soit être victime de sa loyauté, soit par trahison d'acquérir sa part du complot. Il ne pouvait y avoir aucun doute sur la réponse de Manuilsky. Maître reconnu des plaisanteries politiques, il raconta lui-même plus tard à ses amis l'ultimatum qui le contraignit à devenir lieutenant de Zinoviev en 1923, de sorte qu'à la fin de 1925, il deviendra lieutenant de Staline. Ainsi Manuilsky a atteint une hauteur dont, pendant les années de Lénine, il ne pouvait même pas rêver même dans un rêve: il est maintenant le chef officiel du Komintern.

Certains des cercles supérieurs de la bureaucratie ukrainienne avaient déjà été entraînés dans la conspiration de Staline à cette époque. Mais afin de simplifier et de faciliter la poursuite de la lutte, il s'est avéré plus commode d'arracher Rakovsky du sol ukrainien et soviétique en général, le transformant en ambassadeur. La conférence franco - soviétique a été une occasion favorable. Rakovsky a été nommé ambassadeur en France et président de la délégation russe.

En octobre 1927, à la demande catégorique du gouvernement français, Rakovsky est démis de ses fonctions d'ambassadeur et rappelé, pourrait-on dire, presque expulsé de Paris à Moscou. Et trois mois plus tard, il était déjà exilé de Moscou à Astrakhan. Les deux expulsions, paradoxalement, étaient associées à la signature de Rakovsky sur un document de l'opposition. Le gouvernement parisien a critiqué le fait que la déclaration de l'opposition contenait des notes «hostiles» adressées aux armées étrangères hostiles à l'Union soviétique. En fait, l'aile droite de la chambre ne voulait pas du tout de relations avec les bolcheviks. Et Rakovsky inquiétait personnellement Tardieu - Briand avec sa trop grande figure: ils auraient préféré un ambassadeur soviétique moins impressionnant et moins autoritaire à la rue Grenelle. Étant suffisamment conscients de la relation entre les stalinien et l'opposition, ils espéraient apparemment que Moscou les aiderait à se débarrasser de Rakovsky. Mais le groupe stalinien ne pouvait se compromettre avec une telle courtoisie envers la réaction française; d'ailleurs, elle ne voulait avoir Rakovsky ni à Moscou ni à Kharkov. Ainsi, elle se trouva obligée, au moment le plus inopportun pour elle-même, de prendre Rakovsky publiquement sous la protection du gouvernement français et de la presse française.

Dans une interview le 16 septembre, Litvinov a évoqué avec une justification complète la sympathie de Rakovsky pour la culture française et le fait que de Monzi, chef de la délégation française à la conférence franco - soviétique, a publiquement témoigné de la loyauté de Rakovsky. «Si la conférence a réussi à être résolue», a déclaré Litvinov, «la question la plus difficile des négociations, à savoir celle de l'indemnisation des dettes d'État ... alors c'est principalement dû à cela personnellement au camarade Rakovsky».

Le 5 octobre, Chicherin, alors commissaire du peuple aux affaires étrangères, a dit à la presse française de réfuter les fausses rumeurs: «Je n'ai jamais exprimé de mécontentement envers l'ambassadeur Rakovsky; au contraire, j'ai toutes les raisons de valoriser son travail extrêmement hautement ...»

Ces propos semblaient d'autant plus expressifs que la presse stalinienne, sur un signal d'en haut, avait déjà commencé à ce moment-là à présenter l'opposition comme des ravageurs et des sapeurs du régime soviétique.

Enfin, le 12 octobre, cette fois déjà dans une note officielle à l'ambassadeur de France Jean Herbett, Chicherin écrivait:

"M. Litvinov et moi avons écrit que le rappel de M. Rakovsky, dont les efforts et l'énergie de la conférence franco - soviétique sont largement redevables aux résultats obtenus, ne peut qu'infliger un préjudice moral à la conférence elle-même."

Néanmoins, cédant à la demande catégorique de Briand, qui interrompit sa propre retraite et dut protéger sa réputation dans le gouvernement de droite, les Soviétiques furent contraints de rappeler Rakovsky.

Arrivé à Moscou, Rakovsky tomba aussitôt sous les coups non pas de la presse française, mais de la presse soviétique, qui préparait l'opinion publique aux arrestations et à l'exil de l'opposition à venir; et se souciant peu de ce qui a été écrit hier, elle a dépeint Rakovsky comme un ennemi du pouvoir soviétique.

En août de cette année, Rakovsky fête ses 60 ans. Pendant plus de cinq ans, Rakovsky a passé en exil à Barnaoul, dans les montagnes de l'Altaï, avec sa femme, une compagne inséparable. L'hiver rigoureux de l'Altaï avec des gelées atteignant 45 à 50 degrés était insupportable pour un sudiste, originaire de la péninsule balkanique, en particulier pour son cœur fatigué. Les amis de Rakovsky - et ses honnêtes adversaires étaient toujours amicaux avec lui - se sont disputés au sujet de son transfert vers le sud, dans un climat plus doux. Malgré un certain nombre de graves crises cardiaques de l'exilé, qui sont devenues la source de rumeurs sur sa mort, les autorités de Moscou ont catégoriquement refusé le transfert. Quand on parle des autorités de Moscou, cela signifie Staline, car si de très grandes questions d'économie et de politique peuvent passer et souvent par lui, alors en ce qui concerne la punition personnelle, la vengeance de l'ennemi, la décision dépend toujours personnellement de Staline.

Rakovsky est resté à Barnaoul, s'est battu contre l'hiver, a attendu l'été et a de nouveau rencontré l'hiver. Des rumeurs sur la mort de Rakovsky sont déjà apparues à plusieurs reprises comme le fruit d'une intense anxiété de milliers et de centaines de milliers de personnes pour le sort d'un être cher.

Il suivit inlassablement les journaux et les livres qui lui parvenaient dans l'économie soviétique et la vie mondiale, écrivit beaucoup sur Saint - Simon et mena une correspondance abondante, dont une partie de plus en plus réduite arriva à destination.

Rakovsky, jour après jour, surveille tous les processus dans le pays dans la presse soviétique, lit entre les lignes, raconte le non-dit, expose les racines économiques des difficultés, met en garde contre les dangers imminents. Dans un certain nombre d'ouvrages remarquables, où une large généralisation s'appuie sur de riches éléments factuels, Rakovsky d'Astrakhan, puis de Barnaoul, intervient impérieusement dans les plans et les événements de Moscou. Il met fortement en garde contre les taux d'industrialisation exagérés.

Au milieu de 1930, pendant des mois de vertige bureaucratique extrême face à des succès mal conçus, Rakovsky a averti que l'industrialisation forcée conduirait inévitablement à une crise. L'impossibilité d'une nouvelle augmentation de la productivité du travail, l'inévitabilité de la perturbation du plan de travail d'équipement, une pénurie aiguë de matières premières agricoles et, enfin, la détérioration de la situation alimentaire conduisent le chercheur clairvoyant à la conclusion: «La crise industrielle est déjà inévitable; en fait, l'industrie y est déjà entrée. »

Encore plus tôt, dans une déclaration officielle du 4 octobre 1929, Rakovsky mettait fermement en garde contre la "collectivisation totale", qui n'était préparée ni économiquement ni culturellement, et, en particulier, "contre des mesures administratives extraordinaires dans les campagnes", qui impliqueraient inévitablement de sévères politiques politiques. effets. Un an plus tard, le conseiller haï et infatigable déclare: «La politique de collectivisation totale et d'élimination des koulaks a sapé les forces productives de l'agriculture et a mis fin au conflit aigu avec les

campagnes, préparé par toute la politique précédente. La tradition de Staline de blâmer les "exécuteurs testamentaires" pour les échecs économiques, Rakovsky expose comme un aveu de sa propre insolvabilité: "La responsabilité de la qualité de l'appareil incombe à la direction."

Le vieil homme politique surveille de très près les processus du parti et de la classe ouvrière. En août 1928, depuis Astrakhan, le premier lieu de son exil, il a donné une analyse profonde et passionnée des processus de dégénérescence dans le parti au pouvoir. Il se concentre sur la séparation de la bureaucratie en tant que strate privilégiée spéciale.

«La position sociale d'un communiste, qui a à sa disposition une voiture, un bon appartement, des vacances régulières et reçoit un maximum d'adhésion au parti, diffère de la position d'un communiste travaillant dans les mines de charbon, où il reçoit de 50 à 60 roubles par mois.

Les différences fonctionnelles se transforment en différences sociales, les différences sociales peuvent devenir des différences de classe.

«Le membre du parti de 1917 se reconnaîtrait difficilement en la personne du membre du parti de 1928».

Rakovsky connaît le rôle de la violence dans l'histoire, mais il connaît aussi les limites de ce rôle. Plus d'un an plus tard, Rakovsky dénonce les méthodes de commandement et de coercition. Avec l'aide des méthodes de commandement et de coercition, portées au niveau de la virtuosité bureaucratique, «l'élite a réussi à se transformer en une oligarchie irremplaçable et inviolable qui a remplacé la classe et le parti». Accusation lourde, mais chaque mot est pesé. Rakovsky appelle le parti à se subordonner la bureaucratie à elle-même, à la priver de «l'attribut divin d'inaïllibilité», à la subordonner à son contrôle strict.

Dans son discours au Comité central en avril 1930, Rakovsky qualifie le régime créé par Staline de "domination et lutte intestinale des intérêts corporatifs de diverses catégories de bureaucratie". Une nouvelle économie ne peut être construite que sur l'initiative et la culture des masses. Un fonctionnaire, même communiste, ne peut pas remplacer le peuple. «Nous ne croyons pas à la soi-disant bureaucratie éclairée, car nos prédecesseurs bourgeois, les révolutionnaires de la fin du XVIIIe siècle, ne croient pas au prétendu absolutisme éclairé.

Les œuvres de Rakovsky, comme toute littérature d'opposition en général, n'ont pas quitté la scène manuscrite. Ils correspondaient, étaient envoyés d'une colonie exilée à une autre, passaient de main en main dans les centres politiques; ils atteignaient à peine les masses. Les premiers lecteurs des articles manuscrits et des lettres circulaires de Rakovsky étaient des membres du groupe stalinien au pouvoir. Jusqu'à récemment, dans la presse officielle, on pouvait souvent trouver des échos des œuvres non publiées de Rakovsky sous la forme de citations tendancieuses et grossièrement déformées, accompagnées d'attaques personnelles grossières. Il n'y avait aucun doute: les coups critiques de Rakovsky ont touché la cible.

La proclamation du plan du premier plan quinquennal et la transition vers la voie de la collectivisation représentaient un emprunt radical à la plate-forme de l'opposition de gauche. Beaucoup d'exilés croyaient sincèrement à une nouvelle ère. Mais la faction stalinienne a exigé que l'opposition renonce publiquement à la plateforme, qui restait un document interdit. Cette double vision était dictée par le souci bureaucratique du prestige. Beaucoup d'exilés sont allés à contrecœur à la rencontre de la bureaucratie: à ce prix cher, ils voulaient payer pour l'opportunité de travailler dans le parti au moins pour mettre en œuvre partiellement leur propre plate-forme.

Rakovsky n'était pas moins désireux de revenir au parti. Mais il ne pouvait pas faire cela en se reniant. Les lettres de Rakovsky, toujours douces, sonnaient des notes métalliques. «Le plus grand ennemi de la dictature prolétarienne », écrivait-il en 1929 au plus fort de la pandémie de capitulation, «est l'attitude malhonnête à l'égard des convictions. À l'instar de l'Église catholique,

extorquant des conversions vers la voie du catholicisme du lit des athées mourants, la direction du parti force l'opposition à admettre ses fausses erreurs et à renoncer à ses croyances. Si, ce faisant, il perd tout droit au respect de lui-même, alors l'opposition qui change de croyance pendant la nuit ne mérite qu'un mépris total. "

Le transfert de nombreuses personnes partageant les mêmes idées dans le camp de Staline n'a pas secoué le vieux combattant pendant une minute. Dans un certain nombre de lettres circulaires, il a soutenu que la fausseté du régime, le pouvoir et le manque de contrôle de la bureaucratie, l'étranglement du parti, des syndicats et des soviétiques dévaloriseraient et même transformerait en leur contraire tous ces emprunts économiques que Staline a faits à la plate-forme de l'opposition. «De plus, ce filtrage peut apporter la santé dans les rangs de l'opposition. Il contiendra ceux qui ne voient pas la plateforme comme une sorte de carte de restaurant, à partir de laquelle chacun choisit un plat à son goût. » C'est au cours de cette période difficile de répression et d'abandon que Rakovsky, malade et isolé, montra quelle fermeté indestructible de caractère se cache derrière sa douce bienveillance envers les gens et sa délicate conformité. Dans une lettre à l'une des colonies exilées, il écrivait en 1930: «Le pire, ce n'est ni l'exil ni un isolateur, mais la reddition». Il n'est pas difficile de comprendre quelle influence la voix du «vieil homme» a exercée sur les plus jeunes et quelle haine elle a suscitée dans le groupe au pouvoir.

«Rakovsky écrit beaucoup. Tout ce qui arrive est réécrit, retransmis, lu par tout le monde, m'ont dit de jeunes amis exilés à l'étranger. - À cet égard, Christian Grigorievich fait un excellent travail. Sa position ne diffère pas du tout de la vôtre; tout comme vous, il se concentre sur le régime du parti ... »

Mais il en a de moins en moins. Pendant les premières années d'exil, la correspondance entre les opposants exilés était relativement libre. Les autorités voulaient être conscientes de l'échange d'opinions entre elles et espéraient en même temps une scission entre les exilés. Ces calculs se sont avérés peu raisonnables.

Les capitulateurs et les candidats à la capitulation ont évoqué le danger d'une scission au sein du parti, la nécessité d'aider le parti, etc. Rakovsky a répondu que la meilleure aide est la fidélité aux principes. Rakovsky était bien conscient de la valeur inestimable de cette règle pour la politique à long terme. Le cours des événements lui apporta une sorte de satisfaction. La plupart des capitulateurs ne durèrent pas plus de trois ou quatre ans dans le parti ; malgré le plus grand respect, ils sont tous entrés en conflit avec la politique et le régime du parti, et ont tous recommencé à être soumis à une seconde expulsion du parti et à l'exil. Il suffit de nommer des noms tels que Zinoviev, Kamenev, Preobrazhensky, IN Smirnov, avec eux plusieurs centaines de moins connus.

La position des exilés est toujours douloureuse, fluctuante dans un sens ou dans un autre selon la situation politique. La position de Rakovsky s'est détériorée continuellement.

À l'automne 1932, le gouvernement soviétique est passé d'un système d'approvisionnement en céréales rationnées, c'est- à-dire de la réquisition de céréales à prix fixes, à un système de taxe alimentaire, qui laisse le paysan libre de disposer de toutes les réserves, hors taxes.

Et cette mesure, comme beaucoup d'autres, représentait la mise en œuvre de la mesure que Rakovsky avait recommandée plus d'un an auparavant, exigeant fortement «une transition vers un système d'impôt en nature à l'égard du paysan moyen afin de lui donner la possibilité dans une certaine mesure de disposer de sa production restante, ou, au moins, l'apparition d'une telle possibilité, coupant l'accumulation de graisse. »

Lorsque la nouvelle de la mort de Kh. G. Rakovsky en exil sibérien se répandit dans la presse mondiale, la presse officielle soviétique resta silencieuse. Les amis de Rakovsky - ce sont aussi mes amis, car nous sommes en relation avec Rakovsky depuis 30 ans d'une étroite amitié politique personnelle - ont d'abord essayé de vérifier le message à l'étranger par le biais des autorités soviétiques. D'éminents politiciens français qui ont eu le temps d'apprécier Rakovsky lorsqu'il était ambassadeur soviétique en France, se sont tournés vers l'ambassade pour obtenir des

informations. Mais même à partir de là, ils n'ont pas donné de réponse. Ces dernières années, la nouvelle de la mort de Rakovsky n'a pas éclaté pour la première fois. Mais jusqu'à présent, à chaque fois, cela s'est avéré faux. Mais pourquoi l'agence télégraphique soviétique ne la réfute-t-elle pas? Ce fait a augmenté l'anxiété. Si Rakovsky mourait vraiment, il ne servirait à rien de cacher ce fait. Le silence obstiné des organes officiels soviétiques suggère que Staline est nécessaire cela - quelque chose à cacher. Les associés de Rakovsky dans différents pays ont tiré la sonnette d'alarme. Des articles, des appels, des affiches sont apparus avec la demande: "Où est Rakovsky?" Finalement, le voile sur le mystère a été levé. Selon un message apparemment inspiré de Reuters de Moscou, Rakovsky est «engagé dans la pratique médicale dans la région de Iakoutsk». Si ce certificat est correct - nous n'avons aucune preuve - alors il témoigne non seulement que Rakovsky est vivant, mais aussi que du lointain froid Barnaul il a été exilé encore plus loin dans le cercle polaire arctique.

La mention de la pratique médicale est utilisée pour induire en erreur des personnes ayant peu de connaissances en politique et en géographie. Certes, Rakovsky est en effet un médecin de formation. Mais à part quelques mois immédiatement après avoir reçu un diplôme de médecine en France et le service militaire, qu'il a servi en Roumanie il y a plus d'un quart de siècle en tant que médecin militaire, Rakovsky n'a jamais pratiqué la médecine. Il est peu probable qu'il se sentait attiré par elle 60 - année de vie. Mais la mention de la région de Yakoutsk rend le message incroyable probable. Il s'agit évidemment du nouveau lien de Rakovsky: de l'Asie centrale à l'extrême nord. Nous n'avons encore aucune confirmation de cela de nulle part. Mais, d'un autre côté, un tel message ne peut être inventé.

Dans la presse officielle soviétique, Rakovsky est répertorié comme un contre-révolutionnaire. Rakovsky n'est pas seul dans ce titre.

Sans exception, tous les plus proches associés de Lénine sont persécutés. Sur les sept membres du Politburo qui, sous Lénine, ont dirigé le sort de la révolution et du pays, trois ont été expulsés du parti et exilés ou expulsés.[\[147\]](#), trois exclus du Politburo[\[148\]](#) et ne s'est débarrassé de l'exil que par une série de redditions successives. Nous avons entendu au-dessus de l'opinion de Chicherin et Litvinov sur Rakovsky en tant que diplomate. Et aujourd'hui Rakovsky est prêt à mettre ses forces à la disposition de l'Etat soviétique. Il ne s'est pas séparé de la Révolution d'octobre, ni de la République soviétique, mais de la bureaucratie stalinienne. Mais la divergence n'a pas coïncidé par hasard avec une telle période où la bureaucratie issue du mouvement de masse a subjugué les masses et a établi le vieux principe sur de nouvelles bases: l'État, c'est moi.

La haine mortelle pour Rakovsky est causée par le fait qu'il place la responsabilité avant les tâches historiques de la révolution au-dessus de la responsabilité mutuelle de la bureaucratie. Ses théoriciens - les journalistes ne parlent que des ouvriers et des paysans. L'appareil bureaucratique grandiose n'existe pas du tout dans le champ de vision officiel. Quiconque prononce en vain le nom même de la bureaucratie devient son ennemi. Ainsi, Rakovsky de Kharkov a été transféré plus loin, à Paris, pour être envoyé à Astrakhan à son retour à Moscou, et de là à Barnaoul. Le groupe au pouvoir espérait que les conditions matérielles difficiles et l'oppression de l'isolement briseraient le vieux combattant et le feraient, sinon se résigner, puis se taire. Mais ce calcul, comme beaucoup d'autres, s'est avéré faux. Jamais, peut-être, Rakovsky n'a vécu une vie plus intense et plus fructueuse que pendant les années de son exil. La bureaucratie a commencé à resserrer l'anneau autour de l'exil de Barnaoul. Rakovsky, à la fin, se tut, c'est-à-dire que sa voix cessa d'atteindre le monde extérieur. Mais dans ces conditions, son silence même était plus puissant que l'éloquence. Que pouvais - je faire avec un combattant qui, pour 60 - e année retenu l'énergie ardente avec laquelle il est allé aux jeunes gens un moyen vital. Staline n'a pas osé lui tirer dessus ni même l'emprisonner. Mais avec une ingéniosité qui ne l'a jamais trahi dans ce domaine, il a trouvé une issue: la région de Yakoutsk a besoin de médecins. Certes, le cœur de Rakovsky a besoin d'un climat chaud. Mais c'est précisément pourquoi Staline a choisi la région de Iakoutsk.

application

Déclaration de X. Rakovsky au Comité central du PCUS (b)

(...) Sous l'influence des événements internationaux, l'idée a mûri dans mon esprit que je dois à nouveau et soigneusement vérifier la base de mes désaccords avec le parti et, réalisant mes erreurs, obtenir un retour dans les rangs des combattants pour la mise en œuvre des tâches assignées par l'histoire au Parti bolchevique - communiste.

... La principale erreur théorique de Zinovievsky - l' opposition trotskyste, qui est son talon d'Achille - est la position qu'il est impossible de construire le socialisme dans un seul pays.

... Aujourd'hui, quand les social - fascistes, malgré les événements de la leçon, tentent à nouveau de répandre parmi les masses ouvrières les illusions constitutionnelles du parlementarisme bourgeois, il faut vigoureusement que quand - ou, pour défendre la théorie marxiste - léniniste de la dictature révolutionnaire prolétarienne.

... Pendant la période de mon séjour en dehors du parti, la faction trotskyste, à laquelle j'appartenais, a glissé de plus en plus sur la voie anti-léniniste. De la déviation petite-bourgeoise au sein du Parti communiste, tombant sur un plan incliné de l'opportunisme et de l'opportunisme, elle est devenue une sorte de social - démocratie et s'est finalement retrouvée effectivement dans le camp de la contre-révolution.

... Maintenant, nos chemins avec L. Trotsky ont fortement divergé. Actuellement, quand il y a une polarisation des classes et des forces sociales, quand le monde est divisé plus clairement en deux camps opposés, et au centre se trouvent le Komintern révolutionnaire et le Parti communiste - les bolcheviks soviétiques sont vaines toute tentative de conserver des positions mezheumochnyh.

Cependant, en avril 1934, 14 ville de

Ioffe

J'ai écrit une préface à la brochure de Ioffe, *The Collapse of menhevism*, publiée au début de 1917 à Petrograd. Voici ce qu'il dit, au fait:

"ET. I. Ioffe, l'auteur du rapport publié, était un délégué à la dernière conférence menchevik. Il n'a trouvé d'autre issue que d'une rupture complète et définitive avec le parti semi-libéral minoritaire. Et ceci malgré le fait que le camarade Ioffe, n'étant pas menchevik, a mené pendant plusieurs années une lutte énergique pour l'unification des bolcheviks avec les mencheviks.

Avec lui (et avec l'actuel ministre du Travail Skobelev), nous avons publié à Vienne, à l'époque la plus reculée de la contre-révolution, le journal social - démocrate russe *Pravda*. L'un des slogans du journal était l'unification des deux principales factions de la social - démocratie russe. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas vu les côtés dangereux du menchévisme à cette époque. Au contraire, nous avons systématiquement critiqué l'opportunisme, le légalisme à tout prix, la gravitation vers le parlementarisme pur, prédisant que, dans des conditions appropriées, tout cela pourrait se transformer en socialisme gouvernemental européen. Mais nous pensions qu'unir les bolcheviks aux mencheviks dans une organisation illégale créerait une puissante opposition à l'opportunisme menchevik et conduirait à l'isolement rapide de sa droite. Que nous ayons raison ou tort est impossible à vérifier maintenant. Dans tous les cas, le développement a pris un chemin différent. Les lignes du bolchevisme et du

menchévisme divergent de plus en plus, et la révolution, poussant de larges masses petites - bourgeoises et paysannes dans l'arène politique , a finalement déplacé le menchévisme vers une base non prolétarienne. "

La formation politique d'Ioffe s'est déroulée sous mes yeux et avec ma participation. Après la première révolution, il vécut à Vienne en tant qu'étudiant en médecine et encore plus en tant que patient. Son système nerveux était alourdi par une hérédité sévère. Malgré son apparence extrêmement impressionnante, trop impressionnante pour un jeune âge, une tranquillité de ton extraordinaire, une douceur patiente dans la conversation et une politesse exceptionnelle - traits de sang-froid intérieur, Ioffe était en fait un névrosé dès son plus jeune âge. Il a été traité au plus tard célèbre pour "individu - psychologue" Alfred Adler, non scolarisé de Sigmund Freud, mais à ce moment-là avait rompu avec le professeur et créé sa propre faction. Nous avons rencontré Alfred Adler de temps en temps dans la famille du vieux révolutionnaire russe Klyachko [\[149\]](#). La première initiation, cependant, très sommaire, aux secrets de la psychanalyse que j'ai reçue de cet hérétique, devenu le premier professeur d'une nouvelle secte. Mais Ioffe a été mon véritable guide dans le domaine de l'hérétisme alors peu connu des grands cercles. Il était un partisan de l'école psychanalytique en tant que jeune médecin, mais en tant que patient, il lui a offert la résistance nécessaire et a donc apporté une note de scepticisme dans sa propagande psychanalytique.

À cette époque, Ioffe avait déjà un petit passé politique associé à la Crimée, où il est né dans une riche famille de marchands, où il a été élevé, semble-t-il, dans le gymnase de Simferopol et où il a noué les premiers liens révolutionnaires avec les mencheviks: il n'y avait presque pas de bolcheviks dans la Crimée non industrielle.

En échange de leçons de psychanalyse, j'ai prêché à Ioffe la théorie de la révolution permanente et la nécessité de rompre avec les mencheviks. Dans les deux cas, j'ai réussi. Dans le journal *Pravda*, que j'ai fondé à Vienne, Ioffe a commencé à mener une revue internationale. Ses premiers articles étaient, pour autant que je me souviens, assez impuissants et nécessitaient beaucoup de corrections. Joffe patiemment et doucement, comme tout ce qu'il a fait, a accepté les critiques, les instructions et les conseils.

Ce n'est que dans son regard, comme distrait et à la fois profondément concentré, que l'on pouvait lire l'œuvre intérieure intense et inquiétante.

Ioffe n'a jamais parlé aux réunions de la colonie russe. Même le besoin de communiquer avec des individus, en particulier de parler au téléphone, le rendait nerveux, effrayé et fatigué. Je ne pensais pas du tout qu'il deviendrait un bon orateur, et surtout un diplomate de renommée mondiale. Mais il ne fait aucun doute que c'est au cours de ces jeunes années, dans le travail sur la chronique du journal, où il était nécessaire de mettre un aperçu des événements mondiaux dans le cadre étroit d'une publication d'émigrants, que ces compétences de pensée et de plume se sont formées, qui, sous l'impulsion de grands événements, se sont répandues de manière inattendue.

En prison et en exil, Ioffe a beaucoup travaillé sur lui-même. La connexion entre nous a été coupée pendant son long séjour en prison. Après son exil en Sibérie, les communications devaient être rétablies, mais une guerre a éclaté, qui a coupé toutes les communications. Après un long intervalle (7 ans?), Je rencontrais Ioffe à Petrograd, d'où il venait de sa Crimée natale avec un mandat d'une organisation locale traditionnellement menchevik, bien qu'il soit lui-même disposé dans l'esprit de l'internationalisme militant. Dans la première période après la révolution de février, la démarcation entre les bolcheviks et les mencheviks n'a eu lieu que dans la capitale, et même ici sur une ligne extrêmement vague. Dans les provinces, les bolcheviks et les mencheviks faisaient partie des organisations unies et ont par la suite opposé une résistance plutôt obstinée au cours de division de Lénine. À Petrograd, Ioffe a écrit quelque chose comme un rapport politique pour l'organisation de Crimée, expliquant sa rupture organisationnelle avec le menchévisme. J'ai écrit une préface à sa brochure. Notre lien politique a été immédiatement rétabli et n'a été interrompu qu'à sa mort.

J'ai appris d'Ioffe qu'il donne des conférences et prend la parole lors de réunions de travailleurs dans les districts. Cela m'a agréablement surpris: la révolution a mieux géré ses nerfs que la psychanalyse. Mais je n'ai pas eu besoin de l'entendre pendant longtemps, et je n'ai pas assez compris exactement comment mon vieil ami silencieux parlait lors des réunions de masse.

En parcourant le manuscrit de son rapport à la hâte, je me suis répété mentalement à plusieurs reprises: comment il a grandi. Je lui ai dit clairement, et il était content. Mais, comme autrefois, il a accepté avec douceur et gratitude les critiques et les amendements.

Élu à la Douma de la ville de Saint-Pétersbourg, Ioffe est devenu le chef de la faction bolchevique là-bas. Cela a été une surprise pour moi, mais dans le chaos des événements, j'ai à peine eu le temps de me réjouir de la croissance de mon ami et étudiant viennois. Lorsque j'étais déjà devenu président du Soviet de Petrograd, Ioffe est apparu une fois à Smolny pour un rapport de la faction bolchevique de la Douma. Franchement, je m'inquiétais pour lui de vieux souvenirs. Mais il a commencé son discours sur un ton si calme et confiant que toutes les craintes ont immédiatement disparu. Le public aux multiples têtes de la salle blanche de Smolny a vu sur le podium l'imposante figure d'une brune à la barbe épaisse aux cheveux gris, et cette figure aurait dû paraître l'incarnation de la positivité, de l'équilibre et de la confiance en soi. Joffe a dit une voix profonde et douce, pas du tout sans forcer, juste - juste d'une manière conversationnelle, une phrase bien formée est allée à la bouche sans effort. Les gestes arrondis ont créé une atmosphère de calme dans le public - tout le monde a écouté l'orateur attentivement et avec une sympathie évidente. La question était petite, purement locale - la garnison s'est battue avec la municipalité pour le droit de circuler librement dans le tram - mais il était bien évident que cet orateur pouvait aussi naturellement et naturellement passer d'un ton familier à un vrai pathétique. La révolution l'a élevé, redressé, concentré toutes les forces de son intellect et de son caractère. Ce n'est que parfois, au fond d'élèves amicaux, que je rencontrais une concentration excessive, presque effrayante.

Sélectionné en juillet[150] le congrès de 1917 était soit membre du comité central, soit candidat (les archives du congrès semi-légal n'étaient pas tenues en grand ordre), au moment du coup d'État d'octobre, Ioffe était déjà l'une des premières places du comité central[151]. Il se compose de ce noyau qui représente le plus décisif pour le soulèvement.

Après que Zinoviev et Kamenev se soient ouvertement opposés au soulèvement, Ioffe a demandé lors d'une réunion du Comité central le 20 octobre (2 novembre) "de déclarer que Zinoviev et Kamenev ne sont pas membres du Comité central ... qu'aucun membre du parti ne peut s'opposer aux décisions du parti, sinon Dans ce cas, une débauche impossible s'introduit dans le parti. "

Staline, qui a pris une position très évasive, s'est opposé à Ioffe. Le protocole officiel se lit comme suit:

«Staline croit que Kamenev et Zinoviev obéiront aux décisions du Comité central et prouve que toute notre position est contradictoire; estime que l'expulsion du parti n'est pas une recette. Il faut préserver l'unité du parti ... »

Joffe travaillant sans relâche au sein du Comité militaire - révolutionnaire, et dans le chaos de ces jours-là, le bruit et les cris, a l'air d'un gentleman et conserve une paix complète parmi les gens mal rasés et aux cols sales.

Ioffe a montré une fermeté inébranlable lors de la crise de novembre du Comité central, après le soulèvement victorieux, lorsque l'aile droite du Comité central, au nom d'un accord avec les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, était prête, en substance, à renoncer au pouvoir soviétique.

Lors des pourparlers de Brest, Ioffe a résisté jusqu'au bout à un nouveau retard des négociations, mais avec le risque de nouvelles pertes territoriales.

«Il est vraiment trop tard pour sonder les impérialistes allemands », a-t-il déclaré lors d'une

réunion du Comité central le 18 février. «Mais il n'est pas trop tard pour sonder la révolution allemande ... s'ils n'ont pas de révolution, ils en prendront plus (pas seulement Revel), et si c'est le cas, tout nous reviendra ...»

D'une voix douce, avec un sourire amical, il a toujours avancé les arguments les plus résolus pour la nécessité d'un soulèvement armé. Je l'ai observé dans des jours et des heures difficiles, car on peut parler d'observations par rapport à cette époque. Joffe est resté le plus sobre, n'a pas perdu son sang-froid, ne s'est pas perdu dans le chaos, et sa voix même a toujours eu un effet apaisant sur moi.

Lorsque le Comité central a finalement adopté la décision de signer les conditions de l'ultimatum de l'Allemagne, et que le Comité central a jugé nécessaire pour Ioffe de participer à la délégation de paix, Ioffe a soumis une déclaration au Comité central:

"Je suis obligé, dans un souci de préservation de l'unité éventuelle du parti, d'obéir à cette décision et de me rendre à Brest - Litovsk uniquement en tant que consultant sans aucune responsabilité politique".

Applications

Les deux discours de Trotsky sur la mort d'Ioffe

Révolutionnaire

A propos d'Adolf Abramovich a écrit en diplomate hors pair, pour conclure autant - et tant - de contrats. Il ne fait aucun doute que dans le domaine diplomatique, les AA ont rendu d'énormes services à la cause de l'Etat prolétarien. Mais sa principale qualité n'était pas du tout d'être diplomate. Sa principale qualité est qu'il était un révolutionnaire.

La rouille de la bureaucratie ne le toucha pas du tout. En raison de la nature du travail qui lui a été confié par le Parti, il a été contraint - surtout à l'étranger - de passer la plupart de son temps dans un cercle de personnes qui nous étaient complètement étrangères et hostiles. Étant lui-même originaire d'un milieu bourgeois, les AA connaissaient les mœurs et les coutumes du cercle dans lequel l'Etat ouvrier l'obligeait à tourner. Mais l'habileté diplomatique était sur lui comme un uniforme de service. A. A. portait consciencieusement cet uniforme parce que les intérêts de la cause prolétarienne l'exigeaient. Mais dans son âme, il n'avait pas d'uniforme. Par son travail diplomatique et d'Etat, il portait la conscience rigide du révolutionnaire prolétarien. Ce n'est plus un jeune homme d'Etat de renommée mondiale qui était prêt, si les intérêts de la révolution l'exigeaient, dans n'importe quel pays, à tout moment à commencer le sale boulot de l'underground.

A. A. était un internationaliste dans l'âme - non seulement dans sa vision marxiste, mais aussi dans son expérience de vie personnelle. Il était un participant actif direct dans le mouvement révolutionnaire dans les pays les plus importants d'Europe et d'Asie. Il a compris les connexions mondiales de la révolution aussi peu parmi nous.

R. A. était une personne merveilleuse. En émigration, il était un ami attentif et extrêmement doux de tous ceux qui avaient besoin de soutien et d'aide. Il a partagé ce dernier sans attendre qu'on le lui demande. Malgré les maux qui l'ont assailli dès son plus jeune âge, dans la clandestinité, dans les prisons et dans les colonies, il a maintenu une humeur égale qui réchauffait les autres. La combinaison de l'inflexibilité révolutionnaire et de la douce humanité était l'essence même du combattant qui nous avait quittés. L'auteur de ces lignes a perdu son ami le plus proche et compagnon d'armes des AA au cours des vingt dernières années.

A. A. s'est suicidé de sa vie. Ce serait stupide de l'accuser de désertion. Il est parti non pas parce qu'il ne voulait pas se battre, mais seulement parce qu'il n'avait pas la force physique de

participer à la lutte. Il avait peur d'être un fardeau pour les combats. Pour ceux qui restent, un exemple sera sa vie, mais pas son départ non autorisé. Tout le monde y tient son poste. Personne n'ose le quitter.

À propos des AA - un véritable révolutionnaire, une personne merveilleuse, un ami fidèle - nous porterons notre mémoire à travers la lutte jusqu'à la fin.

18 novembre 1927

L. Trotsky

Discours sur la tombe d'Ioffe

Camarades, Adolf Abramovich est entré dans la vie de la dernière décennie principalement en tant que représentant diplomatique du premier État ouvrier de l'histoire. On a dit ici, selon la presse, qu'il était un diplomate hors pair. C'était un diplomate hors pair, c'est-à-dire un employé au poste auquel le parti et le pouvoir du prolétariat l'avaient placé. C'était un grand diplomate parce qu'il était un révolutionnaire d'un seul tenant.

Par origine, Adolf Abramovich venait d'un milieu bourgeois, plutôt d'un riche milieu bourgeois. Mais, comme nous le savons, il y a eu des exemples dans l'histoire où des gens de ce milieu ont rompu si fortement avec ce milieu - avec de la viande et du sang - de sorte qu'à l'avenir il ne serait plus dangereux pour eux de conquérir les idées petites-bourgeoises. Il était et resta un révolutionnaire jusqu'au bout.

Ici, ils ont parlé - et ont parlé correctement - de sa haute culture spirituelle. En tant que diplomate, il a été contraint de tourner dans un cercle d'ennemis intelligents, astucieux et vicieux. Il connaissait ce monde, leurs mœurs, leurs habitudes, mais il portait habilement et subtilement les coutumes de ce monde, mais comme un uniforme que lui imposait sa position officielle. Dans l'âme d'Adolf Abramovich, il n'y a jamais eu d'uniforme. Il a été dit ici - et dit correctement - qu'il était étranger à l'attitude stéréotypée à toute question. Il a abordé chaque question comme un révolutionnaire. Il a occupé des postes de responsabilité, mais il n'a jamais été fonctionnaire. La bureaucratie lui était étrangère. Il a abordé chaque question du point de vue de la classe ouvrière, qui est passée de la clandestinité aux sommets du pouvoir d'État. Il a abordé chaque question du point de vue du prolétariat international et de la révolution internationale - et c'était sa force, sa force, qui luttait contre la faiblesse physique. Il a conservé sa force mentale, sa tension jusqu'au tout dernier moment, jusqu'au moment où la balle a laissé, comme on l'a vu encore aujourd'hui, une tache sombre sur sa tempe droite.

Camarades, il est décédé volontairement. La révolution n'autorise pas les départs volontaires de la vie, mais personne n'ose juger ou accuser Adolf Abramovich, car il est parti à l'heure où il se disait qu'il ne pouvait rien donner de plus à la révolution que sa mort. Et tout aussi fermement et courageusement qu'il a vécu - il est parti.

Les temps difficiles ne lui ont jamais fait peur: il était le même en octobre 1917 en tant que membre puis président du Comité militaro - révolutionnaire de Petrograd, il était le même près de Petrograd lorsque les obus envoyés par Yudenich ont explosé; il était le même à la table diplomatique de Brest - Litovsk, puis - de nombreuses capitales d'Europe et d'Asie. Ce ne sont pas les difficultés qui l'ont effrayé; ... ce qui l'a fait mourir, c'est la prise de conscience qu'il est impossible de gérer les difficultés.

Camarades, permettez-moi de dire, et je pense que cette pensée correspondra pleinement aux dernières pensées, aux dernières volontés d'Adolf Abramovich - des actes tels que le départ non autorisé de la vie ont une force contagieuse en eux. Mais que personne n'ose imiter ce vieux combattant dans sa mort - imitez-le dans sa vie!

Nous, ses amis proches, qui non seulement avons combattu à ses côtés, mais aussi vécu des dizaines d'années, nous sommes aujourd'hui contraints d'arracher de nos cœurs l'image exceptionnelle de cet homme et ami. Il brillait d'une lumière douce et uniforme qui réchauffait.

C'était le centre d'intérêt des groupes d'émigrants, c'était le centre d'intérêt des groupes exilés, et c'était le centre d'intérêt des groupes carcéraux. Il est venu - j'en ai déjà parlé - d'une famille aisée, mais les moyens qu'il avait dans sa jeunesse, ce n'étaient pas ses moyens personnels, ils étaient les moyens de la révolution. Il a aidé ses camarades d'une main large, sans attendre les demandes, comme un frère, comme un ami.

C'est dans ce cercueil que nous avons amené ici la dépouille mortelle de cette personne exceptionnelle, à côté de laquelle nous étions libres de vivre et de nous battre. Disons-lui au revoir dans l'esprit dans lequel il a vécu et combattu: il s'est tenu sous la bannière de Marx et de Lénine, sous cette bannière il est mort, et nous jurons, notre Adolf Abramovich, que nous porterons votre bannière jusqu'au bout! (Cris de "Hourra!", Chanter "Internationale".)

19 novembre 1927

Lettre de Trotsky à Semashko

Au camarade Semashko

Copie - la commission médicale du comité central

Nikolai Alexandrovich!

R. A. Ioffe est un camarade gravement malade. Bien qu'il ait travaillé dur ces derniers mois, il est clairement en train de disparaître. Il ne veut pas être traité, affirmant que vous ne pouvez toujours pas aider la cause, qu'il se sent mieux quand il travaille, etc. Je pense qu'il ne peut être sauvé que par un long repos dans des conditions climatiques et autres favorables. Cela ne peut être réalisé que par une intervention décisive des partis,

20 janvier 1927

L. Trotsky

Lettre de suicide à Ioffe et message du Secrétariat du Comité central du PCUS (b)

300 exemplaires

La procédure de familiarisation avec les protocoles et matériels de la Commission centrale de contrôle du PCUS (b), leur stockage et retour

1. Seuls les camarades auxquels ils s'adressent peuvent se familiariser avec les procès-verbaux des réunions ou autres documents de la Commission centrale de contrôle, et seuls les membres du CC sous la responsabilité du président du CC et, à sa discrétion, les membres du comité du parti correspondant, peuvent lire les procès-verbaux envoyés au CC local du PCUS (b).

Remarque.

Les camarades qui lisent les documents les signent avec la date de lecture.

Le retrait de copies et d'extraits de procès-verbaux ou de documents, ainsi que la référence orale ou écrite aux procès-verbaux de la Commission centrale de contrôle dans le travail de bureau soviétique est strictement interdit. Seuls les camarades auxquels les protocoles sont adressés, ou leurs mandataires (nécessairement membres du PCUS (b)), agréés par le Comité central ou la Commission centrale de contrôle comme autorisés à recevoir des documents secrets avec le droit d'ouvrir des colis, peuvent recevoir et stocker les protocoles.

Remarque.

Les syndics («dans la deuxième catégorie»), qui ont obtenu au Comité central ou à la Commission centrale de contrôle le droit de recevoir des documents de conspiration sans droit d'ouvrir des colis, ne peuvent stocker ces documents que sous une forme scellée. Conservez les protocoles dans des armoires ignifuges, qui doivent être scellées pendant la nuit. Il est strictement interdit de sortir les procès-verbaux des locaux d'une organisation ou institution. Il est strictement interdit de stocker des protocoles ou des documents en tant qu'archives personnelles. La date

limite pour la restitution des procès-verbaux du Présidium et du Secrétariat de la Commission centrale de contrôle n'est pas plus de deux semaines à compter de la date de réception pour ceux qui vivent à Moscou et pas plus d'un mois - pour les non-résidents.

Remarque.

Si plus de cinq protocoles ne sont pas renvoyés après l'expiration de la période fixée, leur envoi ultérieur jusqu'au retour des détenus est temporairement suspendu. Les protocoles de retour à Moscou uniquement en personne ou par l'intermédiaire de représentants de confiance approuvés; aux non-résidents - pour revenir uniquement par l'intermédiaire du corps de messagerie de l'OGPU. Il est strictement interdit d'emporter des protocoles avec vous lorsque vous déménagez.

En plus des règles énoncées dans les paragraphes précédents, les camarades qui reçoivent les documents de conspiration du CCC sont tenus de prendre des mesures supplémentaires dans chaque cas individuel pour assurer, selon les circonstances, un secret maximal du travail.

Tous les cas de violation de cet ordre doivent être immédiatement signalés au Présidium de la Commission centrale de contrôle du Parti communiste paneuropéen (bolcheviks) afin de porter les auteurs à la plus stricte responsabilité du parti.

Octobre 1927 11 ville de

Secrétaire de la Commission centrale de contrôle Yanson.

Cher Lev Davydovich!

J'ai toujours, toute ma vie, été d'avis qu'une personnalité politique publique devrait aussi pouvoir mourir à temps, comme par exemple un acteur - de la scène, et qu'il vaut mieux faire cela trop tôt que trop tard. Même en tant que jeunesse verte, quand les suicides de Paul Lafargue et de son épouse Laura Marx ont fait tant de bruit dans les partis socialistes, j'ai fermement défendu la rectitude fondamentale de leur position et, je me souviens, j'ai farouchement opposé à August Bebel, qui était très indigné de ces suicides, que si l'on peut argumenter contre cet âge, qui a été établi par Lafargue, car ici ce n'est pas une question d'années, mais de l'utilité éventuelle d'un homme politique, alors en aucun cas on ne peut argumenter contre le principe même du départ d'un homme politique de la vie au moment où il se rend compte qu'il ne peut plus bénéficier de cette cause, à qui je me suis dédié. Il y a plus de 30 ans j'ai assimilé la philosophie que la vie humaine seulement dans la mesure et jusque-là n'a de sens, parce que et jusqu'à quel moment elle est un service à l'infini, qui pour nous est l'humanité, parce que, puisque tout le reste est fini, dans la mesure où le travail pour cela n'a pas de sens ; si l'humanité est, peut-être, aussi bien sûr, alors, en tout cas, sa fin doit venir dans des temps si lointains que pour nous elle peut être prise pour l'infini absolu. Et avec la foi dans le progrès, comme j'y crois, il est tout à fait possible d'imaginer que même lorsque notre planète mourra, l'humanité saura comment passer à d'autres, plus jeunes et, par conséquent, continuera d'exister même alors, et, par conséquent, tout ce qui est fait en sa faveur à notre époque se reflétera dans ces siècles lointains, c'est-à-dire qu'il donnera le seul sens possible à notre existence et à notre vie. En cela et seulement en cela, j'ai toujours vu le seul sens de la vie; et maintenant, en repensant à la vie que j'ai vécue, à partir de laquelle j'ai passé 27 ans dans les rangs de notre parti, j'ai - me semble-t-il - le droit de dire que toute ma vie consciente je suis restée fidèle à ma philosophie, c'est-à-dire que j'ai tout vécu avec sens, car - dans le travail et la lutte pour le bien de l'humanité. Même les années de prison et de travaux forcés - lorsqu'une personne est soustraite à la participation directe à la lutte et au service de l'humanité - ne peuvent être supprimées du nombre d'années de vie significatives et significatives, car, étant des années d'auto-éducation et d'auto-éducation, ces années ont contribué à l'amélioration du travail par la suite et donc précisément. peut également être attribuée aux années de travail au profit de l'humanité, c'est-à- dire aux années vécues avec sens. Il me semble que j'ai le droit d'affirmer que je n'ai pas vécu un seul jour de ma vie, dans cette compréhension, sans signification.

Mais maintenant, sur - apparemment, il arrive un moment où ma vie perd son sens et, par conséquent, pour moi, il y a l'obligation de s'en retirer, de l'abolir.

Depuis plusieurs années maintenant, la direction actuelle du parti de notre parti, conformément à la ligne générale qu'elle poursuit, ne donne pas de travail aux éléments de l'opposition - elle ne me donne aucun travail de parti ou soviétique de l'ampleur et du caractère dans lesquels je pourrais m'apporter le maximum d'avantages possibles. Depuis un an, comme vous le savez, le Politburo m'a complètement écarté, en tant qu'opposant, de tout travail du parti et de l'Union soviétique.

D'un autre côté, en partie, probablement à cause de ma morbidité, en partie, peut-être, et pour des raisons que vous connaissez mieux que moi - j'ai à peine pris part à la lutte et au travail pratiques d'opposition cette année.

Avec d'énormes luttes internes et d'abord avec la plus grande réticence, je me suis lancé dans ce domaine de travail, auquel j'espérais avoir recours seulement lorsque j'étais déjà complètement invalide et que j'étais entré entièrement dans le travail scientifique, pédagogique et littéraire. Peu importe à quel point c'était difficile au début, mais je suis progressivement entré dans ce travail et j'ai commencé à espérer que même avec ce travail ma vie conservera toujours la même utilité intérieure dont elle a besoin, dont j'ai parlé plus haut et qui ne peut, de mon point de vue, justifier mon existence.

Mais ma santé ne cessait de s'aggraver.

Au cours des 20 - jours de Septembre par inconnu pour moi la raison, la Commission médicale du Comité central me demandait des professeurs de consultation - spécialistes et les derniers mis en place ma tuberculose active dans les deux poumons, une myocardite, une inflammation chronique de la vésicule biliaire, colite chronique, l' appendicite et polynévrite chronique (inflammation de plusieurs nerfs); examiner mon professeur m'a catégoriquement dit que ma santé est bien pire que cela je peux imaginer que je pense ne pas m'attendre à lire à la fin de leurs cours dans les lycées (1 - m Université d'Etat de Moscou et Institut d'études orientales), qu'au contraire, il m'est beaucoup plus sensible jetez maintenant ces plans que moi et la date de l'excès ne pouvons pas rester à Moscou et l'heure de l'excès ne peut pas être sans le traitement dont j'ai besoin immédiatement est d'aller à l'étranger dans la station respective, et depuis ce - le voyage ne peut pas être fait dans quelques jours, alors peu de temps avant de partir à l'étranger, ils me prescrivent quelque chose - quels médicaments et traitements dans la clinique du Kremlin. En réponse à ma demande directe, quelles sont les chances que je sois guéri à l'étranger, et si je peux être traité en Russie sans quitter mon travail, professeur, en présence de l'Art. médecin du Comité central, le camarade Abrosov, un autre médecin - un communiste et Art. le médecin de l'hôpital du Kremlin A. Yu. Konnel, a déclaré catégoriquement que les sanatoriums russes ne pouvaient en aucun cas m'aider, que je devrais espérer un traitement à l'étranger car jusqu'à présent je n'ai jamais été traité à l'étranger depuis plus de deux ou trois mois, et que maintenant ils insistent pour un voyage d'au moins six mois, sans limiter le maximum, et que dans de telles conditions, ils n'ont aucun doute que si je ne récupère pas complètement, alors, dans tous les cas, je peux travailler pendant longtemps.

Environ deux mois plus tard, absolument aucune démarche n'a été prise par la Commission médicale du Comité central (qui a elle-même convoqué la consultation susmentionnée) non seulement en ce qui concerne mon envoi à l'étranger, mais aussi en ce qui concerne mon traitement ici. Au contraire, pendant un certain temps, la pharmacie du Kremlin, qui m'a toujours donné des médicaments selon mes prescriptions, a été interdite de le faire, et j'ai en fait été privée des médicaments gratuits que j'utilisais toujours, et j'ai dû acheter les médicaments dont j'avais besoin à mes propres frais en ville. pharmacies (il semble qu'en même temps le groupe dirigeant de notre parti se soit mis à la réalisation de sa menace de «battre l'opposition sur le ventre» par rapport aux autres camarades de l'opposition).

Tant que j'étais en si bonne santé que je pouvais travailler, je prêtai peu d'attention à tout cela. Mais alors que je devenais de pire en pire, ma femme a commencé à avoir des ennuis à la fois au sein de la commission médicale du Comité central et personnellement avec le camarade N.

A. Semashko (qui a toujours publiquement préconisé la mise en œuvre du slogan «Protégez la vieille garde») à propos de mon voyage à l'étranger. La question, cependant, a été tout le temps remise à plus tard par examen, et la seule chose que ma femme a obtenue a été de lui remettre un extrait de la résolution du conseil, qui énumère mes maladies chroniques et indique que le conseil a insisté pour m'envoyer à l'étranger «dans un sanatorium comme le prof. Friedlander jusqu'à un an. »

Entre-temps, il y a neuf jours, je suis tombé complètement, car toutes mes maladies chroniques ont empiré et empiré (comme cela arrive toujours) et, pire que tout, ma polynévrite chronique a repris une forme aiguë, dans laquelle je dois endurer des douleurs absolument insupportables et infernales, et je complètement incapable de marcher.

En fait, ces neuf jours je n'ai eu aucun traitement, et la question de mon voyage à l'étranger est en discussion. Aucun des médecins du Comité central ne l'a jamais été. Prof. Davydenko et e - p Levin bien prescrit quoi - ce n'était rien (ce qui n'a pas aidé, bien sûr), mais a ensuite admis que "ne peut rien faire" et que la nécessité d'un voyage rapide à l'étranger. D - p Levin a dit une fois - la femme que la question est retardée, car dans une commission médicale, pense probablement que ma femme ira avec moi, mais "c'est très cher" (quand les camarades malades ne sont pas dans l'opposition, ils le sont, et souvent leurs femmes, comme vous le savez, sont très souvent envoyées à l'étranger, accompagnées de nos médecins ou professeurs; je connais moi-même beaucoup de cas et je dois aussi dire que lorsque je suis tombé malade pour la première fois de la même polynévrite aiguë, j'ai été envoyé à l'étranger, accompagné de tous ma famille - femme et enfant - et le professeur Cannabich; alors, cependant, il n'y avait toujours pas de morale nouvellement établie dans le parti).

L'épouse d'une réponse, que peu importe à quel point ma condition, mais elle ne prétend pas qu'elle ou quelqu'un - ou même m'a accompagné. Sur cet e - p Levin lui a assuré que dans ce cas, la résolution du problème sera bientôt.

Mon état se détériore, la douleur est devenue si insupportable que j'ai finalement demandé au moins une partie - un certain soulagement des médecins. L'ancien moi aujourd'hui d - p Levin a répété à nouveau qu'ils ne peuvent rien faire et que le salut réside seulement dans le départ précoce à l'étranger.

Et dans la soirée, le médecin du Comité central, le camarade Potemkine, a dit à ma femme que la Commission médicale du Comité central avait décidé de ne pas m'envoyer à l'étranger et de me soigner en Russie, c'est-à-dire que les professeurs - les experts insistent sur un traitement à long terme à l'étranger et considèrent un traitement à court terme inutile; Le Comité central, au contraire, accepte de donner jusqu'à mille dollars (2 mille roubles) pour mon traitement et ne juge pas possible d'en allouer davantage.

Comme vous le savez, dans le passé, j'ai donné plus de mille roubles à notre parti, au moins plus que ce que j'ai coûté au parti depuis que la révolution m'a privé de ma fortune, et je ne peux plus être traité à mes propres frais.

Les éditeurs anglo - américains m'ont offert à plusieurs reprises jusqu'à 20 mille dollars pour des extraits de mes mémoires (à mon choix, avec la seule exigence que la période des négociations de Brest entre); Le Politburo sait très bien que je suis suffisamment expérimenté à la fois en tant que journaliste et en tant que diplomate pour ne rien publier qui puisse nuire à notre parti ou à l'État, et a été à plusieurs reprises un censeur à la fois pour le Commissariat du peuple aux affaires étrangères et pour le Comité d'État de l'Armée rouge, et comme plénipotentiaire, pour tous. ce pays aux œuvres russes. J'ai demandé il y a quelques années l'autorisation du Politburo pour la publication de ses mémoires avec l'obligation de payer la totalité des frais au parti, car c'est difficile - d'emprunter de l'argent au parti pour leur traitement. En réponse, j'ai reçu une décision directe du BP selon laquelle "les diplomates ou camarades impliqués dans le travail diplomatique sont strictement interdits de publier leurs mémoires à l'étranger sans un examen préalable du manuscrit par le NKID Collegium et le Politburo du Comité central".

Sachant quelles tergiversations et imprudences se produiraient avec une telle censure bilatérale, dans laquelle on ne peut même pas contacter une maison d'édition étrangère, j'ai alors, en 1924, refusé cette proposition. Maintenant, quand j'étais à l'étranger, j'en ai reçu un nouveau - déjà avec une garantie directe de 20 mille dollars de royalties, mais sachant comment maintenant à la fois l'histoire du parti et l'histoire de la révolution sont falsifiées, et ne considérant pas qu'il est possible de mettre la main dans une telle falsification, sans hésitation, que toute la censure du Politburo (et des maisons d'édition étrangères insistent sur le caractère plus personnel des mémoires, c'est-à- dire sur les caractéristiques des personnes qui y agissent, etc.) sera réduite à empêcher une couverture correcte des personnes et des activités sans, pour ainsi dire, ni l'autre côté, c'est-à- dire ni les vrais dirigeants de la révolution, ni ses quasi-dirigeants, qui ont maintenant été élevés à ce rang - moi, sans violation directe de la résolution du Politburo, ne considère pas qu'il est possible de publier mes mémoires à l'étranger, par conséquent, je ne vois pas la possibilité d'un traitement médical sans recevoir d'argent de le Comité central, qui , évidemment , pour tous mes 27 - travail révolutionnaire année estime qu'il est possible d'évaluer ma vie et de la santé à une somme de plus de 2 mille roubles.

Dans cet état, comme je le suis maintenant, je suis, bien sûr, privé de la possibilité de faire au moins un peu - un certain travail. Même si je pouvais, malgré les douleurs infernales, continuer à lire mes conférences, une telle situation exigerait de sérieux soins, me transportant partout sur une civière, aide à obtenir les livres et le matériel nécessaires dans les bibliothèques et les archives, etc. dans ma maladie précédente, tout un personnel de l'ambassade était à mon service, mais maintenant je n'ai même pas droit à un secrétaire personnel «par grade»; avec cette inattention à mon égard, qui s'est constamment manifestée ces derniers temps avec toutes mes maladies (et maintenant, comme je l'ai dit, je le suis depuis neuf jours - sans aucune aide en fait, et même le coussin chauffant électrique qui m'a été prescrit par le professeur David que je ne peux pas encore réaliser), - Je peux compter même sur une bagatelle comme de me porter sur une civière.

Même si j'avais été soigné et envoyé à l'étranger pendant la durée requise, la situation serait restée extrêmement pessimiste: la dernière fois que j'ai été dans un état aigu de polynévrite sans mouvement, je suis resté environ deux ans; puis, à part cette maladie, je n'en avais pas d'autre, et pourtant toutes mes maladies venaient de celle-ci; Je les ai maintenant là - environ six; même si je pouvais désormais consacrer autant de temps au traitement, et alors je n'aurais guère le droit de compter sur une espérance de vie plus ou moins tolérable après ce traitement.

Maintenant, quand ils ne considèrent pas qu'il est possible de me traiter sérieusement (parce que le traitement en Russie est sans espoir de l'avis des médecins, et un traitement à l'étranger pendant quelques mois est tout aussi inutile) - ma vie perd tout sens; même si vous ne sortez pas de ma philosophie exposée ci-dessus, il n'est guère possible d'admettre à qui que ce soit - une vie désirée dans une agonie incroyable, couchée immobile et sans la capacité d'en mener au moins une partie - un travail.

C'est pourquoi je dis que le moment est venu où il est nécessaire de mettre fin à cette vie. Je connais l'attitude négative générale envers le parti suicide, mais je crois que presque personne - rien de clair sur ma situation dans son ensemble ne pourrait me condamner pour cette étape.

De plus, le prof. Davidenko croit que la raison de la rechute de ma maladie aiguë avec la polynévrite est des troubles récents. Si j'étais en bonne santé, je trouverais en moi assez de force et d'énergie pour lutter contre la situation créée dans le parti. Mais dans mon état actuel, je trouve insupportable d'avoir une telle situation dans le parti quand il démolit tacitement votre expulsion de ses rangs, bien que je ne doute absolument pas que tôt ou tard un tournant viendra dans le parti qui le forcera à renverser ceux qui l'ont amené à cela. honte ... En ce sens, ma mort est la protestation d'un combattant qui a été amené à un tel état qu'il ne peut en aucun cas réagir à une telle honte.

S'il est permis de comparer les grands avec les petits, alors je dirais que de la plus grande

importance est l'événement historique - l'exclusion de vous et de Zinoviev du parti - qui devrait inévitablement être le début de la période thermidorienne de notre révolution, et le fait qu'après 27 ans de travail révolutionnaire sur le parti responsable et les postes révolutionnaires sont placés dans une position où il ne reste plus qu'à mettre une balle dans le front - de différents côtés, ils démontrent le même régime dans le parti et, peut-être, à ces deux événements, petits et grands ensemble, - il sera possible ou destiné à devenir l'élan même qui réveillera le parti et l'arrêtera sur son chemin vers Thermidor. Je serais heureux si je pouvais être sûr qu'il en sera ainsi, car je saurais alors que je ne suis pas mort pour rien. Mais, même si je sais avec certitude que le moment du réveil de la fête arrive, je ne peux pas être sûr qu'il le fera maintenant ... Cependant, je - ne doutais pas que la mort puisse maintenant être utile à ma vie future.

Vous et moi, cher Lev Davydovich, sommes liés par une décennie de travail commun et d'amitié personnelle aussi, j'ose l'espérer. Cela me donne le droit de vous dire au revoir ce qui me semble mal chez vous.

Je n'ai jamais douté de la justesse du chemin que vous avez tracé, et vous savez que depuis plus de 20 ans je marche avec vous, depuis l'époque de la «révolution permanente».

Mais j'ai toujours cru que vous manquiez de l'inflexibilité, de l'intransigeance de Lénine, de sa volonté de rester au moins un sur la voie qu'il a reconnue comme la bonne en prévision de la future majorité, de la reconnaissance future par tous de la justesse de cette voie.

Vous avez toujours eu raison sur le plan politique, à partir de 1905, et je vous ai déclaré à plusieurs reprises que de mes propres oreilles, j'ai entendu Lénine admettre qu'en 1905 ce n'était pas lui, mais vous, qui aviez raison. Avant de mourir, ils ne mentent pas, et je vous le répète maintenant ... Mais vous avez souvent renoncé à votre propre justice au nom d'un accord que vous surestimiez, un compromis. C'est une erreur. Je le répète, vous avez toujours été politiquement correct, mais maintenant plus que jamais - jamais. Quand - jamais le parti comprendra cela, et l'histoire l'appréciera. Alors ne vous inquiétez pas maintenant, si l'un - quelque chose de vous quitte même, ou plus encore, si ce n'est pas beaucoup de gens aussi vite que nous le voudrions tous, viendra à vous. Vous avez raison, mais la garantie de la victoire de votre droiture réside précisément dans l'obstination maximale, dans la plus stricte franchise, en l'absence totale de compromis, comme toujours, tel était le secret des victoires d'Ilyich.

Je voulais te le dire plusieurs fois, mais je n'ai pris ma décision que maintenant, à la séparation.

Deux mots pour une occasion personnelle. Je me retrouve avec une femme, peu adaptée à la vie indépendante, un petit fils et une fille malade. Je sais que maintenant vous ne pouvez rien faire pour eux, et à cet égard, je ne compte absolument pas sur la direction actuelle du Parti. Mais je suis convaincu que le moment n'est pas loin où vous reprendrez la place qui vous revient dans le parti. Alors n'oubliez pas ma femme et mes enfants.

Je vous souhaite pas moins d'énergie et de courage que vous n'avez montré jusqu'à présent, et la victoire la plus rapide. Beaucoup de câlins. Adieu.

Moscou, novembre 1927 16 ville de

Bien à vous A. Ioffe.

PS La lettre a été écrite au 15 - au 16 - ème nuit, et aujourd'hui, 16 - e jour, Maria M. était dans une commission médicale d'insister sur mon envoi à l'étranger, même pour 1 - 2 mois. À cela, elle a répété que, de l'avis des professeurs - spécialistes, un voyage de courte durée à l'étranger était totalement inutile, et il a été annoncé que la Commission médicale du Comité central avait décidé de me transférer immédiatement à l'hôpital du Kremlin. Ainsi, on m'a refusé même un voyage médical à court terme à l'étranger, et le fait que le traitement en Russie n'a aucun sens et ne donne aucun avantage - comme indiqué, est reconnu par tous mes médecins.

Cher Lev Davydovich, je suis désolé de ne pas avoir pu vous voir; non pas parce que j'aurais douté de la justesse de ma décision et que j'aurais espéré que vous seriez en mesure de me convaincre. Non. Je suis convaincu que c'est la décision la plus raisonnable et la plus sobre que je

puisse prendre. Mais j'ai peur pour ma lettre; une telle lettre ne peut pas être, non subjective à une subjectivité aussi pointue pourrait avoir perdu le critère d'objectivité et quoi que - jamais une phrase fausse sonore peut gâcher l'impression de la lettre. En attendant, bien sûr, je compte sur l'utilisation de cette lettre, car ce n'est que dans ce cas, après tout, que ma démarche pourra en faire profiter.

Par conséquent, je vous donne non seulement une totale liberté d'éditer ma lettre, mais je vous demande même vivement d'en exclure tout ce qui vous paraît superflu et d'ajouter ce que vous jugez nécessaire.

Eh bien, au revoir, ma chère. Préparez-vous, vous avez encore besoin de beaucoup de force et d'énergie. Mais ne vous souvenez pas de moi avec frénésie.

A. Vrai: D. Kotlyarenko

Message du Secrétariat du Comité central du PCUS (b)

1 novembre p. g.

La commission médicale, composée des camarades Filler et Korotkov (de la Commission centrale de contrôle du PCUS (b)), Potemkine, Abrosov (médecins du Comité central) et Samsonov (le directeur du Comité central) a pris la décision suivante:

«Demandez au médecin du Comité central, le camarade Potemkine, de découvrir les possibilités de traiter le camarade Ioffe en URSS.

15 novembre p. g.

La commission médicale a adopté la résolution suivante:

"Compte tenu de la possibilité d'organiser un traitement pour le camarade A. Ioffe en URSS, chargez le médecin du Comité central, le camarade Potemkine, d'organiser un tel traitement, après avoir convenu avec les spécialistes du Kremlin Sanupra et avec le camarade Ioffe."

Le Secrétariat du Comité central n'a reçu aucune objection à cette décision de la Commission médicale de la part du camarade Ioffe et de sa famille, et donc du Comité central, qui n'a pas discuté de la décision de la commission médicale, il ne pouvait y avoir de décision contre le départ du camarade Ioffe pour se faire soigner à l'étranger.

Secrétaire du Comité central du PCUS (b) Kubyak

18 novembre 1927

Exact: D. Kotlyarenko

Lénine et Sforza

Que le comte démocratique Sforza, qui parle avec une grande révérence des intérêts philosophiques de la reine belge, ne mette pas bas les horizons philosophiques de Lénine, c'est dans l'ordre des choses. Mais dans le domaine politique, le diplomate italien parle de Lénine avec un dédain souverain. Sur plusieurs pages qu'il consacre au fondateur du Parti bolchevique, Sforza le dépeint comme un fanatique aveugle, répétant par cœur les formules de Marx, puis, de façon inattendue, inséra la phrase dans la bouche de Lénine: «Le livre tue la révolution sociale». De plus, selon Sforza, Lénine a commencé à agir selon ce principe. Avec toutes ces critiques et évaluations, Sforza se caractérise très bien, mais donne peu pour une évaluation de Lénine.

Si nous nous donnions pour tâche de caractériser la particularité de la nature spirituelle de Lénine et, en même temps, sa principale force en quelques mots, alors nous aurions à souligner sa capacité à couvrir chaque question et chaque situation politique de tous côtés, à révéler toutes les

tendances, à réfléchir à toutes leurs conséquences possibles et exprimer des conclusions dans les mots les plus simples et les plus prosaïques. Dans cet équilibre entre théorie et pratique, pensée et volonté, prévoyance et activité, prudence et audace, dans cette universalité - l'essence du génie de Lénine.

Mais comme il réduit chaque côté de la question aux formules les plus simples, la banalité mentale lors de la lecture de Lénine peut facilement être imprégnée du sentiment de sa propre supériorité. Toute personne "éduquée" pourrait dire d'un côté ou de l'autre de la question de la même manière que Lénine ou mieux que Lénine. Mais la médiocrité de la pensée est dans un plan, et Lénine est dans trois dimensions.

Les socialistes britanniques et italiens qui ont rencontré Lénine à la conférence de Zimmerwald ont également confirmé au comte Sforza la justesse de son évaluation de Lénine. Qui étaient ces socialistes italiens - nous ne le savons pas. Quant aux socialistes britanniques, ils n'étaient pas du tout à Zimmerwald. L'un des Zimmerwaldiens raconte comment Lénine, désignant Zinoviev, a dit à l'un de ses interlocuteurs d'Europe occidentale: «Pauvre Zinoviev, il est encore un utopiste; il croit que nous pouvons faire une révolution en Russie sans verser de sang. » Quiconque a la moindre idée du travail conjoint de Lénine et de Zinoviev comprendra aisément que Lénine ne pouvait pas faire une telle remarque pour laquelle Zinoviev ne pouvait lui donner aucune raison. Ces paroles apocryphes de Lénine ont été racontées au comte par l'un des participants à Zimmerwald, qui devint plus tard le ministre d'un grand pays. À l'exception de Lénine et Trotsky, qui devinrent plus tard commissaires du peuple, aucun des participants de Zimmerwald ne devint par la suite le dirigeant d'un grand ou d'un petit pays.

application

Des lettres de L. Trotsky à Max Eastman

1931 20 janvier ville de

Cher ami!

[...] Je voudrais vous informer en quelques mots d'un nouveau livre que j'écris dans l'intervalle entre deux volumes de l'Histoire de la Révolution. Le livre s'appellera peut-être «Eux et Nous» ou «Nous et Eux» et contiendra un certain nombre de portraits politiques de représentants du conservatisme bourgeois et petit-bourgeois, d'une part, et de révolutionnaires prolétariens, d'autre part; décrit:

Hoover, Wilson, des Américains; Clemenceau, Poincaré, Bartoux et quelques autres Français; l'affaire Ustrik Bank prendra un chapitre en rapport avec la caractérisation des mœurs politiques françaises. Les Britanniques comprendront Baldwin, Lloyd George, Churchill, MacDonald et les travaillistes en général. Des Italiens, je prendrai le comte Sforza, Giolitti et le vieux Cavour. Des révolutionnaires: Marx et Engels, Lénine, Luxembourg, Liebknecht, Vorovsky, Rakovsky et, probablement, Krasin, en tant que type de transition.

Cette liste n'est pas encore définitive. Je travaille sur ce livre depuis un mois: à partir de là, vous pouvez voir qu'elle n'est pas encore très avancée, bien que sa physionomie générale m'est déjà apparue clairement. (L'impulsion pour moi était un livre du diplomate italien Sforza, consacré à la caractérisation de divers hommes d'État, dont certains révolutionnaires. Son livre est très plat, a eu, à en juger par les journaux, un grand succès en Amérique, ce qui, bien sûr, je ne suis pas du tout surpris. caractéristiques du roi belge, lord Balfour ou Poincaré, le comte italien respire la noblesse de toutes les époques, mais quand il se rend chez les révolutionnaires, d'abord à Lénine, il s'expose comme un sycophant stupide et sale. Les critiques qu'il met dans la bouche de Vorovsky sont particulièrement viles. concernant Lénine. Je n'aurai aucune difficulté à prouver que le brillant auteur ment honteusement. L'exposition de Sforza a été le premier élan pour moi à tout ce livre. Mais son centre de gravité a déjà changé. Le livre aura le ton d'un livret de combat, mais

en aucun cas ton agité Les caractéristiques seront basées sur l'examen le plus sérieux de toutes les figures dans le contexte des conditions politiques et autre. Il me semble que le livre suscitera l'intérêt de larges cercles, à la fois révolutionnaires et conservateurs, car tout se construira sur l'opposition d'un type à un autre. Pour ce livre, j'aimerais avoir un bon éditeur américain (d'ailleurs, j'inclurai probablement aussi dans le livre un portrait d'Abraham Lincoln, dont la figure a été si honteusement déformée par l'iconographie officielle et semi-officielle américaine). Quand ce livre sera-t-il prêt? Cela dépend du moment où je dois tourner le deuxième volume de mon Histoire de la Révolution. L'éditeur allemand avait l'intention, pour autant que je sache, de publier le deuxième volume peu de temps après le premier. Bonn est en marche - va probablement être pressé. Je les ai invités à s'entendre. Si le deuxième volume est reporté de huit mois, alors je pourrais terminer le livre de portraits dans les quatre prochains mois. Ce sont les informations préliminaires [...]

1932 25 janvier ville de

[...] En passant, je voudrais écrire un article: «Lénine, Vorovsky et le comte Sforza». Ce diplomate italien libéral et brillant moche a calomnié Lénine et Vorovsky. Vous pouvez l'exposer sans pitié et l'attraper. Le livre Sforza a été publié dans toutes les langues et largement diffusé en Amérique. Pensez-vous qu'il y aurait une place pour un tel article? [...]

1 1933 en avril ville de

[...] Je travaille actuellement sur une caractérisation de Rakovsky, Ioffe, Vorovsky et Krasin. Avec le "Testament de Lénine"[\[152\]](#) cela constituerait un petit livre. Je prendrai la décision finale en fonction de la réponse que j'attends de Simon et Schuster.

Je te serre la main

L. Trotsky

[1] Littéralement "animal noir" (*français*) ; ici, cela signifie qu'il a cessé d'être un mouton noir.

[2] Où aller? (*lat.*)

[3] Noyau, grain (*lat.*).

[4] Trotsky cite le nom de famille de la mère de Lénine de mémoire et à tort. En fait, son nom de jeune fille est Blank.

[5] Contrairement à Trotsky, Lénine a soigneusement caché l'influence de l'idéologie populiste sur son développement spirituel dans la période pré-marxiste de sa biographie. Cependant, à la Hoover Institution (Stanford, Californie) parmi les papiers de l'historien - l'émigrant Svatikovo a conservé une copie des deux œuvres de Lénine - peut-être parmi les plus anciennes connues - apparemment de nature populiste.

[6] Dans le premier chapitre du livre "Qu'est-ce qu'un" amis du peuple "et comment ils combattent les social - démocrates?"

[7] Le changement de nom a eu lieu au 7ème Congrès du Parti en mars 1918.

[8] Le titre de cet article de V. I. Lénine «Sur la réorganisation du parti». La date de sa rédaction est novembre 1905.

[9] Cela fait référence aux travaux de V. I. Lénine "Matérialisme et empirio-critique".

[10] L' ordre d'arrêter Lénine a été émis par le gouvernement provisoire le 6 juillet 1917.

[11] Selon certaines sources, Lénine a conseillé de commencer un soulèvement entre le 15 et le 20 octobre. 10 - de la même en octobre 1917 lors d'une réunion du Comité central a discuté de la nécessité d'un soulèvement, mais le calendrier de ceux présents exprimé indéfiniment.

[12] Trotsky décrit les événements en trop grands traits. D'une cabane à Razliv, Lénine a déménagé en Finlande en août 1917 et ce n'est qu'à la fin de septembre qu'il s'est installé à Petrograd.

[13] a commencé une mutinerie du Corps tchécoslovaque dans les 20 - les dix derniers jours en mai 1918 et s'est rapidement étendue à un vaste territoire le long de l'artère ferroviaire de Vladivostok à Samara.

[14] En Février 1921, une partie de la 11 - e Armée rouge est entrée en Géorgie, où à ce moment là - en grande partie à l'initiative de Staline et Ordjonikidze - une rébellion contre le gouvernement menchevik Jordania. Contrairement à tout ce qui a été écrit plus tard par les historiens officiels, le gouvernement de Tiflis comptait sur une partie importante de la population du pays. L'entrée en Géorgie des unités de l'Armée rouge a eu lieu avec la protestation du public local, mais avec le consentement de la direction soviétique, y compris de Lénine (mais avec la protestation de Trotsky). Néanmoins, Trotsky a écrit tout un livre pour défendre l'occupation de la Géorgie, intitulé "Communisme et terrorisme", dont le fer de lance était dirigé contre Karl Kautsky, qui s'est levé pour défendre le gouvernement jordanien.

[15] Cité inexactement. Dans Lénine: "Le communisme est le pouvoir soviétique plus l'électrification de tout le pays" (Voir: Lénine V, I. Poli. Sobr. Op. T. 42, p. 159.) - *Env. ed. - comp.*

[16] Une attaque exceptionnellement forte de la maladie, qui s'est avérée fatale, s'est produite avec Lénine en mai 1922.

[17] Cela fait référence au discours de Lénine au plénum conjoint du Conseil soviétique et régional de Moscou le 20 novembre 1922.

[18] Dans les dictionnaires encyclopédiques à 6 heures 50 minutes.

[19] N. N. - Apparemment, Grigory Aleksinsky ou Alexander Bogdanov. Lénine a souvent joué aux échecs avec eux, jusqu'à la rupture politique. Cette entrée joue organique des notes de journal de Trotsky du début - milieu - 30 ans, quand il a commencé à travailler dur sur la biographie de Lénine.

[20] L' ordre numéro 1 du Soviet de Petrograd sur la garnison de Petrograd a été adopté le 1 (14) mars 1917 lors d'une réunion des sections ouvrières et soldats du Soviet de Petrograd. Outre les ordres formels, comme l'abolition du salut, l'ordre légalisait l'existence de comités de soldats dans l'armée, mais n'introduisait pas, contre la volonté de près d'un tiers des présents, un système de personnel de commandement électif.

[21] Je ne m'attarderai pas sur le fait que Birkenhead m'attribue le désir de guerre avec l'Allemagne en 1918. Le vénérable conservateur suit avec trop de diligence les instructions des historiens de l'école stalinienne.

[22] Le 6 juillet 1918, un soulèvement contre le pouvoir soviétique a commencé à Yaroslavl, dans lequel diverses forces politiques, des mencheviks aux monarchistes, ont participé. Dans le même temps, des soulèvements armés ont eu lieu à Rybinsk et Murom, mais ils ont été rapidement réprimés. Les rebelles de Yaroslavl, dirigés par le colonel A.P. Perkhurov, ont tenu jusqu'au 21 juillet. Au cours de l'enquête, les liens des rebelles avec l'ambassadeur de France Noulens via Boris Savinkov ont été clarifiés.

[23] Le chef de la mission britannique sous le gouvernement soviétique, R. Lockhart, a mené une conspiration ramifiée à Petrograd, Moscou et quelques autres villes du centre de la Russie à l'été 1918. Les activités du réseau conspirateur, dirigé par Lockhart, sont entrées dans la littérature historique comme une conspiration des «trois ambassadeurs». Il est décrit en détail - cependant, sur un ton qui diffère des travaux des historiens soviétiques - dans les mémoires de Lockhart "Storm over Russia".

[\[24\]](#) Martynov (Picker) Alexander Samoilovich (1865-1935) - la plus ancienne figure du mouvement révolutionnaire russe. Anti-iskraist au deuxième congrès du parti. Un des idéologues de l'économisme, puis du menchévisme. En 1907-1912, il était membre du Comité central du RSDLP. Après la guerre civile, il a initié la dissolution publique des groupes mencheviks en Russie soviétique. Il a occupé des postes de premier plan dans l'appareil du Komintern, a édité le magazine "Communist International". À la fin des années 20 - ies Martynov, étant l'un des théoriciens du Komintern, argumentant activement contre Trotsky. Il est à noter qu'au cours de cette polémique, tous deux se sont mutuellement accusés du passé menchevik. Martynov est mort avant d'atteindre l'apogée du «hachoir à viande des années trente». Cependant, Staline, apparemment, à ce moment-là déjà le traitait avec suspicion et, par un étrange caprice, ne permettait pas pendant longtemps d'enterrer l'urne avec les cendres de Martynov.

[\[25\]](#) Slepkov - très probablement Alexander Slepkov. Le plus célèbre parmi les frères Slepkov. Membre de l'école de Boukharine, historien, publiciste. À plusieurs reprises, il a édité Komsomolskaya Pravda, Leningradskaya Pravda, le magazine Prozhektor, a travaillé dans la rédaction de la Pravda, dans l'appareil du Komintern. Il était connu comme un partisan de la ligne générale de Staline au milieu - années 1920, farouchement (et le plus souvent injustement, biasedly) a critiqué Trotsky, Zinoviev, Kamenev et leurs partisans. Au cours de ces années, il apparaît souvent dans les œuvres de Trotsky (en particulier, l'opposition a répandu une rumeur sur le passé cadet d'Alexandre Slenkov). Par la suite, Slepkov est devenu un adversaire actif de Staline dans les rangs de la «droite», puis (en 1932) l'une des figures clés du groupe Ryutin-Kayurov-Slepkov. Il a été arrêté et exilé à plusieurs reprises. Coup. Il a été réhabilité à titre posthume.

[\[26\]](#) Stepanov - Skvortsov - dans la littérature apparaît habituellement comme Skvortsov - Stepanov Ivan Ivanovich (1870-1928). Homme d'État soviétique, chef de parti, historien, économiste, journaliste. Traducteur de Marx's Capital en russe. L'un des dirigeants de l'organisation bolchevique de Moscou pendant les années tsaristes. Depuis 1925, éditeur d'Izvestia. Depuis 1927, rédacteur en chef adjoint de la Pravda. En 1926-1928, rédacteur en chef de Leningradskaya Pravda. Dans les derniers mois de sa vie, il sympathise avec le groupe émergent Boukharine-Rykov-Tomsky, mais ne le soutient pas activement pour des raisons de santé,

[\[27\]](#) Lyadov (Mandelstam) Martyn Nikolaevich (1872-1947) - chef du mouvement révolutionnaire russe, historien, publiciste. L'un des organisateurs du "Syndicat des travailleurs" de Moscou. Membre de la révolution de 1905-1907. Depuis 1909, il est otzoviste, menchevik. En 1917, vice-président du Conseil de Bakou. En 1920 - m est à nouveau adjacent aux bolcheviks. En 1923-1929, le recteur de l'Université communiste. Sverdlov. Comme presque tous les bolcheviks du premier projet, il est resté dans une relation tendue avec Trotsky. Il a soutenu la ligne Staline - Boukharine dans la lutte contre l'opposition. Lyadov était, aux yeux de Trotsky, la norme de l'incohérence politique.

[\[28\]](#) À Berlin en 1932 à la maison d'édition Granit, Trotsky publiera le procès-verbal de la réunion de mars dans son livre L'École Stalinienne de Falsification. La base de cette publication était une copie assez précise de la relecture du recueil de procès-verbaux de la réunion du Comité des bolcheviks de Saint-Pétersbourg, retirée de l'ensemble par des censeurs zélés du parti, mais livrée à Trotsky par des imprimeurs à l'esprit d'opposition.

[\[29\]](#) En fait, l'article a été signé par K. Staline.

[\[30\]](#) Pavel Dybenko avait 28 ans en 1917.

[\[31\]](#) Même de nos jours, où de plus en plus de fonds d'archives sont ouverts, on ne sait pas si Staline était proche des mencheviks avant de devenir un bolchevik actif.

[\[32\]](#) Léon Trotsky fait allusion à un cas connu seulement de ses contemporains, mais oublié à notre époque. En 1934, l'Institut Marx-Engels-Lénine publie un recueil de documents "Le Parti dans la Révolution de 1905". Le nom de Staline n'apparaissant pas dans ce livre parmi les correspondants de Lénine, elle fut aussitôt mise sous le couteau par des ordres d'en haut. Au total, seuls quelques exemplaires ont survécu dans les bibliothèques et les collections privées.

[\[33\]](#) Staline, à en juger par les documents survivants, n'a même pas été nommé parmi les noms des agents de sécurité possibles. Il a été coopté au Comité central un peu plus tard. C'est pourquoi le compte rendu de la conférence de Prague ont été cachés dans les archives du parti à Moscou depuis de nombreuses années.

[\[34\]](#) Une seule source, l'histoire de la connaissance de Staline de l'exil de Turukhan, témoigne que Staline n'était

pas opposé à l'apprentissage de l'anglais. «Quand nous sommes passés devant la maison de Staline, Aliocha (Ulanovsky. - M. K.) a demandé la permission (aux gardes - M. K.) d'entrer pour faire ce qui était nécessaire pour un long voyage, comme c'était la coutume parmi les exilés. Il n'a pas trouvé Staline, et son partenaire a fait des tartes et les a disposées sur des feuilles du livre de Kant. Aliocha a pris le manteau accroché à un clou et a commencé à chercher quoi - un livre. En plus des brochures sur la question nationale, il n'a vu qu'un manuel d'auto-apprentissage populaire de la langue anglaise et l'a emporté avec lui "(Nadezhda et Maya Ulanovskiy. L'histoire d'une famille. 1982, p. 12.)

[35] Information incorrecte. Premièrement, dans la famille Gorki Lénine a vécu, et après leur expulsion (dans 30 - s), il y avait un musée. L'histoire du piano ressemble également à une légende.

[36] Le manque de culture de la première épouse de Staline est très relatif. Jusqu'à l'âge de 14 ans, elle avait des professeurs qui venaient chez elle. Le frère d'Ekaterina, Svanidze, a étudié à Berlin. Le niveau d'éducation de cette famille riche n'était pas inférieur à celui du séminariste Staline.

[37] Certains contemporains ont soutenu que Staline lui-même, dans un état de passion, a tiré sur Nadezhda Alliluyeva.

[38] Le titre de ce drame, mis en scène au Théâtre d'Art en 1930, est très caractéristique de l'époque - "Peur". Staline a minutieusement travaillé sur son manuscrit, inscrivant des tirades entières dirigées contre les déviateurs et les «ennemis potentiels du peuple». Mais l'œil tenace du censeur royal a raté les mots du monologue du protagoniste, le professeur Borodine. Selon des témoins oculaires, au cours de ce monologue, le public s'est généralement figé d'excitation: «Nous vivons à une époque de grande peur. La peur fait renoncer les intellectuels talentueux à leur mère, forger leur origine sociale ... La peur suit une personne. Une personne devient méfiante, renfermée, sans scrupules, négligente et sans principes ... La peur donne lieu à l'absentéisme, aux retards des trains, aux percées dans la production, à la pauvreté générale et à la faim. Personne ne fait rien sans un cri, sans le mettre sur un tableau noir, sans menace de planter ou d'envoyer ... »

[39] Ceci est une paraphrase des paroles de Trotsky lui-même tirées de ses journaux 30 - s: «Lénine a créé le dispositif. L'appareil a été créé par Staline. »

[40] Germanov est le pseudonyme de Frumkin Moisey Illarionovich (1878–1939), la connaissance de Staline dans le métro de Bakou. Membre de la révolution de 1905-1907, la lutte pour le pouvoir soviétique en Sibérie. Après la révolution d'octobre - Membre du Conseil économique régional de la Sibérie occidentale. Dans les années 20 - s Sibrevkoma Vice-président de l'époque sous-commissaire à l'alimentation. Et enfin, le commissaire adjoint aux finances. Le 15 juin 1928, Frumkin écrit une lettre superbement raisonnée au Politburo, dans laquelle il critique les méthodes stalinianennes extraordinaires, qui ont en fait conduit au vol du village. Il est mort pendant les années de répression. Réhabilité.

[41] Koba - c'était le nom de Staline - Dzhugashvili.

[42] Tskhokai - plus correctement Tskhakai Mikha (1865-1950) - l'un des plus anciens dirigeants du mouvement révolutionnaire dans le Caucase. En émigration, après la révolution de 1905, il soutient Bogdanov. De retour de Suisse avec Lénine, il part pour le Caucase. Partisan du groupe Mdivani, Makharadze, Tsintsadze sur la question de l'autonomisation et, par conséquent, un adversaire de Staline. Néanmoins Staline pour une raison quelconque - le rechange Micah Tskhakaia et le pousse même dans différents postes de «races». En 1923-1930 - l'un des présidents du Comité exécutif central du TSFSR, président du Présidium du Comité exécutif central de la RSS de Géorgie, membre du Présidium du Comité exécutif central de l'URSS.

[43] Knunyants Bogdan Mirzadzhanovich (1878-1911) - un des organisateurs du mouvement social - démocrate en Transcaucasie, un bolchevique - un conciliateur, un participant à la révolution de 1905-1907. Il est mort en prison.

[44] Zurabov Arshak (dans certains documents Vagharshak) (1873-1920) était une figure importante du mouvement ouvrier arménien. Un ami proche de Lénine en exil. Pendant la Première Guerre mondiale, un employé de la bibliothèque de Copenhague, dirigée par Parvus.

[45] Ilitch - Lénine. Il est étrange que le capitaine Karpov n'ait pu le deviner.

[46] Voir l'article «À la biographie politique de Staline», - *Approx. ed. - comp.*

[47] À propos de moi (*lat.*).

[48] Staline a exhorté Lénine au début de 1919, pendant sa tournée d'inspection 3 - Armée à créer ce genre de commissariat. Après que Lénine soit allé à sa rencontre, Staline en 1919-1920 a servi de commissaire du peuple au contrôle de l'État, et en 1920-1922 - de commissaire du peuple de la RFI.

[49] En fait, Staline a reçu des copies du Testament de Lénine (ceux de ses notes confidentielles mourantes, y compris des lettres au congrès) des employés du secrétariat de Lénine littéralement quelques jours après leur rédaction.

[50] Ces mêmes mots sont cités par Léon Trotsky dans ses mémoires "Ma vie". La conversation de Staline avec Kamenev et Dzerzhinsky sur la vengeance, apparemment, a progressivement acquis une légende. L'une des variantes en est donnée par Maria Ioffe (selon Karl Radek) dans son livre *One Night*.

[51] Voir les deux volumes publiés par la Commission e - Dr. John Dewey: *The Case of Leon Trotsky*, 1937, et *Not coupable*, en 1938, Harper and Brothers.

[52] Instrument de pouvoir royal (*lat.*).

[53] En fait, il y a trois médecins - Pletnev, Levin et Kazakov.

[54] Trotsky signifie clairement le vice-président du Conseil des commissaires du peuple Kuibyshev et le président du collège de l'OGPU Menzhinsky. Si quelqu'un a participé à leur mort violente, ce n'était que Staline.

[55] *Cette* lettre que Trotsky avait l'intention de publier dans le premier numéro du Bulletin de l'opposition en 1929. Mais il lui a été volé par le professeur Kharin, un employé de la Mission commerciale soviétique de Paris, et transféré aux organes de l'OGPU. Trotsky a conservé une copie de la lettre de Kroupskaïa, certifiée par lui-même (l'autre a été conservée dans les archives de Max Eastman).

[56] Le monde célèbre journaliste américain dans les années 30 - s (Victor Louis du temps), qui servent directement ou indirectement comme un instrument de la politique étrangère de Staline. Par son intermédiaire, les autorités du Kremlin ont répandu à plusieurs reprises des rumeurs qui leur sont bénéfiques en Occident.

[57] "Bulletin de l'Opposition", publié par Trotsky de 1929 à 1940 à Berlin, Paris et aux USA. - *Env. ed. - comp.*

[58] Ceci se réfère à la Conférence panrusse des Soviets des députés ouvriers et soldats, 4 (17) 1917 sur la ville d'avril de - *Approx. ed. - comp.*

[59] Surtout (*lat.*).

[60] Le discours de Staline est cité par nous selon le protocole officiel, qui est encore soigneusement caché au parti. Les soulignements sont faits par nous.

[61] Les crises commerciales et industrielles, qui font partie de la mécanique de l'équilibre capitaliste, sont ignorées par les formules du second volume, dont la tâche est de montrer comment - avec ou sans crises et malgré les crises - l'équilibre est néanmoins atteint.

[62] Au cours des premières années après octobre, nous avons souvent dû nous opposer aux tentatives naïves de chercher une réponse de Marx à ces questions qu'il ne pouvait pas poser. Lénine m'a invariablement soutenu dans ce domaine. Voici deux exemples qui ont été transcrits. «Nous n'avions aucun doute, dit Lénine, que nous devions le faire en tant que camarade. Trotsky, expérimenter signifie faire des expériences. Nous avons assumé une tâche que personne au monde n'a jamais assumée dans un si large éventail. » (18 mars 1919)

Et puis, après quelques mois:

"Camarade. Trotsky avait tout à fait raison, disant que cela n'est écrit dans aucun livre que nous considérons comme nous guider, ne découle d'aucune vision socialiste du monde, n'est déterminé par l'expérience de personne, mais devrait être déterminé par notre propre expérience. " (8 décembre 1919)

[63] Pour les staliens, la situation est exactement l'inverse: lors de la relance économique et de l'équilibre politique relatif, ils ont proclamé «rues conquises», «barricades», «conseils partout» («troisième période»), mais maintenant que la France traverse le plus profond social et une crise politique, ils se jettent au cou des radicaux, c'est-à-dire à travers le parti bourgeois pourri. On dit depuis longtemps que ces messieurs ont l'habitude de chanter des psaumes funéraires lors des mariages et des hymnes à l'hymen lors des funérailles.

[64] Seuls les laquais directs peuvent parler de Staline comme d'un "théoricien" marxiste. Son livre *Questions of Leninism* est une compilation éclectique pleine d'erreurs étudiantes. Mais la bureaucratie nationale a vaincu l'opposition marxiste avec son poids social, et pas du tout avec sa «théorie».

[65] Sent un devoir (*français*).

[66] Paix allemande (traité) (*lat.*).

[67] Voici un homme! (*lat.*)

[68] Donc dans l'original. - *Env. ed. - comp.*

[69] Sauf pour le post-scriptum, publié dans les Œuvres Recueillies de Staline. - *Env. ed. - comp*

[70] Juillet 1926. - *Env. ed. - comp.*

[71] Dans une lettre au célèbre menchevik Nikolai Chkheidze, intercepté par la police tsariste, Trotsky a parlé dans les termes les plus durs des bolcheviks et a accusé Lénine d'exploiter les couches les plus arriérées du mouvement ouvrier russe.

[72] Le Sept était un organe directeur du parti composé de membres du Politburo et dirigé principalement contre Trotsky. Lors des réunions des Sept, à huis clos, en 1923-1925, tous les problèmes graves de la vie du parti et de l'État ont été résolus, des cadres ont été affectés, etc.

[73] Nous parlons de la publication par M. Eastman des textes des lettres de Lénine, connus sous le nom de «Testament de Lénine». Comme il ressort de la correspondance entre Max Eastman et Trotsky, qui a eu lieu en 1931, après l'expulsion de Trotsky d'URSS, le texte du testament de Lénine a été transporté en Occident par H. Rakovsky et remis à Eastman pour publication (voir, en particulier, la lettre de réponse de L. Trotsky M. Eastman du 21 mai 1931 , conservé dans la collection de Trotsky - Eastman à l'Université de l'Indiana.) - *Approx. ed. - comp.*

[74] Par la suite, les cintres de Staline l'ont simplement - simplement déclaré le fondateur de l'idée de construire la station du Dniepr, bien que le premier de ses modèles et dessins vous aient été pleins en 1910 - s. Mais voici ce que Trotsky écrit dans ses mémoires «Ma vie»: «En tant que chef de la direction électrotechnique, j'ai visité les centrales en construction et fait notamment un voyage dans le Dniepr, où de vastes travaux préparatoires ont été menés pour la future centrale hydroélectrique. [...] Je me suis profondément intéressé à l'entreprise du Dniepr, tant d'un point de vue économique que d'un point de vue technique. Afin d'assurer la centrale hydroélectrique contre les erreurs de calcul, j'ai organisé une expertise américaine, complétée plus tard par une expertise allemande. J'ai essayé de relier mon nouveau travail non seulement aux tâches actuelles de l'économie, mais aussi aux principaux problèmes du socialisme. Dans la lutte contre la stupide approche nationale des questions économiques («indépendance» par isolement autosuffisant), j'ai soulevé le problème du développement d'un système de coefficients comparatifs de notre économie et du monde ... Par son essence même, le problème des coefficients comparatifs découlant de la reconnaissance de la domination des forces productives mondiales sur le national, signifiait une campagne contre la théorie réactionnaire du socialisme dans un pays ».

[75] Au milieu des années - des années 1920, à Kharkov (à l'époque la capitale de l' Ukraine soviétique), la persécution des nombreux partisans de Trotsky , il était particulièrement féroce. À en juger par les mémoires de Lev Kopelev, une vague d'arrestations a commencé à Kharkov dès 1927. En règle générale, les opposants (partisans de

Trotsky et Zinoviev) ont été expulsés de la ville. En outre, la maison d'édition du parti Kharkov a publié de nombreuses collections d'articles contre l'opposition et les a diffusées dans toute l'Union soviétique.

[76] Nous n'avons pas pu trouver une telle citation de Lénine.

[77] Trotsky a remis cette lettre, écrite sur du papier à en-tête officiel à l'encre rouge, à l'Istpart - Commission pour la collecte et l'étude des matériaux sur l'histoire de la révolution d'octobre et l'histoire du parti communiste - en 1926. Il a préalablement copié ce document, assuré et lu plusieurs fois lors de l'Assemblée plénière du Comité central et des sessions de la Commission centrale de contrôle du PCUS (b).

Président du Conseil des Commissaires du Peuple Moscou, Kremlin

1919 le ... juillet ville de

Camarades!

Connaître la nature stricte des ordres du camarade. Trotsky, je suis tellement convaincu, absolument convaincu de la justesse, de l'opportunité et de la nécessité pour le bien de la cause donnée par le camarade. Trotsky ordonne que je soutienne pleinement cet ordre.

V. Ulyanov (Lénine)

[78] Apparemment pas terminé. (Écrit de la main de Trotsky.) - *Env. ed. - comp.*

[79] Dans le processus de lutte contre l'opposition, Staline et Boukharine ont essayé de faire obstacle à la possibilité pour Trotsky, Zinoviev et Kamenev, ainsi que d'autres chefs de l'opposition, de mener des polémiques. Ils ont tout simplement cessé de recevoir les transcriptions de diverses réunions, tandis que les dirigeants de la «ligne générale» recevaient eux-mêmes des transcriptions non corrigées, qu'ils ont essayé d'utiliser en conséquence.

[80] Bâtard bourgeois (*français*).

[81] Vretsky - Brehetsky - est une expression arbitrairement composée des noms de deux étudiants préférés de Boukharine - Stetsky et Maretsky. Au cours des partisans du débat de la « ligne générale » avec l'opposition dans la seconde moitié des 20 - s du passé, en particulier, Trotsky et Kamenev, a appelé à plusieurs reprises toutes les écoles Boukharine « Stetsky - Marecki. »

[82] Janson - ou plutôt, Jan Jansons (Brown) (1872–1937) - un membre du mouvement ouvrier dans les Etats baltes, plus tard son historiographe. Parallèlement à son travail dans divers Commissariats du Peuple, il a mené des affaires disciplinaires contre des opposants. Apparemment ainsi - que Trotsky Jansons semblait typique de la bureaucratie stalinienne. Il est mort pendant les années de tyrannie. Réhabilité.

[83] Schlikter Alexander Grigorievich (1868-1940) - l'un des bolcheviks les plus célèbres - ouvriers clandestins. Après la révolution d'octobre, le commissaire du peuple à l'agriculture. Depuis 1921, au service diplomatique. En 1926-1937, un candidat membre du Politburo du PC (b) U.

[84] La résolution du Plénum du Comité central, dont Trotsky était l'un des auteurs, soulignait avec le ton le plus décisif la nécessité de démocratiser la vie interne du parti. La résolution est en grande partie une concession forcée à Trotsky et à l'auteur de la fameuse «lettre de 46 - ty». La résolution du 5 décembre 1923 n'a jamais été appliquée. À l'avenir, même les références à ce sujet étaient interdites.

[85] Le texte de la lettre est une copie dactylographiée. Trotsky a probablement écrit la lettre à la main, puis en a fait une copie dactylographiée. Peut-être, et vice versa - Trotsky a d'abord compilé un texte dactylographié, puis a copié la lettre à la main et l'a envoyée à Boukharine. - *Env. ed. - comp.*

[86] Boukharine a également admis l'existence de cette situation, mais il a attribué l'épidémie d'antisémitisme dans l'Union soviétique au milieu - années 1920 exclusivement aux « ulcères » de l'ancien régime.

[87] Déplacé de tous ses postes militaires, Trotsky a dirigé le Comité principal de concession à cette époque et était également le chef du département de génie électrique et le président du département scientifique et technique de l'industrie. En outre, il a parfois assisté aux réunions des dirigeants du Conseil économique suprême.

[88] Comme le rappelle Nikolai Valentinov (Volsky): «Près de Lénine, qui avait fermement décidé d'organiser son

parti, il n'y avait pas un seul écrivain majeur, encore plus correctement, à l'exception de Vorovsky, il n'y avait personne qui écrivait. Bogdanov, qui s'est déclaré bolchevik, était une vraie trouvaille pour lui, et il s'est emparé de lui. Bogdanov a promis d'attirer des fonds à la caissière du bolchevisme, d'établir des relations avec Gorki, d'attirer du côté de Lénine l'écrivain vif et bon orateur Lunacharsky (marié à la sœur de Bogdanov) qui est entré dans la littérature ... " 322).

[89] En novembre 1917, le "bolchevique de droite" Lunacharsky accepta de participer au cabinet socialiste de coalition, sans Lénine et Trotsky. Selon la logique de Lunacharsky à l'époque, puisque les bolcheviks ont presque littéralement répété dans leur décret sur la terre l'ordre du paysan, imprégné de l'esprit socialiste-révolutionnaire, ils doivent aussi partager le pouvoir avec les socialistes-révolutionnaires. «Pour le moment, nous devons avant tout prendre en charge l'ensemble de l'appareil. Cela signifie agir le long de la ligne de moindre résistance et ne pas prendre de baïonnettes à chaque station. Sinon, nous ne pouvons rien faire. [...] Nous devons prendre possession de la première étape pour avancer plus tard », a estimé Lunacharsky. D'où, en premier lieu (et seulement en partie du - du bombardement du Kremlin) à sa contradiction avec l'aile radicale du parti. Pendant longtemps, l'historiographie officielle d'octobre a caché que lors d'une réunion du Comité central du 1 (14) novembre 1917, Lénine a proposé d'expulser Lunacharsky du parti. Cependant, la majorité des personnes présentes n'étaient pas d'accord avec cette mesure drastique.

[90] L'appareil du Commissariat du Peuple à l'Éducation était en effet très mécontent de son commissaire du Peuple comme organisateur. «Le Comité central de l'Union des travailleurs de l'éducation a habillé une délégation à moi et à Lénine avec une pétition que je prenne en plus le commissariat à l'instruction publique, tout comme j'ai dirigé le commissariat des chemins de fer pendant un an », écrit Trotsky dans son livre «Mon une vie».

[91] En raison de son inclination naturelle au compromis, Lunacharsky a été l'un des premiers à utiliser l'expression «stalinisme» et a déclaré Staline le plus grand philosophe de l'époque.

[92] Le nom de l'économiste et du parti publiciste Bogushevsky a acquis un nom de ménage dans le milieu - années 1920. Nikolai Valentinov (Volsky) se souvient: «Il a eu l'imprudence d'écrire un article en bolchevik, dans lequel il affirmait que le koulak du village« n'est pas une couche sociale, pas même un groupe, pas même une poignée, mais quelques-uns qui sont déjà en train de disparaître ». L'article, non dénué d'arguments et, au passage, des indications très correctes selon lesquelles il n'y avait pas de définition claire dans la presse soviétique de qui devrait être considéré comme un poing, a fait rage Staline: comment osez-vous nier l'existence d'un tel ennemi comme un poing! [...] Ouvrant la célèbre galerie des pénitents, Bogushevsky demanda humblement, presque en larmes, pardon pour l'article qu'il avait écrit... »(Valentinov N. (Volsky). Nouvelle politique économique et crise du parti après la mort de Lénine. Stanford. 1971, p. 246).

[93] Les lettres de Lunacharsky à Lénine pendant sa tournée de campagne dans les provinces de la Russie centrale en rapport avec une discussion syndicale, publiées dans un volume spécial de la série Littéraire Heritage (Lénine et Lunacharsky), témoignent du contraire.

[94] Une allusion à la position de Lunacharsky lui-même, qui s'est opposé à Lénine et Trotsky au cours de ces discussions.

[95] C'est-à-dire dans la résolution bien connue de la soi-disant «plate-forme des dix», formulée par Rudzutak et révisée par Lénine.

[96] Trotsky l'a exprimé dans les mots suivants: «Au paysan, au vu de toute sa psychologie, de la politique du régime soviétique, la politique du Parti communiste doit être présentée non seulement sous la forme de perspectives générales, mais aussi sous une forme personnelle. Nous lui présenterons donc personnellement notre politique. Nous montrerons à la paysannerie un prolétaire - un paysan qui se tient à une grande hauteur politique, qui embrasse la vie politique et étatique dans son ensemble et en même temps a ses racines dans les profondeurs mêmes de la paysannerie, nous lui montrerons et dirons: "C'est celui qui est maintenant mis en premier lieu par le Comité exécutif central." ... Nous appellerons ici le camarade Kalinin et lui dirons: "Dans le passé, quand vous reveniez de ville en village, vous étiez chef de village, et maintenant, s'il vous plaît, nous devons être en premier lieu, le premier chef de toute la Russie soviétique." (Nouvelles du Comité exécutif central panrusse. 1919. 1er avril).

[97] Nous parlons de la participation des syndicats soviétiques au comité anglo - russe, à laquelle Trotsky et ses

partisans se sont opposés dès le début.

[\[98\]](#) De nombreux documents, y compris des déclarations au Politburo d'anciens membres du parti au sujet de la dispersion par massacre d'une manifestation alternative le 7 novembre 1927, confirment l'exactitude des propos de Trotsky.

[\[99\]](#) En fait, la position de Boukharine à la fin de 1932 était plutôt labile. Il ne fut quelque peu rétabli qu'en janvier 1933, lorsque Boukharine, se repentant de nouveau, prit la parole lors d'une réunion du Comité central et de la Commission centrale de contrôle avec des attaques grossières contre le «groupe anti-parti» de Smirnov, Eismont et Tolmachev et renonça de nouveau à son «école».

[\[100\]](#) Trotsky exagèrent la position prise par Alexander Slepkov et Dmitry Maresky au milieu - années 1920.

[\[101\]](#) L'accusation principale de Zinoviev et Kamenev - pour laquelle ils étaient en 1932 dans l'isolateur politique, puis un autre lien - une non-information. Ayant pris connaissance des vues anti-stalinien du groupe Ryutin-Kayurov-Slepkov, Zinoviev et Kamenev non seulement n'ont pas couru vers les autorités avec une dénonciation, mais, au contraire, étaient apparemment prêts à rejoindre ce groupe, partageant les principales dispositions de la plate-forme Ryutin.

[\[102\]](#) Cela a été fait par de jeunes opposants du soi-disant groupe de Moscou, qui détestaient Boukharine pour sa participation spécifique à la persécution de Trotsky, et Kamenev et Zinoviev pour «se rendre». Le titre du dépliant: «Pour les conférences des partis. La fête aux yeux bandés mène à un nouveau désastre! » La préface a été écrite par Alexander Voronsky.

[\[103\]](#) La mémoire de Trotsky a échoué. Au moment des négociations avec Boukharine, Zinoviev et Kamenev avaient été expulsés du parti depuis plus de six mois.

[\[104\]](#) Nous ne pouvons que deviner ce que signifie cette phrase. Par des canaux secrets, Trotsky à l'automne 1932 (avant même la publication de l'article commenté) à travers Berlin a reçu des informations assez précises sur le rôle de premier plan de Ryutin dans l'activation du secret clandestin anti-stalinien. Trotsky voulait-il «élèver» le rôle des anciens dirigeants de l'opposition «unie» dans la lutte contre le régime? Ou, au contraire, comme il résulte de sa correspondance avec Lev Sedov, il craignait le renforcement de la «droite» (à laquelle il attribuait Ryutin) en cas de défaite de Staline et ne voulait donc pas trop «exalter» ce groupe? Une chose est claire, après les premières informations sur l'activation de la clandestinité anti-stalinienne, Trotsky a eu pendant une courte période des illusions sur la possibilité de la chute du «système thermidorien», comme il l'exprimait habituellement à propos du système stalinien.

[\[105\]](#) Fin novembre 1932, les agences de presse occidentales ont été informées de la mort subite de Zinoviev. On ne sait pas exactement qui a transmis ce message, mais le 29 novembre, l'agence International News Service l'a télégrammé à Trotsky et lui a demandé d'écrire une note sur la mort de Zinoviev. Trotsky a commencé à écrire cet article à Copenhague, mais bientôt de nouvelles informations lui sont venues que Zinoviev était vivant, donc l'article est resté inachevé. - *Env. ed. - comp.*

[\[106\]](#) - Combien voulez-vous? - Beaucoup, (*lat.*)

[\[107\]](#) Le contour biographique de la vie de Krasin est montré par Trotsky avec de grandes lacunes. La relation tendue avec Lénine et ses partisans s'est intensifiée avec Krasin en 1909. Deux ans plus tard, Krasin se retira pratiquement des activités du parti, mais en 1912, avec le célèbre terroriste Kamo (Ter - Petrosyan), élaborant un plan pour une grande expropriation monétaire sur l'autoroute Kojorskoe, il se réactiva brièvement. Il y a aussi des informations sur (pas très proches, cependant) les contacts de Krasin avec des groupes de travail clandestins à Petrograd au cours des derniers mois du tsarisme.

[\[108\]](#) Tout au long de 1917, Leonid Krasin a pris une position beaucoup plus inconciliable envers les bolcheviks que son ami proche Maxim Gorky. C'est ce que Krasin écrivit à sa femme Lubov le 11 juillet 1917 après une tentative ratée des bolcheviks de prendre le pouvoir en mains: "Eh bien, les bolcheviks - brassaient encore du porridge, ou plutôt, peut-être, brassaient non seulement eux, en tant qu'agents du siège allemand, et peut-être certains - qui est de la «centaine noire». Pravda et d'autres comme elle ont donné leur forme et se sont retrouvés le lendemain de la

représentation dans une position classiquement stupide. "

[109] Krasin a commencé à s'engager dans un travail exclusivement économique en août 1918.

[110] Voici le texte complet de cette lettre:

T. Shlyapnikov

Cher camarade!

Nous avons besoin d'un ministre du Commerce et de l'Industrie. Un technicien sérieux et expérimenté, un ingénieur qui, dans le passé, jouissait de la confiance des travailleurs et qui pouvait travailler dans la bonne direction sous la supervision générale du Conseil, serait hautement souhaitable.

Nar [un] Commissaires. Les ouvriers (les comités d'usine [lichno -] d'usine, les syndicats) pourraient -ils désigner un tel candidat? Quelle est votre attitude, en particulier, face aux candidatures de LB Krasin ou Serebrovsky?

Donnez votre réponse immédiatement et agissez immédiatement pour identifier les candidats appropriés qui seraient parfaitement acceptables pour les travailleurs de leur passé.

Your Trotsky Trotsky Papers 1917–1922 Édité et annoté par Jan M. Meijer Londres The Hague Paris 1964 I. 2.

[111] Une allusion à ce que Hooke Isidore, le futur commissaire du peuple des finances et le diplomate soviétique, en 1910, était considéré comme un menchevik - liquidateur (en particulier, il dirigeait la commission disciplinaire, exclu du parti de Staline à Bakou). De - pour ce son dernier Hooke en 1918, dans un premier temps il a résisté - comme Krasin - à entrer dans un gouvernement bolchevique homogène, mais a ensuite écouté la persuasion de Lénine et a été nommé commissaire du peuple aux finances.

[112] Le rôle de Krasin dans les négociations Brest - Lituaniennes est montré dans cette partie des mémoires de manière absolument inexacte, avec de nombreuses exagérations. Voici ce que Krasin écrit à son épouse Lyubov le 28 décembre 1917: «Les négociations avec les Allemands ont atteint un stade où il est nécessaire de formuler, sinon l'accord le plus commercial et douanier, du moins ses conditions préliminaires. Dans les commissaires du peuple, bien sûr, il n'y a pas de gens qui comprennent cela - ou dans ce domaine, et ils sont donc venus me voir pour me demander de les aider dans cette partie des négociations en tant qu'expert - consultant. Pour moi, qui avait déjà rejeté les offres de les rejoindre à plusieurs reprises, il était difficile de rejeter dans ce cas, alors que seules mes connaissances particulières étaient requises, et que laisser ces politiciens et critiques littéraires seuls signifierait peut-être faire des erreurs et des bêtises qui pourraient péniblement affecter le russe. industrie, et sur les ouvriers et les paysans russes. »

[113] En fait, jusqu'en 1920, Krasin a continué à voir les activités de Lénine et de Trotsky avec un scepticisme considérable. La preuve en est d'ailleurs la lettre de Krasin à sa femme datée du 25 août 1918: «Le pire, c'est la guerre avec les Tchécoslovaques et la rupture avec l'Entente. [...] Chicherin a concurrencé la stupidité de sa politique avec la stupidité de Trotsky, qui a d'abord dispersé, bouleversé et aliéné les officiers, puis a décidé de faire la guerre sur le front intérieur. [...] La victoire des Tchécoslovaques ou de l'Entente signifiera à la fois une nouvelle guerre civile et la formation d'un nouveau front germano - entente sur le corps vivant de la Russie. La stupidité des politiques de Lénine et de Trotsky est à blâmer pour cela, mais je me blâme aussi beaucoup, car je vois bien que si j'étais entré dans le travail plus tôt, de nombreuses erreurs auraient pu être évitées. Gorki est du même avis, qui prêche également maintenant le soutien aux bolcheviks, malgré la fermeture de Novaya Zhizn et récemment une recherche a été menée pour méfaiit. »

[114] Glebov - Avilov Nikolai Pavlovich (1887-1942? - La date donnée dans les encyclopédies soviétiques est clairement erronée) - L'un des chefs d'entreprise les plus talentueux, le commissaire du peuple aux postes et télégraphes du premier gouvernement soviétique. Depuis 1928, le chef de la construction, directeur de l'usine de Rostselmash. Pendant une courte période, il fut membre de l'opposition de Leningrad puis "unie". Coup. Réhabilité.

[115] Les attaques contre les principaux diplomates soviétiques - un leitmotiv constant des articles de Trotsky fin des années 30 - sont des années . Les ambassadeurs de l'Union soviétique à Washington (Troyanovsky), à Paris (Surits) et à Londres (Maisky) dans leurs nombreux entretiens ont jeté de la boue sur Trotsky, le qualifiant de «contre-révolutionnaire» et «d'homme de main des fascistes». En y répondant, Trotsky n'a pas manqué l'occasion de mentionner qu'ils étaient tous «de l'autre côté des barricades» pendant la Révolution d'octobre et pendant la guerre civile.

[116] Nous parlons de l'un des frères Belenky - Grigory (à une époque le secrétaire du comité du parti du district de Krasnopresnensky) ou Abram. Tous deux étaient à la fois Lénine, qui vivait à Paris, étaient des amis de la famille

Oulianov, et dans les années 20 , à plusieurs reprises, responsable de la sécurité de Lénine. Après la mort de Lénine, les frères Belenky ont rejoint l'opposition de Leningrad menée par Zinoviev et Kamenev, puis sont entrés dans l'opposition «unie». Ils sont morts pendant les années de la tyrannie de Staline. Réhabilité.

[117] Au 30 - e années de travail sur une biographie de Staline, Trotsky avait déjà oublié les détails de la publication des caricatures et a fait appel à Paris pour son défenseur Lele Estrina (Dalin) pour traquer la source. A Amsterdam, une collection de papiers de Trotsky conservée (sortie, selon son inscription, des profondeurs de l'opposition anti-stalinienne de Moscou au début du 30 - x) article satirique manuscrit intitulé "À propos de la façon dont notre aînée Bach Tatiana Kalinych a sauvé d'Averbakh". Sur une feuille séparée, le commentaire de Trotsky: «À la désintégration des dirigeants du Kremlin. Trouvez le dessin animé 20 - s. » Apparemment, nous parlons de la même caricature de Kalinin.

[118] Selon d'autres sources, Nestor Lakoba a été empoisonné par les agents de Beria et enterré solennellement. Puis les autorités staliniennes ont outragé ses cendres.

[119] Trotsky s'est souvenu pourquoi - ce n'est que le comportement du vivaneau invétéré Sakharov. Mais d'autres membres éminents du parti, défendus à l'époque, "la ligne générale" de Staline contre les "escrocs de repêchage" Trotsky, Zinoviev et Kamenev, se sont comportés comme "sur - un gangster".

[120] L'auteur de cette lettre était Boris Nikolaevsky. Il l'a compilé sur la base des histoires d'opposants du parti qui se sont échappés de l'Union soviétique, a inséré plusieurs fragments de ses conversations avec Nikolai Boukharine presque mot pour mot, mais s'est principalement appuyé sur divers documents du Socialist Bulletin et du Bulletin of the Opposition, en particulier sur l'affaire Ryutin et combat sur l'Olympe soviétique.

[121] Trotsky, jusqu'à ce qu'il reçoive suffisamment d'informations sur le travail des tortionnaires de Staline, croyait que si la personne faisant l'objet de l'enquête ou l'accusé témoignait, cela signifiait qu'il n'avait pas une volonté suffisante. Encore une fois , à propos des politiciens qui n'ont pas été traduits en justice, Trotsky pensait qu'avec leur courage, ils avaient mené l'enquête dans une impasse. En fait, il n'y avait que quelques personnes arrêtées qui «n'entrent pas en contact» avec l'enquête, et qui pour amener au procès dépendait parfois du cas ou de la «condition» de la personne faisant l'objet de l'enquête. En témoignant, ce n'est pas tant un critère moral et même pas la volonté qui a joué un rôle, mais la rapidité avec laquelle l'enquête ouvrirait le talon d'Achille de la victime (attachement à la famille, réaction à certaines drogues ou hypnose, plafond de douleur fort ou faible). Il ne faut pas radier les restes de leur ancienne foi dans les idéaux de - de quoi "razoruzhivalis" pas seulement avant la conséquence même des personnes les plus fortes physiquement et moralement.

[122] Dans ses mémoires «Ma vie», Trotsky écrit: «Serebrovsky était un patriote. Comme il s'est avéré plus tard, il nourrissait une haine vicieuse des bolcheviks et considérait Lénine comme un agent allemand. [...] Après notre victoire d'octobre, j'ai impliqué Serebrovsky dans le travail soviétique. Comme beaucoup d'autres, il est entré dans le parti par le service soviétique. Aujourd'hui, il est membre du Comité central stalinien du parti, l'un des piliers du régime. Si en 1905 il passait pour un prolétaire, maintenant il est incomparabellement plus facile de passer pour un bolchevique. »

[123] L'indignation de Trotsky est expliquée principalement par le fait que l'accumulation de l'expérience correspondante du parti du milieu - années 1920 dépendait du Secrétariat du Comité central et transformé en un instrument de la bureaucratie du parti stalinien. Si, par exemple, lors d'un congrès du parti tenu du vivant de Lénine, les participants actifs de la Révolution d'octobre (qu'ils soient d'anciens mencheviks, Mezhrayontsi ou aussi, lorsque des sociaux - démocrates individuels) comptaient leur ancienne expérience de parti, alors au XIIIe Congrès de Trotsky et ses partisans Karl Radek étaient présents à en tant que membres du parti seulement depuis 1917. Et le «vieux bolchevique» Serebrovsky, contrairement à eux, a quitté le mouvement ouvrier pendant de nombreuses années.

[124] Sur une copie de la lettre, conservée dans les archives de M. Eastman à l'Université de l'Indiana, dans la partie supérieure gauche de la lettre de la main de Trotsky, il est écrit: "Pas pour l'impression, mais pour l'usage." - *Env. ed. - comp.*

[125] Trotsky, exposant ci-dessous en quelques mots le contenu de cette lettre, n'en avait apparemment pas de copie entre les mains. L'historien français Pierre Bruet a trouvé cette copie parmi les journaux de Trotsky à Harvard. Contrairement à une légende répandue, cette lettre n'a pas été envoyée à Radek. Au contraire, il contient une critique

du comportement «capitulant» de ce dernier.

[126] Presque les mêmes mots prononcés au président du conseil d'administration de l'OGPU dans le livre "Ma vie": "Il semblait être plus qu'une ombre - l'autre personne n'est pas réalisable ou échoue portrait esquisse non écrite. Il y a de telles personnes. Parfois, seuls un sourire insinuant et un jeu secret des yeux témoignaient que cette personne était consumée par le désir de sortir de son insignifiance.

[127] Archives M. Eastman à l'Université de l'Indiana. - *Env. ed. - comp.*

[128] Foster William (1881-1961). - En 1929-1944 et en 1945-1957, il fut président du Comité central du Parti communiste américain, auteur du livre orthodoxe le plus célèbre de son temps, consacré à l'histoire des trois internationales.

[129] Un des pseudonymes de Trotsky dans le magazine Opposition Bulletin. - *Env. ed. - comp.*

[130] Trotsky L. Ma vie. Une expérience autobiographique. T. 1-2. Berlin: Granit, 1930. - *Env. ed. - comp.*

[131] Lénine l'a dit le 1 (14) novembre 1917 lors d'une réunion du Comité bolchevique de Petrograd. Pour plus de détails, voir: L'école de falsification de Trotsky L. Staline. Corrections et ajouts à la littérature des épigones. Berlin: Granit, 1932. S. 119. Le procès-verbal de cette réunion a également été publié dans la revue "Bulletin de l'opposition", publiée sous la direction de L. D. Trotsky depuis l'expulsion de Trotsky de l'URSS (voir: Bulletin de l'Opposition. N ° 7 novembre - décembre 1929, pp. 31-37). Le manuscrit est conservé aux archives Trotsky. - *Env. ed. - comp.*

[132] S'applique à une personne (*lat.*).

[133] N'oublions pas que la volonté est dictée et non corrigée, d'où les incohérences stylistiques du texte par endroits, mais l'idée est tout à fait claire. - *L. T.*

[134] Ceci, comme beaucoup d'autres lettres citées dans cet article, est reproduit à partir de mes documents d'archives. - *L. T.*

[135] Izvolsky Alexander Petrovich (1856-1919) - Ministre des Affaires étrangères de la Russie tsariste, puis ambassadeur à Paris.

[136] *Les* morts des morts (*fr.*). - *Environ. ed. - comp.*

[137] Plusieurs événements ont fusionné dans la mémoire de Trotsky. Arrivé en Russie à l'été 1917 (libéré de l'emprisonnement roumain par des soldats russes à l'esprit révolutionnaire), Rakovsky a d'abord rejoint les mencheviks - internationalistes. Il ne s'est appelé bolchevik qu'à partir de la toute fin de 1917. Au VII congrès (extraordinaire) du parti en mars 1918, Christian Rakovsky n'a pas été élu au Comité central.

[138] Il est plus approprié d'appeler Vaclav Vorovsky un critique littéraire qu'un écrivain.

[139] Relativement récemment, il s'est avéré que Karl More était en même temps un homme à double fond: il entretenait des liens étroits avec les autorités allemandes et en recevait de l'argent pour des activités de propagande et de renseignement.

[140] Selon Rakovsky, son travail préféré était le roman de Tourgueniev "On the Eve", d'où le pseudonyme.

[141] En tant que médecin, Rakovsky a été enrôlé dans l'armée. L'ordre de mobilisation a été signé par le général Averescu.

[142] Pendant les combats, Wrangel Rakovsky était membre du Conseil militaire révolutionnaire du front sud - ouest.

[143] De nombreux documents indiquent le contraire. Pour autant que Rakovsky ait remarqué avec le temps le

caractère «muzhiko-combattant» de la collectivisation de Staline, lui-même, pendant les années de la guerre civile, a «exagéré» le communisme de guerre, introduisant une taxation insupportable dans les villages ukrainiens. La politique des gouvernements Rakovsky et Kharkov a largement conduit au soutien de la population rurale des unités Petliura, de l'armée Makhno et de nombreuses autres formations rebelles.

[144] Selon de nombreux contemporains, dans le conflit bien connu entre «local» et «local», qui opposait les anciens émigrants aux couches les plus arriérées du mouvement ouvrier, Staline alimentait le «local». Au sens figuré, il a exprimé cette position dans une célèbre interview avec l'écrivain allemand Emil Ludwig.

[145] J'ai mes propres règles (*français*).

[146] Après le procès de son rôle «contre-révolutionnaire» dans l'affaire Ryutin, Lev Kamenev a effectivement été exilé dans la région de Turukhansk.

[147] Zinoviev, Kamenev ont été exilés, Trotsky a été exilé.

[148] Boukharine, Rykov et Tomsky.

[149] Léon Trotsky a maintenu des relations étroites avec la famille Klyachko pendant les années d'émigration viennoise. L'amitié avec cette famille est restée avec Trotsky même lorsqu'il a été expulsé de l'Union soviétique en 1929.

[150] Il se réfère au Congrès VI du POSDR (b), qui a eu lieu le 26 Juillet - Août trois (8 Août - 16) 1917 à Pétrograd. - *Env. ed. - comp.*

[151] Trotsky n'exagère pas du tout. De nombreux documents et mémoires preuve du début des 20 - s confirment ses paroles, mais les historiens officiels ont depuis longtemps dépassé le rôle réel de Ioffe, Fit - faits historiques Orwell dans les enquêtes de la « ligne générale ».

[152] Publ. dans w - le "Review". N ° 10-11. 1984.